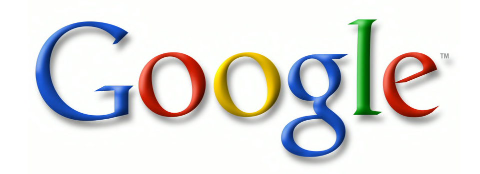


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

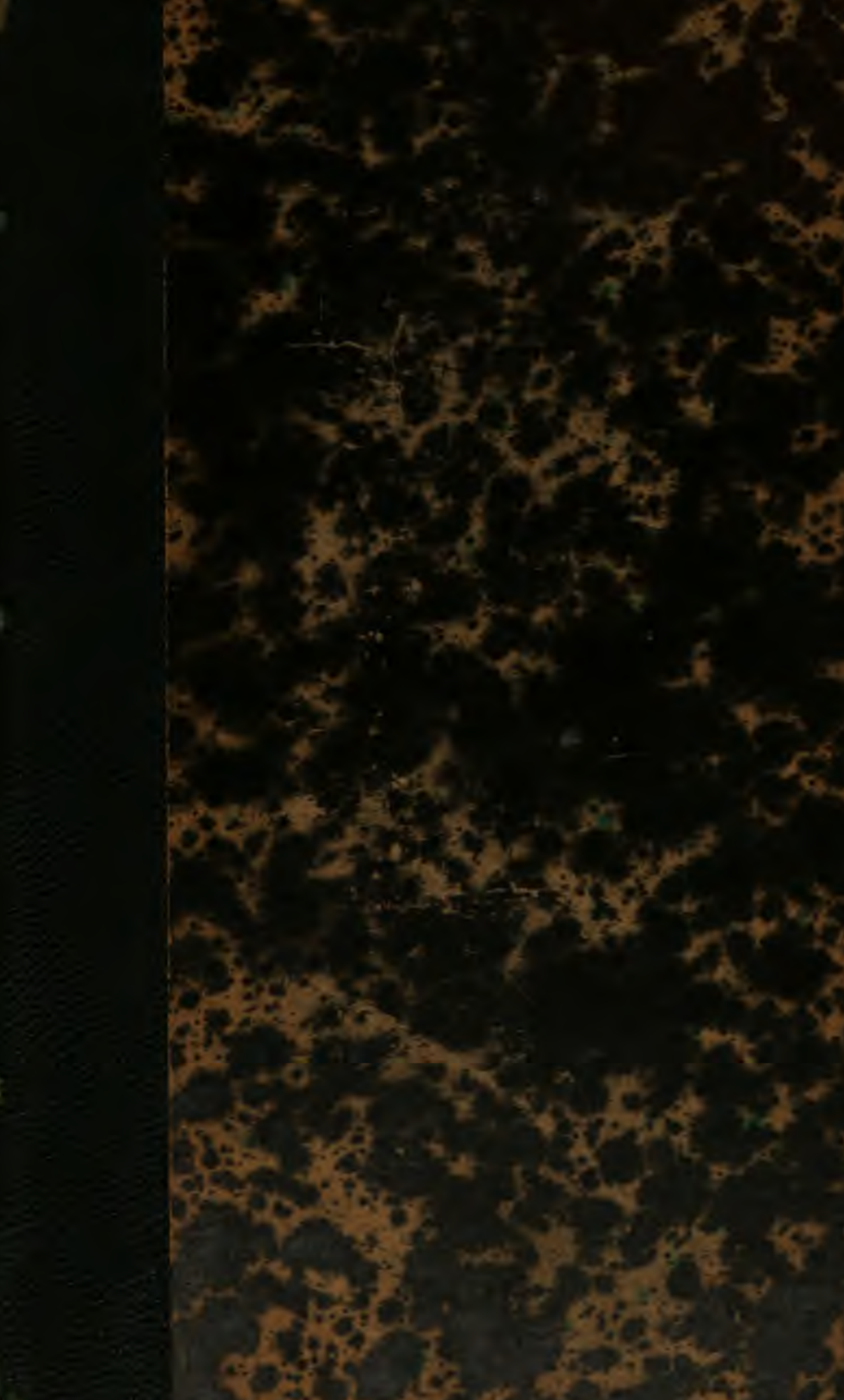
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

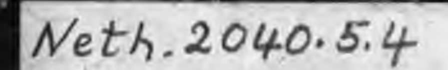
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/







Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

CHARLES SUMNER, LL.D.,

OF BOSTON,

(Class of 1830),

"For books relating to Politics and Fine Arts."

4 Dec. 1889.



ARCHIVES

OU

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE LA MAISON

D'ORANGE-NASSAU.

ARCHIVES

OU

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE LA MAISON

D'ORANGE-NASSAU.

RECUEIL

PUBLIÉ, AVEC AUTORISATION DE S. M. LE ROI,

PAR

Willem
Mr. G. GROEN VAN PRINSTERER.

Deuxième Série.

TOME I.

1584—1599.

UTRECHT,
KEMINK ET FILS.
1857.

~~I.2489~~
Neth. 2040.5.4

DEC 4 1930
LIBRARY

Sumner Fund.

Après une interruption de plusieurs années, je reprends, en m'abstenant de tout commentaire, la publication des Archives de la Maison d'Orange-Nassau. Appelé récemment encore, par le choix de mes concitoyens, à participer, dans des circonstances graves et difficiles, aux travaux législatifs et aux préoccupations de la vie publique, je dois renoncer à cet examen consciencieux des documents en rapport avec la marche et l'esprit des événements de la même époque, qui seul autorise à émettre une opinion sur les problèmes divers lesquels viennent à chaque pas réclamer le secours de la critique. Néanmoins je désire mettre à profit le peu de loisir qui me reste; je me borne donc à publier les pièces, et je viens livrer ainsi, à ceux qui s'occupent d'une étude sérieuse et assidue de l'histoire, la suite d'une Correspondance, si propre à répandre une vive lumière sur le caractère de personnages illustres et sur les ressorts cachés de la politique[1].

—

[1] D'après des juges qu'on ne récusera point, la première Série forme, avec les importantes collections de l'infatigable Mr. GACHARD et les nombreux Manuscrits de Granvelle publiés par Mr. WEISS,

[1] Ce Tome premier de la deuxième Série contient, dans un espace de quinze années (1584—1599), le gouver-

un ensemble de pièces historiques qui nous rend presque contemporains de Guillaume Premier. Mr. PRESCOTT, dans son *Histoire du règne de Philippe II*, où il donne tant de preuves de sagacité dans les jugements et d'exactitude dans les recherches, fait ressortir le caractère spécial de communication intime des Archives de la Maison d'Orange-Nassau: „The contents are various, but consist chiefly of letters from persons who took a prominent part in the conduct of affairs. Their correspondence embraces a miscellaneous range of topics, and with those of public interest combines others strictly personal in their details, thus bringing into strong relief the characters of the most eminent actors on the great political theatre. A living interest attaches to this correspondence, which we shall look for in vain in the colder pages of the historian. History gives us the acts, but letters like these, in which the actors speak for themselves, give us the thoughts, of the individual." Mr. LOTHROP MOTLEY, dans son magnifique tableau de la formation de notre République (*History of the rise of the Dutch Republic*, London 1856), après avoir décrit le caractère de Guillaume Premier, ajoute: „As much as possible, his inmost soul is revealed in his confidential letters." — Au reste je suis extrêmement sensible à la bienveillance avec laquelle ces deux écrivains (l'un si célèbre déjà par ses écrits, l'autre dont chacun dira: „Vos pareils à deux coups ne se font pas connoitre Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître") s'expriment à mon égard. Appréciant surtout le témoignage rendu à mon impartialité envers les Espagnols et les Catholiques, j'espère ne jamais oublier qu'on est redevable de la publication des Archives au sens éclairé de nos Rois; que, si j'ai été honoré de leur confiance, afin de réaliser ce bienfait, de ma part c'est moins un mérite qu'un privilège, et que, même au prix d'un travail long et difficile, on est, en lisant des Ouvrages tels que ceux que je viens de citer, doublement heureux d'avoir fourni des matériaux à des historiens qui en font un usage pareil.

[1] Quelques personnes semblent oublier encore que le dépôt des Archives de la Maison d'Orange ne contient, relativement à plusieurs époques très-importantes de notre histoire, par exemple pour celle de Guillaume III, qu'une part fort minime de ce qu'on pourroit s'attendre à y trouver. C'est pourquoi il ne sera pas inutile de répéter ici ce que je disois en commençant la première Série.

nement ephémère du Comte de Leicester, la consolidation du pouvoir aristocratique des Etats, l'affermissement de la République par le Prince d'Orange[1] Maurice de Nassau.

Plusieurs documents, tirés des Archives des affaires étrangères à Paris[2], seront très-utiles pour apprécier à sa juste valeur l'administration si diversement jugée du Gouverneur Anglois. Ce sont des Exposés et des Mémoires confidentiels, dont l'auteur est inconnu, mais qui portent le cachet d'un jugement sûr et d'une connoissance intime des évènements et des hommes. Le blâme n'y est pas épargné au Comte; toutefois on le montre en butte à une défiance outrée et joué par des adversaires qui s'étudient à reprendre habilement, en sous-oeuvre et en détail, le pouvoir conféré dans un mo-

„Les Archives ne renferment sur aucune autre époque autant de papiers remarquables que sur celle de Guillaume Premier: une seconde Série, si tant est qu'elle se publie, pourra, dans un nombre égal de Volumes, s'étendre jusqu'à la fin du Stadhoudérat de Guillaume III." Et ailleurs: „La Correspondance de Guillaume Premier est infiniment plus riche que celle des Stadhouders qui vinrent après lui. Ceci s'explique, entr'autres par ses rapports intimes avec la Maison de Nassau-Dillenbourg, dont les papiers ont été conservés dans un ordre parfait, tandis que les Archives de la Maison d'Orange semblent avoir éprouvé de grandes pertes. Il n'est pas impossible que beaucoup de pièces aient été détournées durant les commencements de la minorité de Guillaume III; et, sans aucun doute, par suite de son avénement au trône de la Grande-Bretagne, une infinité de Manuscrits sont restés en Angleterre qui devroient se trouver parmi les documents de la Famille."

[1] On lui donnoit habituellement ce titre; auquel son frère aîné, Philippe-Guillaume, longtemps retenu captif en Espagne et qui vécut jusqu'en 1618, avoit droit. Dans ce Tome Maurice est désigné d'ordinaire comme Comte de Nassau.

[2] Nrs 23[a], 23[b], 25[a], 25[b], 28[a].

ment de crise et presque de désespoir, pour le salut et la défense du pays. Si les deux années de son séjour forment un mystérieux épisode, le mot de l'énigme se trouve surtout dans la répugnance des Etats à se dessaisir d'une autorité, dont le cours inattendu des événements leur avoit mis l'exercice entre les mains [1]. „C'est folie," lisons-nous dans un de ces Avis, „de croire que les Estatz veulent céder de leur autorité ordinaire, de laquelle ilz sont en possession, par quelque titre qu'elle vienne, mais il faut croire, comme article de foy, que plustost ils renverseront le ciel et la terre que se départir de la dite autorité" [2]. La correspondance contient des indices favorables au Comte. Son style, en écrivant au Prince Maurice est affectueux et paternel: „rappelez vous, mon cher enfant, que durant toute mon absence, je n'ay reçu de vous qu'une seule lettre" [3]. Et si l'on veut attribuer ceci encore à de la dissimulation et à un calcul hypocrite, que dira-t-on du témoignage que lui rend le Comte Jean de Nassau? Celui-ci, dans une lettre où il fait l'apologie des Etats, attribue néanmoins le triste résultat des efforts du Comte uniquement à ses conseillers et rend justice à ses sentiments personnels: „Des gens pervers ont entraîné ce bon et pieux Sei-

---

[1] Personne peut-être n'a mieux réussi à saisir et à exposer la véritable nature des rapports entre le Comte et les Etats que Mme BOSBOOM-TOUSSAINT dans ses romans historiques: *Leicester in Nederland* et *Gideon Florensz;* se fondant aussi sur les aperçus lumineux de KLUIT *(Historie der Hollandsche Staatsregering)* et sur le travail remarquable de Mr. C. M. VAN DER KEMP, *(Maurits van Nassau Prins van Oranje in zijn leven, waardigheid en verdiensten voorgesteld:* La Haye, 1843).

[2] p. 48. [3] Dans un P.S. autographe en Italien, p. 37.

gneur à beaucoup d'abus et de fautes[1]. Nul homme sensé ne s'est plaint de lui; on se plaint des hypocrites et des ambitieux qui se sont insinué dans ses bonnes grâces, ce qui peut arriver au Seigneur le plus pieux du monde"[2]. — C'est en faisant allusion à la manière d'agir envers le Comte, ainsi qu'envers Marnix de St. Aldegonde et d'autres fidéles serviteurs de feu le Prince d'Orange, que la Noue écrit: „Vous portez le nom de Provinces unies; mais, en adhérant aux choses qui peuvent rompre cette union, vos amis vous donneront un nom contraire, et vos ennemis par cette ouverture entreront dans vos entrailles"[3].

Je n'ai guères trouvé de lettres du Prince Maurice relatives aux affaires politiques. Apparemment il manioit moins volontiers la plume que l'épée. Le Comte Guillaume-Louis écrit à son père mécontent du silence habituel de son neveu: „N'attribuez ceci qu'à sa jeunesse, presqu'exclusivement adonnée aux entreprises de la guerre. Tenez compte en outre du changement dans l'administration; le Prince d'Orange étoit l'âme des délibérations militaires et politiques; chaque affaire importante se traitoit par lui; maintenant, les Provinces étant ramenées à un ordre plus fixe et plus régulier, le Comte Maurice est soulagé par les Etats, qui se chargent de la correspondance, de manière à ce qu'il puisse, avec d'autant plus de liberté d'esprit, méditer des attaques contre l'ennemi"[4]. — Cette division du travail convenoit admirablement aux Etats, disposant désormais du pouvoir souverain, et ne déplaisoit

---

[1] p. 87. [2] p. 91. [3] p. 77. [4] p. 325, sv.

guères au jeune capitaine, absorbé par les combinaisons et les périls de la guerre et peu enclin à suivre les calculs et les détours de la politique. Il ne laissoit pas néanmoins de tenir fortement à une idée, à laquelle le Prince d'Orange son père avoit consacré ses efforts et sa vie, et qui d'ailleurs dominoit la situation entière. Jamais d'accommodement avec l'Espagne, à des conditions incompatibles avec le véritable motif de la lutte; liberté de conscience et de culte pour les Chrétiens Evangéliques. Déjà en 1588, il se montre fort opposé à des ouvertures de paix, parce qu'elles sembloient pouvoir conduire insensiblement et par le moyen de concessions, importantes sous d'autres rapports, au sacrifice de la religion. „Il est évident", écrit-il, „que l'exercice de la religion seroit perdu et ouverture faite aulx papistes et tous aultres herétiques d'avoir aultant d'avantage que les nostres, voire plus, estants appuyez de l'authorité du Roy, et d'aultant que nostre Maison, qui a tant travaillé et a tant espandu son sang, y a si grand intérest, j'ay mandé les ministres des Eglises des principales villes de ce pays, pour avoir leur advis"[1]. Ses cousins donnent souvent des détails sur ses expéditions militaires: par exemple sur le siège de Steenwijk, siège incomparable[2]; sur le recouvrement de Geertruidenberg, „preuve tant remarquable que la conduite et travail en la guerre domine la force"[3]. La correspondance du Prince lui-même avec le Comte

[1] p. 82.

[2] p. 194 et 198. „Es wirdt von menniglichen gestanden das, weil diese Niederländische krieg gewehret, keine solche ernste belagerung und auch defension geschehen sei."

[3] p. 245.

Guillaume-Louis est très-importante sous ce rapport[1]. Agé de 17 ans à la mort de Guillaume de Nassau, il acquit rapidement la réputation de grand capitaine, tant par son courage et sa prudence que par la manière dont il créa sous plusieurs rapports une tactique presqu'entièrement nouvelle. Déjà en 1590 de la Noue, excellent appréciateur des talents militaires, lui écrit: „Comme vous allez toujours gaignant advantage sur vos ennemis par vostre valeur et diligence, c'est le même ouvrage de vostre Père à quoy vous travaillez; aussy, en imitant ses pas, parviendrez vous à ce poynt d'estre conservateur des gens de bien qui fuient la tyrannie de l'Espagnol, estant assisté de la faveur de Dieu"[2].

Il y a ici encore beaucoup de lettres du seul frère de Guillaume Premier, qui ne soit pas mort sur le champ de bataille, de l'excellent et pieux Comte Jean de Nassau. On le retrouve toujours le même; vigilant, actif, plein de zèle pour la religion Evangélique; attribuant les progrès menaçants du Papisme, en Allemagne et ailleurs, au manque de dévouement à la gloire de Dieu et à l'avancement de son règne. Entre beaucoup de passages du même genre, je me borne à citer ce qui suit: „Nous croyons avoir tout fait quand nous savons réciter le catéchisme et discourir plus ou moins sur des sujets religieux; quand nous avons fait notre prière accoutumée, assisté à des

[1] Un heureux hasard vient de m'y faire découvrir encore un nombre assez considérable de lettres intéressantes (surtout de 1592, 1593 et 1599) que je me propose de publier dans le Tome suivant.
[2] p. 140.

sermons, lu dans les S. Ecritures ou dans des livres d'édification, donné une ou deux oboles aux pauvres, fréquenté la communion, évité les grands péchés, et, à l'ouie de fâcheuses nouvelles, émis quelques doléances et quelques voeux. Choses en elles-mèmes excellentes et convenables au Chrétien; mais on néglige de résister aux dangers, de s'employer au service du Seigneur et au salut des âmes, de fonder des Eglises et des écoles, de maintenir les bonnes moeurs et la discipline, de s'examiner d'abord sérieusement soi-même dans tout l'ensemble de sa vie et de ses actions"[1]. Continuellement il exhorte à opposer l'union des Protestants aux tentatives de l'Espagne, de la Ligue et du Catholicisme-romain. C'est l'idée à laquelle il revient sans cesse. Si les Luthériens se retranchent dans leur exclusisme étroit et persécuteur, il faut rallier, dit-il, dans une même confédération, les Réformés. Les bases d'une correspondance régulière sont indiquées par lui dans un Mémoire spécial[2]. Partout on remarque sa sympathie pour les Pays-Bas. Partout aussi on le voit recourir au seul remède efficace, la prédication fidèle de l'Evangile et l'obéissance sincère aux commandements de l'Eternel. „On peut se moquer et nous accuser de superstition et de moinerie[3], toujours-est-il que des guerriers et des patriotes craignants Dieu, que des Eglises, des écoles, de bonnes bibliothèques et des imprimeries valent mieux que toutes les armées, les approvisionnements, les alliances, et confédérations du monde".

[1] p. 272. [2] N°. 123a.
[3] „Man mag dieses vor pfafferey und so gering achten und verspotten wie man will." p. 211.

Guillaume-Louis son fils, stadhouder de la Frise, avoit à combattre le découragement, les intrigues, la méfiance, les discours et les crieries sur le Lantsdag"[1]. Il étoit continuellement en butte aux attaques violentes d'un parti guidé par un homme très-capable et très-influent, Roorda, qui, dans son ardeur fougueuse et passionnée, signaloit chaque succès du Comte comme un acheminement à la tyrannie. „Quand on loue mes actions," écrit celui-ci, „Roorda ne craint pas de dire qu'elles tendent, non à assurer, mais, bien au contraire, en captivant les coeurs, à opprimer la liberté; de sorte, „ajoute-t-il avec naïveté," que, dorénavant, si cette interprétation trouve accès chez plusieurs, plus mes mérites seront grands et plus je me rendrai suspect"[2]. Il montre un excellent coup-d'oeil politique. Tout en désirant une alliance générale des Protestants, il fait observer au Comte Maurice que, ne pouvant encore atteindre ce but là, il faudroit commencer du moins par recommander une meilleure correspondance avec les princes Réformés d'Allemagne à Messieurs les Etats. „Il seroit fort à souhaiter que tous les Princes et chefs réformez, spécialement en France, Angleterre, les Païs-Bas et Allemagne, eussent aultant en recommandation l'avancement de la cause en général, que chacun est diligent de procurer son particulier, à quoy de vray devroient estre poussez, tant par la nécessité laquelle les contraint assez, que par l'exemple

---

[1] p. 83.

[2] p. 241. „Durch welche interpretation, wofern mehr leut solch verkhert gemuet hetten, hinfüro, je grös̈zer diensten ich thue, je verdechtiger ich mich selbst machen würde."

ennemy de la saincte Ligue et principalement pour la commodité très-grande, laquelle, tant en forces que situation et voisinage, leur favorise merveilleusement; mais le Roi de France étant empesché en défence de son royaume, semble n'estre pas hors de propos de penser à quelque voie pour tirer les Princes et Estats d'Allemagne à quelque confédération stricte; dont l'estat de la cause en Allemaigne non seulement demeureroit asseuré et les affaires du Païs-Bas grandement avancez (joinct que la France, pour son propre, pourroit un jour grand bien espérer) mais aussy il serviroit d'un très beau exemple et entrée à une contreligue générale de tous les Potentats réformez." — Le Comte excelloit aussi à la guerre. Blessé au siège de Coeverden, „il continua, pendant environ une heure, à prendre part au combat; ne voulant pas laisser panser sa blessure, ni se retirer, malgré les instances qu'on lui en fit"[1]. Lui aussi étudioit volontiers cette science de la guerre, à laquelle le Prince Maurice fut redevable d'une partie de ses succès[2]. Leur correspondance renferme de nombreuses preuves du prix que celui-ci, versé dans tout ce qui concerne les affaires militaires, mettoit à son avis[3]. — Il y a encore sur le Comte un témoignage fort remarquable: celui de van Reid, son sécretaire, homme de confiance, admis dans le secret de la vie domestique, dont la véracité n'est pas douteuse, et qui, dans des communications intimes au Comte Jean son père, fait l'éloge, tant de la sévérité de ses moeurs, que de son caractère et de ses talents. „Il est non seulement aimé et honoré des véritables amis

---

[1] p. 208. [2] L. 130. [3] L. 108. L. 166. L. 169. L. 176.

de la patrie, mais respecté même de l'ennemi, qui d'ordinaire ne se montre que lorsqu'il est absent. Pourvu que le Seigneur Dieu lui donne longue vie et la bénédiction de poursuivre comme il a commencé, je vous assurè qu'il ne diminuera pas la renommée des Nassau, mais rendra encore de grands services à l'Eglise et au pays"[1].

Je ne saurois indiquer les nombreuses particularités relatives aux membres de la Famille et à d'autres personnages distingués. — La veuve de Guillaume Premier, Louise de Coligny (faisant mention de son fils Fréderic-Henri, „gage que j'ay si cher de Monseigneur son père, toute ma consolation et unique plaisir"[2]) „ne sait plus," dit-elle, „comment les enfans et moi avons moyen de nous entretenir selon l'honneur de la Maison"[3]. Le Prince d'Orange Philippe-Guillaume, revoyant ses proches, après 28 ans de captivité en Espagne, écrit: „je vous laisse considérer combien nous nous sommes réjoui par ensemble au bout de tant longue absence"[4]. Elisabeth, fille de Jean de Nassau, exprime d'une manière touchante, ses anxietés, à cause des embûches auxquelles son père est exposé par la haine des Espagnols[5]. Excepté Guillaume-Louis, encore quatre fils de Jean de Nassau se distinguent au service des Pays-Bas. Jean-le-Jeune est chargé par son père d'une mission importante et délicate auprès des Etats[6]. Philippe, d'un rare courage, meurt prématurément dans le combat de Bislich[7]. Louis-Gunther, après une expé-

[1] p. 139. [2] p. 98. [3] l. l. [4] p. 376. [5] L. 175.
[6] p. 219. [7] p. 345.

dition contre les côtes d'Espagne, mérite les éloges de la Reine d'Angleterre, „qui a pris" dit-elle, „ferme espérance que le conte Lodovic est non seulement pour la consolation et honneur de la Maison de Nassau, mais aussy pour mériter l'amitié que nous portons à la famille"[1]. Enfin Ernest-Casimir, avec une simplicité et une franchise toute militaire, raconte à son père les commencements d'une carrière illustrée ensuite par bien des exploits. Après la défense de Hulst il écrit: „sans que je me veulx moy-même louer, ay eu la réputation d'avoir faict mon devoir, comme j'espère entendrez des aultres"[2]. Après avoir disputé avec succès le passage du Waal: „tousjours fault-il que tout le monde confesse et tout le sçait, qu'après nostre bon Dieu, je suis esté le seul moyen qui a empesché le passage à l'ennemy; aussi m'en sçavent son Exc. et Messieurs les Estats bon gré"[3]; puis, se reprenant avec embarras, il ajoute: „je suis honteux de vous avoir tant mandé de mon particulier, car il semble que je me loue moy-mesme, mais, si vous voulez que je vous mande la vérité, je ne peux aultrement faire. J'espère que l'entenderez encores d'aultres. Tousjours asseuré-vous que n'auray point acquis de déshonneur, c'est assez dist, je ne parleray plus"[4].

Partout on retrouve vivant le glorieux souvenir de Guillaume de Nassau.

Dans les Avis à Leicester il est constamment question de son affabilité, de sa douceur, de sa patience, de cette singulière habileté à se servir de chacun dans

---

[1] L. 151. [2] p. 371. [3] p. 426. [4] p. 428.

la mesure et d'après le genre de ses talents: „Il viendra bien à propos de prier et inviter souvent les Etats à manger et boire, et, comme feu le Prince d'Orange, par fois s'accommoder à eux en leur façon et à faire bonne chère. Il n'y a chose qui les attirera plus à aimer et respecter s. E. et à les faire condescendre à ses intentions[1]. Le Prince d'Orenge se gardoit de mécontenter les consaulx, cours, colléges et autres corps et communaultez, en entreprennant sur leur fait et jurisdiction; mais renvoyoit toujours à chacun d'eux ce qui estoit de leur cognoissance, pour éviter la jalousie qui en résulte ordinairement[2]. L'on a remarqué cecy en tout le cours de sa vie; c'est qu'il ne promettoit rien qu'il ne voulust tenir[3]. Il avoit cette costume, avant que de proposer aucune chose d'importance au Conseil d'Estat, ou aux Estats tant généraux que particuliers, ou aux Ambassadeurs etc., ou bien devant que de respondre à ce que luy estoit proposé, de s'en conseiller à deux ou trois de ses plus confidens, comme S[te] Aldegonde, Villiers et peu d'autres entendus et expérimentez, lesquels il oyoit débattre les raisons et résoudre les difficultez qui pouvoient estre alléguées d'une part ou d'autre. Ainsi venoit toujours préparé et fourny de responces et bonnes résolutions, non qu'avec les susdits il résolut aucunes affaires d'importance, lesquelles toutes il renvoyoit et rapportoit aux Estatz et au Conseil d'Estat. Il ne trouva jamais à tous ces mal-entendus entre les Estats et le peuple et entre les Grands meilleur remède que la pacience[4]. Il est une autre chose qui rendra s. E. bien agréable à

[1] p. 48. [2] p. 50. [3] p. 51. [4] p. 51, sv.

tout le monde. C'est qu'il face,. comme le Prince d'Orange et tous autres sages princes font, de donner audience publique, une heure ou deux par jour, sans se cacher ou enfermer hors de la veue de ceux qui ont affaire à lui [1]. Aussi fault-il que s. E. passe par dessus et mesprise tous les reproches et calomnies; pourveu qu'il face bien, et qu'il se souvienne que jamais homme n'y fut tant sujet que son prédécesseur en ceste charge le Prince d'Orange, lequel il se doibt proposer, s'il lui plaist, comme un miroir de toute vertu, constance et pacience [2]; ce tant illustre Prince qui a si bien mérité de la Religion et de toute la Chrétienté."

De même le Comte Jean de Nassau en revient toujours à l'exemple et à l'autorité de son frère. „Je me, rappelle fort bien," dit-il, „qu'il insistoit sur la nécessité de ne pas s'abandonner en Allemagne à l'insouciance et à une neutralité dangereuse [3]. Il avoit coutume de ne pas mépriser les petits moyens; de chercher le feu sous la cendre, de s'opposer à l'ennemi, non seulement par les armes, mais par d'autres voies qu'il savoit découvrir, lorsqu'il n'avoit pas la millième partie des occasions que nous avons maintenant [4]. Bien des fois il a manifesté le désir de rapports plus intimes entre les Pays-Bas et l'Allemagne [5]. Il exhortoit à se dévouer au bien public, qui, disoit-il, contient le bien particulier [6]. Il étoit d'avis que les Réformés, pour entretenir des rapports mutuels, devoient avoir dans chaque pays, afin de gérer leurs affaires, un Collège; un en Angleterre, un en France, un dans les Pays-Bas, un en Allemagne,

---

[1] p. 53. [2] p. 59. [3] p. 124. [4] p. 170. [5] p. 176. [6] p. 186.

un dans la Suisse, un dans tout autre pays où leur religion auroit pris racine[1]. Il attachoit beaucoup de prix à cinq articles: formation des Pays-Bas à la guerre; déclaration de l'Angleterre en leur faveur contre l'Espagne; lutte entre l'Espagne et la France; intervention de l'Empire; collège pour la gestion des intérèts des Réformés en Allemagne[2]. Il a bien souvent exhorté à une correspondance intime des Protestants[3]." Sans doute aussi le Comte Jean avoit surtout en vue la manière admirable dont son frère mettoit les leçons qu'on lui donnoit, en pratique, quand il écrit; „Rappelons nous le conseil que je lui ai souvent fait parvenir, quand le danger étoit grand, *tu ne cede malis sed contra audentior ito;* persévérons dans la prière; demandons conseil à Dieu; suivons ses commandements et efforçons nous de contribuer à ce qui est bien, par nos avis et par nos actions"[4].

Le Comte Guillaume-Louis étoit de même grand admirateur de ce Chef illustre de la Maison d'Orange Nassau. En 1593 il envoye au Prince Maurice une lettre remarquable qu'il vient de découvrir, écrite par lui au Comte Jean de Nassau, en 1574, après le désastre du Mookerhei. Il s'extasie sur la justesse de ses prévisions: „Vostre père, pour faire un vray contrepoix contre un ennemiz, le plus puissant de l'Europe, comme le premier et plus sage Prince de son temps, a jugé nul moyen plus propre que de mettre la France en picque contre l'Espaigne, et faire une alliance estroicte avecq tous les Princes réformez, spécialement en Allemaigne, pour estre secouru en temps de nécessité

[1] p. 296. [2] p. 321. [3] p. 446. [4] p. 416.

d'eux d'un bon gros de gendarmerie. Les évenements rendent vrai et suffisant témoignage quel solide jugement et prudence c'a esté. Car quant à la France, Dieu monstre assez évidemment combien il a estimé cest homme rare en luy faisant part de ses conseils, en ce que, grâces à sa divine bonté, les affaires de France, contre l'attente de tout le monde, sont déjà en tels termes qu'en sentons au Païs-Bas grand soulagement de misères, et commençons à cest heure à ficher noz yeulx à ce que par telle divine prudence cest excellent Prince a de si longue main préveu"[1].

En effet les Provinces-Unies ne trouvèrent, ni en Angleterre, ni en Allemagne, beaucoup de soutien.

Selon de la Noue en 1587 il falloit rester uni à l'Angleterre: „Je ne voy point qui vous puissent mieux garentir que les Anglois, lesquels vous estans conformes en religion, obligez à vous défendre pour se conserver eux mesmes, estans puissans en mer (chose sur quoy je fay grand fondement), pécunieux et bons guerriers, pourquoy ne les choisirez vous, et, les ayans choisis, pourquoy les rejetterez vous"[2]? Certes il n'avoit pas tort, et nous lisons, dans un des Avis au Comte de Leicester, „le Comte Maurice et la maison de Nassau sçavent assez que sans l'Angleterre ils ne se peulvent conserver et qu'en Allemagne ils n'ont créance ni amis, et finalement que la France est aujourd'huy trop embrouillée et le Roy de Navarre trop foible pour les secourir;" mais le départ de Leicester, et le courroux de la Reine ren-

[1] p. 213, sv. [2] p. 78.

versa ces espérances, et d'ailleurs on ne pouvoit faire beaucoup de fondement sur Elisabeth, dont plusieurs avoient motif de se plaindre et de dire, comme M. de Ségur: „il eust esté beaucoup meilleur, si elle n'avoit volonté de nous ayder, qu'elle n'en eust fait tant de démonstration"[1]. Sa parcimonie étoit devenue proverbiale, et en 1593 le Comte Guillaume Louis écrit: „il est bien à présumer que la Reine d'Angleterre continuera à l'ascoustumée à ménager ses trésors"[2].

On recevoit également peu de secours d'Allemagne. Ceci n'a rien d'étonnant. D'abord, à une série de Princes Protestants distingués par leur zèle, succédoit une génération moins vigoureuse. Le Comte Guillaume-Louis écrit en 1593: „par le décès du Roi de Denemark, du Duc Jean Casimir, de l'Electeur de Saxe, et du Landgrave de Hesse, se tardera et empeschera beaucoup le cours de nostre projet"[3]; leurs héritiers, eux-mêmes jeunes et inexpérimentés, ne sont pas abondamment pourvus de conseillers intelligents et actifs[4]. En outre le Protestantisme étoit paralysé dans son action commune par les malheureuses disputes dogmatiques entre les Luthériens et les Réformés. „Il est vraiment déplorable," écrit Guillaume de Hesse, „qu'après avoir été illuminé durant soixante-dix années par la clarté de l'Evangile, on se persécute et se déchire encore pour des divergences de cette nature; notre postérité en recueillera les tristes fruits"[5]. Il étoit même question par fois d'exclure de la paix de l'Empire les Réformés[6]. Au reste tout mouvement énergique en faveur des co-

---

[1] p. 33. [2] p. 215. [3] p. 215. [4] p. 265. [5] p. 189. [6] p. 233.

religionnaires dans les Pays-Bas devenoit impossible par la situation générale des esprits. Truchsess, le ci-devant Electeur de Cologne, écrit en 1585: „Que font nos Protestants en Allemagne? *dormiunt in utramque aurem;* je crains qu'ils ne soyent subitement réveillés, quand il sera trop tard"[1]. De la Noue s'étonne „que les Princes Protestants n'ont pas honte de ne faire rien au bénéfice des oppressez, qu'ils voient à leurs portes tailler en pièces; aussy ne seront-ils point couronnés, comme ceux qui valeureusement s'emploient"[2]. — Les Lettres surtout du Comte Jean de Nassau, actif et infatigable lui-même, ne tarissent pas en plaintes sur la tiédeur, l'insouciance, et l'égoïsme, qui laissent échapper les meilleures occasions de résister aux empiétements des Papistes. En 1591 il déclare: „Si l'on persiste, d'après la coutume de tous les Princes Protestants, à vivre dans la sécurité la plus complète; si malgré les moyens que le Tout-Puissant nous donne, on néglige à se préparer, nous devons nous attendre à une entière ruine"[3]. De même, huit ans plus tard, en octobre 1599: „Certes, ce ne sont pas les occasions ni les moyens qui nous manquent. Si seulement on savoit les remarquer et en faire usage; s'il y avoit un véritable zèle; si l'on ne songeoit pas uniquement aux intérêts particuliers; si on renonçoit à l'avarice, à l'ambition, à l'arrogance, au luxe, aux mauvaises passions; si l'on donnoit un enseignement chrétien aux jeunes Princes Protestants, alors il ne seroit pas impossible de se secourir mutuellement. Nous crions au feu! et sans doute il y a de quoi; mais on trouve peu de

---

[1] p. 9. [2] p. 85. [3] p. 152.

gens, qui songent aux moyens d'éteindre l'incendie. Il y a malheureusement un tel aveuglement, une telle sécurité, tant de confusion et de discorde que ceux mêmes qui ne demanderoient pas mieux que de se dévouer au bien public, ne savent comment faire, et que nous ne pourrons (si le Seigneur Dieu ne nous aide d'une façon miraculeuse) à la longue subsister" [1].

L'antagonisme de la France et de l'Espagne, ainsi que Guillaume Premier l'avoit prévu, fut une diversion puissante et salutaire. Non sans motif, il est vrai, le Comte Jean de Nassau se défioit des relations avec les Valois, n'ayant pas oublié les sanglantes nôces de Paris [2]; toutefois son frère avoit bien calculé, et la France, non seulement à cause des progrès de la Réforme dans ce pays, mais surtout par sa rivalité avec l'Espagne, pouvoit seule offrir aux Provinces-Unies un suffisant appui. Les intérêts, sous bien des rapports, étoient identiques. Duplessis-Mornay écrit: „le chef de nos confusions et l'auteur des votres, est tout un; et pour tant ne serons pas loin des mêmes remèdes" [3]. On observe que les événements de France, en donnant de l'occupation au Prince de Parme, sont cause que la guerre se fait dans les Pays-Bas plus mollement" [4]. „De la prospérité du Roi de Navarre", écrit-on, „dépend la notre" [5]. Néanmoins en ceci encore il y eut de tristes mécomptes. Vainement les Provinces-Unies voulurent, en 1584, se donner à Henri III; celui-ci, tremblant devant la Ligue, et n'osant tendre la main à des hérétiques, répudia, comme l'observe son ambassadeur M. des Pruneaux, „le plus avantageux héritage que

[1] p. 446. [2] p. 21. [3] p. 141. [4] p. 125. [5] p. 177.

Prince ait conquis." Quant au Roi de Navarre, qui devint bientôt Henri IV, sans doute il apprécioit fort les avantages d'une telle alliance, et le Comte Guillaume-Louis le considéroit en 1593 comme „un chef fort propice d'une contreligue", écrit-il, „auquel je m'assure bien qu'il ne manque rien de bonne volonté, comme celui qui recueilleroit premièrement les fruits" [1]; mais des événements inattendus montrèrent de nouveau qu'il ne faut pas mettre sa confiance dans les hommes. Certes on ne prévoyoit alors, ni l'abjuration prochaine du Roi de France, ni la réconciliation avec l'Espagne par la paix séparée de Vervins.

En 1599 la République sembloit abandonnée à ses propres forces [2]. La France venoit de déposer subitement les armes; l'Angleterre se préparoit à suivre cet exemple, et une expédition de Princes Allemands, venant au secours du Prince Maurice, annoncée dès longtemps et avec grand bruit, n'avoit pas eu le moindre résultat. Heureusement la situation des Provinces-Unies permettoit déjà de persévérer dans la lutte. C'est l'opinion du Comte Guillaume Louis, dans la dernière lettre de ce Tome, écrite en octobre 1599 à

---

[1] p. 215.

[2] Au commencement de janvier le Prince Maurice disoit, dans son langage franc et énergique, à M. de Buzanval: „„Si tous nos amis sont d'avis que nous perdions, il n'y a remède: il faut vendre nôtre peau le plus cher que nous pourrons; mais il me semble, qu'ils pourroient faire quelque chose de meilleur de nous s'ils vouloient. Voilà les Allemans, qui se laissent de jour à autre mettre le pied sur la gorge; l'Angleterre laisse de bien faire, et la France oublie ce que luy a voulu faire l'Espagnol."" *Lettres de M. Buzanval* publiées par M. le Professeur VREEDE (Leide 1846).

un valeureux Prince (Chrétien d'Anhalt) qui déjà en 1593 avoit combattu pour la cause Evangélique. Il y détaille les fautes et les circonstances qui ont fait complètement échouer l'entreprise des Princes; mais, malgré cette déplorable issue et bien d'autres motifs encore de découragement, le Comte déclare qu'il ne faut nullement prêter l'oreille aux exhortations de l'Angleterre ni traiter avec l'Espagne. „Tous les gens bien entendus sont d'avis qu'il n'y a pour nous aucune sécurité dans cette paix. Le peuple a beaucoup de confiance en la Reine d'Angleterre, ce qui rend la chose plus difficile, vu que l'ennemi peut ainsi donner à une paix trompeuse un plus beau lustre, d'autant plus que chacun désire fort la fin des contributions que la guerre nécessite. Mais Dieu ne retirera pas sa main; Il fortifiera et conduira nos magistrats, qui sont bien disposés et fermes; Il n'abandonnera pas Sa cause qu'il a maintenu dans de bien plus grands dangers. Les affaires sont en tel état que, moyennant de la constance et du zèle, nous sommes ici parfaitement en mesure de nous défendre contre nos ennemis; chose aussi nécessaire pour le maintien de la liberté en Allemagne que pour le salut des Pays-Bas"[1].

La victoire éclatante de Nieuwpoort devoit bientôt confirmer ces espérances et fortifier une République destinée, dans les conseils de Dieu, à devenir, sous la conduite du Prince Maurice et de son jeune frère Fréderic-Henri, au milieu des symptômes avant-coureurs et des complications diverses de la terrible guerre de Trente Ans, un instrument d'élite pour la

[1] p. 457, sv.

défense, en Allemagne et dans les Pays-Bas, de la religion Evangélique et de la véritable liberté.

LA HAYE, février 1857.

*** Les Lettres sont de trois espèces: *a*, autographes; *b*, signées; *c*, copiées par des secrétaires et équivalant donc presque à des originaux. Les secondes sont indiquées par un astérique (*), les dernières par une croix (†).

Des points (....) marquent les passages omis; du papier blanc les lacunes causées par l'état défectueux du manuscrit; des [ ] les mots qu'on ne sauroit affirmer avoir rendu exactement.

Je me félicite de pouvoir recommencer ce travail avec mon fidèle et savant ami Mr. BODEL NIJENHUIS, dont les connoissances historiques me sont si précieuses et qui a revu les épreuves, avec sa bonté et son exactitude accoutumées.

CONTENU.

TOME I.

1584.

1585.

1588.

1589.

1590.

1591.

1593.

1595.

1596.

1599.

ABREVIATIONS.

MS. C.	Manuscript	de Cassel.
— P.	—	de la Bibliothèque royale à Paris.
— P. B.	—	de Béthune.
— P. Br.	—	de Bréquigny.
— P. C.	—	des 500 de Colbert.
— P. Ce.	—	de la Collection générale de Colbert.
— P. D.	—	de Dupuy.
— P. F.	—	de Fontanieu.
— P. St. G.-H.	—	de St. Germain-Harlay.
— P. Corr. H.	—	*Correspondance de Hollande* aux Archives étrangères à Paris.

ERRATA.

p. 140. l. 24. Dec du M. l. Duc de M.
p. 266. l. 8. Prince de Condé. l. Duc de Montpensier
p. 334. 335. *Leo Imperator*. Il paroît faire mention des livres *de re militari* de l'Empereur Léon, publiés avec une version latine à Bâle, en 1595, 12°.
p. 397. l. penult. Professeur l. professeurs
p. 401. la note. Ubbe l. Ubbo

† LETTRE I.

M. Des Pruneaux au Roi de France. Négociations avec les Etats-Généraux. (MS. P. C. 337.)

Sire! Je suis arivé en ces peïs suyvent le commandement de V. M. et ay commancé à l'asemblée des Estas Généraux de ces peïs, que jé[1] trouvé en bon nombre continuanz à donner ordre à leurs afaires, an leur position; lesquelz ont reçeu les lettres de V. M. aveques grant honneur et contantement. Je leur ay représenté fort longuement et particullierement ce que jé[1] congneu utille, pour leur faire congnoistre leur[2] qu'ilz pouvoist resevoir ce jetter ouvertement ès bras de V. M., à quoy ne pance avoir rien oublié. Ilz m'ont demandé mon dire par escript, je leur ay baillé ce que jé pancé estre bon pour suyvre l'intansion et commandement que V. M. m'a fait, et m'y suys estendeu le moins que jé peu, sens avoir vouleu réduyre au long le contenu de mon discours. J'en anvoye copie à V. M. Je suis arivé à heure que je les ay treuvé du tout hors d'espérance de devoir plus rien atandre de V. M. et estoist terriblement agités des partisens de l'Espagnol, qui sur ce persuadoist à leur possible; non que ancores il i eust rien d'esbranlé: ilz avoist des partis [emmy], comme V. M. entandra. Il ce présentoit ung denger que les peïs estanz pressés n'eussent perdu le cueur, et par crainte, avent que être du tout à l'extresme, se

[1] j'ai. [2] l'heur, l'avantage.

donner à l'Espagnol. Depuys qu'ilz ont ouy des nouvelles de V. M. ilz ont changé d'avys, car aucuns sont résolus à vous rendre obéissence; autres envoyst à leurs provynces pour sur ce fait tirer une promte résolution, me promettant qu'en fort peu elle sera. Je say, Sire, qu'ausitost qu'ilz l'auront prinse, ilz me convieront de partir pour la vous faire savoir, anvoyent quelques ungz pour cet effect, à quoy je ne pourré refuser. Je les voy fort changés et semble que les partisenz commensent à perdre parolle. Je les convie, s'ilz s'adressent à V. M., y aller comme ilz doivent à ung grant Roy véritable, senz rechercher ces postilles[1] passées, et sens faire réserve de provynce (1) ny autre chose quy peust mettre V. M. en soupson. De ce que particulièrement je puys receuillir d'aucuns bons, il semble que chascun s'incline à bien faire. Jé anvoyé en Gueldres et Frise, car je trouve qu'il me falloit demourer parmy Hollande et Zellande, quy sont les portes et rempars par où il faust entrer, et surquoy il ce faust asurer; elles n'ont jamés tretté ny parlé pour défunt monseigneur (2), il semble qu'elles ce disposent au contrère. C'est, à mon advys, ce quy ce peust nommer de superbe, pour commander à toute la mer estant soubz la couronne de France, quy a d'ailleurs le pouvoir de commander la terre, à quoy cet Estat peut du tout aider. Sire, jé ysit[2] trouvé madame la Prinsesse d'Orange fort désollée et néantmoings quy fait son possible pour y avencer vos afaires; ausy y est le Conte Morise[3], filz dudit S[r] prince d'Orange, de jentille espérence, quy desmonstre désirer demeurer servyteur de V. M.; y est ausy mons[r]

---

(1) Il insinue qu'il ne faut plus songer, comme en 1580, lors du traité avec Anjou, à limiter le pouvoir du Roi par divers articles, ni surtout à *faire réserve de Province*, en formant, de la Hollande et de la Zélande sous l'autorité du Prince d'Orange, un Etat séparé.

(2) Le Duc d'Anjou.

[1] apostilles. [2] ici. [3] Maurice.

Trucces, ellecteur de Coullogne, quy s'y employe à très grand afection. Il ce voit la plus part du peuple en cete dévotion de désirer V. M.; ilz ont surprins lettres de leurs ennemys quy disent douter [1] fort V. M., mesmes que, sy les vivres leur sont ostés, qu'ils sont perdus. Ils en ont asès chèrement. J'envoye ung mémoire à V. M. touchant les places et jens de guerre, quy est ce que myntenent je luy puys faire entendre de ces afaires, à quoy je poursuyvré de la servir, aveques autant de fidelité et de diligence quy me sera possible, il n'y manquera que de la sufisence. Les choses sont en la myn de Dieu qui dispose des Empires; ne pouvant donner plus clère ascurance à V. M., ayent afaire à une communauté et fort traversée, où les ducas ne manquent. Ilz se sont fort estonnés que je n'ay aporté aucune chose de l'intention de V. M., me disentz qu'en vous présentant leur peïs, si V. M. ne l'accepte, ils perdent tous moyens d'ailleurs et qu'elle leur met la corde au col. Je leur ay dit qu'estiés Prince généreux, quy n'aviés jamès abuzé, mès que, ce soumettant à ce qu'ils doivent, selon les ocasions et hazars, V. M. ne manquera; c'est à mon advys la plus grande de leur crainte. Je supliré pour la fin ce bon Dieu, Sire, donner à V. M. très-heureux succès à ses généreux desseins et très-bonne et longue vie. 25 août 1584.

Vostre plus que très-humble et très-obéissent
sujet et serviteur.

† LETTRE II.

M. Des Pruneaux à la Reine-mère de France.[2] *Même sujet.* (MS. P. C. 337.)

Madame! Je suys arrivé en ces peïs, suyvant le commandement du Roy; j'ey trouvé l'assemblée des Estas

[1] redouter. [2] Cathérine de Médicis.

Générauls délibérant toujours sur afaires, sens qu'ils fussent en aucuns termes de tretter. Alors bien estoist il du tout hors d'espérence d'atandre plus [du Roy], qui les estonnoit merveilleusement. Ilz avoist d'autre partis, comme verra V. M. par le rapport du S[r] de [Br.]; cella n'estoit rien d'aseuré, de facon que je n'é rien veu sur quoy il i eust fondement pour les empescher de tomber en peu de temps es mayns du Roy d'Espagne. Depuis mon arivée ilz ont prins ung autre chemyn et sont après à disposer ceux qui doyvent [partir] pour entandre ce que leur ay mis en avant. Madame, les ducas d'Espagne trottent de telle fason qu'ilz ont vaincu quentité de courages, comme il faudra que vos Maj[tez] y employent argent, si elles y vont plus avent. Il i a trois provinces résolues ce donner à sa Ma[té], quy sont nommées au mémoyre que j'envoy, et les autres m'ont aseuré rendre bientots leur résolution. Il i a aucuns bons quy me promettent merveilles, mès je ne puys rien aseurer à votre Ma[té], pour avoir à faire à une comunaulté fort agitée. Je ne suys allé aux autres provynces; pour voir l'importance de Hollande et Zelande telle que c'est dont dépant le fondement de ce fait; myntenent ils s'asemblent pour en délibérer. Sy le Roy les a, Madame, c'est le plus aventageux héritage que Prince a quonquys [1]. [Dé maintenant] je travaille, tantost aux ungs, tantost aux autres, à leur persuader leur salut, ainzi que dira à V. M. le S[r] du Réaux [qui est à mons. de Canat], lequel je prie partir pour porter cette dépéche, à cause qu'il a aprins ce quy ce passe, pour en faire verballement entandre à V. M. Il a de la sufisence pour mesmes y estre amployé. Il i a eut un S[r] de Villiers mynistre, qui estoit à défunt mons. le Prince d'Orange, lequel désire faire servyse au Roy; il peust beaucoup en cet afaire. Madame, V. M. verra en la lettre au Roy et en tous les mémoires que j'envoye au S[r] de Brullart, ce quy a passé, quy m'an guardera d'importuner Vostre Alt. davantage.

[1] conquis.

Je supliré Dieu, Madame, donner à V. M. ses continuelles grâces et très-bone et très-longue vie, et suyvant la prière de ce peuple, lequel set[1] come V. Ma^{té} ambrase leur cause; ausy prient ilz Dieu pour vostre longue vie. De Delf, ce 25 août 1584.

Vostre très-humble et très-obéissent sujet et serviteur.

On s'irritoit en Espagne de la duplicité du Roi de France. Le 21 juillet Longlée, Ambassadeur de Henri III, lui écrit de Madrid: "Je n'y ay pas veu plus avant que de juger avec beaucoup d'autres que le Roy a donné charge au prince de Parme de tenter tous les moyens qui luy seront possibles pour le recouvrement de Cambray, comme il eust faict auparavant le decès de monseigneur le duc d'Anjou; mais jusques à cette heure, je n'ay point sçeu la détermination qu'ils prendront de se déclarer à bon esciand, ou de temporiser ce pendant qu'ils prendront conseil et du temps et de les principauls ministres, qui est la voye où l'on voit le plus d'apparence; aussi que par deçà ils ne précipitent pas les résolutions, mesmes en matières semblables à celle-cy, où l'on prévoit le danger où mettroient tous les Pays-bas, lesquels estant divisez comme ils sont, se perdroient du tout, si les Etats se jectoient en bras de Vostre Ma^{té}, qui ne fauldroit de les reçevoir, si elle se voyoit à la guerre avec ce Roy icy, qui d'autre part est vieulx et le Prince son fils encore enfant (1). Toutefois le cardinal Grandvelle conseille d'y aller par la force, si le moyen deffault de se revancher sur quelque bonne place de Vostre Ma^{té}. Le duc de Montmorancy les avoit tenus en espérance, mais j'entends qu'ils voyent bien que, ni celuy de Savoye ni luy, n'ont point les moyens qu'ils s'estoient promis." († MS. P. ST. G. H. 228. n° 72).

---

(1) Philippe III, né en 1578.

[1] sait.

* LETTRE III.

Guillaume Louis, Comte de Nassau, à Mr. Des Pruneaux. Même sujet. (MS. P. A. F. 8793.)

Monsieur Des Pruneaux! envoyant mon sécretaire, le porteur de cestes, vers Hollande pour quelques miens affaires, n'ay voulu faillir de l'encharger quant et quant de vous saluer et me ramentevoir en vostre bonne grâce, vous asseurant que j'ay [vu] avec grand joye et contentement les bonnes termes en quoy est le traité entre la couronne de France et les Provinces. Pleust à Dieu que nous eussions esté sages plustôt et que telle résolution fust prinse avant la perte de tant des Païs et bonnes villes; toutesfois il vaut mieux tard que jamais. Quant à mon petit Gouvernement, il me faut confesser que j'y apperçoy beaucoup de personnes qui aimeroient mieux aller autre chemin et pour tant ne laisseront de contreminer le dit traité, mais je ne fay doute qu'avec l'ayde et crédit des bons, tretterons l'affaire tellement que ceste Province ensuivra le chemin et résolution des autres; veu qu'en tout évènement les séparations sont dangereuses. Je ne feray faute d'y tenir la bonne main, et employer tout mon pouvoir, espérant d'envoyer en peu de jours une bonne résolution aux Estats-généraux; priant que, s'il y a quelque particularitez de France, qu'il vous plaise m'en faire part. Sur ce, monsieur Des Pruneaux &c. De Franeker, le 6 octobre 1584, style ancien.

GUILLAUME LOUIS, CONTE DE NASSAU.

Le 17 Oct. le Comte écrit de Franeker à M. Des Pruneaux: Il vous plaira par ceste entendre que ceste Province de Frise s'est résolu de traicter avec sa Majesté sous telles conditions comme les autres Provinces et envoirons de primère[1] jour leurs ambassadeurs pour partir avec les autres vers France; je vous asseure que je fais tous devoir pour les faire hâter." (* MS. P. A. F. 8786.)

[1] au premier.

* LETTRE IV.

Guillaume Louis, Comte de Nassau à M. Des Pruneaux. Même sujet. (MS. P. A. F. 8753.)

—

Monsieur l'ambassadeur, de ce que je vous ay escrit par mes dernières et aussi par mon sécretaire, en doutant, à cest heure, grâces à Dieu, je vous puis asseurer; c'est que les Estats de mon gouvernement de Frize, ayant depuis tenu une assemblée, se sont unanimement conformez avec les autres provinces de ces Païs-bas pour se sousmettre à la Majesté du Roy de France, comme de fait ils envoyent présentement avec les dits autres provinces vers sa dite Majesté leurs députez; lesquels j'ay bien voulu accompaigner avec cestes; priant qu'il vous plaise, ayant la commodité, de présenter mes très-humbles services à sa Majesté, l'asseurant qu'elle me trouvera toujours plus que prest pour obéir à ses commandemens, et la servir selon ma qualité et petit aage (1), de si bon cœur et courage que mes oncles jamais ont fait, et ne servant ceste à autre fin, je prierai Dieu le Créateur, monsieur, &c. De Franeker, ce 5 de Novembre 1584, *stilo novo.*

GUILLAUME LOUIS, CONTE DE NASSAU.

LETTRE V.

M. Des Pruneaux au Comte Maurice de Nassau. Il regrette que les Députés des Etats ne soyent pas encore arrivés.

—

*** Les Députés partirent le 3 janvier 1585.

—

Monsieur, quand je vous lessay, j'espérois porter [lettres] certaines, qui me donna occasion asseurer que les effects suiveroient les promesses. J'ay esté un peu honteux quand

---

(1) Né en 1560.

le temps s'est escoulé, de n'avoir ouy parler de Mess[rs] les Députez ne d'aulcune excuze. Il semble, Monsieur, qne Dieu aye bandé les yeux à ceux lesquels ont tant de subject de cognoistre leur douleur et adversité. Monsieur, le plus soudain que je pouvois, jé despesché vers vous et Mess[rs] les Estats pour faire entendre comme sa Majesté donneroit favorable audience au dit S[rs] Deputéz et rendroit responce à tout le contenu de leurs lettres. Il semble, Monsieur, que Dieu n'auroit point acheminé cest heur, sans y vouloir donner un bon et heureux succès, quy m'a donné subject vous escrire la présente et vous dire, Monsieur, que je ne vois encore de deçà rien de changé. Le tout seroit pour le bien et salut du Pays de n'user plus de ses longueurs, et enfin se remettre de tout en Dieu. J'auroy extresme regret, si je voyois par un continuel deffault en iceluy une perte entière. J'espère, Monsieur, qu'enfin vous prendrés et Messieurs les Estats une prompte résolution. Ne restera qu'à vous présenter mon très-humble service, qui supplieray Dieu,

Monsieur, vous donner l'heur et prospérité que vos généreuses vertus méritent, en très-longue et bonne vie. De Parys, le 4 déc. 1584.

Vostre bien humble et très-obéissant
à vous faire service,

SORBIERE.

* LETTRE VI.

Truchses, ci-devant Electeur de Cologne, au Comte Guillaume Louis de Nassau. Insouciance et tiédeur en Allemagne.

Unsern freundlichen grues zuvor, wolgeborner insonders lieber Vetter...... Alhie wartet menniglich, jedoch mit ungleicher intention, wasz die deputierte nach Franckreich für trosts herrusz anpieten. Gott gebe dasz es baldt und wasz gutes sey, dan es sonderlich der von Brüszell

halb hochnötig (1). Ausz Teutschlandt haben wir nichts sonders, menniglich aber reckhet die ohren auff den französischen Tractat. Der Bisschoff von Straszburg, sampt den papistischen Thumbhern, wolten gern gegen die Evangelische Capitularn Himmel und Erden bewegen, darzue ime dan die Key. May[t] alle mögliche aszistentz leistet; will unsz schier bedüncken es solte noch ein seltzam spiel darausz entstehen, undt erinnern unsz das gemein Sprichwort: Oppenheim gienge mit einem funcken ahn.... *Dictatum* Delfft, den 8[ten] *January* 85, *stylo antiquo.*

[1] Eywer jederzeytt guttwilliger Vetter, *manu propriâ*,

GEBHARDT.

[2]........ Der mutt fellt[3] den leyten durchaus in Teydschland, und machen uns allen nationen zu spott: *et qui se fait moutton les loups le mangent.* Der unbescheyden eyffer des fridens sorge werde uns in manchen verlieren. Spangien prattisiert in Teutschland mitt den papisten ein pund zu treffen; zu dem End ist Assonville depechiert, und das ist die ursach das unser paffengeschmeisz in dem Reich so muttich; den unglaublich wie sie yeziger zeytt dortt auszen triumphiren. Gott will sy stürzen. Du lieber Gott, was thun unsere Evangelische in Germania? *dormiunt in utramque aurem.* Ich sorg sy werden eins ungereymst aufgewacht werden, und wirdt es heysschen: *non putâram;* wiert alsdan Oel in die Lampen kaufen wollen; den stal zuthun wan das vieh hinaus ist; sich also Gott und der wellt zu spott machen. Ich sorg wier werden's noch erleben. Der Herr gebe was selig ist. Mein Vetter wolle mein offenherzig schreiben in pestem verstehen und mich für ein Freund und Diener seynes ganzen Haus wissen. *Datum ut in literis.*

GEBH.

---

(1) Bruxelles se rendit au Prince de Parme, le 10 mars.

[1] *Autographe.* [2] *P. S. autographe.* [3] fehlet.

† LETTRE VII.

Le Comte Maurice de Nassau à M. Des Pruneaux. Bruxelles en danger. (MS. P. A. F. 8793.)

—

Monsieur, vous sçavez combien des travaulx que la ville de Bruxelles a endurée depuis quelques années et au quel dangier et péril elle s'est exposée dès le commencement de la mutinerie des Espagnols pour la liberté de ces pays, et ores que je sçai bien que vous entenderez assez plainement, par Messieurs ces députés qui sont envoyez devers le Roy Très-Chrestien, l'extrémité en laquelle ladite ville se trouve présentement et le peu de moyen que Messieurs les Estats généraulx peuvent avoir pour la secourir tellement que la fidélité et constance qu'elle a monstrée jusques ores et monstre encores à la patrie le mérite; je n'ay voulu faillir de vous escrire ce petit mot, pour vous prier bien affectueusement monstrer à ce coup l'affection que je sçay que vous avez tousjours porté à la défense et conservation de la liberté Belgique, et prendre ceste peine de déclairer à sa Majesté l'estat de la dite ville, la suppliant de la vouloir encourager pour le moins par quelque petite lettre [d'incitement] aulx vertus et valeur qu'ils ont monstré jusques ores contre leurs ennemis; et d'aultant que vous sçavez l'importance de la dite place et combien qui dépend de la conservation d'icelle, pour estre siège Royal et souverain de ces pays, et que sa Majesté en la conservant accroistera grandement sa réputation entre ces peuples, je veulx espèrer que vous n'espargnerez aulcune chose de ce qui dépendera de vostre pouvoir pour advancer cest affaire; en quoy vous n'obligerez pas seullement ces pays et la dite ville en général, mais à moy en particulier, pour l'honneur et respect qu'elle a tousjours portée à feu mon seigneur et père; et sur ce, après mes recommandations très affectueuses en vos bonnes grâces, je prierai Dieu &c. De Middelbourgh, ce 22 de janvier 1585.

MAURICE DE NASSAU.

† LETTRE VIII.

Le Roi de Navarre au Comte de Leicester. Il envoye M. de Ségur vers la Reine d'Angleterre. (MS. P. C. 401.)

—

⁂ L'Instruction de M. de Ségur pour ce second voyage se trouve dans les *Mémoires et correspondance de Duplessis Mornay.* (Paris 1824) III. 30.

—

..... Mon cousin, sur la naissance de ces grands remuemens qui ont paru depuis quelque temps en ce Royaume, jé fai une depesche à la Royne vostre souveraine, par laquelle je luy faisoy entendre les dangiers que je pensoy estre à craindre. A mesure que les choses se sont acheminées et advancées, j'ay veu croistre ensemble les mesmes occasions de juste crainte; tellement que maintenant nous sommes tout assurés que tous ces préparatifs sont les vrais effects de la ligue générale, qui sans doubte ont dedans peu de temps à fondre et tomber sur nous. Vous estes si clairvoyans et la chose si claire, qu'il n'est besoing de vous dire ici que la ruine des uns est un degré à la ruine des autres; que la ligue injuste nous a tous désignés et destinés à un mesme sacrifice; que l'ambition de l'Hespagnol, qui a franchi tant de terres et tant de mers, ne pense rien au monde inaccessible pour lui. Tant y a qu'il est temps désormais de penser aux remédes. Dont le premier est de secourir et soustenir promptement les affaires de la France, puis qu'il plaist à Dieu que nous en soustenions les premiers efforts, et l'autre est de rallier tous les Princes et Estats qui font mesme profession, pour ensemble s'opposer d'un commun accord à ceste conjuration universelle qui est faite contre tous. A ceste fin j'envoye le sieur de Ségur vers la Royne vostre souveraine.... De Bergerac, 8 mai 1585.

Le 27 mai 1585 le Duc Jean-Casimir écrit à la Reine d'Angleterre être fort disposé à secourir les Eglises de France:

"... Vestra Serenitate hoc consilium proponente... speramus, si non omnes, saltem eos Principes in quibus et religionis et communis salutis cura reliqua sit, Sis Vae auctoritate et proprii periculi propulsandi cupiditate motos saluberrimo S. V. consilio subscripturos esse... Sine mora auxilium Navarraeo feratur et nihilominus Principes Evangelici per Legatos plenissima auctoritate et mandato instructos conveniant de foedere sanciendo et auxilio continuando mature deliberaturi... Wilhelmus Landgravius nullam sibi cum Civitatibus Helveticis hactenus communicationem praetendens nos solos hoc exequi et peragere voluit."

Vers la même époque le Roi de Danemarck écrivoit aux Electeurs de Saxe et de Brandebourg. "... Quamquam Gallici tumultus per sese parum nos attingant; deinde cum Religionis controversia inter nostras et Gallicas Ecclesias satis nobis cognita perspectaque sit; nihilominus tamen, quoniam exsecutio Consilii Tridentini ad omnes Protestantes pertinet, post variam considerationem, praecipue autem ob petitionem Reginae Angliae, sententiam nostram hanc esse declaravimus ut, si omnes Electores et Principes cum caeteris ordinibus Augustanae confessionis de conventu hac de re habendo consentiant... nostros etiam tunc eo ablegemus, nec ab eo nos segregemus quod ad communem utilitatem et securitatem statutum ibidem fuerit..." († MS. P. C. 401).

Duplessis Mornay écrit à Mr. de Ségur, de Nérac, 8 juillet 1585:

"Monsieur, je loue Dieu de votre arrivée, et vous désire meilleure santé. J'espère aussy qu'il prospérera vos actions. Et certes il en est besoin; car vous aurez sceu comme la paix [1] s'est faiste à noz despens: et que nostre patience et obéyssance, en tant qu'en eux est, nous tourne à dommage. Si vous puis-je asseurer que nous ne perdons point courage, ains il nous croist. Il n'ouy jamais tant parler de messe. Nous devons estre [tous], pourveu que nous y allions. Ce sont tous les conseils que nous avons des politiques de la court nos amys, de M. de Mareschal de Mastignon et autres. Mais ce Prince demeure tousjours ferme et s'assourdit à ces tentations. Il le faut ayder et assister, et qu'il voye qu'il y a du zèle de religion entre les voisins pour luy redoubler le sien..." (MS. E. C. 402.)

Walsingham écrit à Mr. Ségur, d'Angleterre, le 13 juillet 1585:

"... Sa M. m'a commandé de vous asseurer de sa part qu'elle ne fauldra d'envoyer l'argent en toute diligence, avec commande-

[1] L'Edit de Nemours.

ment exprès.. de le desbourser promptement sur les conditions que vous mesme avez proposé." († MS. P. C. 401).

*LETTRE IX.

...... *Sur les dispositions des Provinces Unies envers la France* (MS. P. V. F. 8783.)

—

*** Cette Lettre doit avoir été écrite par un François admis dans la confiance de plusieurs hommes considérables du pays.

—

Monsieur, j'ay receu vos deux lettres avec beaucoup de contentement, dont la première estoit du neufvième de juing et l'autre, qui est celle-cy et la dernière, du troizième de julliet. Je suis fort mari à ce que me mandés que n'aiés receu aucunes de mes lettres despuis mon arrivée en ce païs, et m'en estonne infiniment; car je vous jure, M. mon père, que ceste présente est la troizième et ne fus pas plustots arrivé en ces ditz païs que je vous ecrips, aiant recognu ce qui estoit digne de vous estre mandé du despuis, désirant vous advertir de ce qui ce passoit de par desà. Et pour le faict d'Angleterre je vous és rescripts le dissept ou le dishuictième de juing; et par la meme voie d'Angleterre fort amplement, parceque le vent se trouvoit souvent plus commode pour y aller et de là en France qu'autrement; car il a duré fort longuement contraire pour France, et à la verité je pensois que vous deussiez plustost recepvoir les dernières que les premières; or, craignant que ne recepviés ceste cy et qu'elle ne s'esgare, je vous envoie expressément mon laquais, affin qu'en toute sureté vous la puissiez recepvoir et qu'aussi semblablement j'en puisse avoir certaine responce. Par mes précedentes lettres je vous mandois une infinité de choses que M. de Villiers m'avoit dictes, expressément pour vous en advertir, affin que

vous les fissiés entendre au Roy et aussi comment M[rs] du Conseil d'Estat lui escrivoient et particulliérement ceulx de la Zellande, qui luy sont très-affectionnés. Ils remercioient sa Majesté de tant d'honneur, de courtoisie, et de faveur qu'il avoit faicte à leurs desputés et de sa bienveillance en leur endroict, le suppliant très-humblement de leur voulloir continuer cest sienne bonté accoustumée et bonne vollonté qui leur avoit faict paroistre, de quoy ils se sentoient très-obligés, enfin qui [1] luy demeureroient très-humbles serviteurs. Je vous diray bien que M[r] de Valgue [2] me dict, partant pour s'en aller en Engleterre (estant un des desputés de Zellande) "je regrette infiniment d'estre emploié en cest affaire icy et qu'il nous faille pour notre nécessité présente recourir à l'Engleterre, veu que par manière de dire il n'y a personne de notre province qui y tende, recognoissant très-bien que la France nous estoit beaucoup plus salutaire, et mesme qu'outre cela nous luy portons une certaine affection; mais, si j'estois assuré que le Roi nous portast encores quelque bonne vollonté et espérast en ces pais, je ferois bien tant que ny Royne d'Engleterre, ny prince qui soit, ne mordroit jamais en ces dictz païs, ou pour le moins en ceste province, que sa Majesté très-chrestienne, et encore pour cest effect, attendant nouvelles de la France, tiendray-je les choses en suspent et les tireray en longueur le plus qu'il me sera possible;" comme certainement il a faict; car il a fallu renvoier en ces païs pour le subject de Zellande, qui ne voulloit consentir à bailler aucune ville de l'isle de Valchre [3], ce qu'au contraire Ollande n'avoit poinct faict, car leur pouvoir estoit si ample, tant pour les assurances des villes les plus principalles et aultre choses, que la Royne d'Engleterre s'en est fort bien contentée. Considéréz si Paulle Bus [4] a besoigné et si l'Ollande est à sa dévotion. Enfin Orne [5], Incuse [6], Medenblic, la Brille, luy ont estées accordées, à ce que j'ay peu en-

[1] qu'ils. [2] J. Valcke. [3] Walcheren. [4] Paulus Buis.
[5] Hoorn. [6] Enkhuizen.

tendre fort particulièrement. Despuis que les nouvelles de France sont venues et que sa Majesté a accordé avec Mrs de Guise, et qui s'en alloit faire la guerre à ceulx de la religion, ou bien que dans six mois ils seront contraincts de sortir et abandonner éternellement leur patrie, Zellande a aussi résoullu, et ne se voiant nul appuy et désesperée de la France, baille ce que la dicte Royne sauroit demander, qui est Flessingues, Camfer [1] et Ermude [2]. Comme que je croy que, si pouvoient davantage, qu'ils le bailleroient, la nécessité de leurs affaires les y contraignant et aussy qu'astheure ils désespèrent du tout de la bonne vollonté de sa Majesté en ces pays, laquelle, à ce que j'ay peu cognoistre, avoit encores de par de sà beaucoup de serviteurs et gens de bien, qui affectionnoient entièrement l'advancement et grandeur de sa Couronne. Le Comte Mauris, qui a lhame [3] toute Françoise, regrette infiniment les malheurs de la France et que tous ces pais ne soient joinctz à ung si beau royaulme; je vous assure qu'il n'est aucunement Anglois. Le Cte d'Oloc [4] eussi, avec lequel j'ay demeuré trois semaines en la flotte et armée des Estats, est maintenant tout François et n'ayme poinct les Anglois: dès le commencement que je fus vesnu, il a protesté deulx ou trois fois, en présence de MMrs les Estats-généraulx et cy-après à Mrs du Conseil d'Estat, que, s'il n'avoit des François, il ne pouvoit faire la guerre, et qu'il publieroit partout qu'ils sont cause de la perte d'Anvers et de tout le Païs; car il faisoit plus d'estat, ce disoit-il, de deux-mil François qu'il ne faisoit de six-mil aultres, et Anglois, et Allemans. Vous pouvés juger, Mr, si je le fortifie en ceste opinion et bonne vollonté. Enfin il cria tant qu'il fist résouldre Mrs les Estats-généraux qui sont en Ollande, à me déspecher, lesquels n'y voulloient nullement consentir, non pour aultre chose sinon de craincte que ceste levée de François ne nuyt au trecté et négociation d'Angleterre. Quand à Mrs du conseil d'Estat, ils y estoient tous résoullus auparavant, et mesmes dès

[1] Kampveer. [2] Arnemuiden. [3] l'âme. [4] de Hohenlo.

que j'arrivay, sans en avoir encores heu l'advis du Cte d'Oloc, lequel, comme ils le virent si affectionné à ceste dicte levée par sa protestation et aussi en mon endroict, ils conclurent soudainement de me donner argent et lettres addressantes à sa Majesté pour cest effect.... De Flessingues, 1 août 1585.

†[1] LETTRE X.

Le Landgrave Guillaume de Hesse à Mr. de la Verrière, Gouverneur de Metz. Il blâme les mesures du Roi de France contre ses sujets Protestants. (MS. P. C. 298.)

Ce m'a esté chose merveilleusement estrange de cognoistre les causes quy ont induict le Roy.... de casser l'Edict de pacification; ne suis encore hors d'espérance que S. M.... ne vienne cy-après à changer de propos.... et qu'elle ne prestera tellement l'oreille aux envieus de son bien, de sa prospérité et de son accroissement que, se rongeant elle même les mains, mettant en proye sa bonne renommée, et exposant ainsi en risée de tout le monde la majesté de son estat, elle vienne en ceste façon à forclore et bannir de son royaume un si grand nombre de ses plus fidels subjects et loyaulx serviteurs; voire tels qu'elle devroit plustost désirer y avoir racheter beaucoup où ils en seroient absents. — Au cas que S. M. vint à exécuter la rigueur du conseil,.... je dirai en saine conscience que je n'en porteray point seullement deuil... de voir combien ceulx là seront confirmés... quy ont publié y avoir entre S. M. et ceulx qui s'estoient levez en armes, intelligence secrette et certaine collusion: mais aussy me sont ces nouvelles de tant plus grefves à digèrer que S. M. mesme, par sa dernière lettre de Paris le 29 mars, me mande choses toutes contraires à ce qui se voit mainte-

[1] *Traduction.*

nant.... Plus de 20 ans en çà n'y a eu aultre moyen d'assoupir ny estaindre les troubles et esmotions suscitées en France, sinon toujours par la paix.... Il fault avoir l'oeil fisché sur le commandement quy expressément porte qu'en ce quy tousche la conscience il nous convient plustost obéir à Dieu qu'aux hommes. Par laquelle règle infaillible est limité à tout Prince et Potentat, quel qu'il soit, jusques où se doivent estendre les bornes de la puissance que chacun d'eux peult avoir sur ses subjects. — D'aultre part aussy de vouloir imputer à la religion la cause de toutes les guerres, malheurs et divisions qui pourroient survenir en un Estat, n'est chose nouvelle, veu que le pareil a esté usité ès jours d'Elie, et puis après au temps des Apostres; aussy que le Fils de Dieu même n'a esté exempt de ce crime.... [Qu'il craigne] irriter tellement sur soy et sur sa postérité (que sa M. peult encore espèrer) l'ire et fureur de ce grand Dieu qu'il ne luy soit impossible, tant grand Roy soit-il, pouvoir suporter ci-après un si pesant fardeau que le courroux du Tout puissant....

Le Landgrave avoit écrit de Cassel le 6 avril au Roi de France: "Au surplus nous ne pouvons obmettre, pour la sincère affection que nous portons à V. R. D.[1], de luy remémorer cordiallement qu'elle prenne bien garde à toutes ces menées et ne les point mespriser; car V. D. R. a devant soy l'exemple du Roy Childeric de quelle sorte Pepin l'a traité." (MS. P. C. 393).

† LETTRE XI.

Walsingham à .... (1) *Bonnes dispositions de la Reine d'Angleterre envers le Roi de Navarre.* (MS. P. C. 401.)

Monsieur! Despechant ce porteur en Alemaigne où j'estime qu'il vous pourra encores trouver, je vous ay bien voulu communiquer la résolution que S. M. a nouvellement prinse en faveur du Roy de Navarre, qui est en

---

(1) Apparemment écrite à M. de Ségur.

[1] Vostre royale dignité.

somme, que, combien que plusieurs de ces princes là se monstrent trop froids en ceste querelle (nonobstant l'intérest que les professeurs de l'Evangile y ont, tant en général qu'en particulier) comme elle a veu par la maigre responce que luy a rapporté de leur part le Sr Bodleigh, si ne veult-elle pas pourtant abandonner la cause, ains est délibérée d'essayer de rechef ce qu'elle pourra encores obtenir desdits Princes par nouvelles persuasions, espérant qu'il plaira à Dieu leur ouvrir les yeux, pour veoir le mal qui nous menace tous maintenant plus que jamais; ayant désigné mons^{r} le baron de Willoughby, qui se trouve à présent en Alemaigne, pour ceste légation, dont-il reçevra pouvoir et instructions par le Sr Daniel Rogers qui partira tout au plustost pour cest effect.

Quand à l'argent, S. M. n'y a pas donné ordre, voyant les affaires si reculés en Alemaigne et l'Empereur d'aultre part intentionné d'empescher toutes levées qui s'y eussent peu faire, n'eust esté que les Princes se fussent monstrez de la partye, que c'eust esté aultant de perdu. Mais vous vous pourrez asseurer que, toutes foys et quantes que S. M. sera advertye de la concurrence desdits Princes, elle fournyra très-volontyers de sa part la somme de cent mille escus, qui est beaucoup pour elle, attendu les grands frais qu'elle faict et sera constraincte de faire ailleurs.

Des affaires de France on escript que le Roy a maintenant retranché à quinze jours seulement la moytyé qui restoit encores des six mois de terme qu'il avoyt octroyé à ceux de la Religion pour penser à leurs affaires, et le nouveau ambassadeur qui est icy dict tout ouvertement que le Roy est délibéré de faire la guerre tout oultre à ses rebelles, ainsy les nomme-il, mais j'espère que Dieu aura soing de son Eglise quand ses ennemys se bandent le plus contr'elle. Je le prie qu'il vous ayt tousjours, monsieur, en sa saincte et digne garde.

De Richmond, le xiij^{e} jour d'octobre 1585.

De voz très-affectionnez amys et serviteurs,

FRA. WALSYNGHAM.

† LETTRE XII.

De la Noue à .... Machinations des Jésuites; situation de la France. (MS. P. BR. 97).

.... . Vous me donnez ung advertissement que le père [Esnomd] jésuite faict des délibérations contre moy, pleines de la charité accoustumée de ceux de son ordre; je ne m'an estonne pas; car, puisque les Jesuites d'Espagne m'ont unne foys condamné à la mort, ceux-cy le peuvent bien faire aussy; Dieu me délivrera de leurs sanglantes pattes et de celles des autres signalez massacreurs de ceste ville, qui journellement consultent pour cest effect, ainsi que j'en ay eu advis, mais je crains que il n'y ayt quelque autheur de cecy de plus grande qualité qu'eux. J'ay dit à sa Majesté en général ce que j'en avois entendu, elle a monstré en avoir desplaisir et m'a offert de ses gardes; mais il me semble que le plus seur parti est de partir de cette Babilon, l'iniquité de laquelle va montant au ciel. On m'a encores fort pressé de conférer avec des docteurs Catholiques, ce que j'ay refusé, lequel refus m'est imputé à crime; aussy bien que, si j'eusse disputé avec eux des Ecritures, estant au lieu où ils sont, ils ont des arguments qui concluent nécessairement, qu'Aristote mesmes ne pourroit souldre, car ils font assommer ou noyer ceux qui leur résistent en face. J'ay entendu que plusieurs en ceste ville ont grande envye, lorsque l'édict se publiera ou après, de disputer de ceste façon avecques les Huguenots qui s'y trouveront. Je prie Dieu qu'il leur bride les mains. On me dit hier en la chambre du Roy que les Angloys avoient pris Bruges, et aucuns monstroient de se réjouir de la malaventure des Espagnols en cela, et cependant nous sommes si aveuglez que nous n'appercevons pas que nous leur donnons à eux-mesmes matière de réjouissance, en ce que nous nous préparons pour nous entreruiner. Je croy que, comme monsieur frère du Roy par sa propre

action remist le Roy d'Espaigne dans Flandres, que aussi par les nostres présentes nous luy ouvrirons les portes de France, laquelle est malheureuse d'avoir plusieurs de ses enfants qui sont si irréconciliables ennemis de elle-même; si est-ce qu'au milieu de ces épouventables ruines, que Dieu gardera son Eglise, après l'avoir ung petit vanée, afin qu'elle soit plus pure. Quand je considère que j'ay esté cinq ans et demy dans la mort (1), je ne conseilleray pas de désespérer à ceux qui ne peuvent estre délivrez que par espérance. Attendons encore ung peu et nous verrons venir le jour du Seigneur, qui sera effroïable à ceux qui veulent briser le joug salutaire du fils de Dieu . . . . . . [Paris].

† LETTRE XIII.

Le Comte Jean de Nassau à M. de Ségur. Il répugne à former des relations avec le Roi de Navarre.

. . . . Vom Meyer zu Limpurg, bin ich nuhn ettlich mahll durch schrifften berichtet worden, wie das der Herr fürhabens sey in seinem herumb reisenn in Teutschlandt auch mich alhie zu besuchenn und ahnzusprechen.

Wiewohll mir nuhn sehr lieb wehre, das dem Hern ich, so wohl umb der Königl. Würden von Navarra, meins allergnedigsten Hern, wie auch des Hern selbst eigner persohnn, allen dinstlichen willen, ehr und freundschafft alhie erzeigen, und mitt demselben gutte kundtschafft machen und haben könthe;

Wann es aber ahn deme, das ich nichtt allein in solchen und derogleichenn hochwichtigen sachenn, davon der Herr, wie ich verstehe, sich mitt mir gehrn underreden

(1) Prisonnier des Espagnols: 1580—1585.

woltte, wenig rathen oder dhienen kann, sondern hierneben auch gewertig sein musz, wan der Herr anhero zu mir kommen soltte, das mir solches, sowohl bei ettlichen unsern Religionsverwanthen, als auch den adversariis, zu allerhandt unguttlichen verdachtt, unwillen und gefahr gerathenn würde;

So hab ich nichtt underlaszen wollen den Hern hiemitt dieser gelegenheitt zu berichten und [f.] zu bittenn, das er meiner mitt solcher reise verschonen, und derenthalben auch bei höchstgedachter Königl. Würden von Navarra mich zum besten entschuldigen woltte: der zuversichtt undt hoffnung, der Herr werde auch dieses meines nottwendigen begehrens umb sovill do weniger in ungutten verdenckenn, dieweill er hiebevorn von gutten leuthen zue Bremen und sonsten gnugsamb verstandenn, und noch ferner von obgemelten Mayer zu Limpurg verstehen kann, was desfals mein und anderer gutten leuth sorg und bedencken sey, und sonderlich welcher maszen wir, ungeachtet ob schon disz werck ein groszen schein und ahnsehens hatt, und von hochstermelter Kön. W. und vielen andern guthertzigen leuthen (so von ettlichen unnserer Wiedersacher geschwinden pracktieken nichtt gnugsamb berichtt seindt) anderst nicht dan Christlich und wohl gemeint ist, daszelbige doch also geschaffen und hoch bedencklich und gefehrlich befinden, das wir nicht allein nichtt sehenn können was gutts daraus zu hoffen, sondern unns vielmehr dahero allerley unraths, groszer verwirrung, und enttlich eins solchen auszgangs, wie leider mitt der hochtzeitt zu Paries geschehenn, besorgen, und es derwegen darfür halten müszenn das rathsamer und insonderheitt für die Kirchen in Teutschlandt beszer wehre, das man bei dem im Reich uffgerichtenn Religionsfrieden plieben wehre, Gott des Herren *in silentio et spe* geharret, und, zu stillung seins zorns und widerstrebung unser feindt, die mittel und wege so Er uns in seinem göttlichen Wordt offt und vielfältig mitt herlichen verheiszungen gebotten und für die augen gestellett, ge-

brauchtt und ahn die handt genommen hette. In maszen dan dem Hern der Meier zu Limpurg davon fernern berichtt thun kan ...... *Datum* Dillenburg, den 1ⁿ Octobris 1585.

Des Hern dinstwilliger,

JOHANN.

Dieses Schreiben ist nicht ausgegangen.

† LETTRE XIV.

Le Comte Jean de Nassau à ..... Même sujet.

Durchleuchtiger Hochgeborner Fürst ..... E. G. ist, zweiffels ohne, des Navarrischen Gesandten, so abermahls in Teutschlandt ist, vorige und itzige handlung beszer als mir bewust.

Dieweill dan diez werck von gutten leuthen (ungeachtet ob man schon ahn der Kön. W. zu Navarra, Englandt, und Dennemarck, wie auch anderer Hern und gutthertziger leuth christlicher eiffer und wolmeinen gahr nicht zweiffeltt) doch sehr für verdächtig und gefehrlich gehalttenn, und ausz langwieriger erfahrung und vielfältigen umbstenden darfür geachtet wirdt, das solches nicht allein vonn öffentlichen Papistenn und Jesuitern, sondern, wie nuhn von vielen jahren hero bestehen, durch etzliche unserer vervolgern und wiedersacher sonderbahre *instrumenta* und werckzeugk (deren einstheils falsche brueder, so zu unserer Christliche Religion sich bedrieglich bekennen, einstheils auch fromme gutthertzige leuth seindt, welche dieses bedrugs sich zum wenigsten versehen, noch acht nemen) bei den Christlichen Potentaten, underm schein, als ob es für die arme Christen, und zu vortpflantzung ruhe und friedens sehr nützs und dienlich wehre, wunderbahrlicher weisz gedrieben werde: und sonderlich aber, das der gegentheill diese wolgemeinte

legation sehr zu seinem vortheill gebrauchtt, und nicht allein die papisten in's gemein, und bevorab die grosze Hern dardurch gleich als gewahrntt, ermuntert, und gegen die Evangelische desto mehr verhetzt und erbittert, sondern ihnen auch allerley mittell und gutte gelegenheitt getzeigtt werden, und damitt ein solcher schein gemachtt wirdt, uff das sie uff den vorstreich gedencken, und desto beszer dasjenig was hernachmals gegen die Evangelische gewaltsambs understanden undt vorgenommen werden magk, mitt desto mehrerm ahnsehens können verantwortten, und derhalben dan Ich und andere, so mitt diesem *Legato* viel conversieren und correspondentzs haltten würden (dieweil man unser leichtlich mächtig sein kann), uns desto mehr zu befaren habenn;

Item das die zur concordi und der defension wolmeinendt vorgeschlagene (aber wie man zum theill weisz von den *adversariis* angesponnenen und durch die dritte, oder vierte handt unvermerckter weisz beygebrachte) mittell einstheils sehr gefehrlich, und einstheils des Bileams rath nichtt allerdings ungemesz seyenn, in betrachtung das sie den menschenn von Gott undt seinen wortt je lenger, je mehr uff irdische dinge und euszerlichen gewaltt führen, und zu besorgen stehe das dahero undt sonderlich, wann man, vermöge ettlicher gelerthen vorgeben, den semptlichen algemeinen Kirchen das Concordibuch zu berathschlagenn und ahnzunehmen vorlegen soltte, leichtlich ein solch werck wie *in Oriente* mitt dem *Alcoran* geschehenn, ervolgenn und erpracticirt werden möchte, und also dahero noch gröszere trennung, ja entlich eine schwere vervolgung und grosz bluthvergieszenn entstehenn;

So hab, gnediger Herr, Ich, in ahnsehung deszenn und dieweill Ich spüre das man mir für andern, als bei welchem, wie man zu sagen pflegtt, der zaum am niedrigsten, insonderheitt uffsetzig ist; auch Ich ohne das mich nicht gehrn in solche schwere hendell (welche zwar weder meins standts, noch verstandts, oder vermögens

seindt) ungehrn stecken woltte, ahn gedachten Hern Gesandten inmaszen E. G. beyverwarth gnedig zu sehenn, geschrieben, und darfür geachtet, obwohl mein begehren etwas bedencklich und nicht fast höfflich sei, das doch zwischen zweiën bösen alletzeitt das geringst zu wehlen, und verhöffentlich der Gesandte, wan er von dem Meyer zu Limpurg meine motiven und uhrsachenn noch weitters und *in specie* vernehmen wirdt, mitt meiner entschuldigung sovill do mehr zu frieden sein werde. Gantzs dinstlichs vleiszes bittendt E. G. mir ja zu kheinen ungnaden uffnehmen wollen, das ich dieselbe, welche sonsten ohne das mitt vielen groszen geschefften und sorgen beladen ist, also mit diesem meinem schreiben bemühe, sinthemahl daszelbig anderer gestallt nichtt dan ausz sondern dinstlichem gutten vertrawen geschehen, und dieweill ich gehrn woltte das, uff den fall etwa vielgedachter Gesandter oder andere dasjhenige, so ahn ihnen ich geschriebenn, vielleicht anderst dan es gemeint verstehen und bei E. G. mir deutten und auszlegen wolten, Sie zum wenigsten darvon sovill berichtts hetten, domitt Sie daraus ab zu nehmen das es nichtt ohne erhebliche ursachen geschehen, und sich also desto weniger, ehe und zuvor Sie mich ferner gehörtt, zu einigen ungutlichen gedanckenn und misztrawen möchten bewegen laszenn..... *Datum* Dillenborgk, den 2ten Octobris 1585.

† LETTRE XV.

De la Noue à . . . . Sur l'exécution de sa promesse aux Espagnols. (MS. P. BR. 97).

*** Les *points et articles conditionnés entre le Prince de Parme et M. de la Noue pour sa délivrance* sont publiés dans les *Mémoires et Corresp. de Duplessis-Mornay*, III. 249.

Monsieur, vous me faictes beaucoup de faveur d'estre

si soigneux de mon bien, en m'avertissant de ce qui se passe par dellà et me conseillant ce que je doibs faire. Je ne pançoys nullement que sa Ma^té^ se fust offencée ni de mon partement ni de l'escrit que jé laissé à mons^r^ Bruslart; car, pour le premier point, je diz mesme à sa dite Ma^té^ que je m'en alloys à cause des advertissemens que j'avoys, ce qui trouva bon, et oultre cela je pris congé de la Royne et de M^rs^ d'Epernon et de Biron et de plusieurs aultres, de manière que je ne partiz en cachete de la court. Pour le second point je m'i suis conduict par le conseil de m^rs^ de Chassincourt et de [Torsay], qui sont prudens et qui ont de la piété, et n'ay rien escrit qui ne doive satisfaire sa Majesté. Nul ne peult trouver plus grief que moy les choses qu'on m'a contrainct de faire, qui ay expérimenté tant corporellement que spirituellement les divines assistances. Au demourent je ne me vais pas téméra irement ni pour mon plaisir jetter dedans ces labyrinthes. Les considérations que j'ay, oultre la promesse et la foy donnée aux Espagnols, c'est qu'ils m'ont faict solemnellement jurer par le nom de Dieu que j'accomplirois mes articles, bien qu'ils soient selon le jugement quasi de tous ceux de ma nation très-iniques, mais je vous diray aussy, monsieur, ung autre regard que j'ay, c'est que défaillant ès pointz de mons^r^ de Lorrayne, ils viendront à quereller les cent mille escus que le Roy de Navarre a obligez pour moy, et, pour ce qu'ils sont juges et maistres des biens, ils ne plaideront ains prendront. Il est vrai que l'obligation ne porte qu'ils seront perdus et confisqués, sinon en cas que je porte les armes contre le Roy d'Espagne, mais ils me dirent, quant je partiz pour Lorrayne, qu'ils l'estendroient aussi jusques aux aultres promesses; or il me seroit bien dur d'estre cause d'apporter une telle ruine à celluy quy s'est monstré estre si parfaict amy en mon endroit et si bon seigneur. Ne vaudroit-il pas mieux hazarder non une vye mais dix? certes c'est mon opinion; car, soit que je soye

aucunement imprudent, Dieu ne laissera de parfaire son œuvre en mon endroict, qu'il a si hautement commancé en me garentissant de plusieurs morts. Les hommes me pourront bien lyer pour quelque temps les mains, mays de me faire atenter contre la piété, ni intérieurement ni extérieurement, il est hors de leur puissance. Si je sçavoys ung moyen pour garantir le Roy de Navarre de ce dommage, je le pratiquerois, et ay plus cella en recommandation que mes propres enfans, dont l'un est engagé et fault que j'engage l'aultre; de manière, puisque je suys entré si avant en la carrière, il me semble qu'il la fault parfournir, afin de n'estre réputé perfide et desloial et trompeur. On ne me sçauroyt plus demander et requérir de nous que ce qu'on a faict. Cependant je ne veux estre si résolu en mes délibérations que je les exécute, sy mes bons amys, ayant invalidé mes raisons, me reconseillent de rechef de faire aultremant; vous priant, Monsr, appeller Mrs de Chassincourt et de [Torsay] avec vous, et consulter encores sur ce faict et m'advertir de vostre advis. Quant à moy, j'ay mon entière fiance en Dieu et ne crains point la mort; cella me faict espouvanter moins les fureurs et menaces des hommes. Je ne vous veus nyer que je ne soie marry grandemant de quoy je n'ay peu voir le Roy de Navarre, pour remercier ce bon prince de l'ayde qu'il m'a faicte, mais ce qui est différé n'est pas perdu. J'ay escript à Paris à quelques uns de mes amys, pour sçavoir encore davantage si sa Ma^té^ est si faschée .contre moy; j'en sçauray bientost ce qui en est. Pour le moins je suis icy en seureté des massacreurs et croy que les grands ne souilleront leurs mains ni leur réputation en me faisant violence; ils perdroient davantage beaucoup qu'ils n'y gaingneroient. Monsieur, je vous ay escrit cecy à haste, pour ce que vostre homme me presse d'avoir sa dépesche. Je vous diray pour la fin que vous avez toute puissance de me commander, et, après vous avoir humblement baisé les mains et à ma-

dame vostre femme, je supplieray le Créateur, Monsieur, vous avoyr en sa garde.

Vostre plus affectioné serviteur et parfait amy.

De ma maison, ce 15 d'octobre.

† LETTRE XVI.

M. de Ségur au Comte Jean de Nassau. Confiance en Dieu.

...... Jusques à ceste heure, par la grâce de Dieu, je n'ay apporté incommodité à personne, et espère qu'il me fera la grâce de me conduire si bien, que je ne seray cause de mal, et qu'il me garentira aussi de tout celui qu'on me pourchassera, ayant desjà expérimenté si souvent son assistance, ayant cent et cent fois esté retiré de très-grands dangiers, des massacres, des feus, des naufrages, et des mains des plus grands du monde, si bien que je suis tellement asseuré qu'il a soing des siens, que je fay fort peu d'estat de tout ce que le Diable, les grands de la terre et nos ligueurs brassent contre nous. Je vien en ce pays pour un bon effect, et encor qu'au commencement j'y aye trouvé quelques difficultés, si est-ce que j'espère que Dieu nous les fera surmonter; qu'il bénira ma peine et ma bonne volonté; de quoy j'ay desjà de bons tesmoignages. La rage de nos ennemis est tellement endiablée et tant connue, que j'aymerois mieux mourir que de ne m'employer à recercher les moyens de la brider, et de faire retomber sur leur teste le mal qu'ils nous ont fait et pourchassent; et, si tous ceux ausquels Dieu a fait tant de grâce que de les appeller à sa cognoissance, employoyent vertueusement les moyens qu'il leur donne, bientost nous les ruinerions. Mais nos divisions et la lascheté de quelques uns des nostres les fortifient; certes leur plus grand force vient de là et de nos péchés; mais si espére-je que ce ne sera longuement qu'ils triompheront: mais

que Dieu, après nous avoir esprouvés, nous délivrera, et qu'encores un jour nous le louerons ensemble de ce qu'il nous aura regardés en pitié et confondu nos ennemis. Ce que je suplie faire bientost, et à vous, Monsieur, d'aviser à quoy je seray bon pour vostre service; et si vous cognoisez que j'y sois propre, advertisez m'en et adressez vos lettres à Monsieur le Maire de Limbourg, lequel me les fera tenir seurement, et vous serez obéy de moy de bonne affection, de laquelle je prieray Dieu de vous donner, Monsieur, très-heureuse et très-longue vie.

De Franckfort, le 8me novembre 1585.

Vostre affectionné serviteur,

SEGUR PARDELIANUS.

Voici encore quelques fragments de lettres adressées à M. de Ségur.

Guillaume Landgrave de Hesse écrit de Cassel, [11] févr. 1586. "... Cum Deus per crucem suos probare et suorum fidem et constantiam suis demonstrare soleat, ... speramus et certo confidimus quod Deus Opt. M. calamitates (Galliarum) in nominis sui gloriam atque incrementum Ecclesiae brevi sit conversurus ... Nosti quanta cum spe ab utroque Electore abieris, ... sed in hodiernum usque diem literas non recipimus ... Cum autem El. Brandenburgensis ad nos scripserit quod in hac Dieta Wormatiensi per nostros ablegatos commode et absque ulla suspicione de his rebus tractatio institui possit, dedimus et nostris eodem ablegatis instructionem .... Accepimus a fide dignis Regem Galliae nil plus optare quam ut monitus ab amicis hisce tricis se liberare et Edictum Pacis restituere possit.. Mense Nov. scripsit ad nos ... petens ut sibi conducendi in terris nostris daretur potestas, ... ad quas literas cum non dederimus responsum, rescripsit rex per Schonbergium, 13 Jan... Respondimus ergo Majestati ejus libere et candide .. Adferuntur nova .... quod Rex Hisp. constituerit Principem Parmensem a Gubernatione Belgii removere et in locum ejus generum suum Ducem Sabaudiae sufficere; quid haec metamorphosis sibi velit, tuum judicium postulamus.." († MS. P. C. 401.)

Duplessis Mornay, le 17 févr. 1586. "... Nos ennemiz n'ont eu grand avantage sur nous et Dieu nous en a donné beaucoup sur eux. Jamais nous n'eusmes tant de courage. Le Prince est fort résolu en Dieu, qui l'ayde manifestement, et qui nous ouvre

de beaux moiens.... Vous m'avez tous laissé soubz un fardeau insupportable: mais j'ay patience, pourveu que je serve à Dieu..." († MS. P. C. 401.)

Menso Alting d'Emden (8 Cal. Maj. 86). "... Regem Navarraeum et Principem Condaeum fortissimos heroas prospere agere et gaudemus et confidimus. Deus enim, qui Bileamo maledicente populo suo benedixit, sui perpetuo similis est,.." († MS. P. C. 401.)

Le Roi de Navarre, de Bergerac, le 29 avril 1586. "J'ay sceu que vous avez esté en Saxe où vous avez esté byen venu: parachevé l'oeuvre que vous avez comencé; hastés, hastés, hastés, passés par dessus tous empêchemens, le retardement nous ruyne. Vous savés combyen je vous ay touyours aymé et confyé de vous. Je ne vous dyray autre chose, sy non qu'yl faut sy byen fère à ce coup qu'on n'y retourne plus." († MS. P. C. 401.)

† LETTRE XVII.

Longlée au Roi de France. Dispositions de Philippe II. (MS. P. ST-G. H. 228.)

.... J'ai dict à Vostre Maté que le Roy avoit esté ung peu travaillé et de la goutte et des nouvelles qui venoient des Indes et de Flandres; ces deux raisons, avec l'âge qu'il a, ont faict voir en luy quelque changement, assavoir, ung visage plus vieux, plus pensif, moins de résolution et d'expédition en toutes sortes d'affaires, desquelles il brûle néantmoins d'avoir la congnoissance et disposition, de sorte qu'il semble que ce bon ordre qui se tenoit par deçà au gouvernement de ceste monarchie, suit les ans dudit Roy, qui ne portent pas qu'il soit si assidu, ne si prompt à résoudre les affaires qu'il a esté, et se voit aussy clairement que, si elles le chargent, comme elles le feront sans nul doubte, on le verra ploier soubs le faix, auquel il sera mal assisté de ses ministres; car, ne pour le conseil ne pour l'exécution, il n'a point d'hommes de longue expérience ne de beaucoup d'auctorité, et encor de ceulx là le nombre est petit, n'ayant

jamais aimé à introduire trop de gens en son conseil, ne à se servir des plus grands de son royaume. Le Cardinal de Grandvelle estoit ung des principaulx, mais il a maintenant peu de crédict et de pouvoir; et comme le temps change toutes choses, il y a apparence, pour les raisons que j'ay dites, que les affaires d'Angleterre venant en ceste saison, elles apporteront de la peine et de grandes difficultés . . . . . [Madrid] 19 juin 1586.

† LETTRE XVIII.

Le Comte de Leicester à M. de Ségur. Rapports avec le Roi de Navarre. (MS. P. C. 401.)

Mr de Ségur, j'ay receu votre lettre de Hambourg et, pour responce à icelle, j'ai escrit à la Roine touchant l'argent d'Allemagne, et envoieray encore vostre lettre ou copie d'icelle à Mr de Walsingham pour en solliciter S. M. Je suys marry de cette longueur et retardement, en quoy nous sentons nous mesmes un très-notable intérest en nos affaires de par deçà; et d'ailleurs je plains fort la condicion de ce bon Prince le Roy de Navarre, qui seul cependant est contraint de soustenir l'effort de ses ennemis. J'espère que Dieu lui assistera, et favorisera nos desseins, puisqu'il ne sont entreprins que pour sa gloire. Vous asseurant, *Monsieur, que je me retrouve en un estat si plein de confusion qu'il ne m'a encores esté possible de prendre une certaine résolution, mesmement sur ce que j'avois et ay encores intention de traitter avec Monsieur le Duc Casimir et avec vous, qui est moyennant quelque bonne somme d'argent faire servir vostre armée à deux effects, et, si possible est, la faire passer par nos quartiers, suyvant les moyens qui vous en seroient proposés. J'attendray l'événement de vostre négociation pour me résoudre de cet affaire.* Cependant je vous prie de me mander ce qui aura esté

traité et résolu en l'assemblée des Princes Protestants, qui j'enten se devoir trouver à Hambourg. . . . . De la Haye, 24 juillet 1586, *st. vet.*

Walsingham avoit écrit à Mr. de Ségur, de Grenwich le 19 mai 1586: "Monsieur, j'espérois que les contributions de ces Princes là, pour faire la levée qu'on prétend, eussent desja esté plus advancées qu'il n'appert par ce qu'en escrit le Sr Pallavicino, et suis aussy infiniment marry qu'ils tardent tant à despécher pour le moins leurs Ambassadeurs, car cela pourra haulser le courage aux ennemys en France, lesquels se persuaderont que, puisque les dicts Princes différent si longtemps de despescher leurs Ambassadeurs à cause des despens, ils se montreront beaucoup plus rétifs à mettre la main à la bourse pour faire la levée; mais cependant l'estat des affaires est tel et les difficultés sont si grandes en France, qu'il y a apparence que Dieu y veult mettre la main et estre tout seul auteur de la paix pour en rapporter Lui mesme toute la gloire, et puisque ces Princes là et aultres auxquels cest affaire touche de si près, ne s'y monstrent plus résolus, nous avons pour le moings cause de louer Dieu qu'il Luy plaist de prendre Luy mesme sa cause en main.....

* LETTRE XIX.

Le Comte Maurice de Nassau aux Etats d'Utrecht. Relative à la Seigneurie d'Odyck.

Edele, hoochgeleerde, eersame, wijse ende discrete, bezundere goede vrienden. Wij verstaen dat eenighe, als last hebbende van ulieden, heur zouden vervoirderen de Heerlickheyt van Odijck, teghens de costumen ende usantien tot noch toe geploghen, ende teghens de privilegien der voorsz. Heerlickheijt, onder haere contributie te houden, alsoe ghijlieden uijt de Requeste, die u bij den Schout aldaer sal gehantreijckt worden, sult moghen vernemen. Ende alsoe deselve Heerlickheijt onsen Heer ende broeder, den Prince van Orangien, ende onse sus-

ter van Orangien, als Grave ende Gravinne van Bueren, is toecomende, ende wel redenen is dat deselve, als wesende kinderen van zulcken vader, die dese landen heure vrijheidt verworven, ende omme deselve te mainteneren, den doot geleden heeft, in heure privilegien, zoe nijet gebetert, ten minsten nijet vercortet en worden, soe versoecken wij ulieden hiermede wel vriendelick, dat ghij op de voorsz. requeste wilt letten ende zulcx darinne doen versien, als ghij in de redelickheijt zult bevinden behoirlick te wesen, ende zal ons daeraen zeer aenghename vriendschappe geschieden. Hiermede,
Edele, hoochgeleerde, Eersame, wijse ende discrete, bezundere goede vrienden, zijdt Godt bevolen. Geschreven binnen Utrecht desen 26 Augusti 1586.

Maurits geboren Prince van Oraengien, Grave van Nassau, Marquis van der Vere ende van Vlissingen.

Ulieder zeer goede Vriendt tot uwen dienste,

MAURICE DE NASSAU.

Den Edelen, hoochgeleerden, eersamen, wijsen ende discreten onsen besonderen goeden Vrienden, den Staten 's lants van Utrecht.

† LETTRE XX.

M. de Ségur à . . . (1) *Les promesses de la Reine d'Angleterre n'ont aucun résultat.* (MS. P. C. 401)

Monsieur, je n'eusse jamais pensé que les belles paroles et grands promesses feussent à si bon marché en vostre court qu'elles sont, et ne voulois croire qu'on eust si peu de soing de les effectuer. Je n'en dirois mot si elles se feussent adressées à moy seul, mais y allant de

(1) Peut-être à Walsingham.

la gloire de Dieu, de la conservation de son Eglise, et du plus exelent Prince qui feust il y a mille ans, c'est le Roy de Navarre, et de vostre Estat mesmes, il faut que je m'en plaigne; mais c'est premièrement à vous mesmes. Je ne sçay à quoy il sert à la Royne vostre souveraine de publier par toute la chrestienté, qu'elle a un extrême soing du Roy de Navarre, et qu'elle luy veut ayder, exortant un chacun de fère de mesmes, et cepandant elle est la première qui nous refuse ce que Dieu luy donne d'abondance, et ce qu'elle a promis si souvent; car il eust esté beaucoup meilleur, si elle n'avoit volonté de nous ayder, qu'elle n'en eust fait tant de démonstration; ce qui m'est reproché partout où je vay, mesmes en Dannemarc, où ilz m'ont sçeu très-bien dire qu'après avoir demeuré trois mois en Angleterre, je n'en avois raporté que des paroles sans effect. Monsieur, je vous suplie prendre en bonne part ce que je vous dis librement, et fère en sorte que sa Ma^té nous face sentir à ce coup les effects de sa bonne volonté, ou nous aurons grand ocasion de nous plaindre; ce que je feray, je vous prometz, désirant qu'on congnoisse d'où vient le mal. J'ay entendu aussi que le Sr Bodlay s'en est retourné en Angleterre avec une responce qui ne vous sera guères agréable. A quoy je vous diray que les Electeurs ne la pouvoient fère guères autre en ce temps, car tout est si confus, qu'ils ont occasion de craindre d'attirer l'oraige sur eux. Il n'est à propos aussi de s'assembler en ce païs, pour pourvoir au mal présent. Je ne demande cela, mais bien qu'on nous ayde à repousser le danger qui est prest de tomber sur l'Eglize de Dieu, et lequel nous est le plus proche; mais vous en aurez vostre part, si vous nous délaissés et ce par le juste jugement de Dieu. Cepandant Il nous suscitera des moyens à vostre honte de nous délivrer, comme nous l'avons expérimenté. Je me plaindray tousjours, jusques à ce que vous aiés fait quelque chose de bon pour nous. Et depuis que Dieu a touché le cueur de vostre Royne pour secourir les Païs-

bas ouvertement, au nom de Dieu qu'elle continue à bien faire et vueille bientost ayder le Roy de Navarre et nos Eglizes. Elle ne sçauroit mieux emploier les grands moyens que Dieu luy a donné pour retenir la raige de ses ennemis.

Le 29 Sept. le Landgrave Guillaume de Hesse écrit de Schmalkalde à Horace Palavicini:

"..... De subsidio pecuniario Electores caeterique purioris Religionis principes hucusque nihildum certi statuerunt: neque id fieri commode potuit, antequam videant quid responsi legati sui e Gallia sint relaturi. Quod quidem si expectationi ipsorum non responderit certique sint pecuniam illam non contra Gallorum Regem, sed potius ut illum et Ecclesiam Christi ex conjuratorum tyrannide eximat et res omnes in pristinum statum restituantur, nec non Papae tyrannis reprimatur, insumendum esse, minime dubitandum est quin Regi Navarraeo pecuniam, non tamen suo, sed tertii nomine, clam credituri sint, quantum quidem tum ex ore, tum ex literis plurimorum Principum intelleximus. Quod autem attinet utrum summa pecunia literis tuis comprehensa sufficiens sit..., nemo certe mortalium est qui certi aliquid ea de re statuere possit. Deum enim O. M. exigua manu tantundem efficere potest ac magnis copiis.... Secundum humanum abacum.... justo exercitu opus fuerit.... Omnia tamen in manu Dei omnipotentis reposita sunt.., optandum esset ... ut omnes qui Christiani nominis titulum prae se ferunt, eodem pio et Christiano zelo quo vestra Regina affecti essent..." (* MS. P. C. 401).

LETTRE XXI.

La Princesse d'Orange au Comte de Leicester. Remerciments. (MS. P. CORR. H. IV. 233.)

Monsieur, je n'ay point eu ce bon heur de voyr votre Ex. depuis avoir reçeu les beaus portraits dont il vous a pleu m'honorer, desquels ne pouvant fayre à vostre dite Ex. un assés dygne remersimant, je la suplyray de croyre

qu'ils seront à jamais tins [1] de moy pour un des plus chers t précieux trésors de mon cabinet, et que votre Ex. n'en eust sceu fayre don à personne qui en fist plus d'estime que je feray toute ma vye. J'ay aussy, monsieur, à vous remertier bien humblement pour mon fils de la belle chesne qu'il vous pleust luy envoyer par mons[r] de Sidney à votre partement; je luy garderay avec la médaille du portrait de sa Majesté, dont il a pleu aussy à votre Ex. luy fayre présent, afin que, quand il sera grand, il recongnoisse par là l'honneur que votre Ex. luy a fait dès ses premiers ans; qui luy sera, Monsieur, une particulyère oblygation à votre service; voulonté que j'espère sy bien graver dans sa petite âme que, quand elle sera capable de rayson, je m'asure que ses efets randront tesmoygnage, et à votre Ex. et à tout ce qui luy apartient, qu'il est vray héritier de l'honneur, du respect, et de l'amytié que vous ont portée tous ceus dont il est issu. Je vous suplye, monsieur, que votre apsence de ce pays ne me prive de l'honneur qu'il vous a pleu me promettre de votre bonne grâce et que, suyvant l'assurance qu'il a pleu à votre Ex. me fayre, j'aye ce bon heur par son moyen d'estre recongnue de sa majesté pour très-humble servante, qui est un des principaus honneurs, dont je suy ambitieuse et dont je feray à jamais plus grande gloyre. J'ay esté très-ayse, monsieur, d'avoir entendu comme il a plust à Dieu d'avoir heureusement favorisé votre voyage; j'espère aussy qu'il aura continué à votre Ex. la sainte intention en laquelle elle estoit à son partement, de procurer tout bien à ces pauvres pays, non obstant les raysons qui la pouvoyent émouvoir au contrayre; ce sera en cela, monsieur, que plus que jamais vous ferés recongnoitre votre vertu, qui en sera louée de tous les gens de bien et de moy particulyèrement honorée, comme de celle qui sera à jamais (Monsieur, je vous suplye que par votre moyen je soye favorisée des bonnes grâces de madame votre fame, à laquelle je bayse humblement les mains, et la suplye

[1] tenus.

de croyre que je suis fort désireuse de luy fayre service)

Vostre bien humble et très-affectionnée
à vous fayre service
LOUYSE DE COLLIGNY.

A Midelbourg ce 9 de janvyer 87.

* LETTRE XXIII.

Le Comte de Leicester au Comte Maurice de Nassau. Compliments affectueux.

Monsieur mon fils, estant le Chevalier Rogier Williams envoyé de la part de Sa Majesté vers le Pays-bas, n'ay voulu obmettre de saluer vos bonnes grâces et vous prier de luy adjouster foy et donner crédence au regard de ce dont il vous fera rapport de ma part. Les députez des Estats Généraux sont à la fin arrivés en ce Royaume, sans que je les ay veu encores. Je ne puis encores vous mander aulcune résolution de Sa Majesté sur les affaires du pays, y obstantes ses grandes occupations et le tardiff advénement des dits Députez. Seulement je vous puis asseurer que mon affection pour voir ce pauvre peuple affranchy de ceste durable guerre ne défaillera point pour disposer le coeur de Sa Maj[té], en tant que me sera possible, d'embrasser plus avant la cause du dict Pays. Où sera l'endroict que, me recommandant à vos bonnes grâces, je prie Dieu, Monsieur mon fils, vous octroyer en bonne prospérité heureuse vie et longue. De la Cour de Greenwitz, le 21 de janvier 1587. *Stil. Anglic.*

Votre très-affectioné père, [1]
LEYCESTER.

A Monsieur mon fils le Conte
de Nassau, etc.

[1] Vostre — père. *Autographe.*

* LETTRE XXIII.

Le Comte de Leicester au Comte Maurice de Nassau. Même sujet.

Monsieur mon fils. Les députez des Estats Généraux estans pardeçà, ont commencé leur négociation avecq Sa Maj^{té} et son Conseil, et encores que Sa Maj^{té} soit bien affectionné de continuer non seulement ses faveurs auxdits pays, ains de s'eslargir oultre ce qu'elle a faict jusques ores, pour contribuer plus grande somme à la défence et maintiennement d'iceux, je crains que les dits députés n'estans authorisez de la part des dits Estats, pour accorder plus libérale contribution de leur part, les affaires ne pouront estre finis et conclus avecq telle accélération que l'estat des dits Pays requirst et j'eusse desiré; et crains que serat nécessaire d'attendre aultre mandement des dits Estats, quoy advenant vous prieray, pour le bien que veulx aus dits pays, considérer de quelle conséquence seront lesdites longueurs au desadvantage d'iceux, afin que, par vostre moyen et authorité, aydiez avancer de faire quelques bonnes résolutions, pour ne perdre la saison et bonnes occasions lesquelles se présentent, et moy me puisse bientost mettre en équipage, pour retourner par delà et continuer le service qu'ay voué à la défence et manutention des dits Pays. Le regret que Sa Maj^{té} et tous Seign^{rs} de ce Royaulme ont eu de la lascheté et trahison faicte par Stanley, vous dira le Sr de Schoonnewalle présent porteur, auquel vous prieray en ce que dessus et aultres choses il vous dira de ma part, donner foy et crédence comme à moy mesmes. A tant, Monsieur mon fils, Dieu vous aye et maintienne en sa saincte garde. Escript de la court à Greenewich, ce 4e jour du mois de février 1587.

Vostre très-affectioné père,[1]

LEYCESTER.

Ricordati filiolo che in tutta questa absenzia nō ho ricevuto si nō una lettera sola[2].

[1] Vostre — père. *Autographe.* [2] *Autographe.*

Sonoy écrit au Comte Maurice de Nassau, de Medemblik, le 20 mars 1587: "Ne me desplaist pas peu aussy d'avoir en mes vieux jours ceste récompense de tous mes fidels services jusques oires faits à la patrie et S[r] et père de V. Exc., par lesquelz penseroy avoir mérité que nulle diffidence y auroit au moindre poinct qu'il fust, encores moings y vouloir prester l'oreille; je laisse là d'avoir volu procéder en telle sorte. Toutefois je puis et veulx asseurer V. Exc. n'estre changé en mon ancien vouloir et inclination, au service de la patrie, religion Chrestienne et service de V. Exc. ...." († MS. P. CORR. H. IV.)

Dans une pièce sans signature relative au retour du Comte de Leicester († MS. P. CORR. H. IV.) on lit:

Raisons pour lesquelles les Estas peuvent prétendre occasion de se départir de l'alliance d'Angleterre et donner couleur à leurs procédures contre le party et nation Angloise.

1° Pour n'avoir esté le contract entre S. M. et les Estats accompli et observé, ains que en plusieurs poins y a esté contrevenu....

2° Son Exc. a contrevenu à la commission de Gouverneur-Général....

Plusieurs se sont fort mescontentez de l'assemblée du Synode, disans que par là on avoit voulu introduire une nouvelle Inquisition, et qu'il est porté par art. exprès au Traité que le Gouverneur-G[l] n'innovera rien au fait de la religion, attendu que par l'Union d'Utrecht les consciences ne peuvent être forcées.....

3° De ce qui s'ensuit les Estats s'en prennent aussi bien au Conseil d'Estat qu'à S. Exc. L'establissement d'un Conseil de finances, etc.

4° Fautes, abus, et malversations commises en général par les Anglois.

Un *Avis à la Reine d'Angleterre* († MS. P. CORR. H. IV.) également sans signature, contient entr'autres ce qui suit:

Que S. M., pour l'ingratitude dont usent ces gens-ci en son endroit et de la nation, leur monstre par bonnes raisons qu'elle et sa Couronne se peuvent fort bien passer d'eux. Car ils se font accroire par deçà que le Royaume d'Angleterre ne se peut conserver quand ce pays sera perdu... se promettans que S. M. leur envoyera tousjours des secours... et disent qu'ils se gouverneront bien sans que S. M. ait besoin d'envoyer aucun homme signalé de sa part pour les gouverner. Mais hélas! quel bon effet peut-on attendre du gouvernement de jeunes gens, de gens seulement nourris aux armes [et estrangiers], de mar-

chans, de papistes et de gens espagnollisez, et la plus part partiaux et ambitieux. L'on voit desja les fruicts de l'absence de S. Exc...., mesmes que son absence leur a, comme à jeunes enfans de l'eschole, donné d'autant plus de liberté et de hardiesse de mesdire et de traicter de luy, comme de celuy le retour duquel ils craignent.... Il est certain que, non obstant leur prétendue prudence, ils savent que sans l'Angleterre ils sont perdus. C'est pourquoy S. M. feroit bien de faire la courroucée, comme de fait elle a assez occasion de l'être..... D'autant que ce corps est malade..., il seroit besoin de réformer le dedans... Chose bien aisée à faire..., n'y ayant tout au plus que huit ou dix mauvais garsons.... Tout ce peuple est de longtemps las et ennuyé de ce mauvais régime et gouvernement. Et quand il plaira à S. M. de dire qu'elle ne conclurra rien avec eux que cela ne soit fait, ils n'y voudront ni ne sauront reculer ou contredire.... Ceux qui connoissent l'estat de ce pays... seroient d'advis que S. Exc. retournast promptement par deçà, voire qu'il fust icy plus promptement que le bruit de sa venue.... Tacit. I Ann. Nihil in vulgo modicum: terrere ni pavent, ubi pertimuerint, impune contemni." — Mars 1587.

† N°. XXIIIa.

Sur la nature du Gouvernement. (*Certains doutes et difficultés à proposer au fait de cet Estat.* MS. P. CORR. H. IV.)

1° Comment et par quelles raisons on peut prouver que cet Estat est aristocratique et non démocratique; attendu que, à faute de Prince légitime, la souveraineté est retournée au peuple, et que les Estats ne sont que députez pour se trouver en l'assemblée et traitter des affaires de l'estat avec limitation et recès à leurs villes, vroetschappen, et collèges, et qu'ils peuvent estre révoquez et desavouez, quand il plaist à leurs maistres?...

2° *Item* quelles loix, coustumes, et privilèges se peuvent monstrer et exhiber, qui autorisent les Estas de s'assembler quand il leur plaist, et depuis quel temps cette coustume a eu lieu, et savoir si elle a autre titre qu'une usurpation ou souffrance du Prince pour le plus?

3° Puisque la continuation des Magistras en tout Estat apporte ordinairement de grands inconvéniens, et que de continuation de mesmes personnes en l'assemblée générale ou particulière des Estas est advenu beaucoup d'inconvéniens en cest Estat, s'il seroit pas plus expédient de changer de temps à autre telles personnes, comme de six en six mois ou d'an en an?

4° Pourquoy les Estas s'assemblent ordinairement sur toutes affaires occurrentes, attendu que, par délation du Gouvernement Général, la connoissance et autorité absolue des affaires de la guerre, de la police, et de la justice est déférée à S. Exc. et au Conseil d'Estat, et qu'il ne reste aux Estats que le fait et consentement des contributions?

5° Si cette concurrence de conseil, jurisdiction et occupation d'autorité les uns sur les autres n'a pas de tout tems causé en cet Estat beaucoup de mal et de divisions; et puisque le Conseil d'Etat a maintenant l'autorité du Gouvernement Général, pourquoy les Estas Généraux et de Hollande ont si souvent entreprins et empiété sur la dite autorité?

6° Comment il se peut faire que le Gouvernement Général et l'autorité absolue demeurent par devers Son Exc., et que cependant les Gouverneurs particuliers, Admiraux et les Estas des provinces font et disposent de toutes choses avec pleine autorité, chascun en sa charge et province; et s'il n'est pas vray qu'en la présence des plus grans Magistras les moindres n'ont point de puissance; suivant la loi *Judicium solvi*, *D. de Judic.*?

7° Si és termes où à présent se retrouve cet Estat, il est plus expédient que l'autorité et puissance absolue soit déférée à un et conférée en la personne du Gouverneur G^l, accompagné et assisté d'un bon Conseil d'Estat, ou bien que la dite autorité soit communiquée à plusieurs, ou qu'elle demeure par devers les Estas?

8° Comment peut-il estre vray si le peuple, ou les villes, par le ministère des Estas, ayent déféré à S. E.

le Gouvernement Général et toute l'autorité, qui contient l'exercice des poincts de la Souveraineté et que néanmoins la dite autorité, exercice et administration demeure par devers les Estas?

9° Si les Estas n'estant que députés, serviteurs, et ministres des villes, communautez, et provinces et qu'ils ont esté autorisez par icelles de déférer le Gouvernement à Son Exc., on peut dire néanmoins que ce sont les Estas et non les villes et le peuple qui ont donné et déféré l'authorité et gouvernement, et si des Estas en cette qualité se peuvent justement dire les maistres du Gouverneur Général, ou bien si ce sont les villes, provinces et le peuple?

10° Si semblable consentement et autorisation des villes et provinces, intervenue pour establir S. E. au Gouvernement Général, est pas aussi requise en cas qu'on le veuille démettre, ou luy retrancher et limiter son autorité?

11° Puisque les Estas ont fait dire par leurs Députés à tous les Princes et Potentatz lesquels ils ont recerché de secours, que cet Estat de ses moyens seuls ne se peut conserver..., comment donc et avec quelles raisons et argumens prouvera-on que cet Estat és termes où il est se peut conserver et maintenir sans aucun secours forain?

12° Si les plaintes qu'on a faites [contre] son Exc. sont nouvelles et si c'est pas la coustume de ce peuple de blasmer, reprocher et mal parler de leurs Gouverneurs et de leurs Princes? et si cette mesme jalousie des Estas a pas esté contre l'Archiduc Mathias, le Prince d'Orange, et feu Son Alteze[1], sans parler des Gouverneurs de l'autre part, comme Duc d'Alve, etc.?

13° Puisque S. Exc., en l'establissement du Conseil des finances, création de plusieurs officiers, et résolution de plusieurs affaires lesquelles on a depuis trouvées mauvaises, s'est servy de l'advis de son Conseil d'Estat, et que entr' autres choses que l'on luy a remonstrées peu devant son partement, il s'est offert et a fait tout devoir de le

[1] Le Duc d'Anjou.

réformer, pourquoi on a néanmoins continué de le blasmer tant de bouche que par escrit, et luy a-on imputé toutes les fautes advenues en cest Estat, depuis qu'il a esté receu au Gouv^{r} G^{l}?

14° Et finalement, puisque le principal moyen.... pour ruiner nos ennemis est de prohiber le transport de vivres et de faire chastier les *lorrendrayers*..., pourquoy les Estas connivent-ils aux fautes des *lorrendrayers?*[1].... Mars 1587.

† N°. XXIII^{b}.

Exposé des raisons pour lesquelles le retour du Comte de Leicester est désirable. (Inconvéniens qui pourront advenir si son Excellence ne revient par deçà. MS. P. CORR. H. IV.)

1. Il est certain que Monseigneur le Conte de Leicestre, n'ayant point d'enffans, dépendra son bien et son revenu plus volontiers et plus libérallement que ne fera un autre qui auroit enffans: n'y ayant un seul seigneur en Angleterre qui veuille venir par deçà pour dépendre le sien et qui se contentera du traittement et gaiges de sa Ma^{té} ou des Estas.

2. Il est besoin en ce gouvernement avoir la faveur et appuy de S. M. Et est bien certain, quelque petitte disgrâce qu'il y ait eu, et quelque chose que l'on en die, qu'il n'y a un seul seigneur en Angleterre de la qualité de Son Ex^{ce}, qui soit plus chéry et favorisé de Sa Ma^{té}, et qui ait plus de dextérité [de s'en remettre et entretenir.] Ce mescontentement que a eu Sa Ma^{té} de luy est à l'occasion de son mariage. Mais quand il est question des affaires de l'Estat, soit pour l'Angleterre ou pour ce pays, le Conte de Leycestre est quasi seul ouy et creu de S. M. Il avoit de deux sortes d'ennemis en Angle-

[1] *Sobriquet par lequel on désignoit ceux qui faisoient parvenir des munitions de guerre et de bouche à l'ennemi.*

terre, assavoir les Papistes et partisans de la feue Royne d'Escoce, qui sont maintenant ruinez ou bien affoibliz; l'autre est le grand Thrésorier, qui depuis la disgrâce de Davison ne se trouve guères en court, et est si viel et [radurcy] que avec luy peu à peu s'affoiblira et mourra son party.

3. Il n'y a seigneur en Angleterre de la qualité dudit Seigneur Conte plus riche et de plus beau revenu, et par son crédit trouvera toujours en une nécessité parmy les marchands ou autres, deux ou trois cents mil florins à la fois; qui n'est pas un petit advantage, quand l'argent de sa Ma[té] ou des Estas seroit retardé de quelques mois.

4. *Item*, il n'y a Seigneur en Angleterre de sa qualité qui se montre plus affectionné à la Religion et qui généralement soit mieux aimé des ministres. Courtois, affable et libéral aux estrangers, de belle présence et qui a les qualitez requises pour se faire aimer d'un peuple tel que celuy-cy.

5. Il a desja fait par deçà son année d'apprentissage, et par les fautes du passé se pourra faire plus sage et advisé, pour ne retomber ès mesmes erreurs; il cognoist l'humeur de ce peuple, la situation du pays, le maniement de cet Estat, le naturel, qualité et mérite des personnes; là ou un nouveau venu fera par son ignorance renaistre de nouvelles erreurs et reculera les affaires de cet Estat d'un an entier pour le moins.

6. Son Ex[ce] est depuis 25 ans en çà nourry et rompu aux affaires d'Estat, et a toujours près de Sa Ma[té] conduit et manié les plus grands et importans affaires de cet Etat là. Et pour avoir toujours fait l'honneur de la maison de la Royne, et reçeu et entretenu les princes estrangers, grands seigneurs et ambassadeurs, il s'est acquis plusieurs amis tant en France qu'en Allemaigne et en Escoce, et tient grande correspondance avec le Roy de Navarre, le Prince de Condé, le Maré[al] de Montmorancy, le duc Casimir, le duc de Bouillon, qui

l'aiment et respectent comme leur père, et telles amitiés ne sont que très-advantageuses pour cet estat. Chose que l'on ne peut dire d'aucun autre Conte d'Angleterre.

7. Les Estas s'estant repentis (comme l'on a veu) d'avoir donné tant d'autorité à son Ex^{ce}, voire de luy avoir si précipitamment déféré le gouvernement, se garderont bien d'en donner autant à celuy qui luy pourra succéder. Mais n'ayans limité aucun temps de retour à son Ex^{ce} et l'ayans de nouveau prié de revenir et continuer en son gouvernement, le pis qu'ils sauront faire sera de distinguer son autorité d'avec celle des Estas Généraulx et des gouverneurs particuliers.

8. Il y a plusieurs particuliers chefs de villes et de garnisons, ministres et autres gens de bien, qui n'ont pas seullement suivy le party d'Angleterre en général, mais qui particuliérement ont courru la fortune de Son Ex^{ce} et luy ont fait de bons et signalez services, s'estans à cette occasion rendus odieux aux Estas et aux Contes, à la mercy desquelz ilz viendront à tomber en cas que S. E. ne revienne, et que, connoissant leur mérite, il ne les défende de la malice de leurs ennemys et leur donne tout remerciement et récompense de leurs bons et fidelles services, que un nouveau venu ne connoistra et ne croira par aventure pas. Et est bien à craindre que lesdits personnages, qui se sont ainsy montrez affectionnez à Son Ex^{ce}, ne prennent quelques advis et partis extrêmes, plustost que de se fier à ceux qu'ils savent leur estre mortels et jurez ennemis pour avoir (comme l'on sçait) rompu et empesché le cours de leurs derniers desseins: estant bien certain que, sans Utrecht et Northollande, l'on alloit du tout changer la forme du gouvernement, et par avanture n'y auroit-il aucun Anglois par deçà.

9. Quiconque autre sera un envoié de la part de Sa Ma^{té} au lieu de mons. le Conte de Leicestre, ne peut à grand peine estre icy de quattre mois. Car un S^{r} de la qualité de S. E. non encores adverty ne voudra pas

moins de temps pour faire ses préparatifs et venir à la grandeur, selon la façon d'Angleterre. Cependant la saison de cette année se passe et le temps et les occasions se perdent de nuire à l'ennemy, ce que descourage le peuple merveilleusement.

Et finallement est à craindre, soit qu'il retourne ou ne retourne pas, que ceux qui auront empesché son retour auront un perpétuel ennemy en luy, et que luy, qui est grand et puissant, en voudra avoir sa raison; et qu'estant près de Sa Ma^té il traversera les desseins de celuy qui y aura esté envoyé en son lieu et contre son gré.

* LETTRE XXIV.

Elizabeth Reine d'Angleterre au Comte Maurice de Nassau. Compliments affectueux.

—

Monsieur mon Cousin, comme de nous mesmes nous vous avons toujours tenu en telle réputation que ne feriez faulte en chose qui appartinst et fust convenable à personnage de vostre rang et qualité, aussy nostre bonne opinion de vous a prins plus forte racine par la teneur de quelques lettres que nous avez dernièrement escriptes, ésquelles vous confirmez et ratifiez à plain la dévote affection que nous portez et vostre volonté prompte et constante à l'advancement des affaires de delà; dont nous sentons un grand contentement et ne fauldrons de le recognoistre avec tous indices de faveur, tant envers vous en particulier, qu'envers yceulx Pays en général; comme vous dira plus amplement nostre très-cher et très-aymé le Sr de Buckhurst, ung des Seigneurs de nostre Conseil privé, que nous avons expressément envoyé aulx Estats Généraulx pour quelques occasions qui concernent et nos affaires et les leurs. A qui nous vous prions donner vostre bonne assistence, comme nous vous asseurons que

ferez, et le croire de ce qu'il dira de nostre part. Qui sera l'endroict que nous prionz nostre Seigneur Dieu vous donner tout bonheur et succez. Escript à nostre Château de Grenowiche, le dousiesme jour de mars 1586.

Vostre bien affectionnée Cousine

ELISABETH R.

A Monsieur mon bon Cousin le
Comte Maurice de Nassau.

* LETTRE XXV.

George Jean, Comte Palatin, au Roi de France. Affaires de France. (MS. P. A. F. 8817.)

—

Syre, mon très-honoré Cousin, vous pourrés à grande peine penser que, ayant toujours eu l'œil pour vos affaires de la Christiennité, que je ne suis encore à ceste heure endormi, combien que vous avez eu des grandes occasions de conjecturer cela, m'ayant veu comporter si modérement, sans me mesler ny des ambassades Allemandes ny de conclure sur plusieurs offres, m'ayant esté faict d'une et d'autre part; mais tousjours maintenu en allaine[1] tous ceux qui m'ont recherché, ayant veu assés profondément de quelle bois l'un et l'aultre parti se chauffoit, compleurant l'angoisse où vous estes embarqués; considèr[ant] la sagesse, comme vous aves parés les coupz jusques à présent. Mais à ceste heure voyant, qu'on veult aller toucher bien près ce que touche à vostre personne, par moiens des quelles le plus [sublin] ne se peult guarder, j'ay pris encore ceste fois la hardiesse de vous escrire de m'envoyer un homme auquel vous vous fiés, et auquel je me puisse fier aussy, qui ne dépend ny de la volonté des ligeurs ny du Roy de Navarre, mais seulement de la vostre seule; allors cognoisterés par luy qui m'envoyerés, comme je continue de n'avoir pas seulement compassion de

[1] haleine.

vos affaires, mais aussy d'avoir pensé aux moyens comme vous pouvés le plus seurement donner remède aux périls et affaires [et armée] qui se présente, espérant que votre Majesté fera à la fin preuve et différance entre ceulx qui continuent d'un zèle de maintenir la grandeur et salut de vostre Majesté et son royaume; et penser, puis qu'on commence à jouer à la personne du Roy, qu'on redoublera le jeu et que, à la longue, au plus saige et advisé une faulte advient inopinément. Et, pour éviter prolixité, ne feray ceste-cy plus longue, priant bien humblement votre Majesté me donner bientost votre bénigne résolution, et me recommenderai très-humblement aux bonnes grâces de vostre Majesté, priant Dieu, Sire... &a. — Ce 8 avril l'an 1587, style antique.

GEORG JEHAN, PALATIN DU RHIN, DUC DE BAVIÈRE.

† N°. XXVa.

Avis au Comte de Leicester (MS. P. CORR. H. IV.)

1. D'autant que les Estatz ont cette impression que son Exelence vient avec une intention de se vanger du passé et les recercher, et que les lettres et instructions données à Junius et Adrian, et les propos que les domestiques de S. E. et autres Anglois en ont tenu les confirment en cette opinion, de laquelle ne peult faillir qu'il n'advienne de grands inconvéniens; joinct qu'il est du tout hors de saison et mal à propos de faire à présent telle recerche; sera très-expédient que S. E. face faire défence aux Anglois, et mesmes en sa court à tous ses domestiques, de n'user point de parolles de reproche ou menaces, contre les Estas, comme ils ont coustume de faire. Cecy donnera un bon goust aux Estas et préparera le chemin à la réconciliation, qui est si nécessaire que sans icelle cet Estat ne peut longuement subsister, et sans laquelle S. E. ne peut parvenir à ses desseins.

2. Et pour monstrer que ce n'est pas de parolles seulement ains par effect qu'il cerche leur amitié et correspondance, sera bon de communiquer souvent avec eux sur le gouvernement et affaires du pays, les respecter en général et les favoriser chacun d'eux en particulier quant les occasions s'en présenteront; mesmes, d'autant qu'ils sont pour la plus part gens de basse qualité et qui s'arrestent assez aux apparences et caresses extérieures, il viendra bien à propos de les prier et inviter souvent à manger et boire, et, comme feu Monseigneur le Prince d'Orange, par fois s'accommoder à eux en leur façon de boire et à faire bonne chère. Il n'y a chose qui les attirera plus à aimer et respecter S. E. et à les faire condescendre à ses intentions.

3. Mais d'autant que Barnevelt, Carle Rorda, et aucuns d'eux sont trop fins et ambitieux et ne se lairont [1] pas prendre à cette pipée, outre les susdites caresses, il les fault employer au conseil d'Estat, afin qu'ils ne puissent plus nuire à l'assamblée des Estas, ou bien les envoyer en commissions lointaines et le plus souvent que l'on pourra.

4. C'est folie de croire que les Estatz veulent céder de leur autorité ordinaire, de laquelle ilz sont en possession, par quelque titre qu'elle vienne, ains faut croire, comme article de foy, que plustost ils renverseront le ciel et la terre que se départir de ladite autorité. Outre leurs lettres et remontrances dernières qui en font foy, il est certain que cette est leur résolution, et mesmes qu'ils tascheront de retrancher, limiter ou pour le moins distinguer celle de S. E. d'avec la leur. Et partant c'est en vain de leur en proposer aucune chose, ou de les vouloir casser, changer ou oster de leurs charges; puisque c'est par leur moyen et médiation que se tirent les deniers des moyens généraulx et contributions pour le fait de la guerre, et que ceux qui leur succéderont prendront les mesmes erres de leurs prédecesseurs. Joint que les

[1] laisseront.

dits Estas estans composez des magistrats et officiers principaux des villes et provinces, lesquelles pour la plus part ils manient à leur volonté, et que ce peuple cy est assez doux et obéïssant à leurs magistrats, c'est en vain d'espérer que par le peuple on viendra à bout de ranger les Estas à la raison.

5. Bien est vray que les Estas craignent fort de mescontenter le peuple et se faschent d'estre intimidez par le peuple, et que l'on fait entendre au peuple qu'ils font mal leur devoir. Ce sera donc un secret que, quand S. E. ne pourra obtenir quelque chose raisonnable des Estas et qui importe le salut du peuple, de les menaçer tant seulement que l'on en advertira le peuple et les villes et provinces en particulier. Mais il faut se garder d'user souvent de ce moyen.

6. Les ministres et consistoires de pardeçà ont beaucoup d'autorité et créance parmy le peuple et pour tant sera bien expédient d'entretenir leur amitié et bonne opinion: mais si est-ce que, pour ne mescontenter tous les Papistes (qui font la moitié de cet Estat) et tous les autres qui n'aiment pas la discipline, S. E. fera sagement de ne les admettre souvent ou condescendre à toutes leurs propositions, lesquelles sont toujours bien plausibles, d'autant qu'elles portent sur le front l'avancement de la gloire de Dieu. Et se faut souvenir du traicté de Religions-Vrede, et de l'union d'Utrecht, par lesquels est porté que chacun vivra en liberté de conscience.

7. Que son Ex^ce^ commande aux officiers et gentilshommes de sa maison que l'on recognoisse et respecte les personnes de qualité du pais et qu'on leur monstre toute honnesteté et courtoisie, soit en les recevant à la table de S. E. ou du maistre d'hostel ou autrement, et que les hallebardiers ou valetz de chambre se gardent de les rudoyer et rejetter, comme l'on a fait l'an passé, de quoy y a eu force plaintes et reproches.

8. Il faut que S. E., pour savoir le secret des Estas et de ce qui se traite en leurs assamblées, en ait toujours

quelcun à sa dévotion qui soit gaigné par présens ou autrement, selon l'humeur de la personne, et sur tout qu'il entretienne l'amitié de ceux qui seront députez de la part des Estas d'Utrecht pour assister en l'assamblée des Estas Généraulx.

9. Il est très-certain que la première occasion de lui faire perdre son crédit et autorité parmy les S[es] et Estas de ces païs a esté le message de M[r] Heneage [1], et le mescontentement et jalousie que S. M. avoit conçeu contre luy l'an passé, et que pour radoubber cette disgrace, il fault qu'il entretienne bien la faveur et appuy de S. M. et qu'il rompe les desseins de ses malveillans en Angleterre et à cette fin qu'il se conserve et face des amis près de S. M. et qu'il empesche de tout son pouvoir que les Estas ni autres en ce païs n'escrivent à sa M[té] aucune chose qui la fâche et courrouce, comme par cydevant. Car *la faveur de S. M. est la conservation de l'autorité de S. E. et non autre chose*, et de l'autorité du Gouverneur Général dépend la conservation de cet Estat. Et d'autant qu'il y a danger que ceux qui sont allez de nouveau en Angleterre malcontens lui feront de mauvais offices, il y fault pareillement obvier et remédier bien promptement.

10. Feu monseig[r] le prince d'Orenge se gardoit de mescontenter les consaulx, cours, colléges et autres corps et communaultéz, en entreprennant sur leur fait et jurisdiction; ains renvoyoit toujours à chacun d'eux ce qui estoit de leur cognoissance, pour éviter la jalousie qui en [résulte] ordinairement; comme à la Court de Hollande, au Conseil d'Estat, aux Estas Généraux, aux Cours et chambres des domaines, à l'admiraulté etc., les causes, requestes, procès, plaintes et affaires qui appartiennent et compétent respectivement à chacune d'icelles. Autant en fesoit-il à l'endroit des gouverneurs des provinces, pour ne rien faire en la province d'un chacun Gouverneur sans le sceu et advis dudit Gouverneur, afin que l'autorité et le respect demeurast à un chacun et affin de se deffaire

[1] Sir Thomas Heneage.

de plusieurs querelles et affaires, et finalement pour éviter aux susdits jalousies et mescontentemens.

11. Il n'y a rien de plus odieux aux Estas et à tous les gens de bien que un conseil de Cabinet. Car puisqu'il y a un Conseil d'Estat et instructions de ne rien faire et conclurre en affaires d'Estat et d'importance sans l'avis dudit Conseil, et que S. E. promet de ne rien faire sans l'advis dudit Conseil, il seroit malséant de contrevenir aus dites instructions et à la promesse susdite, et infailliblement apportera cette contravention un million d'erreurs et d'inconvéniens.

12. Qu'il plaise à son Ex[ce] renvoyer toutes affaires d'Estat au Conseil d'Estat, je dy celles dont la cognoissance leur compète et appartient; de distinguer les affaires de sa chambre de celles dudit Conseil, commander à ses secrétaires de renvoyer toutes lettres, requestes et demandes au dit Conseil qui ne se peuvent vuider sans advis du dit Conseil, et pour cet effet tenir toujours près sa personne un maistre des Requestes qui reçoive, réponde ou renvoye les dites lettres et requestes où il appartiendra. Par ce moien S. E. se deschargera de mille petittes affaires et eschappera [à] la hayne que cause le refus dont il se deschargera sur le conseil d'Etat. *Item* ne signera rien, s'il luy plaist, qui ne soit paraffé par un du dit Conseil, ou pour le moins avec l'avis d'aucun d'entre eux, si ce sont affaires du païs et de l'Estat.

13. L'on a remarqué cecy en tout le cours de la vie de feu monseig[r] le prince d'Orenge; c'est qu'il ne promettoit rien qu'il ne voulust tenir et avoit toujours ses excuses, renvois et deffaites prestes à ceux ausquelz il ne povoit accorder les demandes. De cecy infailliblement luy réussissoit moins de haine et malveillance; aussi est-ce chose malséante à un prince de promettre ce qu'il ne peut ou veult tenir.

14. *Item* le dit S[r] prince d'Orange avoit cette coustume, avant que de proposer aucune chose d'importance au Conseil d'Estat, ou aux Estas tant généraux que particuliers

ou aux Ambassadeurs etc. ou bien devant que de respondre à ce que par les susdits luy estoit proposé, de s'en conseiller à deux ou trois de ses plus confidens, comme Ste Aldegonde, Viliers et peu d'autres entendus et expérimentez, lesquels il oyoit débattre les raisons et soudre les difficultez qui povoient estre alléguées d'une part ou d'autre. Ainsi venoit toujours préparé et fourny de responces et bonnes résolutions, non qu'avec les susdits il résolut aucunes affaires d'importance, lesquelles toutes il renvoyoit et rapportoit aux Estatz et au Conseil d'Estat.

15. *Item* le dit Sr prince d'Orange ne trouva jamais à tous ces mal-entendus d'entre les Estas et le peuple et entre les Grands meilleur remède que la pacience; d'autant que, quand les uns estoient assoupiz et appaisez, il en revenoit d'autres. Et ne prenoit jamais le parti des uns contre les autres, ains nourrissoit les différens et mal-entendus qui luy servoient à propos, ou pour le général ou pour son particulier, et les autres il les esteignoit avec le temps et la pacience et à cet effet entretenoit toujours à sa dévotion deux ou trois hommes entendus parmi le peuple et autres parmy les Estas, des secrets advertissemens desquels il tiroit un merveilleux proffit et advantaige aux affaires tant du général que de son particulier.

16. Comme pour exemple la division qui est entre Hollande et Utrecht, ores qu'il semble bon et équitable de l'assoupir, attendu que de l'union de ces provinces en dépend aussi le bien et la conservation; touteffois d'autant qu'il est impossible d'oster et desraciner toutes telles factions, divisions et dissidences, et qu'il s'est apperceu cet hyver que, sans la province d'Utrecht (laquelle nous avons toujours entretenue à la dévotion du party d'Angleterre) il n'y auroit par avanture pas un Anglois dans le pays, et que telle chose eust finalement causé la ruine de cet Estat; il fauldra dextrement faire et l'un et l'autre, c'est à sçavoir nourrir les dits mal-entendus, en tant qu'ils peuvent fortifier le party le plus foible, et néantmoins ne les laisser croistre si avant qu'ils puissent apporter trop de dommage à l'Estat.

17. Et d'autant que les provinces, villes, collèges et communaultez sont diversement affectionnées et sont de diverses humeurs et volontez, c'est une folie d'escrire à toutes de même sorte et de mesme encre, ains faut traitter de diverse façon avec les uns et les autres et les gaigner par divers moyens, quant on veult tirer d'eux ou argent, ou leur faire accorder aucune autre chose concernante l'Estat du païs. En quoy il se fault servir de gens entendus et expérimentez, et non d'ignorans estrangers et nouveau venus; et qui entendent qu'en cet Estat populaire il y a plusieurs provinces et villes toutes différentes en loix, coustumes, libertez, religion et humeur, et en leur forme de gouvernement, et que à l'envy les unes des autres ils favorisent par fois le Prince ou le Gouverneur, aucunes aussy le hayssent et ne le souffrent que par force et contrainte, et partant qu'il fault traitter et négocier diversement avec eux, et que les lettres que l'on leur escrit ne soient toutes couchées d'un mesme stile et façon. Autant se peut dire et prattiquer à l'endroit des Gouverneurs et chefs du païs.

18. Si son Ex^ce^ veult avoir et les Estas et le peuple bien à sa dévotion, il n'y a plus beau moyen que celui-cy: *c'est de mettre des magistratz ès villes qui soient à sa dévotion*, gens affectionnez à la religion et au païs, et, s'il est possible, qui soient gens d'esprit et d'expérience. Car des dits magistratz se choisissent ordinairement les députez qui sont envoyez aux assamblées des Estatz tant généraulx que particuliers: et, comme j'ay dit cy-dessus, ce peuple cy est traittable et obéissant à son magistrat autant et plus qu'en païs ou estat quelconque. Reste seullement de prendre garde, quand la nomination se fera, que S. E. y commette ceulx qu'il sçait et connoist estre de la qualité susditte. C'est l'un des premiers et plus importans secrets de cet Estat.

19. Il y a une autre chose qui rendra S. E. bien agréable à tout le monde. C'est qu'il face comme feu mons^r^ le prince d'Orange et tous autres sages princes font, de

donner audience publique une heure ou deux par jour, sans se cacher ou enfermer hors de la veue de ceux qui ont affaire à lui. Car de cecy je sçay qu'il y est advenu beaucoup de plaintes et plusieurs inconvéniens l'année passée. Une vieille dit un jour à Philippe de Macédoine: "ou m'escoute ou ne sois plus Roy." Joint que de donner souvent audience l'on expédie en un moment mille petites affaires lesquelles autrement viennent à s'accumuler, et apportent à la fin une confusion et chagrin au Chef et mescontentement aux poursuivans.

20. Ce qui a beaucoup fait perdre de la réputation de S. E. parmy les Estas et les gens d'entendement est que, en messages et affaires de grande importance, il a ordinairement emploié ou des jeunes gens sans expérience, ou des fols, ou des gens odieux et malvoulus à tout le monde etc. Et ceulx qui ont conseillé à S. E. d'envoyer telles gens, ont fait un grand tort et injure à sa ditte Ex^ce^, comme chacun a veu; mesmes au dernier message desdits Junius et Adrian.

21. Il est malaisé de croire combien il est dangereux de tenir par deçà les Allemans ou les Escossois mesmement en grand nombre et que leurs Chefs aient crédit et autorité. Car l'on a veu par l'expérience des confusions et altérations advenues cet hyver dernier, le mal qu'ont fait les dites deux Nations: les Allemans s'opposans ouvertement à la nation Angloise, et se faisans partie contre eux, et les Escoçois ont fortifié le dit party des Allemans, et par toutes les villes où ils ont esté en garnison n'ont cessé de dénigrer et détracter de la nation Angloise et la rendre odieuse parmy le peuple, tant à cause de l'ancienne inimitié qui est entre les deux nations, que pour le dernier accident de la Roine d'Escoce, lequel ils ont détesté et porté fort impatiemment. Et est à craindre que, quand il y aura icy partis et factions contre la nation Angloise, ils feront comme ils ont desja fait cet hyver.

22. Puisque les amis de son Ex^ce^ et du party d'Angleterre se sont monstrés si affectionnez, constans et ré-

solus que, pour courrir la fortune de son Ex[ce] et dudit party, ils ont encourru la haine et malveillance des Contes, des Estas, et de quelques villes et provinces entières, et que les aucuns ont esté chassez de leurs gouvernemens, autres desapointez de leurs charges et offices, et les autres se sont fait pauvres et n'ont rien gaigné ni acquis tout le temps de l'absence de S. E. et que, après Dieu, ils n'ont espoir et recours que à S. E. et que, pour maintenir notre party, nous les avons toujours entretenu de l'espérance de retour et gratitude de sa dite E., il est certain que, si nous n'usons vers eux de recognoissance et récompense, nous acquerrons le renom d'ingratitude et nous rendrons ridicules à nos ennemis et odieux à nos amis. En ce rang sont Sonoy, Deventer, Clerhagen, Bacx, le docteur Donellus, le président Aysma, Meetkerke, et quelques autres gens de bien de Frize et aillieurs qui ont esté disgraciez et mesmes emprisonnez pour avoir tenu le party de S. E.

23. Il ne sera pas bien séant à S. E. de se repatrier avec Paul Buys, ennemi de tous les gens de bien et zélez à la religion, et de recercher l'amitié de celuy qui se sent offensé et injurié, et l'humeur duquel est tel que l'on en peut espérer aucun bien ou vraye réconciliation. Vray est qu'il y aura de la difficulté à l'empescher qu'il ne remue et brouille toujours quelque chose. Et d'ailleurs, s'il n'y a sujet et matière de luy faire bien promptement son procès, il n'y a nulle apparence de le mettre prisonnier, et n'en adviendra que ce qui en est advenu l'an passé, *ut odio nocentis perderemus innocentiam.* Joint qu'il a le Conte de Hohenloo, la ville de Leyden, quasi tous les Estas et beaucoup d'autres pour amis, et qu'il est comme Chef de party, chose qu'il faut bien peser et meurement considérer avant que de procéder contre luy en une sorte ou autre.

24. Et quant aux cincq bannis d'Utrecht, de ne les point restablir, ou ne leur point faire justice, c'est une injustice manifeste, et d'un autre costé, si on les fait

rentrer dans la ville, ils sont chefs de parti aymez et supportez des Hollandois, et sont maintenant aigris et offensez, et partant est à croire qu'ils seront cause de troubles nouveaux en la ditte ville et qu'ils se vouldront vanger du passé. Mais d'autant que tous les cincq ne sont de semblable humeur, crédit et autorité, et que les uns sont moins suspects et moins à craindre que les autres, et qu'il y a plus de sujet au bannissement des uns que des autres, sera bon de les ouïr et amener les preuves et accusations que l'on a contre eux, et que les moins coulpables soient remis et restituez. Ainsi fera-on justice et évitera-on blasme d'injustice.

25. Il ne fault douter que S[te] Aldegonde et Viliers sont amis et serviteurs de la maison de Nassau et que de tout leur pouvoir ils advanceront la gloire et la grandeur des enfans de feu Mons. le Prince d'Orange leur maistre, comme ils s'y sentent obligez en leur conscience, et fault croire par mesme raison qu'ils empescheront tous desseins contraires. Et pour autant qu'ilz ont conçeu quelque deffiance de S. E. et de la nation Angloise, de laquelle ils sçavent tous deux qu'ils sont haïs et détestez, je ne say quel prouffit on pourra tirer d'eux pour l'avancement et grandeur du party d'Angleterre et service de S. E. Néantmoins ils sont tous deux d'un grand esprit, et qui ne se peult contenir (quelque mine qu'ils facent) dans les bornes de leurs maisons et jardins, ains veillent perpétuellement tant à la conservation du païs qu'à la grandeur de la maison de Nassau et, s'ils sont irritez, ont par trop de moyen de traverser et renverser nos desseins, et donneront tel conseil que bon leur semblera au Conte Maurice et à ceulx de ce party là; joint qu'ils ont grande créance parmy les gens de bien et d'entendement, et ont des amis partout et dedans et dehors cet Estat, et sont cognuz pour estre zélez à la religion, affectionnez au bien de cet estat, vieux et sages conseillers du feu Prince d'Orenge et des plus entendus et expérimentez en cest estat; de sorte qu'il ne les fault pas rejetter

ni mespriser, et ores que l'on ne s'en puisse servir comme de domestiques et avoir leur conseil et advis ordinairement, si est-ce que ce sera très-bien et sagement fait que de les mander par fois pour avoir leur advis en affaires d'importance, et faire tant que, si on ne les peut avoir pour bons amis, pour le moins qu'ils ne soient pas ennemis. Par ce moien vous en tirerez double prouffit: le premier est qu'ils ne nuyront plus tant; le second que en plusieurs particularitez de l'Estat ils donneront beaucoup meillieur advis que mille autres, et en une extrémité trouveront mille ruses, expédiens et eschappatoires.

26. Une très-lourde faute se commit l'autre année, en ce que S. E. n'avoit point plaine et absolue autorité de S. M. et que, à chaque fois et quasi sur chacune affaire, il luy faloit attendre la volonté de S. M. et résolution hors d'Angleterre; car cependant la saison se passe de bien faire, et fault croire que le Prince de Parme a si absolue autorité et procuration qu'il n'a que faire d'attendre sur chacune affaire d'importance la volonté du Roy d'Espaigne son maistre, autrement long temps il y a qu'il n'eust rien fait qui vaille. Tacitus dit fort bien sur ce propos: *Ex distantibus terrarum spatiis consilia plerunque post res adferuntur.* Si l'on y a jà pourveu, tant mieux.

27. *Item* S. E. sera s'il luy plaist conseillé, tant pour soy mesme et pour l'Angleterre que pour le bien de cet estat, d'entretenir l'amitié et bonne voisinance avec les Princes d'Allemaigne. Et combien que les dits princes et mesmes les protestans voisins et ceulx qui ont le plus d'intérest à la conservation de cet Estat soient froids et tardifs à prester aucune aide ou secours, ce néantmoins ils ont coustume d'estre caressez et recerchez, et sont sujets à se laisser imprimer de mauvaises opinions, si de temps à autre ils ne sont advertis et informez de la vérité. Et mesmes est certain que les lettres et advertissemens donnez par le conte de Hohenloo et par les Allemans de pardeçà ont fait en Allemaigne une bien

grande ouverture à parler mal et blasmer la nation Angloise et particulierement à taxer l'honneur de S. E.; a quoy ne sera point mal à propos de remédier bien promptement, non pas en y envoyant [Combes] qui est tenu parmy les princes d'Allemaigne pour un fol et un escervelé, mais quelque homme de bon sens, bien entendant le fait de par-deçà, et qui soit affectionné à maintenir l'honneur de la nation Angloise.

28. Semble que pour empescher le pouvoir des Allemans en ce païs, sera bon de les licentier incontinent que l'esté sera passé, et, pour d'autant plus gagner l'amitié de ceulx du païs, faire levée et emploier quelques compagnies de ce païs, attendu le grand nombre qui y est desja de capitaines appoinctez, de pauvres Brabançons, Flamengs et autres réfugiez de provinces voisines; lesquels seront toujours plus à la dévotion du païs et de S. E. que les Allemans, et ne cousteront pas tant.

29. Il y a quelques gens de savoir, d'expérience et de bon entendement, lesquels y sont pareillement retirez pour le faict de la Religion, et qui pourroient faire bien bon service s'ils estoient emploiez, entre autres [Hessels Meganus] et semblables qui ont esté autrefois employez par feu Mons[r] le P. d'Orenge en charges et affaires de grande importance; ces gens là se contenteront de peu et en tirera-on beaucoup de service. Et s'il plaist à S. E. les emploier en commissions et voiages loingtains, les Hollandois en auront moins de jalousie et mescontentement.

30. Son Ex[ce], estant Gouverneur Général et lieutenant de sa Majesté, se fait (soubs correction) un grandissime tort de se vouloir arrester aux folies, bravades et querelles d'un conte de Hohenloo ou de ses semblables. Et le vray moyen d'en venir à bout est de le mespriser, attendu qu'il ne peut rien ou bien peu de soy-mesme; son appuy n'est qu'en la maison de Nassau, laquelle gagnée vous le ruinez incontinent. Cest un homme sans Dieu et sans religion et qui est hay et detesté de tout

le monde, fors que de dix ou douze capitaines qui sont ses créatures et qui le suyvent pour yvrongner avec luy. Il n'a point de moyen ni d'appuy en Allemaigne, et tout ce qu'il dépend icy, qui est plus de 4000 florins par mois, il le tire tout ou de ses traittemens ou de ses branschatz et brigandages qu'il commet ès frontières de Brabant par Isselsteyn et ses autres capitaines.

31. Et quant à Monsieur le Conte Maurice et la maison de Nassau, ils sçavent assez que sans l'Angleterre ils ne se peulvent conserver et qu'en Allemagne ils n'ont créance ni amis, et finalement que la France est aujourd'huy trop embrouillée et le Roy de Navarre trop foible pour les secourir. C'est pourquoi il sera bien aisé, en gagnant Ste Aldegonde et Viliers, d'avoir à dévotion toute cette maison là; attendu que c'est œuvre de grande charité de prendre soin et compassion de la maison et postérité de ce tant illustre prince d'Orange qui a si bien mérité de la Religion et de toute la chrestienté, et seroit une chose odieuse à tout ce peuple de faire aucune chose au contraire; car mesmes ils monstrent assez ne le vouloir aucunement permettre.

32. Les bons princes et de bon naturel sont ordinairement ouverts et sincères et ne peuvent dissimuler le tort et les injures et traverses que l'on leur fait. Mais le prince qui veult parvenir à une fin heureuse et désirable et acquérir gloire et réputation, il fault nécessairement qu'il souffre et avalle toutes telles difficultez et disgraces *et habeat os porci*, comme disoit un sage prince de notre temps. *Regium est male audire, bene facere.* Joint que de s'arrester à mille petittes fadaises, reproches et detractions du peuple, ne signifie point un cœur grand et généreux; et semble que discuter et débattre de telles choses soit plustost le fait d'un advocat et plaidasseur que d'un prince ou d'un gouverneur; attendu mesmes qu'il est impossible d'empescher les langues et fermer les bouches des mesdisans. Aussi fault-il que S. E. passe par dessus et mesprise tous ces reproches et calomnies;

pourveu qu'il face bien, et qu'il se souvienne que jamais homme n'y fut tant sujet que son prédécesseur en ceste charge feu Mons[r] le Prince d'Orange, lequel il se doibt proposer, s'il lui plaist, comme un miroir de toute vertu, constance et pacience. Mesmes qu'il face estat de ceulx qui parlent si librement et hardiment et qui ne [creignent] de remonstrer les faultes des Princes, quand ils sont gens d'esprit, ores qu'ils ne le facent par bonne affection. Cecy s'appelle tirer proffit de ses ennemis, suyvant l'enseignement de Plutarque. Doncques S. E. fera bien et en sage prince de dissimuler et taire son [maltalent], son despit et ennuy et le tort que l'on luy fait; sans le faire incontinent paroistre ou de bouche ou par escrit ou par chastiment et disgrace, ains qu'il temporise et tire proffit et utilité de ses ennemis. Sur tout qu'il se garde de mescontenter ses amis et ceulx principalement qui luy ont cousté cher à entretenir et eslever.

33. Les affaires sont tellement embrouillées et altérées en Frize qu'il est très expédient que S. E. y envoye incontinent gens de qualité et d'entendement, pour ouir les différens plaintes et malentendus qui y sont survenus depuis quelques mois; mesmement à l'occasion des députez d'Ostergoo, du président Aysma, et quelques autres, qui ont esté disgraciez pour avoir tenu le party de S. E. et semble que la division soit plus grande là qu'elle n'a esté en Hollande, et qu'elle pourra apporter beaucoup d'inconvéniens, si promptement il n'y est remédié.

34. Et pour autant que l'on a assez apperceu le dédain des Estats et le mescontentement universel de tout ce peuple, quand l'on a voulu faire quelque mention de paix, S. E. fera fort sagement de s'y monstrer contraire, comme il a desja commencé, sans néantmoins faire aucune mention de Mylord de Buchorst, d'autant qu'il sera mal aisé de faire croire aux gens d'entendement que le dit Milord ait fait chose semblable sans adveu et instruction, et n'y a chose qui plus servira à remettre S. E. en bonne opinion et amitié des Estas et de tout le peuple.

35. Si S. E. rachette le S[r] de Villers prisonnier (sa rançon n'estant que de 12 ou 15 mille florins) il s'obligera ledit Villers et aura à sa dévotion un bon et sage capitaine et duquel il tirera beaucoup de bons services. Mais surtout se fault bien garder de mescontenter le colonel Schenck, n'y ayant aujourdhuy que luy en cette nation qui ait réputation d'homme de valeur et courage et qui exploicte plus heureusement et hazardeusement que luy.

36. Fault que S. E. accomplisse le traitté entre sa Ma[té] et les Estas, et qu'il évite le blasme que l'on luy a donné l'an passé que les forces de S. Ma[té] tant de pied que de cheval n'ont esté à beaucoup près complettes, que l'on n'a point fait les monstres deuement et avec l'assistance d'un commissaire de la part des dits Estas, et que les dites trouppes Angloises ont esté cincq ou six mois entiers sans aucun prest ou paiement; chose qui a cuidé causer une grande altération en cet Estat. Un ancien disoit à ce propos bien proprement: *Infeliciter egrotat cui plus est a medico periculi quam a morbo.*

37. Mais la plus grande et sérieuse plainte des dits Estas et dont ils ont remply leurs lettres et remonstrances, est que S. E. en plusieurs pointz auroit rompu et violé leurs droictz, libertez et privilèges; desquelz ils sont si jaloux et chatouilleux, que mesmes les Papistes n'ont fait difficulté de les préférer à leur religion et à la conscience, et pour la manutention d'iceux ont esté contens de quitter le Pape et la messe: comme on voit par l'Union d'Utrecht et traittez semblables, et ne haïssent riens plus que les nouveautez et innovations qui s'introduissent en leur Estat; sur tout si cela se fait contre leur advis, consentement et remonstrances. Partant S. E. fera bien sagement de se monstrer très-soigneux à la conservation de leurs dits droits, priviléges, franchises, et libertez, et ne permectre qu'ils soient violez au moindre point. Il n'y a meillieur gardien des dits privilèges que le Conseil d'Estat, auquel S. E. se rapportera de toutes les affaires de l'Estat.

38. Ce qui a fait perdre à S. E. la bonne opinion et volonté des soldats de pardeçà a esté la faulte de paiement. Car, ayans espéré que la venue de S. E. les rendroit contens et satisfaits, il est certain qu'ilz ont esté tous plus mal payez cette dernière année que en plusieurs années précédentes; ores que les Estas ayent fourny deux fois autant d'argent que les années passées, n'ayans les dits soldatz tant ès garnisons qu'en la campagne reçu plus de deux mois ou trois tout au plus de paie en un an. Et tient on icy pour miracle qu'il ne s'est vendu et perdu davantage de places à cette occasion, car on les a mis en grand hazard. Il fault donc que S. E. y pourvoye à bon escient et, s'il ne leur fait payer le passé, que pour le moins on leur paye le présent.

39. Reingout et ses semblables ont, à raison de leurs inventions et de leur esprit factieux et violent, rendu S. E. si odieux par toute la Hollande et mesmes à l'endroit des gens de bien et de la Religion, qu'il fault bien que S. E. se garde de s'en servir aucunement, ou, s'il le fait, que ce soit bien secrétement et soubz main.

40. Sur tout qu'il plaise à S. E. de n'accorder plus commissions à aucuns sans l'advis et adveu du Conseil et des Estas, qui luy puissent estre reprochées: comme l'on a fait celle de Conway pour l'admiraulté d'Ostende; de Sonoy pour séparer la Northollande d'avec le gouvernement entier de Hollande, de Bacx et Clerhaghen, de Stanley et d'Yorck, lesquels ont dit de bouche et par leurs lettres que S. E. les avoit affranchis du commandement du conseil d'Estat ou d'autre que ce fust, qui sont choses fort dangereuses en cet Estat, (comme l'on a veu cet hyver) et contrevenantes au traitté d'entre sa dite Ma^{té} et les Estas.

41. Finalement plaira à S. E. avoir bon esgard à l'entretien de la discipline militaire, que les capitaines et officiers Anglois ne jouent si excessivement comme ils font, et qu'ils ne s'absentent de leurs charges et compagnies, chose qui a causé cet hyver de grands incon-

véniens; suppliant très-humblement S. E. de vouloir prendre de bonne part les présens advis, lesquels sont néantmoins remis à sa plus grande prudence et discrétion.

Le 11 mai Leicester écrit à Prouninck sur l'accusation d'avoir voulu faire assassiner le Comte de Hohenlo : "Le nombre des crimes, Mr le Bourgemestre, qu'on m'at voulu imposer, ne seroit esté accomply, si on n'eust adjousté ceste calomnie aux précédentes.... Comme n'ay jamais désiré la charge pour aulcune ambition, ains seulement pour ayder à la cause, ne vouldrois encores que l'Estat eut à souffrir, ou les affaires s'enaigrissent pour mon retour. Car je désire y apporter [plustôt] le bien que le mal...." († MS. P. CORR. IV.)

† N°. XXV^b.

Sur les raisons pour ou contre le retour du Comte de Leicester. (*S'il est expédient que S. E. retourne par deçà et les raisons qui l'en peuvent desmouvoir:* MS. P. CORR. H. IV.)

1° Premièrement, le conte Maurice et toute la maison de Nassau se fortifient le plus qu'ils peuvent, tant contre son Exce que contre tout le party d'Angleterre, taschent de s'assurer et faire maistres des villes et places frontières des provinces de Hollande, Zélande et en Frise; y mettent des seigneurs et chefs à leur dévotion et de leur maison et party. En Zélande les magistras des villes sont tous Nassauistes. Luy mesme prend ordinairement titre et qualité de Prince d'Orange; par le conseil des siens tasche à s'entretenir en l'amitié de France et du Roy de Navarre. Cependant il est conseillé de faire bonne mine aux Anglois et empescher sous main qu'ils n'empiètent beaucoup pardeçà; et est toujours, comme l'on voit, à la dévotion des Estas, lesquels il ne veut en rien offenser. Et d'autant que certains coquins luy ont fait croire que S. E. ne cerche que la ruine de sa maison pour s'agrandir pardeçà, cela luy fait mal au cœur, à

luy qui est en possession des titres et instrumens authentiques de la donation faite à feu son père des provinces de Hollande et Zélande, joint qu'il dit avoir plusieurs particulières occasions de mescontentement contre sa dite Excellence.

2° Le conte de Hohenlo jure ne luy vouloir jamais obéïr, assure sa frontière contre luy, a tous les Contes, colonels, capitaines et autres Allemans à sa dévotion. S'il espouse la damoiselle d'Orange, voilà encore une bien estroite alliance avec la maison de Nassau. Il est homme mal fortuné, grand yvrogne, qui n'a que deux heures du jour pour estre sobre, et n'a nulle crainte de Dieu ni de religion, et attire facilement à son party tous ceux qui sont de son humeur. Et ores qu'il soit variable, si est-ce que en ceci il est résolu de ne tenir jamais amitié aux Anglois, et le plus qu'il pourra tenir son party fort contre eux, mesmes contre les Estas, en cas qu'ils se voulussent joindre avec les dits Anglois, et finalement il donnera toujours des traverses à son Ex^ce^, auquel il jure vouloir estre ennemi juré. *Neque spes est ulla reconciliandae gratiae.*

3° Les Estas généralement sont si dégoustez de son Ex^ce^, comme l'on a veu par leurs dernières procédures, que, ores qu'ils ayent de naguères escrit qu'ils le prient de retourner, ce néantmoins l'on sait qu'ils voudroient avoir rachetté sa venue de cent mille florins entr'eux, s'il estoit possible; sont résolus de lui retrancher de son autorité le plus qu'ils peuvent, sous couleur de la vouloir distinguer d'avec la leur. Et ne craignent rien plus en général que son Ex^ce^ empiétera toujours sur leur dite autorité, et en particulier qu'il se voudra vanger sur eux, leur ostant leurs charges et offices, ou qu'il les traittera comme il a fait Paul Buys. C'est pourquoy Barnevelt a desja retiré ses plus précieux meubles à Delft. *Quippe pavor conscienciam arguit: certum est, quo caussae odii iniquiores sunt, eo etiam acrius odiunt*, comme dit Tacitus: *Etenim oderunt, quia se laesisse sciunt.*

4°. Sur ce n'est à douter que, s'il survient encores quelque dissidence, ces trois, à sçavoir la maison de Nassau, les Allemans et les Estas, comme on les a veus cet hyver joints et unis ensemble, aussi ne faudront de renouveller leur ligue pour s'opposer à S. E. et à la grandeur du party d'Angleterre, qu'ils estiment pouvoir plustost prendre pied sous S. E., qui a desja ses partisans icy, que sous un moindre ou nouveau venu.

5°. Aussi S. E. ne peut faire grand estat des provinces d'Utrecht et de Northollande, d'autant qu'elles ne sont maintenus en son amitié que par Deventer et Sonoy, qui ne sont que deux personnes; dont l'un a desja un grand ennemi dans Utrecht qui est le conte de Meurs, et l'autre a tous les estas de Hollande et tous les contes et leurs partisans pour ennemis; et qui jamais ne cesseront tant qu'ils l'ayent desarçonné de ce gouvernement, attendu mesmes que ces deux personnes ont quasi seuls empesché le cours de leurs derniers desseins, qui estoit de chasser les Anglois ou pour le moins estre icy les plus forts.

6°. Quant au peuple, là où le magistrat est bon, il sera assez à la dévotion de son Ex^{ce}. Mais comment donc pourra S. E. faire estat de toutes les villes de Hollande, Zélande et Frise, où il n'y a presque pas un magistrat ou officier et pensionnaire qui ne soit, ou créature de la maison de Nassau, ou affectionné aux Estas, ou pour autres causes contraire à S. E., aucuns mesmes Papistes, Anabaptistes et ennemis de notre religion et de toute discipline. Et quant aux Ministres, la dernière réprimande que les Estas leur ont faite l'autre jour, les rendra plus circonspects dorénavant à prescher chose qui ne soit agréable aux Estas.

7°. Il est certain que S. E., à faute d'avoir l'an passé contenté les soldats du païs et des autres nations, a perdu le cœur et bonne affection des dits soldas. Outre que l'on a, depuis son partement, cassé et disgracié plusieurs capitaines qui sembloient porter bonne volonté à S. E. et par conséquent affoibly son party d'autant.

8°. Les Anglois sont autant mal contens de luy que les autres; leur ayant du commencement fait de belles espérances sans leur donner néantmoins aucun contentement, voire jusques à ses domestiques et officiers de sa maison. Le général Norris, le mylord [Burghley] et quasi tous les autres seigneurs et gentilshommes qui sont par deçà, feront difficulté de luy obéir et le respecter, pour les imperfections qu'ils disent connoistre en luy, et pour le mescontentement qu'ils prétendent leur avoir esté par luy donné. Et s'il n'a le général Norris, qui seul entend la guerre par deçà, il n'y a pas apparence (au jugement d'un chacun) que jamais au fait de la guerre S. E. face rien qui vaille en ce païs. Le chevalier Pelham est vieil, et n'entend pas le fait de pardeçà: joint-y, pour éviter cette émulation, il ne voudra se venir jetter en tant de hazards pour le service d'un tiers, et quant au Sr de la Noue, il n'y a nulle espérance, et beaucoup moins du Sr de Villers, lequel mesme n'est pas agréable à tous ni de tous réputé bon soldat.

9°. Pareillement la grandeur et crédit de ses ennemis en Angleterre empeschera toujours le cours de sa gloire, luy faisans par delà mille traverses et traits de court, joint qu'il a fort peu d'assurés et fidèles amis près de S. M. Et est à craindre que l'on ne luy face disgraces semblables à celles de l'an passé; qui luy ont fait pardeçà beaucoup de tort en son honneur et réputation, et ont merveilleusement reculé les affaires de l'Estat: comme estoit entre autres le message du Sr Heneage; *item* de ne luy avoir point envoyé et fourny l'argent à temps et de l'avoir icy laissé plusieurs mois, sans advis et résolution, mesmes [l'y affectant] de grand importance et choses samblables qui feroient perdre courage aux plus résolus.

10°. Il a presque aussi peu de connaissance des affaires de ce païs que lors qu'il estoit pardeçà; croit assez légérement, tient en sa maison et en son service gens vicieux, violens, ignorans et bestes, et qui d'ailleurs sont desja remarqués et haïs d'un chacun; n'a point de règle,

œconomie et bonne disposition en ses affaires, et ne se veult assujettir au temps ni aux heures, paye mal ses serviteurs et ne se fie point en eux, et a ce malheur que ses amis luy deviennent ennemis; ceux à qui il a fait plaisir luy tournent le dos; n'ayant pas en ce païs deux ou trois bons et assurez amis entre les gens d'entendement et de qualité. Et quant à ses humeurs, il n'y a pas apparence que sur ses vieux jours il change de peau. Son escorce est trop dure pour la faire ployer à quelque nouvelle forme, et est par trop accoustumé à ses plaisirs et façons de vivre.

11°. Les plus suffisans de sa maison ès affaires d'Estat sont Burgrave et Aty [1], dont l'un est Flaman et hay des Estas, pour avoir, comme ils disent, en plusieurs choses mal conseillé S. E. et pour estre un peu trop sujet à la [pinte]; dont il est assez ouvertement taxé en la lettre du 4 de février, et disent qu'ils ne le souffriront plus près de S. E. Quant à Aty, il n'entend point les affaires du païs et n'en parle point les langues, et est homme qui veult faire toutes choses à son plaisir, sans se travailler beaucoup: comme pareillement ledit Burgrave est long, paresseux et nonchalant. Et quant à ceux du païs, *magis habet quem vitet quam cui fidat*, comme disoit Tacitus de Valens partisan de l'empereur Vitellius, et ne se fie mesme pas à ceux de son conseil, comme souventes fois on leur en a ouï faire leurs plaintes.

12°. La mort et la défaite de mons[r] Sidney luy fait beaucoup de tort; n'ayant à présent aucun sien parent ou personne de qualité sur qui il se repose de ses principaux affaires, et à qui il communique ses secrets, de qui il soit aimé, secondé et assisté, qui face l'honneur de sa maison, qui serve de moyenneur ès differens et querelles et de solliciteur agréable pour tous et envers tous, comme estoit ledit S[r] Sidney, à l'endroit des plus grands et mesmes des plus farouches, desquels, par sa douceur, affabilité et dextérité, il savoit gagner les cœurs et se faire

[1] Atye, *secrétaire de Leicester.*

croire et respecter par eux. L'on a souvent ouï dire à S. E. que, sans feu Mr Sidney, il n'eust jamais entrepris ce voyage et ce gouvernement.

† LETTRE XXVI.

Le Comte de Leicester à [*Sonoy*]. *Il loue sa fidélité.* (MS. P. CORR. H. IV.)

Monsieur le Gouverneur, les altérations et changemens advenuz par de là depuis mon partement, ont causé que S. Mté n'at peu résouldre sur la demande des Estatz, comme ils eussent désiré, et semble, qu'au lieu d'estre secouruz, aulcuns nous commenchoient former guerre civile. Mais ayans ouy le rapport de Jan Michel B. sur voz debvoirs et bonne voulonté en laquelle continuez, a Sa Mté senty que vous luy avez esté très-fidel serviteur; et en mon particulier vous remerchie du soing qu'avez eu de mon honneur et réputation. Je ne fauldray de le recognoistre et vous faire maintenir en ce qu'avez prudemment encommenché. Pour mon retour par delà ne sçay presque à quoy me doibs résouldre; je vois d'ung costé que tout le monde le désire, ayans conçeu plus d'espoir que ne le pourrois mériter; d'aultre ceulx quy premièrement par factions ouvertes ont taché d'empescher mon dit retour, le font à présent indirectement et soubs main. Le conte de Hohenloe, qui debvoit estre satisfaict sur plusieurs difficultez passées, lesquelles il avoit formé sans aulcun fondement, at en ceste conjoincture envoyé le ministre Villiers vers le Sr Buchurst et le conseillier Wilkes, pour leur déclarer de sa part qu'auroy entretenu par delà des gens ordonnez pour le tuer ou massacrer, et que pour ce il ne se pourroit contenter de moy aulcunement. Quy m'at faict fort mal au cœur, non seulement pour ce que ledit rapport soit faulx, mais qu'il estime sy peu ma personne et mon honneur, que de l'a-

voir voulu croire et alléguer. Et ne me puis persuader aultre, si non l'avoir controuvé à l'instant qu'il m'a veu prest pour retourner, pour ainsy tacitement venir au dessus de ses deseins. J'en escriptz présentement aux Estatz et Conseil d'Estat, et désire d'eux que la vérité du faict soit cognue devant me pouvoir résouldre. Car je ne désirerois que mon retour au lieu d'apporter soulaigement, servast de plus d'incommodité au pays.....

† LETTRE XXVII.

Le Comte de Leicester à P. Buis. Il l'exhorte à donner des preuves de bonne volonté. (MS. P. CORR. H. IV.)

Monsieur Buys, j'ay reçeu vostre lettre, en laquelle vous me voulez faire apparoir[1] une bonne volonté que vous dites porter au service de Sa Ma^té^ et au bien de cette cause, et encores à moy en particulier. Mais d'autant que parcydevant l'on m'a fait entendre le contraire de tout cecy, et que, depuis mon partement hors de ce païs, j'ay esté par plusieurs fois adverty et informé de quelques secrettes menées et prattiques que vous auriez tramé pour renverser mon autorité et empescher mon retour par deçà, et mesmes que vous auriez entrepris plusieurs choses au préjudice du service de sa dite Ma^té^ et de la généralité de cet Estat; il m'est malaisé d'ajouster si tost foy au contenu de voz lettres. Vray-est qu'estant retourné en ce païs tant seulement pour advancer la gloire de Dieu et le restablissement de vostre patrie, et non point pour chercher revange sur les particuliers pour aucunes offenses passées, et vous connoissant d'ailleurs homme expérimenté et entendu ès affaires de cet Estat, je ne vous forclorray jamais de toute la justification que vous pourriez mettre en avant pour vous purger des choses passées et

[1] apparoître.

desquelles l'on vous peut charger, et de me donner toute honneste et raisonnable satisfaction : laquelle ne soit point en parolles seulement et en papier, mais plustost par les effets d'une bonne et sincère volonté à chercher tous moyens de servir vostre propre patrie, et y employer vostre dextérité et industrie, et non à traverser les bons et louables desseins de ceux qui viennent icy exposer leurs vies et moyens pour vous secourir et délivrer. Les hommes sages ne se laissent facilement abuser de parolles, quand ils voyent que l'effet y est entièrement contraire: et le plus beau moyen que vous ayez de rentrer en bonne opinion de Sa Ma[té], de moy, et de toutes gens de bien, est que vous faciez choses conformes et du tout correspondantes à ce que vous dites et promettez. Ce faisant vous pouvez bien vous asseurer qu'il n'y a aucune offense passée qui me garde de vous recevoir et embrasser de toute telle affection que j'ay fait au commencement. Et à tant, monsieur Buys, je prie Dieu vous maintenir en sa sainte garde. De Flessinghe, juillet 1587.

A la date du 16 juillet on trouve dans *la Correspondance de Hollande* les questions suivantes à résoudre par M. Wilkes.

"..... What should move the people to dislike of the overture of peace, considering how greatly they are greeved with the burden of the impositions, and what course might be taken to drawe them to like thereof?

Which of the States have most credit with the people, and whither any of them may be made instrument to draw them to [the] line of a peace?

What persons who have credit with the people, are suspected to incline to Spagne?....

Whither any motion hath been made under hand by the Count Holloch to bring the Soveraintie of those countreyes under the K.[1] of Denemark, and how far the same hath been proceeded in?"

[1] King.

* LETTRE XXVIII.

Le Comte de Leicester au Comte Maurice de Nassau. Il désire travailler de commun accord au bien du pays.

—

Monsieur mon fils, j'ay reçu par vostre gentilhomme porteur de cestes, la lettre par laquelle vous plaignez de n'avoir esté adverty de mon partement vers Bergues sur le Zoom, dont le Commissaire Asseliers m'en asseure d'avoir insinuée le jour et l'heure a trois ou quatre hellebardiers de vostre garde, lesquels ils cognoit et les désignera à la main, quand il vous plaira d'en sçavoir la vérité; comme aussy me souvient le matin mesme que je m'embarquay, m'avoir esté monstré certaine vostre lettre par le Conseiller Valcke, par laquelle vous vous excusiés de ce que ne m'accompaignastes vers Bergues susditt, et vous fis mander que je ne retourneroy en Walcheren, ains passeroy oultre vers Dordrecht. Quant a la reste, je ne puis sinon extrémement me douloir [1] de ce que je me trouve si peu secondé, lorsqu'il y a question de restablir et d'avancher l'estat de ces Pays, ceque j'ay tousjours desiré et ne puis bonnement entreprendre, sinon conjunctement aveq vous et les Estats du dit Pays, comme ne pouvez en ce ignorer mon intention sincère et la saison du temps le requérir. Ce non obstant je voy qu'en tous endroicts l'on laisse escouler les bonnes occasions et temps propice, que l'on pourroit exploicter choses grandement importantes pour la conservation des villes et places frontières contre les efforts de l'ennemy. En quoy ayant de ma part faict toute diligence et debvoir possible, si, par faulte de bonne correspondence et mesmes voyant soubs la main je ne sçay quels auttres comportemens, je remets la coulpe sur ceulx qui par la perte de cet estat se perdent quant et quant, dont je protesteray devant Dieu et les hommes et mesmes en advertiray sa Majesté. Ce que je vous ay bien voulu remonstrer et, com-

[1] plaindre.

me souventesfois paravant[1], en affection paternelle vous admonester que considériez meurement que les paines que je prends ne sont pour mon plaisir, ains pour m'acquitter selon la charge de ma Maitresse Souveraine et l'instinct de ma conscience, pour soulager celles, que les desseings de l'ennemy rendent journellement tout desconfortez en ces provinces; tesmoing Celuy, qui sçait le zèle dont je procéde, lequel je prie, après vous avoir salué de bien bon coeur, Monsieur mon filz, en vous augmenter ses sainctes et divines grâces. De Bergues sur le Zoom, le 18e d'aougst 1587. *stil. no.*

[2] Vostre très-affectioné cousin et père,

R. LEYCESTER.

A Monsieur Monsieur mon filz le
Conte Maurice de Nassau, etc.

† No. XXVIIIa.

Avis à Leicester. (MS. P. CORR. H. IV.)

L'estat de ce pays se trouvant aujourduy si confus et embrouillé et en si grande nécessité, il fault que son Exc. face de deux choses l'une, pour sauver son honneur et sa réputation qui s'y est engagée si avant..;

Ou qu'il se retire promptement en Angleterre, remettant le gouvernement général de ces provinces entre les mains des Etats; afin qu'ils puissent prendre tel party que bon leur semblera; que l'on donne néantmoins telle couleur à ce partement si soudain que l'on y apperçoive point aucune inconstance, lascheté, faute de cœur, désespoir ou despit...

Ou bien que S. E. prènne, s'il luy plait, résolution de s'arrester icy et courir la fortune de cet Estat, s'y monstrant affectionné comme il doit, recerchant l'amitié des

[1] auparavant. [2] *autographe.*

Seigneurs et réconciliation des Estas, et puis que S. M. ne prend la souveraineté et que luy aussi ne prétend de se faire maistre de l'Estat; qu'il ne nourrisse aucune faction ou party en cet Estat; ne bande point le peuple contre les Estas, et qu'il commence le redrès et réformation de toutes choses par sa personne propre, ostant d'auprès de soy tous ignorans, flatteurs et mesdisans et qui l'entretiennent en haine et deffiance contre les Estas, contre la maison de Nassau, et contre tout le monde, et réforme entièrement les abus qui sont spécifié cy-dessous, et pourvoye avec bon et meur conseil aux nécessitez et extrémitez de cet Estat, suyvant les articles ensuyvans; appliquant les remèdes propres et convenables, tant aux maladies intestines et du dedans qu'à celles du dehors.

Les maladies intérieures:

L'obstination du conte de Hohenlo à ne vouloir obéir, et qu'il n'y a moyen de s'en défaire pour le présent, à cause des debtes qu'il a acquises sur cet Estat, et des villes et places qu'il tient à sa dévotion.

L'insuffisance et légéreté du conte de Meurs et sa haine contre Deventer et le magistrat d'Utrecht.

La deffiance de la maison de Nassau et le mescontentement que l'on leur a donné en plusieurs sortes.

Le mescontentement conçeu par ceux du conseil d'Estat en ce que S. E. ne se fie point en eux, et que plusieurs affaires de l'Estat se despeschent en la chambre de son Ex^{ce} qui devroient venir à leur connoissance. *Item* pour le mauvais traittement donné en Angleterre aux Srs de Buckhurst, Wilkes et Clerc [1], lesquels ils ont toujours eu en très-bonne estime.

La diffidance et estonnement des Estas, à cause de la lettre à Junius, aux ministres et à quelques villes et particuliers, comme si S. E. eust voulu abolir l'autorité des dits Estas et susciter le peuple contre eux; joint les

[1] Bartholomée Clerk, *membre adjoint par la Reine d'Angleterre au Conseil d'Etat.*

propos tenus ouvertement par aucuns domestiques de son Exce qu'il les falloit pendre; qui a causé leur retraite à Delft, et quasi une révolte générale en Hollande.

Le peu ou point de moyen que S. E. a de satisfaire, rémunérer et restablir ses amis et ceux qui, pour avoir tenu son party cet hyver, ont encouru la disgrace des autres, et ont souffert des pertes, dommages et emprisonnement; comme Clerhagen, Donellus et aucuns en Frize, etc. et, s'estans entièrement appuyez du retour et faveur de S. E., s'ils ne sont contentez, deviendront ennemis autant que les autres.

Cet Estat est grandement en arrière et n'y a quasi moyen cette année de fournir aux frais extraordinaires de la guerre.

Le desplaisir qui a prins le peuple et les gens de guerre de la révocation de Norris, lequel estoit aimé et beaucoup estimé par deçà. *Item* à cause de la perte de l'Ecluse et honteuse retraitte de Blankenberg.

Que S. E. n'a aucuns bons chefs Anglois et qui entendent le fait de la guerre de pardeçà.

Que S. E. se sert de personnes odieuses et malignes, et de plus ignorans et non expérimentez au fait de cet Estat.

Que S. E. preste l'oreille aux mesdisans et à ceux qui l'entretiennent en haine contre les Seigneurs du païs, contre les Estas, etc.

Que S. E., aux affaires et résolutions de la guerre, ne se sert quasi point de ceux du païs et qui entendent le fait et conduitte de la guerre de pardeçà.

Que S. E. ne tient règle ni méthode aux affaires et que personne n'a sa charge distribuée et limitée.

Les menées et prattiques de Paul Buys et des cinq bannis d'Utrecht, pour se vanger, s'ils peuvent, du tort qu'ils prétendent leur avoir esté fait.

Le mescontentement des capitaines et soldats Anglois en général, tant vieux que nouveaux, qui se plaignent du peu de paye et que l'on ne leur tient promesse.

La haine des Escoçois qui ont prins le party du conte de Hohenlo.

La tardiveté ou plustost incertitude de la venue des 2,000 Reittres, qui néantmoins ont desja cousté tant d'argent à l'Estat.

Le peu d'apparence que l'on voit au redressement des affaires de Frise, qui sont merveilleusement embrouillées et perplexes.

Maladies du dehors.

La négociation secrette de la paix, qui se continue par la Roine d'Angleterre et le Roi de Dannemark, dont la seule mention est très-préjudiciable à cet Estat, et fera incontinent cesser les contributions; et est cause que ceux qui y ont le plus d'intérest se voudront asseurer de leurs frontières et places fortes, afin qu'elles ne soient, en paix faisant, mises entre les mains du Roy d'Espagne.

Le peu de certitude qu'ils ont que sa Ma[té] continuera son secours ordinaire ou extraordinaire.

Les inimitiez que S. E. s'est acquis par la disgrace faitte aux S[rs] de Buckhurst, Norris, Wilkes, etc[a].

Les anciennes émulations et jalousies de la pluspart der grands Seigneurs d'Angleterre et de la court contre son E[ce] qui se recueilleront à la première occasion.

Le naturel froid et chiche de la Roine et du grand thrésorier à fournir continuellement de si grandes et excessives sommes d'argent pour ce païs.

L'offense dernière prise par le Roy de Dannemarc contre les Estas, à l'occasion de l'arrest fait de son ambassadeur et ouverture de ses lettres, et de ce qu'ils ne veulent entendre à la paix.

Le peu d'espérance qu'il y a en l'amitié des princes protestans d'Allemagne, soit pour en tirer secours d'hommes ou assistance d'argent; joint le desdain et mespris par eux conçeu de longue main contre les dits Estas.

Les traverses données aux gens et affaires du Roy de Navarre, qui indubitablement causera une grande aliénation, avec désir d'en avoir la raison ou tost ou tard, ou

sur le général ou sur les particuliers, pour les torts et injustices que l'on luy fait par deçà.

La grandeur et puissance du Roy d'Espagne et forte armée de duc de Parme, à laquelle nous n'avons moyen de nous esgaler.

Les continuelles victoires et prise de villes sur nous, voire sans que le Duc de Parme ait failly à pas une entreprise depuis la première venue de S. E. en ce païs; qui redouble le courage aux ennemis, et fait perdre cœur aux nostres.

Les grandes intelligences et amis qu'a l'ennemy dans cet Estat, et le peu de connoissance et advertissement au contraire que nous avons de ses desseins et affaires.

L'alliance et correspondance du dit duc de Parme avec la ligue et maison de Guise, et nous au contraire n'avons aucune ligue ou alliance avec les Princes de la Religion, et qui plus est nous les mescontentons de jour à autre.

* LETTRE XXIX.

Le Comte de Leicester au Comte Maurice de Nassau. Il compte se rendre en Frise.

—

Monsieur, j'ay receu vostre lettre et l'excuse que vous me faites pour n'avoir esté prié à la nopce de Monsieur le Conte vostre Cousin (1), laquelle j'accepte pour véritable, à cause des difficultez de la saison, du chemin et principalement des affaires de cet Estat, ésquelles je reconnoy bien peu d'amendement. Il se présente quelque sujet et occasion d'aller en Frise, qui m'y fera acheminer en peu de jours, pour n'y faire néanmoins que bien peu de séjour et retourner bientost en Hollande, aydant

(1) Le Comte Guillaume-Louis, Gouverneur de Frise, venoit d'épouser la Comtesse Anne de Nassau, soeur de Maurice.

Dieu, lequel, après vous avoir présenté mes humbles et affectueuses recommandations à vos bonnes grâces, je supplie vous maintenir, Monsieur, en sa saincte et digne garde. De Hornes, ce 18 d'octobre 1587.

Vostre très-affectionné cousin,

R. LEYCESTER.

A Monsieur Monsieur le Conte de Nassau, etc. Gouverneur d'Hollande et Zélande.

† LETTRE XXX.

De la Noue à .... Il désapprouve la conduite qu'on tient dans les Provinces-Unies envers le Comte de Leicester et M. de St. Aldegonde. (MS. P. CORR. H. IV.)

Monsieur de [La prée]. J'ay entendu par un Hollandois qui est venu en cette ville, le peu d'union et de concorde qu'il y a entre les Anglois et ceux de par de là....

Je suis fort déplaisant de voir que cette longue tragédie s'en aille prendre fin à la gloire de ceux que vous persécutez et à la confusion de vostre party, auquel ne pouvant aider de ma personne, au moins ay-je un désir très-grand à son bien et conservation. Vous faites comme ceux qui en une longue navigation sont parvenus près du port et à la veue d'iceluy s'entrebattent, et puisqu'estes tantost à la fin de vos misères, que ne vous accordez vous bien! Et croyez que, en ce faisant, vous dissiperez un grand orage qui vous va sur les bras. Vous portez le nom de Provinces unies; mais, en adhérant aux choses qui peuvent rompre cette union, vos amis vous donneront un nom contraire, et vos ennemis par cette ouverture entreront dans vos entrailles....

Il m'a semblé que vous vous devez représenter l'estat où vous estiez après la prise d'Anvers, et à la vérité il

estoit tel, que, sans le secours de la Roine d'Angleterre, vous estiez en péril très-grand. Car je tien pour certain que l'Hannibal qui est en Flandres, avec ses forces, son or et ses intelligences, vous eust en une année bien entamez. Vous avez encore maintenant plus de besoin de son assistance; en vous entendant bien avec elle, il s'en ensuyvra un grand bénéfice pour les deux païs et les deux nations, lesquelles sont en égalité haïes de l'Espagnol et menacées de pareille vengeance. Vous faites les uns et les autres profession de l'Evangile et maintenez une juste cause; il se doit donc ensuyvre de cette source de piété et justice une facilité à se bien accorder et difficulté à se desaccorder, et toutesfois on voit que ceux que vous accusez de superstition et domination violente en vous poursuyvant, ne sont jamais en discord, auquel en une nécessaire défense vous estes tombez.......

Si vous estiez assez puissans pour vous conserver de vous-mesmes, je ne vous conseilleroy d'appeller des auxiliateurs; mais, n'estans vos propres forces suffisantes que pour retarder une ruïne de quatre ans, il faut par nécessité vous jetter aux bras de quelques uns. Et n'en voy point qui vous puissent mieux garentir que les Anglois, lesquels vous estans conformes en Religion, obligez à vous défendre pour se conserver eux mesmes, estans puissans en mer (chose sur quoy je fay grand fondement), pécunieux et bons guerriers, pourquoy ne les choisirez vous, et les ayans choisis pourquoy les rejetterez vous? Si on vous vouloit asservir à des conditions dures et iniques, avecque droit pourriez vous cercher à vous défaire de cette nouvelle persécution ou domination; mais, si les occasions qui vous font vouloir des deux costez, ne sont autres que les défauts naturels qui se trouvent en chacune nation, cela ne vous doit faire piquer si vivement et mectre la main aux liens d'amitié et nécessité qui vous ont conjoints ensemble, pour les briser. Pourquoy pensez vous que quinze ou seize mil Italiens et Espagnols qui passent ès environs d'icy aillent en Flandres? C'est à cause de vos divisions, lesquelles les

y ont appellez, et, si vous les continuez, on vous fera faire une paix forcée et mauvaise, et en les cessant peu à peu ils se dissiperont. Çar vous savez que en un païs ruiné les vivres y sont chers et rares, les froidures véhémentes, les deniers courts, la paye petite et la nation Italienne délicate: de manière que, avant que quatre mois foient passez, elle sera fort diminuée. Donques votre meilleur est de vous bin réünir.......

A cette heure je veux vous parler d'un fait particulier. C'est du S[r] de S[te] Aldegonde, que l'on m'a dit estre soupçonné des Hollandois et des Anglois. J'en suis marry, car c'est un personnage digne d'estre employé. Je l'ay toujours connu bien zélé à la Religion et à sa patrie, et luy porteray ce tesmoignage qu'il a le coeur et les mains nettes, et, s'il eust esté autrement, je l'eusse peu savoir. Son exemple m'a fait moins regretter la promesse que j'ay esté contraint de faire de ne porter les armes en votre païs. Car j'ay pensé que, puisque celui-ci, qui a tant de créance et d'autorité parmy votre peuple, en n'ayant point mal fait son devoir, n'a laissé d'estre calomnié et dejetté du service, que auroit-on fait à moy, qui suis estranger, si j'eusse continué à servir? Le consul Terentius Varro perdit par sa coulpe la bataille de Cannes; néantmoins, quand il retourna à Romme offrir le reste de sa vie pour ayder à sa République réduite en extrémité, il ne fut rejetté, ains reçeu bien pour avoir espéré d'icelle. On ne peut imputer au S[r] de S[te] Aldegonde qu'il ait perdu Anvers; il la rendit au temps qu'elle ne se pouvoit sauver. Et quand j'eusse esté du costé des Estas avec 12,000 hommes, je n'eusse peu la délivrer; car, ayant veu les superbes deffences que avoient faites les Espagnols, je tien qu'elles estoient inforsables. Ce que j'en dis est pour la compassion que j'ay de voir des personnes de mérite souffrir par leurs concitoyens sans occasion. En ces tempestes si terribles, comme on doit rigoureusement punir les proditeurs [1] de leur patrie, aussi

[1] traîtres.

doit-on honnorer les bons patriotes, voire les supporter ès erreurs légers, et tous ensemble s'entreaccourager à bien faire.... Genève, ce 9 nov. 1587.

Vostre.... fidèle amy,

LA NOUE.

* LETTRE XXXI.

Le Comte de Leicester au Comte Maurice de Nassau.

Monsieur mon fils, comme pour le service du pays je désire présentement envoyer quelques deniers du trésor de Sa Majesté vers la ville d'Ostende, pour le payement de la garnison illecq, et n'ayant icy aulcune commodité de pinaches [1] de la Royne, je vous ay bien voulu requérir qu'il vous plaise incontinent m'envoyer le Capitaine Eeuwout den Bont, ou Capitaine Heel, avecq son bateau pour convoyer le dict trésor jusques à la dicte ville d'Ostende, et ferez service au pays et à moy amitié très-agréable. Et sur ce, Monsieur mon fils, Dieu vous ayt en sa saincte garde. De Flessingues, déc. 1587, *stil. no.*

[2] Vostre très-affectionné cousin et père,

R. LEYCESTER.

* LETTRE XXXII.

Le Comte Maurice au Comte Guillaume Louis de Nassau. Menées en Frise pour la paix.

Monsieur mon frère, depuis celle que je vous ay escript ce jourdhuy, j'ay esté adverty de lieu bien seur, qu'aulcuns de vostre gouvernement tâcheroient par toutes voyes pour entrer en traicté de payx avec l'ennemy; voires

[1] Pinasse *sorte de bâtiment de charge, qui va à voiles et à rames.*
[2] Vostre — père. *Autographe.*

qu'ils seroient d'intention de commettre légation particulière avec des articles particuliers devers l'ennemy. Ce qui me fait prier bien instamment d'en prendre ce regard que vous sçavez convenir et estre nécessaire, et trouver moyen par lequel vous puissiez empêcher une chose tant préjudiciable à ces pays et nommément à nostre maison, et sur tout que pour le moins rien ne soit faict ou résolu, sans commun advis de messieurs les Estats et particulièrement de Hollande et Zélande.

Je vous ay escript à mon retour de Zélande comme le tout s'estoit passé illec; depuis j'ay eu advertissemens que les affaires de la dite province se commencent à tourner en fort bon estat et qu'ils sont bien paisibles et à repoz.

Vous aurez veu les lettres que le Comte de Leycester a escrit à ceulx du Conseil d'Estat, par laquelle il leur déclaire comme il a résigné ses charges entre les mains de sa Ma[té]. Ce qui se présentera icy daventage, je vous en advertiray. Et sur ce, après mes humbles recommandations en vos bonnes grâces, je prieray Dieu vous donner, Monsieur mon frère, en toute prospérité, heureuse vie et longue. De la Haye, ce dernier de mars 1588.

[1] Vostre bien humble frère à vous faire service,

MAURICE DE NASSAU.

A Monsieur, Mr. le Comte de Nassau Catz., Gouverneur et Capitaine général de Frize, mon bon frère.

* LETTRE XXXIII.

Le Comte Maurice au Comte Guillaume Louis de Nassau. Sur les articles de paix mis en avant par la Reine d'Angleterre.

Monsieur mon Cousin, je croi que vous aurez veu les articles que Sa Ma[té] d'Angleterre a donnez à noz députez, qui sont allez vers elle, touchant le fait de la paix, entre lesquels est celuy qui touche la religion en

[1] Vostre — service, *Autographe.*

telles termes; "Et quant à la religion auront liberté de "conscience et de religion." — Cest article m'a semblé dangereulx, premièrement parcequ'il est couché le dernier, ores qu'il doict estre le premier, car Richardot a tousjours pippé les Flammengs et Brabançons, leur disant qu'on accorda des aultres articles, puis qu'on feroit bien du point de la religion; mais, leur ayant donné du miel en la bouche pour leurs biens, par après il leur a fait quitter la religion. L'autre raison est, qu'il est évident que l'exercice de la religion seroit perdu et ouverture faite aulx papistes et tous aultres herétiques d'avoir aultant d'avantage que les nostres, voire plus, estants appuyez de l'authorité du Roy. Et d'aultant que nostre maison, qui a tant travaillé et a tant espandu son sang, y a si grand intérest, j'ay mandé les ministres des Esglises des principales villes de ce pays pour le sixième d'avril, *stilo novo*, pour avoir sur ce leur advis; de quoi je vous ai bien voulu advertir, comme aussi je ferai de ce qui suivra cy-après. Au reste je vous prie de prendre garde diligemment sur Lewarden et principalement sur Haerlinghen, car je sçay pour certain que Verdugo y a entreprinse, et que desjà par trois fois il est parti pour l'exécuter, et pour tant je vous prie aultre fois y avoir l'oeil, et si vous pouvez, faites y vous mesmes quelque voyage pour recognoistre à l'oeil la place et quelz moyens il pourroit avoir affin d'y remédier, mais surtout qu'entre les soldats des garnisons il n'y ait des traistres. Et sur ce, après mes humbles recommandations en voz bonnes grâces, je prieray Dieu vous donner, Monsieur mon Cousin, en bonne santé, heureuse vie et longue. De la Haye, ce dernier de mars 1588.

[1] Vostre bien humble frère à vous faire service,

MAURICE DE NASSAU.

A Monsieur, Mons. le Comte Guillaume Louis de Nassau Catzenelnbogen, Gouverneur et Cap^{ne} gén^{l} de Frise, mon bon frère.

[1] Vostre — service. *Autographe.*

† LETTRE XXXIV.

Le Comte Guillaume Louis au Comte Maurice de Nassau. Intrigues en Frise pour la séparer de la Généralité.

Monsieur, il faut que je vous confesse, à mon grand regret, que les députez des deux principaux quartiers de mon gouvernement, à savoir d'Ostergo et Westergo, assemblez sur le Landtsdag (qui se traîne encores jusques en la septième semaine) se sont tellement portez presques en toutes leur délibérations, mesmes sur le point de la paix, qu'on peut apercevoir clerement qu'ils ne cerchent qu'une désunir et séparer[1] des provinces voisines et confédérées et mesmes de leur propres villes, lesquelles, grâces à Dieu, sont mieux résolues, estant les humeurs du plat pais du tout altérez et infectez par les sauveguardes de l'ennemy, desorte que j'ay grand occasion de demeurer sur mes guardes, et employer tout soing et diligence, afin qu'ils n'attentent quelque chose pire que les discours et crieries sur le Landsdach, qui seront à mespriser, tandis qu'il n'y a aucune apparence des effects; dont je me doute maintenant de plus en plus, voyant qu'ils se déclarent trop et que personnes de telle qualité et entendement s'y meslent, qui plustot se tiendront du tout à couvert que de se descouvrir par vaines paroles sans penser à quelque chose plus haute. Or d'autant qu'il y a encores bon remède pour rembarrer ces gens et d'asseurer ceste province pour la généralité, ne me défaillant autre chose, sinon un quatre cens soldats ou trois compaignies, veu que nostre régiment est par trop affoibly, ayant une compaignie envoyé à Hasselt à l'instante requeste de vous et de messieurs les Estats-généraux; deux autres vers Otterdum[2] pour empêcher les desseins de l'ennemy, lequel tasche par force de réparer les dyckes;

[1] *Il y avoit d'abord* désunion et séparation. *On a oublié de changer* qu'une *en* à se.

[2] *Village à l'est de la province de Groningue, au S. E. de Delfzyl.*

outre cincq compaignies cassées il y a environ un an; je vous ay bien voulu prier, comme je fais de mesme les Estats d'Hollande, que je puisse estre secouru et accommodé avec trois compaignies ou quatre cens hommes pour un brief tems, dans lequel j'espère par certains moyens que j'ay desjà résolu, rompre et anéantir les projets de ces mal-affectionez, de sorte qu'il n'y aura puis après grande crainte qu'ils puissent nuire et à la cause commune. Vous suppliant de rechef bien instamment que ne me veuillez esconduire pour ceste fois; car sans cela ceste province [ne] sera en péril, bransle et hazard, avec grand intérest de la cause commune et les provinces voisines. Je ne laisserai de vous accommoder pareillement en cas de besoing de tout ce qui me sera possible, et ne faudray de vous renvoyer les trois compaignies susdites bientost.

A tant, Monsieur, après mes très-humbles recommendations, je prie Dieu de vous maintenir en toute prospérité. De Lewarden, ce 20me de juing 1588, *st. vet.*

Au Conte Maurice.

† LETTRE XXXV.

De la Noue à .... Dispersion de la flotte d'Espagne. (MS. P. BR. 97.)

...... Ils avoient desja en eux mesmes (ainsi qu'on dit) départy vostre Royaume [1], suivant le projet du Sr Don Juan d'Austria; mays le duc de Parme a esté frustré de son attente et a veu à son nez ranverser les charriots d'Egypte. Dieu est admirable en ses oeuvres, qui brise les desseins du monde, lorsqu'ils pansent estre prests de crier victoyre. Certes sans ce coup la Religion eust été bien foulée aux pieds, et fault que nous honorions vostre heureuse Royne et vostre nation, puisque Dieu l'a honorée la faisant ministre pour conserver ses Eglises en ceste

[1] L'Angleterre.

grande dispercion et pour dompter l'orgueil Espagnol. Je croy que le gentil Draq[1] se servira de l'occasion et voudra encore avoyr sa part de la flotte des Indes. Si vous eussiez fait la paix il y a six mois, qui n'eust pu estre guères bonne, vous n'auriez aquis ceste réputation d'estre les maistres de la mer Océanne et d'avoir affoibly vostre ennemy capital pour six ans. Ceux qui ont conseillé de résister à l'Espagne peuvent voyr à présent l'utilyté de leur conseil, car en vous sauvant vous sauverez les autres; je parle humainement, car je sçay que le Seigneur est nostre force. L'Espagnol voulloit prendre la Flandres par l'Angleterre, mays vous pourrés plustost prendre l'Espaigne par les Indes; c'est par là qu'il la fault miner, et ung Espagnol ne me l'a pas aultres foys nyé. Somme, Dieu vous a mys ès mains de belles occasions, au moins il le semble à ceux qui sont au loin, mays vous qui estes près sçavez les commodités ou incommodités. Nostre France se réveilleroyt-elle point au bruit de vostre victoire pour pencer à son relèvement? ....

... Je m'esbahys que les Princes Protestants n'ont honte de ne faire rien au bénéfice des oppressez qu'ils voient à leurs portes tailler en pièces; aussy ne seront-ils point couronnés, comme ceux qui valeureusement s'emploient, et si je crains une aultre chose, que l'année prochaine ils n'ayderont au Roy de Navarre. A ceste heure les reitres disent qu'ils ne marcheront qu'ils n'ayent assurance de troys moys en Allemagne, ce qui est impossible de faire. Quant est-ce que Dieu me fera la grâce de me mettre auprès de ceux qui font bien, et loin de ceux qui ne font rien, qui peuvent assez congnoistre que la cause est commune! Je feroys quasi le voeu que ung fist unne foys qu'il estoyt indigné contre ceste nation, disant que, si jamays il dancoyt les Allemandes, jouoit de la fleute d'Aleman, et mangeoyt brochet de la sausse d'Alemagne, qu'il vouloit qu'on le lui reprochast. J'espère pourtant que la grandeur de vos trophées les incitera à émulation, pour

[1] Drake.

vous ayder à la manutencion de ceux qui font profession de l'Evangile....... 17 août 1588.

† LETTRE XXXVI.

Le Comte Jean de Nassau à ...... Justification de la conduite des Etats envers le Comte de Leicester.

Ernvester insonders günstiger Herr und freundt. Nachdem ich ausz Ewerem schreiben verstanden wie das allerleij seltzam geschrei und *judicia* von den Niederländen bei Euch und frembden nationen spargirt worden, dardurch viel gutter leutt, so zu den Niederlendischen sachen jederzeitt ein gutt hertz zugetragen, irre und perplex gemacht, also das sie nicht wiszen was sie lenger von den Niederlendern, welche nunmehr so vieler nationen *auxilia* gebraucht und mit niemandts sich solten vertragen können, halten und judiciren sollen, so hab ich nicht vorüber gekondt, wiewohl ich 's ungern thue, sinthemahl von diesen betrübten intricaten doch wichtigen sachen über feldt gefehrlich viel zu schreiben, Euch zum wenigsten etwas zuzufertigen, damit Ihr und andere, so weitt von der handt seit, aus dem zweiffel und irthumb gebracht und nicht aus falschem geschreij unschuldig beträngter leut verdammet. Undt damit ihre [der] sachen grundt desto clerer verstehen möget, musz ich disz vorher gehen laszen das in den Niederländen diese form zu regiren von alters her gebreuchlich ist gewest, das nemblich die Hertzogen von Burgundt, und hernachher Maximilianus, Philippus, Carolus V, mit einem rath aus den fürnembsten Niederlendischen Herrn, auch ethlichen gelerten und erfahrnen personen erwehlet, so man den Rhatt von Stadten oder *Conseil d'Estat* [nennt], alle wichtige sachen berathschlaget und resolviert haben, wie dan Carolus V, als er seiner Ma^t^ muhme frau Margareth und schwester fraw *Mariam*

zum general guvernement der Niederländen bestellet, ihnen diese regel und instruction geben das sie alle sachen in gerürtem rath proponieren, die stimmen umbfragen, und nach dem meisten und besten stimmen schlieszen solten; solche alte form haben die Niederlendischen provincien nachmals begert zu underhalten, und bei der handlung mit der Kön. Ma^t von Engelandt und dem Graven von Licester voraus bedingt das sein Exc. regiren solle mit solcher authoritet als die *Guvernatores* in den Niederlanden in vorigem zu regieren pflegten, und sonderlich das seine Exc. alle sachen verrichten solle mit vorgehender reiffer berathschlagung des Raths von stadten, so einstheils von den provincien ihme zugefügt, einstheils durch sein Exc. selbst erwehlet solten werden; ist auch bewilligt das zwen Engelendische Herrn im selben rath sitzen und stimmen solten. Nun hatt sich 's alsobaldt im anfang seiner Exc. regierung zugetragen das ettliche böse und gefehrliche leutt sich ohn einige rechtmeszige vocation *oblique* eingetrungen, den ordinari rath verdechtig und verhast gemacht, das der Grave von Licester mit ihnen allein in der camer, und mit hindensetzung des ordinari raths, die wichtigste haubtpuncten daran des landts wohlfarth oder verderben gehangen, abgehandelt; darausz gefolgt das sie den gutten frommen Herrn in allerleij miszbrauch und fauten geführet; das in vielwege wieder alt herkommen undt privilegiën der lande gehandelt, das ettliche mandaten publicirt, dardurch, im fall sie beharrlich gehandthabt solten sein worden, alle nahrung, reichthumb, und zu defension des landes nöttige mittel solten weggenommen sein; das in geldtsachen übel gehauset, das kriegsvolck übeler als jehmals zuvor bezalett, und zu ämbtern und groszen befelchen etwan verdechtige und geferliche leutt gebraucht sein worden, wie man mit Deventer und der festung für Sütphen gesehen.

Als diese und andere unordnungen und grobe fauten darin sein Exc., als ein frembder und der Niederlendischen humoren und sachen unerfarner Herr, durch bösen rath

leichtlich zu führen, was die general Staten dahin gezwungen das sie, ihrer schuldiger pflicht halben damit sie den Vatterlandt verwandt, seiner Exc. zu gemüth füren, und in Engelandt nachschreiben müszen was unheil und inconvenienten daraus ferner zu gewarten, imfahl nicht bei zeitten beszer rath gepflegt und zu den sachen gethan würde, haben die *calumniatores* allenthalben under den gemeinen einfältigen mann gestrewet das die stadten sein Exc. durchausz meistern, deroselben ihre autoritet benehmen, selbst herrschen und regiren woltten, und darmitt die statten zum eusersten möchten verhast gemacht werden, haben dieselbige *calumniatores* allenthalben auszgeschriehen und die gemeinden überredt das die Königin albereit resolvirt hette zwantzig tausendt zu hülff und beistandt in die Niederlände von newen zu schicken, solches aber were durch obangeregt unzeitig schreiben der stadten an seine Exc. umbgestoszen; mit welchen zwantzig tausent [nun] es die warhaftige meinung hatt, dasz das parlament oder staten in Engelandt die Köningin gebetten sich öffentlich gegen Spanien zu declariren, mit gutwilliger anbietung, im fall ihre Ma^t ein offnen krieg wollte anfangen, das sie, die staten, alsdan, über alle schatzung und contribution, so sie der kron *ordinarie* geben, noch 20,000 man, ohne der Ma^t kosten, so lange der krieg wehren möchte, wolten underhalten. Ire Ma^t aber haben das parlament für solche praesentation gedancket, und angezeigt das sie aus wichtigen erheblichen ursachen sich noch zur zeitt so weit nicht köndte einlaszen; also ist es nur ein *conditionalis praesentatio* gewest so von der Köninginn nicht acceptirt, und geschieht den general Stadten im Niederlandt gar unguttlich das ihnen die ursach zugemeszen wirdt dardurch angezogene zwantzig tausendt man sein auszen plieben. Ferner sein die general Staten beschuldigt worden das sie die Königin die Souverainetet über die Niederlände nicht recht angetragen und deferirt, sondern daszelbige mit solchen frembden anhängen, *conditionibus* und bedingen sollen gethan

haben, dardurch der Köningin verweigerung und abschlägige antwort verursachet were worden, welches ebenmessiger gestalt ohne grundt gesagt wirdt, sinthemahl die Königin mit allem müglichen ernst und fleisz ersucht das sie sich für ein Princeszin über die Niederlände woltt declariren laszen, mit anbietung eben derselben hocheitt, macht und autoritet so Carolus V in den länden gehabtt; solches aber hatt ihre Ma^{t} platt abgeschlagen und vermeldet das sie niemandt das seine nehmen, aber sonst mittleidliche hülff den beträngten gern leisten wolte. Disz müszen die *calumniatores* selbst nunmehr für ein warheitt bekennen, jedoch suchen sie ein andern knoden, und sagen die Königin solte die Niederlände wohl acceptiert haben, da die staten die privilegiën hetten wollen übergeben und quitiren. Uff solch falsch *praesuppositum* von der Königin gemüth, erregen sie ein ohnzeittige disputation, ob man die souverainitet über die Niederlände mit oder ohne vorbehalt der privilegiën solle deferiren, welche disputation schier den meisten stanck under den einfeltigen leuthen hatt gemacht, dar sie doch unnötig, unzeittig und eben soviel ist als ob man über den *pactis dotalibus* viel haders und zancks erwecken wolte, da doch die braut ihren consens und *nuptias* gantz und gar verweigertt.

Da aber ihre Ma^{t} einigermaszen zu annehmung der länden affectionnirt wehre, möchte man von den conditionen sprechen, uff welchen fahll dennoch nicht zu vermutten das ihre Ma^{t} bedenckens haben soltt den Niederländen ihre alte *privilegia* zu bestettigen, viel weniger ist von einer christlichen und ihrer weisheitt halben berümbten monarchin zu supponiren, das sie begeren solt das man ihr und ihren erben ein *purum & absolutum imperium, pro nutu & libitu regnandi* solt einreumen, in ansehung das dergleichen *regna in christiano orbe* nicht sein. Uhraltte gesatzs, ordnungen und policy, bei welchen einige *respublica* und province lange zeitt herkommen, geblühet und prosperiert, sein nicht dargestalt plötzlich über ein hauffen zu werffen; dan, als der weise man sagt:

qai dissipat sepem mordebitur ab angui. Carolus V hat etliche stück der Niederlanden mit dem schwerdt gewonnen, und nichts da weniger denselben ihre privilegia gelaszen; ingleichen die Römer, so die halbe welt mit gewalt under sich bracht, haben nicht in den überwundenen provinciën alle ordnung und gesetz umbgestoszen, sondern als weltweise leutt, in solchen provinciën da sie einige gute policey gefunden, die *autonomiam* vergönnet. Das man sagen will: die Potentaten mögen nicht so angespannet werden; es lasze sich nicht thun das die stadten und underthanen den groszen Hern ziel und masz vorschreiben und alles contrerolirn wollen; solches sein nur heuchler und ohrenbleser wortt, so bey die tyrannen und nicht rechtmeszige Königen gehören. In Engelandt selbst regiert die Königin nicht ohne privilegiën und gewisze maasz, sondern communicirt und schleuszet alle wichtige sachen mit dem parlement oder staten des landts, dardurch ihre autoritet mit nichten vermindert, sondern das *imperium* desto mehr versichert undt bestettigt wirdt. In den Niederländen haben die erbherren solche püncten daran das gantze landt interessiert war, jederzeit mit vorgehabten rath, wiszen und willen ihrer ritterschaft und stedte verrichtet, als zum exempel, haben sie schatzung und contribution heben, newe gesatz und ordtnung machen, die alte verendern, krieg anfahen, oder bündtnus und allianciën aufrichten wollen, ist alzeit (da nicht etwas der Herr tyrannisch und unbestendig handlen wollen) mit vorgehender berathschlagung und bewilligung der Staten geschehen; den beschriebenen rechten sein auch dieselbe erbherren nicht weniger als die underthanen underworffen gewest, dergestallt das der geringsten underthanen einer gegen den König gehörtt worden, auch mannichmahl recht und urtheil, auch execution deszelbigen erhalten. Eben dieselbige regirungsform ist von alters in Franckreich gewesen und ist noch in den meisten, ja allen Königreigk der Christenheitt, da nitt etwas die rechte ordentliche regirung in tyrannei gerathen;

dan ein solch regiment da einem haubt alles ohn einrede erleubt ist, gehörtt in die Türckey und Moscow, und diejenigen so solches von einer Evangelischen Christlichen Königin, wie die von Englandt ist, praesupponirn und vermuten, beweisen damit ihren groben unverstandt, sinthemahl sie ihrer Königlichen Ma[t] selbst hierdurch unehr und verkleinerung anthun.

Disz ist der rechte grundt und general bericht von alle dem geschwetz so in den Niederländen umbgangen und weiter under die nachbauer spargirt mag sein; daraus ich hoff das Ihr gnugsam verstehen sollet das die arme Niederlender mit lauterm ungrundt gescholten, und in verdacht als ob sie dermasz [im ketzelicht] weren und sich mit niemandts accommodiren köndten, gezogen worden; da sie doch dem Graffen von Licestre alle ehr, reverentz und schuldigen gehorsamb bewiesen, mehr authoritets und befelchs eingereumet als vor hundert jharn her keinem Guvernator daselbst wiederfahren; niemandts verstendiges über seine persohn, sondern allein über ettliche falsche hypocriten und heimliche *fautores* der Spanier, oder zum wenigsten ehrgeitzige undt eigennützige leutt so sich bei seiner Exc. eingetrungen, welches dem frömbsten Fürsten undt Hern wiederfahren kan, geclagt, und nachmals ihnen lieb und werth halten und nach seiner wiederkunfft sehnen, wünschen und verlangen. Allerlei andere kleine particulariteten zu schreiben, acht ich nicht allein unnötig, sondern ist auch über den weiten weg bedenklich, und zu gar [1] odieux; so sein mir auch alle secreten nicht bewust, sondern hab diese general sachen aus fürnehmer glaubwürdiger leutt so mit darin gebraucht, gesprochen und communicationen vernommen, welche mir auch sonderlich disz gesagt: das der freyherr von Buckhorst, so von ihrer Ma[t] wegen in Hollandt kommen allen eigentlichen bericht anzuhören und ihrer Ma[t] zu referiren, alszbaldt der general Staten justification und entschuldigung angenommen, ein volkommen genuegen und contentement

[1] sogar.

daran gehabt, und declariert: er were erfrewet das die sachen sowohl und anders geschaffen als mann ihrer Ma^{t} und Exc. in Engelandt understanden zu persuadiren. Es ist auch sonsten fürhanden gewest das die Staten ein *apologiam* und ausführlichen [sotten] bericht solten in druck verfertigt haben, damit nicht der gemeine man gantz und gar durch falsche opinionen und einbildung überwunden, wie dan albereit die sachen auf's papier gebracht waren; als aber obgedachter Herr Ambassadeur ankommen, und selbst bekennet das es eittel calumnien gewest, auch angenommen der Staten unschult ihrer Ma^{t} und Exc. zu referiren, hatt man, zu vermeidung weiters geschwetts und sonderlich sein Exc. zuw ehren, gerürte *apologiam* liegen laszen und supprimierett.

Soviel belangt das in den Niederländen, und sonderlich durch des Herrn Printzen zu Uranien sohn Grave Moritzen zu Nassau, ein reconciliation mit Spanien heimlich und ohn vorwiszen der Kon. Ma^{t} in Engelandtt gesucht werden solte, solches kombt aus derselben wurtzel her so alle diese böse früchten vortgebracht; das nemblich ambitieuse und eigennützige leut ihren *scopum* nicht wusten zu erlangen, sie musten zuvor alle ehrliche fürneme leutt verhast und verdechtig machen; den das die general Statten nimmermehr einem spanischen frieden werden vertrawen, ja das sie gefehrlich achten einige meldung darvon zu machen, ist gnugsam zu spüren aus einem schreiben so gedacht Staten an die König. Ma^{t} in Engelandt von wegen des Königs in Denmarcks, ohne der lande wiszen, angestelter underhandlung, newlicher zeit gethan und des H^{n} Printzen sohn hatt sich deszen überflüszig bei S. Exc. purgiertt, weist auch wohl das er nimmermehr einige gnadt oder verzeihung bei den Spaniern zu hoffen, dieweil sein Bruder Graf Philipsen, so doch das geringste wieder Spanien [nicht] gethan, in ewiger gefengnusz gehalten und keine erlösung erwerben kann.....[1]

[1] *Cette lettre, sans date, est écrite avant que le Comte eut connoissance de la mort de Leicester* (septembre 1588).

* LETTRE XXXVII.

Le Comte Guillaume Louis au Comte Jean de Nassau. Nouvelles de France.

—

Wolgeborner freundlicher lieber Herr Vatter, wiewohl E. L. ich ausz mangel gelegener botschafft fast in dreien monaten nichts geschrieben, so hat sich doch auch mitlerweil nichts schreibwürdigs in disen länden zugetragen, also das ich nochmals wenig materiën hab deszen E. G. ich möchte theilhafftig machen, dan es ist alles in alten wesen; jedoch die unversehenliche veränderungh in Franckreich gibt diesen länden etwas newer hoffnungh, und mag uns die zeit leren was Godt Almechtig ferner darausz machen wil. Man sagt starck das die Parisianer geruffen haben: *Vive le Roi d'Espaigne!* und das sie des Princen von Parma hülff begeren, aber es ist noch zweiffelhafftig ob sich der von Parma wirdt wollen darin misschen; für ein erstes schickt er gleichwohl vil kriegsfolks uf die frontieren naher Franckreich, und hergegen hat der Khünig den Hertzog von Longueville mit etliche thausent uf St Quintin abgefertigt den von Parma den pasz zu wehren, imfal er vortrücken wolte, dergestalt das es sich villeicht zutragen möchte das sie zusammen wachszen. Mitlerweil haben diese lände sich zu erfreuwen das gegen sie nichts attentiert und des feindts gewalt divertiert wirdt.

In Engellandt ist ein starcke schiffrüstung welche nun alle tage naher Portugall affaren solle. Diese lände schicken auch vier und zwantzig schiff uf dieselbe reise; Gott der Her wolle in glück verleihen. — Der Khönig von Fezza und Maroco ist mit in die verbündnus genommen, und sol noch unlängst einen eignen Ambassadeur zu Londen gehat haben, welchs vilen nicht gefelt. — Don Antonio hat verheischen, so baldt er zu landt khomt, mit seinem kriegsfolck den religionsfrieden zu publicieren. — Die stadt Berck ist durch den Graven zu Neuwenar

glücklich proviandirt..... *Datum* sehr eilents ausz Lewarden, den 13[ten] *februarij* 1589.

[1] E. L. untertheniger gehorsamer sohn
WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAUW.

Dem Wolgeb. Hern Johann den Eltern, Graven zu Nassauw... meinen freundtlichen lieben Hern Vatter.

† LETTRE XXXVIII.

Le Comte Guillaume Louis au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Wohlgeborner freundtlicher lieber Her Vatter..... mein freundtlicher lieber Vetter Graff Moritz hat mit vorgehenden reiffen rhat die meutische knechtt in Gertruydenberg belegt, die vorn jahr mit zwei mal hundert thausent gulden gestilt sein worden und jetzs von neuwen anfiengen die Staten zu trotzen und vil ungehorsams zu beweisen. An die landtseite nach Breda haben sich die unsere uff und neben den teich gantz starch vergraben, dermaszen dasz sie vertrauwen, da gleich die meutmacher sich an dem feindt ergeben wolten, es solle der feindt (so nur diesen eintzigen pasz hatt) nicht ankhommen khönnen. An der waszerseitten liggen vil orlogsschiff und andere platten schiff so dazu gebauwt sein das sie die cartauwen khönnen tragen, mit welchen albereit ein grosze breche gemacht ist; man hatte aber den 24[ten] *Martij*, widerwertigen windts halben, noch nit khönnen stürmen. Der Printz von Parma helt sich mitlerweil mit seinem meisten kriegsfolck uf den frontieren naher Franckreich, und läst sich ansehen das er uf *occasiones* warte den Guisianischen parthei einige hülff oder heimlichen vorschub zu thuen, dan öffentlich menght er sich noch nit in die Französischen sachen.

[1] E. L. — sohn. *Autographe.*

Ich hab den 10[ten] *Martij* ein anschlag uf Delffzyl, einen fürnehmen ort in Gröningenlandt, gehabt, darin alle nötige vorbereittung sich dergestalt glücklich angelaszen dasz ich gentzlich verhofft Gott solle glück geben; es ist aber die zeit noch nit da gewest; jedoch ist desselben tags sovil auszgericht dasz ich den feindt ausz eine andere schantz, daran gleichwohl nicht soviel als an Delffzyl gelegen, mit gewalt getrieben; und dieweil derselb ort nur anderthalb stund gehens von Gröningen und der stadt vil abbruchs daraus geschehen kan, hab ich alsobaldt eine neuwe starcke schantz daselbst ufwerffen laszen, und ist mir über solchen geringen werck dennocht die ehr widerfharen das Verdugo selbst mit seinen kriegsfolck sich zu uns genehertt und nicht desto weniger ansehen mueszen das das werck, so über die 14 tag gewehrt, seine volkommenheit erreicht. — Die Englische flotte so die Khöningin im negsten herbst zu widereinfürung des versagten Khönings Don Anthonio hat angefangen zu rüsten, auch diesen Niederlände und den Khönig von Fezza zur hülfleistung bewegt, ist noch zur zeit nicht abgefaren naher *Portugal;* weisz nit ob etwan die ingefallene verenderungh in Frankreich auch bei der Khöningin neuwe *consilia* verursacht..... Datum Lewarden, den 2[n] *Aprilis* 1589.

[1] untertheniger gehorsamer sohn,

WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAUW.

Dem Wolgebornen Hern, Hern Johan,
Graven zu Nassauw, Catzenelnbogen...
meinen freundtl. lieben Hern Vatter.

* LETTRE XXXIX.

Le Comte Guillaume Louis au Comte Jean de Nassau. Perte de Geertruidenberg.

Wolgeborener freundlicher lieber Herr Vatter, alsz

[1] untertheniger — sohn. *Autographe.*

E. L. ich zum letzten bei Johan Engelhardt und meinen diener M[r] Niclas geschrieben, hatte ich und alle gutte leutt dieser ort gutte hoffnung das die meutische knecht in Gertruydenberg zuh gehorsamb und die stadt wiederumb an die vereinigte provinciën solte gebracht werden, welches leider übel gelückt, und ist die stadt wenig tage darnach dem feindt eingereumt und überantwort, nemlich den fünften dieses monats *Aprilis*. Mein Her Graff Mauritz hatte an der waszerseiten ein grosze lengde von der stadtmauren läszen niderschieszen, in meinung dadurch den sturm anzubringen; dieweil aber die meutische sich angenohmen als ob sie begehrten zu vertragen und bei wehrenden gesprech (damit ein tag zubracht ward) heimlich gearbeit und die breche vermacht, auch one das unser kriegsvolck widerwertigen windts halben mit den schiffen in die breche nicht khommen khönnen, so hat man den sturm verweillen und auszstellen mueszen; hierzwischen khombt der feindt so starck an, das rhatsamer gefunden ist mit dem leger ufzubrechen, als den ungewiszen auszgangk zu erwarten und mehr stette in gefahr zu stellen so mit auszfürung dieses kriegsvolcks geblöst waren. E. L. sende ich hiebeiverwart ein placat der general Staten darin E. L. mehr umbstende und particulariteten zu befinden, wie dan auch ettlichermaszen und zimlich diejenige darin werden angewiesen so das garnison in Gertruydenberg in seinem ungehorsamb und muetwillen gehalstarckt und mit unrichtigen hendellen diesen schaden verursacht, und hernachher als sie gern gewolt, denselben nit haben verhueten khönnen. Esz hatt der feindt viel damit gewunnen, dieweil er schier gantz Brabant hiemit befreyt und sich kheines überfals und streuffens des orts zu besorgen, und ist zwar diser vortheil des feindts gröszer als der schade den die lände darbei leiden, sintemal mit ettlicher orlogsschiffen wol zu wehren ist das der feindt ausz Gertrudenberg khein auszfälle in Hollandt thun khan. Der privat verlust aber vor meins Hern Printzen hochmilter gedechtnus erben ist sehr grosz, und gehett hiemit die schöne

fischerey und das vornembste von den übrigen einkkommen, so vor'm feindt biszdaher erhalten worden, auch dahin, daran dan E. L. mit intereszirt sein, dieweil gentzlich zu besorgen das E. L. schwerlich einige bezahlung werden erlangen khönnen, ehe und bevor Gott der Her einige verenderung zum beszern stąndt verleihet.

Für wenig tagen ist ein brief interceptirt so der oberst Verdugo an seine bekhanten in Brabant schreibt, darin er auch der sachen von Gertrudenberg gedenckt fast uf dise meinung; das wol etwas für den Khönig gewunnen sei, aber doch an einem dorff in Franckreich vil mehr verloren werde. Welche wort bezeugen wie hoch der feindt die sachen in Franckreich acht, und wie vil ime daran gelegen. Men hört alhie noch nit anders als gutte zeittungen aus Franckreich. Das nemlich der Khönig von Navarre eins jars bestandt gemacht und ime eine stadt Le Pont de Sey [1] an der Loire ingereumbt habe, das der Khönig die Stadt Angiers mit gewalt zu gehorsam bracht, und nunmehr viel andere grösze stette so von der ligue gewest anfahen zu wancken, weigern garnison von der ligue einzunehmen, wollen auch wenig contribuieren, zweiffel nicht E. L. werden von solchen allen fernere und gewiszere particulariteten haben. Die Englische flotte ist den [zehnten] dieses naher Spanien gefahren; Gott Almachtig woll inen glück und segen verleihen, damit sie den Spaniern in irem landt sovil zu schaffen geben das sie den armen Christen an andern örten mueszen ruhe laszen; derselbig wolle auch E. L. in glückseligen wolstandt und langdaurige gesundheit gnediglich bewaren. *Datum* Lewarden, den 23[ten] April 1589.

[2] E. L. undertheniger gehorsamer sohn

WILHELM LUDWIG GRAFF ZU NASSAUW.

Dem wolgebornen Hern Johan den Eltern Graven zu Nassauw Catzenellenbogen ... meinen freundlichen lieben Hern Vatter.

[1] Cé. [2] E. — sohn. *Autographe.*

LETTRE XL.

La Princesse d'Orange au Comte Jean de Nassau. Elle se recommande à son bon souvenir.

—

Monsieur mon frère, je vous suplye n'atribuer à faute de bonne voulonté, ny à oublyance du devoir que je vous doy, le peu que vous recevés de mes lettres, mais je suis icy en lyeu où y se présente sy peu d'ocasion pour vous escrire, que je suis souvant fort en crainte que vous m'estimés nonchalante de me ramentevoir en vostre bonne grâce, ce que je vous suplye ne penser point, car c'est chose qui m'est sy chère que je la tiens en ce monde pour un de mes plus souverains biens. Fayte moy donc tant d'honneur, de me la conserver et de croyre que n'y a rien que je désire avec tant d'affection, que de vous faire paroistre que l'honneur que j'ay receu de feu Monseigneur vostre frère, demeurera perpétuellement en ma mémoyre et qu'y n'y a rien qui me [serat] sy agréable, que de fayre service à ce qui luy est sy proche, que vous, Monsieur mon frère, à qui, pour toutes nouvelles, je diray que vos petites nièces et mon fils, votre petit neveu, se portent bien. Il a esté tout cest hyver fort malade de fyévres, mais à cest heure il commance à se bien porter. J'espère que Dieu me conservera ce gage que j'ay sy cher de Monseigneur son père. C'est toute ma consolation et unique playsir. Vous serés, Monsieur mon frère, assés informé par d'autres de ce qui se passe en ces quartiers, où de nouveau nous avons fait une perte bien grande en la ville de St Guertreudenbergue. Vous sçavez quel intérest cela aporte à ceste mayson, qui certes est réduycte maintenant à tel point, que je ne sçay plus commant les enfans et moy avons moyen de nous entretenir, selon l'honneur de la maison. Dieu y veuille pourvoir par sa bonté et certes nous en avons bon besoing. Je le suplye, Monsieur mon frère,

qu'il vous donne très-heureuse et longue vÿe et vous suplye de me tenir tousjours pour

vostre bien humble et obéissante seur,

LOUYSE DE COLLIGNY.

A Midelbourg, ce 28 d'avril 89.

A Monsieur, mon frère, Monsieur le Conte Jan de Nassauw.

* LETTRE XLI.

Le Comte Jean de Nassau au Comte Guillaume-Louis. Nouvelles.

Wolgeborner freundlicher lieber sohn .... Herr Thomas vom Krychingen, freyherr, welcher nuhn ein zeittlangk alhie gelegen, führet dem König in Franckreich vier fahnen reutter, so 1200 pferdt starck sein werden, zu, und, wie ich versehe, so wirdt meiner schwagers Grave Conradts zu Solms sohn, Grave Eberhardt (welcher gar ein feiner Herr ist, so viel sprachen kan, undt den nechsten zugh auch mitt in Franckreich gewesen, da er dan über ettlich undt 20 wunden, stich und schösz bekommen, undt wohl zu wünschen das in den Niederländen solche und dergleichen Hern mehr wehren) bey seiner des von Krichinges [L.] sich für einen obersten-leuthenamptt gebrauchen laszen, und dan noch ein junger Graff von Wittgenstein und villeicht auch der junge Graff Ernst von Solms, welcher hiebevor im Niederlandt gewesen, mittreitten. — Wolgedachter Graff Eberhardt und der von Wittgenstein haben innerhalb wenig wochen alhie uff sinn sich inn das Niederlandt begeben undt dem kriegshandel daselbsten, wo sie anderst hetten underkommen mögen, beywohnen wollen. Weil ihnen aber inmittelst diese gelegenheitt vorgestanden, ist ihnen gerathen worden das sie noch diesen zugh mit in Franckreich thuen, undt, wan ihnen Gott der Herr daherauszer

wider helffen würdt, sich alszdan hinunder in die Niederlandt begeben solten. Weil man dann gewiszlich in den Niederlände mitt der zeit auch gutte leuth bedürffen wirdt, es auch zu vorderst meinem Vettern Grave Moritzen, wie auch insonderheit d. L. nitt allein rhümlich, sondern auch, meines erachtens, woh verträglich sein sollte da sie solche undt dergleichen gutte leuthe befördern hülffen, so habe d. L. ich darum himitt ahndeuttung thun wollen, der zuversichtt, wenn das werck mit der landtrettung (darvon d. L. ich zu mehrmahln geschrieben undt darahn gewiszlichen, wen man es rechtt bedenckett, nitt allein den Niederländen, sondern auch Teutschlandt, Franckreich undt allen bekennern der Göttlichen warheitt hoch undt viel gelegen ist, undt darinnen insonderheitt Graff Moritz undt d. L. den Niderländen, undt Engellandt fürnehmlich, wie auch Teutschlandt, grosze dhienst ohne dero beschwerung thun könten) einen fortgangk gewinnen möchte, das man solche und dergleichen persohnen sehr nützlich soltte gebrauchen können. *Datum* Dillenbergk, den 10ten Maij A° 89.

D. L. getrewer vatter,

JOHANN.

Ahn meinen g. Hern sohn Graff Wilhelmen Ludwig, in Frieszlandt.

* LETTRE XLII.

Le Comte Maurice au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Monsieur mon oncle, ayant pleu à Messieurs les Estats généraulx des provinces unies de ces Pays-Bas dépêcher le Sr docteur Honradius vers Allemaigne, pour de leur part et les affaires de ces provinces se trouver devers aulcuns Princes et aultres Seigneurs illecq, et m'ayant le dit docteur faict entendre sa délibération de passer par

Dillenberch, j'ay estimé estre de mon debvoir de ne le laisser partir les mains vuides ou sans l'accompaigner de mes lettres, tant pour me ramentevoir bien humblement en vostre souvenance que pour vous asseurer du regret que j'ay de ce que la difficulté du temps qui court m'oste les moiens de vous faire par bons effects paroistre l'entière et syncère dévotion que j'ay à vostre humble service, auquel m'employeray tousjours très-volontiers par tous les moiens qu'il plaira au Sr Dieu me donner toutes les fois que je recepvray l'honneur de vos bons commandemens, vous priant me continuer aussi la bonne volonté que de tout temps il vous a pleu me monstrer, et dont je vous demeure perpétuellement obligé. Il ne tient à moy que vous n'ayez plus souvent de mes nouvelles, mais, partie par le danger que les messagiers trouvent aux chemins, partie par l'ambiguité des affaires de deçà, je suis empesché de faire en cest endroict ce que je vouldrois bien et mesmes me seroit bien souvent nécessaire, afin de pouvoir en plusieurs occurrences estre honnoré de vostre bon advis et conseil. Je n'useray icy de long discours sur l'estat présent de nos affaires, puisque par ce dit porteur vous serez assez amplement adverti de ce que depuis quelque temps ençà s'est passé en ces quartiers, et comme l'ennemy, après avoir au commencement de l'hyver passé, levé le siége de devant la ville de Bergues sur Zoom, n'a rien attenté, bien que depuis quelques sepmaines ençà il est venu avec quelques forces des environs de Gueldres; mais ne pouvons encores cognoistre son desseing. Vous aurez desjà assez entendu le meschant tour que nous ont faict les gens de guerre qui ont esté en garnison en la ville de Geertruydenberg, ayans si traîtreusement vendu et livré la dite ville à nos ennemis, et pouvez juger, Monsieur mon oncle, oultre la perte que le pays faict par le moien de la dite ville, le grand dommage que cela apporte à Messieurs mes frères, Mesdemoiselles mes soeurs et à moy; cependant toutesfois, puisque par dessus tant d'aultres pertes qu'avons faictes, il plaist au Sr Dieu nous visiter en ceste sorte,

nous le prenons patiemment ainsy qu'il nous vient de sa main. Et présentant en cest endroict mes bien humbles recommandations en vos bonnes grâces, je supplieray Dieu vous avoir, Monsieur mon oncle, en bien parfaicte santé, heureuse et longue vie. A la Haye, ce 17me jour de may 1589.

[1] Vostre humble et très-obéissant fils à vous faire service,

MAURICE DE NASSAU.

A Monsieur, Monsr le Conte Johan de Nassau etc.

LETTRE XLIII.

G. Frinck au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Wolgeborner Graff.... Die Spanischen seint in Bomlrewerdt, daer Loevenstein in ligt, mit umbtrent 100 pferden und 600 soldaten gefolgt, und vermeint das hausz Brakel abzulauffen, aber desselbst ist innen solcher guter widderstandt gethaen das sie sonder ichtwas auszzurichten abziehen mussen; nhun machen sie gegen Hemmert über an der Bomlrewerdtsche seitten auf die Maesz eine schansz, und haben etzliche grosse pleytten und pontten auf der Maszen liggen damit sie auf eine reisz hondert man in den Bomlrewerdt (so fern innen nicht resistiert wirdt) künnen brengen. Die unsseren verstarcken sich täglichs, und verhof sie sullen nicht allein des feindts weittern infal verhinderen, sondern auch in kurtsen einen gutten abbruch thun, darzu dan Gott Almechtig seine gnadt wil verleihen. Zu Bergen op Zoom hat man sich auch besorgt, wegen der Engelschen so darinnen liggen, einer veränderung; verhof aber das sulchs nhunmehr durch die abgesande, so vor etzliche tagen dahin gereist, sal richtig gemacht sein. Es wirdt nhun erst des Hern Printzen

[1] Vostre — service. *Autographe.*

doit[1] von villen recht beclagt und erkant, und was authoriteit und erfarenheit thun kan. Gott Almechtig, hof ich, wirdt's noch in besseren standt schicken als wir verdienen...... Man verwacht teglichs alhier etzliche gesandten ausz Engellandt, Millordt Bockhorst und Wilkes; was die guts brengen sullen, sal die zeit lehren. 20[ten] Maij 1589.

E. G. undertheniger diener,

G. FRINCK.

Dem Wolgeb. Graffen und Hern, Hern Johannen, Graffen zu Nassau etc., meinen gnedigen Hern.

† LETTRE XLIV.

Le Comte Jean de Nassau à la Comtesse Marie d'Orange. Affaires de famille.

Mein freundwillige dienst und was ich ehren, liebs und guets vermagh zuvor, hochgeboren, freuntliche, liebe dochter. Nachdem von E. L. und dero ahngewhanten ich nhun ein lange zeitt hero ghar nichts vernommen, also das ich nitt wissen können ob E. L. gestorben, oder unser vergessen, oder Spangisch worden, oder was sonsten die uhrsachen seien, so habe ich nitt underlassen mögen...... E. L. mit diesem meinem unförmblichen schreiben zu ersuchen, damit sie also daraus desto bhasz zu erkhennen und abzunehmen das es, Gott lob, mit uns alhie der obangeregte gelegenheit nicht allein kleine [habe], sondern das, ob ich whol nhumer fast alt und grauw bin und mit dem schreiben gantz übell fortkommen khan und mherentheils dictiren musz, ich doch zu anzeigung meines gutten willens diese bottschafft und gelegenheit nit hab verseumen, noch fürüber gehen lassen mögen.

E. L. woltte ich in wharheitt gernn offt- und dickmhals

[1] todt.

schreiben, so hab ich doch nit allein gar selten und langsamb bottschafft zu derselben, sondern fürwhar ohn underlasz dermassen vil zu thun und zu schaffen dergleichen ich noch nie gehabt, und mir desto weniger möglich underweilen ahn E. L. und andere guette freundt zu schreiben; dan, beneben dem das der kriegszhandel und sonderlich das Spangisch und Ligisch oder Guysisch volck uns nhun ein zeit hero sehr nahendt uff den halsz kommen, auch offtmals sich allerlei drauwung vernhemen lassen, auch mir des Gravenstandt und unserer einigungsverwhantten sachen je langer je mher uff den halsz kommen und vast allein obliegen, so bin ich jetzo und nhun ein zeithero, seither D. Andreas sich ghen Marpurg mit seiner hauszhaltung begeben und mir von hausz ausz dienett, also mitt dinern blosz und mit geschefften beladen, auch nhun ein zeithero, von meinen schwager Grave Albrechten dermassen vexirtt worden, dasz ich mich kaum regen und wenden, noch sonsten ettwas rechtschaffens gedencken oder verrichten khan....

Vil haltens darfür mein vetter Grave Ludwig, der hochzeiter, habe so grosz verlangen nit, dan S. L. nit gern zu disem heyrhatt kommen dieweil die hochzeiterin nit zum schönsten ist. Wan dan E. L. mit so vilen exempel vorgangen wirdt, und derhalben billich were das sie dermhal eins bedechte das nit gutt sei das der mensch allein, sondern ein gehülffen habe,.... und nicht lenger dem *Philippo* (welcher sich dünckhen liesz dasz der herr Christus, wan er schon vor 200 pfenning brodt hette, nicht so vil volcks speisen könte, noch der sorgfeltigen *Marthae* und denen welche sich bekhümmern was sie essen und drincken und wovon sie sich kleiden und mit ihren khinderen nheren und erhalten sollen), sondern vilmher S^t. Petern (welchen ob er wholl ein ganze nachtt vergebens gefischt, doch uff den bevelch und nhamen Christi sein netzs auszwarff und vill visch finge) folgeten, und es gleich uns anderen einmhal in Gottes nhamen wageten und darbey zu gemuett fhüreten das sie ihren elttern und sonsten guetten rhatt

zu folgen schuldig weren, so habe ich nit underlassen wollen E. L. hierhan zu erinderen, und deroselben ihr gewissen zu rhueren. Ich habe Gott vertrauwett, und nit uff die gutte zeitt gewartett, darumb hatt er mich auch nhunmehr mit 30 khinderen und khindtskinderen begnadigtt und gesegnet und bin deren in khuertz, geliebt's Gott, nochmher gewertig.....

Da es anderst nit werden und E. L. zur sachen thun werden, so werde ich, als der vatter, darzu thun müssen, und, ehe die zeitt also unnützlich hingehen und verlauffen soltte, einen Westerwalder und landtsmhan, damit ich desto bhasz mit zusehen könne, auszsuchen, und mich so vill mechtigen um von E. L. wegen das jawortt von mir geben, dan man nitt allemhal, noch zu langh, den kinderen und verwhenten döchteren [klientschen] und ihren willen lassen musz. E. L. thuen baldt zur sache, oder ich fhare fortt; wollen sie nicht, so müssen sie wholl...... *Datum* Dillenbergk, in eill, den 3[ten] *Junij* A° 89.

E. L. dienstwilliger getreuwer vatter,

JOHAN.

Ahn Freuwlin Marien zu Nassaw
undt Uranien.

* LETTRE XLV.

Le Comte Jean de Nassau au Comte Maurice. Nouvelles.

—

Hochgeborner freundlicher lieber Herr und Vetter. Ich hette zwar, meins einfalts, darvor gehalten das dem Niederlandt so wohll mit dem jezt vorstehenden zugk in Franckreich, alsz auch mit dem vor einem jhar, alle nutzliche dinst hetten geleistet, und beyden Evangelischen theil in Franckreich und Niederlandt damit viell können erspart werden, wan nuhr leutte gewesen welche sich der sachen undernehmmen; woltte auch verhoffen, demnach

der König von Franckreich sich jtzo zimlich [ahnlest], und der König von Navarra bey demselben im credit und ansehen, wie auch Monsr de la Noue und andere gutherzige leuth mehr sein sollen, E. L. soltten der Graveschafft Burgundt und Uranien halben, wohl etwas fruchtbarlichs ausrichten mögen, und uff den fahll sie dan nit gelegenheit und mittel hatten solch werck in Franckreich zu sollicitiren, daszelbig ettwa durch H^{n} Thomaszen von Krichingen, so dem König von Franckreich jetzo thausent geferdt zufürth, wie auch andere unsere verwanthe undt freunde welche mit wolgem Hern Thomaszen dismals forttgezogen und, meines ermeszens, bey beiden Königen von Franckreich und Navarra und deroselben kriegsvolck, so wohl für sich selbsten, alsz auch durch Monsr de la Noue und andere unserer christlichen religion zugethane, wie auch dem Feldtmarschalck Casper von Schönbergk, solches anregen und treiben zu laszen; darzu ich dan, so fern E. L. gemueth und meynung ich desfals wiszen köndte, so vil ahn mir ist, gern alle mögliche beförderung thun, und desfals ahn meinem vleisz und gutten willen nichts erwinden laszen woltte..... *Datum* Dillenberg, den 10ten *Juny* A^{o} 1589.

E. L. dienstwilliger vetter,

JOHAN.

Ahn Grave Moritzen zu Nassau
und Uranien.

* LETTRE XLVI.

Van Reidt au Comte Jean de Nassau. Eloge du Comte Guillaume-Louis.

—

Wolgeborner, gnediger herr. E. G. danck ich undertheniglich für die ehr so dieselb mir erzeigt, zu dem sie ire gedancken von zweiter veränderung deroselben sohns, meins auch gnedigen Hern Graf Wilhelm Lud-

wigs zu Nassaw, in solchem gnedigen vertrawen mir offenbaren, und thue solche ehr je so hoch achten als einige recompens so einem diener für seine langwerende trewe dienst khönne widerfaren. Ich sol aber E. G. zu undertheniger antwort nit bergen, das dero sohn von seiner G. neigung in dergleichen sachen noch zur zeit gegen mir im geringsten nichts verlauten laszen, villeicht dieweil die alte affection noch zu grosz, oder das dise unruhwige leufte und tägliche sorge andern gedancken desto weniger rhaum laszen. So ist mirs auch bedencklich seine G. dazu zu persuadiren und zu reitzen, und halte es dafür das ein wenig verzugs nach gelegenheit Irer G. sachen nit uneben khomme, damit zuvor die alte beschwerungen abgelegt und man sich mit denen zu auszfürung solches wercks nottwendigen mitteln desto basz versorgen möge. Alzeit sollen E. G. mir gnediglich zutrawen, das ich mit allem fleisz dahin arbeiten sol, damit E. G. rhat beszer weder zuvor gebraucht und gefolgt werde, dazu E. G. sohn nit allein für ime selbst aus schuldiger pflicht geneigt, sondern auch deszelben desto mehr wirdt bedürftig sein, dieweil S. G. für Ire person, wegen abgangs der gräflichen und hern heuser in diesen landen, nichts zu rhaten noch vorzuschlagen wiszen. Ich bitt auch höchstes fleis E. G. wollen jenem ehrendieb kheinen glauben zustellen, welcher fürgeben, als solte dero sohn, von wegen des hoffmeisters tochter kheine fehl oder mangel an den Vatter spüren können, darausz ferner zu argwonen, das es E. G. sohn eben wie *Pamphilo*, davon Terentius schreibt, gehn möchte, dan solchs ist eine vergifte *calumnia*, wie andere mehr so derselb man angebracht, welcher mit solchen hasz und neidt gegen den hofmeister entzündet, das er keines menschen verschont, wan er nur den hofmeister verhast machen möge. Wolgemelter mein gnediger her helt sich desfals so mäszig und eingezogen, das alle ehrliebende daran ein gefallens. Sonderlich kan ich zeugnus geben, das S. G. des hofmeisters tochter so wenig anspricht,

das sie ihnen khaum in einen monat gutten morgen wünscht. So ist auch S. G. nach der vätterlichen heimsuchung und entfangen kreutz von Gott dem Almechtigen dermaszen erbawt, das sie kheinen tag one lesung göttlichs worts laszen paszieren. Was S. G. nach verrichtung der landsachen (derentwegen sie schier alle tage mit den Staten zu rhat gehen) für zeit übrig ist, das wirt zum reitten und abrichtung junger pferde angewendt, welches seiner G. einige recreation ist. Andere lasteren so heutigen tags leider so gemein sein, das sie fast bei der welt für kheine schande geacht werden, hab ich niemals bei S. G. gespürt. Reide, 4 *Julij* 1589.

E. G. undertheniger diener

E. REIDANUS.

A Monseigneur Monseigneur le Comte
Johan de Nassau.

* LETTRE XLVII.

Le Comte Guillaume Louis au Comte Jean de Nassau. Succès militaires dans la province de Groningue.

Wolgeborner freundtlicher lieber Herr Vatter. Ich zweiffel nit E. G. werden ausz dem gemeinen geschrey schon vernommen haben, wie das Godt Almechtig mir unlengst inn Gröningerlant eine kleine victorie und mittel verlihen hat, das ich disen länden ein zimlichen dienst gethan; nicht destoweniger, dieweil ich weisz das E. L. nach den umbstenden und particulariteten verlangens tragen, die nicht so eigentlich mit lauffenden zeitungen werden überbracht, hab ich derselben nit bergen mögen das ich im vergangenen *Martio* einen anschlag uf Delfzyl gemacht, und denselben so weit getrieben das ich aus allen vorbereitungen, die sich nach meinen wunsch sehr glücklich anlieszen, nichts dan ein glücklichen auszgang vermueten khondt. Das kriegsfolck hatte ich underm

schein das garnison in Otterdum, so nahe bey Delfzyl gelegen, abzuwechseln, unvermerckt dahin bracht, also das weder der feindt noch auch der gemeine man in Frieszlandt (für denen die meiste khunst zu bedeckung der anschlege gebraucht werden muesz, sintemal mancherley humeuren darunter und der feindt alle khundschafft durch sein heimlichen anhang bekhomt) ichtes verstehen khönnen; auch hatte ich eben zur selben zeit ein anschlag uf eine kleine schantz, Ementil genant, ein meil wegs uf der westseiten von Groningen, deren der stat nit wenigh gelegen, angestelt; einstheils das principal werck destomehr zu verdunckeln und den feindt des Delffzyls halben sicher zu machen, einstheils ime ursach zu geben einig kriegsfolck aus den garnisonen zu versamlen, den meinen gehn Ementil under augen zu schicken und under andern die besetzung in Delffzyl zu vermindern; welches dermaszen wol gelückt, das nur fünffzig man darin plieben, zu dem war mein kriegsfolck in groszer stille und geheime ans landt gesetzt, zwo gantzer stunden under des feindts festung verborgen gelegen, ein petart an die pfordt geschraubt, und mangelte nichts dan denselben anzuzünden, welches derjenig so daruff bestelt ware nicht gethan, vielleicht das ime Gott das hertz genommen, oder, wie er sagen will, das er von andern verhindert sei worden. Ich were gern selbst dabei gewesen, hab aber allein aus dieser ursachen zurügk bleiben mueszen, damit der anschlag desto unvermerckter auszgericht werden müchte, sintemal ich von einer stadt zur andern nit reisen khan, der feindt hat die khundschaft, und leichtlich hette erachten khönen das etwas besonders vorhanden gewesen, im fal ich mich uf den wegh nach Otterdum hette begeben. Nach diesen fehlgriff bin ich blöde gewest fernere anschläge, ob ich wohl derselben etliche under handen die ich gantz gewisz achten thete, fürzunehmen, dieweil der feindt uf den Hollendischen grentzen sehr proszperierte und ich sorge trueg mit vielfältigen anschlägen den feindt anzulocken und *sedem belli*

uf mein guvernament zu ziehen. Alsz aber im anfang Junij Verdugo vil kriegsfolcks versamlet und sich understanden obgerürte schantzen Newenzyl und Ementil mit ufwerffungh einer neuwen festung von Frieszlandt abzuschneiden und auszzuhungern, welchs meinen guvernament ein unleidlicher schaden were gewest, und ich gleichwohl nicht so sterck werden khöndte ine aus seinem vortheil zu trieben und mehrgemelte schantzen Newenzyl und Ementil mit gewalt zu entsetzen, hat mich gedeucht die rechte zeit zu sein des feindts fürnemster örter einen zu versuchen, der gewiszen zuversicht entweder denselben zu erlangen, oder zum wenigsten Verdugo zu zwingen, das er die seine entsetzen und die meine verlaszen mueste; darin mir Gott so genedig erschienen, das es beides gelückt ist; dan, als ich anfenglich mit meinem kriegsfolck ungefehrlich in die achthondert starck zu schiff nach dem Upslach, welches der ort ist daselbst sich Verdugo beschantzet, gefaren, ein virtheil meil von dannen zu landt gesetzt, und ein schein geben als ob ich daselbst mein heil versuchen und die meine entsetzen wolte, bin ich baldt wiederumb zu schiff gangen und mit zwei halbe cartaunen nach Reide, so an der ostseiten von Gröningen gegen Embden über, uf einer ecke oder schmallen strich lants ligt, gefaren, daselbst mit glücklichen windt den 12ten Julij des abendts gar spädt ankhommen, und noch dieselbe nacht ein theil kriegsfolcks verordent, den schmallen strich damit Reide an Gröningerlandt stoszet, an beiden seiten zu verschantzen, damit Verdugo von der seiten den belagerten nicht möchte zu hülf kommen; und dieweil noch ein dam were, über welchen der feindt mit reuter und geschütz zu mir khommen khönnen, uf welchen dan eine kleine schantz lag, eine meil wegs höher als Reide, Swagsterzyl genant, hab ich eine halb cartaue mit groszer mühe, dan das erdreich was moraszig, über horden dafür gebracht, und den 13ten Junij das garnison nach etlichen gethanen schüszen zum ufgeben bewegt; welches, ob es wol in groszer eil zu-

gangen, hat dennocht sobaldt nicht geschehen khönnen das nicht Verdugo noch vor'm ufgeben dazu khommen und sich mit etwan fünffzig lanciers (dan dem fuesfolck war unmüglich so baldt zu folgen) allernegst bei mir sehen laszen, in hoffnung den belegerten durch seine gegenwart ein muet zu machen, damit sie möchten halten bisz der entsatz ankheme; aber es ware zu spätt, welches Verdugo dermaszen verdroszen, das er den bevelchhabern über daszelb garnison hencken wollen, darüber derselb entlauffen und bei mir dienst genommen. Da ich nun hiedurch von dem pas zu lande genugsam versichert und Reide zu waszer mit den orlogschiffen beschloszen hatte, hab ich den 14ten Junij nahe hinangeschantzt, in der nacht beide cartaunen gepflanzt, und den 15ten anfangen zu schieszen. Der feindt hatte daselbst zwo schantzen, die eine hart am waszer, die andere etwan 200 trit davon, uf einer kleinen höhe darinnen ein grosze kirch stundt so fast die gantze schantz erfüllet. Die kirch hab ich erst angriffen, der zuversicht es solte der stein umb sich schlagen und den belagerten schaden zufuegen, welcher gleichwohl nicht so grosz gewesen, dieweil es weicher dufstein war, so mehr staubs als stücke und trümmern von sich warff. Uf den namittagh hab ich das geschütz ruhen laszen, dieweil ich spürte das der feindt zwischen dem laden vil zeit und weil hatte die lücken zu füllen, und hab zwei kleine stück ausz Otterdum, so nur ein meil wegs von Reide, und noch zwei von den orlogschiffen alle von 10 ℔ holen laszen, damit dieselbe zwischen den groszen abgehen und dem feindt das arbeiten verbieten möchten. In der nacht zwischen den 15ten und 16ten khamb Verdugo mit al sein gewalt in den nechsten dörffen uf ein vierteil meil wegs bei meinen läger, macht vil feuwerzeichen seine ankhunfft den belagerten zu verstendigen, daruff ich mit alle den meinen die gantze nacht in ordnung gestanden und seiner erwartet und von den geradesten ettiche wenig im feldt herumb lauffen laszen, damit sich niemants durchstechen

und in oder ausz Reide khommen khöndte, welches mir auch geglückt, also das weder Verdugo von den belegerten noch diese von ime (wie ich nach dem ufgeben erfaren) kheine eigentliche khundschafft vernemen khönnen. Ich hab auch in der nacht zweēn schusz mit den groben stücken thun laszen, damitt Verdugo zu mercken das ich seiner ankhunfft halben das geschütz nicht wiederumb zu schiff bringen wolte. Den 16ten des morgens zeitlich haben alle 6 stück gearbeit und bisz uf den mittag unabläszig continuiert. Die freuwdigkeit des kriegszfolcks ist bei dem geschütz zu verwundern gewest, dan sie nit allein daszelbigh mit iren händen angezogen, sondern auch, als eins von den kleinen stücken von 10 ℔, so man in die 200 tritt über ein flache wiese one einige blendung oder vortheil, ehe das es hinder die schantzkorbe kham, ziehen mueszen, uf halben weghe in ein kleinen graben stecken bleiben, und je lenger je mehr gesuncken, haben sie horden und bretter hinzugeschleifft und, unangesehen das sie der feindt mit handrören erreichen khöndt, nicht abgelaszen bis sie es herausz gearbeit und hinder die schantzkörbe gestelt; welches, meines erachtens, den feindt sein hertz am meisten genommen hat, dan, als etwan ein stunde darnach die kriegsleut in der ordnung gestanden und das ansehen geben als solte man zum sturm lauffen (obwol die breche nicht gnugsamb), hat der feindt die huete ufgesteckt und begert zu vertragen, auch beide schantzen ufgeben, daraus ziehend allein mit seinem plünder und das gewehr hinderlaszend. Ich hab proviand und pulvers gnungk darin funden, und weisz nichts das dem feindt so sehr entgegen gewest als die enge der festungh, darin er sich wenig regen oder mit retranchieren zurügk weichen khönnen. Das fenlein so in Reide gelegen ist meines vettern Graff Hermans von dem Berge gewesen. Wiewohl nun S. L. und mehr andere an des feindts seiten iren verlust zu extenuieren disen orth etlichermaszen verachten, wie auch zwar in ansehung der schlechten festung und fortification die vic-

tori desto geringer geacht werden mag, so khan ich doch mit warheit schreiben das Reide nechst der stadt Gröningen der fürnemste ort in diser provinci ist, dadurch denen von Gröningen die meiste proviand zukhommen, und solche commoditeten mitbringt das ich hoff die general Staten sullen dadurch bewegt werden das glück und occasion wahrzunehmen und mir die handt zu bieten das disz quartier vom feindt gantz befreiet werde. Mitlerweil Verdugo mir alhie zuzihet und vergebliche hoffnung hat Reide zu entsetzen, hat mein oberster leutenant, der Freijher von Sed[l]nitz[1] 90 wagen mit proviand in den Newenzijl bracht, dergestalt das derselb ort nunmehr gnugsam versorgt ist bisz im winter, zu welcher zeit die waszer hie zu lande grosz werden, und ich mancherleij vortheil kriege die schantz weiter zu versehen, wo nicht der feindt gantz und gar davon abzudringen.

Datum Reijde, den 18ten Julij 1589.

E. L. untertheniger gehorsamer sohn,

WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAU.

Dem wolgeb. Hern Johan den Eltern,
Graffen zu Nassau ...... meinen
freundlichen lieben Hern Vatter.

LETTRE XLVIII.

Royborch[2] *au Comte Maurice de Nassau. Nouvelles de France.*

Monsieur. Despuis les dernières lettres que je vous escrips de Tours, il se sont passées beaucoup de choses en nostre France estranges, que la commodité ne m'a permis de vous mander, tant pour le péril et difficulté quy se trouvoit és chemins, que pour ne trouver personne en quy confidemment je peusse commettre mes lettres; joinct aussy que nos affaires estoient sy meslées et embrouillées, qu'à la vérité je ne vous eusse sceu rien escrire d'assuré, et mesmes, Monsieur, que les mauvaises

[1] Sedlnitzki. [2] p. 125.

nouvelles s'entendent et se sçavent toujours plustost que les bonnes, quy est cause que je ne doubte aucunement que vous n'ayez assestost sceu nos malheurs passés, et Dieu le veuille qu'ils le soient et que nous ne vous puissions rien mander doresnavant que toutes choses bonnes et prospéres et pour vous et pour nous; car sans faulte, Monsieur, quand la France sera en repos et aura du bien, Messieurs les estats et tout leur pais y particyperont; c'est une mesme cause que la vostre et la nostre et laquelle je suis tout certain que Dieu, qui est le très-grand et souverain juge, conservera en son bon droict et équité de sa justice. Je vous escriray donc, Monsieur, de nos affaires et comme le Roy à présent se comporte généreusement et avec un courage magnanime à l'encontre de ses ennemis. Vous pouvez avoir sceu comme, après la mort du feu Roy, ne pouvant conserver en gros ceste belle et grande armée qui estoit soubs l'authorité du dit feu Roy, il fust contrainct de la séparer en trois; une partie fust baillée à Monsieur Longueville avec deux mil Suisses, et commandement à Monsieur de la Noue de ne bouger d'auprès luy et faire la guerre en Picardie; l'autre partie fust baillée à Monsieur le maréchal d'Aumont, fort serviteur de sa Majesté, avec aussy quatre mil Suisses pour faire la guerre en Champagne et en Bourgongne; l'autre partie, qui est la troisième, le Roy la retinct auprès de luy avec six mil Suisses et mil ou douze cens chevaulx françois. Monsieur de Montpensier commande à l'avangarde de sa dicte armée, et le reste de toute ceste belle armée du feu Roy, quy estoient bien environ encores deulx mil chevaulx, se sont retirés chez eulx et aussy quelque nombre d'infanterie. Mr. de Longueville et Monsr. le maréchal d'Aumont peuvent avoir de cavallerie françoise à chacun de cincq à six cens chevaulx; toutes fois je pense que Monsieur le maréchal d'Aumont en peust avoir davantage de six cens, car la plus grande partie de la noblesse de Bourgongne et de Champagne se sont retirés avec luy; d'infanterie françoise ils en peuvent avoir trois ou quatre

mil chacun. Au temps de la séparation de ceste dicte armée le Roy s'estant acheminé en Picardie ung peu devant, et ce pour accompagner le corps du feu Roy, qui fust mené à Compienne, il eust nouvelles comme les forces qu'amenoit Mr. de Nemours, estoient arrivées près de Paris et que ses ennemis s'assembloient pour venir à luy, mais néaumoins que ce ne pouvoit estre encores de sept ou huict jours. Les forces du Duc de Nemours estoient de cincq à six mil Suisses, mil Piémontois et trois cornettes de raistres, quy fesoient quelque six cens chevaulx tout au plus. Il avoit aussy deulx ou trois cens chevaulx françois et peu d'infanterie; enfin sa Majesté se résolust de parachever son dessain et continue en ceste vollonté de séparer sa dicte armée, joinct que, comme j'ay dict cydessus, il ne la pouvoit retenir pour plusieurs causes, qui seroient trop longues à raconter. Je diray en passant que la mort du feu Roy avoit tellement estonné et abbatu le courage de toute la noblesse, que chacun ne savoit où il en estoit, somme que pour se résouldre à quelque chose de bon, il falloit qu'ils allassent passer leur doeuil chez eulx et pour le moins la plus grande partie. Le Roy donc prend son chemin droict en Normandie où, à l'occasion de quelque biquoque et méchant lieu renfermé, il sesjourna en la dicte Normandie pour les prendre; ce qu'il fist, comme Neufchastel, Gournay et autres petis lieus qui incommodoient les passages de nos villes les unes aulx aultres. Le Duc de Mayenne cependant ne savoit à quoy se prendre, voiant ainsy nos forces séparées; toutesfois, à cause qu' Estampes incommodoit Paris, il délibére de l'aller attaquer, et estoient desjà auprès, lors qu'il fust adverty par ceulx de Rouen que le Roy les avoit assiégés et que s'ilz n'estoient secourus promptement, qu'ils couroient fortunne. A la vérité sa Majesté fust huict jours devant, pour les incommoder seulement et pour faire vivre son armée, et non pour les assiéger; toutesfois, sy le secours du Duc de Mayenne ne fust venu, nous y eussions peu demeurer d'avantage et peut-estre y tenter quelque chose.

Le Roy estant bien certain que les ennemis estoient à deulx journées de luy, se retire vers Dieppe, les ennemis sachant le Roy rétiré, séjournent, et le Roy sachant aussy fort bien le séjour de ses ennemis, qui estoient à quatre journées de lui, se résoult d'aller attaquer la ville D'oeu, à six lieues de Dieppe, le long de la marine; c'est une petite ville qui est à Madame de Guise. Les ennemis ayant l'advertissement de l'entreprinse de sa Majesté, marchent pour aller secourir la place, mais elle fust prinse le jour mesmes quand sa dicte Majesté arriva, laquelle y mist garnison, puis s'en retourna vers Dieppe en délibération d'attendre ses ennemis et de les combattre, et de faict il vint loger à Arques le lendemain, qui est ung chasteau et ung bon village au bas, à une bonne lieue de la dicte ville de Dieppe. Toute son armée y logea ceste nuict et le lendemain au matin avec Mr. le maréchal de Biron il vint prendre et choisir au dessus du dict chasteau d'Arques une place de bataille fort avantageuse, qui est sur un beau côteau, et la fict fort bien retrencher, somme qu'en deulx jours tout son camp fust clos et renfermé de très-belles et grandes trenchées. Toute l'armée y travailloit et luy mesmes le premier. Il est vray qu'aulx soldas françois et aulx Suisses il leur fesoit donner ung [tesloy] par jour sans les munitions. L'ennemy, en ce temps que je vous dis, n'estoit qu'à dis lieus de nous. J'oblyois de vous dire, Monsieur, qu'au desoubz de nostre camp et du chasteau d'Arques il-y a une petite rivière qui va jusques à Dieppe et est entre deulx côtaus [1]; la mer y a son flus et reflus, et avons tousjours nostre passage libre pour aller à Dieppe ou d'ung costé de la rivière ou de l'autre, s'il ne sépare leur armée en deulx. S'ils le font nous sommes forts pour battre l'unne des moitiés, pour retourner à nos dits ennemis. Ils se résoulurent, premier que de venir à nous, de reprendre et Neufchâtel et la ville D'oeu, affin de n'avoir rien derrière eulx qui les incommodast. Ce qu'ils firent et puis après vinrent droict

[1] coteaux.

à nous, où ils sont maintenant, et y a six ou sept jours. Ils n'ont encore rien faict digne de gens d'honneur, et n'ont rien attenté où ils n'aient estés battus à bon escient. Ils vouloient venir prendre le faubourg de Dieppe, quy estoit ouvert de tous costés, mais nous l'avons aussi si bien retrenché, qu'ilz n'y osent mettre le nez. Avec nostre camp d'Arques nous gardons encores le faubourg avec mil ou douze cens arquebusiers. Mr. de Chastillion le garde et y commande; le maréchal de Biron à Arques; et sa Ma[té] va d'ung lieu à l'autre où il en est de besoing, avec quatre ou cincq cens chevaulx de renfort, sans les gardes ordinères, sy tant est, que l'ennemy fasse mine d'attaquer quelque chose, comme il a faict par deulx ou trois foys, où en ung effort qu'il a voulu faire, il a perdu sept vingts hommes sur la place quy luy furent tués et vingt cincq ou trente gentilshommes quy furent prisonniers, et entre lesquels y avoit sept ou huict capitaines. Tous les jours nous tuons des leurs en plaine campagne. Quand le Roy veust avoir son plaisir, il vient au dict faubourg de Dieppe, où commande Mr. de Chastillon, qui est de delà la rivière, et quy s'appelle Lepolet, et faict sortir cent, deux cent, trois cent chevaulx pour faire quelques charges à leurs gardes de cavallerie, sy tant est qu'ils s'approchent de trop près, mais ils n'attendent jamais et fuient tant qu'ils peuvent.

De Dieppe, ce 20[me] de septembre 1589.

Vostre très-humble et obéissant serviteur.

ROYBORCH.

A Monsieur, Monsieur le Conte de Nassau.

LETTRE XLIX.

La Comtesse Marie d'Orange au Comte Jean de Nassau. Réponse à la Lettre 44.

Meinen frundtlichen dinst undt was ich sonst aus kint-

liche treu mehr ehr, lips[1] und gouts[2] aus gronde meines hertzen vermach, seij E. L. yderzeit zuvoren, wolgeborner frundtlicher hertz alderlipster her Vatter .... Nachdem ich aus E. L. brieff kan versten, so ducht mich das es drausen als gout ist, den man heurt dohin schir anders niet den fon[3] hochzeit undt kinttauff. Ich wult das ich mich bisweillen dar wünschen mucht, das ich auch von alle dy freit[4] was teilaftig künt sein, den hir ist leider wenig kortzweil; man heurt tegelichs anders nicks den von krich und beschweren. Der feint hat for etzelich zeit Heusden belegert gehat, und leidt eum[5] den Bochs undt im Bomellerwert; es schien sy wollten eins aufgezoghen sein, den, wy ich verste kan, so ducht mich sy haben sich bedacht und bleiben nou noch dar. Gott geb das es alles wol vergehen mach! Mein brouder Graff Moritz, sampt dem Graff von Hohenloe undt mein vetter Graff Philips, leien do auff eijn ort das Vorden heist, niet weit von Thil, eum den feint zu weren, so fil es mügelich ist, das ehr niet Tilerwert inkright. Ich hat wol verhoft gehat wir sollen eijns eijn ent von dy krige gehat haben, aber mich ducht es wert y[6] lenger y ergher, ydoch wir weren ons, so fil es mügelich ist, das der feint sunderlichs nicks hat künnen krigen, den dysen sommer ist nicks verloren worden den Gertrudenberg, welches for ons wol in particulir eijn grosser schaden ist, wy E. L. wol dencken kan; aber gegen moutwille und veraderaij[7] von dy soldaten dy drinne lagen, kan man sich niet hüten; weil's aber Gottes wil so ist gewest, mus man gedult haben. So ferne ons folck noch eijn monet oder 6 wogen[8] künnen weren, das der feindt niet weiters inreist, sol ich hoffen es sol kein nott mer haben dasse dis jar was aus solle richten, den der winter auff handen kümt, undt wan es dan dy hohe wasseren hat, so künnen sij in dy quartieren niet lange bleiben. Nou, ich hoff der libe Gott sal ons noch helffen, das es mit alle sachen

[1] liebes. [2] gutes. [3] von. [4] Freude. [5] um. [6] je. [7] Verrätherey. [8] Wochen.

zu eijn gelückselig ent werden kommen, welches ich Im von hertzen bit, auff das wir eins in rouhen [1] müchte leben, do ons alle, verwar, von hertzen nach verlangt, den dise jamer undt elent haben lange gewert, doch man kan gegen des Heren wil niet, undt müssen ons zufrieden stellen wy er 's macht, den Ehr weis was ons selich ist, drum müssen wir nicht verzagen und Im vertrouwen; Ehr kan 's enderen undt alles zum besten sicken [2] wan es Im gefelt. Dysen handel mit Franckreich soll ich meinnen es wert in fille sachen gros enderong [3] geben, undt diese länden auch niet schedelich sein; es ist gewis eijn gros werck Gottes das es so weit kommen ist das eijn christelick küninck regiren mach; dem Almachtigen hab lob undt danck undt verleij genade das ihr Majesteit, sampt das ganse küninckreich, for allem ongelück behüt undt bewart mach werden, undt helffen das alle sachen mügen gereigen zu fortpflantson [4] der christeliche religie undt wolfart der gemeinte, wy ich auch hoff das geschen sol, undt das wir alsden eijns in fridt undt ruhen werden mügen leben, welches ich von hertzen wünsche, ydoch in der weil müssen wir Gott bitten undt in alle sachen forsichtelich handelen das der feindt sein beus [5] fornemen gesteurt undt gewert mach werden, zo fil es mügelich ist, undt weil ich dan niet sweiffel E. L. sal genoucksam bericht sein wy es mit allem hir eijnne gelegentheit hat, wil ich E. L. von dise sachen langer niet auffhalten, den der presepteur wert 's E. L. münttelich beser künnen berichten als ich's schreiben kan, den ich bin kein gouder secretaris undt sunderlich in Dutz [6]... *Datum* Delft, in ser grosser eil, den 20 *Septembris* A° 1589, *stilo novo.*

E. L. gans gehorsame dinstwilliche und
getrue dochter weil ich leb

MARIA V. NASSAW U. ORANGE.

A Monsieur, Monsieur le Conte Johan de
Nassau, Catzenelbogen, à Dillenbourg.

[1] Ruhe. [2] schicken. [3] Aenderung. [4] Fortpflanzung. [5] bös. [6] Deutsch.

† LETTRE L.

Le Comte Guillaume Louis au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

—

.... Wolgeborner freundlicher lieber Herr Vatter, sol E. L. von neuwen zeitungen nicht bergen wie das ich den 5ten dieses in der nacht eine fürnehme schantz [1] des feindts an der sehr allernechst an Frieszlandt gelegen, daraus den Friesischen underthanen, sonderlich den sehefarenden leuten, vil schadens und beträngs zugefügt, angefangen zu belegeren, und in dreien tagen mich dermaszen beschantzt das der feindt, welcher sich baldt (ja so starck als ich und an reutern stercker) presentiert, die seine nicht entsetzen khönnen, und nicht weit davon halten und zusehen mueszen das ich, den 10ten dises, mit fruer tagzeit begonnen zu schieszen, über die 400 schuesz mit groben stücken uf die schantz gethan, in seiner gegenwart und ansehen den sturm angebracht und mit gewaltiger handt seine festung, darin 80 gutte wehrhaftige soldaten gelegen, glücklich erobert; durch welche eroberung mein guvernament an einer seiten sehr gefreyet, die schiffart versichert und das beste fruchtbarste quartier von Gröningenlandt under gehorsam der general staten gebracht wirdt, dafür Gott Almechtig höchlich zu danken.....

4 Oct. 1589.

Dem wolgeb. Hern Johan dem eltern
Graven zu Nassauw ...... meinen
freundlichen lieben Hern vatter.

† LETTRE LI.

Le Comte Jean de Nassau au Landgrave Guillaume de Hesse. Il devroit y avoir plus de correspondance entre les Chrétiens Evangéliques.

—

Durchleuchtiger hochgeborner Fürst, E. L. sein mein

[1] de Soltkamp, *à l'embouchure du* Hunsediep.

gantzwillige gevlissene dienst, bestes meines vermögens, jederzeit zuvor, gnediger Herr .... Was den von mir gnedig begerten discours betreffen thuet, in demselben wolt E. G. ich vorwar jhe so gern alsz auch sunsten anderen dingen, nach vermögen, dienstlichen wilfaren; wan aber, genediger Herr, nicht allein mein erfahrung und *judicium* gantz schlecht und gering, sondern es auch ahn dem ist dasz, nach absterben weylandt Churf. Friederichen, des Hn Printzen, meines bruders Grave Ludwigen, und Hn von Schwendi seligen, wie auch ander Christ- und Vatterlandt liebhabender guter leuth, ich wenig gelegenheit, mittel und zeyt gehabt mit hohen und andern sachen das *bonum publicum* betreffent umbzugehen, und mich unerfordert und auszerhalb berufs (dieweil ich sunsten vor mein gering standt und person domit soviel nicht zu thun hab) dergleichen dingen zu undernemen und dergestalt correspondens wie wol zuvor geschehen, auch solches derjenigen so mit solchen hendelen zu thun nottürft erfordert, hin- und wieder zu halten, und sunderlich weil man darzu qualificirte vertrauwte personen welche im discurrieren, schreiben und verschicken zu gebrauchen, oder uff's wenigst zeit zum nachdencken, wie auch verstendiger leut conversation, und sunsten allerley mühe und costen haben und anwenden müsze;

Alsz darf ich mich des discurrierens, sunderlich in schrifften (sintemal es meines und meines gleichen so da nit studiert haben, und sunsten mit vieler mühe beladen seint), vermögens und thuns nicht ist von schweren und wichtigen handelen (darvon ohne das *liberè* und über velt zu schreiben, gefehrlich und bedencklich) etwas kurtz verstendtliches und unvergreifliches schrifftlichen zu verfassen, und ein solches der gebür uff die balantz zu legen, und *in utramque partem*, *pro et contra*, neben vermeldung des *modi*, der mittel und anderer umbstende, zu ponderieren und zu erwegen, nicht understehen, noch anmaszen.

Sunsten aber were, meins bedünckens, wol zu wünschen

dasz vielen gutherzigen leuten zu ermunterung, ermanung und trost, in vertrauen ein guter discours gemacht und vorgestellet werden möchte, in welchem die gelegenheit der jetzigen zeyt und leufft, und insonderheit nicht allein des Bapsts und seines Tridentinischen concili, Hispanischen inquisition und unchristlicher *ligae* intent und *scopus*, zu sambt derselben vielfältigen practicken, anschlegen, weiser und vorsichtiger anstellung und praeparation, so mit vleisziger correspondents, kundtschafften, berathschlagung und warnemung aller occasionen und sachen, als auch mit anordnung allerhandt nötigen vorraths ahn gelt, munition und volck, wie in gleichen auch ahn sich ziehung, institution, stetiger übung und anfuerung der jugendt, beides in schulen und kriegshendelen, *item* underhaltung und abrichtung guter pferdt in groszer anzal, und was solchen und dergleichen dingen verner anhengig ist, und welchermaszen sie sich hergegen bevleiszen das vatterlandt zu trennen, zu demembrieren, zu erschöpfen und zu entblöszen, mit vleisz ausgeführt, mit anzeig und vermeldung in was *terminis* es jetzunder mit Franckreich, Engelandt, Niederlandt, ja Dennemarck und Teutschlandt, menschlich darvon zu urtheilen, stehen würde, wan Gott der Herr das werck in Polen, *item* mit der Hispanischen armade, und in Franckreich (der in Teutschlandt zum theil vorgewesener und angesponnener practicken zu geschweigen) nicht aus sonderbarer versehung über alle menschliche zuversicht umbgestoszen und biszdahero verhindert hette, sonderen auch darbey zu gemuet gefueret und erinnert wurde was Gott der Almechtig seiner Kirchen, und bevorab dem Reich, neben so vilfaltigen exemplen und warnungen, vor grosze mittel und gelegenheiten numehr ein zeit hero vielfaltig ahn die handt gegeben, und fürnemlich jetziger zeit so reichlich presentieret, und under anderen sunderlich in dem dasz er unsers gegentheils *consilia* und blutdürstige anschlege also zu theil über einen hauffen gestoszen, entdeckt, und sie under sich selbsten etzlicher maszen irr gemacht, und

nun ein zeit her nit wenig enervirt; auch seiner kirchen zwei fürneme häubter, alsz den itzigen König in Franckreich und die Köningin aus Engelandt, erweckt und denselben hertz und muth gegeben hat sich der bedränckten kirchen und algemeinen besten anzunemen und den feinden seines Worts sich öffentlich mit ernst zu widersetzen, darneben aber uns Teutschen nit allein zeit und weil zur buesz und bekehrung, sonder auch grosze occasion und gelegenheit gibt, dasz wir jetzo schier unvermerckter dinge und mit sehr geringer mühe und costen, sovern nur angeregten häubteren und beträngten kirchen ichtes mit rath und that beygesprungen würde, unser algemeine feindt (welche den fuesz vorwar in vielerley wege sehr weit in's Reich gesetzt, und darinnen ein grosz fundament gelegt haben) nicht allein von unseren grentzen, sonder auch noch weiter zurück naher Italien, Rom, Hispanien und Portugal, dieweil hochged. beyde heubter darzu genugsam ursach haben, sondern dazu auch uff solchen fall verhoffentlich mit der zeit desto mehr gelegenheit bekhommen würden, vermittelst Göttlicher gnaden, bringen, und in anderen länden unsere pferde anbinden, und den algemeinen feinden widerstehen, und also unser gewissen solvieren mögen; dahergegen, menschlich darvon zu discurrieren, zu besorgen dasz, wan mehr höchsterwehnte beide häubter etwa fallen oder unseren widersachern ir vornehmen in Franckreich, Engelandt oder Niderlandt ichtwas gelingen solte, solch feuer gewiszlich also baldt, do es Gott nit sunderlich verhuetet, uns auch zu hausz khommen und dermaszen in Teutschlandt angehen würdt, das man alsdan notwendig ausz unsern heuseren sich wehren, öffentlich ercleren und, neben vertrüstung landt und leut und vielen jamer und elent, merckliche grosze und unsägliche costen anwenden müszen, ja mit vielen hondert tausent gulden und höchster sorg und gefahr daszjenige, wen wir also uff solchen fall mit unserem sicheren langen zusehen und im [armbrüstlichen] unsere mitbrüder und glaubensgenoszen

undertrücken, uns ein gliedt nach dem anderen ablösen und von tag zu tag schwechen, hergegen aber unser wiedersacher sich stercker machen und jhe lenger jhe mehr naher zurücken und ahnwachszen laszen, nicht werden auszrichten, noch erlangen khönnen, was sunsten jetzunder etwo mit gar einem geringen, da man noch, Gott lob, in guter ruhe und frieden sitzt, mehrertheils sich unpartheysch halten, und Franckreich und Engelandt, sambt den Niederländen den nahmen hetten, geschehen möchte; inmaszen ich dan under anderen weilandt den Herren Printzen und Herrn von Schwendi underweilen gantz vernünftiglich davon discurrieren gehörett, und dermassen dasz zu hoffen stunde wen, negst anruffung Götlichen namens und wahrer bekehrung zu Gott, uf solche und dergleichen mittel welche in der kürtze nit auszzufueren seint, zu zeiten gedacht werden möcht, dasz solches der Christenheit und bevorab Teutschlandt in viel wege ersprieszlich und vorträglich sein, und den Evangelischen häubteren und vorstehern des Reichs (welche sich vieleicht noch zur zeit, ausz erheblichen bedencken, anderem unrath zu vorkhommen, still und neutral hatten müszen) zu groszem glimpff und vortheil gereichen, und mit der zeit, wen sie also einen guten anfang und dasz der last ihnen nit allein uf dem halsz lege, sehen, zu verneren nachdruck ursach geben möchte ..... *Datum* Dillenberg, den 17 *Decembris* A° 89.

Ahn Landtgraven Wilhelmen zu Hessen.

Ist also abgangen.

* LETTRE LII.

Le Comte Guillaume Louis au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Wolgeborner freundlicher lieber Herr Vatter .... Was die gemeine sachen in den Niderländen betrifft, ist disz-

mal nichts schreibwürdigs vorhanden, dan das der Printz von Parma fast sehr unvermögend, zwischen ime und des Königs bastard, il Duca de Pastérana, wenig gutten willens sey, und das fürnemste kriegsvolk des feindts uf den frontieren naher Franckreich ligge, welches all mittel und ursachen sein warumb den Niderländen nicht so heftig mit krieg werde zugesetzt, dafür man Gott zu dancken. Es hatt der feindt uf den vorgangnen langwehrenden frost meinem guvernament mit feuwer und schwerdt gantz heftig gedrawet, und zu dem ende mit frisch volck sich gesterckt; dagegen hatte ich auch ettliche wolgerüster reuter zu mir bekhommen das landt, sovil Gott gnad verleihen, zu schützen; die veränderung aber des wetters hat uns diszmal gescheiden. Gott Almechtig wolle ferner geben was uns selig ist...... *Datum* Lewarden, den 20sten *Januarij* 1590.

[1] E. L. untertheniger gehorsamer sohn

WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAUW.

Dem wolgebornen Hern Johan den Eltern, Graffen zuw Nassaw, meinen freundlichen lieben Hern vattern.

* LETTRE LIII.

Le Comte Maurice au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Monsieur mon oncle. Le seigneur de Roeboug[2], gentilhomme de la chambre du Roy de France et de Navarre, m'a dit qu'il estoit d'intention de vous aller trouver en passant d'icy vers Coloigne, et ores que je sçai trèsbien qu'il vous discourrera tout amplement tant de l'estat de sa Maté que des particularités de ces pays, si n'ay je peu obmettre en ayant si bonne commodité que de me rementevoir par icelle bien humblement en vos bonnes grâces, et de vous advertir de ma santé, laquelle, gra-

[1] E. L. — sohn. *Autographe.* [2] Royborch.

ces à Dieu, est en si bon poinct comme je désire entendre de la vostre. L'ennemi nous a laissé assez en repoz cest hiver, ores que les rivières ont esté gelées et serrées environ un mois entier, ensorte qu'en tous endroits on a peu passer à chariot et à cheval. J'espère que pour l'esté nous nous conduirons, Dieu aidant, ensorte qu'il n'aura moyen de prendre sur nous. Le Duc de Parme, après avoir séjourné de çà et de là, est finallement retourné à Bruxelles et, selon les nouvelles qu'on m'a dit encores ce jourd'huy, n'est pas logé à la cour, ains à la maison de Monsr le Comte d'Egmont. Je vous prie, Monsieur mon oncle, de me faire ceste honneur et de faire mes bien humbles recommandations à Monsieur le Lantgrave à bonne commodité, et de m'excuser devers son Exc. que je ne luy escris, comme j'ay bien l'envie, plus souvent, ores que j'estime que sa ditte Ex^{ce}, au regard du temps, ne le prendra de mauvaise part, et que, ce non obstant, je suis et serai toute ma vie bien humble serviteur à sa ditte Ex^{ce}, comme à vous pareillement. Et ne servant ceste à aultre fin, je me recommanderay bien humblement en vos bonnes grâces, en priant Dieu vous donner, Monsieur, mon oncle, en santé très-bonne et longue vie. De la Haye, ce 4 de febvrier 1590, *stilo novo.*

[1] Vostre bien obéissant fils à vous faire service

MAURICE DE NASSAU.

A Monsieur, Monsieur le Comte de Nassau, mon bien bon oncle.

LETTRE LIV.

Le Comte Guillaume Louis au Comte Jean de Nassau. Prise de Breda.

Wolgeborner freundlicher lieber Herr Vatter, E. L.

[1] Vostre — service. *Autographe.*

khan ich zu frölicher zeittung nicht verhalten wie heut vergangen 14 tagen mein Herr Graff Mauritz in der morgenstunde die stadt Breda gelüchlichen, sonder verluesz eines einigen unser soldaten, erobert. Der ahnschlag ist gewesen das, durch correspondentie zweier alter diener uf dem haus, in drie torffschuiten unter dem holtz verborgen 80 soldaten mit dem Capitän [Heroyr[1]] bedeckt durch die gantze stadt uf das hausz gebrocht, diewelche sich des morgens meister desselbigen hausses gemacht und durch das haus die stad also eingenohmen. Die bürger sindt ungeplündert bliben, in dem sie bezhalen müssen zwei monat solts. Unserm lieben treuwen Got sey in ewigkeit preisz! den Gertrudenberg notwendig balt volgen musz, und der feindt gantz von Gelderlandt und Frieslandt gedivertirt; und hatt S. E. ein statliches *patrimonium*, benevens die ehr in solchen herlicher victorie hirdurch erlangt.

In Franckreich stehen die sachen sehr whol.... Mein gouvernament und persohn betreffent sein, Gott lob, in gutem standt, ohnahngesehen das der feindt ein 26, warunter 22 fenlin alter Spanier sein, zu seinem secours bekhommen hatt albereit für 8 wochen.... *Datum* Lewarden, den 1ten *Martij*, *stylo veteri*.

E. L. untertheniger gehorsamer sohn,

WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAUW.

Dem wolgeb. Hern Johan dem Eltern,
Graven zu Nassauw ...... meinen
freundlichen lieben Hern vattern.

[2] † LETTRE LV.

Verdugo au Prince de Parme. Situation déplorable.

Doorluchtichste Heer. Omme u Hoocheijt niet te beswaren, nae advenant die beswaerenisse daer ick mij in gehouden hebbe onder dit volck, d' welck soe weijnich

[1] Héraugière. [2] *Copie très-défectueuse.*

niet en is often is wel LV vendels te voete ende III te peerde. Van dit landt en is geen vrucht meer te verwachten want er niet en is. In Vrieslandt sint sij soe [gewegen] dattet onmoegelick is haer in te vallen sonder eerst fortressen in te hebben, ende dat staet niet te doene sonder geschut ende vasten voorraedt. Van dit leger van Don Francisco en is niet anders te doen als heur te betaelen. Ick bevinde in de soldaten een vreemde maniere van procedieren, ongewoon onder dese natie, dewelcke Godt wil remedieren. Ick bevijnde mij in 't punct van te verliesen steeden ende provincien. U Hoocheijt mij met middelen niet ontsettende, soe en can ick den vijandt geen wederstandt doen, ende hij mij versoeckt soe wil ick 't ontloepen. Ende het en can anders niet geschien als ick verhaelt hebbe, daervan die oorsaeke dat het onmoegelijck is een stuiver van de contributie te genieten. U Hoocheijt wil reeckeninge maecken dat niet alleene Deventer ende Sutphen zijn gedestrueert, maer oock die gantsche reste, want ick en can mij niet ontslaen van 't volck dat ick hebbe om haer spijce te soecken, ofte moet dese stadt, ende landt, ende mijn goeden dienst verlaeten. Aengaende die vijandt, is zijn stoltheijt soe verre gecomen dat hij befoelen heeft dat men niet en doe misse in deese landen. Ick verhoope bij Godt den Coninck ende uwe Hoocheijt voldaen te hebben. Ick bevijnde mij vercoft, verpandet in der voegen dat ick mij armelijcker bevijnde dan doe ick een soldaet was van vier croonen; 't welck alles alsoe in der stadt deur desperatie gestelt is, als ick ben. Soe bidde ick uwe Hoocheijt oetmoedichlijck mij te vergeven van 't geene ick voorgenomen hadde te doen. Onse Godt wil de persoon uwer doorluchticheit ende hoocheijt in grooteren stande laeten toenemen als ick verhoope. Uijt Groningen, den 15[en] *Martij* 1590.

Uwe oetmoedichste diener van u Hoocheijt

FRANCISCO VERDUGO.

Aen syn Hoocheyt.

LETTRE LVI.

Taffin aux Etats-Généraux. Bataille d'Ivry.

Messeigneurs! Quelles nouvelles puis-je escrire à V. S. plus grandes que la bataille donnée par le Roy à ses ennemis le 14 de ce mois, de laquelle, grâces à Dieu, il a emporté une victoire la plus grande que jamais a esté gaignée; et voicy ce que par un courrier envoié exprès a esté escript à M^r le premier président de ceste court de parlement, à sçavoir que le susdit jour environ midi les ennemis chargèrent la cavallerie légiere du Roy, que conduisoit Monsr le grand-prieur, qui fit fort bien, mais le nombre des assaillans estoit si grand que Monsr le Maréchal d'Aumont les alla seconder, quy ayda à mectre le tout à vaux de route.[1] Au mesme temps le Comte d'Egmont avecq ses troupes et les reytres chargèrent la troupe de Monsr de Montpensier, qui eult son cheval tué, et fut la meslée fort dure, jusques à ce que le Roy y vint avecques quelques troupes tirées de la bataille, et, criant; aux Espaignols! aux Espaignols! tua de sa main leur cornette blanche qu'il emporta sur son espaule dans la bataille, où il changea de cheval, le sien estant tombé mort entre ses jambes, et avecq cens curasses retourna charger le grand de l'ennemy, où il tua encore de sa main l'aultre cornette, que pareillement il a rapporté l'espée sanglante au poing. Tous les gens de pied de l'ennemy, tant François qu'estrangiers, ont tous esté tués ou prins, et s'est sauvé bien peu de cavallerie, entre aultres le ducq de Mayne. Toute l'artillerie, les munitions et le bagaige a esté aussy prins, et sy à paine le tiers de l'armée du Roy a combattu, de façon que Dieu a monstré clairement sa singulière faveur, laquelle j'espère qu'Il continuera jusques à l'entière ruine ou conversion des méchans. Je [le] prie, Messeigneurs, vouloir tousjours conserver vos S^ries soubs sa sainte garde et protection. A Caen, ce 6 de mars 1590.

Vostre très-humble serviteur

TAFFIN.

[1] En désordre.

Le Roy se porte bien, et tous les principaux de son armée. Les morts de son costé sont principalement de Normandie, que conduisoit Mons[r] de Montpensier. Le nombre n'est point grand, et le principal d'iceux s'appelle Lancannay, qui avoit tousjours esté de la Ligue. — La battaille s'est donné près [Dreux], j'en escriray dans deux jours de plus grandes particularités par un batteau de Flissingues. L'on va à cest partant faire les feux de joye en ceste ville.

A Messeigneurs, les Estats généraux
des Provinces unies des Pays-Bas.

* LETTRE LVII.

Le Comte Guillaume Louis au Comte Jean de Nassau. Education de ses frères; nouvelles.

—

Wolgeborner freundtlicher lieber Herr Vatter. E. L. beide schreiben gleichen inhalts, hab ich eins durch meinen trabanten, das ander durch E. L. abgefertigten, wol entfangen, und darausz mit freuwden verstanden das die wolgeborne meine freundliche liebe Brueder (1) wiederumb von Genff gesund und wolfarend zu hausz sein kommen, und das E. L. bedacht sind dieselbe sich ferners zu versicheren uff einige Universitet nach Engellandt oder gehn Leiden zu schicken; darüber dan E. L. auch mein geringfuegig bedencken begeren zu vernemen. Sol derhalben E. L. zur gehorsamen antwort nit bergen wie das, so wol ich für mich selbst, als auch andere verstendige mit deren ich desfals underredung gehatt, uns bedüncken laszen das wolgedachten meinen Brueder nach jetziger zeit gelegenheit die Engellendischen Universiteten nicht so bequeem sein werden als die zu Leiden, in bedrachtung das sie zu Leiden in einem wege die Niederlendische sprach

(1) *Ernst Casimir* né en 1573 et Louis Günther né en 1575.

üben können, welche inen nötig, da sie heut oder morgen in diser lände dienst sich sollen gebrauchen laszen, da hergegen die Engellendische sprach inen wenig nützen khan. Auch wirt die Universitet zu Leiden sehr besucht von wegen des trefflichen berhuemten mans *Justi Lipsii*, der wenig seins gleichen uf andern universiteten haben soll und nicht allein ein gelehrter *philosophus*, sondern auch ein weiser *politicus* geacht wirt, also das seine conversation für andern meinen Brüdern nutze sein sol; über das khönnen sie auch zu Leiden mit weniger kosten weder in Engellandt zukhommen, dieweil man under den Engellendischen Hern und adel so durch den langen frieden an vermögen und reichthumb sehr zugenommen, jetzo für allen andern nationen ein übergroszen pracht sehet, in welchem da sich meine Brueder den andern nicht würden gleich und unserm nahmen und stam gemesz halten, solt es inen etwas verkleinerlich und unrechtlich sein; da sie aber der lantsart würden folgen, solten sie nicht allein E. L. unträgliche kosten anthuen, sondern auch in ein böse gewonheit villeicht gerhaten, und dieweil E. L. wolgemelte meine Brüeder mit der zeit zu diser lände dienst one das einfüren zu laszen gemeint, sol es nicht ongerhaten sein das sie lieber hieher als anders wohin sich begeben, damit sie bei fürnehmen leuten bekhant werden, auch hinwiederumb dieselbe lehren khennen. Endlich ist mir auch von etlichen zu gemuet geführt welcher gestalt die exempel noch in frischer gedechtnus das bei den vorigen veränderungen in Engellandt alle fremde angehalten, in sorge und gefahr gestanden und, iren begeren nach, nicht zum lande auskommen khönnen; welches meinen bruedern, da diese khönigin das haubt legen würde (uf welchen fall, menschlich zu reden, nicht geringe empörungen, die Godt Almechtig gnediglich endern khan, zu vermueten), auch bejegenen möchte, und soviel damehr dieweil uff fürnehme personen mehr achtung geben wirt weder uff gemeine studenten. Weiters das E. L. nochmals begehren das zu derselben

ich eine reise hinauszen thuen oder einigen ort ernennen wolte dahin E. L. uf halben weg mir möchten bejegenen, ... daruf soll ich derselben dienstlich nit bergen das mir jetziger zeit unmüglich ist aus meinen Guvernament one höchste gefahr und hazardierung der gantzen provinci zu reisen, ausz ursachen das ich diese 6 jahren so ich in Friezlant bin gewesen niemals gröszern last und mehr wercks weder jetzo gefunden; dan dieweil ich den vergangnen sohmer den feindt dreimahl besucht und ihme durch Gottes segen etliche vortheil abgesehen, nunmehr auch die sachen so weit bracht das ime schier alle sein brandschatz den er aus den innersten und besten quartiern von Frieszlandt alle monat pflege zu entfangen, genommen und abgeschnitten ist, so hat Verdugo die gantze zeit über groszen fleisz angewendt seine revange zu holen, zwey und zwantzig fenlin wolgerüster Spanier und den obersten Blanckenmeyer mit seinem regiment zu hülff bekhommen, dieselbe fast 7 oder 8 monat uf diesen frontieren gehalten und alle mittel und wege gesucht in Frieszlant zu fallen; und das platte lant, so in Frieszlandt ungleich mehr contribution weder die Stette geben, mit brandt und plünderung zu [verhergen], also das ich nunmehr den rücken wenden khan, er thuet die occasion wahrnehmen: wie dan am dingstag nach Ostern, da ich gants notwendig eine khurtze reise nach Hollandt thuen mueszen, mein vetter Graff Friederich [1] mit 11 oder 1200 man bei nechtlicher weil gantz tieff in 's landt zwischen Lewarden und Dockum, welchs er von wegen der langen und groszen truckne thuen khönnen, eingefallen, ettliche heuser gebrandt, dörffer auszgeplündert und ein grosze zal gefangener hauszleut mit 1000 und darüber stuck vihes, daruf dieses landts wolfartt und narung stehet, vor sich gehabt und weg zu fürn understanden; jedoch ist ihme solches durch freuwdigkheit meiner kriegszleut gewehret, welche beides von Lewarden und Dockum anstondt ausgefallen und dem feindt (so des langen zugs

[1] Fr. van den Berg.

halben sehr müde war) sovil zu schaffen geben, wiewol die meine wenig über 400 starck, das er alle die gefangne mit dem plünder und geraubten vihe verlaszen und nur uff den abzugh dencken mueszen. Alsz nun mein genediger Her Graff Moritz und die General Staten vermeint Frieslant hette seine gefahr hiemit auszgestanden und mich unableszlich gebetten ich wolte S. Exc. und dem leger für Nimmegen folgen, wie ich dan gethan, da hat der feindt durch mein ferners abwesen neuwe hoffnung geschepfft, sich abermals vil starcker weder zuvorn nechst bey Frieszlandt versamlet, und alle seine sachen fertig gehat ein neuwe devastation fürzunehmen; solte auch grosz elend und jammer angericht haben, da ich nit durch die Staten in Frieszlandt zeitlich verwarnet were worden und über tag und nacht naher hausz geeilt hette, daselbst ich so gantz eben und zu rechter zeit angelangt, das es keine 24 stunden langsamer hette sein mögen. So baldt nun der feindt die khundschafft von meiner wiederkehr bekhommen, hat er seinen hauffen getrent und das kriegsfolck in sein quartier zurügk geschickt; jetzo aber thut er daszelbig zum dritten mahl versamlen, weisz nit ob er sich einigen angriffen von dieser seitten besorgt, oder aber für sich selbst mich anzugreiffen bedacht ist, also machen wir ein ander stettige unruhe. Und hab's E. L. in die lengde vermelden mueszen damit mich die wercken selbst und nicht eitele wört entschuldigen möchten, wie ich dan dienstlich verhoff E. L. sollen ein volkhommen genuegen daran haben und mich einiges ungehorsams mit nichten verdencken das ich nu so offtermals von E. L. ersucht und vermahnet und niemals khommen bin.....

Von neuwen zeittungen ist nichts besonders, dan das m. Gn. her Graf Moritz mit einem zimlichen leger für Nimmegen ist und eine schantz in der Betuw, recht gegen der Stadt über, uffwirfft, damit die Ober- und Nederbetuw von dem auszlauffen befreit, und dem feindt gewehret werde das er nicht mit seinen gantzen leger daselbst einmahl überschiffen und ein pasz bisz in Hollandt

bekhommen möge. Sobaldt wir naher Nimmegen gezogen, hat Graff Carl von Mansfelt, so nach eroberung der stadt Breda mit 6 oder 7000 man daherumb gelegen, eine schwache schantz bei Sevenbergen, gegen den Clundert über, gantz hefftig angriffen, in meinung unser fürnehmen zu brechen und das leger von Nimmegen zu divertiern, hat in einem tag 800 groben schüsz gethan, darnach gestürmt und 500 man one die gewundte ufm platz gelaszen; folgenden tags wieder gestürmt, aber eben so wol unglücklich, und läszet es nu beruhen, dafür man Gott höchlich zu dancken..... *Datum* Lewarden den *Maij* 1590.

Dieweil keine Schiffe waren, ist das schreiben allererst den 18 *Junij* abgangen.

[1] *Post datum* hatt sich Verdugo versterckt mit einem regiment Spaniard, das er 3000 man jegenwordig zu fuesz und 500 zu pferdt ist, dargegen ich nicht mehr als mein eigen guarnison, doch 2000 zu fusz starck, aber kein einzig reuter noch zur zeit habe. Der feind hat ein klein schantz, so ich ihm für einem jahr abgenohmen und so nahe bei Gröningen als Heyer von Dillenburg ligt, starck beschossen, weil sie klein ist, den 10[ten] dessen erobert. Esz hatt deren von Gröningen grossen abbruch gethan, den meinem guvernament bringt's keinen sonderlichen schaden zu. Ich zweiffel nicht Gott wirdt uns fürter helffen dan ehr nahe die zeit nichts mehr auszgericht, und bin gewertig 400 pferde.

E. L. untertheniger gehorsamer sohn,

WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAUW.

Dem Wolgebornen Hern Johan, Graven zu Nassauw .... meinen freundlichen lieben Hern vatter.

[1] *P. S. autographe.*

LETTRE LVIII.

Villiers au Comte Maurice de Nassau. Nouvelles.

—

Monseigneur, en attendant messager propre j'avois laissé mes lettres ouvertes, cependant j'ay receu diverses lettres d'Angleterre qui m'ont appris plusieurs choses, à sçavoir, qu'incontinent après la mort de Monsieur de Walsingham, on ne s'est plus souvenu de la promesse qu'on avoit donné à Monsieur de la Noue pour les prisonniers Espagnols, tellement que ceux qui poursuivent pour Monsieur de Téligny sont à recommencer et en ont escrit au Roy, pour avoir lettres de faveur vers la Reyne. On est entré en jalousie estrange en Angleterre du voyage en France de Monsieur de Ste Aldegonde, ores qu'ils l'eussent conseillé et disent que le dit sieur leur a faict de très-mauvais offices en France, de quoy on l'a adverty, afin qu'il advise s'il sera bon qu'il repasse en Angleterre; ils ont pareillement pris de grands soubçons sur les faits du Roy de France et ont esté semés à l'accoutumé par gens qui contrefont les sages, de discours lesquels ont esté creus et receus, en quoy l'Ambassadeur est empesché de donner contentement; cela me fait dire que le voyage de Monsieur le Comte de Nassau leur sera fort suspect, mais, comme depuis peu de jours nous estions sur semblables discours, Monsieur Valck et moy, je luy disois qu'on n'empeschera jamais tels soubçons, mais qu'il faut vivre en gens de bien, c'est à dire garder soigneusement l'amitié suivant les contracts, et au reste de ne laisser de chercher chascun son bien et asseurance où elle se peult trouver; toutefois à l'heure du départ de Monsieur l'Admiral, je luy conseillay, s'il y avoit ambassadeur ou agent en France de la part de la Reine, qu'il feroit bien de le visiter et luy dire entr'aultres propos, qu'il estoit venu pour les affaires particulières de la maison.....

Je prie Dieu, Monseigneur, tenir V. Exc. sous sa

très-sainte garde. A. Middelbourg, ce 16° may 1590.

De V. Exc. très-humble et très obeissant serviteur

VILLIERS.

M. Sidney est arrivé ce jourd'huy.

* LETTRE LIX.

Le Comte Guillaume Louis de Nassau au Comte Jean Guillaume de Nassau-Siegen. Les Etats-généraux se fient peu aux promesses d'Allemagne.

—

Ernvester insonders lieber Vetter,.... Was aber das haubtwerck, durch welches diesen landen und allen religions verwandten, ungleich mehr weder durch bestallung, solte khönnen gedient und geholfen werden, betrifft, hab ich gleichfals die occasion, da ich one das in den Hage gewesen, wahrgenommen, und mit den fürnemsten under den Staten bestes vleisz davon communiciert, und befinde das sie nicht muets noch hertzens genueg haben ein solch hoch werck (wiewol sie es sonsten loben mueszen, und darnach wol sonderlich verlangens tragen solten) an zu fahen, durch zu treiben, und fruchtbarlich ausz zu führen, sondern lieszen sich bedüncken, demnach der Khönig von Franckreich, so wol jetzo, als zuvor, da er nur Khönig von Navarra was, zu dem auch die Khönigin von Engelandt, bei den Teutschen Fürsten sehr gearbeit dieselbe zu disen bewusten werck zu bewegen, vil schickungen, grosze kosten und herliche presentationes derentwegen gethan, und gleichwol bisz daher nichts auszrichten khönnen, so muesten sie die Staten notwendiglich desto weniger hofnung haben, ichtes zu erlangen, und würden iro principalen nicht persuadiren khönnen uf so ein schwache hoffnung grosze kosten an zu wenden. Ich hab wol dagegen replicirt das es damals nicht an den rechten orten und bei den rechten leuten were

versucht worden, das auch nachderhand die *circumstantiae* und *humores* in Teutschland sehr verändert, und beszere hofnung fürhanden were weder jemals zuvorn, aber des unangesehen hat dis werck in der eil nicht khönnen verstanden, noch gefast werden, also das ich's für diszmal hab mueszen stecken und beruhen laszen. Bit derhalben fleiszig Ir wollet mich bei dem bekhandten Hern, den ich weis das dis werck mit sonderlichem trewen eiffer ist angelegen, und der sich one zweiffel bekhümmern wirt das man so kalt und schläfrig damit umbgehet, entschuldigen, damit er verstehe das es an meinem gutten willen und vermahnung nicht erwinden, wie ich dan gentzlich hoff, ja gnugsam versichert bin das ich bei euch wenig entschuldigung bedarff, sintemal ir selbst so lange zeit in diesen landen gewest, den proces und regirung gesehen, und mit der that erfaren das schwerlich und langsam etwas durch zu treiben sey, da man mit so vilen heubtern zu handlen hat. Ueber das hab euch in sondern vertrawen nit bergen, wie das die hohe person deren authoritet zu befürderung obangeregten bestallung Ir gern gebrauchen solt, welche dan auch jetz gedachtes gemein werck hiebevor getrieben, nunmehr selbst darin erkältet, und umb einiger menschlicher gedancken willen daszelbig stecken laszet, welchs diese leut alhie nit wenig abschreckt, und inen die hoffnung das sie etwas fruchtbarlichs solten können auszrichten, benimt; davon ich euch mehr solte mögen erzehlen, da wir ein khurtze zeit beisamen weren. Esz ist zwar erbärmlich das die hohen heubter [unter] den religions-verwandten nicht so eintrechtig nach einen zweck schieszen als die wiederparthey biszher gethan, sondern das etliche, neben befürderung der gemeiner religion sachen, noch einige particular *scopus* und discoursen haben, durch welche sie offtermals von dem gemeinen werck abgewendet und divertiert werden, wie es dan gemeinlich in der welt zugehet, das einen das *privatum* mehr trückt, dan das *publicum*. Gott der Herr wolle solches dermal eins gnediglich

beszern, und die miszhelligheit, so under uns so lang gewesen ist, under seine feinde schicken. Demselben thue ich euch, dem ich alle mögliche dienste zu erziegen willig, hiemit freundtlich befelen. *Datum* den letzten *Maij* 1590.

Eur dienstwilliger vetter,

W. L.

* LETTRE LX.

Van Reid au Comte Jean de Nassau. Eloge du Comte Guillaume Louis.

—

.... Holschuer hat under andern angeben das der Friesen affection gegen S. G. sehr abneme, deszen widerspil je lenger je mehr erscheint, und disz gantze jar über greiflich und augenscheinlich gespürt ist worden, das nemlich S. G. nit allein von freunden und patrioten geliebet und geëhret, sondern auch von den feinden selbst respectiert und gerhuemet wirt: von freunden, indem sie S. G. alzeit ungern aus der provinci verreisen laszen und zu dero widerkhunft, sonderlich wan der feindt fürhanden ist, sich mehr erfrewen als ob sie mit ein regiment knecht versterckt und entsetzt wurden. Von dem feindt aber, dieweil er sich genug mercken läszet, das er kleine hofnung hab in S. G. anwesen ichtes auszurichten und gemeinlich die occasion des abwesens wahrnimt. Wie dan die leut, so es aus Graf Friderichen von dem Berge eignem mundt gehört, alhie erzehlt haben, das er, nach gethanem letzten zugk in Vrieslant, zu den seinen gesagt haben sol: „Were mein Vetter bei der handt gewest, wir weren alle geslagen worden." Und als er vierzehen tage darnach sich von newem mit mehrerm kriegsvolck gesterckt und allerdings fertig war in 's landt zu fallen, hat er alsobaldt, uf die erste khundschaft das vil wolgemelter mein gn. her von Nimmegen widerumb zu Lewarden angekhommen were, das versamlete kriegsvolck erleubt und ein jeden nach sein quartier zurück geschickt.

Gott der Her gebe nur seiner G. ein langes leben und den segen das sie angefangner gestalt mögen vortfaren. Ich versichere E. G. er wirt dem Nassawischen nahmen nicht verminderen, sondern disen landen und kirchen noch grosze dienst thuen.

E. G. recommendiren mir weiter die bewuste landtsachen, in welchen ich wünschen mocht das durch mich, als ein gering werckzeug, ichtes fruchtbarlichs mocht auszgericht werden, das aber solchs bisz daher nit geschehen, hoff ich underthenig E. G. werdens nicht einigen unfleisz und nachläszigheit, sondern der natur und art unserer regirung, da man so vil heubter persuadiren muesz ehe man zur resolution khomt, zuschreiben; wie E. G., bei gewiszerer bottschaft dan es dem pappier dismal nit zu trawen, in khurtzem gnediglich vernehmen sollen.....

Die particulariteten von newen zeitungen werden E. G. aus ires sohns brief verstehen, welchem ich nichts zuzusetzen weisz, dan das die sachen, nicht weniger hier als in Franckreich, sich fast durchaus wol laszen ansehen, das der feindt in gröszerer confusion und onordnung ist, als wir an dieser seiten jemals gewesen, und das die Staten in viel beszerer richticheit und ordnung kommen, daher dan an diser seiten der segen, bei dem feindt ein declination und verhoffentlich ein general periodus zu gewarten ist. Gott almechtig wolle genad verleihen, das wir nicht mit sünde und ondanckbarkeit den lauff seines segens (dan man jetzo allenthalben reichlich spürt) ufhalten.

Demselben thue E. G. ich undertheniglich und mich in dero gnedigen huld, befelen. *Datum* Lewarden, den letzten *Maij* 1590.

E. G. undertheniger und gehorsamer diener,

EBERHARDUS REIDANUS.

Dem Wolgeb. Hern, Hern Johan den Eltern, Graven zu Naszaw, Catzenelnbogen, Vianden und Dietz, Herrn zu Beilstein etc., meinen gnedigen Herrn.

LETTRE LXI.

De la Noue au Comte Maurice de Nassau. Assurances de dévouement.

Monseigneur. J'ay esté merveilleusement aise d'entendre par Monsr l'Admiral de Nassau [1] le bon estat de vostre personne et de vos affaires. Et comme vous allez toujours gaignant advantage sur vos ennemis par vostre valeur et diligence, c'est le même ouvrage de Monseigneur vostre Père à quoy vous travaillez; aussy, en imitant ses pas, parviendrez vous à ce poynt d'estre conservateur des gens de bien qui fuient la tyrannie de l'Espagnol, estant assisté de la faveur de Dieu. J'ay receu les mémoires que Monsr l'Admiral de Nassau a aportez, et vous asseure, Monseigneur, que sa Majesté est bien affectionné à cette affaire, laquelle de son costé fera regarder aux moyens qu'il y aura de le bien commencer, car il n'y fault pas aller à la volée, et puys après on vous fera sçavoir sy ces fondemens seront suffisans. Cet ennemy commun nous assault de touts costez, directement et indirectement. Il le fault aussy tenir en cervelle et il nous vient bien à point de quoy vous l'occupez par de là, maintenant que nous sommes au paracheminement de ce grand dessein de Paris; nous espérons de l'avoir dans trois semaines et, qui plus est, de battre le Dec du Mayne [2] et l'Espagnol, qui seront dans huict jours près de nous, ce disent ils, et, comme Dieu a tant aidé au Roy, je pense qu'il ne le délaissera.

Monseigneur, j'ay tant receu de faveurs et bienfaits de vous que je ne sçais comment je puis seulement vous en remercier. Vous pourrez toujours faire estat de moy et de mon fils (quand il sera en liberté) que nous serons tous deux vos humbles serviteurs. Et après vous avoir

[1] Justin de Nassau. [2] Mayenne.

très-humblement baisé les mains, je suppliray le Créateur, Monseigneur, vous tenir en sa sainte garde.

Du Camp devant Paris, le 21 juin.

Vostre humble et obéissant serviteur

LA NOUE.

LETTRE LXII.

Du Plessis Mornay au Comte Maurice de Nassau. Même sujet.

Monsieur, j'ay receu de l'honneur de feu Monsieur vostre Père, je suis obligé d'honorer les enfans, vous particulierement en qui je recognois sa vertu, que j'espère, avec l'ayde de Dieu, sera rencontrée en France, avec un peu de patience, de plus de support et d'amitié que ne feust autre fois la sienne. J'ay parlé confidemment à Monsieur de Nassau de plusieurs choses; vous les entendrez mieux par sa bouche, tant-y-a que le chef de nos confusions et l'autheur des vostres est tout un. Et pour tant ne seront pas loing de mesmes remesdes. En passant je luy ay discouru de quelque nombre de navires qui seroit nécessaire au Roy, par vostre moyen, pour empescher une descente par la Meuse à vous, à l'Angleterre et à nous; nous avons devisé et advisé de quelque expédient. Je croy, Monsieur, qu'il n'y faut point exhorter vostre volonté, quand les moyens s'y présentent; du surplus, faites estat, Monsieur, que le Roy vous aime, vous estime, et désire que vous recouvrez en luy plus que vous n'avez ou trouvé ou perdu en ses prédécesseurs. De ce peu que je puis entant ferez estat et me tiendrez, s'il vous plaist, à jamais,

Monsieur, pour vostre très-humble et affectionné serviteur

DU PLESSIS.

Du Camp d'Aubervillier, ce 22 juin 1590.

LETTRE LXIII.

Du Fay au Comte Maurice de Nassau. Même sujet.

Monsieur, je n'escris que pour vous asseurer de la fidelité et de l'affection de vostre très-humble serviteur; vous luy feriez grand tort, si vous ne le croyez plus affectionné à vostre service qu'homme du monde. Monsieur l'Admiral vous contera nos nouvelles et comme nous travaillons icy, Je crois que de vostre part vous n'estes pas oysif aussy. Soudain que nous serons hors de cette occasion, je dépescheray un courier exprès à Madame [1] par lequel je vous donneray advis de tout nostre estat; cependant je vous supplie très-humblement de vous servir avec toute confiance de moy et de croyre qu'après mon maistre, il n'y a Prince au monde de qui j'ayme et honore tant le service, comme je fais le vostre; estant obligé de demeurer à jamais,

Vostre très-humble et fidelle serviteur

DU FAY.

Du Camp devant Paris, le 26 juin 1590.

LETTRE LXIV.

Villiers au Comte Maurice de Nassau. Nouvelles.

Monseigneur. V. Exc. entendra par Monsieur l'Admiral, s'il luy plaist, plus les affaires de France que je ne luy en pourois escrire: le dit Sieur m'a communiqué touchant la charge qu'il a eue de V. Exc. et ce qu'il emporte de reponces, sur quoy aussy je luy ay dit mon advis, comme il fera entendre aussy à V^re^ Exc^e^. Sur tout, Monseigneur, il me semble qu'il faut s'évertuer à trouver quelque petite somme pour commencer, et quant à la suitte il ne faut douter que la guerre se nourira soy mesme,

[1] La Princesse d'Orange.

aussy que le Roy n'abandonnera pas [ce] commencement, car il luy importe trop, et si Messieurs les Estats viennent à gouster le profit qu'ils en recevront, je ne crois pas qu'ils n'y aident aussy, et estant la résolution telle de la part de la France, je ne trouve bon qu'on envoye encores haster autre chose du costé d'Allemagne, mais quand on aura commencé, il sera temps d'envoyer en Suisse pour les empescher de se remuer, puisque le Roy trouve bon que tout se fasse au nom de V^re^ Exc^e^, ce que je trouve plus avantageux pour V. Exc., mais il vault mieux qu'il vienne de la part de sa Maj^té^ que de la vostre. Je prie Dieu, Monseigneur, qu'il tienne Vostre Exc^e^ soubs sa tres-sainte garde. A......... ce 15me juillet 1590.

De Ve Exc^e^ très-humble et très-obéissant serviteur

VILLIERS.

* LETTRE LXV.

Le Comte Jean au Comte Guillaume Louis de Nassau. Réponse à la Lettre 57.

—

Wolgeborner freundtlicher lieber Sohn ...... Ich wil nicht underlassen, sovern es immer die zeyt erleiden mag, mit gedachten Hern Landgraven von der Christinischen sachen zu reden, auch darneben, wo ich khan, des orts nach einem guten heirath, wan ich ferner gewisse erclerung worauff man sich zu verlassen, auch ahn was standts personen man solche verheiratung am liebsten sehe, zu trachten, und sovern ich uff etwas gewiszes handlen mag, vermittelst Göttlicher gnaden, die ding dahien zu richten, dasz ahn meinem vleisz kein mangel erscheinen soll; allein wollen d. L. dahien helffen rathen dasz man hierin vor allen dingen uff das gewiszen sehe und umb des zeitlichen willen nichts wider Gott und billigkeyt thue, sintemal gleichwol in dieszer sachen die

consilia sehr ungleich und zum theil auch wider einander lauffen. — Mit meiner beyder jüngsten sohn abfertigung khan ich jetzo in eill mich nicht resolvieren, sintemal ich sie, seither der zeyt d. L. ich darvon geschrieben, ire gelegenheit etwas mehr dan zuvor erfahren und khennen leren, und leyder sovil befunden, dasz sie in irer jugent elendig versäumbt, noch kein recht fundament oder *judicium*, sonder vielmehr ein kindisch werck noch bey ihnen ist; derwegen ich dan die vorsorg trage dasz, wen ich sie gehn Leyden schicken solt, sie dhoselbst mit groszen schanden bestehen und sich gantz übel zum *studio*, dieweill sie derzelben die zeyt über sie alhie gelegen gar entwehnt seint, schwerlich widerumb ergeben und dhaselbsten etwäs fruchtbarlichs auszrichten khönnen. So ist meine meinung gar nit gewesen, dasz sie die Englische sprach lernen, noch so lang darin bleiben solten, dasz sie dieselbe *mores*, welche mir nicht gefallen, ahn sich nemen möchten, sondern habe damit allerley bedencken gehabt, welche alhie zu erzehlen zu lang seint. — Dieweil dan ohne das vor der landtrettungssach, so von wegen besorgter gefahr und dieweil ich spuere dasz man einander damit gantz ungleich verstehet, solch werck, welchs zur leichterung gemeint und gerichtet, sich viel schwerer dan es ahn sich selbsten ist, machet, nicht über velt zu schreiben und bevorab in einer kurtze und dho man einem solchen nit recht obligen und abwartten khan, so will ich's darbei auch diszmals bewenden laszen, wiewohl es zu beclagen und zu erbarmen dasz sovil herliche *occasiones* und gelegenheiten, menschlich darvon zu urtheilen, darüber versäumbt werden und aus henden gehn, inmaszen man derzelbig, und bevorab in den Niederländen, gewiszlichen noch sehr berewen und beklagen wirt. Ich halte aber darvor, dieweil man zu sagen pflegt dasz der menschen will ir himmelreich seye, danneben auch die erfarung genugsam auszweiset dasz die ding welche nit mit groszer pracht, schein, vielfältiger mühe, uncosten und gefahr zugehen, nicht geachtet, sonder vielmehr ver-

spottet werden; unangesehen was vor nutzen und vortheil auch daher zu gewartten, es werde die welt welt bleiben und nit helffen was etwan vor threuwherzige und nützliche ermanungen und erinnerungen geschehen; und hab ich mich's zwar von deszwegen am meisten zu trösten, dasz ich dardurch vieler schwerer sorg, mühe, arbeit, und mercklichen costens, die mir dahero glücklicher solche sachen angehen, wo mehr zu hausz und uff den halsz khommen würden, überhaben werde, und, Gott lob, das zeugnus in meinem gewiszen habe dasz ich ahn meinem ort nit gefeyert, sondern sovil mir menschlich und möglich geweszen, ohne rhum zu melden, gethan habe..... *Datum*, den 17ten *July* A° 90.

JOHAN.

Ahn Graff Wilhelm Ludwigen, Statthaltern in Frieszlandt.

LETTRE LXVI.

Villiers au Comte Maurice de Nassau. Nouvelles.

Monseigneur. J'ay laissé à escrire à Vre Exce les bruits qui couroyent, pour ne les croyre; à présent je l'advertis de cesluy-cy que le Roi de France, sentant son armée renforcée de gens de pied, le 25e du moys passé a fait donner un assault général à tous les faubourgs, tant ceulx du costé de la ville où il est, que de la part de l'Université, où est Monsieur de Chastillon, et combien qu'ils fussent raisonnablement fortifiez, si est ce qu'en peu d'heures ils fussent tous emportez et le Roy n'y perdist que six ou sept soldats, et ainsy fuszent rembarrez les bourgeois dedans la ville, avecq quatre mille tant lansquenets que Suisses. Le 27e le Roy fist approcher quatre canons et en battoit la porte St Honoré, ainsy que j'ay veu par lettres escrites au camp le dit jour. Durant le dit jour et comme on battoit, sortist de Paris un Président nom-

mé le Maistre et quelques aultres avecq luy, qui parlementèrent avec le Roy, puis retournesrent; il escrivoit que de brief suivroit la prise, s'ils ne se rendoyent; les forces de Poictou et du Languedoc estoyent arrivéez, mais Monsieur de Turenne n'estoit encores venu, qui amesne huict cent gentilhommes et quatre mille........

Je croy d'autre part que V. Exc. aura entendu ce qui se passe par deçà, mais je ne laisseray de luy en mander ce que j'en entens. Le Prince de Parme se monstre plus gay qu'il n'a fait depuis trois ans et s'habille plus en jeune homme, dimanche dernier il donna un grand banquet pour dire adieu; on y fist si bonne chère, que la nuict mourust le Comte de Hoogstraeten, qui y avoit fait faire pour le voyage d'Angleterre; et a fait avancer les Espagnols de Courtray et les Wallons sous la charge d'un des enfants de Noircarmes. On escript qu'ils ont esté defaits, ou une bonne partie, près de Soissons. Le dict prince a tiré les garnisons et a mis les bourgeois en divers endroits, il laisse le comte Ernest de Mansfeld pour commander et gouverner, et son fils pour la campagne. Il doibt partyr dans deux jours, mais les Ambassadeurs d'Allemagne le pressent de réponce absolue, autrement semblent le menacer de quelque haulte parole. — Je prie Dieu, Monseigneur, tenir V. Exce soubs sa saincte garde. A Middelbourg, ce 30 aoust 1590.

V. Exce très-humble et très obéissant, serviteur,

VILLIERS.

A Monseigneur le Comte de Nassau.

* LETTRE LXVII.

Le Comte Guillaume Louis au Comte Jean de Nassau. Tentatives de Verdugo pour faire assassiner le Comte Guillaume Louis.

—

Wolgeborner freundlicher lieber Herr Vatter. E. L. antwort uf meine underschiedliche vier schreiben seindt

mir durch den lackeien den 30ten *Julij* wol überliffert. Wiewol nun E. L. ich wegen wichticheit der sachen und khürtze der zeit kheinen ferneren bericht noch resolution diszmal schreiben kan, so hab ich doch nit underlaszen wollen E. L. meiner wolfart und gesundheit freundlich zu verstendigen, insonderheit dieweil allerley unglücklich geschreij von mir und meinen kriegsfolck auch in diesen nechsten provincien gestreuwet, so leichtlich weiter auszgebreitet und, wie gemeinlich geschicht, gemehret sein möchte. Ich hab fast 6 gantzer wochen uf eine meil nahend gegen den feind gelegen, und durch die genade Gottes denselben ingeholten das er seine geschwinde bedrawungen uff Frieszlandt, den er, des verweigerten brandschatz halben, sehr ufsetzig ist, nicht zu werck stellen khönnen. Esz hat wolgedachter feindt sich hoch gerhuemt, auch das geschrey gehen laszen und die von Gröningen damit getröstet das er schlagen wolte; esz ist aber bei den worten blieben, auszgenommen das ich für gistern starcke khundschaft bekhommen dasz er gentzlich entschloszen mit cartaunen für disz leger zu rücken und mit denselben mich in 's feldt und zur schlacht zu zwingen, deszen ich mich dan getröstet und durchausz daruff gerichtet. Gestern aber hat Gott solchen sturm aus dem Nordwesten, welcher windt alhie die gröszeste waszer macht, wehen laszen, das der feindt nicht allein sein fürnehmen, sondern auch sein eigen leger so hart an gestaden war, verlaszen und ufbrechen mueszen, also das Gott der Her selbst für disz landt gekriegt hat. Mitlerweil die leger gegen einander gelegen, hat Verdugo zween Spanier angestifft das sie überlauffen und mich etwan in einem alarm oder scharmützel erschieszen solten; der eine wandte vor er hatte übern spil einen fenrich erstochen, und, sein leben zu retten, begerte er hinfüro desen länden zu dienen; were auch vor 2 jaren, da er von der Spanischen flotte gefenglich in Hollandt gebracht, neun monat lang dermaszen wol tractiert worden das er one das lust und begierde hette den länden danck-

barkheit zu erweisen: der zweitte war hiebevor schon einmal den Spaniern aus Flandern in Sehlandt entlauffen, und als er aus leichtfertigkeit von hier wiederumb nach Verdugo sich begeben, mit fürwendung er hatte lange zeit in Sehland gefangen geseszen und an disen seiten nicht gedienet, Verdugo aber die lügen gemerckt und ihne peinigen und übel tractieren laszen, ist er andermals an diese seite khommen; seine sachen gantz herlich verbluemet, als ob er von hier nicht entlauffen, sondern ufm anschlag ausgangen, im felde von dem feindt übereilt, in euszester gefahr seines lebens gewesen, doch endlich durch fleiszige bitt zweier capitenen seiner freunde und eines münchs begnadigt, und dieweil er viel gelegenheit von Frieszlandt und sonderlich der stadt Lewarden wuste anzumelden, in credit bei Verdugo gerathen und in erfharung vieler secreten khommen die er mir wolte entdecken. Nach fleisziger gütlicher underfragungh und gespürter falschheit, hab ich sie recken laszen und, mit geringer ja mehrertheils one tortur, die richtige bekhandtnus von inen gebracht das Verdugo mit groszen verheischungen sie überredt das sie understehen solten mich zu erschieszen und das leger in brandt zu setzen; das auch der dritte, so inen ein rhor bringen solte, würde folgen und in einer hütten nabei meinem logament zu finden sein, und hat solche hütte mit beschreibung der straszen, durchlauffenden waszers, einer steinern brüggen, nechster heuser und anderer circumstantiën so eigentlich beschrieben das er auch in der nacht, unangesehen das er niemals in diesen flecken gewesen, zweën bevelchaber so ime zugegeben darin führen khönnen, welche dan alle umbstende warhafftig befunden, one das der man mit dem rhor noch nit angelangt, und one zweifel wegen gefengnus der ander ausplieben ist. Der eine so in Lewarden dreij vierteil jars garnison gehalten hat etliche inwohner gemeldt so gegen die stadt und für dem feindt arbeiten, mit welchen er dan confrontiert werden sol und hoffe etwas mehr aus inen zu erfaren. Gott

Almechtig seij gedanckt das er solche mörderische verrhätereij an den tag gebracht....

Von meinen jüngsten Bruedern zweiffel ich nit mein gnediger Herr Graf Moritz wirt den einen gern annemen und der ander sol mir nicht beschwerlich sein; dieweil aber diszmal an hochgemeltes Graff Moritzen hoff nur junge edelleut und wenig solcher geselschafft ist dabeij ein junger Her etwas lehren möchte, und ich besorge das sie gantz zu müsziggang sich würden gewöhnen, im fal nicht ein fürnehmer und auszbündiger man, wie meine Brueder und ich an den von Gruenraedt, dergleichen schwerlich zu bekommen, zum hoffmeister irer L. L. zugeordnet würde, so bitt ich E. L. wollens nicht übel nehmen das derselben ich zu bedencken gebe ob es nicht etwan rhatsamer seij das wolgedachte meine Brueder noch ein zeitlang bis an das achzehende jar zum studieren angehalten würden, damit sie die lateinische sprach und *fundamenta geometriae* recht möchten faszen; dan ich an mir selbst befinde das solche übung die beste *praeparationes* und anfürung für ein khünfftigen kriegsobersten seijen. Da nun E. L. hierzu uff Dillenburgk khein gutte gelegenheit hetten, deszen ich zwar besorge, und zu Leiden die kosten zu grosz achten, solt ich 's in alwegen viel rhatsamer halten das ire L. L. nicht gescheiden würden, sondern beide bei mir blieben, und obwol die leufften, sonderlich dieser ort, sehr theuwer und mir die hoffhaltung schwer felt, so seindt doch wolged. meine junge Brueder und ire gutte education, daran ir heil und wolfart hängt, mir so lieb das ich sie von hertzen gern bei mir nehmen wil, uf welchen fal E. L. nur einen gelehrten *praeceptorem* inen zuzufügen, denselben mit seinem jahrgelt und meine brueder mit kleidung zu versorgen hetten. Vor das übrige wil ich sorge tragen und selbst ir hoffmeister sein, zum lesen und studieren (darin ich mich auch so offt es mir gebüren mag übe) sie vermahnen und anhalten, und wan im feldt etwas zu sehen und gegen dem feindt zu handlen ist, mitnehmen, damit ire

L. L. zugleich so wol in dem einen als den andern angeführt werden mögen, und da E. L. dieser vorschlag gefelt, bitt ich sie wollen mehr wolged. meine Brueder noch vorm winter, dan ich alszdan die beste zeit hab etwas zu lesen, herunder schicken; zum kleidungen möchten E. L. nur die mittel übersenden damit sie nach diser landtsart gemacht wurden. *Datum* im leger zu Collum, den 8ten *Augusti* 1596.

E. L. unterthäniger gehorsamer sohn

WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAUW.

Den wolgeb. Hern Johan Graven zu Nassau zu Dillenburg, ... meinen freundlichen lieben Hern Vatter.

LETTRE LXVIII.

Villiers au Comte Maurice de Nassau. Relative à M. de la Noue.

Monseigneur,... M. de la Noue estoit délibéré de venir servir Messrs les Estats et si son dict fils estoit delivré, il viendroit encores plustost. Que le Prince de Parme luy avoit proposé de faire de rechef serment, ce qu'il avoit refusé de faire et ne le feroit point, et quant au précédent serment, qu'il s'en tenoit absouls par la sentence du feu Roy et du présent, mais qu'il vouloit se gouverner par l'advis et conseil de Monsieur de Walsingham, se sentant beaucoup son obligé et pour en avoir l'advis de Monsieur de Ste Aldegonde et le mien. Que Sennetier en avoit pris l'avis de M. de Walsingham, lequel luy avoit répondu qu'il conseilloit à son maistre, de ne point abandonner le Roy; qu'en ce païs, attendu le peu de moyens des Estats et que la Reine ne vouloit plus faire de si grandes dépences, ledit Sieur n'auroit le pouvoir de faire grand mal au Roy d'Espagne et qu'il seroit contraint de se tenir sur une simple défensive. Il avoit aussy pris l'advis de M. de Ste Aldegonde

en Angleterre, qui luy avoit aussy desconseillé, luy disant qu'à présent V. Exc. et aultres jeunes Seigneurs ses parens commençoyent à bien entendre le fait de la guerre et s'y exercer tellement qu'il pensoit que sa présence n'estoit pas tant requise qu'en France. M'ayant demandé mon advis, je luy dis que V. Exc. l'avoit desiré et mesme Messieurs les Estats, mais en premier lieu qu'il ne devoit faire tels desseings sans en parler au Roy, lequel trouveroit mauvais, s'il entendoit qu'il en eust fait parler à personne sans son congé, et après qu'il falloit mettre en balance, où il pourroit faire plus de service contre le Roy d'Espagne, en ce païs ou en France, et que pour le présent il me sembloit que luy et ses semblables faisoyent un très-grand service à ce païs, ruinant ainsy les hommes et deniers du Roy d'Espagne sans sortir de la France; toutes fois, quand le Roy le trouveroit bon, qu'il se doibt asseurer qu'il seroit le bien venu et que Messieurs les Estats n'ont point encores pourveu à l'estat de Maréchal, car Monsieur de Villers n'en a eu la provision qu'en [son] absence. Et après il me decouvrist l'advis de Monsieur de Walsingham; je luy répondis qu'il avoit dit vray, mais que Monsieur de la Noue ne devoit pas tant se fonder sur l'amitié du dit Seigneur ny aultre Anglois, qu'il ne pense que leur réponce seroit conforme à la volonté de leur Reine, qui empeschera toujours qu'aulcun Seigneur François vienne par deçà, et quant à Monsieur de Ste Aldegonde, qu'il n'avoit pas sceu l'intention de V. Exc^{e}, qu'il déclara à Madame et à moy à son dernier voyage..... [Août].

† LETTRE LXIX.

Le Comte Jean de Nassau au Prince d'Anhalt-Bernbourg. Machinations des Papistes en Allemagne.

—

... Wie weit die Guliksche sach, wie auch unser der be-

nachparten, insonderheit weil esz albereit so weit mit der statt Ach, wie E. G. ohn zweiffel bewust, kommen, hienausz sehe, solches darff bei deroselben, als den verstendigen, keines weiten auszführens; doch, kürtzlich etwan davon zu vermelten, thut meinen G^n H^n dem Churf. Pfalz, als dem vornembsten, neben andern mehr Evangelischen Ständen, wachens und ermunterens zum höchsten bei izigen zustandt vonnötten, und kan ein solches durch beförderung undt ermahnung E. G. wie bisz anhero beschehen mit grossen ehren, allen religionsverwanteu zum besten (weil man die leidige exempel vor augen sihett) mit Gottes hülf in's werck gerichtet werden; dargegen aber do man lenger, wie bei allen Evangelischen Ständen breuchlich, in der groszen sicherheit verharren undt sich nicht einmal, da doch Gott der Almechtige so stattliche mittel verlihen undt gegeben, praepariren und gefast machen würdt, stehet die endtliche ruina und undergang, welches doch Gott der Herr gnedig verhueten wolle, höchlichen zue forchten, undt wirt es endtlich also heiszen: *hodie mihi cras tibi.* Disz angefangen und numehr weit eingeriszen verderben im Reich were auch, meiner einfalt nach, *materi* und ursach genungsamb das alle obgedachte Stände sich dieser dinge bei der Keis. Ma^t, unser aller gen. Herr, zum höchsten beclagten, undt ihrer mit der reichs contribution, bisz diesze und dergleichen im Reich verübte tyrannei abgeschafft, zu verschonen gebetten hetten, und solches umb sovill damehr dieweil man die nachrichtung hatt das die Spanische mit dem unaussprechlichen übell so sie albereit in unserm vatterland geübet, nicht gesettigt, sondern noch ferner vorhabens sein sollen ihr min zu legen ahn drey verschieden örten im Reich, nemblich im stifft Münster, *item* umb Orsoy und im land von Berg, welches bisz uf ein weil wegs ahn Siegen grenzett, zu nehmen, dardurch dan, do ein solchs also zu geschehen und denselben stillschweigendt von Churf. und Stenden des Reichs nachgesehen werde solte, niecht allein landt und leut gentzlichen verderbt,

sondern auch, weill dieselbige örten balt auszgefreszen, die ander angrentzende benachparte den neegst angegriffen, und durch teglichs streiffen angefahren undt beschwert werden müssen. Und obwohl zu vorkommung dieses, gegen den 30[sten] *hujus*, ein kreisztag gehn Dortmundt von diesen sachen zue deliberiren undt zu rathschlagen gelegt undt angesetzet wordten, so ist doch, allen umbstendten nach undt wie es sich ansehen laszet, kein grosze rechnung daruff zu machen das etwas sonderliches fruchtbarlichs werde anzurichten sein..... Thue E. G. zu beharliche gn. mich hiemit dienstlichen bevehlen.

Ahn Fürsten Christian zum Anhaltt.

† LETTRE LXX.

Le Comte Jean de Nassau à G. Frinck. Relative aux services de la branche de Nassau-Dillenbourg au Prince d'Orange et aux Pays-Bas.

*** Il s'agit probablement du Resumé publié dans notre 1[ere] Série, n°. 1182[a].

Unsern gnedigen grusz zuvor, ernhaffter, lieber, getreuer.... Wir seindt in arbeith undth hoffnung dem von Plesz und euch, wo möglichen, noch diese woch oder sonsten in wenig tagen ferners zu schreiben, undt under andern neben einer credentz und instruction ahn die H[n] Stadten, euch, sovil unsere privatsachen ahnlangt, einen kurzen extract und bericht zu schicken, darinnen punctenweisz und *in specie*, sovil wir unsz deszen itso in einer eil beneben andern obliegenden gescheфften erinnern können, auch der federn zuvertrouwen dörffen, etslicher maszen ahngezeigt wirdt und zu sehen ist, nit allein in waszerlei sachen wir und weilandt unsere drei gebrueder Grave Ludwig, G. Adolff und G. Henrich seelige dem H[n] Printzen hochlobseeliger gedechtnusz und auch den

Niederländen insonderheit zum besten uns gutwillig gebrauchen laszen und gedienet gewesen, sondern auch wasserley nutzen und vortheill S. G. und bevorab sie die Niederlandt durch Gottes gnadt und segen daher gehabt und noch haben; hergegen aber in wasserlei mannichfaltige gefahr, beschwerung und verderbliche schaden wir undt die unsere dardurch und derentwegen gerathen und noch teglichs jhe lenger jhe mehr und weitters gerathen müszen; auch warumb und ausz waszerlei ursachen man uns, sowohl als andern, deren [und] weilend ettliche den länden sehr geringe und schlechte dienst geleistet, ja ettliche auch wohl den länden schedlich gewesen, underhaltung, erstattung und recompens schuldig sey; und ein solches auch nit allein ohne der land grosze beschwerung und nachtheill, sondern villeicht auch [mit] fernern nutzen und vortheil geschehen möge. Damit also der von Plesz und ihr sambt und besonders, oder wen ihr, uff den fhall sich die sachen zu lang verweilen wollten, ahn Eure stäthe und plätz mit unsers sohns Grave Wilhelmen, deszen L. ihr dan auch dis schreiben inmittelst communiciren möchtet, rath und gutachten substituiren werdet, unsern gn. H^n Graven Moritzen, sambt denen vom sterbhausz, wie auch die H^n Stadten und andere gutherzige, desto eigentlicher und beszer in der kürtze ausz solchem mangel informiren, und denselbigen ursach geben möget zu gebürlicher betrachtung nit allein desjhenigen so biszher verlauffen und geschehen, sondern auch künfftig, so wohl in 's gemein als auch in 's particulier, zu bedencken stehe; zu geschweigen was villeicht S. G. und den länden, ja dem algemeinen werck, vermittelst Götlicher gnaden, für manchfaltige nützliche dhienst hetten erwiesen und für grosze merckliche unkosten und schaden ersparet, vorkommen, und für vilfältige gutte *occasiones* und gelegenheit erhalten und zu wegen bracht werden, wo die correspondentz dermaszen wie die bey weilandt des H^n Printzen christlobseeliger gedechtnusz zeit um gewesen, hette mögen

continuiret, und demjhenigen so von S. G. wir manchmahlen gehörtt, und seithero zu mehrmählen ahngedeutet und ahngereget haben, ettwas were nachgedacht worden.

Was sonsten den einhalt beider von euch uns einkommener letzten schreiben, deren das eine den 12ten *Novembris*, das ander aber den 15ten *Januarij* datirt gewesen, — mit dem jhar-, warth-, anrith- und lauffgeldt, sambt der praesentation welche man vermeinet das unsere beide Söhne thun und anbiethen solten, belangen thut, daruff mögen wir Euch gn[edig] nit verhalten, demnach wir spüren das sowohl unser sohn G. Wilhelm Ludwig, als auch andere danieden weder des Hn Printzen noch unser gemuth undtt meinung nit gnugsamb verstehen, sondern sich vil vergebener unzeittiger sorg und gedancken machen, hierneben auch die vorsorg tragen müszen das man 'sleichtlich darfür achten und halten möcht alszo ob wir darinnen unser *privatum* und eigenen nutzen suchten, oder uns gern in frembde hendel mischen wollten, und uns grosze geschicklichkeit und ding ausz vorwitzs und vermeszenheit zuschreiben und aufflegen wolltten, das wir, solchen nach, es gahr nit für rathsamb erachten dasz ihr deszhalben von unsert wegen danieden ettwas weiters dan hiebevor geschehen sein mag, ahnreget und suchet, oder auch von unserer söhne wegen einig presentation, wie hiebevor darvon geredt undt diszhalben ein vorschlag geschehen, sinthemal solchs ghar nichts zur haubtsachen thut, auch uns und unsern söhnen verkleinerlich und geferlich wehre, gethan hettet; ja, welches das meiste und höchste ist, das werck dahin hochged. Herr Printz seeliger gesehen, und wihr nuhn zum offtermahl (in ansehung man nuhn ein zeithero darzu mehr *occasiones* und gelegenheit dan bey S. L. lebzeitten gehabt) mit vleisz vermanet, nicht *in armis* allein beruhet, sondern vilmehr jeder zeit dahin gemeinet und gerichtet gewesen, und noch ist, wie man durch verleyhung göttlicher hülff die Niederlände des schweren kriegslasts ettlicher maszen, und sovil immer möglichen,

entheben, ausz ihrer sachen ein gemein werck, wie es dan auch ahn sich selbsten und in der warheit anderst nit ist, machen, vertreuliche gutte correspondentz mit allen christlichen Potentaten, patriotten und gutherzigen leuthen halten, der hin- und wieder fürfallender occasionen vleiszig wahrnhemen, uff vermutliche zutragende fehll sich zeitlich resolviren, und alwegen in gutter bereitschafft und rüstung mit gutten leuthen gefast halten, und in allem fürnhemen sachen *communi consilio et conjunctis precibus et viribus*, mit guttem rath, vorsichtig-, bescheidenheit und glimpff handeln, grosze kosten sparen, der landen mit kriegsvolck und sonsten sovil möglichen verschonen, denselben gunst, anhang und credit machen, die leuth wohl informiren, und bauen, gewinnen und willig halten, dem feindt allenthalben wiederstand thun, deszen practicken verhindern, seinen *calumniis* begegnen, und, wo man kan, es sey ahn volck, geldt, credit, munition, proviandt und dergleichen abbruch thun, und mit der zeit den krieg jhe lenger jhe mehr von den länden divertiren und sonsten das ganze gemeine werck, die defension der religion, libertet des Vatterlandts, und gemeinen frieden und nutzen betreffendt, allenthalben nach möglichkeit sollicitirn, befürdern, und den beträngten nach vermögen die hülffliche handt bieten helffen möge.

Do Ihr nhun unserm ghn.[1] G. Moritzen und andern guthertiger leuten und den Hn Statten und sonsten *proprio motu*, als für euch selbsten, diese unsere meinung und begehren (welchermaszen ihr uns davon zum offtermahl reden und daszelbige wünschen gehöret) füglichen ahn- und vorzubringen wustet, und uff dem fhall Ihr vermercken würdet das man uns recht verstehen, auch hierzu ettwa geneigt sein solte, alszdan die sachen dahien dirigiren und richten köntet das ihre G., sambtt den Hern Staten, vertraute leuth welchem der landt und des kriegsgelegenheit danieden nit allein bekhant, sondern auch welchen fürnemblich die religion undt das

[1] gnedigen hern.

vatterlandt mit rechten ernst undt eiffer ahngelegen und nit mammonisten weren, so Godt dem Hern lenger noch weitter nit, dan so lang sie geldt im kasten wiszen und grosze mittel sehen, wie solchs dan leider itzo der gemeine gebrauch ist dasz man ersten und für allen dingen nach den *mammon* fraget, und trachtet vertrauen herauszen schicken, und mit uns undt andern gutherzigen leuthen darvon communiciren und ein versuch thun und erfahren laszen wollten, ob und welcher gestalt beides den Niederlanden und gemeinen werck mit solchen vorschlagen gedienet werden konthe; so wollen wir alszdan, unserm vermögen nach, gern das beste darbei vorwenden helffen und ahn unserm treuen vleisz nichts erwinden zu laszen; der zuversicht und hoffnung man werde die sachen dermaszen geschaffen befinden dasz man dieselbe nit allein für nutz und nothwendig, sondern auch für practicable und thunlich erkennen und halten wirt, und ohne zweiffel beklagen dasz man solch werck nit eher ahn und für die handt genhommen. Wolten wir Euch &c. *Datum* Dillenb., den 7[ten] *Februarij* A°. 91.

JOHANN.

Post datum. Das wir, oder die unsere, den Hern Stadten *in specie* einige dienst praesentiren sollten, solchs achten wir, als [obengemelt], vor unnöttig und unrathsamb, den es leichtlich anders dan wie es von uns treuhertzig und wohl gemeinet ist, verstanden und uffgenhommen möchte werden. Wan die Hern aus dem obahngedeutten Extract recht berichtet, werden sie leichtlich undt baldt erkennen können wie wir nit allein jederzeit gegen sie affectionirt gewesen und noch seien, sondern auch worinnen wir ihnen hiebevor gedienet, auch nutz gewesen, und nochmaln thetten, da man uns gebraucht und ahngesprochen hatt, gedienet und nutzs sein mögen, oder daszelbige auch villeicht noch hinfhüro durch Gottes Gottes gnade thun könthen. *Ut supra.*

An Georg Frincken.

† LETTRE LXXI.

Marnix de St. Aldegonde à. . . . . Il consent à servir de conseil au Prince d'Anhalt dans une expédition militaire.

—

Monseigneur, j'ay receu la lettre qu'il vous a pleu m'escrire en date du 30 de mars (selon l'ancien stile, comme je croy), et après avoir bien comprins et entendu le contenu d'icelle, je me suis advisé de vous escrire responce en François, soubs espoir que V. S. ne le trouvera mauvais, puis en la langue Allemande je ne sçauray, pour y estre si peu exercé, bien exprimer mes conceptions. Je vous supplie doncques bien humblement, Monsieur, me pardonner que je respons sur icelle en François. Or, pour venir au poinct, j'ay esté bien aise et en ay rendu grâces à Dieu de ce qu'il a touché le coeur de ce gentil et héroïcque Prince pour entreprendre une si juste et saincte querelle, et la vouloir diriger mesmes par sa présence. Croyez, Monsieur, qu'il y a desjà bien longtemps que, sur le bruict des singulières et rares vertus et marques de son esprit que Dieu a imprimées en luy, je me suis du tout voué et dédié à son service, et y-a longtemps que je m'eusse estimé très-heureux d'avoir la moindre occasion pour le tesmoigner par les effects, et, si à présent j'estois à moy mesme, je ne faudroys à embrasser ceste belle occasion à deux mains, comme l'on dict; mais depuis que dernièrement je fis le voyage de France, il pleust au Roy me faire cest honneur de me prendre du nombre de ses particuliers serviteurs, et me déclarer qu'il se vouloit servir de mon conseil (car tel estoit son langage) en ses affaires, me commandant dorésenavant, puisque j'estoye en ma liberté et en service de personne, de me tenir pour son serviteur et conseillier. Et sur ce propos me commanda d'entretenir par deçà bonne correspondence entre Messieurs les Estats et Monseigneur le Comte de Nassau, Gouverneur de ce pays,

avecq sa Ma^{té}. Or, estant ici venu guères longtemps après, son Exc.[1] me fist pareillement recercher à ce que je voulisse m'obliger à luy pour estre de son conseil et de ses serviteurs domesticques; sur quoy je luy discourois ce que s'estoit passé entre S. M^{té} et moy; mais, comme au mesme temps se trouva icy Monsieur le Viscomte de Touraine, Lieutenant général de sa Ma^{té} sur l'armée estrangière, il vuida du tout ceste difficulté, asseurant et son Exc. et moy que le Roy non seulement ne prendroit de male[2] part que je m'obligasse à mon dit Seigneur Comte, que mesmes il l'auroit pour fort agréable et le tiendroit pour un service particulier sien, veu que son intention principale estoit de maintenir toute bonne correspondence et amitié avecq ce pays de pardeçà; d'autre part son Exc. trouvoit aussi bon que je ne laissasse d'estre particulièrement au Roy, et cependant je m'obligeasse à son service en tout ce que ne préjudicieroit au service de sa Ma^{té}. Voilà, Monseigneur, comme je ne suis pas à moy, ny en ma liberté, et par ainsy j'ay respondu sur l'un poinct de vostre lettre. L'autre, qui porte que, si je suis obligé, je vueille impétrer congé, pour me pouvoir transporter le temps de ce voyage en Allemaigne au service de ce très-illustre jeune Prince, que j'honore et estime autant que Prince de la terre, se vuidera aussi en trois mots; c'est que je me suis transporté icy en Hollande pour entendre la volunté de son Exc., et après avoir communicqué là-dessus avec luy, non seulement il m'a donné congé, mais aussi a déclaré qu'il le trouvoit fort bon, si ma santé et disposition (qui a esté longtemps fort affoiblie par maladies) le pouvoit permettre; de sorte qu'il ne reste que la volonté du Roy de France, au regard de la quelle (comme je tiens pour asseuré qu'il ne le trouvera pas mauvais, ains au contraire l'estimera pour grand service si je fais ceste tournée) je l'oseray bien entreprendre, mais toutesfois, pour plus grande satisfaction de mon debvoir, comme Mr. le Viscomte de Tou-

[1] Le Comte Maurice de Nassau. [2] mauvaise.

raine est encor en Allemaigne, si plaisoit à Monseigneur le Prince d'Anhalt de luy en communicquer un mot, et que le dit Sr Viscomte le trouvast bon, je n'en feray nulle difficulté au regard de ce poinct; et pour cest effect j'escris présentement moy mesme au dit Sr Viscomte, et ne faudray, par la première commodité, d'en escrire aussy au Roy, combien que desjà je me tiens pour asseuré de sa volonté en ce regard. Voilà doncques quant à l'obligation, au regard de laquelle, si mon dit Seign^r et Prince d'Anhalt n'y trouve de son costé empeschement, de ma part je ne fay nulle difficulté d'obéir à ce qu'il me faict proposer, après mesmes en avoir un mot de mon dit Seign^r de Touraine. Mais au reste, Monseigneur, il fault que je parle librement et déclare mon estat sans rien céler, afin que le dit Seigneur Prince ne soit abusé en moy: premièrement je cognoy mon insuffisance à une charge si pesante, principallement en cest aage déclinant, où ny la mémoire, ny l'esprit et jugement ne sont si vigoureux que du passé; d'autre part, je ne suis nullement stilé en la langue Allemande; ce peu que j'en avois par-ci-devant apprins, combien qu'il ne méritast estre mis en compte, c'est par désaccoustumance comme devenu à rien; et, pour le troisiesme poinct, par les travaux passés, et par l'inclination de l'aage je suis devenu subject à aucunes maladies, tellement que, après avoir esté affligé de [l'icterice] ou jaunisse quelque bonne espace de temps, j'estois devenu à la porte de l'hydropysie, commençant à charger l'eau et estre subject au battement de coeur, qui sont maladies qui ne supportent pas voluntiers les incommodités d'un camp.

Voilà pourquoy si, non obstant tout ce qui dict est, l'Ex^ce du Seign^r Prince d'Anhalt demeuroit continuant en sa résolution et, sans avoir esgard aux inconvéniens que j'ay alléguez, lesquels toutesfois je le supplie très-humblement vouloir bien peser, afin qu'en lieu d'un thrésor il ne trouve des charbons (comme l'on dit en commun proverbe), il se veult servir de moy en ce

voyage, je vous veux bien dire, Monseigneur, que ma bonne volonté passera aussi toutes ces difficultés, pourveu qu'il plaise à mon dit Seign^r Prince me pourveoir tellement qu'en cest aage déclinant et en ceste disposition je puisse avoir mes commodités; car je ne suis plus jeune et robuste, comme j'ay esté autresfois pour suivre un camp sans moyens et commodités. Et de mon costé je n'ay nuls moyens pour y pouvoir furnir; d'autre part j'ay grand mesnage et grande maison, et ne voudroys jetter à l'abandon ce peu qui me reste d'aage pour assister à mes enfans. Voilà pourquey je vous supplie très-humblement, Monseigneur, puisqu'il vous a pleu prendre la peine de vous entremettre en ce faict icy, me faire encor cest honneur d'entendre particulièrement mon estat, pour bien à certes le donner à cognoistre au dit Seigneur Prince. Car ores qu'il ayt pleu au Roy me recevoir entre ses serviteurs, et que mesmes Monseigneur le Comte Maurice me tienne de siens, si est-ce qu'un chacun peut aisément comprendre qu'en ce temps icy ces services sont plus tiltres d'honneur que de proffit et émolument, et de faict jusques ores je n'en ay encores tiré un seul denier, et d'autre part j'ay si grande famille que j'auray bon besoing et de cela et davantage pour seulement la entretenir, de façon qu'il fault faire estat que je ne puis apporter une seule maille de mon costé pour furnir aux despences nécessaires à ce voyage. Il fault doncques que cela me soit furny de par mon dit Seigneur Prince, et pour avoir commodités à suivre un tel camp, je ne puis avoir moins que cincq ou six chevaulx, que un chariot ou deux, et gens qui me servent. A tout cela fault nécessairement un honnest traictement; d'ailleurs je n'ay ne cheval, ne asne et à grand peine armes pour me couvrir, aiant esté désnué de tout; pour tout cela il me faudroit avoir quelque bonne somme d'argent content, et pour le reste estre asseuré de tirer tous les mois un bon traictement et suffisant pour m'entretenir et me donner commodité. Car d'y aller sans cela

je feroys tort à mon aage et à toute ma famille, car ce seroit estre prodigue de ma vie, ce que pour le présent je ne suis délibéré de faire. Voilà pourquoy il me semble que la viande ne vault pas la souppe, et que mon service ne sera de si grande conséquence qu'il le faille acheter si cher; et néantmoins s'il plaist à son illustr. Ex^{ce} y entendre et m'asseurer de ce qui dict est, voyant ceste sienne libérale résolution en mon endroict, incontinent que V. S. me fera l'honneur de m'envoyer sa responce, je ne faudray à me mettre en équipage pour me trouver avecq sa ditte Exc., et ne craindray ne danger, ny incommodité, pour le servir et luy assister en une si juste, saincte et honnorable querelle; mais je vous supplie, Monseigneur, que son Exc. puisse fort particulièrement entendre tout cecy, afin qu'il sache que je chemine rondement; si j'estois plus jeune et plus robuste, je me contenteroy d'une simple promesse, car ma bonne volunté me furniroit les forces pour pouvoir attendre les effects, mais maintenant il fault nécessairement, si je ne me veux tuer moy mesme, que je soye pourveu de ce qui m'est nécessaire, mesmes avant qu'entreprendre une charge soubs laquelle autrement il me faudroit nécessairement succomber; ce que tout le monde m'attribueroit à grande imprudence et me jugeroit-on indigne de servir de conseil aux Princes de telle qualité, si je ne savoys mesurer mes forces. Que si son Exc., poisant les difficultés, est contente de choisir quelque autre en ma place, je ne laisseray pourtant de luy demeurer toute ma vie très-humble et très-dévot [1] serviteur; mais si elle pourfie [2] à me vouloir auprès d'elle le temps de ce voyage (car je n'ay obtenu congé que pour ce temps là et, au plus long, pour tout ceste esté qui vient), je vous supplie bien humblement que je puisse au plustost entendre la résolution sur les poincts susdits. Et là dessus, vous baisant très-humblement les mains, je prie Dieu, Monseigneur, vous donner en parfaicte santé vie très heureuse et longue.

[1] dévoué. [2] persiste.

Escrit à la Haye en Hollande, ce 9 de may 1591, *stilo novo.*

De V. S[rie] très-humble et très-obéissant serviteur,

PH. DE MARNIX, DICT DE S[t] ALDEGONDE.

† LETTRE LXXII.

Le Comte Jean de Nassau au Prince d'Anhalt[1]. *Il faut songer aux intérêts généraux des Chrétiens protestants.*

Gnediger Herr. Von gewiszen zeittungen ist dieser zeit nichts sonders bestendigs und sonderlich aus Franckreich, welchs E. G. nicht zuvor wiszen, alhie vorhanden, und mache mir keinen zweiffel E. G. werden nunmehr vernhommen haben welchergestalt Gott der Herr Grave Moritzen undt den herrn Stadten nuhn ein kurtze zeit hero etzliche gutte victorien verliehen, und sie durch ein sonderlich *strategema* so wohl die grosze schantzs von Zütphen, wie auch sonsten hiebevor in Brabandt etzliche festungen, mit behendigkeit eingenommen, und seither die stat Zütphen, sambt ein schlosz darbei, und die stat Deventer einbekommen, und nunmehr mit der stat Gröningen und andern stätten auch in accordt und handlung stehen sollen, und daraus, ihren hohen von Gott begabten verstand nach, abzunehmen haben welchermaszen man so wohl durch die Niederlandt, als auch sonsten andere ortt mehr, ein zimblichen pasz und manchfaltige gutte *occasiones*, wofern dieselbe allenthalben wo sie sich erzeugen in acht genommen, gebraucht und mit gutter vorsichtigkeit sollicirt, getrieben und, uneracht ob sie schon einander biszweilen fern entlegen und geringes ahnsehens seint, zum gemeinen werck gericht und gezogen werden möchten; inmaszen ich mir dan keinen zweiffel mache es werden E. G. sambt dem Hern von Touraine und andern, so sich der ehren und kirchen Gottes und

[1] Chrétien premier, Prince d'Anhalt Bernbourg. (1566—1630.)

des gemeinen vatterlandts treuhertzig und wohlmeinendt annehmen, und hin und wieder wo es vonnöthen gutte correspondentz haben können, nach itziger zeit und leufft gelegenheit völlige ahnstellung zu thun und allen dingen ihr gebuerende masz, ohn anderer erinderung, zu geben wiszen; welchs dan sovil da mehr vonnöthen thuet, dieweil zu besorgen, demnach die beträngte Christen in Franckreich, Engellandt, Schottlandt und Niederlandt itziger zeit ahm meisten in der gefahr stecken und bey sich selbsten sovill zu thun haben, das sie uff die benachbartten und bevorrab Deutschlandt (welchem gleichwohl itzund kein geringe gefhar vorstehet) wenig dencken werden, noch auch von wegen das sie vom selben kein bericht, noch gelegenheit wiszen, noch dencken können, und derhalben desto mehr dahin zu sehen wie nicht allein Franckreich, sondern auch, vermittelst göttlichen segens, den kirchen und beträngten christen und gutherzigen leuthen allenthalben wo die nuhr seind, nützlich und woll möge gereichen, vorgestanden und zeitlichen wie denselben in nothfellen zu helffen und die handt zu biethen sein möchte, resolviert und darzu nöttige praeparation gemacht, und also gutter rath nicht leisten oder nach der thatt, sondern *ante factum, cum tela praevisa minus feriant et praecipitis consilii poenitentia comes sit*, gesucht und gebraucht werden möge. *Datum* Dillenberg, den 7[ten] *Junij* A° 91.

JOHAN DER ELTTER.

Ahn Fürst Christian von Anhalt.

* LETTRE LXXIII.

Le Prince d'Anhalt au Comte Jean de Nassau. Il désire un libre passage pour ses troupes.

Unser freundtlich dienst zuvor, wolgeborner Graff, freundtlicher, lieber Oheim. E. L. ist freundtlich unverborgen, obwol nach der an weilandt König Heinrichen

dem dritten zu Franckreich begangenen abscheulichen mordt, hat daszelbe reich und cron der itzigen Kön. Wir. zu Franckreich und Navarra König Heinrichen dem vierden, alsz dem negsten erben und *successori* anererbt und heimgefallen, inmaszen dan König Heinrich der dritte selbst vor seinem tödtlichen abgange daszelbe der itzo regierenden Kön. Wir. abgetreten und übergeben, dasz doch deszen ungeachtet seine Kön. Wir. nicht alleine an gebürlicher einnemung, [gerühlicher] besitzung, regierung und beschützung dero anerbten von Gott und billigkeit wegen s. Kön. Wir. zustehenden und angehörigen lande und underthanen durch die auffgeworffene und zusammen verbundene rebellen turbirt, sondern auch beides durch innerliche auffwiegelung und empörung, sowol mit zuziehung auszwertiger frembder nationen und kriegsvolcks, gantz feindtlicher und gewaltsamer weise uff's hefftigste und euszerste verfolget, dahero s. Kön. Wir. zu nottwendiger und von Gott, natur und recht zuleszlicher defension sich umb eine anzal Deutsches kriegsvolcks zu rosz und fusz im heiligen Römischen Reich zu bewerben unumbgengklich verursacht worden, inmaszen sich dan viel vornehme fürstliche und andere rittmeszige personen hohes und niedriges standes auf die uhralte wolhergebrachte löbliche deutsche freyheyt darin gutwilligk erzeiget, und s. Kö. W. in dero selben groszen bedrengknus, hülffe und beystandt zu leisten, sich vermögen, bestellen und werben laszen.

Wan wir uns dan, auff s. Kö. Wir. embsiges ersuchen und in erwegung derselben kundtbaren, gerechten sachen, auch nach erhalten zeitigen rath unserer geliebten Hern und freunde, zu s. Kö. Wir. general obersten Leutenant über das geworbene Deutsche kriegsvolck zu rosz und fuesz bestellen laszen, und nunmehr vorhabens seindt daszelbe s. Kö. Wir. zu derselben nutz und dienst förderlich zuzuführen, und wir uns als ein Fürst und gliedt des heyligen Reichs bescheiden wasz dieszfals in den auffgerichten reichsabschieden löblich und wol vorsehen, geord-

net und constituiret, ... so ersuchen und bitten wir E. L. freundtlich sie wolle nicht allein den durchzug unweigerlich gestatten, sondern auch in ihren städten, märckten und dörfer zeitlich anordnen und verschaffen dasz sich die unterthanen und einwoner mit nottürfftiger proviantirung dermaszen gefast machen und halten, damitt das kriegsvolck sowol in nacht- alsz stillagern, sintemal ezliche einen zimlichen weiten wegk ziehen und unterweilens auszruhen müszen, ein genügiges auszkommen finden und haben, und, in verbleibung oder mangelung deszen, nicht vorursacht werden müge sich an jemandts ungebürlicher weise zu vorgreiffen; welches wir vor unser person soviel immer müglich gerne vorhuetet sehen wolten, wie wir dan mitt allem fleisz und ernst daran sein wollen das dieszfals angezogenen reichsconstitutionen zuwieder das wenigste müge vorgenommen werden, zuvorsichtig E. L., alsz dero die wolfarth des christlichen Königs (der nicht alleine nach ordentlicher succession, sondern auch bestettigter weise mit auffsetzung der cron, durch seinen vorfahren mit bewilligung damals beiderseits religionsverwandten, deren jeden s. Kö. W. bei der seinen handt zu haben geschworen, darzu kommen) sonder zweiffel angelegen, werde sich in diesem dem stande der obrigkeit, als der von Gott eingesetzten ordnung, zum besten also erweisen, wie E. L. gerne wolte das derselben in dergleichen fall, den doch Gott der Almachtige verhueten wolle, von andern wiederfahren möchte.

Solches wirt hochged. Kö. Wir. umb E. L. nach aller gebuer zu vorschulden wiszen, und wir seindt E. L. vor unser person freundtliche angenehme dienste zu erzeigen gantz willig. *Datum* Deszau, den 13 *Junij* A° 91.

CHRISTIAN, F. ZU ANHALT.

Dem wolgeb. unserm lieben Oheimen,
Hern Johansen, Graffen zu Naszau.

* LETTRE LXXIV.

Le Vicomte de Turenne au Comte Jean de Nassau. Il a besoin de secours pécuniaires pour conduire ses troupes en France.

—

Monsieur, depuis que j'eus cet honeur de vous veoyr à Ziegenhain, je n'ay cessé de courir l'Alemagne. Je n'ay pas perdu mes pas, Dieu mercy, car j'espère dans un moys ou cinq sepmaines avoyr une belle armée sus pied, avec laquelle le Roy mon Souverain aura de quoy donner des affaires à ses ennemys plus qu'ils ne pensent. Dieu nous donnera un jour le moyen de rendre la pareille à ceux qui ont commisération de nos longues misères et nous tendent la main pour nous en tirer. Les Princes que j'ay visités, cognoissent assez que leur liberté et seureté se dispute en France et n'a plus ferme appuy que nos armes. En cette considération ils sont tous entrés en contribution pour me donner moyen de faire cette levée, mais si ne vous puis-je celer qu'il s'en fault beaucoup que leur contribution soyt proportionnée à la grandeur de la cause pour laquelle ils contribuent, ny aux nécessités qu'il nous faudra surmonter pour tirer commodité de cette despence. Or ne les pouvant presser par dessus ce à quoy ils se sont cottisés volontairement, force m'est de rechercher tous autres moyens, affin que la pauvreté ne face évanouir le fruict de mon labeur et ne dissipe cest armée, devant que je luy puisse faire voyr l'ennemy, et que le Roy ait le loisir de pourvoyr à son entreténement. Me confiant donc sur vostre grand affection au bien des affaires du Roy mon Souverain et de la cause publique, je vous supplie me départir vos bons advis et me faire les ouvertures que vous estimerez les plus propres pour augmenter nostre fondz, en disposant tous ceux qui sont intéressés à nostre conservation à nous ayder en ce besoin. Je sçay l'authorité que vous avez envers les églises de Cologne, Aix, Francfort et

plusieurs autres endroicts; si par vostre intercession il se trouvoyt es dicts lieux ou autres quelques personages de moyen qui voulussent prester quelque somme à S. $M^{té}$, je leur passeray les mesmes obligations qu'à tous les Princes avec lesquels j'ay contracté pour le mesme faict. Vous avez aussy plusieurs Comtes et Seigneurs vos voisins qui sont menacés de l'Hespagnol et qui par conséquent doibvent procurer de tout leur pouvoir l'establissement du Roy mon Souverain, pour avoyr un ferme appuy contre l'ambition de cet usurpateur. Je pense que, s'il vous plaist prendre la pène de leur proposer cest affaire, et sonder d'eux particulièrement ce qu'ils peuvent désirer de moy pour leur advantage et commodité au passage et acheminement de nostre armée, qu'il s'en trouvera qui seront bien ayses de s'obliger un si grand Prince et se servir par mesme moyen de l'occasion présente pour leur bien propre. Je vous supplie donc me mander s'il se pourroyt espérer quelque chose de ceste recherche, et croyre que c'est à mon grand regret que je vous en importune, et eusse bien désiré m'en pouvoyr passer, mais voyant que tout ce que je puis tirer d'Alemagne est court pour mener ce secours au Roy tel qu'il l'attend, l'extrémité où je me trouve servira de légitime excuse en vostre endroict. Je desire aussy sçavoir de vous, Monsieur, quelle voye il faudroit tenir pour tirer quelque chose des évesques de Padelborn[1], Ossenbruck[2] et autres, au cas que je les exempte du passage de l'armée. Je suis en doubte si je doy prier le Comte de Lipp de se charger de ceste négotiation envers les dits Evesques ses voisins, ou bien envoyer vers eux de ma part; vous m'en donnerés vostre bon advis, s'il vous plait. Je suis encore en un' autre pène, c'est que je n'ay peu recouvrer en tout ce païs du canon du calibre de France; si vous m'en pouviez accomoder d'une couple de piéces, vous feriez beaucoup pour le service du Roy et m'obligeriez en mon particulier infiniment. Vous imputerez toutes mes

[1] Paderborn. [2] Osnabrück.

demandes au désir que j'ay que la cause publique se puisse resentir à bon étiant[1] de mon labeur. Je ne vous sçauroy dire la joye que j'ay de l'honeur que Monsieur le Comte Maurice vostre nepveu a acquis en la prise de Zutphen et Deventer. Il a effacé en huict jours la réputation que le Duc de Parme a acquis en dix ans, et faict bien paroistre que la vertu et générosité de sa Maison est immortelle. Il n'aura jamais tant de bonheur que je luy en souhaite et à touts ceux qui luy apartiennent. En cest endroict je vous baise bien humblement les mains et prie Dieu, Monsieur, vous donner très heureuse et longue vie. De Cassel, ce 17[me] juing 1591, *stilo novo.*

[2] Vostre bien humble à vous faire servisse,

TURENNE.

A Monsieur, Monsieur le Comte
Jehan de Nassaw.

* LETTRE LXXV.

Le Comte Jean de Nassau au Landgrave Guillaume de Hesse. Nécessité d'un commun accord contre la Ligue et l'Espagne.

—

Durchleuchtiger hochgeborner Fürst, E. G. seijen mein gantz willige dienst jederzeit zuvor, gnediger Herr. E. G. schreiben dem 25[ten] *Julij* zu Wilhelmszburg datirt, hab ich empfangen. Dieweil dan meinem gnedigen Hern Landtgrave Ludwigen ich dasjenig was zwischen dem Prinzen von Parma und Grave Morissen sich vor Nijmegen ahn der Knotzenberger schantz, wie auch in der Bethaue, zugetragen, neulicher tage zugeschrieben, und der zuversicht bin E. G., welche ich mit ungewiszen zeittungen zu bemuehen bedenckens trage, von ihrer G. derselben verstendigt worden sein werden, so weisz E. G. ich uff dieszmahl weitters nichts zu berichten

[1] escient.   [2] Vostre — service. *Autographe.*

dan das, ... Gott lob, die sachen uff der religionsverwanthen seitten sich dermaszen ahnlaszen dasz, menschlicher vernunft nach zu erachten, wohl zu hoffen stehet, wo die Religionsverwanthen die vorstehende *occasiones* mit gebürlicher dancksagung annhemen, beszere correspondentzs mit einander halten, ein gemeine sach aus dem religionswerck machen, die Liguam und sonderlich Spanien (so itso etwas math und im sträucheln ist) mit gebürlichem ernst ahn orth und enden do man's zu thun befügt undt mechtig ist, ahngreiffen, undt, wie weilandt der Herr Printz hochlobseeliger gedechtnus offtmals gethan, geringe mittel nicht verachten, sondern, wie man sagt, das feuer in der aschen suchen, sich allenthalben umbsehen, und nit allein mit kriegsgewaldt, sondern auch zu andere wege, deren dan vil und mancherley seindt, ihme abbruch und wiederstandt zu thun bevleiszen, und in vielen dingen i. G. (welche dan gegen Spanien, sonderlich anfangs, nit den hundersten, ja thausensten theill solcher gutten occasionen [inmaszen] man, Gott lob, itzunder hatt gehabt) lehren und exempeln volgen woltten, man solt, mit gewinnung vieler zeit und ersparung mercklicher unkosten, auch vorkommung manchfaltiger gefahr und unheils, ohne grosze weitleufftigkeit, mühe und arbeith, die reine lehre ahn vielen ortten fhorttpflanzen, die Liguam schwechen, Spanien allerhandt vortheill benhemen, ausz und von dem Reich desto weiter bringen und also vermittelst Göttlicher gnaden nit gering ausrichten mügen. Weil aber nach abgangk weilandt des Herrn Printzen und der andern meiner Brueder seeligen, welche sich dan solche und dergleichen sachen ahngelegen sein laszen und denen obligen und abwartten konthen, ich niemandts kenne, noch weisz so hiervon sein werck machet und diese ding so wohl im Reich, alsz auch andersero do solches die notturfft erfordert, ahnrege, sollicitere und treibe, so gehet es, meines erachtens, hiermit dem gemeinen sprichwortt nach: das vill verdirbt so man nicht wirbt, und ausz nichts nichts

wirdt, Spanien aber desto steiffer uff seinen beinen und mit seinem volck im Reich bleibt, auch sich sovill da basz mit der zeit wieder erholen, uffrichten und den fusz jhe lenger jhe weitter in 's Reich setzen kan... *Datum* Dillenberg, den 31 *Julij* A° 91.

E.ʳ G. dienstwilliger

JOHANN GRAFF ZU NASSAW CATZENELNBOGEN.

Ahn Landgraven Wilhelmen.

† LETTRE LXXVI.

Le Comte Maurice de Nassau au Landgrave Guillaume de Hesse. Nouvelles.

Unser freundlich dinst undt was wir mehr liebs undt gutts vermögen zuvor, hochgeborner Fürst, freundlich lieber Her und vetter. Das E. L. ob dem das wir zu beförderung des wortts Gottes vorgenommen ein so guttes wohlgefallen empfangen haben, das ist uns eine hertzliche freudtt gewest zu vernehmen, bevorab aber dancken wir E. L. dinstlich undt freundlich dero vorsorge und vetterliche affection, die sie vor uns undt dasgene das zu unserm besten gereichet geruhen zu tragen, und befinden uns desto mehr verpflichtett dasselbe alle gegen E. L. mit unserm bereitwilligen diensten zu verschulden.

Nach eroberung der vestung Delffziel, seint wir widerumb zurück gezogen, in meinung die stadt Steinwigk zu belegern, und zwischen wegen die schanzen Opschlagk, Emmetil[1], Luttelbiert eingenommen, und die knechte die darinnen zu besatzung wehren, sonder wehr und fendel auszziehen lassen; wie wir aber albereit uf dem wege wahren und entlich entschlossen vor ermeltte stadt Steinwigk zu rücken, kommen uns zeittung von allen örtten, das der feind zu Nimmegen über die Wahl gezogen undt die

[1] Emetil *ou* Enumatil, *près de* Lettelbert, *dans la province de* Groningue.

festung Knodtzenburgk, die wir das vergangen jahr gegen ermeltte stadt über hetten auf lassen richten undt mit allerley nottürfft genungsam versehen, belegertt, auch albereitt andere geringe stedlein in der Bettaw berent, undt das landt gestraiffett hette; hielten derowegen vor's ratsameste ihm anstundt, mit den mitteln die uns Gott in die hende gesteldt, zu begegenen, und seint also strack naher Arnheim gezogen, daselbst eine brück über den Rhein geschlagen, sein leger thun besichtigen, ihnen zum auszlauffen gereitzett, und so weitt gebracht das er den 24 diszes zu morgen uf etzliche unsere reutter mit 10 fahnen der seinnen einen gewaltigen anfall thedt, in meinung die unserige alle in 's wasser zu jagen. Wie dieselbe aber vernahmen das wir ihnen die nebenwege mit langen spiessen vernegeldt und wiederumb zurück vermeineten zu kehren, seint ihrer etzlich erschlagen und über die hundert gefangen worden, under welchen die vornembste seint: Don Alfonzo Davalos des Marggraffen Del Guastro bastardt bruder undt seine fenderich und fahne, der haubtman Petro Francisco Nicelli mit seinem fenterich undt fahnen (diszer führett des Herzogen von Parma hoofffahne), der leutenant und fenderich des rittmeisters Caraffa mit der fahnen, Galeaco del Poro, Capt. Jacomo, haubtman Pradillo, der wahr schwer gewundt undt starb denselben dag. Ermeltter Herzogk, nachdem er deszen stosz empfangen undt sonst uf die vestung nicht erlangen kunte, wiewohl er sie albereitt zwen tage beschossen, hatt er den anderen tag sein lager in brandt stecken lassen, und weder über die Wahl gezogen; wir vermeinten ime uf den rücken zu kommen, er hette sich aber zuviell geeilet. Das gemein geschrey ist das er in eil nach Franckreich vortzeucht. Wir verhoffen er werde alda eben wohl empfangen werden, mittlerweil wollen wir seiner nicht vergessen.....

Im leger bey Arnheim, den letzten Julij A° 91.

An Landgraff Wilhelmen zu Hessen.

* LETTRE LXXVII.

Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Jean de Nassau. Réponse a la Lettre 75.

—

Unsern günstigen grusz zuvohr, wolgeborner lieber Vetter. Wir haben Ewer schreiben de dato Dillenbergk den 31 jüngst verschienen monats Julij empfangen, gelesen, thun uns des zugeschriebenen berichts undt mittgetheilter zeijttungen halben günstiglich bedancken, undt soviel erstlich die eroberung der stadt Roan belangt, halten wir daszelbige, inmaszen wir Euch jüngst auch zugeschrieben, vor *fanferluchas*[1] *Gallicas*, dan es sich biszhero im geringsten nicht continuiret hatt. Was aber die victorie, so unser vetter Graff Moritz von Nassaw newlicher tage wider den von Parma erhalten, betrifft, überschicken wir Euch hirneben in günstigem vertrauwen copien eines schreibens so obgedachter unser Graff Moritz selbst vor zweijen tagen deszhalben an uns gethan, darausz Ihr zu sehen wie es allenthalber darumb geschaffen; undt ob wir uns woll versehen es wurde solche victori, den auszgesprengten zeijtungen nach, ettwas groszer gewesen sein, so ist es doch nicht so grosz alsz man es anfangs gemacht hatt. Sonst lassen wir uns ewern discurs, undt das man die gutte mittel so die religionsverwanten ein zeitthero an der handt gehabt und itzo noch haben, nicht ausz händen lasze, gantz wolgefallen. Weil aber ein jeder kopff seinen eigen sin hatt, undt niemandt gerne den fuchs beiszen und der erste sein wil der Ragenorle wolle angreiffen, undt dan auch der mehrentheil leider mehr uff das *privatum commodum* alsz das *bonum publicum* sihett, so müszen wir auch den stein so wir allein nicht heben können, liggen lassen.

Was aber die euch von dem hern von Reidt fürgeschlagene friedensztractation zwischen Spannien undt den Niderlanden, und das die Kaijs. Maij[t] unser allergnedigster Herr die vorige pacificationshandlung gerne wider-

[1] Fanfaronnades.

umb reassumiren undt euch, wie auch etzliche chur- und Fürsten beiderseits religion, gebrauchen wollte, belangt, davon seind wir vor dieszem auch berichtet, aber von ihrer Maij[t] biszhero an uns deszhalben nichts gelangtt worden; obdan woll disz ihrer Kaijsz. Ma[t] vorhaben undt intent an sich rühmlich und pillich zu loben, auch da es bei beiden theilen zu erhalten das sie sich *aequis conditionibus* und uff billiche undt allerseits leidliche undt tregliche wege verglichen laszen wolten, es mit keinen gelde zu bezahlen wehre, so befinden wir aber gleichwoll ausz vorigen handlungen, undt sonderlich der Staten ihrer Ma[t] uff die jüngste von Cöln ausz von denen daselbst versambleten kraijszstenden geschloszene und zu wergk gerichtete legation zugeschriebener undt durch ihnen herauszgeschicktten besondern Gesandten ervolgter ercleerung, dasz sie ausz allerhandt dabeij eingeführten ursachen dem vorgeschlagenen frieden wenig trawen, undt sich fast bedüncken laszen das vom jegentheil darunter allerhandt gefehrde gesucht werde; zu dem auch wir biszanhero anderst nichtt vernohmmen dan das es in der Cölnischen tractation undt handtlung, wie auch allewege einzig darauff gehafftet, das *ex parte* Hispanien die religion nicht zugelassen, undt hinwidder auch uff der Staten seijten ohne deren freijstellung kein friedtshandlung angenhommen werden wollen, darumb wir dan auch noch zur zeijtt wenig hoffnung zu solchem frieden haben .... *Datum* inn unser stadt und vestung Caszel, am 7 *Augusti* A° 1591.

WILHELM, L. Z. HESSZEN.

J. HILLEBRANDT.

Dem wolgeb. unserm lieben Vettern
Johansen, Graffen zu Nassau....

* LETTRE LXXVIII.

Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Jean de Nassau. Réforme Evangélique dans le Duché de Juliers.

Unsern günstigen grusz zuvohr, wohlgeborner lieber

Vetter. Wir haben ewer wiederschreiben vom 3ten Junius zu unserm händen empfangen, undt darauz allerhandt particulariteten was hin undt wieder vorleufft, vernommen, undt ist nicht ohne das uns nunmehr von vielen örten selbst ahnlangt undt allerhandt bericht einkömbt das die Spanische bewerbung starck vorgehen solle, derowegen dem nunmehr uffgezogenen Französischen kriegsvolck vonnöten sein wil ihrer schanze wahrzunehmen, dan wie wir sonst vernehmen Lottringen auch zimblich gefast sein solle ihnen den pasz undt durchzugk zu verwehren.

Sonst thun wir euch hierneben uff diszmahl communiciren was uns von wegen verenderung der religion im Herzogthumb Gülich angelangt, undt dasz man zue Düsseldorff albereit annstatt eines Bäbstischen ein Evangelischen predicanten uffgesteltt hatt, auch sonst in vorhabens ist die Bäbstische religion so paldt abzuschaffen.

Ob wir nunwohl solchs nicht improbiren, so dünckt uns doch solche plötzliche verenderung nicht allerdings gutt, sondern gerathen das man nicht *cum impetu*, sondern mitt der zeit undt gutem bedacht dasselbige in's werck richte, undt ein gutte sache dadurch nichtt verderben thue; begehren aber günstiglich Ihr wollet uns hinwieder berichten was euch darvon bewust ist, oder auch sonst hier nechst ahnlangen möchte..... *Datum* in unser stadt und vestung Cassel, am 9 *Augusti* A° 91.

WILHELM, L. Z. HESSZEN.

Dem wolgeb. unserm lieben Vettern
Johansen, Graffen zu Nassau.....

† LETTRE LXXIX.

Le Comte Jean au Comte Maurice de Nassau. Il y a trop peu de correspondance entre les Provinces Unies et l'Allemagne.

—

Gnediger Herr, ich woltte verhoffen, wan ein rechte vertrawliche correspondentz zwischen den religionsverwan-

then hin und wieder, oder zum wenigsten und vor ein erst zwischen E. G. und den Hern unirten Stadten, ahn einem und dan mit etzlichen gutherzigen patriotten in Deutschlandt in der stille undt gutten vertrawen nuhn ein zeithero ahngestelt und gehalten worden were, oder noch würde, inmaszen solches der Herr Printzs vilfältig gewünschtt, zum offtermahl vor der handt gehabt und daszelbig auch, Gott lob, ohn grosse mühe und kosten, wan man sich nuhr zuvor derenthalben nach notturfft underredt und vergliche, geschehen könthe; es soltten den Niederlanden, bey dem nuhn ein zeithero so vilfältig vorgestandenen gutten *occasionibus* und gelegenheitten, insonderheit auch dem Reich und algemeinen religionswerck, damit in vil wege grosze und nützliche dienst geleistet worden, und under andern es durch Gottes gnadt dahin zu dirigiren sein das man das Reich jhe lenger jhe mehr zum religions und gemeinen sachen bringen, den stendten die augen uffthun, und den *adversariis* undt widersachern mit gemeinen rath und sämbtlichen zuthun desto gröszern wiederstandt thun mögen. *Datum* Dillenburg, den 12 *Augusti* A° 91.

Ahn Grave Moritzen.

Ist nit abgangen.

LETTRE LXXX.

Van Reid à Stover. Nouvelles.

Ernhafter und achtbar, insonders günstiger gutter freundt .... Was newe zeittungen und unsere gemeine sachen belangt, ist Graff Moritzs mit dem leger noch in Gelderlandt, daselbst uns die zeitung nit vil langsamer gehn Cöllen und zu euch als anhero in Friesland khommen khönnen. Man hat vermuetung das Nimmegen mit ernst sol belegert und angriffen werden; so lang aber der feindt bei Mastricht ligt, kan es nit geschehen. Es wirt

starck gesagt, auch zu des feindts stellen selbst, das der König dem von Parma befolen nach Franckreich zu rücken, da gleich Niederland solte verloren gehen; da er nun verrückt, hoff ich Gott sol gnad verleihen das noch ettliche Stette vorm winter gewunnen werden; zum wenigsten wirt man ettwas darumb thun, und entweder fürneme örter erobern, oder den von Parma nötigen zurügk zu eilen und die seine zu entsetzen; daran dem Khönig groszer dienst geschehen solle, und *per consequens* auch den Niederlandischen sachen, die, nechst Gott, an die wolfart der Französischen sachen sehr hangen. In Friesland ist auch unsere frontier ettwas befreijet und erweitert mit eroberung des Delfzijls und anderer festungen am waszer, dadurch die schiffart zwischen Emden und Bremen so frei worden das die khaufleut one geleidt oder convoij faren .... *Datum* Lewarden, den 16 Aug. 1591.

Ewer dienst- und bereitwilliger

E. V. REIDT.

Dem ernhaften und achtbaren Erasmo Stöver, Nassau-Catzenellenbogischer fürnehmer vertrawter diener, meinen günstigen gutten freundt.

LETTRE LXXXI.

Le Comte Guillaume Louis au Comte Jean de Nassau. Dangers d'une négociation avec l'Espagne.

Wolgeborner freundtlicher lieber Herr Vatter..... Wiewoll der Printz von Parma wiederumb für sein persohn sich in das warme bath zu Spa begeben hat, und Verdugo mit dem leger uf den Gelderischen und Jülischen frontieren hier und her hengelen und ligen lassen,

welchs sein Exc. verursacht hat sein leger für ein kleine zeit in ihre guarnison zu vertheylen, und, umb dem feindt desto basz zu divertiren, uhnversehens die statt Hülst in Flandern ahngegriffen, welch sich i. f. G., nachdem sie den ernst gesehen, den 14 *hujus* ergeben und also, Gott lob, das gantze landt von Waesz in gewalt der Generalität und zur stadtlichen monatliche contributie gebrocht. Ich hoff der gnedige Gott wirdt ferner Sein gnad verleyhen. Ich gedencke den 28 diesses mit einem theyl von meinem regiment mich bey i. E. für Nimegen zu verfuegen umb durch Gottes gnad das glück auch darfür zu versuchen. — Mein vetter Graff Philips von Hohenloh hat mich ihm durchziehen besucht und gesagt das s. L. sehr ersucht wurden umb sich in der friedtshandlungen zu gebrauchen zu lassen, welchs sie gleichwhol ein sunderlich bedenckens hetten, auch sich darzu nicht gedachten zu bewegen zu lassen, und das s. Exc.[1] [das] solten ahnzeigen; welchs ich für mein persohn mit freuden verstanden und albereith auch vernohmen das es so bey s. E. selbst als auch den General staten sunderlich whol ist ufgenohmen worden. E. L. haben sonder zweyffel besser erwogen als ich noch begreiffen khan die uhnmöglichkeit einiger hantlungen mit disser tükischen und mörderischen falschen arth, welche ob sie whol allen Gotsäligen ufrichtigen verständigen menschen und E. L. insonderheit gnugsam bekant ist, so ist doch die gleyserney[2] betreffent die religie bey diesser und jegenwerdiger legation, durch das intercept schreiben und commission des Königs von Spanien ahn seinem gesanthen ahn keyserischen hoff gethan, khlar auszgebracht, und sein tükischer betrügerischer schein von seinen vermeinten grossen privilegien und vreyheiten zum unterdrug der vermeinter freyheit und religie gantz ahn tag gekhommen und kundt geworden, dardurch auch die General statten dermassen bewogen das sie denselbsten brillenverkäuffern, uhnahngesehen das

[1] Le Comte Maurice de Nassau. [2] Gleisznerei.

sie albereith uf dem weg bis zu Lillo gewesen, keinen paszzedel schicken noch auch hören wollen, derowegen sie wiederumb gen Antorff mit bespottung der kinder uf der strassen gekheret sein. — Ihre M[t] von Engelandt hatt sich der sachen und legation zum hefftigsten ahngenommen und durch der Generalstaten gesanten die damals in Engelandt wharen diverslich auch durch brieffen, ja mit special eigener botschafft die herren Ständen zum treuwlichsten gewarnet und von allen gespräch und unterhandlung abgeraden. Der König ausz Vranckreich hatt gleichfals zu unterschiedtlichen mhalen seine gesanten deshalben hier gehabt. Die resolutie der Generale statten ist E. L. zum besten bekhant; sie bezeugen auch noch, Gott lob, mit den uhngleubliche kosten und beschwernussen die sie in dieser kriegsleufften täglichs noch thun und darbey sie zum eussersten zu durch Gottes gnade gedencken zu verharren. Dan eben dasselbige das bey allen denen welchen diesse sache gantz uhnbekhant, vermeinet wirdt, ein gewisz und sicher fundament und mittel zu sein, als nemlich ob sich schon der Khönig ahnliesz religie und alle privilegien zuzulassen, uf welchem fall sonder widersprechen sein gerechtigkeit und regierung ihm musz notwendig folgen, ja, das mehr ist, das ehr gehalten where diesse jegenwordige regenten zu continuiren; wher ist so schlecht der nicht innsiehet was durch langeheit der zeitt disz für ein fundament sein soll? und gewisz das letzte erger als das erste uhnheyl sein würde! Darumb den gewislich der König von Dennemarck, hochlöblicher gedechtnusz, diessen Niederländen und der gantzen Christenheit ein grossen uhndienst gethan hat, und solten auch alle Fürsten des Reichs (als ich dan verstehe das Braunschweig und andere mehr, welchs vieleicht E. L. besser bewust als mir) die sich in diesser fuegen zu nachteyl der gerechten sachen unterstehen ahnzunehmen und sich einzumengen, viel besser thun das sie ihnen selbst zum besten die sachen in der that [mit] hanthieben, oder aber zum wenigsten weils nhun zum guten ende eins khomen

und sonder zweiffel Gott der Herr das umbwenden wirdt, disz guth ahngefangen werck nicht verhinderen und viel ehr ihr eigen regiring und armer unterthanen noth besser als ihr eigen lust und freude lissen ahngelegen sein, darumb ich auch E. L. bitt sie wollen, so weit deroselbig credit und vermögen streckt, es sey durch unseren alten nhabuihr[1] welchen ich gleichwohl nicht weisz ob ehr hirvon sauber sey, oder andern besten mittel, diessem uhnheyl durch gutten unterricht und allen anderen wegen helffen fürkhommen und gegenbauwen. Im schliessen diesses briefs empfang ich schreiben das die herren General staten solten verständiget sein das die gesanten diesser hantlungen, als nemlich der Graff Salentin von Eysenburg, der von der Lippe und des Bisschofs von Wirtzbourg brueder, wiederumb vorhanden wehren, doch sie werden nicht wilkhomer sein als zuvohren. Ich verwondere mich das die parthey so uhnverschämt ist E. L. ahnzumuten sich in solche gefahr ihrer eigener persohn gebrauchen zu lassen, doch ich gedencke sie habens, nach ihrer arth, weyslichen meinen vohrzuhaben, dan sie nicht allein gehofft durch E. L. für sich gutten accesz und credit zu bekhommen, sondern auch damit zu wegen zu bringen, undt dem gemeinen man zu verstehen zu geben, als wen wir selbsten die uprichtige sache welcher wir so lang standhaftig und treuwlich beygewhonet und unsere treffliche helten[2] welche dieselbige mit ihrem blutt versigelt, durch diesen schein heimlich vorurtheylen, und alle uns eigen mühe, rhum und zeitliche wholfart also liderlich verschertzen solten, uf das sie so auch dem armen betrügten landt alle hoffnung einiger zukünftiger diensten von unserm hausse hinfürter afschniten und berauben möchten, das ihnen den, Gott lob, gefheylet und mehr feylen soll. Wie dan auch, durch die verhengnusz Gottes, wiederumb ahn den tag gekhommen sicher verrhat, und der thätter auch zu Middelborg gefangen, der s. E. ahngenommen hatt zu durchschiessen.

[1] Guillaume Landgrave de Hesse (?). [2] helden.

Der Almechtige Gott gebe uns allen wasz uns sälig ist. ... *Datum* Lewarden, 25 Sept. *stylo vet.*

E. L. unterthäniger gehorsamer sohn
WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAU.

Dem wolgeb. Hern Johan Graven zu Nassau ...... meinen freundlichen lieben Hern Vattern.

LETTRE LXXXII.

Le même au même. Nouvelles; il désire encore deux de ses frères au service des Etats.

Wolgeborner freundtlicher lieber Herr Vatter. Was Gott der Almechtige für glücklichen ausgang für Nimegen verlehnet, haben E. L. nhunmehr gnugsam vernohmen; solte auch ohn zweijffel desgleichen mehr glücks gevolgt haben, so nicht, wegen spädtheitt des jhars, viel uhngemachs, welchem das kriegsvolck, wegen grosser auszgestandener mühe undt arbeith und insonderheit einreisender kranckheit halben, wenig jegenstehen noch vertragen könte, zu besorgen gewesen were; darumb für das rhatsamst befunden durch Gottes segen disem allein von dem Allerhöchsten hergegebenen glück und sieg, nach der provintien besten vermögen und gelegenheitt der sachen und zeitt, jegen den zukünftigen frueling alsdan nachzusetzen undt weitters was der Her für segen verleijhen wolle, zu versuchen .... [1] S. E. hat mich gefragt und mit ernst zu verstehen gegeben dieweil sulcher bevhelch von hohen wirden, und domit desto mher personen von qualitet sich zu gebrauchen beweget mögen werden, auch umb der Herren Staten mherder lusten zu diesser bewerbung zu machen das i. E. für das allerliebst und ahngenemst where das meine beijde Brueder Johan [2] und

[1] *Il s'agit de lever en Allemagne des troupes pour les Etats.*
[2] Jean le Jeune (1561—1623).

Giorgen[1] sich hierzu gebrauchen liessen .... *Datum* Lewarden, den 20 Novemb. *stylo vet.*

E. L. untertheniger gehorsamer sohn

WILHELM LUDWIG, GRAFF ZUW NASSAUW.

Dem wolgeb. Hern Johan Graven zuw Nassauw ...... meinen freundlichen lieben Hern Vattern.

† LETTRE LXXXIII.

Le Comte Jean de Nassau au Comte Guillaume Louis. Réponse à la précédente.

Wolgeborner freundtlicher lieber Sohn, was mein genediger Herr Grave Moritz, bewuster sachen halben, ahn mich geschrieben und d. L. darvon in dero schreiben ferners und weittleufftiger zu verstehen geben, solches alles ist von dero abgefertigten botten, welchem gleichwohl zwischen wegen bey Gmunden die brieff genommen gewesen und durch etliche Paderbornische den andern wieder abgetrieben, den 12ten *hujus* alhir eingeantwortet worden. Will d. L. daruff wholmeinendt nicht verhalten das ich nicht allein von hertzen begere, sondern auch mich schuldig erkenne der gemeinen sachen und sonderlich den Niederländen, sambt meinen gnedigen Herrn Grave Moritzen, d. L. und al denjhenigen so sich in solchen und dergleichen Christlichen sachen gebrauchen lassen, alle mögliche beförderung und wiederfharung zu erzeigen, und derhalben auch in disem werck mein bestes und eussersten vleisz vorzuwenden und ahn mir, was zu vortsetzung derselben immer vordreglich sein mag, nichts erwinden noch unersucht zu lassen, und was ich deszfals verrichten und vernhemen kan s. G. und d. L. unseumblichen zu verstendigen. Ich hab nhun, in das achte oder neuntte mhal, weilandt dem Herrn Printzen hochlobseeliger gedechtnusz zu behueff und besten der Niederlandt

[1] George de Nassau-Dillenbourg, (1562—1623.)

jedesmals ansehenliche hauffen ausserlesenen kriegsvolck, wie menniglich sagen musz, mit hülff und zuthun meiner brueder seeligen, und underweilen in aller eil und stille, auch zu ungewhönlichen zeitten, unangesehen allerhandt vorgestandenen ungelegenheitten, geworben, zu wegen gebracht und zugefuertt; weil aber underwheilens dem Teutschen krigsvolck, von etzlichen leuthen danieden, welche entweder die sachen nicht verstanden noch geachtet, oder aber ettwa mher uff ihr *privatum* dan den gemeinen nutzen gesehen, vast unguetlichen under augen gangen und so übel abschiedt und glauben gehaltten und den ufgerichten brieffen und siegeln nachgesetzt, auch dasjhenig was das hausz Nassau Dillenberg den Niederländen zu guttem bei wheilandt dem herrn Printzen, hochlobseeliger gedechtnus, von dinst, treuw und gutte beförderung geleistet und erzeigt hatt, dermassen wenig bedrachtet, recompensirt und erstattet worden ist, das ich sambt den meinen darduch in höchste beschwerung und eusserst verderben gerathen, und die kriegsleuth, als bei welchem die Niederlandt ihren credit und gunst sehr verlhoren, desto übler willig machen und denselben kein solche beförderung und vorschub, wie zuvor mit grossen summen geschehen ist, thun konnen;

So hatt es hiemit die gelegenheit nicht mehr wie man wholl hiebevor gehabt, oder auch whol jetzo und khünfftig mit grossen vortheil haben können, do man danieden die mittel und wege welche der herr Printz zu mhermalen vorgeschlagen und den Niderländen sambt dem algemeinen werck verdreglich zu sein erachtet, auch ich etlichmhall wholmeinendt ahngeregt habe, hette nhur hören, bedencken und do sie gutt und practicabel befuenden, wie sie dan auch wharhafftig seindt, weren in 's werck gerichtet worden. Wan aber solches nhun über alle zuversicht verblieben und ich gutte leuth, so ich mit gutter vertröstüng und allerhandt hoffnung nhun lange zeit vergebens ufgehalten, damit sehr verpleftt und unwillig gemacht, hab ich mich endtlich des

gemeinen wercks gentzlichen entschlagen und die gutte leuth so ich hin- und wieder gewust aus handen gelassen und mherertheils dem Fuersten von Anhalt, Herrn von Touraine und unseren vettern, freundten und verwandten, sambt anderen obristen und bevelchsleuthen so diszmals mit fortgezogen, zugewiesen, also das jetziger zeit, do ohne das in den negsten jharen, von wegen böser bezalung und langwiriger grosser theurung, von den krigsleuthen sehr vil verdorben, auch vil gestorben und umbkommen, und sonderlich dis jhar wiederumb in Franckreich fortgezogen seindt, sehr übel gutte leuth zu bekommen und zwar deren keiner zu behandlen sein und das jawortt von sich geben und ettwas zusagen werden, es sei dan das man ihnen ettwas gewisses vorhaltte und sie genugsame versicherung haben mögen. Woltte Gott es hetten die Niederlandt sambt anderen religionsverwandten dem Hern Printzen seeligen, wie gemelt, volgen und also ein gemein und leicht werck, wie dan, Gott lob, whol zu thun, machen wollen, so soltt es weder jetzo noch khünfftig so wenig den Niederländen, als auch den Frantzosen und anderen betrangten, ahn gutten leuthen die man gewisz und in einer eill haben köntte, mangelen, und disen sommer über dem Liguischen und Spangischen hauffen mher widderstants und abbruch geschehen sein; in massen d. L. ich darvon, geliebts Gott, in khurtzen mündtlichen bericht thun lassen wil. . . . . Den vorschlagk mit Hansen und Görgen bedreffendt, darauf ist gar kein rechnung zu machen, und khan denselben ich darzu aus allerhandt erheblichen bedencken und uhrsachen nicht erlauben; dan neben dem das ich ihrer in meinem altter, in unsern privatsachen, schwerer hauszhaltung und regiering, wie auch beschützung und beschirmung unserer von Gott ahnbevolhenen armen landt und leuth, darauff dan sie und wir alle fürnemblich zu sehen schuldig seindt, nicht entrhaten kan, so were es auch nicht recht noch verantwortlich das sie von ihren weib und kinderen ziehen und sambt deroselben mich

und unsere underthane in gefhar (welche sie mit ihrem fortzihen verursachen wuerden und itzo, von wegen das die Spanische den Rheinstrom hin- und wider inhaben und uff ein tagreisz nahe ahn uns stossen, viel grösser dan sie zuvor gewesen) soltten sitzen lassen und hierdurch mir und ihnen, bei dero gemhalinnen und anderen unsern freunden, verwandten und benachbarten, sambt unsern eigenen underthanen, vil unwillen und verweisz uffladen; zu geschweigen das es mehr gegen und wider dan für die Niederlandt were da sie sich hinunter begeben solten, sintemal sonsten sehr wenig hirraussen zu finden seindt welche sich der gemeinen sachen, wie auch in durchzuegen, einfellen und einlagerungen der armen underthanen annhemen; auch sie es, Gott lob, nicht allein [under] mir, sondern auch bei etzlichen benachbarten, so weitt gebracht das, im fhall man sonst ettwas zusammen halten will, man die arme leuth gutter massen auch vor ein zimblichen hauffen volcks durch Gottes gnaden schützen und schirmen kan; darahn dan, meines erachtens, das nemblich die Spangische so wenig hieraussen im Reich und uff den Niederlendischen grentzen als auch in den Niederländen selbsten einwurtzeln und mechtig werden, und heutt einen, morgen einen andern religionsverwandten undertrücken und uffressen, nicht ein geringes gelegen. Wan es dan auch ein seltzam ahnsehens haben und vil unnütze reden und geschwetz, als ob man hieroben gar kein bleibens nicht hette, inmassen d. L. wissen das solches mir bei wehrenden Gelderischen Guvernament begegnet, geberen wuerde wan euerer der brueder sechs darunter sein solten; als ist, dieser und vieler uhrsachen mher halben, so alhie zu erzhelen von unnötten, vil rhattsamer und besser das man solche gedancken sincken und fallen lasse. *Datum* Dillenberg, den 14 *Decemb.* A° 91.

JOHAN DER ELTER.

Ahn Grave Wilhelm Ludtwigen zu Nassau Catzenelenbogen.

† LETTRE LXXXIV.

Le Comte Jean au Comte Guillaume Louis de Nassau. Mort du Comte de Solms; apathie des Protestants.

Wolgeborner freundtlicher lieber Sohn, demnach briefszeiger, wie ich eben zur predig gehen wollen, angezeigt dasz er sich hinnuntter zu begebens vorhabens sey, hab ich an D. L. bey demselben disz klein schreiben thun, und deroselben hiemit zu verstehen geben wollen dasz es, Gott lob, mit unsz dieser orth zimblich gutt und noch vast ihn alten *terminis* ist, allein dasz Gott der Herr täglichen guthe leuthe und vorsteher seiner kirchen hinwegh nimbt; inmaszen ich dan gestern mit den meinen von weilandt meines schwagers und bruders, Graff Conradts zu Solms seligen [1], deszen L. den 28ten *Octobris* ihm Hern christlichen entschlaffen, begrebnus bin wiederkommen, welches dan, der vernufft nach zu achten, s. L. nachgelaszener witwen, meiner schwestern, wie auch kindern, landen und leuthen, sambt uns den verwandten und benachbarten und, wan man's recht bedencken wil, den rheinen kirchen hieraus nit ein schlechter verlust und abgangk ist, und solches soviel domehr, dieweil man dergleichen guthertziger leuthe hin und wieder sehr wenigh findet, so ein solchen eyfer, wie s. L. selig, zu den algemeinen sachen, Gott lob, gehabt, tragen und haben, sondern der mehrertheil uf ihren eignen nutzen, wenig aber uf das particulier als etzlicher landt und leuthe, so zu rechnen, gahr kein schier zu finden, denen das algemein besten, aus welchen dan das particuliere und *privatum bonum*, nach lehr und vermahnung weilandt des Hern Printzen hochlobseliger gedechtnus herkommen musz, sehen, und sich mit rechtem ernst angelegen sein laszen; inmaszen wir dan daszelbig fürwahr nit ohn grosz bekümmernus und schmertzen nuhn etzlich jahr hero und sonderlich je lenger je mehr, unangesehen ob Gott

[1] *Epoux d'Elisabeth de Nassau.*

der Herr schon herrliche und gewünschte *occasiones*, darnach sich hochgedachter hern Printz, lobseliger gedechtnus hochlichen gesönet [1] undt grosz verlangens gehabt, schier ohn underlasz eine nach der andern gegeben, ihn den Niederlanden ansehen und erfahren müszen, und daher nit geringe vorsorg tragen, demnach hierneben der verderblich weibisch pracht, welcher je kriegsleutten nicht wol anstehet, sambt andern sündtlichen unwesen also die überhandt gewinnet, hergegen aber fürwahr ein geringer eyfer, kheine kirchenschuelen, disciplin und kirchenzucht, und also dardurch Gottes ehr und dienst und der menschen zeitliches und ewiges heil zu befördern gesucht, ja der jegentheil, welchen man etwan underweilen ein statt, hausz oder schantz mit groszen kosten und verlust vieler guter leuth einnimbt, dargegen sich mit einnehmung und an sich ziehung gewaltiger landt, leute, Chur- und Fürstenthumb mechtiger dan es zuvor nie geweszen, und hin und wider den fusz weitt zusetzen und einzuwurzeln also ruwiglich, do es döch mit einem geringen, menschlich darvon zu reden, zu verhindern wehre, gestattet, und dem kriegsvolck, welche sich der wahren Evangelischen religion rühmen und dieselbe verthedigen, ja andern mit gutten exemplen vorgehen solten, das verdampt freybeutten, straszenrauben, plünderen, morden, fangen, spannen und verderben der armen unschuldigen zulest, dasz es in dem stand wie es itzunder ist, danieden, wo sulchs durch etzliche weniger rechten frommen Christen embsiges gebett nit noch ein zeitlang ufgehalten und ein ander leben gespuert wirdt, in kurtzen zu beschwerlicher enderung gereichen werde.

Dieweil aber von solchen dingen nit über veldt zu schreiben, mir auch der Niederländisch schlegk [2] leider nuhn von vielen jahren hero zemblicher maszen also bekandt ist, das mitt solchen und dergleichen erinderungen und vermahnungen man viel eher schimpff, spott und

[1] gesehnet. [2] Schlag, Art.

grosen undanck verdient, wie D. L. daszelbig dan zweiffels ohn auch erfahren werden, und was vor grosze gelegenheit die Niederlandt nuhn ein zeithero, zu ihrem undt ihrer posteritet und algemeiner kirchen Gottes höchsten nachtheil undt unwiterbringlichen schaden, verseumbt haben und noch täglichs verseumen, von mir, wan es Gottes wil wehre das wir noch einmal zusammen kommen könten, der lengde nach angezeigt, und dermaszen vor die augen gestelt werden könnte, das es deroselben und allen christliebenden frommen hertzen, welchen Gottes ehr und der menschen heil recht lieb und angelegen ist, gewiszlich in 's hertzs schneiden und bedrueben würde, so musz und will ich 's darbey auch bewenden laszen undt nit zweiffeln D. L. werden, sambt vielen andern, dasjhenig was ich, umb gemeiner wolfahrt willen, nuhn ein gereume zeitt hero angedeut, vermahnet und gedrieben hab, mit reuen- und whecklagen wahr befinden.

Ist nit abgangen.

* LETTRE LXXXV.

Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Jean de Nassau. Les Calvinistes persécutés en Saxe.

Unsern günstigen grusz zuvor, wohlgeborner lieber Vetter, wir haben ewer schreiben de *dato* Dillenbergk den 29 *Decembris* nechst abgelauffenen 91 jahrs, die zu Meiszen fürlauffende geschwinde hendel betreffendt, empfangenn, geleszenn. Ob uns nun wohl dabevor antzeige und berichtt geschehenn welcher gestaldt zuvor der churfürstliche leichnbegrebnusz, s. des churf. Gottsehligenn L. Cantzlär, Cammer-secretarius undt Cammerer in ire heuszer bestricket, undt darmit diszen dingenn ein beschwerlicher eingangk gemacht, so haben wir uns doch nicht versehenn das sonstett in religion oder auch politischen sachen einige

andere enderung den von s. des Churfürsten Gottsehligenn L. hinderlassen soltte vorgenommen sein; inmassen dan auch wir, so balde wir disze der gutten ehrlichen leutte bestrickung erfahrenn, so woll an Churfürsten zu Brandenburgk, alsz auch Hertzogk Friederich Wilhelmen zu Sachszen geschrieben, undt ihre der bestrickten erledigung gesucht, ire L. L. auch zu andern undt mildern wegenn gantz wolmeinlich erinnert und ermahnet habenn.

Nun ist es zwar nicht unbillich zu erbarmen das bey solchem hellenn licht des liebenn *Evangelii*, das uns nun über siebenzigk jahr so helle vor augen geleuchtet, alsz sonstet jemals sieder der apostellzeittenn hero geschehenn, nicht so viel gelernet das wir unter dem was der liebe Gott zu seinem wortte gebotten, und was sonstet menschentandt undt witze erfunden, undt dem bevelch Gottes seiner so trewen warnung das man seinem wortte nichts zu, noch abthun solle, zuwider beygesetzet, keinenn underschiedt machenn können, sondern darüber noch solche *turbas*, getzenck undt widerwillenn, alsz wan unns unsere gantze wohlfahrtt undt sehligkeit dorann gelegenn wehre, zu erregenn, etzlichenn unruigenn geistern, die zwar nicht Gottes ehr, sondern ihrenn eigenenn mutwillenn, stoltz und hoffart darunder suchenn, mit höchster verkleinerung unser wahrenn Christlichenn religion undt nachteiliger sterckung unser gemeinen widersacher, verstatten undt zulassenn mögen, müssen es fast vor eine straffe des lieben Gottes achtenn, undt das umb unser undanckbarkeitt willenn, wir widerumb mit der vorigen finsternusz geschlagenn undt das licht von uns hinwieder genommenn undt andern, die es mit besserer dancksagung den von uns beschehenn, annehmen undt wahrenn, offenbahret werden solle. Wiewohl wir nun unsers theils disz alles mit hertzlichem schmerzen ansehenn, undt es dahin stellenn müssen was ein jder in seinem ortt landes deszhalbenn thun oder lassen möchte, so hetten wir's aber wol dafür geachtet, da man nichtt zur newerung undt schedtlicher trennung lusten, undt sich durch solche undt dergleichen unruige geister

gerne verleitenn lassen woltte, man hette es disfals billich bey des frommenn Churfürsten, lobsehliger gedechtnus, anordnung pleibenn, undt s. L. thun nicht so geschwinde improbiren sollen; dan was solches nicht allein bey unserm widersachern, den papisten, sondernn auch andern Evangelischen Stenden die sich zu unser wahren Christlichen religion bekennen, vor ein ansehens haben werde, das hadt menniglich leichtlich zu erachten, undt werden es die zeitten leider viel zu viel geben, undt unsere *posteri* undt liebe nachkommen das ersten am meisten verdawen müssen. Der liebe Gott wolle es zum besten wenden undt sich seiner lieben kirchen erbarmen.

Soviel aber D. *Pierium* [1] belangt, mögen wir euch günstiglich nicht verhalten das wir nun etzliche underschiedliche schreiben, sowohl der verstricktten theologenn alsz der politischenn erledigung halben, an die beide Herrn vormündere gethan, insonderheit aber noch jüngst, underm *dato* nechst verschienen monats *Decembris*, ein schreibenn an den Churfürstenn zu Brandenburgk und Hertzog Friederich Wilhelmen zu Sachsen sein, D. *Pierii*, erledigung halben, undt das ihre L. L. uns denselbigen zu wiederbestellung eines zu unser Nidergraffschaft Catzenelnbogen vacirenden Superintendenten ambts, zukommen lassen woltten, abgehen lassen; in massen Ihr ab beyligender copien, so wir Euch in sonderm günstigen vertrawenn communiciren, zu sehen: was uns nun darauff zur antwortt einkömbt, wirdt die zeitt geben, undt wir haben's Euch uf Euer schreiben hinwider nicht verhaltten wollen, undt pleiben Euch mit günstigen gutten willen forters wolgeneigtt. *Datum* zu unser Stadt undt Vestung Cassell, am 9ten *Januarij* A° 92.

WILHELM L. Z. HESSEN.

Dem wolgeborn unserm lieben Vettern,
Johansen, Graffen zu Nassaw Catzenelnbogen .....

[1] Urbanus Pierius *ou* Birnbaum, *Professeur de théologie à Wittemberg.*

† LETTRE LXXXVI.

De Saldaigne à M. de Buzanval. Nouvelles de France.

Monsieur. M'estant trouvé icy si à propos que je vous peux escripre ce mot accompaignant le pacquet que Mons[r] Revel m'a addressé pour vous, je n'ay voulu perdre ceste occasion et vous faire part de nos nouvelles telles qu'elles sont, sachant combien vostre sagesse pourveoira à les mésnager prudemment. Nous estions sur la chasse du Duc de Parme hors de France, le Roy s'estant advancé jusques à Compiègne, quant les tristes nouvelles nous sont arrivées de la deffaicte de Messeign[rs] les Princes de Conty et de Dombes estans au siége de Craon le 23 de may par le Duc de Mercure [1] et ses forces. Je vous envoye la copie de ce que m'en a escript Mons[r] le premier président, tant j'ay le coeur serré sur la mémoire d'un si fascheux souvenir. Ce mal a esté suivy d'un autre, qui est la mort de Monseigneur de Montpensier, causée de douleur de cest accident. Oultre la perte que ce nous est de sa personne, le Roy se trouve en grande peine pour ce gouvernement, qui est brigué par plusieurs Princes et Seigneurs, dont y en aura plus d'un malcontent. Sur cecy Sa Ma[té] est aproché à Mante où elle est à présent, où elle a mandé Mons[r] le Maréchal de Biron luy ramener son armée et prendre résolution aux affaires. Il s'y achemine en diligence, ayant pris St. Valery sur Somme par composition mardy dernier. Il laisse derière Le Croty, qui pourroit bien faire perdre ceste conqueste. Je croy que le Roy vouldra aller en Bretaigne pour remédier à ces désordres, et ne sçay quel ordre il laissera aux affaires de ceste province qui demeurera bien abandonné. Cependant voilà ceulx de Rouan à repoz qui se victuaillent et fortifient plus que jamais, et ne voy pas que nous leur puissions faire grand mal de longtemps. Le Roy a faict faire une ville à Quille-

[1] Mercoeur.

boeuf sur la rivière, où le cap^ne Thibault et ses gens ont jecté les premiers fondemens, et certainement ils ont servi trop dignement le Roy. Ils ont nommé ceste ville neufve Villehenry, elle sera très forte, et si nous la pouvions garder, elle ruinera Rouan et le Havre avec le temps. L'on estoit sur quelques arres de paix, mais ce qui s'est passé en Bretaigne a tout renversé. Monsr de Maine est à Rouen où il se faict penser de la vérolle, ainsy qu'on dict. Le Duc de Parme a laissé 1500 soldatz en garnison dans Paris, et estoit passé à Chasteau-Thiry avec 1200 chevaulx et 3 ou 4000 hommes de pied, c'est le reste de son armée. Voilà comme il se pourmène[1] par tout en liberté. Je ne scay s'il se retirera entièrement ou ce qu'il fera. Si je séjourne icy, vous aurez souvent de mes nouvelles, vous priant croire que, quoi qu'il se passe, je ne diminueray jamais la volonté et affection que j'ay de vous servir. M^r le Conte Philippe[2] et ses trouppes ont bien acquis de l'honneur par deçà. Ce sont braves et honnestes gens, c'est dommage qu'ils ne sont en plus grand nombre et qu'ils ne sont mieulx emploiés. Messrs de Rebours et de Temple sont avec Monsr Dufay dans Quillebeuf et aultres bons compaignons; s'ils ont encor un mois de temps, ils rendront la place imprenable. Je ne vous feray plus longue lettre, vous baisant humblement les mains, priant Dieu vous préserver, Monsr, en sa saincte garde. De Diepe, le 11e de juin 1592.

Vostre humble et très-affectionné
serviteur et amy,

DE SALDAIGNE.

Nous attendons nouvelles de ce qui se fera à Steenwijck, car nous tenons vos prospérités estre les nostres. Dieu veuille tenir la main de Monseigneur le Conte.

A Monsieur de Busenval.

[1] promène. [2] Philippe de Nassau, *né* 1566.

LETTRE LXXXVII.

Le Comte Jean de Nassau-Siegen au Comte Jean de Nassau. Siège de Steenwijk.

Meinen freundtwilligen dienst mit wünschung alles gute zuvor, wolgeborner frundlicher lieber Herr Vatter..... Den 3ten *Junij* sind wir glücklich den nachmittag zu Lōwarden angelangt. Dieweyll ich dan aldar verstanden das seine Excellenci beneben mein Bruder noch für Stenwick legen, habe ich mich alsbaldt des anderen tages, beneben meinen jungen Vetter von Winneberg, in's leger begeben, dan ich dieselbe gelegenheit ungerne habe verseumen wollen, und ist also über drei tage hernacher die alte von Winneberg, beneben Durant und dem übrigen gesintlein, von ihre Exc. auch in's leger gefordert worden. Ich habe seine Exc. und mein drey Brüder frisch und gesundt funden, und ist meinem Bruder sehr lieb gewesen das ich dieselbe im lager besucht habe. Der von Hohenlo und Solms seindt nicht alhie, sondern allein der Englische coronell [la] Vere, welcher für wenig tagen durch eine schenkel geschossen und sein bruder durch einen arm. In des von Sidenes bruder, welcher Guvernator zu Flissingen ist, ist Justinus der Admirall aus Sehlandt, und wiewoll sonsten der hauffe nicht sehr starck ist, so seindt es doch der mehrerteyls geübte alte soldaten, und ist das fusvolck in die 8000 starck, und sindt 16 coronetten zu fheltt, welche sehr woll staffirett sindt, und seindt teglichs noch zwe coronetten gewertig. Der tag zuvor ere ich im lager zu Stenwick ankommen, welches die dritte gewesen ist, haben sie drey polwerck mitt etlich und 40 carthauen beschossen, und über die sex tausentt schüsz gethan, aber dieweyll die wälle starck von erden gewesen, haben sie nichts können durch das mittell ausrichten, dan allein das durchaus die oberwehr in die Statt genohmen und gantz abgeschossen ist. Haben sie derwegen, des anderen tages als ich dahin kommen,

angefangen an drey örtte die Statt zu miniren, und seindt albereytt so weitt mitt dem miniren kommen, das sie den graben an etlichen örter gefüllet und wieder ihren wall liegen, und haben diese nachte die unserige ein klein polwerck, welches sie im graben gehalten, den wall zu flachirn, inbekommen.

Sie seindt in der statt tausent von den besten soldaten in den Niederländen, sind starck, und ist [Robello] ein welscher Graff, Ludwig von Berg und Camiga[1] ein Frisz, ihre obrickeitt; Graff Ludwig von Berg ist vorgestern von unserem volck, als er etwas besichtigen wollen, durch den kopff geschossen und gestern begraben worden, welcks etliche unser gefangenen so gestern aus statt komen, angezeigt haben. Sie halten sich in der statt als gutte soldaten, haben etlich mhall ausgefallen, auch vorgesteren der beste capiten [und] mit alle seine bevelhaber, sampt 40 soldaten, in ihrer contrescarpe darüber die unserige geschantzett, erlagett und umgebracht. Es seindt auch albereyt für die statt über 300 todt bliben, und sie haben ein gantz jar hero woll gebawet, und thun dasselbige noch tag und nacht, das es noch köpfe kosten wirdt ehe wir hinein kommen. Morgen wirdt meins Bruders höltserne platteforme darfür ufgeschlagen, und dieweyl sie in der Statt nicht ein veltstück haben, ist zu hoffen man wirdt nutzen mitt schaffen. Zwe tage zuvor ere ich an hero kommen, ist mein Bruder[2], als er ihre contrescarpe besichtigett, mit einer muszkett als er abgezogen in seine seidt geschossen worden, aber doch, Gott lob, nicht durchgangen. Es ist fürwahr eine solche belagerung alhie, wie alle kriegsverstendige sagen, dergleichen von den Staten nite geschehen ist, dan uf beyde seiten groser ernst gebraucht wirdt, sonderlich aber fast die gantze Statt bisz in ihre graben untergraben ist, und seindt so weit kommen das einer den andern woll hette können die handt geben. Sie hoffen in der Statt alle nacht mehr volck zu bekommen,

[1] Tiete van Cammingha. [2] Le Comte Guillaume Louis.

haben derowegen ihre Exc. die halbe nacht in felte gehalten, da ein groser lermen in den einen lager gewesen ist, auch die aus der Statt ein gantze halbe stundt gewaltig aus der Statt uf dasselbige lager geschossen, ob sich inmittels ihr volck so darausen hätte durchschlagen können..... *Datum*, in aller eyl, im lager für Stenwick den 12ten *Junij* A° 92.

D. L. untertheniger und gehorsamer sohn

JOHANN DER JÜNGE, GRAFF ZU NASSAW CATZENELNBOGEN.

Dem wolgeb. Graven und Hn, Hn Johannen, Graven zu Naszau......., meinen freundtlichen lieben Hn Vattern.

* LETTRE LXXXVIII.

Le même au même. Reddition de Steenwijk.

Mein freundtwilligen dienst mit wünschung alles guten zuvor, wolgeborner freundtlicher lieber Herr Vatter. Ich zweivele nit E. L. werden mein schreiben, welches ich den 12ten *hujus* alhie aus dem lager vor Steinweg gethan, nuhnmehr empfangen haben. Ob ich nuhn wohl gern inmittelst alle gelegenheit der belagerung halben E. L. zugeschrieben hätte, so hab ich's doch dieser ursachen halben nicht wohl thun können, dan ich täglichs gehoffet wir würden uns meister von der statt machen, wie, Gott lob, nuhn geschehen ist, das ich alsdan E. L. beszer alle gelegenheiten verstendigen konte; hoffe dieselbe werden mich derentwegen diszmals für endtschuldiget halten.

Es haben ungefehr vor acht tagen die in der stat, (welcher 10 fendlein, darunter sieben Walonischen und drei Deutschen gewesen) nachdem sie den groszen ernst und gewalt gesehen welchen sein Excell. und die General staden gebraucht, und darneben vermerckt das sie an zweij örten undergraben weren, auch keines endtsetzes sich zu getrosten wüsten, zu parlamentiren begehrt, und

deszwegen drei ihrer vornembsten capitain herauszer geschickt, und seindt diesen so mit asignirt die püncten des accords gewesen, welche sie keineswegs bei s. Exc. und den Hern Staten erhalten mögen; haben derwegen, ehe sie andere *conditiones* eingehen wollen, viell lieber alle sterben wollen, und daruf wieder unverrichter sachen gantz trotzig in die statt gezogen. Dieselbe nacht haben sie gemeinet 200 soldaten in die statt zu bekommen, welche hundert säck mit pulver, da in jedem 10 ℔ waren, bei sich hatten, aber der anschlag hatt ihnen gefehlet, den sie des nachts von ungefehr in unseren laufgraben und einem klein schäntzgen, weil sie gemeint das die ihrigen denselben noch in hetten, kommen, darüber von ihnen in die hundert gefangen und die übrige welchen man nach geeilet mehrentheils erschlagen worden.

Den 23ten des nachts ist man gants still und heimelich mit dem gantzen lager an underschiedlichen örten in unsere laufgraben, welche hart under ihrem wall wahren, gezogen; des morgens umb fünf uhren hat man beide minen zugleich springen laszen, welches erschrecklich zu sehen gewesen, und ob man schon gemeinet dem feindt uf dieselbe polwerck darunter die minen waren durch einen falschen alarm zu bringen und zu locken, so ist er doch zu klug und vorsichtig gewesen und gewartet bis die mihnen abgangen. Die stat hat man an vier ortten zugleich anlauffen sollen, umb zu erkennen ob der gantze hauff hette volgen mögen dieselbige zu stürmen. Meines Bruders regiment hat an der groszen minen, wie auch geschehen, und darnach an ein andern ortt über ein waszerbrück welche man künstlich gemacht und heimlichen denselben ortt gepracht worden, anlauffen sollen. Die Englender, darüber [La] Vere commendirt, haben ein pfortt welche zum storm beschoszen, anlauffen sollen, wie gleichfals geschehen. Die Hollendische drei regiment, als nemblich der Coronel Dorp, der Coronel Bredenroth, und der Coronel Gruenfeldt, haben den orth da die zweite min angangen, anlauffen sollen. Von mein Bruders volck

haben erstlich drei Capitain mit ungefehrlich 50 man den anlauf gethan, umb zu erkennen ob müglich wehre in die stat zu kommen. Sie haben aber befunden das der feindt dermaszen dargegen gebawet das es dazumal nicht müglich gewesen; nichts destoweniger haben die soldaten stets gantz gehertzt vortgetrungen, undt endtlich so weith kommen das sie sich oben in des feindts wall verschantzet haben, welcher sich drei stundt gantz dapfer gewehret ehe man solch fortheil innehmen können, sonderlich mit steinwerffen groszen schaden gethan; und obwohl die carthaunen drei gantzer stunde lang an einander in der feindt, welcher gantz blosz stund, gienge, und augenscheinlich gewaltigen schaden thette, fragten sie doch im geringsten nichts darnach, sondern endtsetzten einander wie redliche kriegsleuthe. Under mein Bruders regiment sindt damals sechs capitain welche sich für wahr sehr wohl hielten, verwundet worden, aber, Gott lob, noch keiner gestorben, und von deszelben soldaten mögen an die hundert verwundt und todt plieben sein. Der zweite angriff so über die brück geschehen solte, wardt eingestelt, wehre sonsten vielleicht damals die statt wohl erobert worden; dan, wie man hernacher erfahren, sie sich am selben orth gahr nicht solches versehen hetten. Der dritte angriff, welchen die Englender thaten an dem orth da die bresche geschoszen werden über dem thor, richtet auch nicht mehr aus als das sie sich uff des feindes wall logirten und beschantzten, doch mit verlust wenig volcks, undt sindt nuhr zwei von ihren capitainen verwundet worden. — Der vierte angriff, welcher durch die Hollender bei der andern minen geschehen solte, gewan keinen fortgang, dan die mine, als sie angieng, fiel sie herauszer unser laufgraben, da die drei regiment Hollender hielten, und plieben von unserm volck, welches von der erden und steinen gantz zugedeckt worden, ohne die verwundte, über 33 persohnen todt, und verfiele die *approche* dermaszen das daszelb kriegsvolck kein anlauff thun kondte, sonsten were vielleicht auch die stat damals durch das-

zelbig mittel ingenommen worden, dan man zu pferdt am selbigen ortt hienuffreiten kundte, und der feindt nichts sonderlichs dargegen gebawet hatte.

Der eine coronel Dorp welchem ein schenckelbeindicken mit einer muszqueten entzwei geschoszen worden, ist diesen nachmittag gestorben.

Der feindt hat über die hundert persohnen in solchem angriff verlohren, wie ihre capitain selbst berichtet haben. Des andern tags haben die des morgents umb sieben uhren zu parlamentiren begehrt, und wiederumb die vorgemelte drei capitain herauszer geschickt, deren zwen doch zimblich hart verwundt gewesen, und ist, nach gehabter vieler handlung, endtlicher... accord getroffen worden, daruf sie diesen nachmittag obgemelter gestalt abgezogen, doch hat ihnen sein Exc. ihre seitenwehr wieder verehret. Der verwundte soldaten so uff wagen gefüret worden, sind über 200, der gesundten so zu fusz gangen 600 .... und 300 carapiner gewesen, und ist Grave Ludwigs von Berg todter cörper zugleich mit uf ein besondern wagen auch auszgefüret worden.

Als der sturm angieng, und sein Exc. im laufgraben beneben etlichen wenigen von adel zusahen, ist dieselbe zwischen einem schantzkorb durchin den lincken backen an dem kin geschoszen worden, aber doch, Gott lob, nit gefehrlich, dan sein Exc. die kugel alszbaldt selbsten wieder herauszer getrucket. Bei wehrender belagerung sindt uf unser seiten die 20 capitain so gewundt als todt plieben, und in die 300 soldaten. Vom feind aber, wie ihre capitain selbsten berichten, in die 350 soldaten und etliche capitain druff gangen. Und hat die belagerung füuf wochen gewehret. Es wirdt von menniglichen gestanden das, weil diese Niederländische krieg gewehret, keine solche ernste belagerung und auch defension, so von wegen gewalt des groben geschützes, vielfaltigen bawen und grabens der soldaten, welches tag und nacht an einander continuirt worden, als auch des minirens und sapirens halben, geschehen sei, und hat darbei furwahr

einer, so zum handel lust gehabt, viel sehen und lehrnen können, darvon zu meiner glücklicher ankunfft E. L. was ich gesehen, gehöret und behalten hab, uf Gott will, ich umbstendiglichen berichten wil. Ich hab fürwahr zu solchem handell ein gewünschte zeit, darfür ich Got dem Hern nicht gnugsamb dancken kan, angetroffen ...... *Datum* im veltleger vor Steinwigh, den 5ten *Julij* A° 92.

E. L. untertheniger und gehorsame sohn allezeit

JOHAN DER JÜNGE, GRAFF ZU NASSAW CATZENELNBOGEN.

Dem wolgeb. Johan dem Eltern, Graven
zu Nassaw .... meinen freundtlichen,
lieben Hern Vattern.

LETTRE LXXXIX.

Le même au même. Nouvelles.

Mein freundtwillig dienst jederzeit zuvor, wolgeborner freundtlicher lieber Herr Vatter.... Mit s. Exc., des endtpfangenen schoszes halben für Steinwigh, hatt es, Gott lob, keine noth, sondern dieselbige wiedderumb auszgehen, reiten und alles thun wie zuvorn; ingleichen seindt mein drei Brüdere, welche bei s. Exc. noch im lager für Steinwigk, wie auch ich, Gott lob, noch frisch und gesundt; habe auch wolgedachte meine vettern von Winnenbergk, als sie eben im Briell mit sehr gutem windt naher Engellandt zu schiff gehen wolten, alle sampt wolfarendt gelaszen, welches ich bitt s. L. Gemahlin freundtlichen zu vermelden. Meines Bruders Graff Philipsen von Nassaw ist man auch täglichs alhie wiederumb gewertig, sinthemall der König sonsten das ander kriegsvolck abziehen lassen..... Ob man diesen sommer etwas weiter zu felde vornehmen werde, ist man noch ungewisz, sinthemahl von underschiedtlichen orthen zeittungen einkommen das sich der feindt sehr stercke und zweivels ohne

daruff dencken wirdt wie er sich des erlittenen schadens widder erhohlen und unversehens ein einfall thun möge. Derwegen da s. Exc., sambt den deputirten von staten, bisz dahero zu felde im lager vor Steinwigk plieben, damit allerhandt nötige verordtnung geschehen möge, dan alle provincien pitten das man ihnen ihre garnisonen welche für Steinwigk gelegen, widderumb zuschicken wolte. Ich bin alhie in s. Exc. hoff logirt, und lasz dieselbige die küche halten.... *Datum* in 's Gravenhagen, den 7ten *Julij* A° 92.

E. L. untertheniger und gehorsamer sohn,

JOHANN DER JÜNGE, GRAFF ZU NASSAW CATZENELNBOGEN.

Dem wolgeb. Johan Graven zuw Nassaw .... meinen freundtlichen lieben Hern Vattern.

† LETTRE XC.

Le Comte Jean de Nassau au Landgrave Guillaume de Hesse. Il faut persévérer dans la défense de la cause Evangélique.

Durchluchtiger hochgeborner Fürst.... Was den schusz ahnlangt welchen mein sohn Grave Wilhelm Ludwig bekommen, hat dieselbige, Gott lob, doch nichts zu bedeutten, dan er nicht durch die kleider, vil weniger die haut, gangen ist. — Vom abzug der Deutschen reutter in Franckreich wirdt auch allerley geredt, undt sonderlich auch das die hern Capitulares [1] mit denselben, oder aber dem Herzog von Bouillion, dem Vice-Conte de Touraine, derenthalb in handlung stehen sollen. Weil aber in ihren handlungen die Hn Capitulares sehr kalth und langsamb seind, und derenthalben nicht geringe *occasiones* nuhn ein zeither verseumbt und, wie es sich ahnsehen lest, ahn rath und verstendigen handelhaftigen leuthen nicht geringen mangel haben, so ist zu forchten das sie

[1] *Il s'agit probablement du Chapitre de Strasbourg.*

wohl nicht vil fruchtbarlichs mit den reuttern, sofern sie damit nicht baldt schlieszen werden, auszrichten möchten. — Von Fürst Christian von Anhalt ist ein weil die sage gangen das die Königin von Engellandt s. G., dergleichen auch meinen sohn Grave Philipsen, welchen die hern Stadten mit etzlichen volck in Franckreich geschickt gehabt, in Engellandt beschrieben; aus was ursachen und zu was ende hab ich nicht vernhommen.... *Datum* Dillenberg, den 12[ten] *Julij* 92.

Ahn Landtgraff Wilhelmen zue Heszenn.

Gnediger Herr, dem Evangelischen H[n] Capitularn soltt es verhoffentlich ahn leuthen nicht gemangelt haben, da nuhr ettwas zeitlicher zur sachen were gethan worden, und richtigen bescheidt haben können, und gewisze leuth verordnet gewesen welche dem werck der gebür obgelegen und nachgesetst hetten; das man aber nuhn erst *in facto* oder auch wohl *post factum* raths pflegen will, welches doch, wie mich bedünckt, noch fast geringlich geschiehet, unahngesehen die hern aus der erfharung und mit der thatt dasjenig wahr befinden so ihnen hiebevor zeitlich ahngezeigt und wohlmeinendt gerathen und vorgeschlagen worden ist. Solchs forchte ich werde nit vil gutts bringen, doch ist darumb die sach nichtt zu verlaszen, sondern höchlich vonnöthen das die Evangelische Stende sambt und besonders, sinthemal denselben und allen Christen, der vernunfft und allen umbstendten nach darvon zu urtheilen, daran zum höchsten gelegen und *periculum in mora* ist, sich, neben ahnruffung Göttes nhamens, mit allem ernst annhemen und, vermittelst Göttl. gnaden, dem ahnbrennenden feuer zeitlich zu wehren, ehe und zuvor daszelbige die überhandt gewinne und es nit etwa zoe späth werde, sich bevleiszen. *Ut supra.*

Wan zwischen uns, den Evangelischen und religionsverwanthen, sowohl in als auch auszerhalb des Reichs, ein solcher ernst, vleisz und vertreuliche correspondentzs wie

bey unserm *adversariis* ist, oder aber zum wenigsten ein gutter man, zwey, drei oder vier weren welche uff das *bonum publicum* und algemein werck, die kirchen Gottes und unser Vatterlandt betreffendt, mit einen christlichen eiffer achtung geben, denselben recht obliggen, abwartten, und solchs hin und wider ahn gebürenden ortten zu sollicitiren und zu treiben wüsten, auch darzu mittel und gelegenheit haben möchten, so woltte ich verhofft haben es soltten wohl solche wege zu finden gewesen sein das man schier mit einerley mühe und kosten, ja zwar einen geringen, in der still und geheimbt, sowohl in der Straszburgischen als auch Frantzösischen, Engel- und Niederländischen sachen, und bevorab dem gantzen Reich, sambt den Deutschen reuttern und kriegsleuthen in Franckreich, welche man billich vieler ursachen nit also stecken, verderben und umbkhommen laszen soltte, vill gutts und grosze nützliche dienst hette ausrichten und leisten, und sonderlich aber verhoffentlich den krig von Reich und aus Deutschlandt durch Gottes gnadt desto lenger zurück undth abhaltten mögen. *Ut in literis.*

* LETTRE XCI.

Le Comte Jean de Nassau-Siegen au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Meinen freundtwilligen dienst mitt wünschung alles gutten zuvor, wolgeborner freundlicher lieber herr Vatter. Ich soll E. L. nichtt verhalten wie das ich den 20ten *hujus* im lager für Cuverten mit 200 lansires und 200 schützen und 500 proviandttwagen glücklich und woll des nachts ankommen bin, und ob ich woll gemeinett des morgens gleich s. Exc. unserer sachen anzusprechen und zu berichten das ich deswegen diese reyse abermahls hette müssen an die handt nehmen, so habe ich doch dieselbe im lager nicht angetroffen, dan s. Exc. mitt 10 fahnen

reither und ungefehr 3000 soldaten, beneben drey carthaunen, in der eyl verzogen gewesen Odmersem, welchs ein klein stettgen ist und ein sehr gutter pasz in diesze lände, einzunehmen, in welchem ungefehr 100 Spanische soldaten gewesen, welche sich dan auch, nachdem s. E. drey folée[1] mitt dem groben geschütz darauf thun lassen, durch accord ergeben haben. Es ist aber für solchen stetgen niemandts sonderliches geblieben als allein Monsieur Fama[2], welcher general artilgerimeister über das geschütz gewesen, sehr ein vornehmer man und von menniglichen höglichen beklagett wirdtt..... Seine Excellentz, als sie von Odmersem wieder zurück kommen, haben sie meinen vettern von Bentem, welcher nuhr ein stundt reithens sich unter seiner unterthanen halber von dannen hellt, angesprochen und zu mittag bey ihme malzeitt gehalten; ich bin willens ehister tage einer ihn auch zu besuchen... *Datum* im lager fur Cuverten, den 23ten *Julij* A° 92.

E. L. untertheniger undt gehorsamer sohn

JOHAN DER JÜNGE, GRAFF ZU NASSAU CATZENELNBOGEN.

A Monsieur, Monsieur le Comte Jean de
Nassaw, mon père.

* LETTRE XCII.

Le Comte Jean de Nassau à l'Electeur Palatin. Calomnies en Allemagne contre les Réformés.

Gnedigster Herr. Als in nechstverschiener Franckfurther fastenmesz und sonsten, vielerley schmehekartten und schriften gegen die ware christliche reformirte religion und derselben bekenner auszgangen, und ich ausz denselben und sonsten sovil vermerckt das unsere *adversarii* und andern insonderheit dahin sehen und arbeitten wie man die reformirten ausz den religionsfrieden schlies-

[1] *Fr.* volées. [2] Famars.

zen, von den Evangelischen Stendten Augspurgischer Confession trennen, und solche lehr und gutte leuth zum hefftigsten verfolgen, auszrottenn und derenthalben ein blutbadt anrichtenn möchte, so hab ich damals aus sonderer treuhertziger und schuldiger wohlmeinung nit allein meinem gnedigen H^n Landgraff Wilhelmen solcher tractetlin etzliche zugeschickt, und s. G. dienstliches vleisz gebetten das sie umb des gemeinen besten willen und in betrachtung derselben für andern Khur- und Fürsten ahm meisten bewust was vor undt nach der religionssachen, so uff Reichs- als auch vielen andern tagen und versamblungen vorgelauffen, und dan auch solche sachen undt handlungen sonderlich D. *Peuzero* sehr wohl bekant weren, doch dahin gnedig bedacht sein wollten wie ettwas uf's papier zu bringen, und solche mittel und wege zu treffen damit den vilfaltigen schweren *calumniis* und gefärlichen practicken durch Gottes gnadt etzlicher massen möchte gesteuret und contraminirt werden; sondern ich hab auch damaln eben daszelbige ahn meinen H^n vetter Graff Ludwigen zue Witgenstein und den von Grünrath gelangen laszen, und sie beide gebetten das bey E. Churf. G. sie deszen zu vorfallender gelegenheit auch underthenigst gedencken, und sovil ahn ihnen daran sein undt gemhanen helffen woltten, damit solch werck, so wohl bey E. Churf. G. als auch bey hochged. herrn Landgrafen und sonsten, ernstlichen möchte sollicitiret, befürdert und getrieben werden.

Wiewohl nuhn, gnedigster Herr, ich verstanden das E. Churf. G. sich diesem vorschlag gnedigst gefallen gelassen, und derenthalben ahn meinen gnedigen herrn Landgraf Wilhelmen freundlich geschrieben, auch nicht zweiffele E. Churf. G. werden, Ihrem von Gott begabten hohen verstandt und sonderbaren christlichen eiffer nach, dieser sachen nottürfft und gelegenheitt ferner der gebür nachzudencken wiszen und geneigt sein; jedoch, dieweil ahm tag und offenbahr ist welcher gestalt die clamanten undt friedhes-zige leuth mit ihrem unverschämbten, verbitterlichen, feindt-

seligen *calumniis* und scheinbaren, unwharen, betrüglichen vorgeben hin und wider vill leuth einnehmen, irr machen, blenden, und mit ihren ufrürischen predigten, famösz schriften undt liedern, darinnen sie auch vornheme hohes standts persohnen zum schimpflichsten und verächtlichsten ahngreiffen und deren nit verschonen, gegen die reine lehr Göttlichs wortts undt derselben zugethane dermaszen verhetzen, reitzen und verbittern, das sie damit nicht allein im landt zue Meiszen, sondern auch in andern underschiedlichen landen grosze *commotiones* und ein solch gefärlich feuer verursacht und ahngezündet das zu besorgen, wo diesen dingen lenger also stillschweigendt zugesehen und nicht mit zeittigen rath, vermittelst Göttlicher gnaden, begegnet werden soltte, die funcken, welche albereith leider vil zu weith gestoben, sich noch weitters auzbreitten und endlich, ja wohl in kurtzen, ein gemeiner ufstandt und noch gröszer jamer undt ehelendt daraus entstehen möchte; so hab ich, uf vleisziges ermhanen und anhaltten frommer Christen und gutherziger leuth, nicht underlaszen mögen, noch sollen, bey E. Churf. G. derentwegen abermals underthenigste ahnregung zu thun, und solchs sovil domehr darumb, dieweill ich verstehe das mein gnediger Herr Landtgraff Wilhelm nuhn ein zeithero übel aufgewesen, gantz matt seye, und sehr abnheme, undt derwegen sovil do mehr von nöthen were das mit s. G. die ahngedeutte sachen, ausz oberzelten ursachen, möchten berathschlagt und gehandlet werden. *Datum* Dillenberg den 29ten *Julij* A° 92.

JOHANN D. ELTER.

Eingelegter zettul.

Gnedigster Herr. Es halten 's gutte leuth darfür, demnach unsere *adversarii* uns ohne underlasz, wiewohl mit ungrundt, ahnklagen undtt beschuldigen das wir ein falsche unreine lehr fhüren, und nitt in religionsfrieden under die stendte Augspürgischer confeszion gehören, das zu hoffen stünde, wenn die stendte welche der reformirten religion zugethan, unahngesehen obschon derselben ahn-

zahl auch gering were, sich nur ungescheuet zusammen thun, und durch ein öffentlich schreiben zur warheit rundt und *libere* bekennen, und was zwischen unsern gegentheil und uns eigentlich der streitt, underscheidt und jedes meinung were, gründlich ahnzeigen, und darbeneben ausfürlich darthun und beweisen würden das nicht wir, sondern vilmehr sie selbsten, die uns also ungütlichen und unbillich beschuldigen und gern ausz dem religionsfrieden schlieszen woltten, *pars rea* und diejenigen seyen welche sich selbsten daraus schlieszen und darin nicht gehören, und man darumb zu solchen *calumniis* nit still schweigen könte noch woltte, das daszelbig nicht ohne frucht abgehen, noch ein schlecht ahnsehens undt nachdenckens geben, sondern verursachen würde das des schmehens und scheltens weniger werden, und vill guter leuth, deren einstheils aus blödigkeit bisz dahero zurück gehalten, einstheils aus mangell berichts die sachen nit verstanden, und durch das ungestümme lestern undt verdammen irr gemacht worden und uns in dem verdacht gehabet als ob wir unsers glaubens scheu trügen, hinder dem strauch hielten, und noch allerley hinder uns hetten, wie dan desgleichen anfangs auch mit der Augspürgischen Confession geschehen.[1] *Datum ut in literis.*

Ahn Churfürst Friederich, Paltzgraven.

LETTRE XCIII.

Le Comte Jean de Nassau-Siegen au Comte Jean de Nassau. Siège de Coeverden.

Meinen freundwilligen dienst mitt wünschung alles gutten zuvor, wolgeborner freundlicher lieber Herr Vatter.... Den 14 *Augusti* haben ihre Exc. die festung Cuverten durch einen drommetern des morgens um 9 uhren uffordern lassen, aber es hatt Graff Friedrich von dem Ber-

[1] *Le copiste semble avoir omis la fin de cette phrase.*

ge, welcher darinnen commendiret, selbsten persönlich von dem wall herab, aldar er sich sehen lassen, diese antwort geben: dasz es noch zwen monath zu frühe were, und er hielte das Castell für den König, wolte auch ehr sein leben lassen als dasselbe übergeben..... Den 28sten hatt der feindt des morgens ein stunde für den tage unser reuther quartir, darinnen der von Hohenlo gelegen, auch der Oberst Bredenrotht mit 8 fenlein, und der Oberst Stolberg mit 7 fenlein soldaten, doch über 1000 man nicht starck, mitt 5000 auserlesenen soldaten und 1300 [pferdte], welche alle weise hempter anhatten, gantz heftig und ernstlich 3 oder 4 mall an unterschidlichen örter angefallen, auch albereydt an zwey plätz in den quartir gewesen, und hatt solcher anlauff woll zwo stundt gewehret; so baldt aber dieser lerme angegangen, ist s. E., beneben meinem bruder Graff Wilhelm, aus dem anderen quartir ihnen mitt tausent suldaten[1] zu hülfe kommen, das also der feind, Gott lob, mit grosen schaden hatt wieder weichen müssen, welcher sonsten ohne zweyfell meister von demselben quartir worden were, und vieleicht durch disz mittel Cuverten entsetzett hett, wo Gott der Herr nicht ein solches verhütett hett. Der feindt hatt uf der walstatt in der anderthalb hundert toden müssen liegen lassen und 30 pfertt, darunter etliche Spanische capiten gewesen, und darneben ein gutte anzall toden und verwunten zu phertt und wagen abgeführett, und [ehr] uf einen phert 3 oder 4 toden leigen gehabtt. Und haben 2 halbe carthauen, welche in unseren quartier gestanden, dem feindt sehr grosen schaden gethan. Von der unserigen seindt über 4 nicht todt blieben, und ist mein bruder Wilhelm, welcher in dem feind gesitzett so albereytt in demselben quartir war, in die rechte seite geschossen worden das die kogell wieder bey dem nabell ausgegangen, aber, Gott lob und danck, es hindert im am leben gantz und gar nicht, wie alle balbirer[2] welche sehr gutt sein anzeigen, dan es nicht

[1] soldaten. [2] barbirer (*chirurgiens.*)

weit wundt, und ich hoffe er werde in wenig tagen wieder ausgehen. Ich habe s. L. auch heute noch verbinten sehen, und leset sich die wunde sehr woll ahn, wiewoll s. L. geblutet; dan, nachdem er den schosz bekommen, hatt er noch lenger als ein gantze stunde zu pferte und fusz mit den feind handtieren, ehr er ist verbunden worden, und hatt sich keines weges, was man ihn schon vermanet, abführen lassen. Gott der Almechtige will ferners gnade und segen, wie bisanhero geschehen, genediglich verleyen. Von wegen des grosen morast, haben unser reither, welche sonsten in sehr gutter ordnung waren, nicht ausfallen können; sonsten, menschlich darvon zu reden, der feindt gantz und gar geschlagen gewesen were. Monsieur Vere, der Englische Coronell, ist eben als man mit dem feind in handell gewesen, eine halbe stunde darnach mitt 10 fenlein und 100 carapinen ankommen, und ist man mein's bruders Philipsen morgen noch mitt 20 fenlein gewertig. Unser Herr Gott hat disz mittell geschicket das der feindt, welcher noch in seinen alten quartir ligt, wirdt für seinen augen sehen müssen dasz Cuverten wirdt, uf Gott will, in kurtzen ingenohmen werden; dan dieweijl die in Castell selbsten zusehen können wie ihre Spanger seindt abgewiesen worden, haben sie all ihr curage[1] verlohren; der feindt sagt selbst: wan er Cuverten verlhor, so gehe ihme gantz Frisland aus henden, welchs auch, menschlich darvon zu reden, uf Gott will, nicht wohl anders wirdt sein können. Gott der Almechtige wolle ferners seine Göttliche gnadt undt segen verleihen, welchem höglich für diese victoria zu dancken, daran dieser gantzen landen wolfartt angelegen gewesen.... *Datum*, in eyl, den 29 *Augusti* A° 92.

E. L. jederzeit undertheniger und gehorsamer sohn,

JOHANN DER JÜNGE, GRAFF ZU NASSAW CATZENELNBOGEN.

Dem wolgeb. Johan, Graven zu Nassaw, ...
meinen freundtlichen lieben Hern Vattern.

[1] courage.

LETTRE XCIV.

Le même au même. Prise de Coeverden.

—

Meinen freundtwilligen dienst mitt wünschung alles gutten zuvor, wolgeborner freundlicher lieber Herr Vatter. Ich soll E. L. nicht verhaltten wie das uns Gott der Almechtige gestriges tages abermals eine herliche victoria gnediglich verlihen hatt; dan nachdem des feindts entsatz den 1 *Septembris* den gantzen vormittag für unseren leger in seiner schlachtordnung gehaltten, aber des nachmittags wieder in sein quartier abgezogen, nachdeme er gesehen das wir uns aus unserem vorteijll nicht begeben wollen, haben die in der vestung angefangen zu parlamentiren, und seindt also mit ihren gewehr, fenlein und pagasi [1] den 2 *ejusdem* nachmittag abgezogen. Sie seind noch 500 man, der mehrerteils Spanger, Italiener und Wallonen gewesen, und haben 6 fenlein fliegen lassen, wie mich Graff Friedrich von dem Berge selbsten berichtet, welcher sich gantz freundlichen gegen E. L. erbieten thut. So seindt ihrer, so todtt und gewundt, in der festung 300 blieben. Sie haben sich fürwahr sehr woll, und als suldaten [2] gebühret, gehalten, und haben sich dermasen uf ihrem polwerck, welchs vorn ab durch das sapiren sehr abgefallen und man fast hinauf reichen können, auch darunter eine schöne mine gemacht gewesen, dermasen 2 mall hintergraben, auch eine gewaltig gegenmine gemacht gehabtt, das sie noch woll 8 tage halten können, und hetten ohne zweijfell noch viel volcks gekost. Sie haben aber, wie mich Graff Friedrich und ander capiten bericht, gantz und gar kein pulver mehr gehabt, auch in 3 wochen nichts mehr als drocken brott und saltz gessen und sehr bösz wasser trincken müssen, und weijll sie gesehen das ihr entsatz nichts ausrichten können, haben die capiten am aller ersten nicht lenger halten wollen. Ihr entsatz ist gestern den 2 nachmittag

[1] bagagie. [2] soldaten.

aufgezogen, welche ihr volck haben sehen können von der festung ziegen[1]; wo er aber eigentlich hinaus will, kan man noch nicht eigentlich wissen. Gott dem Almechtigen können wir nicht genugsam für solche *victoria* dancken, und ist ein solches nicht geschehen weill diese Niederlendische kriege gewehrett haben, das ein solche starcke camisade und entsatz, Gott lob, unverrichter sachen geschehen seij. Mein bruder Wilhelm hatt sich gestern, Gott lob, wieder zu pfertt gemacht und das volck sehen ausziehen, auch die festung, welche woll zu besehen, begangen und besichtiget.... *Datum*, in aller eijl, im lager für Cuverten, den 3 *Septembris* A° 92.

E. L. untertheniger und gehorsamer sohn allezeit

JOHANN DER JÜNGE, GRAFF ZU NASSAW CATZENELNBOGEN.

Dem Wolgeb. Johan, Graven zu Nassauw
..... meinen freundlichen lieben Hern
Vattern.

† LETTRE XCV.

Le Comte Jean de Nassau à son fils[2] .... *Nécessité de fonder des écoles chrétiennes dans les Pays-Bas.*

Lieber sohn ...... Wan D. L. beij den H^{n} Stadten soviel köntten erbauen das sie, nach dem exempel des Pabsts und der Jesuiter, freie schulen, da vornehmer leuth kinder sowol als auch der armen umb ein leidtliches und geringes könthen christlich und wol erzogen und angefüret werden, wie daszelbige dan, Gott lob, wol zu thun were, so were es das gröszte und nützlichste werck und der höheste dinst welchem D. L. Gott und der christenheitt, fürnemblich aber den Niederländen selbsten, ummer erzeigen und leisten möchten.

Wan, neben Grave Moritzen und meinem sohn Wilhelmen, etliche von den Hern unirten hiertzu zu bewegen

[1] ziehen. [2] *Apparemment au Comte* Jean de Nassau-Siegen.

und der Herr von St. Aldegonde mit darzu helffen und rahten wolte, so were es gewiszlichen so kein unmöglich werck nicht, und wolte ich desfals etwas understanden haben, wo ich im landt von Geldern hette bleiben können, welches dan damaln als ich abgezogen bin allein hierzu mittel gnug gehabt. *In summa*, man mag dieses vor pfaffereij und so gering achten und verspotten wie man will, so stecket doch in diesem werck ein unaussprechlicher nutzen, und gehen solche kriegsleut und patriotten, dabeij wahre erkendtnus Gottes und ein christliches gewiszen ist, *item* kirchen und schulen, gutte bibliotecken, bücher und truckereijen, über alle kriegsleut, zeugeheuser, rüstkammern, vorraht, alliance und bündtnuszen, so man in der welt haben und erdencken kan, und seindt doch die kosten so daruff lauffen sehr gering, ja es werden landt und leuth darbeij nit beschweret noch geärgert, sondern haben daher vielmehr nahrung und künfftig grosze gunst, freundtschafft und anhang zu gewartten, und welches das höchste und meiste ist, vermög der götlicher verheiszung „wer mich ehret, den will ich wiederumb ehren," und „wo zwehn oder dreij in meinem nahmen versamblet seindt, da bin ich mitten under ihnen," sich Götlicher gnaden, huldt, gunst und segens zu getrösten; zu geschweigen was darmit dem sathan undt unser *adversariis*, welche sonst mit ihren jesuitern und jesuiterschulen ihr gifft in alt und junge sehr gieszen und in der christenheit mercklichen schaden thun und viel übels anrichten, für widerstandt, abbruch und verhintterung geschiehet. Ermahne derhalben und bitt D. L. gantz vetterlich und freundtlich, sie wollen sich nit scheuen, schemen noch beschweren diesen dingen, nebist anruffung Götlichen nahmens, mit ernstem vleisz nachzudencken und nachzusetzen.

Es hatt zwar Italia und Franckreich, ja Deutschlandt zu Wittenberg, und uf andern universiteten, viel geschickten und gelehrten leuth gezogen; weil aber in Italia und Franckreich das Gotlose babstumb noch im schwang,

und das leben mehrerteils sehr üppig undt ärgerlich, darneben in den Lütherischen kirchen noch viel unreines dings aus dem bapstumb überblieben, und entlich die ubiquitet mit eingeschlossen, so würde es viel ein ander weszen in den Niederlanden in kurtzem werden, da man der ort gute und solche schulen, wie sich das gebühret und, Got lob, wol zu thun were, anrichten, auch gegen die frembden sich etwas beszer und freundtseliger erzeigen, und den eigennutz, welcher doch fürwahr hierdurch nit gehindert, sonder vielmehr gebeszert wirdt, zurück setzen würde.

Weil dan mit D. L. ich von solchen sachen zu mehrmahlen geredt, derselben mein *scopus* und gemüth beszer bekant dan ich daszelbige alhie erkleren, oder auch ein anderer, so über dis schreiben kommen magh, verstehen kan, so will ich's darbei auch bleiben laszen, und nit zweiffeln D. L. werden hierin, in bedrachtung des zwegs[1] dartzu wir alle erschaffen seindt, wie auch der erheischender euszersten nottürfft, nicht feijren, und denjenigen welche noch sehr ahm irdischen hangen und uf solche und dergleiche ding wenig dencken, desto vleiszigere vermahnung thun; ungezweiffelter zuversicht, wan Gott der Herr ihnen seine gnade verleihet, das sie diesen dingen mit ernst recht nachdencken und darvon ein geschmack bekommen mögen, sie D. L. und andern dessen grossen danck wiszen, und ihnen nicht allein solch werck gefallen und angelegen sein lassen, sondern auch mit Göttlicher verleihung damit etwas fuernemes und ahnsehenliches, dieweil darzu, Gott lob, reiche mittel vorhanden, und nicht so ein grosses und mercklichés gehöret, auch alles so man gern thutt, kein mühe auch beschwerung ist, auszrichten und sich und den ihrigen ein ewigen rhum und gutten nhamen machen, und darfür von dem Allerhöchsten reiche belhonung und hundertfeltige erstattung bekommen.

[1] zwecks.

† LETTRE XCVI.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Maurice de Nassau. Sages conseils de Guillaume Premier, Prince d'Orange, relativement à l'alliance des Pays-Bas avec la France et les Princes Réformés en Allemagne.

Monsieur. J'ay recouvert par le moyen de Dekema, passez deux ou trois jours, une lettre escrite de la main de feu Monseigneur vostre père à Mr. mon père (1), estant interceptée des ennemis et la trouvant digne, tant pour la matière que le stil [1], de la renommée du dit Monseigneur de très haute mémoire, je n'ay pas voulu faillir de faire part à v. S., comme à celuy lequel par héritage suyt de si près les traces héroicques de tant illustres et rares vertus; espérant que v. E. ne trouvera mauvais que je me serve de ceste occasion, en me deschargeant vers Monsieur mon père en un affaire, lequel touche beaucoup à la cause commune et prospérité du païs. A sçavoir, ayant eu monseigneur vostre père en singulière recommendation, pour faire un vray contrepoix contre un ennemiz, le plus puissant de l'Europe, comme le premier et plus sage Prince de son temps a jugé nul moyen plus propre que de mettre la France en picque contre l'Espaigne, et faire une alliance estroicte avecq tous les Princes réformez, spécialement en Allemaigne, pour estre secouru en temps de nécessité d'eux d'un bon gros de gendarmerie. Quel solide jugement et prudence c'a esté, v. E. et les plus sages, pondérans la puissance de l'ennemy et examinans à plus près la disposition des affaires d'alors, tant du Pays-Bas que de la France en particulier et de toute l'Europe, en comparant les conjoinctures et affaires présents avecq les évenements du temps, en pourront donner vray et souffisant tesmoignage. Car quant

---

(1) Voyez 1e Série, L. 492.

[1] style.

à la France, Dieu monstre assez évidemment combien il a estimé cest homme rare en luy faisant part de ses conseils, en ce que, grâces à sa divine bonté, les affaires de France, contre l'attente de tout le monde, sont déjà en tels termes qu'en sentons au Païs-Bas grand soulagement de misères, et commençons à cest heure à ficher noz yeulx à ce que par telle divine prudence cest excellent Prince a de si longue main préveu.

Touchant le second, le sage et grand capitaine a monstré par expérience quel bien pourra porter une estroicte alliance en Allemaigne au dict Païs-Bas; car, par son auctorité seule et crédit des siens, a remué tant de fer d'Allemaigne, qu'aux entrailles mesmes du Païs-Bas il a faict demeurer l'armée royale d'Espaigne en son camp retrenché et luy présenté tous les jours la bataille; dont il n'a pas non seulement, par la grâce de Dieu, la première vigueur et force du plus grand Monarche du monde soustenu, mais aussi jetté si profonds fondemens, qu'en partie on recueille desjà les fruicts, et il n'y a, grâces à Dieu, doubte que la fin ne sera à la gloire de Dieu, liberté en ces païs et pour luy à toute la postérité renommée perpétuelle; mais d'aultant que la cruelle et tirannique ambition a [privé] ce siècle de ceste fleur tant illustre, et la nature vous a procuré vray et digne héritier d'un tel père héroique, la raison veut que v. E. accomplisse ce que Monseigneur vostre père n'a sceu finir.

Et combien qu'il seroit fort à seuhaiter que tous les Princes et chefs réformez, spécialement en France, Angleterre, le Païs-Bas et Allemaigne, eussent aultant en recommendation l'avancement de la cause en général, que chascun est diligent de procurer son particulier, à quoy de vray debvroient estre poulsez, tant par la nécessité laquelle les constrainct assez, que par l'exemple ennemy de la saincte Ligue et principalement pour la commodité très-grande, laquelle, tant en forces que situation et voisinage, leur favorise merveilleusement pour empescher le secours aux ennemis, qu'aussy de pouvoir aisément l'un

l'autre, si bien par terre que par mer, secourir; toutesfois le défaut est trop grand et, pour dire vray, l'apparence d'un remède convenable est, selon le jugement humain, bien loing. Car le Roy de France, comme un chief fort propice d'une contra-ligue, auquel je me asseure bien qu'il ne mancque rien de bonne volunté, comme celuy qui recueilleroit premièrement les fruicts, non obstant tout le debvoir par luy faict, n'a sceu jusques ores obtenir l'effect, se trouvant en partie sans moyens, en partie les Princes d'Allemaigne si pesans, qu'il est tant plus à craindre que par le décès du Roy de Dennemarcq, Duc Casimir, et l'Electeur de Saxen, lequel spécialement commençoit à prendre l'affaire à coeur, et aussi pour son rang et grande auctorité vers tous les Princes et Estats de l'Empire, estoit un vray directeur d'un tel oeuvre, se tardera et empeschera beaucoup le cours de ce project. Semblablement est bien à présumer que la Royne d'Angleterre continuera à l'acoustumé à mesnager ses trésoirs. Parquoy, tant plus que les affaires sont en susdits termes et que le Roy de France est empesché en la défense de son royaulme, me semble, sur correction, suivant l'auctorité de Monseigneur vostre père, n'estre pas hors de propos de penser à quelque voye pour tirer les Princes et Estats d'Allemaigne à quelque confoedération stricte, espérant que peut-estre Dieu allumera d'une petite estincelle un bon feu; pour le moins ceulx là qui s'en serviront auront du proufit, et il n'y a aucune doubte que et le temps et les progrès des affaires, principalement en ceste conjuncture tant inclinée à un changement universel quasi de tous estats, donneront ample matière et belle occasion de s'en prévaloir d'une telle commodité au plus grand bien du païs et à l'augmentation de la réputation de vostre Exc., non moins que feu Monseigneur le Prince d'Orange a, en effect de cecy, faict souffisante preuve. Mais, pour parvenir au dit desseing, il est requis d'avoir soigneux esgard à l'estat d'Allemaigne, laquelle, d'aultant que jusques ores chascun Prince a l'envie de l'aultre a esté curieux

de practicquer une neutralité trop lourde et dangereuse pour éviter les despens, et en préferant plus qu'une ombre un petit dangier à leur entière et prochaine ruine, la plus grande partie d'eux ont plus eu en recommendation leurs plaisirs et délices, que l'occupation de leurs propres affaires, tellement qu'il est bien à craindre que pour la perte des plus anciens Princes, comme le susdit Roy de Dennemarcq, l'Electeur de Saxen, Duc Casimir, et Landtgrave de Hessen, l'Allemaigne pourra mal aisément porter tel naufrage, et que elle pour soy n'a pas seulement besoing de bon conseil et d'assistence, mais aussi pour ce que la France et le Païs-Bas en particulier seroient aultant qu'Allemaigne propre intéressez, demeurans frustrez de leur magasin de guerre, et quitans à l'ennemy un plus grand avantage, qu'il n'y a jamais encore eu sur eux. Pour quelles et semblables raisons il est plus que nécessaire en temps de penser pour prévenier un si grand mal et chercher tous moyens à establir un ferme pied en Allemaigne des affaires, et cela tant plus que le dangier d'un costé est très grand, de l'aultre la conjuncture du temps promet une issue non trop difficile. Car, grâces à Dieu, l'Allemaigne n'est pas du tout si malheureuse, qu'elle n'eut[1] encore des sages qui cognoissent et prévoyent bien le mal, et pour leur auctorité et rang en peuvent beaucoup vers plusieurs aultres membres de l'Empire, lesquels estants secondez pour[2] argument d'un tel dangier si grand et évident, lequel seul de soy mesme est suffisant espéron à chascun, il y a certes grande apparence que ne leur mancquera crédit envers les Princes, estans par l'expérience des événemens et leur intérest particulier plus esveillez, et pour leur aage plustost à un salutaire et seur, qu'à quelque aultre timide et dangereux, conseil, enclins. Dont l'estat de la cause en Allemaigne non seulement demeureroit asseuré et les affaires du Païs-Bas grandement avancez, joinct que la France, pour son propre, pourroit un jour grand bien

[1] n'ait. [2] par.

espérer, mais aussy il serviroit d'un très beau exemple et entrée à une contreligue générale de tous les Potentats réformez, et d'avanture ne faudroit d'estre une si excellente préparation que l'ennemy commun en auroit puis après assez à diriger. Pour le moins qui niera qu'il ne pourra en son lieu une fois aultant estre au service du Païs-Bas, comme ils ont signalement et diverses fois esprouvé du temps de Monseigneur vostre père, combien l'affection et crédit d'Allemaigne leur est venu bien à poinct? Mais quand je considére combien de belles et incroyables choses ont faict tous les capitaines, qui ont soigneusement prins garde sur les avantages des situations dont la fortune les a plus que leurs ennemis favorisé, et que les assaillies à l'improviste est la certaine ruine des ennemis, et regarde en ce faict icy, combien que la nature a enrichi ce pais, et ceste commodité leur vient tant à propos, spécialement la guerre se nourrisant de soy mesme, qu'on espieroit aisément si bonnes occasions que lors de nécessité on les employeroit pour peu de jours au signalé service du païs et despens des ennemis, il me semble que, selon les conjunctures des affaires et du temps présent en général, si vostre Exc. continue et parachéve d'affranchir la reste du joug ennemy de deçà le Rhyn, et continuant le cours puis après entre le Rhin et la Meuse, ou aussi sur les frontières de Brabant ou Flandres, selon que l'occasion taillera des affaires, en quoy je ne voy trop grande difficulté, que v. Exc. avecq plus grande fondement peut penser à la délivrance du reste des provinces, que Monseigneur vostre père n'avoit au commencement d'estoffe d'entreprendre leur défense. Grâces à Dieu, l'estat de ces provinces n'est si appovri, qu'elles ne peuvent sans leur grande charge trouver une si petite somme pour une chose si salutaire; car cela est vray mesnager, par petits moyens beaucoup plus grants fraitz éviter, et un estat ne peut estre mieulx asseuré qu'en prévenant les dangereux inconvéniens en temps.

Estant doncq incité d'une admonition paternelle, laquelle

je suis asseuré qu'elle procéde d'ung vray zèle vers la cause commune et singulière affection au bien et grandeur de v. E., je n'ay sceu tenir de vous ramentevoir, qu'ayant Mr. mon père eu l'honneur d'estre, pour le proche parentage, participant des plus secrets conseils de feu Monseigneur son frère, l'heur et le sort ont aussi voulu qu'il l'a employé comme un des premiers instruments, non sans grand préjudice de luy et des siens, à l'exécution des dit conseils, dont luy demourant fiché en mémoire que le crédit en Allemaigne a esté le premier dégré à Monseign[r] vostre père et après Dieu le principal pilier sur lequel il a fondé son espoir, n'a cessé à tous propos de remonstrer à plusieurs de Messieurs les Estats le poix de cest affaire, et cependant à chasque occasion taché à préparer et disposer les coeurs de plusieurs Seigneurs et gens de qualité en Allemaigne, et enchargé expressément à mon frère Jean de recommander cest affaire à v. E. et Messieurs les Estats; mais combien que je suis asseuré que toutes personnes de jugement, principalement eux, approuveront facilement un si salutaire conseil, toutesfois craignant que par quelques imaginations non fondées et ayants leurs sens occupez aux choses présentes, en se laissants esblouir les yeulx par la situation forte de leur païs et plus commode à mener la guerre par eau que terre, ou pour l'estat présent assez paisible ne jugeants estre si nécessaire, ou principalement à cause des grands fraiz qu'ils portent, tant à se défendre que pour secourir le Roy de France, et grande raison qu'ils ont de penser à la guerre de mer, ne peseront poinct l'importance de ce faict comme il mérite ou pour le moins le dilayeront, j'ay bien voulu prier v. E. très humblement, m'appuyant sur l'autorité de feu Monseigneur de très illustre mémoire et introduisant à tesmonage [1] l'expérience du faict mesmes tant remarcquable, qu'il plaira à v. E. donner en ceste matière audience à mon frère Jean, recommander l'affaire, et si elle trouvera convenir de proposer et

[1] témoignage.

de tenir la main vers messieurs les Estats pour avoir bonne et courte expédition, selon quoy Monsieur mon père puisse finablement diriger les affaires. Je confesse que la chemise est plus proche le pourpoincte et la particulière défense la plus naturelle, et je ne nie, selon la conjuncture présente, que la France est la teste, la guerre par mer le coeur, et l'Allemaigne les pieds; pourquoy, si on veult maintenir le corps, il est besoing d'avoir esgard si bien sur l'un que l'autre membre, m'asseurant, si messieurs les Estats employeront les moyens que Dieu leur a donné selon une proportion, et commanderont l'affaire de Dieu, au reste que serons forts et diligens, le mesme Dieu qui a si miraculeusement jusques à ceste heure, oultre tous sens et jugement humain, maintenu son Eglise, leur donnera aussy une fin triumphante, à la gloire de son sainct nom et immortelle renommée, non seulement de Monseigneur vostre père, mais spécialement à v. E. et à vostre maison. Dont, Monseigneur, je prie le Créateur tout puissant de maintenir v. E. en parfaicte santé, heureuse et longue vie, à l'accomplissement de touts ses généreux desseings. De Lewarden, le 17me de janvier, *stylo veteri*, 1593.

La principale despeschée de la maison propre de sa S^rie^, le 17 janvier 1593, *st. v.*

LETTRE XCVII.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Jean de Nassau. Nécessité d'une contreligue des Protestants Réformés.

Wolgeborner freundtlicher lieber Herr Vatter. Mein bruder Johan hatt mir zu vielmahlen das werck der landtrettung gecommuniciret, und nie unterlassen dasselbige uf allen örten und bey alsulchen persohnen da es frucht hatt schaffen können, zum vleysigsten vhor zu stellen. So viel mich ahngett, halt ich's für ein sehr nötig und sunder-

lich nützlich werck, so whol den religionsverwanten in Theutschlandt, als particulirlich unserm Hausz zum besten, undt so ich mir E. L. bedenckens neben der so herlichen prouve [1] bey s. E. hochlöblicher gedechtnusz in unterschiedlichen zuegen für augen stelle, khan ich leichtlich den grossen vortheyl welchen Niderlandt hierausz zu erwarten hatt, begreyffen, undt where für allem zu wünschen das man's zu einer generalen *contreligue* aller der reformirten stände bringen könte, doch dieweil in Teutschlandt die grosse blödtheit, karcheitt und starcke neutralitet, so al zu viel biszher in dem schwang gegangen, und andere verhindernussen so hierin nhun fürfallen mögen, E. L. besser als mir bekhant seindt, neben dem, obschon ahn Franckreich nicht zu zweyffeln ist, der ein sehr bequem haupt wegen der dignitet und interest solchs gemeines verbundts where, so ist doch zu fürchten dieweil i. M[t] durch diessen langwirigen krieg von allem gelt entblöset, von sich selbsten nichts ahn middelen hierzu vermögen, und wegen tödtlichen abgang des Könings von Dennemarck, *Casimiri*, Landtgraffen zu Hessen, und insonderheitt des Churfürsten zu Sachsen, beschwerlicher als vorhin geschehen, von den Fürsten ausz Theutschlandt, so whol in jegenwortiger [2] noth als in solchen gewunschten undt hoch nötigen werck, zum wenigsten nach nottürft, die handt werde gebotten worden; desto mehr dieweil wenig vermuetens ist das s. M[t] von Engelandt milder als bisher ihre schatzkammer soll öffnen willen, darumb ich mich dan gern mit E. L. gefhülen conformire, undt ahm gefueglichsten achte das von Niderlandt der ahnfang gemacht würde, nachdem Teutschlandt und Niederlandt beyde, wegen des überschwenglichen grossen eigenbaths so sie hierausz gewislich zu erwarten, billich [sich] solten bewegen lassen; undt hab derowegen zum vleysigsten nochmhals ahn s. E. deshalben geschriben, und einigen den herren Staten int's particular zum treuwlichsten gerecommendiret, undt meinem bruder Johan meinen schlechten [3] rhat wie

[1] preuve. *Holl.* proeve. [2] gegenwärtiger. *Holl.* tegenwoordige. [3] schlichten.

die sache möge ahnhengig gemacht werden, mitgetheilt; gleichwhol ist es nicht ohn, unahngesehen das es zu sunderlichem vortheyl diessen geunirten provintien gereichen könne, das die blintheitt noch bey viele hierin nicht gering ist, unter anderen wegen vielen subtilen *minutiis* do fast die polliticqste mit schwanger gehen, welche, ob sie schon theijls leicht wiederzulegen, theils doch, dieweil sie bey denselbigen int's geheim gehalten werden, kein grossen vortheijl in diessem werck bisher gethan haben; fürnemlich aber haben die fürnembsten hievor hirin sunderlich uf Franckreich gesehen, und fast sulch urtheijl gefasset das kein bequemer haupt in der christenheitt zu solchem werck where als Franckreich, das ihnen bewust was i. M^t^ dran gelegen, und das dieselbige domhals zum heftigsten bey der Königin von Engelandt und Chur- und Fürsten des Reichs nha einer gemein verbüntnusz gearbeit, und das i. M^t^, wegen deroselbigen autoritet und insonderheitt wegen der grossen und stadtlichen hülf so Sachsen i. M^t^ diessen letzen zuegk zu wegen gebracht und zugeschickt hatte, fast darfür gehalten haben, so es anders möglich gewesen where das gewünschte ziel zu erlangen, das es hierdurch geschehen müste, und so viel in ihnen gewesen bey Franckreich solchs der zeitt genug getrieben, auch sich erkleret das es ahn ihnen nicht mangelen würde. Nachdem aber der abgang der Fürsten in Teutschlandt, leider Gott, viel verändert, so ist nhun kein näher weg als den E. L. vhorstelt, undt mögen E. L. meinem brueder undt mir zutrauwen das wir sulch nützlich werck nicht allein sehr gern gevodert sehen, dan auch nichts ahn unsern vleijs und vermögen daran wollen erwinden lassen, doch khan E. L. ich uhnvermeldet nicht lassen das, so whol hirunden als draussen bey den Statten, ob sie es whol behörten zu verstehen und ahm meisten ihnen mit dran gelegen ist, der wichte und dem eijsch nach, disz nicht begriffen wirdt, undt für andern desto schwerder die provintien, welchen ihr wholfart ahn der she [1] gele-

[1] *Holl.* zee.

gen, solchs verstehen können; dan dieweil das fürnembste, so whol int's gemein, gantz Niderlandt, als ihnen insonderheit int's particulir, ahn dem krieg zur she gelegen ist, sehen sie auch darauf und alles ahm meisten darnach stellen und treiben; gleichfals ist auch zu vermueten das die schwere lasten damitt sie sehr beladen und daran nichts kan gesparet werden und man nicht mehr als genaw gnung zukhommen khan, bey ihnen mherder bedenckens machen wirdt, dan die contribuirte provintien, als Hollandt, Shelandt, Utrecht und Vryeslant allein für ordinarisch contribution disses laufenden jhars des mants[1] zwey thonnen golts und *extraordinarie* für eins neun thonnen golts zu ihr eigen orlogskosten, und darüber noch dreysig tausent gulden monatlich für ein jhar lang i. M[t] ausz Franckreich für beystandt eingewilliget haben; über die convoien und licenten und die contributie, welche die andere provintie, so noch kein quota leiden können, und den branschatz den man dem feindt abnimpt, welchs zu sammen nicht weniger als fünf thonnen golts des jhars auch belauffen wirdt, und seindt in der warheidt disse kosten in den augen sehr viel, dan jegen die [bürte] die darjegen seindt gering; den die general Statten jegenwordig in dem dinst haben über die hundert orlogschif, ungefehrlich hundert undt fünfzig fenlein faszvolcks (auszgenommen die Engelische die her M[t] für secours helt und nhun al in Franckreich seindt) und achtzehen cornette pferdt. Ich wil geschweigen aller der amunitie, fortificatien, pioniren, [schonschafftgelt], tractamenten und alle andere extraordinarien und uhnbedachte kosten. Ueber das, do viel häupter seindt, alles langsamer zugeht und ein unverständiger so viel verhindert als vier bevodern können; die Generalstaten auch nichts *extraordinarie* sonder erst consent ihrer principalen und der provintien einwilligen selbst (dazu viel zeit und mühe gehört) abhandeln dürffen, und darumb E. L. abzunehmen haben, so sie nicht leichtlich gar abgeschrecket, zum wenigsten

[1] *Holl.* maands.

doch zu besorgen ist das so schleunig keine resolution wirdt zu erhalten sein als mein brueder und ich whol von hertzen wünschen, und ahn unseren vleijs nicht wollen mangeln lassen, uf das E. L. mit uhngelegenheitt vieleicht niemandts ufhalte....... *Datum* Lewarden, den 18ten *Januarij*, *stylo veteri* 93.

E. L. untertheniger gehorsamer sohn

WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAW.

Dem wolgebornen Hern, Hern Johan dem ältern, Graven zu Nassau, meinem freundtlichen lieben Hern Vatter.

† LETTRE XCVIII.

Le Comte Jean au Comte Jean le jeune de Nassau. Il désire le remboursement de ce qui lui est dû par les Etats.

Wolgeborner fr.[1] lieber sohn. Beiverwart haben D. L. zu sehen was unser austendigen schuldtsachen halben danieden an meinen gn. Hn Graff Moritzen ich dinstlichen geschrieben und gebetten. Wiewohl nun in ihre gn. und die hern General statten ich ghar keinen zweiffel setzte, sondern viel mehr sie, sambt und besonders, des christlichen, ehrliebenden und billichen gemüts halte das in dieselbe ich das gutt und vest vertrawen habe sie werden uns in itzigen notten, und bevorab gegen die negst vorstehende Franckfurter fastenmesz nit stecken laszen, sondern hierinnen die schuldige gebuer und sowhol ihr eigene als auch unsere nottürfft und unser reputation bedencken, inmaszen ich dan auch, wie Gott als dem hertzkundiger bewust, ungern etwas so ihnen zuwider seie und zu miszfallen und nachtheil gereichen möchte, thun, noch auch mich von dem sterbhausz und den unirten länden, in bedrachtung ich und den meinen, negst Gott, in dieser

1 freundtlicher.

weltt, wenschlicher vernunfft nach zu achten, nirgends anders wohin als zu ihnen unsere zuflucht in nottfallen zu nehmen, jhe nit gern wenden und absondern wolte; dieweil man aber zu sagen pflegt *quod superflua cautela non noceat*, und dan ich nit gern sehen wolte das weder D. L., noch auch dero beide brüdere, meine söhne Graff Wilhelm Ludwig und Graff Philips, etwa unverschuldter sachen in einen ungutlichen verdacht gerahten solten, oder aber auch mir nachgesagt werden mochte: als ich etwan hindern strauch gehalten, gutte wort geben, ein anders aber in sinn gehabt, und nit rondt und strack gehandlet, noch mich genugsamb verwharet hette;

So hab ich, solchem nach, vor billich und ein hohe nottürfft zu sein erachtet, mich uf ein vorsorge und den unverhofften fall do bei dem sterbhausz und den General-stadten meine sachen nit solten zu gebührender richtigkeit gebracht, und sonderlich aber mir nit eine ansehenliche summa gelts, als ungevehrlich ein dreissig thausent floren, in nechstkünfftiger mesz erlegt werden, und ich dadurch in höchste verkleinerung, schimpff, hohn und spott, auch euszerst verderben gerahten mueste, gegen hochermelten Graff Moritzen und die herrn Stadten, meiner gelegenheit, gemüts und meinung, wortzu mich die euszerste notth alsdan dringen und zwingen werde, in zeitten durch D. L. zu erkleren, und denselben dinstlichen anmelden zu laszen welcher maszen ich alsdan, umb rettung und vertheidigung meiner ehren und glimpffs willen, mich, so mündtlich als auch durch öffentliche schrifften oder den truck, dieses meines unverschulten unfals und verderben werde beklagen, die uhrsachen deszelben anzeigen, auch meine beide söhne ausz der herrn General-stadten dienst abforderen, und meine sachen, mit rath meiner herrn und freunde, in andere wege bedencken und anstellen mueszen, und solches neben angedeuten und andern mehr uhrsachen, so alhie zu erzhelen zu lang fallen wolte, auch sonderlich darumb dieweil sonsten hierauszen man nit glauben kan, noch will, das für meiner dreijen brüder seligen

und meiner weilandt dem H^n Printzen hochlobseligster gedechtnus, und den Niederlanden vielfältige geleiste dinste, bisz noch so geringe erstattung und recompens ervolgt, undt ich bei vielen in den verdacht und arghwohn bin, auch forthers bleiben müste, als ob ich danieden herauf heimblich viel empfinge, hinder mich legte und gleichwhol bösze bezahlung thette, oder aber nit whol hausz hielte, das meine übel zubrechte, oder nicht so whol von dem sterbhausz, noch den hern General stadten, als andere, deren etzliche den landen nit allein wenig gethienet, sondern auch whol sehr schedlich geweszen, und gleichwhol bezahlet worden wehren, forderte, daszelbig in windt schlüge, verwahrlosete und mir nit zu hertzen gienge noch angelegen sein liesze, wie die *creditores* welche es mit weilandt dem Hern Printzen, den Niederlanden undt unserm Hausz Naszaw treuhertzig und whol gemeint, möchten bezalt und schadlosz gehalten werden, mitt angeheffter dinst und hochvleisiger bitt hierinnen mich und beide meine söhne, welche itzo in ihrem dinst noch seindt, wie auch D. L. als welcher solches ihnen also anzuzeigen von mir befohlen worden, und das sie mir, als ihrem vatter, uf mein abfordern und ernsten bevelch gehorsamen und folgen, in keinem ungutten verdencken, sondern vielmehr es gewiszlich darfür halten und mir zutrauwen wollen das ich lieber das euszerste versuchen und s. G. wie auch den hern General stadten, da sie nuhr andere mittel und gutten raht vorschlagen und geben könten, wie ich sonsten zuforderst weilandt des herrn Printzen hochlobseliger gedechtnus und s. G. erben, und dan auch meinen trawen und glauben retten, bei landen und leutten verbleiben, und mit meinen kindern ein ehrliches und zimbliches aus- und hinkommens haben möge, viel lieber befolgen, und solches zu groszen danck annehmen, ja Gott den Hernn mit vleisz darumb anruffen undt bitten, als diesen gemeltten wegh ahn die handt nemen woltte. Demnach auch vermuttlich das man gegen den negst vorstehenden sommer von bestellung und anordnung

des kriegshandels danieden rathschlagen und anstellung thun werde;

So wollen D. L. dero beide brüdere, meinen sohn Graff Wilhelm Ludtwigen und Grave Philipsen, disz werck unseumblichen zu verstehen geben, undt ihre L. von meinentwegen ernstlichen vermhanen, das sie ihre sachen dahin richten, damit, wan es danieden anderst dan whol, und ich dem sterbhausz und hern General staden zuvertrawen, ablauffen, und wir an unserm ortt dardurch in ferner beschwerung und verderben gerahten solten, sie uff mein ferner erfordern ihren abscheidt alle zeitt mit gutten gewiszen und ehren nehmen, sich herauszer zu mir begeben, und unsere sämptliche nottürfft, vermittelst Göttlicher gnaden, bedencken, berahtschlagen und verrichten helffen mögen. Hierahn thun D. L. und ihre L. was recht und billich, mir wholgefällig und von denselben angenem ist, auch unser aller unvermeidtliche höchste nottürfft erfordert, und hab deroselben ich dieses anderst nit dan wie obgemelt, *in eventum*, damit wir uns zeitlich hierin verwharen und desto basz versehen mögen, zur nachrichtung nit verhalten wollen; bin und bleib deroselben mit allen vätterlichen treuwen wolgewogen, D. L. hiemit in schutzs des Almechtigen bevelhendt. *Datum* Dillenburg, den 14ten *Februarij* A° 93.

JOHAN D. ELT.

Haec generosus comes scripsit
manu propriâ.

Lieber sohn, demnach ich endtlich resolviret bin, und es auch unserer gelegenheit nach anderst nit sein kan oder mag, mich (wan es, über zuversicht, den obengeregten wegk erreichen solte) bei allen ehrliebenden meines unverschuldten verderbens zu beklagen und zu entschultigen, auch meine beide söhne, umb vieler uhrsachen willen, aus der landt dienst zu forderen bei verlust ihres *patrimonii*, und andere mittel ahn die handt zu nemen, es sei dan das mir von dem sterbhausz und den unirten, oder sonsten andern gutten leuthen, ein anderer weg

möge ahn die handt geben und vorgeschlagen werden, so wollen D. L. sich hierinnen nit irr machen, noch abschrecken lassen, sondern bedencken *quod intra duo mala minus malum sit eligendum*, das hembde unsz neher sei als der rock, und *extrema necessitas legem non habeat*, und wir einen weg durch's holtz machen und dreffen, in einen souren apffel beissen und aus der noth ein tugent machen müssen, der suversicht und hofnung, do man uns zu sachen und dingen darvon ich, wie Gott bewust, sonstens ein abscheuens und grossen wiederwillen habe, dringen und zwingen wirdt, man solle und werde, vermittels Göttlicher gnaden, befinden und spueren das uns unser ehr, trauen und glauben ahngelegen, und wir nit allezeit geschlaffen haben, ja aus dem schlaff recht geweckt und erwacket sein. Der Almechtige wolle alles regiren und zum besten schicken.

Ahn Grave Johannen zu Nassaw
Catzenelenbogen, den jüngeren.

† LETTRE XCIX.

Le même au même. Déréglement des moeurs en Allemagne.

Wolgeborner freundtlicher lieber Sohn.... Nachdem ich auch verstanden das, neben dem unbillichen und gantz unbefügten einfellen in's Reich, und gantz unchristlichen [feingesponnen] marteren, peinigen, rantzonieren, berauben und pflünderen der armen unschuldigen leutt, ja frawen- und jungkfraw-schenden, sampt andern unmenschlichen thatten und handlungen, wie auch teglichen panckatiren [1], freszen und sauffen, dem unchristlichen pracht und groszen übermasz mit kleidungen, nuhnmehr auch die leichtfertigkeit mit dem dantzen, sampt andern üppigen und ergerlichen dingen, mehr danieden wider einreiszen, die

[1] bankettiren.

überhandt gewinnen und sich alles widerumb zum schweren fall und groszer verenderung in den Niederlanden schicken soll, als wil ich hoffen, auch D. L. hiemit väterlich erindert haben, das sie gegen solche und dergleichen dinge doch so viel sie immer können oder mögen, zu reden und zu wharnnen, hergegen aber zu all demjenigen was zu förderung und fortpflantzungh reiner kirchen, schuelen und wahren Gottes dinst, und vieler menschen heil und gemeinen besten immer gereichen und dienen magh, ernstlichen zu vermahnen und zu rahten, keinen vleisz sparen, noch [durch] der weltkinder gespött sich darvon abschrecken und abhalten lassen, und wol bedencken wollen *quod nobis nati non sumus*, sondern Gott, dem vatterlandt und negsten zu dienen schuldig seindt undt darinnen dan auch unser eigen ehr und wolfarth ahm meisten stecke.

Wasz den misverstandt zwischen Moritzen [1] und dem Fräulein von Uranien [2] *et per consequens* andere leuthe mehr belangett, darin wollen D. L. ja nit feyren, noch auch nachlaszen, sondern darinnen immer zu, in erwegung das aus einen kleinen funcken leichtlich ein grosz feuer werden und *discordia* nichts guts bringen kan, unverdroszen anhalten und bedencken das ein groser baum nicht von einem oder wenig streichen falle, *et gutta cavat lapidem non vi sed saepe cadendo .... Datum* Dillenberg, den 4[ten] *Aprilis* A° 93.

[3] D. L. getreuer Vatter,

JOHANN, GRAFF ZU NASSAU CATZENELNBOGEN.

Dem wolgeb. Johannen dem jüngern,
Graven zu Nassau .... meinen
freundtlichen lieben Sohn.

[1] Maurice de Nassau. [2] Marie *ou* Emilie de Nassau.
[3] D. L. — Vatter. *Autographe.*

LETTRE C.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Wolgeborner freundlicher lieber Herr Vatter........ Ich bin den 9ten hier ahn Bellingwolstersil, nicht weith von Heilligerlé, da Graff Ludwig löblicher gedechtnusz die schlacht gewonnen, nicht sonder viel difficulteten zu landt getretten, und also balt eine gutte und zimliche grosse schantz ahngefangen zu schlagen. Den 10ten hatt mich der feindt, zwey tausent zu fues und zwey hundert pferdt, uf ein musquetschos nah besucht, dan, Gott lob, uhnverrichter sachen wider abzihen müssen, und bleibt, ein grosz uhr gehns von mir in dem torpff[1] Winschoten still liggen. Diesse schantz sol zu gelegener zeitt sunderlich dienen zu beschlissen die stadt Gröningen und abzunehmen den einzigen pasz den sie nhun noch haben über die Buirtange, und wirdt auch jegenwordig der feindt ausz Friszlandt gedivertirt, do andersins zu fürchten where, weil ehr ein 13 fenlein mher zu fues und 2 fhane reutter über Rhein für 14 tagen uhngefherlich bekomen, und mir darumb zu starck ist, das ehr uf Frisischem bodem den krieg fhüren möchte; where auch in dem ahnzug, in abwesen s. E., für Gertrudenberg Ottmarsum zu belegern; doch hatt sich hieher, da ihm ahm meisten ahngelegen ist, in der eyl begeben müssen. Gott der Almechtig khere alles zur ehren seines Göttlichen nhamens, der rechtfertiger sachen zum besten..... *Datum* in sehr grosser eyl, den 16ten *Aprilis*, *stylo veteri.*

E. L. untertheniger gehorsamer sohn

WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAU.

Dem wolgeb. Hern Johan dem eltern,
Graven zu Nassau,....... meinen
freundtlichen lieben Hern Vattern.

[1] *Holl.* dorp.

† [1] LETTRE CI.

Le Comte Jean de Nassau au Comte Guillaume-Louis. Les Réformés et les Luthériens en Allemagne devroient s'unir contre les Papistes.

Lieber Sohn, demnach Godt der Almechtige, durch den Straszburger streit und krieg, nicht allein den Ligisten, sondern auch den Lutherischen, welche sich gegen uns, die Reformirte, zu uniren und uns aus dem religionsfrieden und Reich zu schlissen und zu vertreiben, wie auch insonderheit gegen die Churf. Pfaltz itzo von neuem allerlei gefhärliche anschlege vorgehabt, ihr intent und vornhemen itzo abermals wunderbarlicher weisz confundirt und umbgestossen, und darvon sonderlich das Chur- und Fuerstlich Haus Brandenburg, beneben sonsten vilen anderen Fuersten, welche hierdurch auch in des Keisers ungnadt kommen, abgezogen hat; es auch hieneben ahn dem das, obwhol etzliche von den Gülichsen rhäten und dienern so Spanien und der Liga anhangen, es durch des bapsts *Nuncium* erpracticiret das die Khö. M[t] von hoff einen Freihern hinnuntter geschickt, welcher sich der administration von die Gülichse lande und Fürstenthumb underfahen, auch albereit von der lantschaft, unangesehen man ihnen zu Düsseldorff bisz noch nicht uf's schlos lassen, noch [die] landtschafft zu einer solchen Gubernation verstehen wolle, zu seinem hoffstadt jherlichs etzlich und zwantzig tausentt thaller solle gefordert haben, und also uf dis werck, welches sonderlich zu hindertreibung und verhinderung unserer christlichen religion gemeint ist, zum hefftigsten getrungen wirdt, Gott der Herr es doch also schickt das nicht allein die landtschafft darzu nicht verstehen wollen und bei der neuen angeordentten regirung, welche von gutten leuthen bestelt sein solle und mitt der Fuerstin vorwissen alle ding handlet, gelassen

[1] *Sans date. La lutte pour la nomination d'un Evêque à Strasbourg commença en* 1592.

zu werden begeren, sondern das auch, so wholl under der ritterschaft, wie auch sonsten hin und wieder in demselben Fürstenthumben (welche man über die zwei mhal hundert tausent starck ahn personen rechnet) sich noch vil teglichs zu unserer wharen Christlichen religion bekennen, und der orth vilmher religions verwandte, dan man jemals gewust oder vermeint hatt, sich itzunder, Gott lob, befinden und gleichfals auch sonsten in denselben landen, wie auch dem Stifft Münster zu den hern Unirten, Grave Moritzen und Graff Wilhelm Ludwigen ein grössere und bessere affection dan hiebevorens gespuert wirdt;

So were whol ein hohe nottürfft das, under vilen andern gewünschten *occasionibus*, sonderlich auch uf dise beide gelegenheiten daniden gutte achtung gegeben, und dahin gehandlet würde damit dise partheien durch die wiedersacher unserer christlichen religion und gelibten vatterlandts sich nicht abschrecken lassen, und dem Bapistischen und Spangischen practicken nicht etwan zu vil einräumen und platzs geben; welches so whol ihren nachkommenden, als auch allen christlichen Potentaten und landen, bevorab uns und anderen negstgesessenen Evangelischen und reformirten, zu unwiderbringlichem schaden und nachtheil gereichen thete.

Weill dan nicht zu zweifeln, do ahn dise und dergleichen beträngte underwheilens danieden herruffer wholmeinende nachbarliche und mitleidtliche schreiben oder schickung oder zuentbietunge in vertrauwen geschehen, und solche leuthe christliche errinderung, wharnung, vermhanung und gutten rhatt haben, auch denselben, so fern es sein könte, uff den nottfall ettwas vertröstung, entweder mit volck, geldt oder anderm, wie gering darselbig auch were, geschehen möchte, das solches die leuthe sehr animiren und zu vilem gutem, so wohl in's gemein als auch particulier, gereichen wuerde. Als theten D. L. fürwhar sehr whol das sie, in bedrachtung dessen und das dises je nicht schwer, sondern gantz leicht und ohne

grosse kosten, mühe und gefhar wholl zu thun ist, dasselbig mit vleisz daniden angeregt, getrieben und ettwas tieffer und besser dan ich's diszmals kan oder darff, auszgefuert hetten.

Ferner werden D. L. ohne zweiffel von denen von Winnenberg verstanden haben welcher maszen die Königin von Engellandtt vorhabens seije abermals eine legation in's Reich zu thun, und die Evangelische Stendte für trennung und zwiespalt mit den reformirten und anderen unserer wiedersacher blutdürstigen ahnschläge und geschwinden practicken zu warnen, und dieselbe zu frieden, einigkeit, vertreulicher correspondentzs, treuer zusamensetzung und vleisziger gutter uffsicht in diesen sorglichen leufften, zu ermhanen, auch uff solchen fahl ihnen union und bündtnus anzubieten.

Dieweil aber, vielerlei ursachen halben, zu besorgen stehet das solches nicht allein schwerlich bey den stendten zu erhaltten, sondern auch, da schon eine *alliance* getroffen würde, daruff doch nit vill zu bauen sein werde, und man, so fern darinnen nicht mit besonderer bescheiden- und vorsichtigkeit soltte gehandlet werden und man sich ettwan zu weith blosz geben, unser *consilia* und gelegenheit entdecken, unser mittell mit den Lutherischen vermischen und ihnen in die hende geben, das man sich leichtlich darmit vertieffen und also verlauffen möchte, dasz disz werck mehr gegen dan für uns, die Reformirte, sein und gebrauchet werden möchte. Alsz were wohl ein hohe nottürft das die vorhabende schickung zeittlich in reiffe berathschlagung möchte gezogen, und under andern insonderheit wohl erwogen und bedacht werden waszerley nützliche ding bey dieser gelegenheit, mühe, zeit und kosten zugleich zu verrichten, wofür entweder die sämbtliche algemeine Reichs-, oder doch die Evangelische und zum allerwenigsten die Reformirte Stendte zu warnen, wozu und wie jeder theilen zu errinderen und zu ermhanen was von der reformirten religion und denen von derselben erdich-

ten und auszgoszenen *calumniis* für erklerung, bericht und ahnzeig, oder der Königin und der Reformirten, uff dem fahl die legation bey den Evangelischen nichts verfangen soltte, endlich zu thun; desgleichen auch wie weith und fern sich die Königin und Reformirte so wohl mit den sämbtlichen Reichs-, als auch Evangelischen Stendten, damit man sich nit vertieffe, sondern des gewissen spielen möge, einzulassen;

Item, wie diese sachen für ahnkunfft der gesandten bey den Evangelischen fürnembsten Stendten inn der gehaim und stille zu praepariren und zu underbauen, auch dieselbe volgendts zu dero ahnkunfft hirauszen gutte leuth haben könnthen, welche mit ihnen ahn der Hern hove umbzogen, und so wohl bey den Hern, als auch dero räthen und dienern einen guten zutritt machen, und weniger nit hernachmhalen nach abzug der gesandten, als auch in derselben ahnwesen, die sachen mögliches vleisz treiben und sollicitiren helffen möchten; *item*, ob's nit der Königin und Reformirtten ein mehrer ahnsehens bringen und der gantzen sachen vorteglicher sein soltte das die Königin für sich und von wegen der Reformirten den Lutherischen, uff den fahl sie gegen die Reformirte sich nit verhetzen laszen, sondern mit derselben zusamen haltten werden, praesentiret ihnen mit einer benanten ahnzahl krigsvolcks, da sie die religion oder ihrer libertet halben vom Babst und seinem anhang angefochten werden soltten, jederzeit zu hülf zu kommen, und hergegen (sonderlich im anfang, als welcher allezeit ahm schwersten ist) von ihnen, den Lutherischen, keine grosze summen gelts, noch ahnzahl volcks, oder sonsten beschwerliche *conditiones* welche sie abschrecken und zurück haltten oder auch den Reformirten zu gefhar gereichen möchten, begheret, sondern ahn sie solche dinge, welche ihnen nit schwer und träglich aber doch zum gemeinen werck dienlich weren, gesonnen hetten, als das sie die Reformirten nitt soltten beträngen undt ausz dem religionsfrieden undt Reich schlieszen laszen;

item das sie der Ligua keine hülff gegen die Reformirte thun und aus dem Reich zukommen laszen woltten; *item* das zur zeitt wan die Ligua hierauszen zu werben sich understehen soltte, sie alszdan ein ahnzahl pferdt etliche monat in 's wartgelt nhemen, auch den Reformirten under ihnen zu werben gestatten, des Babsts *nuncios*, practieken und vorhaben mit den geistlichen stifften und klöstern im Reich nit gestatten, noch zulaszen, sondern damit gleichheit halten wollten, und was dergleichen mehr sich zu der handlung finden werde so dem gegentheill zu abbruch und verhinderung gereichen, zu ihrer und den Evangelischen und Reformirten ruhe, frieden, versicherung und gemeinen besten dienen möchte; inmaszen dan hiervon wohl genugsame motiven, *rationes* und mittel und wege ahnzuzeigen, vorzuschlagen und ahn die handt zu geben weren, da man nur zeit undt gelegenheit haben könthe solche dingen nach zu dencken und davon mit einander sicher und vertreulich zu communiciren [1].

LETTRE CII.

Holtz au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Wolgeborner Graff und Herr .... Neuwer zeitung niet besonders; unsere catholischen rheumen und schreiben von der gewaltiger entsatzung Girtruterenbergs; so vermelden doch die jüngste brieffe von Antorff das woll etwan preparation darzu gemacht, aber haben keine hoffnung zu der entsatzung. Graff Mauritz hatt sich dermaszen beschantzt, das 40 oder 50 thausent man, wen dieselb vorhanden, wenig wurden auszrichtten khönnen, geben also die statt verlohren. Die von des Hertzogenbuchs besorgen sich sehr, man werde frei angreiffen, bauwen einen groszen wall, und befesten sich..... Der

[1] *In dorso* on lit *nihil deest.*

cölnischer landtagh wirdt heut *dato* alhie angefangen; wie derselb ablauffen werdet E. G. hernegst von mir bericht empfangen.... Ausz Italien ist nichts besonders schreibwürdiges mit jüngsten brieffen ankhommen, dan des Bapst grillen. Der kaiserlicher gesanten Hoias ligt alhie zwischen des Babsts *nuncii* und der Jesuiter kyrchen, damit sie desto basz zusamen khommen und ire pfeiffen in ein andern stimmen khönnen, doch gehen die sachen niet alle nach ihrem willen. Der heirhatt mit dem freulein von Ouranien und Churfürsten zu der Pfaltz, ist innen ein scharrffer dorn in ihren augen; man woll fleiszlich vorsehen vor vergifft, dan dahin wirdt man practisieren. Gott wirdt aber ire böse rhatschleg und practiken zurück halten, und auch ferners niet zulaszen, dan was sein vetterleichen will ist. Ire heirhatten mit der Fürstinnen von Baden und ihrer Fürst G. bruder mit freulein Sybillen, seindt niet nach irem willen glückt; Got khan disponieren, der weisz allein wie esz guet ist; was man mit Gott anfenckt, gewindt ein guetes endt. In dessen schutz und schirm E. G., zusambt der junger herschafft, hiemit in gnaden thue empfelhen. Coloniae, 24 *Aprilis*, 1593, *st. a.*

E. G. underthaniger dienar,

D. HOLTZ.

Dem hoch und wolgebornen Hern, H[n]
Johan dem elter, Graven zu Nassau
..... meinen gnedigen Hern.

* LETTRE CIII.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Jean de Nassau. Machinations de Roorda [1] *en Frise.*

Wolgeborner freundlicher lieber Herr Vatter...... mir ist in meines gubernamentssachen eine nit geringe beschwerung fürgefallen, von welcher (ob es gleich un-

[1] Charles Roorda, *signataire de la Confédération des Nobles* (15..—1601).

nötig scheint E. L. damit verdrieszlich zu sein) ich kurtzen bericht muesz schreiben, damit nicht, wie für 6 jahren bei des Graff von Licesters zeiten geschehen, die sachen etwan verkherterweise E. L. durch andere möchten fürkhommen. Es hatt sich für fünff jahren zugetragen das die stadt Hasselt in Overijssel, den Friesischen frontieren nicht übel gelegen, mit den Deputierten in Frieslandt contrahiert und gelobt haben khein ander garnison weder von dem Friesischen regiment einzunehmen, uf diese gegenzusag das die Staten von Frieslandt das *service*- oder losementgelt für die soldaten (welches darzuvor die bürgerey zu Hasselt nicht hatten genossen, sondern dem kriegsvolck umbsonst herbergen, schlaffung, brandt und licht verschaften) solten bezalen. Solchs hat die landschafft von Overijssel sehr eiferig zum hertzen genohmen, für eine *separation*, das nemlich Hasselt von irem *corpore* sich scheiden und Friesisch werden wolte, interpretiert, und immerdar bei den Hernn General Staten, Rhaten von State, und meinem gn. hern Graff Moritzen, als iren guvernator, angehalten, das S. Exc. ir guvernament nicht wolte schmelern, noch solchen abgangck zulaszen; wie dan jetzgedachte Hern mich zum fleiszigsten dahin vermahnt das, zu erhaltung gutter einigkheit und verstandts zwisschen den provincien (so ein grundtfest unserer wolfart und das gegenspiel ein ursach gentzlichenn verderbens und undergangs sein sol) ich die sachen dahien richten helffen wolte damit mein garnison wiederumb aus Hasselt ziehen und einer jeglichen provinci das ire gelaszen werden möchte. Die von Frieslandt aber haben sich lang hiermit entschuldicht das die von Hollandt inen gleicher gestaldt die stadt Stavern und den Gellerschen die stadt Bommel fürenthielten, und wofern es denen von Hasselt verbotten werden solle mit Frieslandt einich special contract zu machen, alsdan billich were das gleichmeszige ordnung überal gemacht, und es mit dem einem wie dem andern gehalten würde. Endtlich ist es im vergangenen somer so weit khommen das

ich, nach communication mit ettlichen Gedeputierten, hochgem. meinem Gn. Hern Graff Moritzen versprochen, imfal s. Exc. mir das Hausz Coverden würde einreumen, an welchem meinem guvernament, als ein inganck und schlüssel deszelben, zum höchsten gelegen, das hinwiederumb ich die handt daran halten solte, damit die von Hasselt mit den andern stetten und glidern von Overyssel sich volkommentlich fuegen und sein Exc. als Stadthalter von Overyssel solten annemen und erkennen, uf das jetz gerürter provinci (so uf das Haus Covorden gleichfals einiger gerechtigkeit, obwol nicht mit genuegsamen grundt sich anmassete und die überantworttung solches hauses übel nemen würde) zum wenigsten in der sachen mit Hasselt billich contentement möchte werden gegeben. Hieruf hat s. Exc., nach glücklicher eroberung des Hauses, mir die bewarung deszelben eingereumbt, mit groszem klagen und undanck der Landschafft Overijssel. Und damit ich hinwiderumb auch mein wort hielte, hab ich, so baldt ich nach geëndigtem zugh wieder inn Frieslandt kham, die vorige meinung dem *collegio* der Gedeputierten Staten daselbst proponiert, welche, neben mir, gutt und rhatsamb gevonden ettliche ausz dem magistrat zu Hasselt zu verschreiben, und dieselbe dahin mit gutten reden zu bewegen das sie von obangezogenen contract guttwillich abstehen und, zu verhuetung aller weitterung so zwischen benachbarten provincien hierausz zu besorgen, mit irem *corpore* sich wiederumb vereinigen wolten; wie dan gedachte von Hasselt sich endlich dahin berichten laszen das sie mir und den Gedeputierten in Frieslandt hirin gefolgt und gehör geben. Dieweil sie auch, wegen verlauffener handtlung, die vorsorg truegen das ettliche fürneme personen in Overijssel, aus gefasten widerwillen und zorn gegen den magistrat zu Hasselt, ire gelegenheit waernemen und das vorigen gedencken möchten, habe ich inen gesagt: sie solten selbst ettliche articulen die sie zu irer versicherung nötig achteten, concipieren, ich wolte dieselbe s. Exc. zuschicken, und one allen zweiffel erlan-

gen das s. Exc. dieselbe bekräfftigen, underzeichnen und observieren solte; welches dan auch geschen, die articulen seint concipiert, durch mich, der stadt Hasselt zum besten, noch einig zusatz gethan, ire gesandten mit meine fleiszige befürderungsbriefe an s. Exc. gewiesen; und mag ich mit warheit sagen das sie mit gutten genuegen von hier gescheiden, und mir bekhent haben, imfal sein Exc. solche articulen, dessen ich sie gentzlich versicherte, würde bestettigen, das alsdan sie und ire statt sich nit zu beklagen hetten; dergestalt das ich gantz fro gewesen das diese sach, so mir ein gereume zeit mehr mühe und verdrusz als alle die stette meines gubernaments angethan, nunmehr zu gutter endschafft gebracht. Ist auch baldt darauf ein gemeiner landtag alhier gefolgt, daselbst einhelliglich in der vollen versamlung meine und des *collegii* der Gedeputierten handlung und resolution *solenniter* confirmiert und gutt geheischen ist worden. Solches alles ungeacht, als mehrgerürte gesandten von Hasselt in dem Hage khommen und daszelbst Carl Roorda, den E. L. wol khennen, gegen ire zusag (dan ich hatte sie fur ime verwarnet, sintemal mir bewust wie hefftich er für und für getrieben damit Hasselt bei Frieslant pleiben möchte) angesprochen, hat ernenter Roorda so viel crediet bei inen gefunden, das er alles was ich erbawt wieder umbgestoszen, obgemelten gesandten von irer reise nach s. Exc. so vor Gertrudenberg war, wendich gemacht, und inen vertröstung geben er wolte nach Frieslandt an alle seine bekhandte schreiben, oder auch selbst (welchs er endlich gethan) uf dem Landtag erscheinen, und die Haszelische sach uf einem anderen weg richten; lasset es auch dabei nicht bewenden, schreit mich ausz für einen dem die ehre, freiheit und wolfahrt von Frieslandt mit nichten, sondern mein eigen nutz und ambition, angelegen, ja, das ich ein tyran were, und das arme Frieslandt ausz der einen tyrannij in die ander fallen würde, wofern man sich nicht mänlich opponierte. Damit ich nun meine ehr müchte verthedigen, hab ich notwendich nach beweisz, uf das er seine

wörte nicht khöndte in abred sein, müssen trachten, und als ein bott aus dem Hage mir ein schreiben von dem Rhat von State behändigt, auch andere bei sich habende briefe, darunder einer war an das *collegium* der Gedeputierten Staten alhier, noch ein ander von Roorda an den *secretarium* welchem ich wuste das er sein euszerste gedancken pfleg zu entdecken, mit noch einige private briefe, ausz im selbst gezeigt, hab ich sie alle sambt zu mir genommen, die nacht über (dan es geschah des abents) uf meinen tisch liggen laszen, und nach reiffen vorbedacht Roordaes brief (den ich achte das Gott ausz sonderliche verhengnus wunderbarlich in meine hende geschickt) erbrochen, die andern aber onverletzt dem botten wiederumb zustellen laszen, und in dem erbrochenen alles so obstehet und noch mehr injurien gefunden, mit höchster verwunderung und perplexiteit: darin ich sechs gantze wochen stecken plieben, den brief mittlerweil in gröszer geheimnus gehalten, und frue und späde bei mir selbst berhatschlagt ob es umb gemeiner rhu und friedens, auch umb unses Hausz privatsachen willen, besser were Roorda allein anzusprechen, das ungleich so er mir thate, und was mittel ich hette mit offenbarung des briefs ime in schanden und umb alle credit zu bringen, für augen zu stellen, jedoch endlich, zum zeuchnisz das ich's von hertzen gern wolte vergessen, und den papisten und heimlichen malcontenten im landt kheine materi von freude über unsern zancken geben, den brief für seinen augen in's feuer werffen; oder aber das ich zu rettung meiner ehren, und dieweil er hartter und frecher natuir und sein *ingenium* fast bei menniglich bekhant das er unvorsöhnlich ist, den stracken weg durch gehen und öffentlich der landtschafft über solche *diffamation* klagen solte. Inmittels ich in diesem zweiffel gehe, khomt Roorda selbst ausz dem Hage gehn Lewarden uf den Landtag, verklagt mich bei jederman in meinem abwesen, da ich in des landts dienst vorm feindt zu feldt lag, das ich die brief so er und seine *collegae* ausz dem Hage an die Sta-

ten gethan, ufgehalten und erbrochen; in meinung die Staten wieder mich zu verhetzen. Von seinem famösz schreiben aber spricht er nit ein eintzig wort und verhehlet solchs seinen eignen collegen, welche sonsten disen klagten nicht solten beigepflicht haben. Ferners fährt er vort die Hasselische sach, seiner vorigen meinung nach, gegen alle die staatliche *resolutiones* der General Staten, Rhats von State, des *Collegii* der Gedeputierten in Frieslandt und der algemeinen uf einem Landtag versamleten Staten von Frieslandt, zu treiben und alles umbzukheren; welches ich, one meine höchste verkleinerung in- und auszerhalb meines gubernaments und sonderlichs one verursachung eines tieffen misztrauwens bei s. Exc. und Landtschafft von Overijssel, so gewiszlich schliessen solten das solche veränderung und fürenthaltung der stadt Hasselt mit meinem heimlichen vorwissen und *collusion* geschehe, und ohne schedliche weiterung zwischen den Provincien und nachtheil des gemeinen besten, kheineswegs hab khönnen noch sullen gedulden; bin also nottringlich verursacht für die gantze landtschafft zu tretten, mich eerstlich des verdachts von erbrechung der Hern Staten briefe zu entledigen; das, ob ich wol hiebevor mennichmahl ire briefe und sie die meine ausz sonderlichen guttem vertrauwen und ohne einich hinderdencken erbrochen, hatte ich doch diszmahl ausz sonderlichen ursachen underlaszen; darnach bekhant ich rundt und öffentlich das ich gedachtes Roorden (den ich mit samt seinen collegen für die landtschafft meine verantwortung anzuhörn hatte bescheiden lassen) von wegen seiner gethanen afterrede und lästerungen uf mich, schreiben erbrochen, liesz es für den gantzen umbstand verlesen, und sagte daneben das Roorda wie ein ufrürer und *seditiosus* daran gelogen hette. Die landschafft ist höchlich hierin betruebt und bekhümmert; jedoch alle verstendige und die meiste und fürnemste von adel, sonderlich alle gesandten ausz den stetten, [haben] mir, nach angehörten meinen bericht über alle dasjenich so ich [in] der Hasselischer sache gehandelt, recht geben,

und bekhennen das mir anders zu handlen nicht gebuert hatte, und dancken mich für alle meine treuwe dienste und wolthaten; Roorda aber ist in diesen verkherten sin gerhaten das er, wanneer jemandt meine dienste rhümbt, sagen darf: sie sein gerichtet nicht zu befreijung des landts, sondern zu gewinnung der hertzen und folgens zu undertrückung der freijheit; durch welche interpretation, wofern mehr leut solch verkhert gemuet hetten, hinfüro je gröszer diensten ich thue, je verdechtiger ich mich selbst machen würde. Dis ist dasjenige so E. L. ich, ob es etwan von andern verdrähet möchte hinausz geschrieben werden, zum kürtzen bericht nicht hab khönnen verschweigen. Alle umbstände und particulariteten die zu fernerer erklerung der sachen wol dienlich weren, lassen sich so weitleuffig nit schreiben. Bitte dienstlich E. L. wollen es gewisz darfür halten dasz ich nit durch hasz, gehenzorn [1] und unbedachtsamer hitze, so bei jungen leuten gern pflegen zu sein, sundern mit reiffen, khaltsinnigen vorbedacht und nach erwegung alles desjenigen so *pro et contra* für nutzen oder schaden darausz khommen khonte, diesen weg unvermeidentlich hab mueszen erwehlen; sintemal Roorda und sein anhang (welches jetzo, nachdem der hauffen umbgeruhrt ist, mehr und mehr an tag kommen) mich dermassen besetzt und zu mir genötigt hatten das ich eins von beiden erwehlen mueste, entweder in allen iren ungereimpten ungebürlichen fürnemen und endlich als ein verachter mensch ausz dem landt zu weichen, oder strax im anfang ire practiken zu brechen, und lieber jetzo alsobaldt, wan es je anders nit sein wil, mit ehren zu scheiden. Ich hab zuvor wol bedacht das ich an solch einen gerhaten, welcher von wegen seines alters und der langen jaren so er *continue* der regierung beigewohnt, auch bekhanten eifers so wol in der religion als des landts freyheit, groszen creditt hatt, und darumb schaden thuen und vielen schlechten leuten frembde gedancken von mir wirt einbilden khönnen; dargegen aber, dieweil da khein

[1] jähzorn.

ander rhat noch mittel, und die sach durch dissimulation je lenger je erger were worden, muesz ich mich eines ufrichtigen gewissens trösten, und gedencken das Godt der Herr, mir zum besten, und damit ich mein ampt und pflicht desto fleisziger betrachte und mich für allen fauten huete, diesen wiedersprecher erweckt hat, welchen ich biszdaher vor meinen besten freundt geacht, seinen rhat in den wichtigsten sachen meines gubernaments gebraucht, und, meines wissens, niemals offendiert hab, dan das ich in dieser sach mit Hasselt seinen halstarrigen fürnemen, ausz oberzehlten wolbefügten ursachen, nicht hab khönnen stat geben; solte auch vielleicht in diesem fal inen mit gutten reden so wol befridigt und gestillet haben, als ich alle andere gethan, wofern er nicht ein generalen hasz, neidt und abgunst gegen sein Exc. und mir gefast, wegen der ehren und aller leute hertzlichen affection, die er nit leiden khan dasz teglich durch unsere treuwe und nutze dienste wachset und zunimt. E. L. mögen mich gleichwohl vatterlich zutrawen das, wie ich durch Gottes gnad gegen solche neidige und miszgünstige wolgetröst und unverzagt bin, also auch an der andern seiten mich der ehre halben nit verhoffertige, auch Gott treuwlich bitte mich dafür genediglich zu bewaren, sondern das ich mich von nun an preparière dermal eins auszzuscheiden, mein leben in diesen unrhuwigen wesen kheineszins zu eindigen, sondern das es mir selig ist zu rhun, stille und einsamkheit mich zu begeben. Mittlerweil sol ich mich an ettlicher leut abgunst und undanckbarkheit nit stoszen, der gerechten sache und der kirchen Gottes alle mögliche dienst thuen, und gedencken das eben derselbe undanck den trefflichsten Römern ja Moyse selbst, gegen welche ich nichtes zu achten bin, bejegent.

Newer zeitung khan E. L. ich nit sonders mittheilen, dan das die belegerung für Gertrüdenberg continuiert, das der feindt mit sein gewalt bei Herenthals gewesen und, als er die starcke beschantzung des legers vernom-

men, wieder zurügk gewichen. Inmittels ich mit ettlichen kreigsvolck uf den euszersten grentzen zwisschen den Omlanden und Ostfrieslandt gelegen, daselbst den eintzigen pasz so denen von Gröningen noch restiert zu beschlieszen, dazu, Gott lob, ein gutter anfang gemacht; hat des feindts reuterei (dan das fueszvolck plieb allernechst bei mir liggen) drei eilende streuffreiszen in Frieszlandt gethan, und drei dörfer abgebrent. Den 8ten dises bin ich wieder zu Lewarden khommen, sowol die calumnien zu stillen als jetzerzelte streuffungen zu wehren, und hoffe durch Gottes gnade das numehr gegen beiderlej zimliche versehung gethan, und mittlerweil uf den grentzen nach der Emszen[1] nicht solte verseumt werden. Mein vetter, Graff Herman von dem Berge, ist von dem König in Hispanien zum statthalter über Gelderlandt gestalt. ... *Datum* Lewarden, den 16ten *Maij* 1593.

[2] E. L. untertheniger gehorsamer sohn,
WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAU.

Dem wolgeb. Hern Johan, Graffen zu Nassau Catzenelnbogen, ... meinem freundtlichen lieben Vattern.

LETTRE CIV.

Stöver au Comte Jean de Nassau le Jeune. Nouvelles.

Wolgeborner Grave..... Mit der belagerung für Gertrüdenberg würdt es sehr langk, und halten sich die in der stadt noch fest. Der feindt sterckt sich sehr, will sein bestes daran versuchen, und hoft der von Mansfelt er wolle dem König noch dieszen letzten dienst thun und die stadt entsetzen; hat sich nunmehr an die seit geleget da deszen von Hohenlohe quartier ist. E. G. bruder m. g. her Grave Philips ist mit s. G. volck zu dem von

[1] de Eems. [2] E. L. — sohn. *Autographe.*

Hohenlohe in s. G. quartier gezogen. Diesze tage seindt auch etlich fhenlein knecht aus Frieszlandt in s. G. lager ankomen, auch E. G. iren jungen brüder Grave Ernst undt Ludwig Günther; haben, wie ich verstehe, Regemorter und [Homckens] bei sich, aber mein g. H. Grave Wilhelm ist noch in Frieszlandt, und halt ich darfür das ihre G. des feindts halben nit davon dannen reisen darffen. Die tage vor Pfingsten ist wolermelter m. g. H[r] von Hohenlohe mit M[r] Vere nach des feindts lager geritten, haben mit einander scharmutziert, das der von Hohenlohe zwey schuesz, eine forn uff den leib, ist aber nit durch gangen, den andern an einen schenckel, etwas über dem knie, ist aber auch, Gott lob, nit schädtlich, und sollen ihre G. albereit widder reiten können. Vere hat gleichergestalt ein schusz bekommen uf die brust, ist aber auch nit durchgangen. Etliche tage zuvor haben s. Exc. reuter auch etliche compagnien der feinde antroffen, denselbigen fast an die 60 pferde genommen, 30 gefangene darvon bracht, darunter etliche vornehme capitainen sein sollen; ein Italiänischer Her Don Pedro Delguaso, und einer so man Burgemeister von Mecheln nennet, sol den feindt viel ahnweisung und beförderung gethan haben. Der Spanier so unter s. Exc. reutern ist, den E. G., zweifels ohn, kennen, hat sich ettlich mhal sehr wolh gehalten, und hat selbst einen rechten Spanischen Capitani gefangen; und wurdet nun von tage zu tage solcher handel viel geben. Ghot wolle endtlich s. Exc. gute victori verleihen, Amen .... *Datum* Hage, den 3[ten] *Juny* A° 93.

E. G. undertheniger gehorsamer diener

STÖVER.

Dem wolgeb. Graven und Hern, Hern Johan dem jüngern, Graven zu Nassau .... meinen gnedigen Hern.

A son Exc. *manu propriâ domini.*

† LETTRE CV.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Maurice de Nassau. Il le félicite de la prise de Gertruidenberg.

—

Monseigneur. Après avoir Dieu loué du bien qu'il a faict au pays par le recouvrement de Gertrudenberge, j'estime de ne faire que mon devoir de congratuler v. E. d'une victoire si signalée, en ce qu'avez faict une preuve tant remarquable, que la conduite et travail en la guerre domine la force, dont ce siège peut estre nommé à droict la seconde Alexia, et une grande restauration en partie de la vieille art et science militaire, laquelle a esté jusques ores fort déprisée et des ignorants mocquée, voire n'a sceu estre comprehendée, ou pour le moins practiquée des plus grands capitaines modernes; par où l'ennemi a ce coup plus perdu de sa réputation que reçu de dommage, par les autres plusieurs belles et grandes victoires; tellement que, si messieurs les Estats seconderoient en forces ce que la guerre a augmenté en expérience, à bon droict se pouroit-on promettre une bonne et heureuse issue, de laquelle je prie Dieu de faire à ce pauvre Pays-Bas une fois jouir et à v. E. l'honneur, en récompense de ses généreux et héroicques desseings et grands travaulx, de bientost triumpher. Et combien que j'attends sur trois des miennes dernières response, si est-ce que je craings que l'ennemi, hastant tant plus son secours, il y sera tant plus difficil puis-après à y remédier, et au contraire, en y pourvoyant en temps, on luy pourra oster l'occasion et quant et quant rompre ses desseings, demourant ainsi l'estat du pais en général asseuré, et que v. E. pourra cependant à loisir prendre résolution de mener la guerre au plus grand proufit du pays, soit en poursuivant la victoire en delà ou défendre les quartiers et places que l'ennemi attaquera, ou bien à lui-mesme faire la guerre à la plus grande commodité de v. E. et discommodité

sienne. Ce quil [1] me faict prier v. E. de rechef de me renvoyer mes soldats et m'assister au plustost avecq aultant de cavallerie, ce que ne peut estre moins que quatre bonnes cornettes, oultre les deux icy, à pourvoier la maison de Covorden en superfluité, ou si l'occasion pourra permettre aultant plus de cavallerie, que je pouroi faire teste à celle de l'ennemi, et, si v. E. se pourroit passer de quelque infanterie, me les envoyer en haste et devant que l'ennemy passe le Rhijn, pour reprendre les maisons et places que l'ennemi tient tant à la Drent que la Dvente [2]; ce que serviroit fort, tant pour Overissel que Frise, et messieurs de Frise porteroient très-voluntiers les fraix de l'artillerie sur la Drente, et accommoderont messieurs d'Overissel avec l'artillerie et leur gens, espérant fermement, veu la foiblesse des dictes places, que en 8 jours tout seroit faict. Si aussi v. E. seroit forcée de faire teste à l'ennemi en ces quartiers, ou bien seroit résolue de continuer mesmes la guerre là, je recommende tousjours mon gouvernement aultant à v. E. que luy plaise donner tel ordre que durant ceste seicheresse, et principalement veu que la moisson de la Drente et Omlandes sera bientost, que je peu tenir auprès de moy aultant de cavallerie qu'elle sera bastante, pour la défense de la Frise, ce que je pense suffiroit avecq cincq, avec lesquels on osteroit la dicte moisson à ceux de Groningen. Par quel moyen ils seroient assez gaigné et pourroit-on aussi les dicts compagnies et la plus grande part, puisque je les aurai point tousjours à affaire, employer à la défence de les frontières de Gueldres et Overyssel. Combien si la conjoincture des affaires et l'estat présent permetteroyent, et v. E. voudroit prendre la peine de venir encores une fois en ces marais, il seroit faict. Mais remettant le tout à la providence divine, et me confiant en la prudence et soing vray paternel que v. E. a tousjours porté en général à toutes les provinces et spécialement à mon gouvernement, je prie le Créateur etc.

De Leward. le 19 Jun. 93.

[1] qui. [2] Twenthe.

† LETTRE CVI.

Le Roi de France à Monsieur de Buzanval. Nouvelles.

Mons[r] de Buzanval. Il y a desjà près d'ung moys que j'ay dépesché le S[r] de Morlas en Angleterre avecq la charge, après qu'il y aura faict quelque peu de séjour, de passer aux Pays-Bas, pour informer particulièrement mon cousin le Comte de Nassau et ceulx des Estats, de l'estat auquel se trouve à présent mes affaires, et luy avois particulièrement ordonné qu'à la première commodité qu'il auroit, il ne faillist de vous donner par sa lettre communication de sa charge, affin que sy auparavant qu'il peust estre arrivé par de là, il vous en estoit parlé, vous en puissiez respondre, comme j'estime qu'il aura faict, et que vous serez à présent tout instruict de se qui se passe par deçà. Touttesfoys je n'ay encores voulu perdre ceste commodité pour vous dire comme j'ay reçu la vostre du 28[me] may, et veu par icelle la bonne oppinion que vous aviez deslors du siège de St. Gertrudenberg, dont j'ay despuis sçeu le bon succès que en a eu mon cousin le Conte Maurice, et comme la ditte ville luy a esté rendue. Je reserveray à quelque aultre commodité que je tiendray plus seure que ceste-cy, à [mon conjour [1]] par mes lettres avecq luy et les dit S[rs] des Estats. Le recouvrement de ceste place leur est, à ce que j'entens, à très grand advantage, et leur est d'aultant plus honnorable que les ennemis s'en estant aprochés sy près avecq toutes leurs forces, et le siége ayant duré si longtemps, ils ne les ont néantmoings peu destourner, et a fallu que la dite ville se soyt perdue à leur veue. Le conte Charles [2] ne faict point de honte à son père pour avoir mieulx faict que luy; tout le fruict de son labeur despuis quatre ou cincq moys qu'il est en Picardye n'estant que le prinse de S[t] Vallery, qui se reprendra tousjours avecq deux ou troix bastardes ou coullevrines, et après n'ayant peu prendre résolution de

[1] m'en conjouir (?). [2] Ch. de Mansfeld.

venir à nous durant nostre siége de Dreux, ayant sçeu sitost que je l'eus achepvé que je voulois aller droict à luy. Vous aurez sçeu comme il s'en est allé, mais peult estre que l'on n'aura pas dict qu'il déslogea de nuict et avecq grand désordre, me pensant desjà avoir sur les bras, encores que j'en fusse à plus de cincq^{te} lieues loing. Mainctenant que la Picardie sera deschargée de luy et de ses trouppes, je pourray renforcer mon Cousin le Ducq de Bouillon de mille bons chevaux, et avecq ce secours et icelluy que vous luy aurez envoyé, je croy qu'il sera en en estat de pouvoir faire quelque chose de bon, et qu'il ne mancque pas de vous tenir adverty des desseings auquels il se veult premièrement employer. Quand à l'estat de mes affaires de deçà, vous aurez veu par ma dernière dépesche la résolution que j'avois faicte d'une assemblée des principaulx de ce Royaulme, et à quel effect principalement elle se faisoit; la plus part de ceulx qui ont esté mandés, sont desjà arrivez et s'acheminent devant en la ville de St Denys, où j'ay advisé de la tenir. Ils sont en grand allarme à Paris, où le légat et les ministres d'Espaigne remuent toust ce qu'ils peuvent pour aigrir les affaires et les rendre irréconciliables, dont ils n'ont jugé avoir meilleur moyen, sinon que de faire faire une ellection d'ung autre roy. Ils avoyent premièrement proposé l'Enfante dont ils furent exclus, ils proposèrent despuis l'Archiducq Arnest[1], à la charge qu'il espouseroyt l'Infante, dont ils n'ont pas eu meilleure responce, et pour leur oster toute espérance de toutes propositions. Leur prétendue court de parlement du dit Paris a donné ung arrest solempnel pour déclarer criminel de lèze Ma^{té} touts ceulx qui proposeront d'enfraindre la loy Salicque, et d'amectre[2] à ceste Courronne aultre que ceulx à qui elle est due par les loix fondamentales du Royaulme. En suitte de cela ceulx des Estats qui sont à Paris, feirent un arresté entre eulx qu'il ne seroit pour ceste heure procédé à l'élection d'aulcune royaulté, ne voyant point

[1] Ernest. [2] admettre.

de force suffisante pour la soustenir après qu'elle aura esté faicte, et prièrent et comme contraignirent le Ducq de Mayne de le déclarer de sa bouche en pleine assemblée au Ducq de Féria et aultres Ministres d'Espaigne, qui sont au dit Paris, lesquels ne se sont pas rendus pour cela, et ayant veu toutes leurs susdites propositions rejecttez, ce sont addressez au Ducq de Guise pour luy mectre l'ambition de ceste élection en la teste, luy promectant leur Infante en mariage, dont ils ont monstré un pouvoir particulier, qui doibt estre faulx ou remply de quelques blans qu'ils pouvoyent avoir du Roy d'Espaigne, asseurans bien qu'ils auroient tousjours bon moien de s'en desdire. Ce jeune prince s'est laissé abuser de ceste vanité, et les aultres princes de ceste maison, ses parens, mesmes le Duc de Mayenne, par les grandes promesses d'argent qui leur ont esté faictes, de sorte que l'on tient qu'i sont entre eulx comme d'accort de faire ceste ellection en la personne du dit Ducq de Guise, mais ils ne l'ont encores oser proposer en leur assemblée, par ce qu'ils sont adverti que la pluspart des députés ne l'approuvent poinct, spéciallement ceulx de la noblesse et du peuple, et y a grande apparence, et plus qu'autrement, que cela n'aura poinct de lieu. La conférence ne laisse poinct de continuer, mais c'est sans aulcun effect, y ayant plus de trois sepmaines qu'ils ne se sont assemblés, remettant de jour à aultre de respondre à la dernière proposition qui leur a esté faicte, dont le principal article estoit la tresve générale pour six mois, laquelle est consentie et désirée de la noblesse et le tiers estat de leur party; n'y aiant que le clergé qui est tout manié par les mouvements des ministres d'Espaigne quy s'y opposent, parceque ainsy qu'ils haïssent la paix, ils ne peuvent consentir à rien qui y ressemble, comme faict la dite tresve. Ils en sont en telle division entre eulx, qu'il est pour en arriver quelque grand garbouille, et que Dieu y monstrera quelque effect de sa justice, les ruynant les uns par les aultres. Vous aurez sçeu comme j'ay recouvert la ville et chasteau de Dreux,

dont le siège avoyt assez duré pour leur donner loisir d'y venir, comme ils publioyent qu'ils debvoient faire, qui a esté ung grand indice de nonchallance et de foiblesse. Le bruict qu'ils en avoient faict courir, m'a vallu qu'en moings de quinze jours je me suis trouvé renforcé de douze à quinze cents gentilhomes, [que] j'ay encores auprès de moy, et avecq cela et tout le reste de mon armée je me vais approcher de Paris, affin que, sy ceulx de dedans, qui monstrent avoir bonne intention, veullent entreprendre quelque chose, n'ayent point faulte d'assistence. Et pour moy je me rendray au dit St Denys, pour parachepver la dite assemblée qui sera grande et notable; aussy espéray-je qu'il s'y prendra quelque bonne résolution pour mes affaires et le bien de cest estat. Vouz aurez peult-estre peu ouyr dire comme mon cousin le Ducq de Montpensier fust blessé au dit siège de Dreux, mais il s'en porte mieux, et est en estat d'en estre bientost guéry. C'est ce que je vous diray pour ceste foys. Sur ce je prie Dieu, Monsr de Buzanval, vous avoir en sa S^te guarde. Escript à Mantes, ce 17me jour de juillet 1593.

HENRY.

FORGET.

* LETTRE CVII.

Le Comte Maurice au Comte Jean de Nassau le Jeune. Nôces de l'Electeur Palatin.

Monsieur mon Cousin ..... Aiant par le discours de vos lettres bien particulièrement cognu tout le succès de la célébration et solemnisation des nopces de Madame ma soeur [1] avecq Monsieur l'Electeur Palatin [2], aians esté honnorées de la présence de tant de S^rs et personnaiges signalées et de qualité, je vous puis asseurer la joye et contentement que j'en ay receu avoir esté tel et si grand que nulles nouvelles plus agréables ne me pourroient estre venues, louant le Seigneur Dieu de ce que tout y a

[1] Louise-Julienne. [2] Frederic IV, (1574—1610.)

esté achevé si heureusement, avec entière confiance qu'il y continuera ses sainctes bénédictions. Cependant je ne puis assez remercier Monsieur vostre père mon très honnoré oncle et vous de la bonne volonté et sincère affection que vous avez apporté à l'advancement de ce mariage, dont je me sens grandement redevable pour m'en revencher par toutes occasions qui se présenteront et selon les moiens qu'il plaira au Seigneur Dieu me donner de vous faire très affectionné service; à quoy je m'employeray tousjours d'aussy bonne et prompte volunté que, vous présentant mes très affectueuses recommandations en vos bonnes grâces, je prie Dieu vous donner, Monsieur mon cousin, en parfaicte santé heureuse et longue vie. Escript à la Haye, le 21 de juillet 1593.

[1] Vostre très-affectionné cousin à vous faire service,

MAURICE DE NASSAU.

A Monsieur, Monsieur le Comte Johan
de Nassau etc., le jeusne.

† LETTRE CVIII.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Maurice de Nassau. Avis militaires.

—

Monseigneur. Je demoure [2] encore de ceste opinion, que, si v. E. ne peult exécuter chose de plus grande conséquence, que c'est astheur le vray temps de penser aux quartiers de deçà. Car infalliblement, si v. E. désire fin à la guerre de deçà le Rijn, pour aultant des raisons pregnantes à v. E. cognues, elle a entre ses mains deux diverses moyens; l'une dequelles est, si v. E. pourroit tenir deux mois la campaigne, à quoy v. E. sçait mieux que moy quelle force ennemie elle aura à craindre et combien fort elle se pourra trouver, v. E. vuidera toute la Twente, Lingen, avec la [3] reste de Gueldre. Vray-est

[1] Vostre — service. *Autographe.* [2] demeure. [3] le.

qu'il faudra mener par terre et vivres et train de l'artillerie, ce que seul est à peser (bien entendu que v. E. pourra demourer maistre de la campaigne), car les diversions aux aultres quartiers se pourroyent, comme j'espère, plus seurement et aisément remédier, et sans despense la guerre se finiera jamais. Si aussi v. E. choisira l'autre moyen, et voudra devant Groningen employer l'espace susdict en amenant 4000 soldats à pied outre les miennes, selon le jugement humain, on a plus de souject de se promettre heureuse et certaine issue que de tout ce que v. E. a entreprins passé trois ans. Je ne fay doute ou la Frise et Omlandes porteront très volontiers touts les fraiz d'ammonitions et des ouvrages de terre. La diversion que l'ennemi pourra faire en deçà le Rijn, ne sera nullement à craindre, veu qu'il se trouvera séparé, et que quasi toute la cavallerie pourra estre employée à telle fin, comme la diversion en delà le Rijn, outre qu'elle se peut, comme je pense, remédier à la manière auparavant practiquée en cas de besoing. J'asseure v. E. que de Groningen v. E. pourra plustost, ou pour le moins point plus tard, que hors la Twente envoyer de secours vers là pour la commodité de navigation, et qui plus est pour l'asseurance que la situation et l'advantage de Covorden et Wedde, joinct l'advancement et proportion des ouvrages, donneront V. E., icelle pourra avec la reste de l'armée continuer et parachever le siège. Je m'imagine que peut-estre le temps tard fera paour [1] à plusieurs, mais aux grandes entreprinses il n'y a personne du monde qui pourra éviter touts les inconvéniens, et ceste-cy n'est pas si grande qu'on doive laisser pour cela en arrire [2] une chose si salutaire. Et de ma part, veu qu'on ne tarde trop et qu'on s'advance, ceste arrière saison nous favorisera en beaucoup des façons, en ce que v. E. n'aura à craindre nulles grandes forces ennemies, et qu'il sera impossible à l'ennemi de secourir la ville, encores qu'il fut plus fort que v. E., et par conséquent fera ceux de Gro-

[1] peur (*pavor.*) [2] arrière.

ningen désespérer; et combien j'ay bien voulu prendre tout au pis, car je ne voudroi pour rien du monde avoir le reproche d'avoir conseillé chose qui diminuat la réputation de v. E. déjà gaignée, et à chose incertaine je ne me fieray volontiers. Toutesfois il y a déjà certes si grande altération en la ville, que peut-estre il sera beaucoup plus tost fini qu'on ne pense. Priant v. E. de me faire entendre en temps sa résolution touchant ceste matière. Et sur ce etc. Le 23 de juillet 1593.

Depesché par la main propre de
sa Seigneurie.

* LETTRE CIX.

Defresnes au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Monsieur. Il y a longtemps que je désire avoir ce bien de vous pouvoir baiser les mains, mais j'en ay esté tousjours empesché par plusieurs inopinés accidents qui me surviennent tous les jours. Ayant entendu par un de vos gens que luy avez commandé de s'enquérir chez moy de l'estat des affaires du Roy mon souverain seigneur et maistre, je n'ay voulu faillir de vous communicquer par la présente les dernières nouvelles que j'en ay et vous remercier humblement, Monsieur, de la grande affection qu'avez tésmoigné en toutes occasions avoir au service de s. M. Je vous envoye donc la copie d'une lettre [1] de s. M. à Monsieur de Buzanval son Ambassadeur au Pays-Bas, qui me l'a présentement envoyée, me faisant entendre la perte d'une pareille dépesche qu'il avoit receue pour moy et qu'il avait commise à un messager qui a esté déstroussé par les Hespagnols, dont je suis très marry. J'ay advis de Paris que le Roi a esté sacré à S[t] Denis avec toutes les anciennes cérémonies, dont tout le peuple du dict Paris a receu tel contentement que, si les portes de la ville n'eussent esté fermées, il n'y fut demeuré que

[1] La Lettre 106.

les Lorrains et Hespagnols. Les chefs de la ligue, estonnés de cett' affection du peuple, ont remis sur le pourparler de trève, et y a quelque apparence qu'elle se fera, toutesfois je n'en ay rien de bien certain. C'est une chose déplorable que s. M. ait esté constrainte de fleschir à la volonté de son peuple, au lieu de le ramener au bon chemin [par son peuple], mais j'espère que Dieu en tirera quelque grand bien, car nos Catholiques, ayant receu cette satisfaction de s. M. et estant indignez de l'élection entreprise par les Ambassadeurs d'Hispagne et le légat du pape, sont en vollonté de faire un antipape, qui seroit le vray moyen de ruiner bientost cet antichrist là. Nos extrémités sont telles qu'il est plus aysé de reprendre ce qui se fait, que de faire mieux. Il est indubitable que si s. M. n'eut contenté ses Catholiques, ils l'abandonnoyent tous, et eussent fait un tiers parti, attendant qu'ils se fussent réunis avec la ligue. Les Roys doibvent beaucoup au bien et repos de leurs peuples. Quoique ce soit, les Princes qui ont esté unis jusques icy avec s. M., ont occasion de désirer son establissement, affin qu'il puisse continuer la résistance qu'il fait aux ambitieux desseings d'Hispagne et estaier par son travail le repos de ses voysins et amis. La Royne d'Angleterre a déclaré ne vouloir rien diminuer de la bonne correspondance et union qu'elle a entretenue avec s. M. Je ne scay ce que les Princes d'Allemagne feront, mais il me semble que la cause commune requiert qu'ils suivent ce bon exemple. J'ai grand désir d'en communiquer plus amplement avec vous, Monsieur, à vostre commodité et aussy des affaires de Strasbourg. J'atten dans huict jours nouvelles de ce que Monseig^r le Mar^al de Bouillon aura exécuté sur les Lorrains qui se sont approchés de Stenay. Si tost que j'auray receu ses lettres, je vous en advertiray, et vous suppliray de me donner jour auquel vostre commodité permettra que je vous puisse aller trouver. Cependant je vous supplie faire estat de mon service, et après vous avoir baisé bien humblement

les mains, je prie Dieu, Monsieur, vous donner très-heureuse et longue vie. De Francfort, ce 29 juillet 1593.

[1] Vostre bien humble et très-affectionné serviteur,

DEFRESNES.

Monsieur, Monsieur le Comte
Jean de Nassau.

LETTRE CX.

Holtz au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Wolgeborner Graf und Her. E. G. sein meine beraitwillige dienst in underthänigkheitt zuvor .... Vor diszmal haben wir nichts besonders neuwes, dan gestern seindt breiff aus Welszlandt und von Antorff ankhommen, confirmiren die treves in Franckreich, das die selb proclamirt seindt, vester zuversicht der generalfridt werdt erfolgen; ich besorg aber dasz eine grosze verraterey darunder verborgen ligge. Die mutinirte Spangarten liggen noch zu St Paul, thunt der orht in Artois groszen schaden. Graff Peter Ernst von Manszfeldts kriegsvolck zeugt über die Masz mit 3000 man, zu rosz und zu fuesz, nach Frieszlandt zu. Das statische kriegsvolck erwardtet die überfardt, wollen den fiandt einmall heimsuchen. Aus Paris vom 4 *Augusti* wirdt geschrieben, das der König zu St Denis von vielen grossen Hern besocht wirdt. Der Duca d'Aumal und Duca d'Elbeuf sollen zu St Denis bey ire Ma^t geweszen sein und baselemanns [2] gemacht haben. Der gemein peupell laufft däglichs mit groszer mengen hinausz, den König zu besichtigen; so verhast alsz ire Ma^t von den Parisianer geweszen, so lieb ist ehr jetzo, verhoffent den generall friden. Ich besorge *anguis latet in herba*, und ob ire Ma^t geapostatirt und absolvirt, so vertraut man doch niet; die Ligisten werden niet farb halten. Der teuffel ist listig. Unser bischoff ist noch hier in der scholastereien bei dem scholaster Grop-

[1] Vostre — serviteur. *Autographe.* [2] baise-mains.

pero. Die stendt haben 1000 reichsdaler zu seiner zerrung[1], dem landdag bei zu wohnen und abzuhelffen, dweill khein vorrhatt vorhanden, zu geben angelobt. Irer Churf. G. hofflager ligt zu Poppelsdorff, daselbst auch niet viell vorrhats überich. Der hoffmaister, so ein Welscher, samlet von denn umbliegenden dörpffern küchengeldt. Der oberster Linden schätzet die dörpffer; da sie niet mit geldt alszbaldt gefast, nimbt ehr khue, pferdt, unangesehen das sie ire aufgelechte steuhr, lauht quitantzen, den einnehmmeren bezalt haben, so muesz man ime auch dieselbige steuhr abermals erlägen. Der Bischoff bekümmert sich wenig mit der armen underthänen ahnliggenden beschwerden, ligt mit der liga, Babst, Keiser und dem König van Hispanien under einer decken; das hatt man vorlangs gespeuret und jetzo nuhn offenbair; dan der oberster Linden sich deszen auszdreucklichen erclertt hatt; so hatt der Churfürst in gleichem sich declarirt, ehr khönne den obersten Linden, ohn vorwiszen des rhats zu Breussel, niet abschaffen; doch hat man's mit der Grevinnen von Neuwenahr, der'n man guete wordt und vertröstung der restitution halber gegeben, in der stat gespeurt; ingleichen mit den Hern Gesanten von Bentheim, so eine lange zeit alhie gelechen, von einem dag zum ander vertröstet, und doch nichts auszgerichttet, so vor zehen dagen allererst nach hausz verraiset seindt. Die stendt seindt ainig, wollen die frembde regierung und nationen abgeschafft, eine bessere hoffordnung und regiment ahngeordnet, damit landt und leuht in guether rhu und fridt verbleiben, die creditorn bezalt, die landsvereinigung gehalten werde, ernstlich angehalten; was nun erfolget, wirdt die zeit geben. Botberg ligt zu Bebbor, ihm stetgen, brandtschetzet die arme underthanen. Graff Werner, der itzo den landtag beiwhonet, hatt sich mit den Spanischen eingelaszen. Der Bisschoff ist darüber erzornet, *si credere fas est*, verstehndt sich under einandern, machen den menschen einen blauwen dunst vor die

[1] zährung.

augen, umb die sachen auf die lange bahn zu schrauben, wie es in Franckreich und mit den Spanischen wirdt, darnach sich zu richten. Das werck mit Polen, so die Jesuitern durch andribt der Spanischer mitt der statt Dantzich driben, ist anders niet dan das die pundt- oder zolcammer der stat abgestrickt, die Holl- und Seelender damit zu zwingen, die freuchtten und commertien (auf das unainigheit entstunde) mit der schiffardt zu verhinderen. Die gesanten ausz Schweden seindt zu dem von Polen gezochen, da ire Ma[t] begerren die cronnung zu haben, sollen sie auch daselbst bei innen verbleiben, die religion niet verendern, sonder bei alter gerechtigkhait und privilegien bleiben laszen; dasz wirdt dem König niet gefallen. Die Jesuitern agiren im Cölnischen hoff eine *comediam*, da man jetzo des vatterlandts wolfardt tractieren solle.

Ausz Frieszlandt haben wir besonders niet, dan die bürgerschaft niet fast mit irer obrigkheit zufriden, geben grosze vertröstung der entsetzung, darauf ist noch nichts erfolget. Von Deventer schreibt man: Graff Wilhelm soldt zu verscheiden mähl zway convoien geschlagen haben, darbei ein grosz guet bekhommen. Graff Hermans von den Bergs fendreich ist von den Aichenschen schützen vor 4 dagen erschoszen worden. Sein kriegsvolck [des] halben, hatt von der statt einen bürger ausz Aichen gefangen bekhommen, den auf 1000 reichsdaler gerantzionirt, so ehr zalen mueszen. Thue hiemit E. G. den guetigen barmhertzigen Almechtigen Gott, zu sambt der junger Herschaft, zu gefristen befelhen. *Datum* Cölln, ahm 12[ten] *Augusti.*

E. G. underthäniger dienar,

D. HOLTZ.

A Monsieur, Monsieur le Comte Johan de Nassau Catzenelnbogen, à Dillenborch.

LETTRE CXI.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Jean de Nassau. Il regrette de ne pouvoir se rendre en Allemagne.

Wolgeborner freundtlicher lieber Herr Vatter. Es ist mir fürwahr nichts liebers in der welt zu hören gewesen dan E. L. gesundtheitt, nach gelegenheitt seines hohen alters und schweren lasten, und habe zwar fürlengst mit sunderlichen vleis darnach getrachtet dasz ich E. L. dermhal eins hette besuchen mögen, wie ich dan nicht weisz wasz mir billich glückseligers uf diesser erden widerfharen könte dan dasz ich mich, uf E. L. ervodern, alsobalt nhun hette können einstellen; dan wie hiebevhoren ich allezeit durch [ge]schäfften bin verhindert geworden, so dringt nhun der feindt meinem guvernament und mir mit belagerung des hauses Couvorden zum höchsten ahn, und haben darbeneben das eusserste und höchste verderb und undergang der landtschafft uf ersten städig frost zu erwarten und zum höchsten zu befürchten; ist auch über dem die gelegenheit meines guvernaments so geschaffen dasz zukommenden frueling und sommer über, entweder die volkomene erlösung oder verderb undt untergang notwendig wirdt volgen muessen, so der feindt, seinem drawen nach undt nach allen circumstantien und indicien, sein euserst heyl versuchen undt über disze seyth des Rheyns meiste gewalt gebrauchen oder den krieg fhüren will.

Derowegen, wie gern ich auch wolte, ehrens und gewissens halben für diszmahl und für dem zukomenden herbst nicht abkommen khan; dan ich mir keinen zweiffel stelle dasz die sache so weith und übel nicht wirdt verlauffen dasz ich jegen bestimbte zeitt nicht eine reyse möge dürffen für die handt nemen, wie ich dan allen vleis will fürwenden undt so viel müglich, alles bey zeit dahin richten dasz ich solchs glück geniessen möge..... Aus Franckreich ist sunderlich nichts neuwes dan das man

für gewisz helt Camerich hab sich für den König erkleret, und das der Maréchal de Res erstes tages in Franckreich mit 6000 Schweitzers wirdt ahnkomen, welche *le grand-Duc de Florence* s. M. zuschickt, und beghert s. M[t]. gleichfals von disen Niderländen 3000 Schweitzer und 600 pferdt unterhalten zu werden; wie auch die Königin von Engelandt i. M. in Britannien secours und beistandt uf einige inräumung von steden eingewilliget hat, und vermeinet man das die treves oder stilstandt baldt wirdt gebrochen werden; und ist auch das geschreij sehr starck das Graff Carle von Mansfeldt jegen den frueling wider in Franckreich mit einem gutten hauffen zihen wirdt. In Engelandt und Niederlandt ist alles in dem alten wesen, dan allein Verdugo ligt mit all seinem läger fur Coevorden, 'wiewhol das krigsvolck groses elendt leit und sehr verlauffet. Die zeit wirdt den ausgang weisen .... *Datum* Lewarden, den 26 Decemb. *stylo antiquo.*

E. L. untertheniger gehorsamer sohn
WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAUW.

Es ist durch den sturm über die 20 thonnen golts disen länden schaden gethan, dan 160 sehr grosse schiff in dem Tessel gelegen die fast alle gar beschädiget sein, und beij die 30 gantz untergangen, und whol ein 300 botsgesellen vertruncken; also das Hollandt, so lang sie Hollandt gewesen, uf einmhal von dem wasser solchen schaden nicht gelitten.

Dem wolgeb. Hern Johan, Graven zu Nassau, ... meinen freundtlichen lieben Hern Vatter.

* LETTRE CXII.

Elizabeth, Reine d'Angleterre, au Comte Maurice de Nassau. Compliments affectueux.

Mon Cousin. Le retour de ce gentilhomme nostre ser-

viteur le S[r] Veer vous fera manifeste combien nous nous soyons efforcés à satisfaire aux requestes de Mess[rs] les Estats accompagnées de vostre recommandation; l'estat de nos affayres jamais moings nous permettant nous dégarnir, ceque vous prions de prendre à tesmoinage que, comme aux besognes publiques des Provinces Unies jamais ne sommes manquées de nos moyens et secours, les occasions le requérant (quelque fascheux que nous en ayt esté le faix de si longue dépence et frustrée l'espérance qu'ayons eue d'en estre allégée), aussi ce qui est de votre particulier nous est bien fort recommandé, comme de celuy qui dérive d'un si long des pieca chèrement aymé de nous, y adjouste un juste mérite et prix des vertus reluisantes de jour en jour en vos actions avec une affection que ce gentilhomme nous asseure estre singulière envers nous; lesquelles obligations ont gaignés sur nous un désir immuable à nous en acquitter par tous effets et démonstrations que le temps nous donnera oportunité d'en rendre, dont vous prions de faire estat et que sommes la Princesse qui vous souhaitte toute félicité et succés heureux de vos actions. Ce Gentilhomme est si bien informé de nos conceptions sur les affayres de delà que ne sera besoing vous en dire aultre chose, sinon que ne sçauriez faire trop grand compte de luy, soit pour le zèle qu'il a à la cause commune ou pour sa dévotion à vostre personne. De ce qu'il vault, je me rapporte à vostre expérience et prie Dieu vous bénir, mon Cousin, de longue et heureuse vie. Escript à nostre maison de Greenvich, ce 29[e] de mars 1594, de notre règne l'an XXXVI[e].

Vostre bien affectionnée Cousine,

ELIZABETH.

Ce Gentilhomme vous réprésentera bien au long l'entière affection que je porte à vos actions, les souhaitans toujours heureux, vous conjurant d'en faire estat, comme n'ay accoutumé faillir à l'endroit de tels qui en moy se fient.

† LETTRE CXIII.

Le Comte Jean de Nassau à Holtz. Il déplore le manque d'union et d'activité Chrétiennes.

Unserm gnedigen grusz zuvor, ernhaffter lieber besonder. Euer ahn uns den 30ten *Martij* gethanes schreiben haben wir gestern den 1sten *hujus* wohl empfangen, und thun uns deren darneben mitgetheilten zeittungen gegen euch gantz günstig bedancken, wolten euch derselben in gleichem gerne mittheilen; so ist euch aber dasjhenige was sich in Niederlandt, Engellandt, Franckreich, Italien, Spanien und andern weithentlegenen örtten zutregt und daher für zeittungen ankommen, besser dan uns bewust, und lest sich dasjenige welchs sich hieraussen zutregt und für wichtige sachen vorlauffen, auch geschwinde practicken fürleuffen werden und fürhanden sein, der federn nicht vertrauen. Es were aber zu wünschen das unser reformirte kirchen und religionsverwanthen uff diesze geschwinde zeit und leufft, und sonderlich welcher gestalt die reine lehr und wahrer Gottesdinst, sambt kirchen, schuelen und der disciplin, jhe lenger jhe mehr möchten fhorttgepflanztt, befürdert und hergegen den blutdürstigen anschlägen, erdichten calumnien und lesterungen, vermittelst göttlicher gnaden, gesteurt und gewehret, und also uff alle *pro et contra* vorfallende *occasiones* beszer dan biszher geschehen achtung geben, die leuth hin- und wieder fleisziger informiret und ein glaubensgenoszen von dem andern, dieweil sich leider grosze schwackheitten und vielfältige mengel und gebrechen under uns befinden, christ- und freundlich mit guter bescheidenheit errindert, verwarnet, ermhanet, und *in summa* das gemeine werck, davon noch der weniger theill der unserm viel weisz, mit gesambten gemeinen gebeth, rath und treuer zusammensetzung getrieben, und eine rechte correspondentz gehalten werden; inmassen wir dan derenthalben nuhn zu etzlich underschiedlich mhalen ahn euch weittleufftig und

ausfürlichen geschrieben, aber weill dieselbige schreiben sehr lang, auch underweilens fast obscur gewesen, und darneben von sollichen sachen (welche auch vom gutherzigen leichtlich übel können verstanden und miszdeuttet werden) nicht wohl über feldt zu handlen ist, so haben wir dieselbe nicht dörffen abgehen lassen. *In summa* es will Gott der Herr das man, neben dem gebeth, warer busz und bekherung zu Gott, und fleissiger anhörung, lesen und betrachtung seines Göttlichen worts, auch wachen, arbeitten und die hende nit in bueszen stecken, noch alle zeit und müssig in sicher- und blindheit sol sein und bleiben. Wo man kirchen bauen und dem teuffel und unsern wiedersachern wiederstandt thun soll und will, da will das werck mit einem ernst und nachtruck angegriffen, beij guter zeit zum sachen gethan, und so lang nit bisz das feuer überhant gewint gewarttet, noch mit vielem klagen allein und vielem ruffen und schreien das es brenne und übel stehe und zugehe, ghar nit auszgerichtet, sondern wasser zugetragen, und uff mittel und wege wie man das feuer lösschen und allem unrath und übel beij zeitten begegnen, steuren und wehren möge, gedacht sein; ja, es were jetzunger hoch zeit und die beste gelegenheit als man in hundert jharen in der kirchen Gottes nit gehabt, das man zur sachen thette undt das eisen weil es itzunder, allen umbestenden und menschlicher vernunft nach, recht warm ist, und Gott der Herr uns so grosze warnungen und *occasiones* thut und also die handt gibt, schmidete. Dieweil aber hiervon ferners zu schreiben vil zu lang, und solliche und dergleichen vermhanungen, so lang die noth und das kreutzs nicht grösser wirdt und es noch nicht, wie man zu sagen pflegt, ahn den bindtriemen gehet, gahr eine vergebene mühe und arbeith ist, sintemal diejenige welche hin- und widder, so in stedten als auch uff'm land, in ehren und wolstandt sitzen, sich der gemeinen und armen bedrängten nott, uneracht sie solches doch für ander thun könnten und solten, wenig ahnnemen, und eher nit bisz dasz sie

das feuer ahn die finger brennet, zu hertzen gehen laszen, und uff kheine gemeine correspondentz der kirchen nit dencken, so müszen wir 's darbeij bewenden lassen, und mit schmertzen zusehen wie wir reformirten und religionsverwanthen, das wir anderer geschweigen, uns so ghar übel in die sachen schicken und selbst in unglück und gefhar bringen und stürtzen. Der Almechtige, welchem wir Euch hiemit in seinem schutz und schirmb bevelhen thun, wolle uns sambt und sonders mit seinem Geist erleuchten, aus dem schlam und schlaff der sünden und unserer grossen undanckbarkeit, sicherheit, wie auch lust, lieb und begierd zu unserm eigenen wollust und gemach und vergesz der christ- und brüderlichen liebe, uffwecken, und die wohlverdiente straffen gnediglich von uns abwenden. *Datum*, Dillenberg, den 2ten *Aprilis* A° 94.

JOHANN DER ELTER.

Ahn Dietrich Holtz.

Eingelegter zettul.

Lieber besonder. Dasz wir die correspondentz der reformirten beij Euch und andern frommen christen nuhn ein zeither also allenthalben mit fleisz getrieben, solches geschiehet fürnemblich zu dem ende das wir nit allein uff die manchfaltige geschwinde und gefärliche practicken unserer wiedersacher sehen, und wohl wünschen wolten das darin und darfür die religionsverwanthen hin und wieder jederzeit möchten verwarnet werden, sondern auch im werck und mit der thatt befinden welcher gestalt der kirchenbaw und das gantz religionswerck, ausz mangel das wir reformirten so ghar keine correspondentz mit einander haben, keine kirch der andern sich annimbt oder ichtes die hanth beuth, dermaszen nit ernstlich getrieben wirdt, und in solchen gang und schwang ist wie sollches billich sein solte, und dasselbige bey diesen iszo vilvältig vorstehenden gelegenheitten sehr wohl geschehen könthe, ja weil ein jeder allein uff sich und wen es sehr wohl gereth, auch seine kirche darin er gehöret

stehet, und niemandts uff das *bonum publicum* dencket, keiner den andern warnet, vermhanet, oder mit rath, trost und hülff beyspringet, und den hin und wieder eingeriszenen fhelen und mengeln zusiehet, die reine kirchen und schulen, deren ohne das durch die gantze Christenheit sehr wenig seindt, jhe lenger jhe mehr abnhemen und nit allein die wohlangefangene *reformationes* und die lehr und ceremonien, wie auch insonderheit die disciplin und anrichtung guter schulen, ersitzen bleibt, sondern auch vill secten, irrige meinung und spaltung in den reinen kirchen, sambt einen ruhen gottlosen unzüchtigen leben, groszem übermessigen pracht mit kleidung, essen, trincken und andern sehr einschleicht, und der *adeismus* mercklich die überhandt gewinnet. Wan nuhn solchem und vielen andern übel, mengeln und gebrechen, so alhier zu erzhelen vill zu lang fallen würde, vermittelst göttlicher gnaden, sehr zu remedyren, und hergegen vill gutes anzurichten, zu treiben und zu befördern were, wan die kirchen nur dahin wolten bedacht sein, und sich einer sollichen vertreulichen correspondentz mit einander vergleichen wolten wie sie ihrer sachen mit gesambten gebeth, rath und zuthun der gebür recht warnhamen, nachsetzen und darin solchen fleisz, sorgfeltig- und vorsichtigkeit wie unsere *adversarii* in ihren bösen sachen thun, gebrauchen möchten;

Alsz hilten wir's darfür: do ein solches von euch und andern gutherzigen so wohl in euren kirchen bey euren *senioribus* und wohlgesinneten, wie auch sonsten bey andern reinen und benachbarten kirchen, möchte angeregt, und es durch göttliche verleihung dahin dirigirt und gebracht werden das vor ein erstes nur etzliche wenig kirchen die ihre zusammen schicken, und wie ein solch werck anzurichten sich vertreulich mit einander underreden undt besprechen möchten, es solte ohne sondere frucht und grossen nutzen und leichterung nit abgehen, und sich das gantz werck nit so schwer, wie man sich sonsten einbildet, befinden.

Es solten die reformirten billich hiebevorens under andern mitteln sich der hohen heupter, welche Gott der Herr mit erkhantnüs der reinen lehr seines göttlichen wortts begnadiget, ettwas besser dan leider geschehen, gebraucht, und solche geschenck, gaben und werckzeug Gottes in mehrer acht gehabt haben, oder solches bey den jetzigen nachmalen thun, bevorab dieweil dieselbe alle sambt noch jung und fast unerfharen, auch mit eifferigen undt qualificirten räthe und dienern nicht uberflüssig versehen sindt, hingegen aber vielerley hinternüszen welche sie zurück halten haben, und so wohl, ja mehr, als andere menschen bedürffen das man sie erindere, berichte, warne, vermane, gutten rath mittheile, und bey denselben immerdar sollicitire, anhalte und ihnen der kirchen nottürft und ihr ambt und die schuldige gebür zu gemüth fhüre. Weill aber solches leider wenig, oder wohl gar nicht geschiehet, und sie hiervon nichts wiszen, sondern in sicher-, blindt- und unwissenheit und allem wollust, darbey man dann Gottes balt vergesset, also dahin leben, so gehet es auch derenthalben zu das es leider wohl besser döchte, und mit der zeith nit guth thun, sondern endlich, wan uns der glauben in die handt kommen wirdt, ein groszes reuen und weheklagen, aber ettwa vill zu späth, erfolgen möchte.

Wir erkennen uns zwar schuldig unsers theils eben dasjhenige zu thun so wir andern rathen und zumutten, befinden aber sovil das es nit unsers, noch eines oder zweien, wan sie schon sehr geschickt weren, thuns allein ist, noch das ahnsehens und solche folge hatt als wan es von vielen und mehrern geschehe; wie dan ein jeder verstendiger Christ- und ehrliebender,' so den sachen recht nachdenckt und die itzige zeitt und leufft der gebuer betrachtet, solches leichtlich erkennen und ermessen kan.

Wollet derwegen bey euren und andern kirchen und gottseeligen leuthen disz werck, wie obengemelt, ernstlich treiben, *dat Deus omne bonum, sed non per cornua taurum.* Der mensch musz in diesen fellen beides inner-

lich und euszerlich mit seel und leib arbeithen, und so wohl darinnen als in andern die ordnung Gottes folgen. *In summa*, wir haben nicht also über unsere feindt als über uns selbsten zu klagen, und derhalben mehr daruff und uff denjhenigen der uns wirfft, als den stein damit wir geworffen werden, zu sehen. *Datum ut in literis.*

LETTRE CXIV.

Le Prince de Condé au Comte Maurice de Nassau. La Comtesse Flandrine de Nassau désire se faire religieuse.

—

Monsieur, ce seroit superfluité de paroles et une vayne importunité de vous redire par cestecy, ce que vous avez déjà peu sçavoir par d'autres, des continuelles prospérités que Dieu envoye de jour à autre au Roy mon seigneur; c'est ce qui m'imposera silence pour cest article, pour vous représenter, Monsieur, le désir extresme que j'ay de sçavoir de vos nouvelles et pouvoir mériter par mes services la part que je prétens en vos bonnes grâces et celle qu'il vous a pleu libéralement m'y accorder. Je vous avois, il y a quelque temps, dépesché un Gentilhomme exprès pour vous faire entendre comme Mademoiselle Flandrine vostre soeur et ma cousine m'avoit instamment pryé de la vouloir faire religieuse et avec tant de recherche et continuelle poursuytte, que Madame de Ste Croix ma tante luy a donné le voile blanc, mais voulant à cette heure se rendre du tout professe, qui seroit s'obliger du tout à estre religieuse, je ne luy ay voulu permettre que je n'aye premier sceu vostre sentiment et intention et celle de Madame vostre belle-mère, vous supplyant bien humblement encores par cestecy vouloir anvoyer vers ma dite cousine vostre soeur, quelqu'un qui vous puisse entièrement et fidellement rapporter sa volonté et luy faire entendre la vostre; à laquelle et tou-

tes autres choses je me conformeré, comme celuy qui par les effets veut mériter la qualité, Monsieur, de

vostre bien humble et obeyssant allyé
à vous faire service.

HENRY DE BOURBON.

A Caen 23[e] avril 1594.

LETTRE CXV.

Le Comte de Bentheim[1] *au Comte Jean de Nassau. Il est en butte aux déprédations des garnisons voisines.*

Wolgeborner hertzlieber herr Vatter, ich zweivel nicht E. L. werden nunmehr ausz deren E. L. von mir zugefertigten copeien wasz es jetziger zeit vor einem betrübten standt in meiner Grafschafft Bentheim leider hat, vernemmen, wie auch dieselbe Graffschafft diesen gantzen winter über mit stettigem inlegern, raub und plünder dermaszen exactioniert ....., dan auch E. L. ich mit warheit berichten kan das die Graffschafft [Teck]lenburg dermassen mit teglichen der Lingischen besatzung gewaltsam rauben und rantzioniren gemartert wirt, das die underthanen, welche hiebevor wegen allerhandt beschehener bedrawung deren man noch keine besserung, sondern vielmehr [befahrung] teglich für augen sieht, mit 50 soldaten daselbst underhalten ist, haben nunmehr nur 21, zu dem bevelchhaber, underhalten können; ich schweige dan was desz abgelauffenen jars pfächte kaum zum halben theil aufgebracht, und daselbst gelievert werden können, und woll zu befahren, wofernen der Almechtig Gott sich nit erbarmen und die ruhte des kriegs und der groszen theurung und übermässigen sterbens die wir dieser endts wohlverdhient zu haben gern gestehen und bekhennen müszen, mit gnaden wider von uns wenden und abkheren wirt, dasz alsdan keiner zu beiden genanten graff-

[1] Arnold, Comte de Bentheim et Steinfurt.

schafften wirdt pleiben; ich auch mich nach meinem standt nit lenger underhalten, viel weniger meinen söhnen daszjenig so ihnen zu ihres *studii* continuirung und anderer nottürfft dhienlich, auszerhalbe landts nit werde nachschicken können. Dweil nun E. L. ausz diesem kurtzen bericht den gantzen verlauff, ja auch den beschwerlichen zustandt beider zuvorgewenter örter woll verstehen und vermercken, und dan in warheit esz also beschaffen das ich vornemblich mich der einkümpsten dieser Graffschaft Steinfurt erfreuwen und davon insonderheit erhalten musz, welches auch leichtlich, da es der Allmechtig Gott gnedig nit verhuetet, angesehen das [hove zu Degnicheim[1]] nur 3 meilen wegh von hinnen abgelegen, verderbt werden möchte, derhalben nochmahls, wie vor beschehen, E. L. und andere diese überaus beschwerliche gelegenheit gründtlich und zu hertzen fassen, und deren getrewen rhat und beistandt mittheilen wollen, pittendt, dan ich derselben verträuliche und zuverlessige antwort mit besondern begierden erwarte .... Geben alhie zu Steinfurdt, den 17ten Mai, *Anni* 94.

E. L. jederzeit dienstwilliger vetter und sohn,

[s.] ARNOLTH.

Dem wölgeb. Hern Johan dem Eltern, Graven zu Nassau ... meinen freundtlichen lieben Vettern und Her Vattern.

In S. L. selbst handen.

† LETTRE CXVI.

Le Comte Jean de Nassau au Comte Wolfgang d'Eisenberg.[2] *Désunion et insouciance des Protestants en Allemagne.*

Wolgeborner freundlicher lieber Vetter, Bruder und Gevatter. E. L. schreiben vom 17ten *hujus* hab ich diesen nachmittag empfangen, und aus demselben was sich für Gran, wie auch mit Walbronn, zugetragen, mitleid-

[1] Denekamp *près de* Nordhorn (?).
[2] Wolfgang, Comte d'Isenburg (1560—1633.)

lichen vernommen; besorge wo im landt zu Ungern nit andere und bessere verordnung und anstellung geschicht, das solcher krieg wol zu grosser beschwerung gereichen dörffte, dan es fast bey vielen gutherzigen das ansehens hat das man nit so sehr umb Ungern, als uff unnachlässiges anhalten und solicitiren des Babsts und der Spanischen, wie man nemblich die armen Christen in Franckreich, Engellandt, Niederlandt und Teutschlandt undertrücken möge, bemühe und bekümmere, und die Kay. Ma[t] sich von den Päbstischen und Spanischen wider dero danck und guten willen regieren und tribulieren lassen musz, und solches soviel da mehr dieweil ihre Ma[t] weder von den Evangelischen, noch reformirten, nunmehr keine christliche erinnerung, vermahnung, underricht noch trost, gleich wie derselben herrn Vattern auch begegnet, geschichet, uneracht man darzu wol ursach und gelegenheit hette, wie E. L. ich dan davon andeutung thun köndte, wenn es die zeit und feder erleiden wolte. Die nechste zeittung welche ich danieden herauff bekommen, haben E. L. beiverwahrt zu entpfangen, und ob ich fast wol täglich, ja stündlich, von den fürnembsten örten hett, so aus Ober- als auch Niederlandt und andern länden, zeittungen haben und guten freunden mittheilen köndte, so mangelt mir's doch an mitteln, leuten und zeitt, das ich mit denjenigen welche correspondentz mit mir zu halten geneigt und urpietig seind, dieselbe nit hinwiederumb halten kann, und derhalben mich mit den täglichen kauffman- und botten zeitungen (welche selten gewisz oder aber gemeinlich alt sindt, oder sonsten nicht viel zu bedeuten und uff sich haben) behelffen musz.

Vom Reichstag weisz E. L. ich sonsten dieszmals wenig zu schreiben, dan das gutherzige leuth, deren gleichwol des ortts nicht viel sind, welche sich des gemeinen besten halben hoch bemühen, und sehr über unserer Evangelischen stende blindt-, sicher- und fahrlässigkeit, ja das man den Pabst und seinen anhang also die überhand gewinnen läst, klagen.

Man schreibt das des Pabsts gesandter der Cardinal von Trient soll öffentlich haben anschlagen und publicieren lassen das er allen denjenigen welche Gott den Hern gegen die kätzer bitten und denselben nach eussersten vermögen wiederstandt zu thun sich befleissen würden, von des Pabsts wegen uff eine geräume zeit ablasz geben wolle, und das derselbige, sampt seinem anhang, sonsten mit feuwer dahin zu practiciren wie man, der Liga und deren patron Spanien zum besten, eine ansehenliche contribution und stewer zuwegen bringen, und nicht allein das reich an geldt undt volck erschöpffen, sondern auch je lenger je mehr darinnen division und trennung anrichten, die reformirten insonderheitt underdrücken, und also sie sich stercken und mechtiger machen mögen.

Was unsern Evangelischen Chur- und Fürsten, wie auch so wohl den papistischen stenden für discours und vorschläge an die hand gegeben werden, davon thue E. L. ich ein stück und soviel diszmals in eil hat abgeschrieben werden können, communiciren; darausz zimlichermassen zu sehen was uff die grosse wortt und zusagung so man den leuten hin und wider gibt und thut, zu trawen.

E. L. wolte ich gern dasjenige was die Hn Staden Ertzhertzogk Ernsts gesandten, welche gleichwohl anfangs vorgeben als ob sie von dem Printszen van Chimay abgefertigt gewesen, derselben gethanen vorschlag wie etwan ein frieden in Niederlandt möchte getroffen und dahin gehandelt werden das dem Printzen von Spanien die sämbtliche provintzen danieden, in ansehung derselben herr vatter der König ihme die regierung überlassen und er, der König, sich in ein kloster gethan, für eine kurtze runde und verabschlägige antwort geben, hiemit überschicken. So hab ich aber dieselbe itzunder nicht bei handen, sonder dieselbe meiner diener einem ausz dem Holländischen in unsere Teutsche sprach zu übersetzen zugeschickt; so bald mir nun dieselbe translation zukombt, sol E. L. dieselbe mitgetheilt werden.

Was zu Oppenheim sich kurtzverschiener zeit under

dem gemeinen man, als die pfaltzgrävischen kirchenräthe und *visitatores* etzliche daselbsten zu visitiren und catechisiren ankommen, zugetragen, solchs haben E. L. gleichfals hierbey zu vernehmen..... *In summa*, die zeitt und leufft sind itzo sehr gefehrlich, und lassen sich von tag zu tag je lenger je seltzamer und wunderbarlicher, ja dermassen ansehen das derenthalben wol ursach haben aus den schlaff der sicherheitt auffzuwachen, mit den gebet anzuhalten, und uns zu Gott dem Herren mit wahrer busz und besserung zu kehren und zu wenden. Wolte derhalben wol wünschen das E. L., sambt dero Gemahlin meiner fr. lieben schwestern, gelegenheitt sein möchte das sie gegen die hirschjachten, welche nunmehr in kurtzem angehen werden, sich ein wenig zu [casteien] zu uns kommen, und wir uns von disen und anderen nötigen sachen mit einander vertreuwlichen underreden möchten, dieweil sich von vilen dingen nicht über feld schreiben last, und gleichwol Gott der Herr solche mittel zeigt und weist das man ohne grosse kosten, mühe und gefahr, vermittelst Göttlichen hülff und segens, wie auch vermöge seiner verheissung und zusag, viel guts, und zum wenigsten so viel auszrichten möchte damit wir die zeit unsers lebens in allem zustandt und bevorab an unserm letzten hinscheiden ausz dieser welt desto besser und ruiger gewiszen haben, andern ein gut exempel geben, und bei der posteritet und allen christliebenden ein gut gedachtnüsz und namen hinder uns laszen können. E. L. wolt ich gern hieneben ein giefftiges, [verbitteres] schreiben welches D. Hun und sein collega, so itzunder mit dem administratorn der Chur Sachsen uff'm reichstag seindt, an ihre f. G. daselbsten gethan, itzt [mir] überschickt haben, darinnen sie beide derselben vermelden was gestallt sie in gewisse erfahrung kommen wie das die Evangelischen stenden nechtsfolgenden tags in der churf. Pfaltz losamentt sich versamlen werden, umb daselbst zu beräthschlagen wie die beschwerungspuncten und *gravamina* derselben stende der Kay. Ma[t] zu übergeben sein möch-

ten, mit angeheffter ernster erinnerung und vermahnung das ihre f. D. sich für den Calvinischen wol vorsehen und hüten wolten, damit sie sich beij vermeidung Gottes zorn und straff dem wortt Gottes zuwieder, davon sie etzliche spruch, doch verkehrter weise, allegiret und angezogen, mit den Calvinischen nicht vermischen, noch dieselbe in den religionsfrieden und under die stend Augspürgischer confession rechnen lassen, und in diesem werck desto fürsichtiger, fleissiger undt standthafftiger seien, dieweil ihnen bewust das s. f. G. herr schweher Hertzog Philips Ludwig Pfalzgraff dieser meinung durchausz seie, auch ihre f. G. zu erachten das alle andere Stende der Augspurgischen confession uff sie beide herrn sehen, und nach denselben sich reguliren werden, so hab ich aber dasselbige mein hern vattern G. Ludwigen zu Witgenstein, sambt andern dingen mehr so ich in der eill nicht hab abschreiben lassen können, übersendt, und von seiner L. nicht wiederbekommen.

Wolte Gott wir reformirten nahmen, der vermahnung des H[n] *Christi* nach, ob unserer widersacher fleisz und embsigkeitt ein exempel, Gottes ehr und kirch sambt unserem und viler menschen eignen heil zu befördern, wie dieselbe solchs zu verhinderen vielfältig thun. Wir lassen uns aber leider mehrertheils bedüncken es sei damit gnug und auszgericht wen wir den *catechismum* auszwendig gelehrnet, oder auch von der religion ein ettwas reden und discouriren können; *item* wen wir unser gewöhnlich gebeth gesprochen, die predigten besucht, *item* in der heiligen schrifft und guten büchern etwas gelesen und etwan einen batzen oder zwen in 's almosen gegeben; *item* zum abendmahl gangen, keine öffentliche grosze sünd, schand und laster begangen und, wann etwan böse zeittung kommen, darzu sawer gesehen, den übelstand und das böse so hin und wieder vorleufft, beklagt, und davon ein etwas discourirt und gewünschet dasz es besser stünde und allenthalben wol zugienge, und was dergleichen dinge mehr sindt, welche an sich selbsten recht sind und

Christen gebüren; dasz wir aber darneben auch dahin trachten solten, wie dem glimmenden und hin und wieder anbrennenden feuwer, durch Gottes gnade, zu steuwern, und nicht allein bey uns, sondern auch anderstwo Gottes ehr, reich und kirch, zu sambt vieler menschen heil und wolfarth zu befördern, reine kirchen, schulen und die disciplin zu erhalten und fortzupflantzen, den leuthen die reine lehr göttlichen wortts wol einzubilden, den falschen lehren und *calumniis* zu begegnen, und die leuth darfür, wie auch den *occasionibus* zu sündigen, zu verwahren und zu praeserviren; *item* wie ein jeder erstlich sich selbsten in seinem gantzen thun, ambt, standt und leben zu prüfen, und seinen nechsten, ja eine kirch die andere, zu erinneren, zu ermahnen, zu wahrnen und zu rathen, und, dem exempel unserer widersacher nach, under uns, den reformirten, eine rechte vertrewliche correspondents antzurichten und zu erhalten, und den gantze kirchenbaw, sambt den algemeinen werck, *communibus precibus consiliis et viribus* recht zu treiben und mit christlichen guten vorbedacht und gebürender bescheidenheitt zu solicitiren, und sonsten viel nützlichs dings mehr, welchs diszmals alhie zu erzehlen zu lang fallen will, durch Gottes gnad anzurichten und auszustellen sein möchte. Deren werden fürwahr under uns auch schier von den besten gesinten, es seien theologen, schullehrer, Regenten und Obrigkeitt, des armen gemeinen volcks zu geschweigen, sehr wenig gefunden, also dasz höchlichen zu förchten und zu besorgen stehet, wo man in unsern reformireten kirchen, vermög göttliches worts, nit anders zur sachen thun, und für das *bonum publicum* und den gemeinen kirchenbaw, ohne welches dan das *privatum* nicht bestehen, noch viel weniger recht befürdert werden kan, mit anderm ernst, wie man doch, Gott lob, ohne sondere mühe, kosten und gefahr, ja gewiszlichen, mit grosser unserer erbauwung, freud und erleichterung des gewissens und trefflichen nutzen der kirchen, thun köndte; dasz in kurtzen das religionwerck,

in ansehung fürwahr bei den reinen kirchen hin und wieder viel und mancherleij grosse mangel und gebrechen (dasz ich unserer wiedersacher blutdürstiger geschwinde practiquen und gefehrliche handlung geschweige) sehr einreissen, und von wegen das keine correspondentz, noch christliche erinnerung und warnungen, rhat, trost und zusamenhaltung under uns ist, einen harten stosz nehmen möchte. Weil aber unmöglich von diesen dingen über feld zu schreiben, so musz ich's hierbei, bisz Gott der Her uns etwa zusamen hielfft, bewenden laszen, und will hiemitt E. L., nechst erbietung meiner bereitwilligen dienste, in schutz des Allerhöchsten treuwlich befohlen haben. *Datum* Dillenberg, den 23[ten] *Junij* A° 94.

E. L. dienstwilliger vetter, bruder und gevetter,

JOHAN DER ELTER.

Ahn G. Wolffgang v. Eisenberg.

* LETTRE CXVII.

Le Comte de Solms au Comte Jean de Nassau. Reddition de Groningue.

—

Mein freundliche dinst, sambt allem guten zuvor, wolgeborner freundlicher lieber vetter und herr Vatter..... E. L. gebe ich freundlich zu vernehmen das, durch s. Exc. vielfältigen gehabten vleisz, durch eine gallerie einer mine in das ravelin der statt Grüningen gebracht, dardurch dasselbige den 15[ten] *Julii*, *stilo novo*, zwischen elf und zwölf uhren des nachts nicht ohne grosen verlust und schaden des feindts, indem der mehrertheill um den soldaten so damals die wacht uf errürten ravelin gehabt, zum theil bedeckt, hin und wieder zerschlagen und zum theil von den unserigen, welche den alsobalt daruf das ravelin angelaufen, erstochen, und bisz in ihren graben so nah zwischen dem ravelin* und dem wall verfolget, gesprengt worden, durch welches sie dan sehr kleinlauts gemacht

und das hertz gantz verlohren, nachdem sie vermerckt das sie nicht allein ihr ravelin verlohren darauf viel schaden geschehen, sondern man auch an andern underschiedenen orten noch in embsiger arbeit andere und mehr gallerien durch ihren graben an gedachten wall zu bringen, ob sie sich wohl noch ein zeitlang enthielten, doch endlich nichts erhalten würden; dardurch sie dan verursacht den dritten tag hernach an seine Exc. zu schicken umb sicher pasz und geleit herausser zu kommen; dieselbige anzusprechen gebetten, welches dan von ihre Exc. verwilliget worden; haben daruf, nach beschehener verwilligung, stracks des anderen tags etzliche vom rhaat und der bürgerschafft, von den geistlichen stenden und wegen der soldaten, Grave Hermans von Bergen sein Leutenant, neben sonst noch einen fenderich, aus der statt zu s. Exc. gesandt; lestlich, nach langgehabter handlung, haben sie beiliegende articul und püncten ingangen; hieruf volgendts negstverschienen sontag die soldaten so noch in der stadt überig blieben, umb neun uhren gegen morgen mit sack und pack, sambt ihrer gewehr, doch ohne brennende lunten und spiel, aus der statt gezogen, haben auch gemelte soldaten, welche doch über vierthalb hundert starck nicht heraus kommen, ihre neun feinlein welche ihnen von ihre Exc. aus gnaden verehret und vergünnet worden, mit hinweg geführt, aber dieselbige nicht fliehen lassen; und nachdem sie herausser kommen, seindt ihrer viel den capitainen entlaufen und sich hie und da alhier wiederumb undergestelt, auch sich austrücklich verlauten lassen das, im fall sie die fenlein nicht mitgenommen und in der statt hetten mögen abreiszen, mehr dan die helft sich hie in dinst begeben wollen. Diesem nach, ist s. Exc. in die statt geritten und mit groszer freudt und frolocken von den bürgern empfangen worden, haben auch mitwochens, nemblich den 27ten *hujus*, s. Exc. in der vornembsten kirchen der stat predigen lassen, da dan diejhenigen so sich der götzen und bilder noch gebraucht, den vorigen tag dieselbige

aus der kirchen in ihre heuser getragen .... *Datum* Gröningen, den 27ten *Julij*, *stilo novo* A° 94.

E. L. dinstwilliger vetter und sohne
EBERHARDT DER JÜNGER, GRAVE ZU SOLMS.

Dem wolgeb. Johan dem Eltern, Graven zu Nassau ...... meinen freundlichen lieben Vetter und Herr Vattern.

LETTRE CXVIII.

Catherine[1] *Princesse de Condé au Comte Jean de Nassau. Relative à la Comtesse Flandrine de Nassau.*

Mon Cousin, j'ay receu la lettre qu'il vous a pleu m'escrire et, suyvant ce que vous me mandés pour ma cousine vostre niepce, j'an ay parlé à mon cousin Monsieur de Monpancier; il m'a respondu que cela ne dépandoit point de luy, qu'il ne s'an estoit jamais meslé et qu'il falloit parler à sa tante Madame de Jouarre; je suis bien marye que je n'ay peu plus faire pour la première chose en quoy vous m'avez employé, sy en quelque autre occasion je vous puis servir, je vous supplie de croyre, mon Cousin, que vous n'avez parante plus affectionné que moy, qui sur cette vérité vous baise les mains et suis

vostre très-affectionnée cousine à vous servir
CATHERINE.

* LETTRE CXIX.

Le Comte Jean au Comte Guillaume-Louis de Nassau. Lui et le Comte Maurice devroient prendre plus à coeur la cause Protestante en Allemagne.

Wolgeborner freundlicher lieber Sohn, ob es wohl mit

[1] Catherine de Bourbon (1574—1595).

das sie doch mit ernst behertzigen und bedencken wolte das, gleich wie, beneben meinem gnedigen hern Grave Moritzen, sie nuhn etzlich jahr hero das kriegswesen (ohneracht obschon dasselbig die Hern General staden und unirte provintzen vornemblich ahngehet und sie sich dasselb ernstlichen ahngelegen sein lassen) für allen andern mit ihrem embsigen nachdencken, fleisiger guter ahnstellung und unnachlessigen solicitiren, nechst Gott, haben regieren, treiben und verrichten müssen, inmassen sie dan auch ein solchs, Gott lob, mit grossem segen rühmlichen gethan und glücklichen verrichtet haben, sie also und noch viel mehr verpflichtet und schuldig sein sich das religionswerck (in betrachtung des Hern *Christi* befelch und verheissung das man, nemblich, ahm ersten nach dem reich Gottes und seiner gerechtigkeith trachten, und das übrige uns alles zufallen solle) ernstlichen und mit höchsten fleisz für allen dingen ahnzunehmen und ahngelegen sein zu lassen, und solches soviel da mehr dieweil die erfahrung leider mehr dan zuviel bezeuget und auszweiset wasmassen man daselbsten, so wolh als auch leider hieraussen, der reinen lehr göttliches worts gantz [sacht] und müth wird, die kirchendisciplin sambt dem *ministerio* und schulwerck von tag zu tag je lenger je mehr abnimbt, hergegen aber alle üppigkeitt und wollust, überflusz mit pracht, kleidung und bancketieren, ja der *atheismus* gewaltig überhandt nimbt, viel böser schedlicher secten einreissen, und darneben die kirchengüter, [reuthen und geselle] sehr verkommen, und mehr *ad privatos* und *prophanos* dan *pios usus* ahngewendet werden; also und dergestalt das, woh nechts Gott und fleissigen gebeth nicht in zeiten ein gebührlich einsehens geschicht und dem baw der kirchen Gottes nicht anders vorgestanden wirdt, man anders nit dan Gottes zorn, schwere ungnad und straffe zu gewarten, und es fürwahr dem vorgeben das es nemblich den unirten provintzen allein umb Gottes ehre, fortpflantzung seiner kirchen, und befürderung der gemeinen sachen,

wie es dan auch billich anders nit sein sollte, zu thun seie, gantz ungemesz, ja für die von seiner Almacht nun ein zeither den hern Staden und unirten länden, beneben seiner Exc. und D. L., so vielfältige verliehene herrliche victorien und unauszsprechliche gnaden und wolthaten, ein grosse undanckbarkeith sein würde, sonderlich dieweil s. Exc. und D. L. für andern ein solch christlich werck mit viel geringerer mühe und sorg, ohne einige gefahr leibs und lebens, bei den hern Staden, denen es dan ahn mitteln und guten gelegenheitten reine kirchen und schulen zu erhalten und forth zu pflantzen nicht mangelt, wolh treiben und befürdern kan, sofern man nuhr das werck der gebühr mit guter vorsichtig- und bescheidenheith neben dem gebeth ernstlichen angreiffen wirdt.....

Die durch die Gülische und Münsterische auszbrachte dreij monathliche hülf welche sich, sofern ich's anders recht verstehe, uff dreij mahl hundert und etzliche und zwantzig tausendt floren, in einer summa zusamen gerechnet, erstrecken thut, halten gutherzige leuth, welche auch hiefür, ehe der reichstag ahngefangen, gnugsam verwahrnet, für eine sonderbare Spanische practique, welche under andern sonderlich dahin gericht und gemeinet seie das man sich des Herzogen von Gülichs landtt, sambt dem stifft Münster und andern örten und landen mehr daherumb, desto basz möchte versichern, dieselbe under die Spanische Inquisition und regierung bringen; darausz, wie auch ausz dem stifft Cölln welchen sie, unsere wiedersacher, albereith gefast und in henden haben, eine starcke grentz gegen die unirte Niederlandt machen und, uff der andern seiten, den fusz je lenger je weiter in 's Reich fortsetzen, und also durch solche und dergleichen rencke, dieweil jederman hierzu stillschweigt, die Ligua jhe lenger jhe mechtiger werden, hiergegen aber das Reich und dessen benachbarten, fürnemblich aber die bekenner göttlicher warheith, je lenger je mehr auszgesogen, erschöpffet, geschmelert, geschweckt, undergedruckt und auszgerottet werden.

In summa, es kan kein rechter Christ und patrioth, welchem die itzige zeitt, leufft und geschwinde practiquen etzlichermassen bewust, ohn grosz hertzenleidt, schmertzen und bekummernüsz hierahn nicht gedencken, noch davon reden oder schreiben, was nemblich für grosse und merckliche gelegenheiten und vortheil die reformirten und Evangelischen nuh eine zeith und etzliche wenig jahr hero, sonderlich aber uff iztgehaltenen reichstag, so liederlich, dieweil bey den kirchen und religionsverwandten so gar keine correspondentz, uffsicht, nachdencken, raht, zusammenhalten, ja vermahnung, gehör, fleisz und nachdruck gewesen, verseumbt, unsern *adversariis* und wiedersachern zugewiesen und in die hende geben, ja noch ferners, da wir die kirche Gottes endlich in solcher grossen blindt- sicher- und unachtsamkeith lenger verharren und nicht mit wahrer busz, bekehrung, ernstem gebeth und gebührender betrachtung, wahrnehmung und reiffer berahtschlagung, unserer hohen nottürfft uns anders in die sachen zu schicken und trewlicher zusammensetzen und zu halten, befleissen werden, für grosz jamer und elend zu besorgen haben.

Unsere *adversarii*, der Pabst, sambt Spanien, der Ligua und ihrem anhangk, schlaffen oder feiren fürwahr nicht, verachten auch die mittel und gelegenheiten, so sie ausz dem Reich haben mögen, und wir die reformirten und Evangelische zwar der vernunfft nach wol haben und behalten köndten, gahr nit, und hindert oder schreckt sie im geringsten nicht ob wir Teutschen, gleich man dan ahnfangs und von vielen jahren her im Niederlandt auch gewesen, sicher, blindt, unverstendig, grob und plumb sindt; lassen sich damith begnügen, das sie uns soviel landt und leuth, geltt, guth, macht und gewaltt, gute päsz, vortheil und andere *commoditates* abspannen, uns ausz den henden nehmen und ahn sich ziehen, ja uns je lenger je mehr und weiter und weiter von einander trennen, gedencken es sei ihnen besser sie geben den Niederländern vor eine geringe zeith ein statt oder

ettliche zum besten, und machen sie damith sicher und [zaum], und sie gewinnen und bekommen oder bringen zum wenigsten uff ihre seiten landt und leuth, Chur- und Fürstenthumb, gewalttige stätte, ja königreiche und dergleichen, wie dan davon *in specie* wohl viel zu melden und für die augen zu stellen wehre, da es die zeit und feder erleiden oder, welches wohl das meiste ist, man's nuhr hören und bedencken wolte.

Vor mein persohn kann ich mich fürwahr nit gnugsam verwundern, viel weniger aber es vor ein guth zeichen halten, das man sich danieden das Reich und Teutschlandt also verleiten und ohnahnmütig machen lasset, halte darfür dasz solches zum theil daher komme das man's nicht gesehen, noch desselben gelegenheitt und vermögen weist, zum theil auch das man sich damith durch den gegentheil, welcher dan listig gnug ist, also abusiren lest, und gleich den kinderen thut, die bei ihrer gesellschafft dasjenige verachten, so sie selbst gern hetten und behielten, dorff nicht sagen das es eine sehr grosse blindt- und vermessenheith seie; *in summa*, ich verdiene gleich danck, der mir doch bisz noch nuhn bald ahn die dreissig jahr hero nie wiederfahren ist, oder undanck, so musz ich bekennen das ich höchlichen besorg und förchte es werden, ehr lang vergehe, die hern Staden und unirte provintzen, fürnemblich aber s. Exc. und D. L., da Gott der Herr ihnen etwas das leben, wie ich dan hoffe und wünsche, das seine Almacht solches noch lange zeit mit gnaden thun werde, fristen wirdt, nicht ohne schaden, rewen und klagen, erfahren wie sehr übel sie sich selbsten, der gemeinen sachen und vielen frommen Christen, fürnemblich aber der posteritet gethan, das sie so gahr nit von den dingen, welche nuhn ein zeithero hieraussen im Reich vorgelauffen und so wolh, ja zwar ahm meisten gegen sie die Niederlandt, Engellandtt, Schottlandt, practisieret werden, haben wollen hören, noch sich berichten und dieselbe zu hertzen gehen lassen. Und obwolh hiergegen danieden viel reden und *argumenta*,

welche mir von vielen jahren hero wolh bekandt sindt, für- und eingewendet werden, und sehr verechtlich von uns Teutschen und dem Reich geredt wirdt, so helt es doch in warheit den streich nicht, und lest sich weder für Gott noch bey Christ- und des vatterlandts und algemeinen bestens liebhabenden leuthen, sonderlich aber bey unserer posteritet, nimmehr verantworten, wie dan auch, dem gemeinen sprichwort nach, verachtung nimmer guth thut.

Dieweil es dann ahn deme das nicht allein ahn erhaltung des Römischen Reichs und Teutscher Nation und freiheit der gantzen Christenheitt und bevorab den Niederlanden, welchs kein vernünfftiger so den sachen christlich und bescheiden nachdencken wirdt, verneinen und in abreden sein kann, zum höchsten gelegen, sondern man hieneben auch zu bedencken das wir Teutschen, seien gleich so unartig und ungeschickt wir immer wollen, wir doch auch menschen sein darfür der Herr Christus, so wohl als für die so sehr subtile und weise sein mögen, gestorben, und Gott der Herr seine kirch so wolh in Teutschlandt als auch anderswo habe, und man sich derwegen unserer söviel da mehr ausz Christlicher lieb anzunehmen und gegen uns dermassen trewhertzig und wohlmeinendt zu ertzeigen schuldig sei, wie ein jeder gern wolte das in gleichen fellen ihme und den seinen auch geschehen möchte, auch die Niederlandtt, welche des Reichs doch nechst Gott nicht entrahten können noch mögen, im werck und mit der that erfahren das ihnen, wo nicht in 's gemein, doch noch von vielen Teutschen guts begegnet;

Als wollen D. L., in betrachtung dessen und sonderlich auch welchermassen sie als ein geborner Teutscher dem Reich ihrem vatterlandt für andern obligiret sindt, diese dinge den leuthen danieden mit fleisz für die augen stellen und zu gemüth führen, auch den selben für sich selbsten je lenger je mehr nachdencken, als ob man sie, wan man hievon sagt oder vermahnet, in grosse mühe,

kosten und gefahr stecken wolte, mit guten *demonstrationibus* und *rationibus*, wie dasselbig dan sambt dem gantzen werck, Gott lob, leichtlich und wolh mit gutem bestandt und grundt, so ausz Gottes wortt, als den *historiis* und teglicher erfahrung, auch vielen umbstenden darzu thun ist, benehmen und hierinnen einen richtigen weg zeigen und weisen. Wolte Gott ich köndte mit E. L. in gegenwarth von diesen dingen vertrewlichen communicieren und reden; sie solten verhoffentlich die sachen viel anders erkennen und befinden, dan man uns hieraussen zuvertrawet und biszher geglaubt hat, und ob ich wolh der hoffnung bin und von hertzen wünschen thue der Almechtige werde gnad verleihen das D. L., dero gethanen vertröstung nach, bald, dan es mit mir, der vernunft nach zu achten, nit wolh lang ahnstehen kann, herausz kommen, und da es seiner Majesteht gefellig, ich die zeit erleben möchte, so hab ich doch nicht underlassen mögen, demnach man zu sagen pfleget dasz wer viel mit kesseln umbgehet, derselb nicht wolh ungeschmitzt darvon komme, und *quod consuetudo altera natura*, D. L. uf ein vorsorg, da es sich mit derselben ahnkunfft über zuversicht und solang verweilen solte, das derselben ich nicht erwarten kondte, hievon ausz trewhertziger vetterlicher wolmeinung, soviel als diszmalhs die zeith erleiden mögen, andeuten wollen, damit sie daher ursach zunehmen den sachen ferners nachzudencken, und ettwa hernacher, wenn ich nicht mehr bin, demjenigen so ich für und nach zum offtermalh und, wie Gott bewust, umb des algemeinen, und insonderheit der unirten länden, s. Exc. und D. L., wie auch aller reformirten und besten willen ahngeregt, destomehr zu glauben, darzu mich dan soviel da mehr bewegen und verursachen thut, dieweil ich so viel spüre und befinde, das in der warheith weder den hern Staden, noch s. Exc. oder auch D. L., mein intent, hertz und gemüth nit gnugsam und vielleicht sehr wenig bekandt ist, auch ich hierneben vor unnötig und überflüssig achte, noch auch ge-

meinet bin, da ich noch ein zeithlang leben solte, dieser und dergleichen dinge hinfüro in schriefften, sintemalh es gefehrlich und damit wenig auszurichten ist, ferners zu gedencken. Der Allerhöchste, in dessen gnediger schutz und schirm ich D. L. sambt dero ahngewandten, und uns allen hiemit befehlen thue, wolle in diesem und allen anderen durch seinen Geist uns gnedig regieren, leiten und führen. Und bleibe E. L. als ein trewer vatter alle zeit zu dero besten wohlgewogen. *Datum* Dillenberg, in eill, den 5[ten] *Augusti*, A° 94.

D. L. trewer vatter.

An Grave Wilhelm Ludwigen.

† LETTRE CXX.

Le Comte Jean au Comte Jean le Jeune de Nassau. Manque d'énergie des Chrétiens Evangéliques en Allemagne.

Wolgeborner freundlicher lieber Sohn ... Welchermassen sich nuhn gesellen funden so von den Staden den Solmischen allerley verbitterliche ding vorbracht und eingebildet, also haben auch die Solmische, ihrem selbsten ahntzeigen nach, auch under sich dergleichen gehabt, so den Stadischen ebenmessiger gestalt viel in die ohren gesteckt, wie dan einer von den ihren (welchen sie gleichwolh nicht erfahren können) ihnen den Stadischen vorgeben und uf schelm schelten gesagt, das der Solmischen kriegsleuth kein tausendt nit seien, welches sich doch darnach im abdancken nicht ohne gering verwunderen der Staden erlogen und, Gott lob, viel anderst, und also befunden dasz es den Stadischen nit gefallen und vielleicht woll gewoltt sie das lied so hoch nit ahngefangen hetten. Wie es sich ahnsehen lasset, so haben die Stadischen sich besorget das ettwa ihr ander kriegsvolck auch uff den kurtzen monath dringen, es were aber diessem sonsten wolh besser in andere wege wehre zu remediren und zu

helffen gewesen .... *In summa*, unserer *adversariorum* und feinde fleisz und embsigkeith ist grosz, hergegen aber wird uff unserer der Evangelischen seitten dergleichen nicht, sondern vielmehr das gegenspiel vermerckt, und kan zwar ein jeder, auch geringverstendiger, ausz allerhandt umbstenden, und sonderlich aber ausz dem discours von Regenspurgk, leichtlichen erkennen und abnehmen das dieses eine sonderbare Spanische practick ist, derowegen dan zu wünschen das beides die Stadischen danieden und wir die Nassawischen, denen dan insonderheith hiemith eines eingeschenckt worden ist, wie auch die Evangelische Stende im Reich, und bevorab die reformirte, uff solche und dergleiche dinge besser uffsicht, achtung und nachdenckens hetten, und underweilhen, ahn stadt unnützer oder je nicht so hoch nothwendiger ding, mehr und lieber als leider geschicht, von solchen und andern sachen das gemeine beste betreffend, mit einander discourirten und redeten, und nit allein uff dasjenige was nunmehr verschlaffen, verlasset und versäumet ist, und der gegentheilh uns abgelauffen und abgestrickt hatt, wie kühe und ochsen ahnstarren, sondern auch dahin trachten wie demjenigen darinnen man sich verstoszen oder hindergangen und übereilet worden, mit göttlicher hülff zu remedyren sein möchte, welches ich dan in meinem geringen einfalth darfür achte und halte das solches, menschlich davon zu urtheilen, in viel und mancherley wege wolh geschehen köntte, da wir nur neben dem gebett einander hören, das werck *in utramque partem* ponderiren und dasselb umbständlich und nach nottürfft behertzigen wolten.

Wan leuth wehren die dieser sachen sich mit rechten ernst der gebühr annehmen, obliegen und abwarten möchten, köntten und wolten, so zweiffelt mir nicht es solten die wege wolh zu zeigen und zu finden sein wie die hern Staden dero begangenen faulten mit einer geringen recompens und sonsten remedyren, der gegentheil sehr schamroth und seine pratiquen und ahnschlage zu nichten gemacht, und gegen ihnen selbsten umbgewendet und ge-

richtet werden möchten; *item* dasz, in bedrachtung man solch kriegsvolck und bevorab die häubter, wie ich vermercke, gern in Ungerische bestallung bringen und also under solchem praetext binden und den religionsverwandten abspannen wolte, auch dieselbe oder je der mehrertheil darzu nit ungeneigt sindt, der Kay. Maj. hierinnen underthenigst [könte] willfahrett, und sambt denen von Türcken beträngten landen grosse dienst geleistett, unser Teutscher kriegsvolck und gelt merertheils in unsern händen behalten, und die practiquen und gefahr, das der Pabst, Spanier und die Ligua, dieselbe wider unser geliebtes Vatterlandt und die religionsverwandten gebrauchen möchten, vermittelst göttlicher gnaden, umbgestossen und vorkommen werden, zudem und damit wann diejenige so sich in Ungern bestellen und schicken zu lassen gemeinet, dahin gewiesen und vermahnet würden das sie sich nuhr von den Evangelischen Churfürsten und Stenden allein wolten bestellen, underhalten und bezahlen laszen. Wier religionsverwandte sind alle glieder eines leibs, dessen haubt der Herr Christus ist, darumb hat sich unser jeder der ein Christ ist, er seie gleich hoch- oder niederstandts, ein Ober- oder Niederländer, Franzosz, Engelländer, oder wesz nation er wolle, solcher und dergleichen weitsehender sachen unsere glaubensgenossen, die kirche Gottes und das Vatterland betreffendt, davon für diszmalh in der kürtze nicht zu schreiben noch über feldt zu discourieren und zu handlen ist, billich mit einem solchen ernst als ob ihme dieselbes allein uff'm halsz legen, ahnzunehmen und, nach dem exempel unserer feind und wiedersacher, zu befleissigen das nichts in der gantzen weltt, so wir erfahren und wissen können, fürgehen möge, darausz wir nicht nutzen und vortheilh suchen.

D. L. wissen was man mit der itziger reichsstewer für eine grosse occasion uff nechstgehaltenen reichstag ausz händen gehen lassen, *item* was man dem gegentheil neben diesem auch für ein grosz vortheilh mit der verwilligten

contribution für die Gülische und Münsterische landt in die hend, zu underdrückung unserer religion, incorporirung etlicher Chur-fürstenthumb, und landt, wie auch schmelerung des Reichs und der unirten [grentzen [1]], und versetzung seines fusz in's Reich und andere lände, und also vermehrung seines gewalts und evertirung und schmelerung des Reichs, geben, und sonsten noch teglichs in viel andere wege mehr, welches alhie zu erzehlen zu lang, gibet, und mit der zeith, wen man nicht anderst zur sachen thun wil, je lenger je mehr einräumen wird, und sonderlich mit der abermahls vorhabenden friedeshandlung im Nidderland, verhetzung der Ahnzee stedten gegen Engelland, wie auch der vorstehender execution gegen die stadt Aach, zu geschweigen da man sich nit in und mit der Straszburgischen sach, session desz *Administratoris* von Magdebergk und den übergebenen *gravaminibus* und vielen andern dingen mehr, nicht besser vorsehen, noch auff die Niederland mit welchen es dan jtzo fürwahr auch nicht zum besten stehet, ernstlich nachdenckens haben wirdt... *Datum* Dillenb. in eill, den 12ten *Augusti* A° 94.

JOHAN DER ELTER.

Dem wolgeb. Johannen dem jüngern,
Graven zu Nassaw .... meinen
freundlichen lieben Sohn.

LETTRE CXXI.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Wolgeborner freundlicher lieber herr Vatter. Ich hab mit grossen freuden ausz Clasen E. L. gesündtheitt verstanden undt Gott bitte das ehr E. L. lang uns andern und allen den dran gelegen ist, zum besten und E. L.

[1] Provintzen (?).

zur säligkeitt erhalten wolle. Ferner hatt mich Claes auch bericht das E. L. zum besten nicht zufriden gewesen das von mir in der belegerong für Gröningen nicht besser correspondents mit E. L. gehalten ist.... Sol E. L. geliben zu verstehen das der *eventus* in dieser belagerung mit allen accidenten, die täglichs vorfilen, so zwyffelhaftig sein gewesen, das man nichts sichers hiraus zu schlissen hatte, über dem das sie von sulcher materien und arth gewesen, das man sie nicht allein nicht sonder gefhar über feldt konte schicken, dan auch das sie für neuwe zeittung nicht konte gebraucht werden. Ich wil geschweigen das sie E. L. selbsten zweyffelhaftig und sorgfältig desto mher wurden gemacht haben, undt was die bottschaft selbst von der eroberung der stadt Gröningen betrift, hab ich's *honoris gratia* lieber gesehen das es von einem andern als von mir geschehe, und ich gleichwhol die vorsorg getragen, das der meine das bottenbrott nicht hette verdinen können, dieweil solch geschrey gemeinlich durch die luft vortgeht und von frembden, die der örter zu thun und reiszfertig sein, gemeinlich ahn dem ersten ausgebrocht wirdt; als ich dan nicht allein bin der hierin gefhelt hatt, dan s. E., eben umb erzelte ursachen, entsahe sich ahn die Hern General Statten zu schreiben, derowegen auch alle particulire Städe getriumphiert, etliche tag zuvor alehr man in dem Hagen hatt dürffen affirmiren oder wolte glauben das die statt erobert wäre; viel weniger ist hierin einige correspondentie mit einigen frembden und auslandischen potentaten gehalten worden, und mir allein vorstehet das mein gnedigster Herr der Pfaltzgraff, fast mitten in der belagerong, ahn s. E. eins geschriben *casu* durch einen botten, welche mein frauw die Pfaltzgrevin viel gewöhnlicht ist zu schicken ahn mein frau Princessin, die weduwe van Orangien, undt auch sonsten alsulche entreprincen, oder so man dergleichen nicht für die handt hatt, nichts frembts oder neuwes hier zu landt fürfelt, das würdig ist zu schreiben; wie gleichfals umb eben-

messiger ursachen oder auch biszweilen wegen jegenspodigen windts halven, einige monathen biszweilen verlauffen, das nichts in das Niderlandt aus Franckreich oder Engelandt kompt, welchs nicht, alehr es noch ahn mich in Frieslandt ahnlangt, schon es nichts würdig biszweilen ist, doch so alt das es in Teutschlandt sonder zweyffel nichts newes ist, oder auch durch mangel von gelegener bottschafft und andern verhinderongen, nicht so ringfertig kan hinausen von mir geschickt undt E. L. mitgetheilet werden. S. E. und ich, benebens allen den gecommittirten der provincien, welchem ahm meisten ahn sauberung des feindts ahn dieser seythen des Rheins gelegen ist, verlangten sehr und versahen uns nichts anders dan das man würde vortgerücket, und so man nicht gar, jedoch noch einige sterckte, die der feindt in der Graffschaft Lingen und Twente hilte, würde besuchet haben, doch über alle zuversicht käme alsulcher ernsthaftiger undt starcker bevhelch von der Generalitet ahn den Rhat von statten, worin i. E. bevholen ware das läger zu vertheylen und beyde das Teische[1] regiment zu 10, undt das Engelische, 13 fenlein starch, bis uf 7 zu reduciren......

Ob nhun noch der Frantzösich zugh wirt ein vortgang gewinnen, ist mir ohnbewust, ohnahngesehen das für etlich wochen ein gross geschrey undt apparat gleichfals ist in Engelandt gewesen, umb ein statlichen hauffen volcks zu landt in Britannien zu schicken, als auch ein armada zu wasser, darzu i. M. hülf und beystandt von den Herren Statten begeret hat; dan ich, seythero s. E. von hir gezogen, das heut 3 wochen ist, kein schreiben noch zeittung darvon bekomen.... In dem fahl aber das einzig volck von hir nach Franckreich geschickt wirdt werden, vermute ich whol das mein bruder Philips für das haupt wirdt gebraucht werden, den der König und auch die Statten solchs gern sehen, und s. L. auch whol darzu geneiget ist, uf welche reysz ich von bruder Lipsen[2] und

[1] Teutsche. [2] Philipsen.

Lutwigen bin gebeten, umb ihm zu erlauben, darzu ich whol von mir selbst nicht abkerig were, so ich versichert were das ehr sich in dem juffriren oder auch spielen nit verlauffen würde und sich als ehr bisher gethan, halten würde; als ehr mir dan gelobet, als auch mein bruder Lips umb im uf die handt zusehen zugesagt hat, und ich whol wünschen möchte das ir beyder hofmeister zu dieser reysz mit verstehen wolte, daran ich gleichwhol zweyffel, doch E. L. vätterliche vermahnung wirdt in solchen fhal viel bey ihm thun, dan ehr von sehr gutter und gehorsamer natur ist, undt ist gantz inclinirt zum kriegshandel; das ich hoff es müge heut oder morgen was ausz ihm werden, so whol auch als aus Ernsten, der nicht weniger als ein gutten obersten premittiret, doch hab ich sein entlich urlaub ufgeschoben und in zweyffel gestelt, uf E. L. guthdüncken und bevhelch, den ich bitte E. L. zu erster gelegenheitt wolle zukommen lassen, und bey verzug dasselben mir nicht übel ufnehmen so ich ihm, umb besten willen, vieleicht erlauben würde. S. Exc. hatt mich auch zu vielen mhalen ahngesprochen umb ihm zu hove zu haben, vermeinendt das ehr sich besser in *moribus* und allen *exercitiis* üben möchte, und das s. E. von seinem erzihen mit der zeit ehr darvon und die lände dienst haben möchten, und befürchte sich s. E. das ehr vieleicht von einigen frembden sonsten möge leichtlich ahngesprochen und bemühet werden, also das s. E. darnach nicht sonder beschwerung einen von meinen beiden brüder würde bey sich nehmen können, und lieber einen von ihnen beyden bey sich sehen als jemandts anders; worin ich bisher umb vohrerzelte ursach undt *ut vitentur occasiones* achterdencken gehabt, doch sie beide nhun albereid grosz sein und hinfürter selbst sich müssen zwingen und regiren, und ohne das bey mir so whol als anders wo verlauffen können, und ich mich versehe ehr würde das exempel von s. E. selbst und meiner vettern von Solms volgen und ahnsehen, welcher von Solms sich überausz whol hervor-

gethan und einen sehr geschickten und beleften [1] courtisan und gutten soldaten gemacht, auch musz ich ihnen beyde das zeugnis geben, das sie sehr whol alzeit gevolgt und sich gehorsam erzeigt, welchs ich nicht zweyfel sie werden solchs auch hinfhürter und so whol von mir als bey mir volgen, und füral auch E. L. in allen geliben.....

Was aber nhun mein Gouvernament betrift, nachdem es voller sorg, mühe und arbeits für eroberung der stadt Gröningen ist gewesen, so ist es noch zur zeit wenig verbessert, dan ich gnung zu thun habe, erst für meine person jederman gnung zu gefallen, und Frislandt selbst mit den Ombländen in gutter correspondentz, als auch die stadt und Omländen unter sich selbst in einigkeitt, zu halten, als insonderheitt in der policeij gude ordre zu stellen, und für all Gott zu ehren und seiner M[t] zur danckbarkeitt die reformation der kirchen und schulen für die handt zu nehmen; dorin dan mit allem vleis und ernst gearbeitet wirdt das ein einparige form und maniere mit allen den andern geunirten provintien in dem kercklichen regiment möge getroffen werden, worin ich dan neben andern zwei sehr gotsäligen und gelerten professoren in den *teologis* zu Franingen [2], D. *Mensonem* [3] von Embden, ein monats frist gebraucht habe, darüber Graf Edtsard *occasionem* hatt genohmen *Mensoni* den predigstul zu verbitten, welchs ein grossen uflauf unter der bürgereij verursacht hatt, doch wirdt alles sonder zweijffel whol zum besten ablauffen. Der Almechtige Gott verleijhe nur zu dissem hohen und schweren werck seine göttliche gnad und hülf, das alles Ihm zur ehren und den bedrübten Niederländen zu ihrer heijl und wolfart gereiche und gedeije, und gebe gnad das balt möge einig ordre oder aber gewisz fundament auch in der pollicey alhir in stadt und landen gefunden werden, dieweil allerlei *disputationes* und misverstanden zwyschen Frislandt und den Omlanden seindt, auch die stad Gröningen und Omblanden nhun ein form von regirong und vereinigung mit überstandt

[1] *Holl.* beleefde. [2] Franeker. [3] Menso Alting (1541—1612.)

der Generalitet für handen haben, sonder diewelche, so sie nicht balt und zum wenigsten ein 5 oder 6 wochen für den zukünftigen frost wirdt künnen getroffen werden, sol mir's zu meinem grossen leidtwesen ohnmüglich sein E. L. zu besuchen, da ich gleichwohl mit allem vleis nach arbeite und von hertzen verlange; dan, dieweil wir Lingen und Oldensel haben ligen [lassen] müssen, ist disse landtschaft in frostzeit viel offener als Vrijslandt selbst, undt können leichtlich in den grundt gantz und gar verdorben werden, derowegen ich nicht sehe wie ich sie mit ehren und gewissen solte zurügk stellen können, doch hoff ich zum besten undt bitte Gott dasz Ehr mir die gnad verleijhe das ich E. L. dermhal eins und baldt sehen müge.... *Datum* Gröningen, am 19ten *Augusti* 1594.

E. L. untertheniger und gehorsamer sohn

WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAUW.

.... In Brabant und Flanderen stehen die sachen gantz seltzam. In Dünkercken ist die guarnison gemeutet und wirdt *arte* von unser seijten [gefovirt]; als auch ein general meutereij ist unter des Königs volck durch gantz Brabant, und schlegt man copperne müntz uf dem castel zu Antorff umb dergleichen meutereij vohrzukomen. Die Niederländische Herren semptlich seindt übel zufriden von hove nach ihren behausungen gezogen. Ertzherzog Ernestus bleibt allein zu Brüssel, und, so hoch vorhin die hofnung von einiger fridtshandlung und andern ernst, form und reformation jegen die Geunirten krieg zu fhüren bisher gewesen ist, so sehr ist nhun der muth gesoncken und solche und dergleichen eytele hofnungen in den windt geschlagen worden.

Dem wolgeb. Hern Johan den Eltern,
Graven zu Nassau, meinem freundtlichen lieben Her Vattern.

† LETTRE CXXII.

Le Comte Guillaume-Louis de Nassau à Regemorter. Affaires militaires.

—

Monsieur Aiguemortes[1], après vostre partement je suis esté adverty hors Frize que le conseillier d'estat monsieur de Witte a esté en Frize, et qu'il est de ceste opinion et en laquelle il auroit mis les députez, qu'on fera quelque chose sur la Twente. J'entends qu'on le vouldra entreprendre le tout, et d'autant que tout est astheur contre moy, et que je suis un boust[2] à plusieurs d'estre controllé en mes actions, et qui plus est contreminé en ce mesmes qui concerne le prouffit de la patrie et leur particulier salut, n'estant asseuré pour quelque inconvénient, et que sur cest prétext qu'on vouldra, c'est à dire la Généralité, comme dessus est dict, essayer et atacquer la Twente entière, quel hazard des calomniateurs et aultres simples personnes je pourroi courir, et pour tant demeure en doubte si je me doi asseurer des Estats de Frize de leur ayde et assistence à cest exploict nécessaire, combien ils me l'ont promis par leur propres lettres et me fioi totalement par avant dessus, je vous prie, désire et expressément encharge de parler tout rondement à son Exc. de ceste matière, et en cas que luy ne trouvera bon, ny ou à luy ou à messieurs les Estats mon intention ne sera aggréable, de ne le presser en nulle façon et suivre entièrement l'advis de son Exc., et de procurer que sur tout en telle façon cest affaire que son Exc. et messieurs les Estats ayent esguard presmièrement sur les forces et préparations ennemyes en Brabandt, et que n'aszignez ou advanciez le rendevous devant que m'avez faict rapport et que je seray informé du tout, et asseuré si messieurs de Frize continuent en leur promesse touchant l'assistance en ceste entreprinse; car je ne voy que la célérité soit requise en ce faict, et je veux aller seurement et ne me

[1] P. Regemorter (p. 244); *conseiller du Comte encore en* 1609; *auteur de quelques Discours politiques.* [2] but.

plonger plus en travail et dangier sans avoir pour le moins gré. Dieu vous guarde. De Groningen, ce $^{14}/_{24}$ septembre 1594.

A Monsieur d' Aiguemortes.

LETTRE CXXIII.

Le Comte Maurice au Comte Guillaume-Louis de Nassau. Même sujet.

Monsieur mon frère. Regemorter est arrivé icy cest après-disner. Devant sa venue la résolution at esté prinse du conseil-d'estat et des Estats-généraux d'assiéger la ville de Grol; s'il vaudroit mieux de commencer par Lingen ou point, at esté longtemps disputé. Il me semble que vostre advis eut esté bien si bon, mais puisque cela est du tout arresté, j'ay trouvé convenir de vous renvoier le dict Regemorter, pour le vous faire entendre et vous prier quand et quand d'envoier les compaignies de vostre régiment en toute diligence vers Swol, pour estre le 8 d'octobre prochain, *stilo novo*, à Doesbourg. J'ay mandé ce mesme jour toutes les autres troupes au dict lieu. Jay[1] vous prie encores bien fort de vous y trouver et augmenter le nombre de vos compaignies jusques à 17 ou 18. C'est un siège qui apparentement ne durera pas longtemps et l'ennemi sera si empêché avec nous, qu'il n'aura pas moien en si peu de temps d'entreprendre quelque chose sur vostre gouvernement. J'ay dict à Regemorter de vous dire toutes les particularités qui se passent icy de bouche. Si en cas, monsieur mon frère, vos affaires ne vous permissent en aucune façon de venir en personne, je vous prierois de donner en cest événement la charge à un tel que vos troupes soyent bien commandées. Pour conclusion je désirerois que maistre Valke vient aussi avec quelques charpentiers et gidse[2] et des autres qui s'entendent

[1] je. [2] gidsen.

aux ouvrages; je les ferai bien contenter de leur paine. Je vous baise les mains et prie Dieu qu'Il vous ait en sa protection. De la Haye, ce 25me de 7bre 94.

Vostre bien humble frère à vous faire service,

MAURICE DE NASSAU.

A Monsieur, Mr. le Conte Guillaume de Nassau, Gouverneur de Frise.

N°. CXXIIIa.

Mémoire sur les moyens d'établir une correspondance régulière entre les Réformés.

—

*** Il est probable que ce Mémoire fut remis au Comte Guillaume Louis vers la fin de septembre (voyez la Lettre 126). Le 19 août 1594 le Comte Jean de Nassau écrit de Dillenbourg à Holtz: "Dieweil zu dem überschickten werck noch diese zwei stück fürnemblich gehören, als nemblich: wie man, zu sollicitirung und stetter drebung der angedeutten correspondentz, zum wenigsten ein jeder nation ein geistlich und pollitisch *collegium* oder *synedrion* anrichten, auch darneben den kirchenbauw und die fortpflantzung unserer christlichen religion mit gebürlichen ernst, vermöge Gottes wordt, recht fürnehmen und anstellen mögen, als wollen wir euch dasselbe so baldt es ferttig, welches doch in einer kurtz, in bedrachtung das werck fast weitläufftig fallen will, nicht wolh geschehen wirdt, auch vertreulich communicieren und zukhommen laszen, damit man also allenthalben bei reinen kirchen undt godtseeligen leuthen sich desto basz rahts erholen möge."

—

VOM COLLEGIO.

Wasserley vom Collegio *zu bedencken.*

I.

Was man ein Collegium *heisse oder damit verstehe und meine.*

Nemblich ein anzahl und versamblung etzlicher quali-

ficirter personen, welchen die verwalttung etzlicher gewiszen sachen, vermög zugestelter Instruction, samptlichen vertrawet, ufferlegt und bevohlen werde.

II.

Wie ein solch Collegium *am besten und mit wenigster beschwerung anzustellen.*

1. Ist des Herrn Printzen bedencken gewest, dasz die Reformirten oder Religionsverwanthen in jederer nation ein *Collegium* angestellt hetten, als nemblich in Engellandt eins, dasz andere in Franckreich, dasz dritte in Niderlandt, das vierte in Deutschlandt, *item* in Schweitze und do ettwan sonsten die reformirte religion in andern Landen in zemblichen schwangh und wesen wehre und dasz ein jede Nation in jeglichem *Collegio* von den ihren eine person oder zwee, welche ihnen besonders zugethan und dero gelegenheit, gemütter und willen bekandt wehren, gehabt und underhalten hette, oder do man für's erst so baldt hirzu nicht kommen könte, dasz dan zum wenigsten ein solch *Collegium* Deutschlandt angeordnet hette; dweil man im Reich mit leutten, so dem gemeinen werck zugethan, leider schwecher und weniger correspondentz mit der Religionsverwanthen gehalten wirdt, den in den andern angezeigten Landen, Provincien und Nationen.

2. *Item* dasz solche leuth darzu verordnet würden, welche eines guten nahmens und *famae*, wie auch für allen dingen in unserer warer christlicher Religion gründtlich und wol erbauwet, in historien belesen, allerhandt sprachen erfahren und zu berathschlagungen, reden, concipieren, verschicken und anbefohlene sachen mit bescheidenheit zu verrichten und bey sich in geheim und verschwiegen zu halten, thienlich wehren, auch solche sachen steths und ohn underlas mit sampt ihren zugeordenten obliegen, der gebühr aus und abzuwartten, und ihr werck davon zu machen vermochten.

Item dasz dieselbe an einem gewiszen bestendigen und

sicherem orth, do man sie jederzeit zu finden und anzutreffen wuste, verhalten, alle tag, auszerhalb die feyertage, es were den dasz [ehrhaffte] sachen, die keinen verzug leiden können, vorhanden weren, etliche stunden vor oder nach mittags zusamen kommen und entweder die vorstehende sachen berathschlagen und gestelt, schrifften, instruction, gewalt und was dergleichen ist, anhören, übersehen und subscribieren, wie auch die ankommende sachen, leutt und relationes anhören, oder wo deszen nicht so viel zu thun were, die Memorial protocoll und Registratur übersehen hette.

III.

Was derselber scopus *und fürnembste sorg, anliggen und verrichtung sein sol.*

Sunderlich hierbei zu mercken das die *collegia* geen [1] herrschaft, gebot, noch verbott oder ausspruch und urtheil haben sollen.

1. dasz soviel immer müglich Gottes ehr und Reich, zu samt der menschen ewiger heyl und seligkeit nicht allein in ihrem betzirck, sondern auch allenthalben und hin und wieder, wo man einige *occasiones* und gelegenheit darzu haben kan, befürdert, kirchen, schulen und die disciplin vortgepflantzt, uf der widersacher trugh, list, practiken und calumnien, rathschläge und anstellung fleiszig achtung geben und uff mittel und wege gedacht werde, wie dieselbe jederzeit möge entdecket, geoffenbaret, menniglich darfür verwarnet und dieselben soviel müglich vorkommen, widerstanden und begegnet werden.

2. *Item* dasz wo Gott der Herr mittel und *occasiones* verlehent und gibt, dasz dieselbe, unangesehn ob sie sich schon fuer geringlich ansehen laszen, nicht veracht noch in windt geschlagen oder verseumet, sondern vielmehr mit gebürlicher dancksagung annehmen, in ehren und wol zu raht gehalten werde.

3. *Item* allenthalben fleiszige kundtschafft bey hohe

[1] kein.

und niedern standtspersonen, und wo man von fürnemen sachen zu handlen pfleget, als auf Reichs-, Deputation- und Kreistagen und sonsten andern groszen versamblungen, gutte correspondents halten, ihre wiszens, gedancken und *consilia* einander offen und viel vertrewlichen und umbstentlichen communiciren.

4. *Item* die *conditiones* der leutt, *complexiones* und *humores* allenthalben, so wol der widersacher, als der gutthertziger und warauf eines jeden thun fürnemlich beruhet, wol erforschen und erkundigen.

5. durch christliche warhafftige, fleiszige und bewegliche underrichtung und erbawung die leuth zu gewinnen sich befleiszen.

6. *Item* nach guten gesandten, agenten und sollicitatoren trachten.

7. *Item* von gegenwertigen zeiten und leuften ausführliche und bewegliche discours stellen, darausz den gesandten und agenten, gestalten sachen nach, nöthige *instructiones*, darnach sie sich in allen und jeden vermuthlichen fellen und sachen zu verhalten, zu machen und die agenten, gesandten und sollicitatoren nötige *argumenta*, *persuasiones*, *refutationes* und *confirmationes* zu nehmen.

IV.

Wasserley nutz man daraus zu gewartten, so wol in 's gemein, als ins particular.

Dasz zu verhoffen, wan das gemein werck also *communicato consilio et conjunctis precibus et viribus* gedrieben wurden, alle ding des da beszer und leichter naher gehen solten, sintemal man zu sagen pflegt, *ubi consilium ibi successus, et quod plus videant oculi quam oculus;*

item quod tela prævisa minus feriant und dasz alle zeit *consilium ante factum* beszer dan *in facto* oder *post factum* sey.

Dweil man zu sagen pflegt, *quod nemo in suis sapiat, et animus eger semper errat*, so hetten diejenigen, welche in beschewhrungen stecken und guten underrichts und

anweiszung bedürften, daher desto mehr gutten raths und trost zu gewartten.

Item dasz die bedrängten neben dem rath den sie alsdan auch von andern *collegiis* und guten leuthen zu hoffen, desto mehr hülffs und beistandts durch des *collegii* fleiszige sollicitirung, anhaltung und promotion zu getrösten.

Item dasz von wegen christlicher zeitiger erinnerung, vermanung und warnung viel gefahr, unraths und böses konnte vorkommen und vermitten, auch durch des *collegii* sollicitieren, werben und anhalten, oftmals vermittelst Göttlicher gnaden vil erlanget und zu wegen bracht werden, welchs sonst wol stecken blieben und nit geschehen würde, vermög des sprüchworts, dasz oftmal vil verderbe, das man nicht werbe.

Desgleichen auch dasz mancher daher ein hertz und muth faszen und desto freudiger sein würde, als wan er in seinen eigenen gedancken sitzen bliebe.

Item dasz man hierdurch den adversarien und wiedersachern viel verdriesz, verhinderung, abbruch und wiederwertigkeit wirdt thun und erweisen khünnen.

Item dasz es den bedrängten ein grosser trost, zuflucht und sterckung sein wurde, wan sie wusten wo sie bey guten leuthen, nechst Gott, rath, trost und hülf zu suchen.

Item der gegentheil mit seinen calumnien und lügen durch solche collegien sehr würde zu schanden gemacht werde.

Item dasz man hierdurch viel gutter leut, sonderlich Graffen, herrn vom adel, wie auch gelehrten, scribenten und andere nützliche diener, so in Religions-, als auch prophan-, politischen, kriegs-, wie auch sonsten alle andere sachen, domit Christ- und ehrliebende leuth umbzugehen haben, erziehen, anfüren und baldt herfür zu ehrlichen bevelch diensten und sachen brengen köndtte.

Item dasz man hierdurch erstlich so wol der gemeiner sachen, als auch den sonderbaren bedrängten und sunsten

guthen leuthen, welche man in diesen und dergleichen sachen gebrauchen musz, merckliche kosten und nicht geringe mühe, arbeit, jhae auch underweilen viel gefahr, schaden und nachtheil vorkommen kan, alsz nemlich in dem dasz offtmals grosze staetliche *legationes*, welche nicht allein auf merckliche unkosten lauffen und sich erstrecken, sondern auch lange zeit und weil erforderen und, welchs dasz beschwehrlichst ist, nicht heimlich gehalten werde können und dweil dieselbe ruchtbar werden, der gegentheil dardurch verwarnt und gereitzet wirdt, dargegen allenthalben bei hohes und nidderen standts persohnen zu contraminieren und practizieren, auch die Stende und andere Herrn und gutthertzige leuth in der sachen sich rundt und wol zu ercleren (aus furcht dasz es nicht verschwiegen bleibt, sondern auszkumbt und ihnen daher verweisz und nachtheil entstehen mochte), abgeschreckt werden und also oft viell dings verbleibt welche sonsten, menschlich darvon zu reden, wan die sachen in der geheim und zwischen und mit bekandten personen gehandelt wurden, zu erhalten und auszubringen verhoffentlich sein möchten. Und entweder konte gar ersparet und derselben *commissiones* durch ansehenliche qualificirte leuth denen man aus dem *Collegio* einen gelehrten man zuzuordnen und nothwendige instruction und bericht zuzustellen hette, verrichtet, oder im fall, umb mehrer authoritets willen, einer statlichen legation jhe vonnöten were, denselben doch, durch zuordnung solcher personen wie gemelt, so ihnen bey Chur-, Fürsten und Stenden des Reichs, wie man sagen möcht, den wegh zu bereiten, aller gelegenheit sich zu erkunden und den hernn räthe und diener sampt andern gutten leutten wol zu informiren und underbawen, auch nach abzug der gesandten, die sachen zu continuiren, sollicitiren und gute correspondentz zu halten wüste, mercklich die handt gebotten werde und gute befürderung und vorschub geschehen möchte.

No.[1] die grosze Herrn sagen keinem menschen was ir gemüth sey; ergo.

Beneben dem nuhn das hierdurch, wie ein jeder ver-

[1] *nota.*

stendiger leichtlich zu ermeszen, mercklicher kosten zu ersparen, die sachen in der geheim zu halten und vilmehr und beszer dan sunsten, vort zu dreiben und zu befürdern seint, würden auch hierdurch viel guter leuth zu den sachen gezogen, angeführt, gewonnen und zu derselben dienst, wie auch ihrer und der ihrer selbst eigen wolfhart sehr gebracht und befürdert, auch sonsten viel ding und mannichfaltige *occasiones* erfahren, erlangt und zu wegen gebracht werden, darauf auszerhalb deszen wol nimmermehr achtung geben würde.

V.

Was vor abusus, unrath und nachteil.

1. Wan die personen nicht qualificirt oder unfleiszig wehren;

2. wan sie nicht trew wehren, sondern sich ettwan corrumpiren lieszen;

3. das sie nicht verschiegen wehren;

4. das sie nicht *moderati*, sondern ungestüm, hitzig und etwa ehrgeitzig, vermeszen und regierisch und sich etwan prærogatif und praeminents, regirung oder herschafft anmaszen dürfften, *item* eigennützig, oder aber kleinmuettig, verzagt und fahrlessig wehren;

5. dasz solche leuth die zu dissen sachen qualificiert wehren und welche allein auf dergleichen sachen sich verbinden und bestellen lassen und denselben obliegen und abwartten solten, übel zu bekommen sein würden;

6. oder schwherlich und mit grossen kosten [würde] und erhalten muesten;

7. das der gegentheil denselben hefftig nachtrachten und nachstellen werde, auch diejenige under dero schutz sie weren, sie sich dahero zu befahren haben würden;

8. dasz wo hierin nicht gute versehung geschehen solte, ein *collegium* dem andern baldt vilerleij unkosten zuweysen und man oftmals gemeine collecten zu machen, do es doch die hohe notturfft nicht eben erfordert zu machen, understehen würde.

VI.

Wasserleij beschwerungen, verhinderung, objectiones.

1. können von denjenigen, so disz werck nicht gern sehen, die nechst vor angezogene *abusus* und bedencken fürgewandt werden;

2. dasz dieses ein new und ungewöhnlich werck seij;

3. dasz den herschafften und obrigkeiten, sampt andern, vorgreifflich und præjudicierlich sein möchte und einer faction oder conspiration nicht ungleich geacht werden;

4. dasz mans im Reich nicht gestatten, noch zulaszen werde;

5. dasz es gros aufsehens ab- und zu reyssens geben werde;

6. dasz man deszen nicht bedürffte, wan ein jeder an seinem ort die schuldige gebühr thete und wol zusehe;

7. dasz die im *Collegio* selten einig und gleicher meinung sein würden und dahero grosze weitlaufftigkeit und vil unrichtigkeit zu besorgen.

VII.

Wasserleij antwort, remedia, solutiones *dargegen zu geben und für die augen zu stellen.*

1. *quod propter abusum non sit tollendus usus;*

2. dasz man die leuth mit ihre bestallungen, reversen und eijden wol faszen muste;

3. dasz man müsze zusehen und thun was man schuldig seij und, nach dem gebett und neben fleisziger arbeit, Gott den ausgangk vertrawen und bevelhen;

4. dasz der collegien werck fürnemblich uff *persuasiones, sollicitationes, informationes* und correspondentz, erinnern, vermahnen, warnen, flehen, bitten und gar nicht uff gebiethen oder verbiethen oder einige jurisdiction gerichtet seij.

VIII.

Wesz man sich zu trösten, wan diss werck zu keinem effect.

1. Dasz man nichts *temere* angefangen, sondern vornemen gotseliger leuth rath hierinnen gefolgt;

2. dasz man kein *privatum* noch eigen nutz, rhum oder ehr, sondern fürnemlich Gottes ehr und *bonum publicum* gesucht;

3. dasz man dasjenige gethan und gerathen habe, was man, vermöge Gottes wort, aller rechten und natürlicher pillicheit, zu thun schuldig und pflichtig gewesen und deszhalben ein gut gewiszen hab;

4. dasz, obschon disz werck ettwan so bald keinen vortgangk gewinnen wolte, daszelbige doch, mit der zeit und etwan noch wol beij der posteritet, zu fernerem nachdencken und gutem exempel ursach geben möge;

5. dasz menniglich und sunderlich die nachkommen darauszer zu spüren dasz man's trewhertzig und wol gemeint und am guten willen und fleisz nichts erwinden laszen;

6. dasz Gott zu dancken, wan schon überlengst ein solch gut werck möchte angerichtet werden, *sat cito, si sat bene;*

7. dasz gut ding wolle weijl haben, wie man zu sagen pflegt, und man einem jeden ding seine zeit, bisz dasz es reiff wirdt, laszen müsse.

IX.

Was man vor leuth itziger zeit.

1. Allegonde[1]. 2. Buzerus. 3. Zindelinus. 4. Sixtinus. 5. Truxes. 6. Graf Herman Adolff von Solms. 7. Der von Winnenbergh. 8. Der von Hohesaxen. 9. Graf von Bruch. 10. Orttenbergh. 11. Potlitz. 12. Von der Muelen zu Bremen. 13. Kunders. 14. Plesz. 15. Harstell. 16. Der her von Ghor. 17. Hofelter zu Straszburg. 18.[2] Straszburg. 19. Martinus Harttman zu Straspurg.

VON UNTERHALTUNG EINER ANZAHL VOLCKS IM REICH.

I.

Warumb es nöthig dasz die Religionsverwantten ein anzahl kriegsvolcks im Reich halten sollen.

1. Dweil man siehet wie der Bapst und gantze Liga

[1] Aldegonde. [2] *Le nom manque.*

gegen die Christenheit ohn unterlas practizieren und toben und dermassen dasz man zur defension notwendig verursachet wurdt und dieselbe an die handt zu nehmen schuldig ist und mit sonderm vleisz auf das gantz *corpus* der Religionsverwandten, domit dasselbige nicht demembrirt werde, zu sehen;

2. dweil man spuerete dasz der gegentheil die religionsverwandten mit ihrem eigenen schwerdt schlegt und aus Deutschlandt mit Evangelischen bekrieget;

3. dasz er hierdurch nicht allein Deutschlandt an volck und gelt sehr erschöpfet, sondern dasselbige auch dardurch in grosze division und trennung brenget und merklich an sich zeucht;

4. dasz der Bapst und Spanien mit ihrem anhang in kurtzem den fuesz sehr weit in's Reich gesetzet, darinnen sich nicht wenig eingeschleift und nicht allein weiters einzuwurtzeln befliszen und sich deszelben je lenger je mehr zu mechtigen understehet, sondern auch hierzu in newlicheit grosze *occasiones* und gelegenheit bekommen und von tag zu tag je lenger je mehr bekompt.

5. Also dasz es sich, vieler umbstendt halber, gentzlichen darfür ansehen lest, dasz wo ihnen ihre anschlege nun zum zweijten oder dritten mahl nicht falgiert weren, oder sie sich nochmals etwas widderumb recht erholen künnen, sie die Liga dermalen eins understehen würde, gleich wie mit den Tempelsherrn geschehn, den Religionsverwandthen in Deutschlandt uf einmahl den garaus zu machen und dieselbe dermassen gegen einander zu verhetzen und zu verbittern, domit sie desto beszer im Nidderlandt und Franckreich mit ihren sachen vortfahren können.

6. Das wan der gegentheil mit der werbung den vorsprung im Reich gewinnet, oder sunsten durch andere wegh das volck an sich hengt, hernachmals die Religionsverwanten nicht wol zu volck im nothfall und in der eil kommen können.

7. Dasz so lang der gegentheil solchen fusz und anhang

im Reich behelt, die benachbaurtten und bevorab die Nidderlandt sich desto mehr zu befahren haben.

II.

Wasserleij nutz und furtheil man dohero zu gewartten.

1. Das man zu sagen pflegt, dasz ein schwerdt das ander in der scheiden behalte und der gegentheil, wan er sich sieht dasz man gefast ist, desto weniger etwas gewaltsames understehet und sich anmaszet, und also die *occasio belli* desto mehr vermitten und, menschlich darvon zu reden, der krieg desto lenger zurück gehalten wirdt.

2. Dae man des kriegs nicht überhaben sein kan, man sich von wegen guter bereitschafft und genommener resolution desto beszer defendiren und wehren kan, und es also dem sprüchwort nach gehet: *quod tela praevisa minus feriant.*

3. Wan man in zeitten sich bewerben und gute leuth ausgesucht, man alsdan desto beszer zu leutten kommen, mit wenigen gewissen leuthe viel mehr dan mit einer groszen anzahl gemeinen in eyl gesamleten volcks ausrichten, dieselbe desto beszer underhalten, viel kosten und zeit erspарn und für dem feindt, welcher alsdan mit groszerem kosten weiter und lenger werben musz, einen vorsprungk gewinnen kan.

4. Wan man sich nach guthertzigen, wol und nahe gesessenen guten leuthe bewirbet, und stercker nicht dan wie sie *ordinarie* sich in ihrer hauszhaltung und uf ihrer reysen und [ströhen] halten, und denselben eins deils frey lesset in eigner person vortzuziehen, oder ihre anzahl mit eines jeden standts gleiche personen vortzuschicken, das man alszdan mehr volcks, anhangs, gunst und kundtschafft, als wan man des gemeinen gesindtlens und *heromnis*, so sich erst nach empfahung anrittgelts stoffiren und beritten und mit leutten und anderen gefast machen müszen, in der eil annimbt, bekommet und also seine grentz erweittert und an mitteln, landt und leutten stercket, hirgegen aber den feindt undt gegentheil domit nit we-

nig schwechet und demselben mannichfaltige gutte gelegenheit abstrickt.

5. Dasz man bei solcher gelegenheit, sonderlich wintterszeit, über desto weniger volcks, dweil man des volcks gewisz ist und dasselbige in der nähe hatt, underhalten darff und also au ein duissent pferden, oder einem Regiment knecht in einem jahr oder zweyen wintteren, wen man mit dem feindt nichts zu handtieren hat, weit über die hundert und fast an die 200,000 gulden ersparen kan. Wan schon ein volck geschlagen würde, so köntten sie sich doch baldt wiederumb stoffiren und rüsten, weil sie nicht weit zu hausz haben.

Item dasz man durch disz mittel allezeit ein eylende hülff haben köntte, sunderlich wan deswegen mit dem Gravenstandt gehandelt würde.

Item durch disse wege Spangien nicht wol in die Nidderlandten kriegsvolck brengen konte.

Item dasz man allzeit gefast ist in einer eyl einen belegertten ort zu entsetzen, oder auch in der stil ein entreprins zu verrichten, es sei mit einnehmung etzlicher örtter, oder mit trennungk eines musterplatzs oder sonsten mit niderlegung geltt und gueter, oder mit unversehenen und unvermutlichen zufellen und holung gutter beutten und also das volck nicht allein, wie gemelt, in der eyl und stil, sondern auch mit geringer mühe, beschwert und kosten an- und abbrengen, ihrer eigner landt mit einlegerungen, garnisounen, proviandt und fütterung sehr verschonen khan.

Item, dasz man alzeit desto beszer gefast sey und einen rücken haben kan sich, uff den fall da man etwa einen stosz leiden und volck verlieren solte, wiederumb zu stercken, oder do Gott der Herr etwa eine *victoriam* verlichen hette, dieselbe desto beszer zu prosequiren, dero nach zu setzen und, wie man zu sagen pfleget, das eisen weil es warm ist, zu schmidden.

Desgleichen auch dem benachbaurtten oder sonsten andren glaubensgenoszen, so vom feindt bedrenget und

angefochtet werden, leuth umb ihr geldt zuzuweisen, oder sunsten die hülfliche handt, es sei mit entsatz, einfälle oder verhinderung des zuzugks, der päsz und proviandt zu bietten.

Item, dasz man sich, wan rechtschaffen volck, wie solchs durch diszen wegh dan wol geschehen könte, geworben wirdt, dermassen nicht des übelhalttens, meuttens und abfallens, verretherijen und anders, als bei dem gemeinen gesindtlein und *mercenariis*, welche zu dero anheimkunfft bey niemandts keines verweisz zu besorgen und mehrertheils keine bleibende stat haben, zu befahren hat, noch auch uf ihr wolhalten uff einige recompens zu trösten, auch diejenige welche einen rücken hinder sich haben und lassen, beszer und lenger ohne geldt dienen und sich dulden können, auch müszen, als, wie obgemelt, das gemein gesindtlein.

Dasz durch diesen weg mancher aus dem Babstum gehaltten wurde, welche lieber uf dieser seitten diente, wan ehr daselbsten underzukommen gewust und nicht, aus noth oder weil er sonsten keine gelegenheit etwas zu sehen, zu lernen, oder zu erwerben, haben kan, gezwungen wurdtt.

Dasz durch disz exempel andere christliche potentaten und herrn desto eher zu bewegen sein würden dergleichen zu thun, und also die Religionsverwanthen desto stercker, der gegentheil aber desto schwecher sein würde.

Item, das Spangien desto weniger gegen ihr fürhaben contraminieren und practizieren kan, und weil man demselben so baldt uf dem nacken sein mag, ehr desto mehr in furcht, sorgen und kosten und unruhe gehalten wirdt.

III.

Wie ein solches zu wege zue bringen.

Stunde zu hoffen, wan man verstendige, gottselige und gutthertzige leutt im Reich hette, welche das gemein werck mit gutter bescheidenheit bei hohes- und nidder standts

personen zu treiben und von des gegentheils practiken und anschlegen zu berichten, darfür zu warnen und die leuth zur schuldiger gebuehr zu vermanen wueszten, das viel domit durch Gottes gnade solte erwinnen, die augen geöfnet und dohin verursachet werden, nicht allein dem gegentheil nicht baldt zu dienen, sondern auch sich desto williger auf dieser seitten bestellen zu lassen.

Item, das die Patriotten im Reich dahin erinnert und vermueget werden das sich ein jeder in guthe verfassung, rustung und beretschaft so mit allerhandt wehren, geschuts, munition, als auch mit gutten wehrhaften leutten, pferden, ordnung und uebung gefast haltte, und also sich mit ihren benachbaurtten und frenden verglichen woltten, domit sie im nothfal sich und die ihre sampt ihren benachbartten Religionsverwantten und den Vatterlandt zu gutten, solchen und dergleichen besorgten ein- und ueberfellen, wie obgemelt, steuhren und wehren möchten.

Item, da der gemein etzlich welche ohn das kriegsvolck halten oder gebrauchen muszen, gutte bevehlsleut in ein jahr- und warttgelt mit guttem rath und vorbedacht wurden bestellen und dasselbige, wie es wol zu thun, mit nutz und furtheil anwenden lassen und also auch bestendiger und mit solchen leutten, domit man versorget und welche gesessen und mit interessirt werden, trachten lieszen, welches desto besser geschehen kan wen man seitlich sulche werbung thun und mit sonderem fleisz, gutter weyl und masz, gutte leuth, die man sonsten nicht allemahl in der eyl nicht antreffen noch bekommen kan, aussuchen lasset.

Dasz diejenige welche also obgedacht kriegsvolck ohne das haben mussen, nicht allein bevehlshabern, sondern auch etliche gemeine kriegsleutte zu ross und fuesz dermassen im jahr- und wartgelt hielten, das derselbe alzeit gerust und fertig sein und nach beschener erster aufmanungh, innerhalb 14 dagen oder drey wochen zum wenigsten anziehen musten.

IV.

Was dahin gehörich und wie hoch sich der kosten erstreckt.

. . . . (1).

V.

Was für objectiones, *beschwerungen und verhinderungen.*

1. Das sulchs uf ein grosz gelt lauffen wurde, und vergebens kosten wehren.

2. Wan man sulch geltt sparete und einen foerrath darvon machte, das man im nothfal hernachmals allezeit sovil desto besser leut bekommen könnte; dan wo man das gelt habe, da khonne man alzeit leuth finden.

3. Dasz diejenigen denen das jahr- und dienstgeld gegeben werde, das gelt instecken und doch nicht werben, bisz das sie uffgemanet werden, und also deszhalben desto beszer leut nicht wie man meinet, bringen wurden.

4. *Item*, das sie von solchem jahrgelt ihre anzahl volcks nhunmehr wurden steets an der handt haben und dessen gewisz seyn khönnen, dweil es nicht weit reichen kan und kriegsleut sich uf gutte wortt nicht werden wartten, ufhalten noch bestellen lassen, und sonderlich allezeit wurden frei sein wollen, so lang geine versicherung fürhanden und anderswo ihr glück versuimen wollen, sondern sich gemeinlich mit demjenigen wer sie am eirsten angesprochen einlassen werden, oder auch wol denjenigen so ihnen am meisten presentiert und gibt folgen.

5. Das man hierdurch dem gegentheil ursach wirdt geben nicht allein dergleichen zu thun, sondern auch die unsere welche ehr entlich auszkundtschaften wirdt, mit groszerer bestallung abzuspannen.

6. Das sich die Statschen zu besorgen, wo sie ettwan in geldt oder geldes werdt zu versicherung hiraussen in

---

(1) Détails sur les sommes à donner annuellement aux chefs militaires.

Deutschlandt deponiren soltten, dasz ihnen dasselbige hernachmals durch diejenige dennen sie schuldig und verhast wehren, arrestiert werden möcht.

7. *Item* das sie das gelt danieden uf vil höher interesse erlegen und auszbringen köntten dan heraussen.

8. Dasz sich niemants von den kriegsleutten mit den Staten gern werde einlaszen, weil sie ihren crediet verloren, ohne versicherung.

9. Das die Keyszerliche Ma^{tt}. sülche wirbung und bestallung verbietten möchte.

10. Das sich der Graven standt damit einen anhangk machen würde.

11. Das die Graffen dardurch möchten in schaden kommen was an der bezalung [seumes] vorfiele.

VI.

Was vor solutiones *und* remedia.

1. Dasz man weniger kostens und schadens darvon hat, wo solche gewisse bestallung ist, als bei der ungewissen, inmassen man daszelbige danieden zu mehrmahlen erfahren und dem von Neuwenhar seliger begegnet; dan die leuth sich nicht aus einem sack schütten laszen.

2. Dieses fehlet offt, wie man daszelbig nicht allein in Nidderlandt, sondern auch in Deutschlandt erfahren und den Spanischen selbst um etlichmahl begegnet dasz ihnen ihre leuth entlauffen seind; zudeme dasz uf solche ungewiszheit keine rechnung zu machen, auch solche bestallung nicht heimlich zu halten, und domit ursach gegeben wirdt dasz sie bisweilen getrennet werden, neben dem dasz man nicht allein über die bestelte anzahl kriegsvolck, viel leuth, gönner und anhangs bekomt und, wan die andere schon vortgezogen, deren noch vil zurück und übrig bleiben, sundern auch durch diesen weg den Nidderlanden ihr anzahl volck, ob daszelbig schon etlich mahl umbkeme und abgienge, allezeit bleibet und sie sich balt uf solchen fal, solang das jahrgeldt wehret, widerumb erholen können.

3. Dasz solchs mit reversen fürzukommen, *desgleichen mit übergebung der rollen* und man sich auch dessen, wan durch den Gravenstandt und bei solchen leuthen gewerbet wirdt, so nicht allein ihr ehr mehr als heromnis und das gemein gesindt achten, sondern auch, welchen selbsten und zwahr am meisten daran gelegen, dasz das werck in gutem *esse* gehalten werde.

4. *Item*, dasz durch verordnung eines haupts hierauszen, so hirvon sein werck machte und darauf achtung zu geben und zu sehen, zimlicher massen fürzukommen.

Neben dem dasz dieser punct zum theil beantwortt, so hat man sich weniger in disser bestallung, dae diejenige welche bestalt werden, mehrertheils mit interessirt seint und dweil es Gottes ehr und des vatterlandts wolfahrt betreffen thut, dan sonsten in den gemeinen bestallungen hin und wieder zu befahren, und musz man in dieszem fall so wohl ehrlichen leutten vertrawen, als auch andere thun.

5. Dasz der feindt so kindisch nicht sei, dasz ehr von uns lernen musz.

Item, dasz wir dieses vom feindt zu lernen, welcher dasselbige ohne das thut und seine leuth hin und wieder in heimlichen bestallungen underhält, unangesehen dasz er über disz hin und widder in Italien und anderswoh, ein grosz volck in garnisounen und sonsten in furrath und darneben gute gelegenheit hat, sobald er das geübt und wol angeführt kriegsvolck aus den garnisounen nembt, ander kriegsvolck an deszen statt in dieselbe garnisoune zu legen.

6. Dasz sie die versicherung hierauszer nicht jederman dürffen offenbaren und heimlich halten müssen.

Item, dasz sie mit underscheidtlichen stette, communen, kauffleutten und beglaubten personen handelen können und denselben gegen versicherung in der geheim thun khönnen, dasz sie vur sie sprechen und sich obligiren.

Item, dasz nicht zu vermuetten dasz solch gelt oder guettere, so andern albereit verschrieben, durch jemand

mit recht können oder mögen arrestirt und angehalten werden.

7. *Item*, dasz die kosten so mit disem gelt ersparet werden, weit höher als solcher interesse erstrecken.

Item, dasjenige was man Gott zu ehren und zu beschützung der Landen freijheit, ihrer und die ihren leib, haab und gütern, sampt den dienst des nechstes, vil höher als der Mammon zu achten, und wo sie disses nicht thun, sie weit mehr dan disses sich erstreckt, vergebens und ohn alles interesse auszgeben müszen.

8. Dasz ehrliebende leuth nicht zu verdencken, welche ihr haut und leben, gut und blut ufsetzen müssen, das sie auch hinwidderumb versicherung begeren.

Zu deme so seij disses den Nidderlanden oder Staten nicht allein keine beschwerung oder schaden, so fern sie anders dasjenige was sie mit wortten, brief und siegel verheischen und zusagen, zu leisten und zu halten gedencken, sondern es gereicht ihnen solchs auch zu recuperirung ihres credits, trauwens und glaubens, guten nahmens, lob und ruhms und macht die leuth desto williger und gefliszener zu dienen.

9. Dasz man solche bestallung nicht ausbreitten dürffe.

Item, dasz man sich hierfür nicht zu fürchten, dweil es wider die deutsche freiheit und uralt herkommen seij.

Item, so lang sulchs Spangien und der Liga pasziert und zugelaszen würde, so kundt man es auch auff dieser seithen nicht verbiethen.

10. Dasz dem Gravenstandt deszwegen mehr nicht, als auch andern zu verargen, aufzurücken und zuzumuthen seij; dasz die Graven, so dem *Evangelio* zugethan sein, und bevorab die von der Reformirten Religion ohne dasz so nasz seindt, als sie werden mögen, und wan es Spangien und der Liga nach ihrem sinn gehen solt, in betrachtung der stiegel an ihrem orth am niedrigsten ist, am ersten werden herhalten mueszen.

Item des Gravenstandts notturft erfordert, dweil derselbige seine authoritet sehr verloren und er sonsten von

allen orthen sehr veracht und bedrängt wirdt, dasz er in die fuessstapffen seiner vorfahren trette, sich widerumb etwas herfür thun, und dermassen verdienet und ein anhang machen, damit er widderumb etwas respectiret werde und in nothfellen zuflucht und handhabe haben möchte.

11. Dasz man sich darfür der billicheit nach nicht zu besorgen, so fern man mehr nicht zusagt als man halten könne und sich mit keinem theil weiter einlasse, noch verbinde, dan dasz sie zwischen den kriegsleutten und Staten handlen, jederem deil des andern obligation, bestallung und revers zustellen, und welcher theil disfals brüchig sein würde, seine straf erwartthen und ausstehen lasze, der zuversicht man den Graven mehr nicht als auch ändern obersten und bevehlsleuthe desfals werde zumeszen können.

Wie man zur handlung mit den Stifften kommen möge.

1. Dasz man sie vor dem überfall des statischen volcks versichere;

2. dasz man sie uf hülff, beistandt und entsatz und beschütz gegen die Spanische vertröste, so fern sie dieselbe nicht hausen, herbergen und ihnen vorschub thun;

3. dasz man sie durch vertrawete gute leuth gegen die Spanische irritire und verhetze;

4. dasz man ihnen die Spanische aus dem Landt brenge, wo sie noch darinnen liggen;

5. dasz man die streum und pesze frey mache;

6. die licenten moderire;

7. proviandt und gütere herauszen schicke;

8. dasz sie geine freibeuter hanthaben wollen, so herauszen fallen.

Den bedrängten stetten nicht allein hülff anbiethen, sondern auch leisten, und dieselbe gegen die *adversarios* animirt mache und haltte.

Item, dasz beszer sey denselben mit gelt, proviandt, und munition geholffen und dardurch ursach gegeben wer-

de sich in rüstung, bereitschafft und mit guten leutten gefast zu halten, alsz dasz sie ihr eygen volck schicken, domit also sie, die Niederlandt, sich nicht allein desto weniger entblösen, sondern die Religionsverwantten und confoederierten, desto stercker seyn und die Stette darneben des frembden garnisouns halben desto weniger mistrawens und bedenckens haben; auch durch übel halten der soldaten nicht etwan zwischen den statischen und stetten verbitterung und trennung gemacht werde, auch man im notfall das werck, wan es einmahl wol angefangen, desto beszer und lenger continuiren möge.

Dasz durch abschaffung der einfelle, befreyunge der pesze und linderung der licenten und itziger schwerer theurung im Reich, sie die gemuetter bey hohes- und nider standts personen sehr an sich ziehen würden, sinttemahl nicht allein den hern ihre zölle und *intrada* widderumb gebeszert und vermehret wurden, sondern es auch bei dem gemeinen man einen groszen willen geben, wan derselbige widerumb frey trafficquieren und seiner nahrung abwartten möchtte.

Item, wirdt darfür gehalten, wan die herrn Staten an Chur- und Fürsten, wie auch andere furnehme stende und stette im Reich daran gelegen, eine schickung gethan (welche zwar mit geringen kosten zu verrichten und anzustellen wehre) und sich erstlich entschuldigen lieszen warumb sie die keysserliche gesandten nicht gehört, noch zu der friedshandlungh verstanden, wie insgleichen auch derer ins Reich geschehener einfelle halber, und darneben ihnen ihre sachen recommendiert und mit fleisz zu gemüth gefuehrt hetten was dem Reich, sonderlich aber den Evangelischen Stenden, daran gelegen were dasz die Nidderlanden ausz der Spangier joch und tyrannei erhalten, die Liga widerstanden und dem Köning zu Frankreich und Köningin von Engellandt gegen dieselbe trewlich die hände gebotten würde, mit angeheftem erbiethen dasz sie nicht allein urbiethig wehren für sich selbsten das Reich oberzeltter massen zu verschonen, sondern auch dasselbig von

den Spanischen zu befreyen, und in demselben, wo es von nöthen, hülff und beistandt, als getrewe nachbauren, zu leisten; es solte ein solches groszen glimpff und nützen schaffen, auch ursach geben dasz man mit den wolgesinten und guthertzigen desto beszer von allerhand sachen handelen und also dem gemeinen werck einen guten umfang machen möchte.

Item, dasz sie die Fürsten, Stendte und Stette, so in beträngnis und gefahr wehren, wie oben gemelt, animirt, zur standthafftigkeit vermanet und gegen dieselbe sich presentirt hetten.

Item, dasz sie dahin arbeiten lieszen dasz man nicht allein gute agenten und *sollicitatores*, sondern auch etzliche Räthe und angeneme personen an der Key. May^tt, wie auch Chur- und Fürsten und bevorab der bedrängten Herrn höffen, wie auch bey etzlichen fürnehmen stetten haben und mit denselben gute correspondentz halten möchten.

Item, das man einen Fürsten oder etzliche in bestallung haben möcht, deren einer, wan etwa dem feindt ein einfall ins Nidderlandt zu thun oder belagerte ort zu entsetzen, oder sunsten etwa eines anschlags ein volck ins Nidderlandt zu führen, lauf- und musterplatz zu zerstören, pesse einzunehmen oder zu verhindern, daszelbige fhueren und darüber das haupt sein möchte;

Item, das der ander das Volck so die Generaliteit im Oberlandt hette, uf's Landt von Lützenburg, Lottringen oder Franckreich gegen die spanische und ligische füren und man also allenthalben dem feindt desto besz widerstandt, abbruch und verdriesz anthun und den bedrängten Christen, in und ausserhalb des Reichs, vermittelst Götlicher gnaden die handt biethen möge.

Der Graafen halber.

1. Dasz die Staten sich gegen die Graven, welche bisz doher so wol von ihrem als den spanischen kriegsvolck wehren underweilens beschweret worden, ebenmessiger ge-

stalt, wie gegen die obgemelte angrentzende Stifft und Fürstenthumb, erbotten und praesentirt hatten.

2. *Item*, dasz sie uff wege dächten wie sie einem jeden seiner gelegenheit nach gratificieren, gutten willen und befürderung erzeigen könten.

3. *Item*, dasz sie etzliche Graffen bei sich oder sonsten in bestallung brechten.

4. *Item*, dasz sie die deutsche Graffen zu vorfallenden gelegenheiten zu kriegs oder andern befehlen und amptern befürderten.

5. *Item*, zum *studio*.

Item, *in legationibus* und wo sie sonsten etwas sehen, lehren und zu glück und wolfartten kommen möchten.

Was an Deutschlandt und dem Reych den Nidderlanden gelegen.

1. Von wegen der trafficquen und commercien, domit sie desto besz allerhandt wahren ins Reich schicken und darinnen verhandelen, zu gelt und nutzen machen, als auch widerumb allerlei nothdurft aus dem Reich bekommen.

2. Dasz sie dahero baldt in der eyl kriegsvolck zu rosz und fusz haben khönnen.

3. Wan sie die Hanse-stette uf ihres seithen und gutwillig haben, dasz der feindt ihnen zu wasser desto weniger abbruchs thun kan.

4. *Item*, wan sie das Reich uff ihrer seiten haben, dasz der feindt desto weniger kriegsvolck gegen sie ins Nidderland bekommen kan.

5. *Item*, wan sie mit dem Reich wol stehen und sunderlich mit den benachbaurtten es halten, dasz der feindt desto weniger gelt und proviandt in die Nidderlandt bekommen und sich erhalten kan.

6. *Item*, wan das Reich oder der mehrertheil im Reych ihnen gewogen, der gegentheil dardurch in viel wege entblöszet und geschwechet wirdt.

Dargegen aber, wo sie das Reich wider sich haben, und die Spanische und andere widderwerttige darin ein-

wurtzeln laszen, sie nimmermehr sicher noch ruhig sein können, sonder der feindt dardurch jederzeit einen freijen offnen pasz hat, vielfältige mittel und gelegenheit bekommet sie ohne underlas zu vexiren und zu plagen, und ihnen immerder am halsz zu hencken, da sie sonsten wol, rings um sich her, eine sichere grentze haben kundten.

Item, dasz die Niederlender sich mit den Deutschen, der sprache und verwanthnus nach, jederzeit beszer als mit andern nationen, es sey Spangien, Italianer, Frantzosen, Engcllender, Schotten oder andern vergleichen können und von natur, recht und rechts wegen billich nochmals ein *corpus*, inmaszen sie dan auch zuvorn gewesen, sein solt, und also mit dem Reich sich endlich wider associeren kündten.

Item, dasz sie durch des Reichs freundtschafft und gunst jhe nichts verliehren, noch der gemeiner sachen begeben khönnen, sondern vielmehr darausz, wie zum theil obengemelt, grosze und merckliche vortheil erlangen können, und es jhe beszer ist dasz man soviel müglich allenthalben und sonderlich bei den benachbaurten, guten willen, freundschafft und anhangk, als feindtschaft und widerwillen haben.

Item, dasz man siehet dasz Spangien Deutschlandt sich wol gebraucht gegen die Nidderlandte und ihnen sie zuwider macht.

Dasz die Niederlanden wenig mit gewinnen, wan sie schon dem feindt etliche stette abnehmen und ihnen dargegen fürstenthumb, landt und leuth, und gros gewalt undt anhangk an sich brengen laszen.

Wan sie nicht wissen wollen, was die Deutschen bey ihnen gethan, so mögen sie sich erinnern was, beneben viele andern Graven und Hernn und Teutschen vom adel, insunderheit das Hausz Nassaw, Breda und Dillenburgh, seiner geringen gelegenheit nach, bei ihnen aufgesetzt (und noch ferners durch Gottes gnadt, sofern sie selbst nicht daran hinderlich wehren, thun könten) und darbei bedencken, obschon underweilen bei etlichen Deutschen

mangel befunden werden, dasz dergleichen auch bey ihnen und andern geschehen, die Deutsche keine engel seien und ihrer viel aus den Herrn Stathen mit ihrer unfürsichtigkeit, groszer unrichtigkeit und unbescheidenheit, so wol im werben, als auch mit underhaltung und bezalung des kriegvolcks, anderer vielfeltiger unordnung zu geschweigen, darzu und vilem anderem unrath, nit geringe ursach geben haben; ja die Deutschen ihrer vil besser dan sie der Deutschen entrathen können.

† LETTRE CXXIV.

Le Comte Jean de Nassau le jeune aux Etats-Généraux. Offres de service de la part de son père.

—

Liebe Herrn. Es hat mir mein herr vatter, Graf Johann von Nassaw &c., bevolen und ufferlegt, den Herrn Staten semptlich s. L. freundtlichen grusz und dienst zu vermelden, und darneben anzuzeigen, dasz die Herrn nun eine geräume zeit hero von Gott dem Herrn so grosse segen und *victoria* gegen ihre feinde und widdersacher gehabt, dasz kundten sich ihre L. nicht gnugsam erfreuen und Gott dem Herrn darfür dancken; wünschen auch von hertzen und bitten Gott dem Almechtigen, dasz er den Herrn und landen ferners, wie biszanhero geschehen, wolte beystehen und die hülfliche handt biethen, sie auch in ihrem Christlichen eyffer stercken und deren immer je mehr zunemen und wachssen laszen.

Es thut sich auch wolermelter mein lieber herr vatter erbietten, da s. L. den Herrn Staten und den gantzen landen einige wolgefellige und angenehme dienst zu erzeigen und in der that zu beweisen wisze und kundte, dasz alsdan ihre L. an ihrem geringem und euszerstem vermögen nichts wolten erwinden laszen. Trügen auch noch heutigens tages dieselbe affection und wolmeinung

gegen die hernn Staten und der gantzer sachen, als vur der zeit bei lebzeiten ihrer L. brüder seligen gescheen sey.

Es woltens die hernn auch gewiszlich darfür halten, dasz. s. L. jederzeit, obwol nicht viel wesens darvon gemacht worden, ihme die gemeine sach und der gantzen landen wolfahrt und prosperiteit nach eusserstem vermögen, ohn ruhm zu melden, hat zum treulichsten und fleiszigsten angelegen sein laszen und noch heutigs tags, auch hin und wider, sovil müglich, deroselben zu besten eingedenck gewesen und dieselbe ihme recommendirt und bevolhen sein lassen; wolten auch nichts liebers wünschen und begehren, dan dasz ire L. der gemeiner sachen und diezem gantzen lande nochmals dermaszen dienste thun köntthe, wiewol von nöthen und s. L. embsigs begehren und willen wehre, wolt auch gewerttig sein und hirmitt sich gantzs trewhertzig und wolmeinendt præsentirt haben, dae die landen ihre L. in Deutschlandt in einigem dienst oder commissionen zu gebrauchen wüsten, dasz sie alsdan ihre L. auch under ihre trewe diener einen rechnen und halten wolten, welche ihre L. erbütig, erkennten sich auch schuldich dasjenige mit allem fleisz zu præstiren und nachzusetzen mit Gottes hülff, was in ihrer L. verstandt und vermügen were. Dan ihre L. ja für billich und christlich hielten dasz die landen, welche mit Gottes hülff wider aller menschen zuversicht dem feindt und Spanische tyrannei sulchen groszen widerstandt biszher gedaen und noch teglichs thun, auch so vielfältige gefahr und grosze noth bis anhero, Gott zu ehren und dem vatterlandt zum besten, ausgestanden haben und noch, dasz alle Christen ihnen, so vil in ihrem vermögen immer were, die hülfliche handt biethen, sie trösten und in ihrem wolhergebrachtem gewünschten werck stercken soltten.

Ob nhun wol ihre L. ihr unvermögen und geringe dienst selbst erkennen, auch, Gott lob, die landen in sehr guten prosperiteit und wolstandt itziger zeit seint, darfür

sie Gott dem Herrn zu dancken habe, so zwingt doch i. L. viler guthertziger leuth bedencken und gedancken, welch ihnen der gantzen Christenheit und den semptlichen bedrängten Stenden, so wol in Frankreich, Engellandt, als disen landen wolfahrt zum höchsten gern angelegen wollen laszen sein, wie auch i. L. selbst wolmeinende affection und hiebevorn von weilandt dem herrn Printzen seliger [uns] gethanes wünschen und vermahnung, darzu dan ihre L. entlich bei sich resolvirt, wiewol sie sich vil zu gering, wie obgemelt, darzu erkennen, deroselben herrn Vatters guthertzige und christliche wolmeinende gedancken den herrn in etwas, sofern es ihre gutte gelegenheit ist undt jemandts vertrauwes darzu verordnen würden, wolten sich ihre L. gern vertrewliche communication deszwegen zulaszen und s. L. will und meinung, so viel müglich, entdecken und offenbaren laszen, domit die Herrn guten rath und hülffliche handt, so wol den jetzigen bedrängten in Deutschlandt und im Reich desto beszer mittheilen und biethen können, in betrachtung da die landen ein solch herlich gliedt in Deutschlandt, wie wol zu besorgen und hernacher erklertt werden solle, verliehen solten, dasz es den Landten nicht zu geringem *prejudicio* und groszen nachtheil, abbruch und schwechung nachmal gereichen mochte, alsz auch dasz sie den vielfältigen geschwinden practiken des feindts, welche nicht allein im Reich, sondern auch hin und wider practisiert worden und noch teglichs wirdt, desto beszer bei zeit in acht zu nehmen haben und dargegen, so viel müglich, den Landen und der gantzen Christenheit zum besten contraminieren könnten.

[1] (Den anfang machen von den vier wünschen des Herrn Printzen.

Item vom *Collegio* und jahrbestallung.

No. dasz die sache als vorgebracht würde, dasz man der Staten und Graff Moritzen hülf und rath nicht allein

[1] *Les lignes que nous plaçons en parenthèse sont évidemment une note intercalée dans le texte.*

zu befürderung des Reichs, sondern auch ihrer eigener und gemeinen sachen.)

Es liesz sich mein her Vatter bedüncken dasz Gott der Herr in einer kurtzer zeit den Landen nicht allein in ihren Provintzien groszen segen und *victoria* gegen ihre feinde und wiedersacher verliehen habe, sondern das auch der Almechtige, wider aller menschen gedancken, seither absterben des Herrn Printzen seliger, ihrem feinde dem Köning zu Hispanien hin und widder in etzlichen underschiedtlichen köningreichen grosze diffidentz, uneinigkeit und feindtschafft erreget und erwecket haben, und wiszen sich ihre L. guter massen zu erinnern dasz der her Printz seliger diese 5 stück den Landen und betrübten zum besten oftmals von Gott dem Almechtigen gewünschet und gegönnet habe:

1. Erstlich, dasz die Niederlanden, welche anfenglich des kriegs wenig erfahren wahren, mochten in die wehr und wapen gebracht werden.

2. Dasz sich die Köningin aus Engellandt der Landen annehmen und feindt gegen Spanien erkleren möchte.

3. *Item*, das Spangien und Frankreich in diffidentz gegen einander mögen gebracht werden.

4. *Item*, dasz das Reich mit in die Nidderländische sach möchte gebracht und dohin bewegt werden dasz sie sich dieser landt und der algemeiner sachen, sinthemal daszelbig das Reich nit wenig mit betreffen thut, auch wolte annemen.

5. Verfassung im Reich und *collegium*.

Den ersten puncten betreffendt haben i. G. erlebet und sich zum höchsten darüber erfrewet.

Die andere zween nachfolgende püncte aber hat Gott der Her, wie den herrn bewust, nach absterben s. G., allererst seinen bedrängten zum besten in 's werck gerichtet, wie sulchs menniglich bewust und bekandt ist.

Dan, Gott lob, die Köningin aus Engellandt sich rundt gegen den Koninck aus Spanien feindt erclert, und seit obgemelter zeit, vor und nach mit der that, viel abbruch

und verdriesz gethan und noch teglichs thun, und hat also Gott der Almechtige disz lang gehoffte und gebawete werck auch geschehen laszen und also gnediglich verhenget.

Das dritte, dasz nemlich Spangien und Frankreich in diffidentz gegen einander gerathen möchte, solchs hat Gott der Herr nicht allein sulchs [ge]geben, sondern dasz vilmehr ist und darfür man Gott dem Herrn nicht gnochsam dancken kan, auch kein mensch ihme hette in sinn nehmen dürffen dasz ein solchs geschehen solte, so hat Gott der Her einen sulchen König, wie menniglichen bewust, in Franckreich erwecket, der nicht allein Spangien zuwieder, sondern auch ein bekenner der warheit und der allen Christen wol gewogen ist und dieselbe nach euszerstem seinem vermögen mit leib, gut und blut, gegen den Bapst, Spanien, und derselben gantzen anhangk zu verthedigen und zu verfechten geneigt ist.

Den vierten puncten betreffendt, wie das Reich zu disser landten und gemeiner sachen zu brengen were, dweil aber daszelbig bisz dahero nicht ohn groszen nachtheil und schaden der landen in's werck gerichtet worden, alsz hielten ihre L. nochmals für eine hohe notturfft dasz dahin gearbeitet würde, domit ein sulches effectuirt werden möchte, und seyen deszwegen des herrn Printzen seliger, wie auch i. L. gedancken jederzeit gewesen, das solch gewünscht werck anzustellen und in schwang zu bringen nichts dienlichers were dan dasz, erstlich, im Deutschlandt eben so wol ein *collegium*, als auch in den Niderlanden, Franckreich und Engellandt angestellt würde, darinnen fürnehme leut und die der Landen fürfallende sachen, sollicitiren und ihme angelegen und recommandirt sein lieszen.

Zum anderen, dasz die Landen ihnen von guten leuthen einen anhang und rücken in Deutschlandt und im Reich machten, mit järlicher underhaltung etzliches kriegsvolcks zu rosz und fuesz, welche nicht allein dem feindt abgespannet, sondern die Landen ein sulch volck, wofern

deszwegen gute ordnung geschehen würdt, in der eyl und geheim jederzeit bekommen künten.

Do nun den Herrn gefellig deszwegen sich in communication einzulaszen, sol den Herrn, sovil unser verstandt und wiszenheit ist, deszwegen bericht geschehen, mit freundtlichem begehren dasz die Herrn es nun dohin verstehen dasz es aus guter affection und getrewern hertzen geschehe; sunderlich aber dasz die Herrn ihren guten rath hierin wolten mittheilen, damit so vil müglich allen gefehrlichen vurstehenden und künfftigen practiken, darvon uf begehren, soviel wir berichtet sein, den Herrn sol entdecket werden, welches nicht allein die Nidderlandt, sonder die gantze Christenheit betrifft, möge bei zeitten mit gutem christlichen rath vorbauwet und mit Gottes hülff verhindert und ufgehalten werden. In sonderlicher betrachtung dasz der Herr Printz seliger, neben vielen andern umbstenden, jeder zeit dafür gehalten und noch, dasz billich ein gemein werck darvon zu machen, und ein religionsverwandt des anderen sich billich anzunehmen hette und hierin des Babsts und des gegentheils exempel gefolgt wurde, welche einerley *scopum* haben und mit rath und that zusamen setzen und sich vor ein *corpus* haltten, und keines wegs von ein ander trennen lassen, als dasz ein jeder vor sich selbst sorgen und halten wolle.

LETTRE CXXV.

Le Duc de Montpensier au Comte Maurice de Nassau. Relative au mariage de la Comtesse Elisabeth avec le Duc de Bouillon.

Monsieur, Ayant sceu de Monsieur de Bouillon mon cousin, le désir qu'il a d'estre favorisé de vostre alliance et continuer le contentement qu'il luy a pleu recevoir de la mienne par le mariage de Mademoiselle Elisabet, vostre soeur, ma cousine; je n'ay voulu faillir de rendre ce respect à l'honneur qu'elle a de vous estre si proche,

d'en defférer la résolution à vostre avis, comme y ayant le principal intérest et auquel elle aportera toujours l'obéyssance qu'elle doit. Ne voulant toutesfois, Monsieur, obmettre à vous représenter combien la personne d'un tel Seigneur nous doit estre chère et que son mérite est, ce me semble, préférable au plus grand Prince du monde, outre que sa maison est tellement recommandée en la France qu'elle y est mise et estimée entre les plus grandes. Vous avez tant de cognoissance de sa qualité et valeur, que je penserois offenser vostre bon jugement si je m'essayois de vous en augmenter la bonne opinion. Je vous supplie donc très-humblement, Monsieur, après toutes ces considérations qui, je m'assure, seront bien receues de vous, d'avoir agréable la perfection de ce mariage, duquel, comme plus proche parent du costé maternel, j'apporte tout le consentement que je puis, croyant aussy que, s'il vous plaist d'y apporter le vostre, celuy de ma dicte cousine vostre soeur s'y conformera avec contentement, pour recognoistre assés le bonheur quelle peut recevoir en la compagnye d'un si digne et galant Seigneur, que je n'ayme certes moins qu'un propre frère, et le tenant en cette qualité, j'estimeré aussy pour le plus grand bien qu'il me puisse arriver qu'avec vostre permission il s'unisse avec ce que j'ayme autant qu'une propre soeur, dont je luy rendré tous les signalés effects qu'il me sera possible en cette occasion. Excusez je vous supplie, Monsieur, mon importunité et croyez, s'il vous plaist, que je désire en toutes choses vous tesmoigner que vous êtes non seulement un des Princes (car le nombre en est trop petit) mais unes des personnes du monde à qui je veux rendre autant de services et estre estimé de vous, Monsieur, pour

vostre bien humble allyé et serviteur,

HENRY DE BOURBON.

à Paris ce 5e octobre 1594.

A Monsieur Monsieur le Prince
Maurice de Nassau.

* LETTRE CXXVI.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Jean de Nassau. Bonnes dispositions du Comte Maurice.

—

Wolgeborner freundtlicher lieber Herr Vatter, E. L. schreiben und wolgemeinten gutten discours von anstellung beszerer so particularer als generaler correspondentz hab ich wol entfangen, und muesz nit allein E. L. fleisz und treuwe sorgfältigkheit und das sie, ungeachtet der groszen menge irer private gescheften und bekhümmernissen, dieser länden und des christlichen gemeinen wercks wolfart und gedeijen sich anliggen und zu hertzen gehen laszen, zum hoichsten rhuemen, sondern auch beklagen das solcher E. G. löblicher eiffer an dieser seiten nit secondiert, noch demselben mit gleichen ernst bejegent wirt. Nicht desto weniger khan ich gleichwoll nit unterlaszen E. L. diese gedancken zu benemen, als ob dieselbe bei dem hoichgeboren herrn Moritzen Printzen zu Uranien in dem vertrauwen nit mehr stünden als E. L. bei dem hern vatter, lobseliger gedechtnus, gestanden haben; dan ich aus teglicher conversation, gesprechen, ja allen seiner Exc. worten und wercken, das widerspill überflüszig spüre; das nemlich dieselbe E. L. und unserm gantzen hausz ein sunderlich gutt-, hertz- und grüntliche affection zutragen, und nicht laszen sollen dieselbe mit der that zu erweisen, so offt die gelegenheit und oportuniteit sich zutregt; das aber sein Exc. an E. L. oder andere Herrn darauszen in Theutschlandt nicht so offt schreiben und sich gutter correspondentsz befleiszen, ist mit nichten einiger alienation zuzumeszen, sondern allein der jugendt, deren mehr die kriegsgeschäffte und anschlage als andere politische *consilia* und discourzen so gemeinlich mit den jaren zunemen, immerdaer in den gedancken stecken; über das thuet auch die veränderung in der regierung viel dazu, und benimt seiner Exc., wie auch mir und andern, die gelegenheit correspondentzs in ge-

meinen sachen zu halten; dan, solang s. Exc. Herr vatter gelebt, was derselbig in allen politischen und kriegssachen das haubt daran und dadurch alle fürneme wichtige sachen werden geaddresziert, getriben, befürdert und verrichtet; dieweil aber Gott der Herr die provincien je lenger je mehr gesegnet, das sie numehr in zimliche bestendige ordnung khommen, wirt hoichgemelten herrn Moritzen ein grosz theil seines Hern vatters sorge durch die Herrn Staten abgenommen, welche alle correspondenci mit benachbarten potentaten und herschafften selbst zu handen nemen, also das sein Exc. desto unbekhümmerter uf kriegsanschläge gegen dem feindt practisieren khan. Was nun gedachter Hern Staten generale correspondentz belangt, halten sie ire agenten in Franckreich, Engellandt, Schotlandt; im Reich haben sie biszdaher, welches ich offtermaels beklagt, keinen gehabt, jedoch unlängst auch einen angestelt und sol dadurch, meines verhoffens, anlasz und gelegenheit gegeben werden das beides die personen und sachen je naher und naher werden zusammen khommen. Hierausz haben E. L. freundtlich abzunemen und mich entschuldigt zu halten das ich für meine person weinig materi hab mit schreiben, advertencien, remonstrieren und dergleichen sonderlichen vortheil zu thuen; dan wanneer ich nit eben in dem Hage bei der regierung, sondern in meinen gubernament oder zu felde bin, sihe ich biszweilen in zweien oder dreien monaten kheine schreiben ausz Franckreich oder Engellandt, und wan ich gleich bei den Hern Staten und regierung khomme, bevinde ich mit der that das sie selbst nicht so viel oder offtermalige schreiben aus Franckreich und Engellandt, noch volkhommenen bericht der sachen daselbst bekhommen, als man an vrembden örtern wohl meinen solte; ja, wannehr ich meine gedancken rondt herausz sagen solle, so muesz ich bekhennen das entweder zwischen Franckreich, Engellandt und diesen länden kheine generale correspondentz gehalten wirdt, oder ich verstehe und fasze es nit recht was E. L. meinung sei mit sol-

cher algemeinen und generalen correspondentz. Ich sehe woll das sie zusammen in bundtnüs stehen, die potentaten ire gesandten hier, hinwiederumb die Staten die ire des orts underhalten, aber alle ire werbungen und verrichtungen seindt[1] stückwergk, und haben nit allesambt durchaus einen gemeinen *scopum*, darnach alle rhatschlege und handlungen mit gemeinen zuthun gerichtet werden, fürsehen, sondern ein jeder sucht darneben etwas speciale, welches er ja jeden andern, biszweilen auch seinen eigenen gesandten, nit offenbaret; welches ich nicht rüme, sondern beclagensweis in vertrauen rede, und es will, meines bedünckens, in der welt schwerlich anders zugehen. Wie dunckel und zweiffelhaftig es nu sei, offtermals bericht und wolgegründte discoursen von dem gemeinen zustandt der sachen überzuschicken, geb E. L. freundtlich zu bedencken, sintemal viel dings verborgen bleibt, und wan es mir gleich fhürkhomt, ist es also geschaffen, das es durch vertrauwte rhäte und diener (dazu ich selten gelegenheit hab) mündlich will gecommuniciert und kheineswegs geschriben sein; und bitte nochmals dienstlich E. L. wollen mich, in betrachtung der oberzelten umbstende und geschaffenheit aller sachen, freundtlich entschuldigt halten. Was des feindts practicquen und gesuchte intelligentz im Münsterischen und Clevischen lande betrifft, hat man dieser ort viel warnungen; durch was mittel die Hernn Staten denselben ettlichermaszen fürbawen, wirt Stöver E. L. berichten khönnen; Godt wolle den patrioten und religionsverwandten daselbst etwas mehr hertz geben, damit sie auch selbst zu ihrer rettung ettwas thuen.

Von neuwe zeittungen kan E. L. ich weinig mittheilen, dieweil in dreien monaten nach eroberung der stadt Groningen nichts schreibwürdiges sich zugetragen, und als diese nechste tage hoichgemelter Graeff Moritzs anhero uf die frontieren khommen, und das kriegsvolck uf den rendevous bei Doesborch bescheiden, in hoffnung die

[1] *Les sept lignes qui suivent jusqu'à* und es will *sont en chiffre.*

Graffschafft Sutphen und Overyszel vollendts des feindts zu entledigen, khomt eben der Frantzösischer Ambaszadeur, und gemahnet die Hern Staten irer für drei monaten gethaner zusage: das sie uf irer Ma[t] gesinnen 28 fenlin knecht und 5 fanen reuter nach Franckreich schicken wollen, und ist resolviert das sie in khurtzen tagen dahin marchieren sollen. Meine brueder Graeff Philips ist verordnett solch kriegsvolck zu füren, und Graeff Ludwig Gunther reist mit dahin, deszen L. ich mit ehrlicher kleidung und ettwas zehrung versehen, soviel mein gelegenheit leiden können. Godt wolle ire L. L. und alle das kriegsvolck begleiten und alle prosperiteit und glück uf diesen zugk verleihen. *Datum* Arnem, den 7[ten] *Octobris* A° 1594.

[1] E. L. untertheniger gehorsamer sohn,

WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAW.

* LETTRE CXXVII.

Le Comte Maurice au Comte Guillaume-Louis de Nassau. Nouvelles.

Monsieur mon frère. Au mesme instant que j'estois résolu de partir de la Haye, venoient lettres du Roy de France à messieurs les Estats-généraulx et à moi, par lesquelles sa Ma[té] demandoit les gens de guerre que les susdit S[rs] Estats luy avoient promis, et non obstant que la résolution estoit prinse d'assiéger Grol, à quelle fin j'avois desjà mandé les gens de guerre à ce destinés, si est-il que les susdit S[rs] Estats ont trouvé bon d'envoyer à sa dite Ma[té] le dit secours promis; ce qui a fait arrester à ceulx du Conseil d'estat et à moy le dit assiègement et pour ce que sommes icy pour en résouldre, ce que se pourra faire avec la reste des gens qui nous demeure, je vous prie de me venir trouver icy aussytost que vous serez arrivé avec voz troupes à Swol, affin que

[1] E. L. — sohn. *Autographe.*

par ensemble nous puissions adviser et prendre telle résolution comme se trouvera le plus expédient pour le service du pays. Et me remettant sur ce à nostre entrevue, je prie Dieu vous maintenir, Monsieur mon frère, en sa saincte protection.

d'Arnem, au soir, 9 d'octobre 1594.

[1] Vostre bien humble frère à vous faire service,

MAURICE DE NASSAU.

A Monsieur, Mr. le Comte Guillaume de Nassau, Gouverneur de Frise, Groeningen etc., mon bien bon frère.

† LETTRE CXXVIII.

Le Comte Jean de Nassau à Stöver. Machinations du Pape, de l'Espagne, et de la Ligue.

Unsern günstigen grusz und geneigten willen zuvor, strenger, edler und ehrnvester lieber besonder .... Dasz der von Hardeck, vermög eines schreibens, wie auch unsers gn. Hern uns mitgetheilter zeittungen, der verlust der statt Raab zugemeszen und ihme so schmehlich und übel geredt wirdt, solches vernehmen wir sehr ungern, und ist uns leid das einem Teutschen und sonderlich einer adel- und gräfflicher persohn solche unthaten also sollen nachgesagt werden; dieweil aber gleichwolh in der weltt nichts gebreuchlichers dan neue dienst- und wolthatten mit undanck zu belohnen, und wir ihnen deszfalls von anderen ehrliebenden leuthen zu mehrmals entschuldigen gehöret, so wollen wir, umb dieser und umb vieler anderer umbstende mehr willen, ein bessers verhoffen, aber doch ihnen hiemith, bisz wir der sachen andern grundt haben, nicht entschuldigen, viel weniger aber ein solche unthatt vertheidigen oder billichen.

Wolte Gott diejenigen so über den von Hardeck sindt,

[1] Vostre — service. *Autographe.*

hetten sich diese sach so wolh uff den reichstag als auch in Ungern und anderswo ernstlichen zu hertzen gehen und ahngelegen sein lassen, auch ohren, augen und hertzen ettwas besser uffgethan, oder thetten dasselbig nochmalsz, und nehmen die vielfältige wahrnungen, auch gute zeith und gelegenheiten so ihnen Gott für die augen stellt und gibt, ettwas mehr und dermassen in acht damit das schedlich und hoch gefährlich feuer, welches nit allein in Ungern und andern enden mehr ausserhalb, sondern auch leider innerhalb des Reichs, ahngelegt ist und ahnbrennen thut, nit ferners die überhandt gewinne; dan, obwol der Türck ein grausamer tyran und feindt der christenheit ist, so hat doch die Christenheith und bevorab unser geliebtes vatterlandt, das Römisch Reich, sich vielmehr für den Babst, dessen *Ligua*, ahnhang und derselben haubt dem König ausz Hiszpanien, und wie solches all diejenigen so da die itzt vorstehende zeith, leuffte und geschwinde practicquen, welche leider den Evangelischen Chur-, fürsten und stenden sehr wenig bekandt sindt, recht wisze, ahnsehen und bedencken, in keinen abreden sein können, vielmehr zu besorgen und zu förchten, dan für dem Türcken und allen ungläubigen völcken; derhalben dann wol zu wünschen wehre das, vermöge viel hochg. unsers gn. Herrn Landtgrave Ludwigs in deme an uns gethanen schreiben beschehener christlicher vermahnung, man in zeiten uffwachen, und uff die wege gedencken wolte, wie nicht allein diesem bluthundt dem Türcken, sondern auch dem Babst, welchen D. Luther seliger in seinem christlichen gesang: „Erhalt uns, Herr, bei deinem wort" vor, und den Türcken nachsetzt, mit verleihung Götlicher hülffe, möge widerstanden, und viel jamer und ehlendt und blutvergieszen, ja die verherung der ganzen Teutschen nation, sambt andern christlichen königreichen und länden, vermitten und vorkommen werden, und obwohl wir für unsere persohn bekennen müszen das es über unsern verstandt und thun ist von diesen und dergleichen schweren und hochwichtigen sachen

zu judiciren, so wolten doch, hochernenten unsern gn. Hern Landtgraffen zu ehren und sondern dienstlichen gefallen und gehorsamb, uff dero beschehenes begehren wir gern dasjenig so wir von diesen sachen nuhn die nechste jahr hero von christ- und vatterlandtsliebhabende leuthen gehört und vernommen, ahnstatt unsere schlechten und geringfugigen gedancken, communiciren und zukommen laszen. Weil aber ein solches sich nicht wohl uff's papier bringen, noch auch in ahnsehung deren wichtigkeitt in einer kurtz verfaszen lest, und solchs umb soviel da weniger dieweil wir ein böser scribent sindt und auch sonsten darneben mit tüglichen scribenten gahr nicht versehen seindt, als bitten wir Ihr wollet uns diszfalls bey ihren G. zum besten entschuldigen, aber nichts destoweniger, sonsten so offt es die gelegenheit geben mag, bei derselb fleissig ahnhalten und solicitiren das nicht allein dahin getrachtet werde wie viel geld und volck in das landt zu Ungern geschickt werde, sondern auch wie mit guter vorsichtigkeit und zeittigen raht, als ohne welchem sonsten, nechst Gott, nichts auszurichten ist, dieselben nützlichen und wolh mögen ahngewendet werden; *item*, das man auch dahin in zeitten sehen und bedencken wolle das wir unsern beträngten nachbarn dergestalt und also die hülffliche handt bieten, damit und uff das man unser vatterlandt auch nicht so gahr erschöpffe und entblösze, sondern sich vielmehr dermaszen in gutem vorrath, auch notwendiger verfassung und sonderlich aber mit guten rath, einen tüglichen haubt und geschickten bevelchsleuthen und kriegsverstendigen in bereitschafft halte; uf das, wen der Bapst, Spanien und die Ligua, welche dan itzo in ihren gefehrlichen blutdürstigen practicquen und ahnschlegen, und bevorab das Reich, mercklich zu schmelern und zu schwechen, viel und mancherlei schein, vortheil und gelegenheit haben, und ausz diesen Türckenkrieg und handel, welchen sie zu dem ende durch ihre Jesuiter und sonsten wunderbarlich ersponnen und zu wegen bracht, under den praetext des [leuthen] rechts

und anderer executionen, uhrsach bekommen dieselbe desto eher und recht in's werck zu richten, im Reich etwas gefehrlichs und thättlichs solten bei wehrenden oder geendtem Türckenkrieg fürzunehmen, attentiren und understehen, man denselben auch der gebühr begegnen, und unser geliebtes Vatterlandt und derselben stende für spaltung und trennung in gutem vertrauen, ruhe und frieden, bei seinen wohl herbrachten löblichen freiheitten, gerechtigkeiten, gliedern und ahnsehenlichen herrlichen landen und leuthen, deren dan etzliche und nit wenige ahnsehenliche Chur- und Fürstenthumb, wie dasselbige im nothfall darzuthun uff'm sprungk stehen, vermittelst Göttlicher genaden, mögen erhalten und also, sonderlich aber von unserer posteritet, doch ezliche dapffere heroische gemütter und patriotten, fürnemblich aber under den hohen stendten, mögen gespüret, gefunden und erkandt, auch das fürstliche hausz Hessen bei dem wolherbrachten und durch weilandt Landtgrave Philipsen zu Hessen den eltern, deszen f. G. sich dan nicht irren laszen, obschon nicht alle köpff in einen hut zu bringen, und deren so sich des gemeinen bestens ahngenommen sehr wenig gewesen, nit wenig vermehrten lob, ruhm und ahnsehen, von wegen der sonderbahren wolhmeinenden sorgfeltigkeith, affection und lieb, auch viel und manigfaltig erwiesener trew, mann- und dapfferkeith in sachen so das vatterlandt und deszen beträngten gliedern ahngelangt und betroffen, desto mehr bleiben und andern löblichen Chur- und Fürsten damith zur nachvolge ursach und ein gut exempel geben werden. Hiermit thut ihr ein gut werck, und wollen auch hiemith Euch, deme wir mit sondern günsten in allem guten wolgewogen, in schutz und schirmb des Allerhöchsten bevohlen haben. *Datum* Dillenbergk, den 14 Octobris A° 94.

JOHANN.

Ahn Arndolff Wilhelm Stovern zu Holzhausen, haubtmann zu Gieszen.

Le $^{16}/_{26}$ octobre Holtz écrit de Cologne au Comte Jean de Nassau: ".... Woll Gott das alle Christliche Fürsten und Potentaten den eyfer damit E. G. von Gott begabet, hetten; esz soll viel irthumbs und zweyspalts in der religion vermitten bleiben, die nuhne von dag zu dag zunehmen und wachsen; drumb Gott der Almechtige ausz gerechtem urtheill, unser sünden halber, den Türgk auff den halsz schicket unsz zu demütigen; aber wir bleiben in dem alten sauerdeigh stecken, verharren in unszer boszheit, erkhennen nicht die wolverdiente straff unserer sünden, verhardten unser hertzen gegen Gott, widerstreben seinen gepotten, darnach folgen die plagen."

LETTRE CXXIX.

Le Comte Ernest Casimir au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Monsieur et très affectionné Père, si je n'ay eu jusques à présent la hardiesse à vous démonstrer, comme mon devoir est, l'affection que j'ay à vous rendre très-humble service, j'en accuse la crainte qui me retenoit de vous escrire, sçaschant bien que vous estes occupé en très-grands et très-dignes affaires. Touschant donc mon particulier, je ne doubte que soyez assez adverti par mon frère Jean, à qui par deux fois j'ay addressé mes lettres concernentes mon département vers son Excellence, ce que mon frère a trouvé bon, pensant qu'il y-a plus à voir et apprendre auprès de son Excellence qu'aultre part; principalement aussi pour l'estude de l'arithmétique et géométrie, à quoy il s'est du tout adonné. Quand aux nouvelles, entendons seurement que les députeux [1] des mutuneux [2] de Sichem sont arrivez de la Haye, qui désirent alliance avec les Estats pour pouvoir plus seurement faire la guerre au Roy d'Espagne, duquel ils sont indignement traistés. Ils sont en nombre des 3000 hommes, à sçavoir 1000 chevaux et 2000 à pieds, et espèrent se

[1] députés. [2] mutins.

pouvoir maintenir contre les forces de l'Archeduc, lequel désjà a envoyé des trouppes pour les assiéger, et est intentionné de les battre avec douze pièces; toutesfois les mutuneux ne se donnent pas de paine, et espèrent tellement mesner la guerre offencive et défencive qu'ils maintiendront leur estat et gaigneront de l'accroissement. De France on nous rapporte que l'entreprinse laquelle le Duc de Longeville avoit sur Sainct-Omair est failli, ayant foncé deux portes, mais la grille tombant luy empescha son dessain. En Bretaigne la forteresse sur la rivière de [Bresse] est gaigné par le Maréchal d'Aumont, ayant taillé en pièce tous les Espagnols qui furent dedans; les aultres qui estoyent encores à l'entour s'ans sont fuys vers Blauet. Journellement on attend nouvelles plus particulières, par faulte desquelles le subject me défault d'escrire plus emplement, et pour tant ce sera l'endroit où m'estant très-humblement recommandé à voz bonnes grâces, prierai Dieu de maintenir Monsieur mon père en sa saincte protection. Donné à Grüningen, le 4 de décembre l'an 1594.

Vostre très-humble et très-obéissant fils,

ERNEST CASIMIR, CONTE DE NASSAW.

A Monsieur mon père, Monsieur le
Conte Jean de Nassaw.

† LETTRE CXXX.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Maurice de Nassau. Etudes militaires.

Monseigneur, j'espère que v. E. aura receu *Leonem Imperatorem* par un de ses hellebardiers, duquel je faict grand estime, comme de celuy qui a recoeuilli hors des anciens Romains ce que à nostre temps moderne est assez suffisant et nécessaire pour exercer les soldats, former des batallions et renger des batailles; de façon qu'il me

semble qu'ayant esgard sur les armes propres à nos guerres présentes tant offensives que défensives, on doibt simplement suivre l'ordre et distribution des régiments et compaignies et l'exercice des soldats et la forme de renger une armée en bataille; comme v. E. verra *in capite de divisione exercitus et exercitatione ejusdem et fol.* 144 *de variis aciebus instruendis.* Car combien que je confesse que l'ordre des Romains a esté invincible de leur temps, si est-ce que eux mêmes sont esté contraincts de renforcer leurs bataillons contre le pesanteur de la cavaillerie, comme aussi depuis l'expérience a démonstré évidemment estre nécessaire, comme la rayson le recommande encores. Et je confesse bien qu'à l'exemple des Romains, l'ordre que v. E. m'a monstré à Ahrnem, est le meilleur et invincible; toutesfois a ceste cautele que les troupes et *altitudo aciei* soit bastant contre la furie de cavaillerie. Bien entendu que j'approuve entièrement un tel façon de renger une armée en bataille aux grands armées Royales, comme les Romains avoyent; mais aux petites armées de quatre à six mille hommes, j'estime que et la rayson veult et la nécessité contraindra d'imiter l'exemple de *Leo Imperator*, lequel livret je tiens pour une vraye instruction d'un capitain général, pour se pouvoir souventefois ramentevoir de son office. V. E. m'a faict dire par Regimorter de désirer les mots Allemans lesquels j'usoy en l'exercice de mes soldats, lesquels sont:

Assiste ad arma { stae gereedt / past op 't gewheer.

[1] .... Dit syn ongeveer alle *precepta* die Aelianus gebruyckt..... Hetwelcke ick bidde dat u E. my ten besten gelieve te holden, ende so u E. oirsaeck ende occasie mogen velicht becomen om daarover te lachen, dat doch sulx *inter parietem* ende *amicos* geschiede.... Z. Exc. recommandere ick mynen broeder, die ick hoope dat hy sich tot denselvigen dienst trouwelyck sal bruycken. Ick bidde u E. bevele hem dat hy nit versuyme

[1] *Ici suit une série de locutions latines traduites en Hollandois.*

die Geometrie te leren. *Datum* Groning. den 8 Decemb. 1594.

Le 21 avril le Comte Guillaume-Louis de Nassau écrit de Leeuwarde à son père: "…. Hier in der nachbarschaft gehet zwischen der stat Emde und ihren Hern ein schedlich feuwer uf. Die statt hatt die alten durch iren Hern angesetzten rhat abgeschaft, selbst andere erwehlt, bürgerfenlein und haubtleut ufgericht, das schlos abgeschantzt; dagegen sterckt sich der Herr teglich mehr und mehr mit kriegsvolck. Gott wolle die augen öffnen das dieser lände exempel betrachtet, und verhuetet werde das nit Spanien sich darin menge."

LETTRE CXXXI.

Von Bucholtz au Comte Jean de Nassau. Prise du château de Huy.

Wolgeporner Graff, gnediger Her…… Dahe ihre Churf. G. von der müheseliger in der wiederwertiger winterzeyt, dem gemeinen vatterlandt Teutscher nation undt gantzer Christenheyt zum besten, uff sich genommene reysz letst verschienen donnersdag den 2 dieses *stylo novo* glücklich wiederumb hie angelangt, hatt sich folgensz die nacht zwischen den sambstag undt sontag zugedragen dasz 33 soldaten ausz befelch deszen von Heroguier Guvernator zu Breda dasz schlosz zu Hoy ausz der stadt durch eyne fenster bestiegen und, weyll esz uff eynen hohen undt gehen velsen gelegen, auch nur ahn eynen gahr engen ort dahe zuzukommen, eyngehalten; bisz folgends montag obgemelter von Heroguier mit dem entsatz zu rosz undt zu fusz auch ankhommen, undt die stadt durch ergebung auch erobert; den dijnstag nacher schicke ihre Curhrf. G. [1] zum gemelte ort undt Guvernator, umb zu vernemen mit wasz fügen oder billigkeit ehr ihn eynsz neutral und reychszfürstendumb (dahe man ihme undt den seynen al-

[1] Ernest de Bavière, Evêque de Cologne et de Liège.

len eyn- und durchzuegen mit dern underthanen hoigste beswehrnusz, ihn ansehung alleyn dero neutralitet, jeder zeyt gestatet) sich deszen stedt undt vestung feyntlich anzumaszen understanden; druff die antwordt alleyn gewesen: der hauff so ehr bey sich hette kundt gnugsame andeutung geben dasz seyn werck nit ohn befelch angestelt undt verricht were worden. So vill aber nacher ausz die conversation undt verschieden gesprech weytersz zu vernemen gewesen, soll der anschlag woll nit alleyn ohn dern Staten befelch, sondern auch deroselbe wiszenschafft gemacht und vollenzogen seyn werden, ihre furstl. G. Graff Moritz aber, wie auch der Her Vicecomte de Thureines müchten dern sachen woll gutte bericht gehabt haben, und obwoll disz werck bey sich selbst dermaszen beschaffen dasz ihre Cuhrfürstl. G. sich deszen ahn aller örter zum hefftigsten zu beklagen, so ist doch dabeneben deroselbe zum hoigsten beswehrlich dasz dieselbe so offt- undt vilmahl von der Spanischer regierung für diese undt gleyche anschläge auch *in specie* gewarnet umb beschaffung dern Statischen eyn- undt durchzuegk, auffnemung undt auffenthaltung ihn allen steden, beharlich, auch schier mit bedrewung öffentlicher feyntschaff, angehalten, dasz gemelte schlosz undt stadt mitten ihn diesem ihren stifft zur durchstreuffung deszelben undt aller nachbar henden uff beyde seyten der Masen gelegen, dasz zu befürchten, dahe den Brabander oder Köningsche regierung immer müglich seyn wirdt, sey werden ihresz interesse obg. ört zu belegeren sich understehen wollen, oder aber, under scheyn ihren feyndt die proviandt abzuschneyden, disz gansze stifft durchstreuffen und verheeren lassen, ja auch woll uff schlöszer, stedt und vestungen ebenmeszig anschleg machen, undt nigst liebersz alsz diese gelegenheyt undt pretext ihresz gewaltz haben, darausz nigst andersz alsz eyne leydige zertrennung undt zerspaltung vom Reych diesesz Stiffts ierstlich, undt nacher mehr anderer stendt gleycher gestalt zu gewarten, so hetten hieneben ihre Churf. G. sich viel mehr getröstet dasz die Staten oder

dern raht ettwasz unbillichs gegen dieselbe fürzunehmen bedacht, dasz hoichg. ihre fürstl. G. sulchesz ihren vermögen nach abgewandet undt wegsz dahe zu gestifftet solle haben. Undt weyll dan hoigstg. ihre Cuhrf. G. obg. eynnemung undt eynhaltung dem gantzen Reych, so woll alsz sich selbst, zum hoigsten prejudicirlich undt beschwerlich erachtet, seyn dieselbe fürhabensz ierstagsz sulche unbefuegte invasion durch verschiedene schickung bey ihre Königliche Würden ihn Franckreich, so woll alsz die Staten der unierten provincien, wie gleichfalsz ahn die Kaysz. M^t^, alle Cuhrfürstl. desz Reychs, undt uff die anstehende tag ahn den Niederländischen creysz, langen, undt umb gepürliche restitution, reparation, hilff undt beystandt, anhalten zu laeszen; haben auch nit umbgehen können E. G. obangedeuter maszen zu schreyben, mit freundligen begeren dieselbe wollen hoigstg. ihre Cuhrf. G., deroselbe gnedigste vertrawen nach, mit raht undt tahtt so vill immer müglich, beyflichtig, undt zu wiederbrengung des gelittenen, auch verhüttung künfftiger schadensz, dasz beste fürwenden helffen .... *Datum* Lüttig, den 8 *febr.* A° 95, *stylo novo.*

E. G. dienstwilliger undt gehorsamer,

ARNHOLT VON BUCHHOLTZ.

Dem wolgeb. Graven und Hern, H^n^ Johan, Graven zu Nassaw .... meinen gnedigen Hern.

* LETTRE CXXXII.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Wolgeborner freundlicher lieber Her Vatter ..... Zu Brüssel ist etwas unlust im garnison; die Teutsche knecht ruffen umb gelt, und haben iren obersten, dem Freihern von Bernstein, gefangen, daruf der Graf von Fuentes

understanden zwei regiment Spanier hinein zu bringen und die Teutsche auszzutreiben, welche die bürger uf ir handt bekhommen und zusammen die Spanier ausgekhert. Gedachter von Fuentes ist jetzo mitt etlichen kriegsvolck nach der Französischen frontieren gezogen, und soll Chastelet nit weit von Camerich anfangen zu belegern, damit er die versorgung von Artois und Henegow abwenden möge. Der feindt ist diszmal an reuter und knechte so starck als er in vilen jaren nit gewesen, khöndte er nur seine hauffen zusammen fuegen. Ertzherzog Albert Cardinal von Osterreich soll ausz Spanien anhero khommen und das guvernament annemen, der Graf von Fuentes aber general Capiten zu feldt pleiben. An der anderer seite werden die provincie und statt uf einer newen fridshandlung vertröstet die gleichwol gantz kheinen grundt hat. Die Keij. Ma[t] hat auch an die Hern Staten alhier desfals geschrieben und die brieffe durch einen gräflichen Rhat überliffern lassen, welche die Hern Staten khürtzlich beantwort und sich uf die den Freihern von Reidt und zum allerletzten Ertzherzog Ernesti gesandten gegebene antwort referirt; nach welche zeit des feindts handlung sich gantz nicht gebeszert, noch friedlicher ansehen lassen, sondern zum höchsten durch ungebürliche *machinationes* verbittert und geërgert weren, baten derhalben das ihre Ma[t] die Fürsten und Stende des Reichs derentwegen nicht mehr bemuehen wolte. Man hat hier advertentien das der Bapst und andere fürneme heubter bei Spanien sehr gearbeitet zum frieden mit Franckreich, dazu die Spanier sich kheinessins wolten bewegen lassen, daraus leichtlich abzunemen das die obstination gegen diese lende ungleich gröszer sein und under dem deckmantel des friedens alhier etwas anders verborgen sein muesz. Mein bruder Graff Ludwig Günter ist beneben dem andern fueszvolck aus Franckreich zu schiff anhero khommen, und hat den befelch über ein fenlein knecht angenommen, welches in Gröningen garnison sol halten. Für s. L. person pleiben sie vor ein

eerst bei mir. Gott wolle s. L. gnad verleihen in diesen ersten und geringen befelch sich dermassen zu erzeigen damit sie baldt eines höhern würdig geacht werden. Hiemit thue E. L. ich, nechst erbiettung meiner gehorsamen und schuldigen dienste, dem göttlichen schutz und schirm freundlich befelen. *Datum* Hage, den 12[ten] *Augustij* 1595.

An seinen G. Herr Vatter.

LETTRE CXXXIII.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Wolgeborner freundtlicher lieber Her Vatter........ Und ist demnach des ufziehens für Groll verursacht worden, dieweil das leger nur 9 tag darfür hat gelegen, der feindt mit ungefehrlich 6000 zu fues und 1000 zu rosz über Rhein kommen und ausz der Twent und andere garnisonen so viel bei sich erbotten das er 1500 pferdt und 7000 zu fuesz in allen starck gewesen, und obwol der feindt uns gleich mit stärcke von fueszvolck, so ist er uns nochtans überlegen gewesen mit seiner reuterei, wir auch nothwendich umb desto besser die stadt zu beschlieszen, zwei lagers haben schlagen muessen, diewelche nit allein ahn inen selbst sehr grosz gewesen umb zu bewaren, dan das übrich *spacium* daswelche uf beithen seiten zwisschen unsern lägern dermaszen weitleufftig gewesen, das es nit allein in solcher eil und kurtzer zeit hat können nottürfftig begraben werden, dan auch mit solchen fuesvolck sehr beschwerlich hette khönnen zugleich berennet werden und mit den approchern und angreiffen der stadt vortzufharen, und insonderheit dieweil Groll weitt in das landt und von allen vortheilen und rivieren ist, der feindt leichtlich die vivres und proviandt hette affsneiden können; für al aber nachdem die General staten geenszins haben guttgefunden wegen Groll die gantze sachen in zweiffel oder einige

wage zu stellen, ist man ein tag zuvorn ufgezogen, ehe der feindt uns uf den hals hat sein khönnen, umb desto sicher und unverhendert unser geschütz, welches viel und schwer gewesen, abzubringen; est ist aber inmittels inwendig den 8 thagen das wir darfür still gelegen, groser fleis geschehen und, unangesehen das die stadt bei Keiser Carolen und hernacher mit kleine bolwercken und casamatten versehen und von den feindt für eine grosze festung derenthalben gehalten wirdt, hat man gleichwol den graben albereidt über die helffte beinahe mit der galeri gefüllet, und were sonder zweiffel in 6 tagen demselbig garnison so damals darin gelegen unmöglich gewesen länger zu halten. Der schaden so darfür von unser seitten gelitten ist nichts zu achten, dan allein die persohn des gutten Kemps schultiszen zu Gorckum, dessen verlus u. L. so wol als mir whe thuen würde. Dem gantzen handel were leichtlich fürgecommen gewesen, so man hette wollen zeitt und occasie wharnemen und S. Exc. neben andere guttherzigen rhat volgen, doch ist, Godt lob, nit mehr (wiewohl ich dasselbe für mich sehr gros achte) als zeit verloren. Der sachen sol gleichwol noch wol zu rhaten sein, und durch schaden pflegt man weiser zu werden. — S. Exc. mit dem leger ligt jegenwortich ein stondt reitens von Wesel, Mondragon aber recht gegen Brock über, und dieweil beide läger sich beschantzen und one das zu einem vesten ort und in ihrem vortheil ligen, ist biszhero anders nicht geschehen, und so einer oder der ander nit anders etwas wirdt fürnhemen, ist wol vermuethlich das beiderseits ein schwerdt das andere in der scheite wirdt halten.

In Franckreich stehen die sachen, Gott lob, in allen wol, auszgenommen das der Graff von Fuentes neuwlich Dorlans, ein stetgen uf den frontieren von Picquardien, inbekhommen durch sehr übelhaltens und uneinigkeit unter einander des garnisons so in dem stedtlein und castel aldar gelegen; dan der obgemelter Fuentes desto mehr mueth und anleitung bekhommen die belegerungh zu vol-

füren und mit ernst vortzufahren durch einig rencontre gegen die unsere, darin er, der feindt, das vortheil gehabt, welchs in der warheit verursacht ist geworden von unser seitten durch eitel verachtung unsers feindts, unser eigen presumptie und temeritet, dan die Frantzosen nit mehr als 1000 pferdt und 300 zu fues allein starck gewesen, ein engen wegk und berg-auff gegen den feindt gezogen, denselbigen unterstanden anzugreiffen, da er in voller schlachtordnung mit vielen geschütz und gutter ordnung darober gehalten und ihrer erwartet mit seinem gantzen leger, das zum wenigsten 2000 pferdt und 10,000 zu fues starck geachtet wirdt, allein das er 1500 soldaten, nach seinem eigen schreiben, in seinem leger und jegen die stadt gelaszet hat, worin der feindt sehr triumphiert und grosze streich in truck hat lassen auszgehen, doch mögen E. L. für sicher wissen das die schande mehr ist als der schade, dan man nit mehr misset als 40 pferde und über Monsr de Vilars, Admiral von Franckreich, drei oder 4 zum höchsten fürnheme edeleuth; gleichwohl ist hierdurch dem feindt der mueth sehr gewachsen, welchs verursacht das die General staten starck garnison uf des Könnichs begern nach Calais gesonden haben umb des feindts fürnemen jegen dieselbe stadt fürzukhommen, davon man geadverteert ist gewesen deer Fuentes vor Dorlans gezogen weer. Seine intercipierte brieff vermelten das er was hohes und groeszers als Dorlans wil für der handt nhemen. Man gisset under einige des feindts brieve drucken Camerich deutlich ausz; was hieran ist wirdt man baldt sehen; ob es ihm auch glücken sol, oder aber das der schade ihm alsnoch, einen neuwen und erst ankommenden kriegsman, lehren mues, wie man das glück gebrauchen sol, mach die zeitt ausweisen..... *Datum* Bislich, den 15 Augusti 1595.

S. G. Her Vatter *manu propria.*

† LETTRE CXXXIV.

Le Comte Guillaume-Louis aux Comtes Jean le Jeune et George de Nassau. Combat de Bislich; mort du Comte Philippe.

Wolgeborne freundliche liebe Bruedern. Den 22ten dieses des abens ist mein brueder Philips ausgeschickt worden ombtrent neuhn uhren, mit 600 auszgelesene reuther und den Capitainen, umb des feindts reutherwacht und fourage pferdt abzusneiten und niederzuliegen; daruf s. Exc. persöhnlich gistern den tagh frue mit die reste der cavaillerie und 4000 soldaten uf dem wegh sich begeben hatt, umb meinen Brueder an die Lip zu erwarten und seine passage zu freyen; dan recht für Wesel haben wir böse zeittung entfangen, und ist gebeurt das elff des feindts pferde, diewelche umb andere sachen doch auszgewesen seindt, von ungefehr in der morgenstundt den hoeffslach von den unsern im wiederkiern nach irem lager inne geworden, und alsobaldt die ihrige geadvertiert; daruff Mondragon alle seine reuther anstondt hatt laszen ufsitzen uud einige von des feindts vorderste vhanen mit den unserigen gestossen, von denwelchen ich verstehe das mehrentheils die officieren geplieben und zimlichen schaden gelitten haben. Mein brueder Philips ist fast mit einige 30 oder 40 pferde weit forn gewesen, umb selbst des feindts gelegenheit zu besichtigen, und darüber im ausgang von einem engen wegh von diversen so wol von hinder als forn gechargeert worden, dar mein bruder Philips alsobaldt schwerlich gewunt ist, das er vom pferde gekommen und nit wieder daruff hat kommen khennen, dieweil s. L. das reithen nit hat khönnen verdragen.... Und ist der schade vor es gemein gar gering, weil man gister abend nit mehr als bei die 50 pferde gemist hat, dan vor mich und vor uns andern in 't particulier ist er nit gering und desto gröszer, nachdem mein Bruder Philips uf der walstadt schwehr gewondt hat mueszen liggen pleiben, und gistern in unsers vettern Graff Harmen zu dem Berge behauszung binnen Berck gebracht ist; wie

auch insgleichen unser jonger Vetter von Solmsz noch schwerlicher, wie Graff Harmen schreibt, gewundt ist und gen Berck gefuert worden. Mein brueder Ernst ist von den zwehen der erst, doch, Gott lob, gantz unbeschädigt, gefangen worden; Ludwig ist ein wenig in's been gewondt, doch wol dar ab kommen, dan mein brueder Philips s. L. geschickt hatt umb die trouppen, mit welche er auch gechargeert, zu avanceren; anders, glaub ich, solte s. L. nit bässer gefahren sein als mein bruder Ernst und der von Solmsz, welche bei meinem bruder Philipsen geplieben. Gistern hab ich ein chyrurgien von dem Marckgrafen zu Baden gesprochen, welcher bei dem ersten verband meines bruedern Philipsen gewesen und darzu geholfen, sagt das die wundt sei fast wie die meine für Covorden, doch ungleich schwehrder, umbdas die kuegel in es dick des been gegangen und darin ist ligen plieben, und das s. L. sehr von den pulver gebrandt, dan die hosen welche vol baumwol gewesen und das wambois von [fuslein], durch das pulver, das mit speck gestopt, sehr gebrandt hat, doch sagt der balbierer das s. L. am leben kein noth sol habe. Graff Ernst von Solmsz schosz soldt durch den einem arm und leib gegangen sein und noch einer im ruggen und ein haw uf dem kopf, darvon ich, wie gesagt, auch bescheidt erwarten. III. LLL. semptlich und ein jeder besonder werden sehr von dem feindt gerhuemt, ires wolhaltens und gegenwehr halber so sie gethaen. Mondragon hatt mein bruder Philipsen sehr courtoislich angesprochen, gelobt seine manlicheit uud getrost seines trübseligen stants, neben das ehr seine LLL. sehr wol tractern thuet, in masen das man gegen ihm und unserm vettern Graff Harmz danckbar zu sein groszer ursach hatt.... Im lager zu Bislick, unter Wesel, den 24 Aug. 1595, *stilo veteri.*

EE. LL. getreuwer brueder,

WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAU.

Dem wolgeb. Johan dem jüngern und Georgen, Graven zu Naszau Catzenelnbogen, ... meine freundl. liebe Bruedern.

† LETTRE CXXXV.

Le Comte Guillaume Louis au Comte Jean de Nassau. Même sujet.

Wolgeborner freundtlicher lieber Herr Vatter .... Eben uf dieser stundt .... habe ich von meinem bruder Philipsen soldaten einer, so uf ihn gewartet, verstanden s. L. dise vergangene nacht zu eilf uhren in dem Herren gantz verständtlich gerüstet ist, und die gantze zeitt über, nachdem ehr so schwerlich gewundet, gantz heftig Gott seinen seligmacher undt heilandt *Christum Jesum* ahngeruffen hatt, so hab ich solche beschwärliche zeittung, undt die mir, weis Gott, mehr als zu nahe gehe, uf der stundt wider durch bringer dieses, zu wissen zu thun nödig geacht, der gentzlichen zuversicht das es E. L., als ein verständiger, mit gedult und bescheidenheitt werden tragen, dan wir elendige menschen alle gar den gangk der welt gehen müssen, und Gott der Almechtige den seinen alles zum besten schickt, ja der todt selbst der eingang ist zur ewigen freudt und vatterlich erbtheil des ewigen lebens. S. L. wirdt nicht weniger zum höchsten von dem feindt als seinen freunden gerhümet undt beklaget, dewelche den nhamen von Nassau mit ehren ints grab getragen hatt und ein perlin unter uns andern gewesen ist ..... *Datum* Biszling, den 24ⁿ Aug. *stilo veteri.*

E. L. untertheniger, gehorsamer sohn,

WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAU.

Dem wolgeb. Hern Johan, Graven zu Nassau, ... meinen freundtlichen lieben Hern Vatter.

Van Reidt écrit le 30 Août d'Amsterdam à Stöver: „Die betruebte zeitung von unsers gnedigen alten Hern sohne, wirdt leider numehr zu Dillenberg ankhommen sein. Ich zweifel nit sie wirdt den hern Vattern hart trücken und bekhümmern. Gottes willen aber mues geschehen und mit christlicher gedult getragen sein.

Alseit ist es noch etwas tröstlich dasz disz unglück kheiner ruchlosigheit noch temeritet, sondern allein Gottes verhencknus khan zugeschrieben werden, dan es ist Graff Philips mit ordentlichen befelch nach dem feindt geritten und hat seinem ampt und beruffung nach so ritterlich gestritten das beides freunde und feinde s. G. rhuemen mueszen, und hat jetzo alle sein leidt ausgestanden. Die gefangene aber beklage ich am allermeisten, welche noch lange zeit in unsicherheit stehen sollen was man mit inen anfangen wolle. Ich hoffe zu Gott Er wirt einig mittel verleihen das sie nicht *perpetuos carceres* leiden."

LETTRE CXXXVI.

Van Reidt à Stöver. Nouvelles.

Monsr Stöver..... Den 4 Octob. hat der Capitain zu Breda Haroguiere die stadt Lier mit verraschen ingenomen. Die bürger sambt den Spaniern im garnison wehrten sich tapfer vier stunde lang, ehe dan die unsere den marckt und gaszen inbekhommen, darüber in die 200 man zum beide seiten todt plieben; als aber endlich der feindt uf eine porte oder thor gewiechen, haben die unsere, vor groszem verlangen nach der beut, das thor ongestürmt gelaszen und in die heuser gefallen. Inmittelit ist aus Antorf und Mecheln entsatz khommen, und seindt die unsere über die beut halb geschlagen, halb wieder auszgetrieben, ohne das es den Capiteinen möglich gewesen ire soldaten mit ruffen und alarmschlagen beisammen zu bringen. Die meiste wolten kheineswegs die beut verlaszen, sondern bei derselbe leben und sterben, also das sie iren rechten verdienten lohn bekommen haben; die ehrliche leut aber, so durch dise freibeuter verlassen und verrhaten worden, sindt zu beklagen. Das castel zu Camerich hat sich auch an der feind ergeben; neben dem sagt man dasz das stetlein Guise in Picardien durch die Spanische mit surprinse solte ingenomen sein. Es läst sich ansehen das uns Gott disz jahr kheinen se-

gen hat wollen geben, und wir mueszen seine schickung für lieb nemen, und glauben das uns die wiederwertigkeit biszweilen seliger und nützer ist dan zuviel glüks. Demselben wil ich euch hiemit befelen, und bitt ir wollet mein underthenig erbieten bei den wolgeb. u.[1] g.[2] alten und jungen hern mit fleis verrichten. *Datum* Arnem, den 13 Octob. 1595.

Ewer dienstwilliger,

E. VON REIDT.

An den Hern Erasmum Stöver.

† LETTRE CXXXVII.

Le Comte Jean de Nassau au Comte de Mansfeld[3]. Tièdeur des Princes Protestants en Allemagne.

Wolgeborner freundtlicher lieber Sohn.... Meines vettern G. Ernsten von Solms, wie auch meines sohns Grave Philips seeligen begräbnus ist noch nicht gehalten, sondern wirdt so lang bisz mein gn. Hr Grave Moritzs, dessen G. mit dero lager noch umb Wesel herumb hie diszeit Rheins ahn der uffgeschlagene schieffbrücken liegen, und daselbsten bisz der Obrist Mondragon mit seinem Spanischen kriegsvolck, so sich itzunder umb Düszeldorff verhelt, wieder zurück über Rhein naher Brabandt begeben wirdt, zu verharren gemeint, wieder naher den Niederlanden sich wenden wirdt, verschoben, und alszdan zu Arnhem im landt zu Gelldern angestellet werden. Mein sohn Grave Ernst ist von den Spanischen gefangen, und mit den ranzon von ihnen ettwas hartt gehalten worden, und obwohl die Spanischen s. L. gehrn hinunder naher Antorff uf das Castell geschickt, so haben es doch die Deutschen, wie auch sonsten andere kriegsleuth (dieweil

[1] und. [2] gnedigen.
[3] Guillaume II Comte de Mansfeld (1554—1601), *gendre du Comte, ayant épousé Mathilde Comtesse de Nassau.*

diejenigen so von den Spanischen uff der Stattischen seithen gefangen worden, es sein Spannier, Italiener, Deutschen oder wes nation sei wollen, vermöch kriegsbrauch und sonsten, sehr wohl gehalten werden) nicht gestatten noch zulassen wollen, also dasz S. L. endtlich durch dero bruder meinen sohn G. Wilhelm Ludwigen umb undt mit 10,000 und etlich hundert Brabendischen Gulden, ist ranzonirt und ledig gemacht, darfür ich dem Allmechtigen hochlichen danck sage....

Von zeittungen ist diszmahls aus Franckreich, Engellandt und Niederlandt, nichts neues so da frisch schreibwürdig und bestendig wehre, vorhanden, und zweiffelt mir nicht E. L. werden von eroberung und verlust der stad und schlos Cammerich, welche scheindt dasz sie der Grave von Fuentes mit silberen und guldenen kugeln beschoszen, nuhnmehr guitt wiszens haben. Weil dan E. L. begehren das mit derselben ich correspondents halten, und wen zeittungen ankommen Ihr deren communiciren und mittheilen wolte, als bin ich demselben also nachzukommen urpüttig und willig, und wehre wohl zu wünschen das unsere Evangelische Chur- und Fürsten uf die itzige geschwinde practiquen, zeit und leufft, auch täglichs zudragende fäll und fürfallende *occasiones* und gelegenheitten, etwas mehr und beszere kundtschafft und achtung hetten, dan leider geschiehet; sinthemahl aus den kauffmans- und postzeittungen, als welche offtmahls sehr varyren und gegen einander lauffen, auch selten weitter dan von geschehenen dingen meldung thun, wenig frucht schöpffen. *In summa* der Bapst mit seiner Ligua, sonderlich aber Spanien, gehen mit vielen gefehrlichen dingen und sachen schwanger, darauff sie wohl hiebevohr nimmer hetten gedencken noch sich einige rechnung machen dörffen, wo sie nicht durch unsere, der Evangelischen, sicherheit, böse correspondentz, verfassung und trennung darzu gereitzt, ja schier genöttiget wurden; wie zu besorgen das solches etwan in kurtzem, und eher dan man vermeinet und glaubt, auszbrechen möchte. Wo, nechst Gott, mein

gn. Hr Grave Moritzs dem Mondragon itzunder nicht so nahe auff dem halsz sesse, so stünde zu förchten es würden des Herzogen von Gülichs landt mit höchster beschwerung erfahren und innen werden was für Spanische practiquen gegen sie nuhn ein zeithero in der federn geweszen. Da man nuhn diese herrliche und mechtige landt, welche viel ein mehrers als sie selbsten, zu geschweigen anderer, wissen, vermögen, nicht begeren, sambt andern Chur- und Fürstenthummen mit denen es fast in ebenmeszigen standt stehet, dem Reich endtziehen und entweder in die Spanische oder sonsten andere frembde hendt kommen zu laszen; alsz wehre zwar ufwachens zeit und hoch vonnöthen, und nechst Gott, izo mit einem geringen mehr zu erhalten dan hernachmahls mit zehen, ja hundertfaltig so viel wiederumb zu recuperiren und zu erlangen; dan die landt ahn sich selbsten also geschaffen und gesinnet seindt das es ihnen mehr ahn warnung, erbauung, gutten rahtt, vorstandt und ordtnung, als macht, gewalt, geldt und gutt, mangelt, und hette man im Reich nicht allein gnugsam füg und ursach sich dieser und dergleichen ding, welche unsers vatterlandts gemeine wohlfarth betreffen, mit ernst ahnzunehmen, sondern es würden sich auch, wan man die sach, nechst ahnruffung Göttlichen nahmens, mit gebürender bescheidenheitt vertreulich und ernstlich berhatschlagete und bedechte, verhoffentlich solche gelegenheiten und mittell finden das, ohne merckliche kosten, viel geschreies und, wie man zu sagen pflegt, ohne überhang eines groszen kessels, mit Göttlicher verleihung, vielem unheil und übel vorkommen und begegnet werde. Weil aber von solchen dingen nicht wohl über feldt zu schreiben, sondern mir und meines gleichen derselben viel zu gedencken nicht sonder gefahr, und derhalben rhatsamer und beszer ist den hochbeschwerlichen und gefehrlichen zustandt mit schmertzen anzusehen, als darvon vergebliche erwehnung und ahnregung zu thun, so will E. L. ich hiemit auch nicht ferners bemühen, sondern verhoffen dieweil Dieselbe beszere gelegenheit haben

bei ihrer f.[1] D.[2] und andern fürnehmen Hern, unsers geliebtes vatterlandts wohlfart zu befürdern und für derselben abgang, schaden und nachtheil zu warnen, E. L. werden desfahls ahn sich nichts erwinden laszen.... *Datum* Dillenberg, den 15ten *Octobris* A° 95.

JOHAN DER ELTER, GRAVE ZU NASSAU.

Ahn Grave Wilhelmen zu Mansfelde.

* LETTRE CXXXVIII.

Le Comte de Solms[3] *au Comte Jean de Nassau. Nouvelles de France.*

Mein freundlich dienst mit vermögen alles liebs und guten zuvor..... Hab ich nicht sollen underlasen E. L. freundlich zu berichten dasz wir unserm pasz durch Lottringen gehabt..... Aus Lottringen haben wir uns stracks uf die Champagnien begeben, des orts wir ein sehr ödt, wüst und verderbt landt funden, das mehr einer wildnus als fruchtbarem landt gleicht; davondannen sein wir fortgezogen und unserm weg zu des Königs armada, die wir doch nit fast starkh, weder von cavallerie noch fusvolckh, bei Laon antroffen, genommen. Ferners sein wir allerseits stracks fortgerückt, und den 22ten *Octobris*, *stylo veteri* La Fère berennet, und dieweil mir mein quartier das negst an der stadt geben worden, welches auch so nahe das sie mit dem geschütz in mein losament langen können, hab ich, uf begeren des von Sancy, 200 muscatirer und schützen, desgleichen 100 duppelsoldner, vorangeschickt, welke understehen solten sich des quartiers zu machtigen, ehe etwan der feindt hinein fiele und solches in brandt steckte. Nach diesem sein wir in unser ordnung, reuter und fusvolckh, Teutschen und Frantzosen, algemach fortgezogen, und damit wir unser quartier uhn-

[1] fürstlichen. [2] Durchlaucht.
[3] Eberhard, Comte de Solms-Braunfels (1565—1596).

verbrennet finden mögen, den feindt, welcher sich starckh praesentirt, mit scharmiliren amusirt undt ufgehalten; es könten aber beide Capitain, haubtman Landenberg und mein wachtmeister, mit gemelten 200 muscatirern, schutzen, und den 100 duppelsoldner so uhnvermerckt nit in 's quartier kommen, das albereit der feindt sich starck darinnen versamblet, in meinung daszelbig gantzs und gar in brandt zu stecken, inmasen sie es dan auch albereidt an dreien underschiedlichen orten angezündet. Sobald nun gemelte haubtleuth des feindts innen worden, haben sie ihrer stracks begert, und also mänlich under sie gesetzet das sie, durch Gottes hilf, sie mit gewalt (dan sich die soldaten neben den Capitainen treflich wohlgehalten) aus dem quartier geschlagen und ihr vornehmen verhindert.

Inmittelst das wir den andern hauffen noch mit scharmiliren ufhalten, und eben gewillet in sie zu setzen, da wir sie dan, mit Gottes hülf, bisz uf ihren vortheill wolten zurückhgetrieben und mehrertheils des fusvolcks (so sich zimblich weit herauszer gemacht) darnieder gestocken und erschlagen haben, so werde ich aber (indem das wir zu dem andern haufen schicken umb sie zu avanciren und wen es die not erfordert, dan wir nicht über 100 pferdt starck, uns zu hülf kommen) von einem muscatirer vom feind in den lincken schenckell oben in 's dickhen das gewerb geschoszen, dasz ich alszbaldt müszen abziehen, so dan ursach geben dasz unser vornehmen zuruckhgangen. Die balbirer haben noch bis uf diesze stundt die kugell nit finden mögen, vermeinen sie hab sich ganz in 's bein hineingeschlagen, darin sie werde verwachszen müszen, und in dem das ich ein tag sechs hero grosze pein daran erlitten, ist ein hitzig fieber zugeschlagen, das mich dan sehr abgemattet; aber gestern den 28[sten] *Octobris stylo veteri* gegen abendts umb fünf uhren hab ich von mir selbst anfangen zu schwitzen, dardurch die *medici* undt balbirer sich bedüncken laszen solte sich das fieber verliehren, hoffe auch selbsten zu Gott das ich deszen nuhmehr erlaszen sei. Die wundt an ihr selbst schickt

sehr woll, also das mir die balbirer vertröstung thun, wofern keine ander *accidentia* darzu schlagen, ich, vermittelst Göttlicher hilf, in kurtzem wieder gehen und zu pferd werde kommen können, und das ich mich keiner lähmung zu besorgen, welches mir dan grosze erleichterung macht, und bin zu Gott dem Almechtigen der hoffnung in geringer zeit meine revange zu haben und einen gast beim kopf zu bekommen, so mir uf's wenigste der balbirer lohn erstatte...... *Datum* Chauny, den 29sten *Octobris*, alten calenders, A° 95.

E. L. dinstwilliger vetter und sohn,
EBERHARDT, G. V. SOLMS.

LETTRE CXXXIX.

Le Comte Guillaume-Louis de Nassau au Comte Maurice de Nassau. Il compte se rendre en Allemagne.

Monseigneur, j'ay trouvé à mon retour icy les affaires en estat accoustumé et assez bon poinct. De mon voyage n'en ay sceu encoires obtenir aggrégation[1], mais desiroyent bien que je le surchérois jusques an fébruier, ce que Messieurs de Frise trouvent bon, mais je les presseray tant que je pourray, faisant estat d'aller à Leewarden en peu de jours; de là je manderay à vostre Exc. ce que j'auray arresté de mon voyage; entretent[2] je désirois bien sçavoir si quelqu'un de vostre Exc. ira avec moy ou non, et supplye votre Exc. qu'il lui plaise tenir la main que mon frère Ernst puisse sçavoir l'ung ou l'autre touchant la compagnie, afin qu'il puisse donner ordre à son voyage, comme aussy, si vostre Exc. trouveroit bon que Monsieur Bruning insistast un peu importunément pour avoir responce et déclaration finale sur les debtes de mon frère Philippe, veu que la plaie est encoire, fraiche et que je

[1] agréation. [2] entretemps.

désirerois bien de pouvoir rapporter à Monsieur mon père quelque certitude et soulagement en son affliction. Et à tant je prie l'Eternel de vous avoir en sa saincte guarde.

De vostre Exc. très-humble serviteur,

GUILLAUME LOUYS DE NASSAU.

P. S. Monseigneur, il est nécessaire que Messieurs de Frise soyent admonestez de remplir leur compaignies des astheur, car aultrement ils deffendront aulx Capitaiues de se renforcer et par cela tout sera pourveu et remédié. De ma part, je feray mon devoir, mais sans les admonitions du Conseil il sera pour néant; il n'y a que 22 compaignies sur la répartition de Frise, la où ils sont tenus 24 ou 25 pour le moing.

LETTRE CXL.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Jean de Nassau. Il ne peut encore se rendre en Allemagne.

Wolgeborner freundlicher lieber Her Vatter. Die ursach meines langen stilschweigen ist, einstheyls das ich keine gelegenheitt noch materie gehabt seithero dem ufbrechen des lagers E. L. zu schreiben, dan ich ein vierzehen tage nothwendig hab müssen zu Gröningen verharren, wegen vielfältiger ehrgeschäfften halben der provintie aldar betreffent; unter andern auch umb mit der Statten bewilgong mich uf das gefueglichste uf die reijsz nach E. L. zu begeben, umb welcher ursachen ich auch nhun für fünff tagen hir bin ahngekommen; undt haben mir respective gedeputirte Statten von Vrieslandt, und insonderheit der stadt und Omlanden von Gröningen, allerley und fast solche beschwerungen vohrgestelt die ich nicht in den windt stellen, noch mit reden wiederlegen können, fürnemblich aber mir zu gemüth gefhüret die eusserste gefhar und grüntlich verderb darin sie uf einen harten frost leicht-

lich gerhaten möchten, wodurch die landtschafften nicht allein dermassen verdorben solten werden das sie sich nimmermehr zu widerholen vermochten, sondern das auch ferners nachtheylige consequentien für das gemeine beste disser geunirten provintien leichtlich, ja nothwendig volgen musten, und das ich durch mein absentie nicht allein liderlich und uf ein mahl in die wage stelte was durch Göttlichen segen nnd vieler jharen mühe, sorg und arbeitt in zimlichen wholstandt und versichertheitt gebracht were, dan dasselbige durch mein abwesent [fast selvest] so viel desto mher verursachen würde, in dem sie dafür hielten das der feindt desto ehrder, oft auch whol so ehr zuvohr nicht willens gewesen, alsdan doch sonder zweyffel was zu versuchen unterstehen würde, und ob ich bey mir selbst schon wohl verstehe das ich nicht mehr thun kan als ein ander mensch und so ich schon nicht where, das Gott der Almechtige gleichwhol die provintien, so whol als biszher geschehen, durch gude middelen bewharen könne, so hab ich gleichwhol nicht sehen können wie ich anders alsulche ufspræch oder verweisz von mir abzulegen vermöge; zu dem ist auch alhier, jegen den gewöhnlichen gebrauch, in ahnsehung der grossen dreiungen und preparation des feindts, uf begeren der Generalitet jegen künfftigen ersten Decembri ahngestelt ein gemeiner landtag, wie gleichfals umb derselbigen zeit zu Gröningen auch einer gehalten sol werden, umb einzubringen und zu bewilligen, gleichförmig allen den andern provincien, jegen den ersten *Januarium* die consenten des zukünftigen jhars 96, worum sie gleichfals und desto mher meine jegenwart nötig achten umb ein gude resolution zu bevodern und zu mitteln allerley disputen und uhnbedachte zufhälle so sich bey so vielen und unterschilliche [1] quartiren und persohnen stedes [2] zutragen und durch den Stadtholder jederzeitt müssen discretelich hingelegt werden; welchs dan zwey ursachen seindt wohrin mein ampt fürnemblich bestehet, und so whol die conservation int's

[1] onderscheidene. [2] steeds.

particulir diesser beyden provintien, als auch die direction und middelen umb den feindt jegenwehr zu thun für das gantze zukünftige jhar gantz und gar, ja allein, hengt, als auch sonder confusie undt mercklichen schaden von allen andern geunirten provintien nicht geschehen kan, so durch uhnverstandt, parthey oder einig ander accident, keine fruchtbare resolution, do Gott für sey, fallen würde; umb welcher ursachen willen, uf das ich meinem ampt, conscientie, ehr und guten nahme möge gnung thun, bin ich genöttiget meine reyse auszustellen bis jegen oder in dem *Februario*, jegen welche zeit, uf Gott wil, ich gentzlich gemeint bin, neben meinen zwey brüdern, mich bey E. L. gehorsamlich für ein vier wochen einzustellen; und dieweil mir ein lengere zeitt auszubleiben nicht wirdt gegünnet werden, so bitt E. L. ich gants unterthänig dieselbige wollen alle sachen midtlerzeitt dahin richten uf das unsere privatsachen so mügen gevodert werden das ich deroselbigen mit schaden meines guvernaments und verweisz meiner persohnen nicht dürffe abwarten; dan ich in diesser gelegenheitt vielen naidigen menschen und lastermaulern unterworffen sein musz, undt wan schon die obgemelte verhindernussen nicht wehren, so könte ich doch zum allerschleunigsten inwendig monathsfrist mich uf die reysz nicht begeben wegen meines schadens ahm bein, der mir nhun in den dritten monath bis uf das gebein zu ist offen gewesen und nhun erst, Gott lob, zur chur sich whol lest ahnsehen; von wes wegen ich mich gantz still halten und die zeitt nhun eben wharnemen musz, [nach] rhat der *medicorum*, oder aber stedts ein fistul zu behalten, zu meiner grösten ungelegenheitt und leibschwacheit gewertig bin.......

Der zustandt in's gemein disser geunirten und besonder meines guvernaments ist, Gott lob, zimlich, und kan nichts besonders oder neuws schreiben, dan allein das grosse dreiung und preparation so zu wasser von eine grössere armada, als die erste gewesen, als auch zu landt neuw secours Spaniarts albereid in dem ahnzug sein sol-

len, ein gewein und gewisz geschrey ist; wie in gleichen der Cardinal von Oestreich und mit ihm der gefangen Herr von Büren mit der zeitt sich diesen Niederlande ernähern; und das die Deutsche Fürsten und abgesanten wegen der vriedthandlung fast albereidt bey einkomen und sich uf ihre reise berhatschlagen. Es ist auch wegen groser drochte und wenig wassers ein uhnversehen grosse theuerte von roggen plötzlich eingerissen, darum Gott whol treuwlich ahnzuruffen ist dasz Ehr alles zum besten schicken wolle, wie ich dan nicht zweyffel Ehr werde die seine, wie Er stedts gethan, whol wissen zu erhalten. — Graff Henrich von dem Berg ist von den Nimegischen reuttern meines brudern seligen und Graf Philips von Hohenloh compagni in dem stätlein Werth, so dem von Nuenar zukompt, übereilt worden, seine compagnie gantz devalisirt, und von einem meines bruder seligen corporal persöhnlich gefänglich eingebracht, ist jtzo in dem Hage; undt ist der krieg fast [ein mume schantz] die sich dickwils verändert und umbgehet. Ich zweyffel nicht s. E. wirdt ihm alle courtoisien beweisen. Thue demnach E. L. sampt meiner frau mutter und sämptlich gebrüdern und schwestern, Gott dem Almechtige unterthenig und freundtlich bevhelen. *Datum* Leward., den 22 Novemb. 95.

E. L. untertheniger gehoirsamer sohn

WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAU.

Dem wolgeb. Hern Johan, Graven zu Nassau ..:.. meinen freundtlichen lieben Her Vattern.

LETTRE CXLI.

Le Comte Guillaume-Louis de Nassau au Comte Maurice de Nassau. Sur une compagnie de cavalerie que les Etats lui destinent.

Monseigneur, d'autant que le temps se met à la gelée,

je prie v. E[ce] de me vouloir envoyer les patentes pour ces deux compagnies de cavallerie, à sçavoir celle de Swol et Contelar à Zutphen pour se transporter en Frise, si je les manderai; je desireroy aussy bien savoir ce que v. E. auroit pour seur de la délivrance de monsieur son frère [1], car depuis mon partement je n'ay rien entendu et tout le monde me demande.

Monseigneur, j'ay entendu quelque vent que Messieurs les Estats peutestre feront quelque difficulté touchant la compaignie de cavaillerie, principalement pour la conséquence, n'ayant volontiers que diverses charges tombent sur une personne et qu'ils ont sur ce pratext fait refus au Comte de Solms qui a demandé celle de Kintzki, s'estudiant de tenir la plus grande agualité[2]; quant à moy il plaira à v. E. se souvenir ce que je luy disois quand elle me parla de la vouloir accepter, et j'asseure v. E. sur mon honneur que, pour mon particulier, j'aime beaucoup mieux qu'elle soit donné à Rihoven que non pas tenue pour moy. Les raisons sont parceque je craings que, pour mon absence et la frugalité de Rihoven, la compagnie ne sera jamais belle, ce qui me seroit ung crevecoeur à toujours; la seconde est que, pour l'accord de feu mon frère [3] avec Rihoven, je ne pourois plus tirer que 300 florins; et, qui plus est, il ne sera content avec le dit accord; mais, si la compagnie seroit par faulte d'autrui dévalisée, je serois contraint de porter le domaige, tellement que je voy, si elle auroit du malheur, cela tomberoit sur moy et si je la voudrois avoir belle, je n'en tirerois non seulement ung patard, mais je serois encore en doubte, si pour la chiseté[4] ou negligence du lutenampt[5] elle seroit belle; voire je m'asseure que non; par ma propre compaignie où je suis présent, j'ay appris par expérience le mesme. Débourser de mon propre, pour traicter les soldats de messieurs, je n'ay ny moyen ny volonté de faire.

La troisime raison est que je craings que Messieurs

[1] Philippe Guillaume Prince d'Orange. [2] égalité.
[3] Le Comte Philippe. [4] chicheté. [5] lieutenant.

penseront avoir faict pour moy une chose singulière et extraordinaire et que feront le traictement des Omlandes tant plus petit pour moy, ce qui seroit tout au rebours à mon grand préjudice; car j'ayme beaucoup mieulx ung honorable traictement pour l'amour des chairges en mon Gouvernement que non pas en cette sorte, et je pense certes que c'est pour cela que je ne peu avoir fin de mon dict traictement des Omlandes.

La quatrime est que je craings que cela me pouroit causer tant auprès Messieurs les Estats et aultres une présomption, que par ambition et avarice je ne pourois estre jamais rasassié; de quoy, Dieu soit loué, mon naturel est fort esloigné, et tant y-a que plustost je quicterois tout la[1] reste des charges, si je ne pouroi aultrement éviter telles calomnies. Parquoi je prie v. E. très-humblement de me croire sur mon honneur que pour moy j'ay beaucoup plus volontiers que v. Exc^e la pourschasse pour Rihoven que pour moy, car je suis asseuré qu'elle ne poura estre si belle que si elle seroit à moy, car chaqun faict ses affaires particulières mieulx que celles des aultres, et pour mon absence et raisons susdites, il ne peut estre aultrement. Et pour conclusion, d'autant que je me tiens très-asseuré que, si v. Exc^e aura tenu vers aulcuns de cecy propos et à cause que de Bislich v. E. a demandé à Monsieur Barneveld, que icelle ne trouveroit pas mauvais que je l'acceptisse, je vous prie aultre fois très-humblement de toucher un mot à Monsieur Barneveld et luy faire entendre vostre volonté et mon inclination, et sur tout que, si le traictement des Omblandes pour telle raison sera amoindri, luy asseurer que j'ayme mieux ung raisonnable traictement sur les dits Omlandes que ung plus grand, par l'autre manière et que, si[2] penseroit que la moindre difficulté se feroit, que v. Exc^e et luy me feront cent millions des fois plus de faveur et de plaisir de n'en parler pas ung mot; car, à mon esgard, il m'est plus agréable que Rihoven la tiene. Et à

[1] le. [2] s'il.

tant, Monseigneur, je prie Dieu de vous avoir en sa saincte garde. De Lewerde, le 22e novembre 1594 [1].

De vostre Exe très-humble serviteur,
GUILLAUME LOUYS DE NASSAU.

* LETTRE CXLII.

Le Comte Jean Ernest [2] *au Comte Jean de Nassau. Séjour à Cassel.*

Monseigneur. Estans arrivés en bonne santé, Dieu mercy, à Cassel, j'ay estimé estre mon devoir de vous mander la présente tant pour vous remercier très humblement de la bonne affection et amitié qu'il vous a pleu démonstrer en nostre endroict, non seulement estant par delà, en nous faisant instituer en toutes sortes des vertus et estudes, mais aussy nous envoyer par deçà, où nous jetterons tant plus fermes fondemens en nos estudes et autres honestes exercices, lesquels nous pourront un our servir à nostre grand profit et adventage, tant aussi pour vous advertir quel ordre on observe à l'escole. Il se faut lever le matin après quatre heure pour estre prest à cincq heures, alors on commence les leçons et estudions jusques à huict; après, ayant desjeuné, nous allons à cheval jusques à dix, ayant disné nous estudions jusques à trois, de trois jusques à quatre nous apprenons à tirer des armes, de quatre jusques à cincq la musique. Après souper nous estudions aussy quelques heures. Nous allons troi fois la semaine au prêche, le mecredy, le vendredy et le sammedi. On presche aussy deux fois le dimanche. On a toutes les sepmaines des disputes où le Prince se trouve tousjours. Vous suppliant de croire que j'employeray, Dieu aydant, le temps si bien qu'il me sera possible, et tacheray par tous moyens de me rendre digne

[1] *La date paroit fautive, Philippe de Nassau* (*voyez p* 357) *étant mort le* 8 *Sept.* 1595.
[2] *Fils du Comte Jean de Nassau-Siegen* (1582—1617).

des amitiés que me faites, comme il appertient à celuy qui vous respecte infiniment, et qui désire de monstrer par les effects qu'il est et sera à jamais,

Monseigneur, vostre très-humble et très-obéissant serviteur et neupveu [1],

J. ERNST DE NASSAU.

A Monseigneur, Monseigneur le Conte de Nassau, à Dillenberg.

LETTRE CXLIII.

Von Reidt à Stöver. Nouvelles.

Ernhafter und wolgelerter günstiger Herr und freundt..... Des discours halben so Euch aus Glauburg zukhommen, haben wir die gutte leut zu dancken so für uns sorge tragen. Wir hoffen aber zu Gott den Hern er wirt uns gegen die antrawende grosse macht und practiken, da man *leoninam* und *vulpinam pellem* zugleich brauchen will, erhalten; dan, hat Spanien A° 88, da er *improvisus nos imparatos* angreiffen wolt, nichts auszgericht, so wirt er jetzo *provisus nobis praeparatis* weniger khönnen schaden, bevorab dieweil ime unmöglich gleiche *vires* widerumb zusammen zu bringen. Die rebellion in Irlandt ist geringschetzig, daraus Spanien wenig vorthels khan schepfen, dieweil er nit khan anlenden noch bequäme haven vinden, und wan es Engeland ernst, kan solch fewer flux gedempft werden, acht es aber der grossen costen nit werth. Mit Schotland hat die Köningin und dise länden gutten verstand, allein ist disz geschehen das *septentrionales Scoti*, so den Irischen mit sprach und leben sehr ähnlich, und iren König zur zeiten wenig pflegen zu gehorsamen, 2000 man den Irischen zu hilf geschickt haben gegen Engeland, welches die vergangne [2] auch geschehen ist, und doch die reundschaft zwischen die Köningin dadurch nicht ge-

[1] petit-fils. [2] *Un mot paroit être omis.*

schwecht. Die ankhunft des Printzen von Orangien wirt die geringste verenderung nit verursachen, und die anders urtheilen verstehn unsern staat nit. Endlich das man kheine soldaten solte khönnen finden uf die vorige besoldung, ist es an dem das man *ante* 2 *Decemb.*, da dise zeitung datiert, kheine gesucht hat, und werden die Staten sovil sie dern bedürfen wol bekhommen; möchte wol geschehen das man umb der theurrung willen die besoldung etwas verbessert...... *Datum* Lewarden, den 11 *Janua.* 1596.

Ewer dienstwilliger,

E. VON REIDT.

Ir werdt numehr wol verstanden haben wie das die Hern Staten general dem Keiser copei geschickt haben eines schreibens so Taxis, des Khönings rhat, aus Brüssel an den Khönig selbst gethan, und weitleufftig vom gantzen fridshandel discouriret, und dieweil viel betrugs darin angewiesen wirt, bitten ged. Hern Staten die Key. Ma[t] uf solch bösz fundament nichts mehr zu bawen, sondern irer selbst und diser lande zu verschonen; dem Churpfaltzgrafen ist copei davon zugeschickt, daselbst ire G. es bekhommen können, dan est ist lesenswerth. An alle garnisonen ist geschrieben so uf den frontieren liggen, das sie der von Büren in Spanien [auszkhern], welchs Irr bei euch zu lassen und allein den Hern [1] zu communiciren.

Dem ernhaften und wolgelerten *Erasmo* Stöver, Nassaw-Catzenelnbogischer rhatt und *secretario*, meinen günstigen gutten freundt.

LETTRE CXLIV.

Le même au même. Nouvelles.

Ernhafter und wolgelerter günstiger Her und freundt..... Des bewusten gesanden suchen ist gantz nit practicabel,

[1] *Le Comte Jean de Nassau.*

so auch das ich's nit eins solte proponieren dürfen; Graf Wilhelm ist derselben meinung. Die General Staten halten jetzo ungefehr 15,000 landsknecht bei König aus Frankreich, und ist inen unerschwinglich, auch in viel unverantwortlich, mehr uf sich zu nemen, und da sie gleich khöndten, solten si es doch nimmermehr one wissen König aus Franckreich dürffen dencken, dan solches were gewisse diffidentzs und abalienation *de quo presens plura possem adferre quae literae non ferunt.* Dasz ettliche hondert hauszgesäsz von allerlei handwerkern darauszen underschleiff suchen, und vilen leuten seltzam bedenckens von dem übelstand diser landen geben, ist one grundt. Es sind nur ettliche arme gesellen die sich nit ernehren khönnen oder zu veranderung geneigt sindt, so underm schein die künste und handwercken in stetten zu bringen etwas behülfs und *immunitates* suchen, dieselbe etliche jaer annemen und geniessen, und darnach widerumb ufbrechen. Sie thun eben daszelbig hier im lande, haben angefangen mit den stetten Campen, Arnem, Harderwyck, zu handlen, den solchs im begin sehr anmuetig was, hat aber wenig nachtrucks; alzeit wir zu Arnem sindt irer muede. Dieser lande wolstand läst sich, Gott lob, noch wol ansehen, und hat man wenig sorge vor die Spanische armada, weniger vor des Cardinals geschmierte und suesse wort von frieden, oder auch vor sein gewalt, und die theurung ist sehr gebessert. Man hat hier mit Rorda viel zu schaffen gehat; er war von einem ampt erwehlt uf den lantsdag zu verscheinen, dagegen seine Genade protestiert und die deputierte *in examine procurationum*, wie hier der brauch ist, haben Roorda ausgemustert, er an die landschaft appellirt und sich ingedrungen, bissolang das man ine mit soldaten in seinem losement geconfiniert, und die landschaft hat der gedeputierden resolution bekreftigt. Viel gutte leut arbeiten umb reconciliation und hette dieselbe vielleicht wol platz gefunden, da nit Roorda, in seiner unlängst übergebenen *duplic*, die *injurias* aggraviert, und drei mahl s. G. gescholten hette als der seinen

eidt vergessen, mit vielen andern schendlichen verweis, so zu diser sachen gantz nit dient, sondern allein zu anzeignung seines bittern gemüts, holet schier alles herfür was in 12 jaren geschehen und einichsins khan getadelt werden, dadurch er gleichwohl viel seiner vorigen freunde von sich kheert. Hiermit pleibt Godt dem Hern befolen. *Datum* Lewarden, den 22[sten] *Januarij* 1596.

E. VON REIDT.

Dem ernhaften und wolgelehrten *Erasmo* Stöver, Nassaw-Catzenelnbogischer Rhat und *Secretario*, meinen günstigen gutten freundt.

LETTRE CXLV.

Le même au même. Nouvelles.

Ernhafter und wolgelehrter insonders günstiger gutter freundt, unlängst hab ich euch über Amsterdam geschrieben, und mit diser gutte gelegenheit abermals vermelden wollen das zum beschlusz des Landtags alle die schöne hofnung so nit allein fürneme personen vor und nach, sondern auch der gantze auszschus gegeben, plötzlich in die asche gefallen, und die begerte terminen abgeschlagen sind, daruf nu ferners nit zu thun ist dan dis jar mit gedult füruber gehen lassen und gegen den khünftigen Landtag von newen anhalten. Die landschafft hatte sich sehr bemuehet eine reconciliation zwischen m. g. hern Wilhelm und Rorda zu treffen, daruf s. G. sich so fridfertig erklärt das sie (onangesehen Rorda kheine schult bekhennen wolte und immerdaer sustinierte das er mehr ursach zu klagen entfangen als gegeben hette, auch austrücklich weigerte dise wort zu sprechen, das er nichts dan ehr und gutt von s. G. wuste) der landschaft zuw ehren und aus liebe des gemeinen fridens s. G. ingestelten action renuncyren und alles vergeben wolte; welchs s. G. einen sonderbaren glimpf bei der landschaft

gebäret, und hätte ich für mein persohn die hofnung geschöpft es solte die resolution über gerürte terminen nit wenig befürdern. Esz ist aber die reconcilation endlich auszen plieben, durch etlicher leut practiken, die lieber noch etwas disputiern als ruhe stiften wollen, davon alzulang were zu schreiben. Ferner sol ich euch nit bergen das ich disen morgen schreiben von s[r] G. aus Hollant bekhommen, das dieselbe noch in acht tage nit von dannen scheiden khan; und dieweil die zeit so weit verlauft, und die tage lang werden, so möcht ich vor gewis halten das von die bewuste reise dismal nichts worden wil. S. G. schreiben mir auch dasz, uf fleiszig anhalten etlicher Engellendischen Hern, sein Exc. und G. rhatsam geacht das Graf Ludwig [1] die flotte folgen sol, so die Khönigin und dise landen gegen den König von Spanien jetzo auszrüsten. Die Köningin schickt 60 schiffe, darüber der Admiral von Engellandt Milord Hawart [2] sol gebieten, und der Graff von Essex, so diszmal in der höchsten authoritet und nechst der Königin ist, reist selbst mit, und sol feldher sein, wan etwan der hauffen zu landt steigt. G. Ludwig wirt sich bei diesem verhalten, so das er wenig darf verzeren. Wolgem. Graf oberster Leutenant sol sein der ritter Veer, [der] so lange jaren dise landen gedienet, und sonderlichen rhum und ehr erlangt, auch mit G. Ludwig seer gutte khundschaft hat. Dise landen schicken 24 schiff, so der Her von Warmond fürn sol. Man arbeit hier das die Staten ƒ 900 uf Graf Ludwigs khünftige besoldung verschiessen und alle monat etwas khürtzen wollen, damit er zehrgelt habe; da beneben hat seine G. ime vorgestreckt ƒ 600, in hofnung der her vatter sol es, neben G. Ernsten ranzon, wiederumb erstatten. Von den vornemen dieser armade khan ich anders nit schreiben dan das sie anfenglich gerüst ist die newe Spanische armada, davon vergangen somer und dieser winter viel gesagt ist, zu kehren. Jetzo aber, da solche zeitungen sehr erkalten und die Spanische

[1] Louis Günther de Nassau. [2] Howard.

macht durch drucken infal entweder gebrochen oder gedivertiert, möchten die Englische und unsere wol etwas für sich selbst beginnen, welches in groszer geheime gehalten wirt. Alzeit wirt daer herliche occasion und materie, ob Gott will, sein für einen jungen Hern etwas zu sehen und ehr einzulegen, und dieweil doch G. Ludwig nit immerdar bei seinen bruder pleiben khan, so mag er an kheinen ort gebracht werden da geringer verlauff und weniger böse geselschaft zu förchten ist als eben uf den schiffen. Sonsten hat man von newen zeitungen alhier nichts dan das die belegerung von La Fère noch continuiert.... *Datum* Lewarden, den 20 Mart 1596.

Ewer dienstwilliger,

E. VON REIDT.

Den ernhaften und wolgelehrten *Erasmo* Stöver, Nassaw-Catzenelnbogischer Rhat und *Secretario*, meinen günstigen gutten freundt.

LETTRE CXLVI.

Le Comte Louis Gunther au Comte Jean de Nassau. Départ pour l'Angleterre.

Monsieur et très honoré Père, nous avons trouvé à nostre arrivée en la Haye Monsieur Ver [1] retourné d'Angleterre, lequel y avoit esté mandé pour estre Lieutenant-Général de l'armade que sa Majesté mettra dans quince jours pour le plus tard en mer, et d'autant que se sera une entreprise de grande importance pour le bien de toute la Chrestienté, et un voyage singulier, qui peultestre ne se présentera jamais, principalement pour un jeune soldat comme moy, qui par ce voyage pourra voir non seulement l'Angleterre et aultres Royaumes, mais aussi me faire valoir près de nations estrangères, pançant que mon voyage me fera non seulement grand honneur, mais qu'il me pourra grandement servir à mon avancement,

[1] Veer.

estant oultre cela encore incité et encouragé par Mr Ver, j'ay pris la hardiesse, n'ayant le temps de vous en advertir, de demander congé à Monsieur mon frère Guillaume, qui, encore qu'il y trouva beaucoup de difficultés, toutesfois voyant la grande instance que je luy fi et le grand désir que j'avois en ce voyage, me l'a accordé à la fin. J'espère que Monsieur mon Père ne le trouvera aussi mauvais, puisque je le fay non pour mon plaisir et passetemps, mais pour mon honneur et avancement. Mon frère Guillaume m'a accordé de vostre part 600 et Messieurs de Frise m'ont accordé par anticipation de mon traictement 900 florins. Je seray si bon ménager qu'il me sera possible. Monsieur Regemorte et Streif vont avec moy. Oultre ceste somme susdicte que je n'oserois toucher devant mon partement, suis esté contrainct, d'autant que j'iray premièrement présenter mon service à la Raine, de faire quelque extraordinaire pour habillements et aultre préparatifs, dont j'envoye la spécification à mon frère Jan [1]. J'espère que Monsr mon Père ne me refusera ceste demande, puisque je l'ay faict par nécessité et par envie de voir et d'apprendre quelque chose qui me pourra servir à mon avancement. Surquoy je feray fin, priant l'Eternel, Monsieur et très honoré Père, de vous donner longue et heureuse vie et l'accomplissement de vos saincts désirs. Donné en la Haye, ce 3 d'avril l'an 1596.

Vostre très-humble et très-obéissant fils,

LOUIS GUNTER, COMTE DE NASSAW.

A Monsieur mon père, Monsieur le
Comte Jean de Nassaw.

LETTRE CXLVII.

Le Comte Jean le jeune au Comte Guillaume-Louis de Nassau. Projets ambitieux de la Maison de Lorraine.

Meinen freundtwilligen dienst mitt wünschung alles gut-

[1] Jean.

ten zuvorn, wolgeborner freundlicher lieber Bruder..... Vleisig wirtt in Teutzlant solicitiret das der cardinal von Metz, des von Lottringen sohn, möchte coadjutor et *per consequens* Churfürst zu Trier werden; zu was groszem *prejuditio* aber solches gantz Teutzlant, allen benachbarten und sonderlich den Nassauischen Herren, unter welchen wir als nachbarn und lehnleutt nicht die geringste seint, gereichen möchte, ist leichtlich abzunehmen; dan, was Lottringen für eine herliche gelegenheit und pasz durch gantz Teutzlant bekommen, ist fein in der karthen, wan man sunsten die gelegenheit nicht wüste, zu sehen. Dan Lottringen zuvorderst, wie dan auch gantz Lützenberg, Trierisz und Cölnisch khurfürstenthum, welches alles an einander ohn unterscheit hengett und einerleij faction seint, er zum besten under seinen willen habe, und also Straspurg woll mächtig werden kan, an welchen ortt (welcher der schlüssel von Lottringen und Franckreich ist) nicht ein geringes gelegen; ander gelegenheit zu geschweigen, welche sich täglich präsentiren und wir arme Teutzen nicht in acht nehmen oder uns darfür hütten, sondern noch woll darzu helfen. Der adell, wan er einmal von dem Churfürstenthum excludiert wirt, kan nimmehrmer balt wieder darzu kommen, wie dan deswegen viel exempel anzuzeigen weren. Die teutze Churfürsten, wan sie einen solchen fremden auslendischen Potentaten ins Reich und ihre rathschlage bekomen, haben sich woll vor zu sehen, sintemal dieselbe etwas tiefdenckent seint und ihrer schantz besser acht nehmen als wir arme muffen, welche sie ein zeit lang heslich in die karten gesehen haben und ihre *humores* kennen lernen. Die angrentzente Graffe und Hern, wo auch lehnleutt, seint jederzeit vielen ursachen halben vom adel, welche das Churfürstenthumb ingehalt, respectirt, und da streit oder misverstande vorhanden gewesen, seint dieselbe güttlich oder rechtlich hingelegt worden. Solcher proces aber ist Lotthringen nicht gewohnet, sondern es wirt heissen: *sic volo sic jubeo, etc.* Franckreich, welcher nicht gerne sihet das Lottringen

prosperirt und so mächtig werde, [welcher] albereit Bischof zu Metz, administrator zu Straspurg, domher zu Meinz und capitular zu Trier ist, will solches, durch anruffung etlicher capitularen welche unter sich selbsten uneins sein, nicht zulassen. Lottringen wirt Spanien zu hülf nehmen, also wollen wir balt einen hüpschen newen krieg nicht weit von [unser walt] haben, dan die Teutzen Chur- und Fürsten seint blint und wollen nichts darzu thun; ein jeder wirtt seines bestens gedencken müssen, dan kein vermahnen, demonstriren der künftigen gefahr oder was dessen mehr sein mag, keine statt oder folge finden will ..... *Datum* Dillenburg, den 1n Maij A°. 96.

E. L. jederzeit treuer und dienstwilliger bruder,

JOHAN DER JÜNGER.

Dem wolgeb. Wilhelm Ludwigen, Graven zu Nassau .... meinen freundtlichen lieben Brudern.

Le 28 mai v. Reid écrit à Stöver: „Das bündnus zwischen Franckreich und Engelland ist, Gott lob, beschlossen nümmer mit Spanien zu tractiren one gutten willen und consens beiderseits, in den orloch einander trewlich bei zu springen, es sei zur defension ires selbst landen, oder offension des feindts. Engelland nimt an ein gewisse anzal in Vranckreich zu underhalten. Dise landen werden ersucht in die bündnus zu tretten, dessen man khein beschwernus machen sol, *item* sollen Dennemarck und Schotland ersucht werden. Gistern ist unser gesanter aus Engellant hier ankommen, sol erst disen morgen volle relation thun, solt euch derhalben mit diesen *sommario* lassen genuegen."

LETTRE CXLVIII.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Jean de Nassau. Union de la France et de l'Angleterre.

Wolgeborner freundtlicher lieber Herr Vatter. Ob ich

whol für dreyen tagen E. L. geavisiret hab von der belagerung für Ostende, und seithero gantz nichts mehr darvon entpfangen hab, und nicht weis ob der feindt mit vortfhäret oder nicht, so hab ich gleichwhol zeigern diesses gantz uhnledig nicht wollen hinweg gehn lassen, dieweil ich verstanden das die Engelische vlota nhun für gewis abgefharen ist; und ist nhunmehr kein zweyffel daran das eine sehr starck und perpetuelle ligue gemacht ist zwisschen Franckreich undt Engelandt, diewelche umb zu bekräftigen von beyderseiths, man stattliche ambassade verwachtet umb den eyd zu entpfangen von beyden theylen. Ich hoff das dis der rechte weg ist das diesse Niderlandt und Teutschlandt in dieselbige verböntnusz midt entfangen werden; dan hir zu landt alltzeit daruf gesehen ist das diese zwey potentaten müsten vorgehn, und darzu umb vielerley ursachen bisher kein middel gewesen; dan die noth ein kräftig argument, und hat der verlusz von Caleis dis vortheyl hirjegen medegebracht.... *Datum* Lewarden, den 7[ten] *Junij.*

E. L. unterthäniger gehorsamer sohn

WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAW.

Dem wolgeb. Hern Johan, Graven zu Nassau ..... meinem freundtlichen lieben Hern Vattern.

† LETTRE CXLIX.

Le Comte Ernest Casimir au Comte Guillaume-Louis de Nassau. Défense de Hulst.

Monsieur et bien-aimé frère, je suis arrivé hier au soir à 8 heures, et esté avec le conte de Solms toute la nuict sur le rempart, là où l'ennemy essaya d'emporter le ravelin, mais fust repoussé et non sans perte de plusieurs de leur plus braves soldats, car ils estoyent armez jusques aux genoulx. Le lieutenandt du capitain

Pottey, qui estoit fort brave soldat, y fust blessé au ventre; je pense qu'il est mort. — Hier l'ennemy nous bastit continuellement avec 15 ou 16 pièces, mais voyant qu'il ne profita guerres, s'est appaisé, et ne tire plus, sinon quelquefois çà et là un coup. Il s'avance fort avec sa sappe et se loge tout au loing au pied du ravelin, sans que nous luy pouvons empescher, par faulte que nous n'avons nuls flancqs. Nous nous avons retrenché en forme de demy-lune, depuis un cavaillero jusques bien près d'un autre, tellement que la Begijne-poert est *quasi* au milieu, et, si en cas si l'ennemy nous donne loisir de deux jours, espérons de faire nostre retrenchement ou demy-lune aussy haute que le rempart mesmes. Les Frisons mon cousin [1] prise et loue fort, pour ce qu'ils se défendent fort bien et travaillent extrêmement; ils n' entreront pas de si bon marché. Hier il est venu un soldat se rendre, qui dict que Mons[r] de Rosne [2] a esté emporté hier à neuf heures pour certain avec un coup de canon, et ils laissent courir le bruict qu'en deux jours ils nous veullent emporter, mais il semble qu'ils content sans leur hoste. Nous attendons en grande dévotion les Escossois, lesquels venus encouragera beaucoup nos soldats. J'espère de vous mander bientost des aultres, entretent supplieray Dieu, Monsieur, etc. Donné à Hulst, le 3 d'augst 1596.

Vostre très-humble et très-affectionné frère
à vous faire service,

ERNST CASIMIR, CONTE DE NASSAU.

Depuis que j'ay finy la lettre, l'ennemy est venu donner au ravelin de la Begijnne-port, mais nous l'avons bravement repoussé. Mon cousin est résolu d'y mettre une palissade couchante ceste nuict, afin qu'ils ne la puissent abbatre avec le canon, et quand ils veullent venir à l'assaut, qu'on le puisse tirer en hault.

Un autre dépost [3]. — Voycy tout ast [4] heure qu'ils ont

[1] Le Comte de Solms. [2] *feldmaréchal dans l'armée ennemie.*
[3] *Postcriptum.* [4] à cet.

donné pour la seconde fois aujourd'huy au ravelin de la Begijne-port, si extrêmement furieux que il y ont esté plus que 50 hommes de l'ennemy dedans la demy-lune, et encore ont-ils esté repoussée. Il y avoit le capitaine La Corde dedans. Capitain Boullion et Holstein ont esté blessés, mais ce n'est rien. Il n'y a point de bouquets icy; ils crèvent très-tous.

LETTRE CL.

Le Comte Ernest Casimir au Comte Guillaume Louis de Nassau. Même sujet.

Monsieur et bien aimé frère, j'eusse volontiers continué de vous mander de noz nouvelles passé deux jours, mais l'ennemy nous a tant donné d'ouvrage que je n'ay pas eu le lóisir de quitter guères le rempart; car devant-hier, ayant esté toute la nuict sur le rempart, mon cousin et moy, allions un peu en la ville pour nous refraichir, où n'estions pas si tost venu, que l'ennemy ne fist jouer sa mine, et quant et quant donna l'assault au ravelin, ce qui estoit facil à faire, car tous noz gens estoyent couvert de leur mine qu'ils avoyent fait soster [1], et le reste se trouvans seul et assallié [2] de tous costez de l'ennemi, estant trop foible pour en sustenir l'effort, prirent la fuite par nostre bresche, où l'ennemy, pensent poursuivre sa victoire, les poursuiva [3] avec telle furie que nous avions assez à faire à lez soustenir, où entre aultres plusieurs braves soldats, me suis trouvé la pique à la main, avec un ou deux capitaines Escossois, à la poincte de nostre bresche, à la miséricorde de tout leur canon, qui nous endommagea extrêmement, et, sans que je me veulx moymesme louer, ay eu la réputation d'avoir faict mon devoir, comme j'espère entendrez des aultres; cappitain Eger fust emporté de mon costé avec un coup de canon; et Cappitain Wicbolt Bares [4] avec un coup de mousquet

[1] sauter. [2] assailli. [3] poursuivit. [4] Wigbolt Barols.

et combien que l'ennemy avoit esté si long temps logé en nostre raveline, si est-ce qu'il n'a peu trouver nostre mine, laquelle nous pensions encores garder pour une bonne occasion; mais l'ennemy l'ayant apparceu ou se douctant de nostre mine, envoya un certain soldat qui passa un certain petit retrenschement dedans le ravelin, que noz gens ne sçavions plus tenir qui courrit dedans le trou de nostre mine, ce qui nous fist contraindre d'allumer nostre mine, aultrement ils nous eussent couppé nostre corde, tellement que je ne pense point qu'ils ayent enduré trop grand dommage; aujourd'hhuy ils ont bastu le grand boulwerck, et devant un heure, tout leur pouldre, qui est à la basterie qui tire à nostre bresche, s'est allumé et donné si grand coup, que nous avons veu des hommes et forces [1] armes voler en l'air, et certes je pense que cela leur a faict plus dommage que nostre mine. Nous avons reparé nostre bresche avec des arbres entiers avec leur branches; ils seront contrainct de nous bastre de nouveau, nostre demi-lune est en défence, moyennant qu'ils fust couppé de tous deux costés par le rempart; j'espère que nous leur donnerons de l'ouvrage. Si entre temps quelque chose advint, ne fauldray de vous advertir.

Sur quoy prieray l'Eternel, monsieur et bien aimé frère, de vous conserver tousjours en sa saincte protection. Donné le 8 d'augst l'an 1596.

Vostre très-humble et très-affectionné frère, pour vous servir,

ERNST CASIMIR, CONTE DE NASSAU.

Monsieur mon frère, Monsieur le Conte Guillaume de Nassau.

* LETTRE CLI.

La Reine d'Angleterre au Comte Jean de Nassau. Eloge du Comte Louis Günther.

Mon Cousin, le rapport que nous avoit faict nostre

[1] force *c. à. d.* beaucoup d'.

Cousin le conte d'Essex, un des généraulx de nostre armée, à son retour de la coste d'Espaigne, non seulement de la vaillance, mais de la preud'hommie du conte Lodovic vostre fils et aultres ses déportements dignes de gentilhomme de sa Maison, nous avoit faict cognoistre que luy devions ceste obligation au moyen que de luy en porter tesmoignage vers vous, en attendant quelque meilleur acquit; mais ayant esté le Conte de plus si honeste et courtois que de nous venir veoir en son chemin et passer quelques jours en nostre court, combien que cela nous soit un accroist de la redevance que desjà luy avions, si est-ce que nous en sommes esté très ayse, pour avoir par ce moyen cogneu plus sensiblement que par ouyr dire, un gentilhomme doué de si rares vertus, estant sorty d'une Maison que de si long-temps nous a esté tant chère et en tant d'effects a participée de nostre bienvueuillance; ayant prins ferme espérance que le conte Lodovic est non seulement pour correspondre par ses vertus à l'honneur de la Maison de Nassau, mais aussy pour mériter l'amitié que nous portons à la famille; ce que vous disons, non seulement pour la consolation et honneur qui vous redonde d'un tel fils, mais pour le plaisir et contentement que nous en revient à nous mesmes, voyant en une Maison de laquelle nous faisons tant d'estime, des successeurs de son ancienne vertu, desquels estant le Comte vostre fils celuy qui mérite reng entre les plus dignes, et nous ayant desjà obligée par ses mérites, vous asseurons qu'il peult espérer de nous toutte sortte de recognoissance que peult rendre celle qui désire à tous jours estre et à vous

[1] Vostre bien affectionnée Cousine,

ELIZABETH.

Ce 6[me] de septembre 1596.

A mon Cousin le Comte Jean
de Nassau.

1 Vostre — Cousine. *Autographe.*

LETTRE CLII.

Le Comte Guillaume Louis au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Wolgeborner freundtlicher liber herr Vatter, diese gelegenheit habe ich nicht wollen vorbey gehn lassen sonder E. L. kürzlich von dem jegenwerdigen standt diessen Niderlanden zu verstendigen, der in gewhönlichen und Gott lob zimlichen rhugihen wesem ist, also nachdem Gott seine gnad verlyhen hatt das der Cardinal nach eroberung der stadt Hulst nicht ist weitter vorttgerückt, ist der schaden, Gott lob, so gros nicht das die kraft der Niderlanden dardurch geschwecht ist; den umb andere plaetsen von grossen importantie zu erobern ist dem Cardinal kein geringe commoditet mit der stadt Hulst zukommen, und nhun, Gott lob, mit fortificatie so darin versihen und man jegen dem sommer sonder zweyffel so gefast sein wirde, das verhoffentlich ihm die sachen schwerder werden zu thuen sein als ehr vermeinet. Seine meiste macht ist nach den frontiren zum Franckreich gezogen und ist für vierzehent dagen ohngefherlich ein einfall im Artois von dem Französen geschehen.... Ich vermuete das nhunmehr der Duc de Bouillon in dem Hagen sein wirdt, dan er albereitt ganz solennlich den eid von der Konigin von Engelandt entpfangen hatt, darmitt bekraftiget ist die Ligua umb *offensive* und *defensive* gegen Spanien zu krigen, und sal dergleichen mit disen Niderlanden getractiert werden, wie auch der hertzog mitbringet die depêche oder instruction für den franzosischen Agent, so umb ebenmessiger ursachen halben ahn die Chur- und Fürsten sol geschicket werden, darhin dan Gott seinen segen verleyhen wolle. Ich halte darfür das mein brueder Ludwig mit dem von Bouillon ausz Engelandt wirde ahnkommen sein, verhoff wir werden uns zugleich eins bey E. L. gehorzamlich können einstellen, doch jegen die Hanauisch hochzeitt[1] desperir ich, der nhun

[1] *Nôces de* Catherine Comtesse de Nassau, *fille de Guillaume Premier et* Louis Comte de Hanau.

jegenwerdig alhir ein beyeinkomst der [Staten] wie auch über 10 tagen zu Lewerden sein wirde, daran die directie was diz jhar und fast auch für die künftige jhar zum krieg nodig ist, hanget, und auch die Statten General ihre gesantten schicken werden umb zu middeln viel uhnverstandes und zwist so sehr gefehrlich und auch für meine persohn gantz verdruesslich und derowegen nothwendiglich musz beywohnen und abwarten.... *Datum* Gronigen, den 15 *Septembris anno* 96.

LETTRE CLIII.

Van Reid à Stöver. Nouvelles.

Die hern General Staten haben die schiffart naher Spanien, Portugal und Italia verbotten aus zweien ursachen, damit Spanien und Portugal, so grosze thwerung leiden, also das der König aus mangel korns kheine grosze *classis* sal khönnen ausrüsten und proviantiern, mit zufuhr nit gesterckt werden, und damit der Khönig mit unsern eignen schiffen, die er anstatt seiner verloren gebrauchen can, dise länden nicht bestreiten möge. Deszen unangesehen sindt viel schif geladen gewesen, in meinung dahin zu seilen, welche mit gewalt aus Texel und Flie zurück geholet und wiederumb nach Enkhusen und Amsterdam gewisen sindt, mit vielem murmurieren und ongedult etlicher geitzhälse so man verachten muez.... Man sagt abermals von des Khönings zu Hispanien todt, und die von Antorf und Brüssel khommen affirmiern das man zu hoff betreubt was. Der Cardinal sol zu Brüssel kranck sein, und gönt den Herzogen von Arscot die ehre so jetzo gegen die Franzosen uf der frontieren zu erjagen ist. Artois wirdt jemmerlich vastiert, so das sie nu zugleich bezalen mueszen was inen lang geborgt ist worden. Der Herzog von Bouillon ist noch in dem Hage und treibt sehr uf seine abfertigung, damit er uf den

frontieren etwas guts mit seiner gegenwart thun müchte..... *Datum* Amsterdam, den 9/19 Octob. 1596. Euer

E. B.

Roorda hat abermals seer *seditiosas literas et plenas injuriis* gegen s. G. an einem *secretarium* der stat Enkhusen geschrieben, und der Magistrat hat den originalbrief an s. E. geschickt. Ich hoff es sol was guts uf jetzigen landtag wircken, und möchte vielleicht die faction der rücken gebrochen werden.

Dem Hern *Erasmo* Stöver.

* LETTRE CLIV.

Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Retour dans les Pays-Bas.

Monsieur mon oncle. Je suis esté fort désireux d'entendre de vos nouvelles depuis mon arivée en ces quartiers de pardeçà, et comme ces jours passés suis esté en la ville de Emerich pour m'entreveoir avecq Madame ma soeur de Hohenloe, n'ay peu délaisser de venir plus oultre jusques icy pour visiter aussi à Madame ma tante de van den Berg. Je vous laisse considérer combien nous nous sommes réjouy par ensemble au bout de tant longue absence. Pleut à Dieu que le temps eu permis de la présence de vostre personne, qui nous eu bien redoublé [la ligue [1]] et contentement, mais puisque à ce fois ne nous a esté permis tant de bien, faut espérer que autre bonne occasion s'offrira. Tandis [2] pourez estre asseuré que trouverez en moy tousjours ung très affectionné nepveu bien prompt à vostre service chacque fois qu'il vous plaira me commander et employer. Et sur ce prieray au Tout-puissant vous octroyer, Monsieur mon oncle, en toute félicité, très heureuse et longue vie, me recommandant très

[1] l'alegrie, joie (?) [2] En attendant.

affectueusement en vostre bonne grâce et à Madame ma tante, ensemble à tous ces Messieurs mes cousins et cousines de vostre famille. De Ulft, le 20 d'octobre 1596.

[1] Vostre très-affectionné nepveu à vous faire service,

PHILIPPE G.[2] DE NASSAU.

A Monsieur le Comte Jean de Nassau, à Dillenbourch.

LETTRE CLV.

Von Reid au Comte Jean de Nassau. Le Comte Louis Gunther se rend en France.

Wolgeborner Graff gnediger Herr. E. G. sohn der wolgeborn m. g. herr Graf Wilhelm Ludwig stadthalter in Frieszlant, hat mir vor dreien tagen inliggende copei eines schreibens, so der Hertzog von Bouillon, belangend E. G. jungsten sohns Graff Günther Ludwigs vorhabenden zug in Franckreich, an seine G. gethan, zugeschickt; mit begeren, dieweil s. G. diszmal kheine gelegenheit ausz Frieszlant hette, ich wolte solche copei E. G. von hier zuschicken, und dabeneben bericht überschreiben welchergestalt diser dienst vor wolgedachten Graf Günther Ludwig eerst vorgeschlagen und rhatsam gefunden sei; dieweil ich aber sehe das hochgemelter Hertzog selbst in seinem schreiben die gelegentheit gnugsam erzelt, sal ich allein disz dabei fügen das weder Graf Günther Ludwig noch jemandts uf sein begern einige anregung und sollicitation darumb gethan, sondern hoichgen. Herzog der allereerste und *proprio motu* davon geredt, und dasz alle freunde und fürneme diener, als sie von einem Französischen regiment gehört, die sach gantz wiederrhaten, insonderheit m. g. Her Graf Moritz mit

[1] Vostre — service — *Autographe*. [2] Guillaume.

deszen f. g. ich etlichmal darauf gesprochen, und dan auch wolged. Graf Wilhelm Ludwig, so es anfenglich fast vor eine courtoisie verstanden, und hernacher, als man hochgemeltes Hertzogen ernst merckte, neben Graf Günther Ludwigs jugend und daher besorgten verlauf bei einer fremden nation, auch disz bedencken hatte das Graff Ernst Casimir, als der eltist, billich die eerste befürderung genieszen solt, und das des jüngsten vorzug jalousie under brueder verursachen möchte. Dise letzte sorge ist, Gott lob, vergeblich, und thut sich Graf Ernst mit gueter bescheidenheit erinneren dasz diszer beruff nit durch seines jüngern bruders intringen, sondern hierdurch zu wegen gebracht das derselb schon einmal in Franckreich gewesen und daher den Herzogen am besten bekant gewesen. Was die andere difficulteten betrift, hat der Herzog solche gutte solution und gegenbericht m. g. hern Graf Morits und den Hern Staten geben, auch selbst zu mir gesprochen das die Französische vom adel und Capitains lieber Graf Ludwigen als jemant anders von irer qualität, schon derselben nation, sollen gehorsamen, das auch s. f. g. sein vatter und brueder wil sein und selbst, dieweil dis regiment bei ire f. G. sein wirt, ine in sattel setzen und bei authoritet maintenieren, das uf solchen bericht sowol seine G., Graf Moritzen, als die Hern Staten daran gesettigt gewesen, und in unsern *collegia concordibus votis* beschliszen werden den agenten Caluard zu befelen das derselb des Khönings meinung hierüber vernemen solle. Dieweil nun alles so ordentlich zugangen und diser beruff one zutringen, one solicitation, ja one vorgehende gedencken E. G. sohn fürkhommen, so acht ich es für eine vorsehung Gottes der ime materie geben wil sich zeitlich zu dienst der algemeinen gerechten sache zu gebrauchen, und in die fuesstapfen anderer löblichen Hern seines stammes zu tretten, und hab darumb, insonderheit dieweil solche *occasiones* langsam vorfallen, vor meine geringheit darzu helfen rhaten, des fasten vertrawens es wirt ime die tägliche mühe, sorge

und arbeit so diser beruff mitbringt, und seine eigene generositet und rhumgiericheit, andere geringer und junger leut gedancken aus dem haubt bringen, dazu dan E. G. vätterliche vermanung und underricht viel helffen können. Mein g. her Graff Wilhelm läszet daran auch nichts erwinden, wie E. G. aus der zweiten copei zu sehen, und sol es mündlich noch weiter und mit mehrern fleis thuen, dan es reist Graf Günther Ludwig in khurtzen tagen naher Frieszlant. Den progres muez man seiner eigenen discretion und zuvorderst Gott dem Hernn befelen, und nach einem gutten man trachten der sein haus und etlicher massen ime selbst regiere, und bei den gutten vorsatz den er jetzo one zweifel macht, bestendig erhalte. Ich hab mich alhie nach dergleichen einem erkhundigt, und sol ferners, mit zuthun m. g. herns Graff Moritzen Räthen, mit allem möglichen fleisz nachfragen, damit man einen wol qualificierten, darauf man sich fast zu verlassen, uftretten möge......

Was die vorlauffende miszverstände davon E. G. hiebevoren gehört, belangt, ist seine Gen. wol geneigt gewesen die uf dero persohn ausgegossene injurien in windt zu schlagen, allen hasz und rach zu verloben, mit den verleumder zu reconcilieren und das gemeine beste der reputation und dignitet des Hauszes Nassau vorzusetzen. Die wiedersacher aber hoffen mehr vortheils zu irem intent zu erlangen durch continuierende disputen, als wannehr die sache widerumb zur ruhr gebracht wurden, und strewen abermals neuwe ufrürische dingen darin E. L. sohn so geduldtig, mäszig und weiszlich sich erzeigt, dasz er deszen bei menniglichen verstendigen und ungepaszionierten groszen rhumb und eher hat, dergestalt das man sich diser widerwertigkeit, dieweil es anders nit sein wil und, durch unruhige leute zunötigung, der gewünschten frieden gebrochen wirt, destoweniger zu betrueben, sondern damit zu trosten hat das eine gantz ruhwige regierung kheine materie gibt verstand und weiszheit an tag zu bringen und im sturm und ongewitter eines gutten

schiffmans lob und ehre gröszer wirt..... *Datum* Hage, 11 Nov.

E. G. underthäniger,

EBERHARDT VON REIDT.

Dem wolgeb. Hern Hn Johan dem eltern, Graven zu Nassau...... meinen gnedigen Hern.

LETTRE CLVI.

Le Comte Guillaume Louis au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Wolgeborner freundlicher lieber herr Vatter. Wiewohl ich in der gentzlicher zuversicht stehe das ich erlaubnusz erhalten werde, und mich allein darauf gefast halte umb mich uf die reisse zu begeben, so hab ich nochtans umb der gewiszen willen, ob vileicht was uhnversehens möchte einfellen, dardurch meine fürnehmen mochte verhindert werden, dessen ich nicht allersins sicher bin, dieweil das proces zwischen Stadt und Landen nuhn uf dem weisen oder sententiren ist, rhatsam gefunden das meine beyde brueder vorhin zuegen, insonderheit darumb nachdem nothwendig mein brueder Ludwig in dem ahnfang *Januarii* musz in dem Hagen sein, welches der hertzog von Buillon zum heftigsten begeren, uf das des Königs dienst nicht domit verseumet würde und mein brueder solche occasie, die nicht leichtlich ist wider zu bekhomen, liderlich verschertzen möchte, und uf das E. L. seinen sämpttlichen söhnen ihr väterlichen willen und treuherzige meinung können mittlerzeit fürhalten, uf das so ich volgen würde, dessen ich noch verhoffe inwendig vierzehn tagen zu thun, mein brueder Ludwig ein acht tage nach meiner ahnkunft sich uf die reise umb sich ein zu stellen wider begeben könne, oder aber, so ich schon uber alle zuversicht auszubleiben genötiget würde, das gleichwohl E. L. in ihrem gutten fürnehmen nicht lenger verhindert

werde; dan so vil mich ahngeht, stelle ich alles in dero vätterlichen willen und gutdüncken, derselben ich mich gern, wie billich unterwerffe und zu friden bin, auch so fern und vil des nothe ist, verbinde uhnverbrüchlich nach zu folgen was E. L. sal desfals verordiniren oder statuiren. Referire mich sünsten in allem uf meine beyde brueder was den stande diezer Niderlanden undt sunst was neues ist betreffent, allein das man aus interceptirten brieven vernohmen hatt das ein armada ausz Spanien gereidt ist umb uf dise landen sich zu begeben, und man in der vorsorg stehet das sie whol dissen winter noch möchte ahnlangen, dargegen man sich in Engelandt und hir zu lande gefast macht; desgleichen melden des Cardinals eigene schreiben von sehr grossem verstercken von volck ausz allerley nation, umb sehr frue in dem *Martio* zu felde zu sein, welches die einzige ursach, nebens andere [ehe] ursachen mehr, warumb ich hart dringe das ich dissen winter noch E. L. bezuchen möge, den meine gelegenheit nit leiden kan das ich langer ausbleiben kan als den monath *Januarium*: verhoff und bitt auch E. L. wirden mich lenger nicht ufhalten. Thue hirmitt E. L. sampt meine frau mutter, sampt die gantze freundtschafft, Gott dem Almechtigen bevholen. *Datum* Grönigen den 23 Nov.

E. L. untertheniger gehorsamer sohn,

WILHELM LUDWIG GRAFF ZU NASSAW.

LETTRE CLVII.

Le Comte Ernest Casimir au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Monsieur et très honoré Père. Je suis très marri de ce que le porteur de la présente n'a peu tout effectuer selon sa commission et vostre volonté, où toutesfois il n'a

failli de faire son extrême en pourchassant les affaires tous les jours et les importunant selon son debvoir; car qui ne faict cela n'auroit jammais rien; mais je me rapporte à luy-mesme qui en ast mieulx la cognoissance que moy. Quant aux nouvelles, il y a un commun bruit ici que le Roy bast Amiens, mais rien seur, aussi ne sçay-je si pourra faire grand prouffit, encores que la situation m'est incognue; tousjours il est certain qu'il y ast 3000 soldats combattans dedans la ville, qui ne se laisseront pas emporter legèrement sans qu'on les attacque d'un aultre façon; car de les bastre devant que les approsches sont faicts, nous ne sçavons comprendre, et leur apporter l'assault ainsi descouvert perderont une infinité de gens, et semble que messieurs les François pourront encores fort bien aller auprès de nous à l'escole et apprendre comment il fault assiéger les villes. Les Anglois sont prest avecq leur flotte et pousseront bientost oultre; il y ast plus que mille soldat des nostres, toutesfois Anglois, qui sont allé vers là, tant de Vlissingen que d'Ostenden et de la Brille. Le Comte d'Essex commende en général et eust volontiers veu que mon frère Louys l'eust accompagné, peust-estre qu'il eust mieulx employé son temps qu'il ne ferast en Ungerie, car il est extremement en sa bonne grâce. J'espère qu'ils fairont un court et heureux voiage. Ils sont trèstous extrêmement équippé et emmènent encores de plus grands basteaux que l'autre fois..... Son Exc. et Mess. les Estats ont mandé mon frère Guilliaume; ne sçay s'il doit venir, pour les empeschements et différens qui sont entre les Frisons et Omlandes.... Donné à la Haye, le 16 de juin l'an 1597.

Vostre très-humble, très-obéissant et fidel fils et serviteur,

ERNEST CASIMIR CONTE DE NASSAU.

A Monsieur mon père, Monsieur
le Comte de Nassauw.

LETTRE CLVIII.

Le Duc de Bouillon au Comte Jean de Nassau. Demande en mariage de la Comtesse Charlotte de Nassau pour M. de la Trémouille.

—

Monsieur. S'offrant une occasion de marier Mademoiselle de Nassaw avec Monsieur de la Trémouille, il à désiré estre asseuré de ses parens, si ceste recherche leur seroit agréable, et m'ayant prié de leur en escrire avant que s'engager, je l'ay voulu satisfaire, vous faisant celle-cy, pour vous supplier, comme à l'un de ceulx à qui ceste honneur doibt estre déféré, de m'en vouloir mander vostre volonté. C'est un parti avantageux, tant pour la qualité de la personne, de sa vertu, que de sa maison. Je recherche en toutes occasions ce que je puis, pour honorer et avancer ceux qui sont de la maison de Nassaw, cuidant[1] le devoir, par l'honneur de l'alliance, que j'y ay pensé. J'attendray de vous nouvelles, Monsieur, en intention de vous faire voir toute ma vie qui je suis. A Chastelerault, le 21 juillet 1597.

Vostre humble nepveu et serviteur,

HENRI DE LA TOUR.

A Monsieur, Monsieur le Conte
Jean de Nassaw.

Le 17 août le Comte Guillaume-Louis écrit, devant Rheinberg, à son frère Jean le Jeune: „Wolgeborner freundlicher lieber Bruder, ich hab nicht ehrder meiner zusag gnug thun können, dieweil umb vielerley ursachen halben bisher zweifelhaftig ist gewesen ob und was man weiters sal mögen fürnehmen, bis das heut umb den mittag erst geresolviret ist das wir morgen für Mörs das lager schlagen sullen und unser best daruf versuchen, ohnahngesehen das so von Spaniern, Italianern und von unterschiedtlichen fenlein bei die 700 soldaten darin ligen. So fern nhun E. L. s. E. und mich besuchen wollen, dieweil wir so nahe seindt, sol E. L. von hertzen wilkom sein.... Ich hette

[1] pensant.

wohl wünschen mögen das bruder Georg auch uns besuchte, dan dieweil E. L. mir die gelegenheit von s. L. Gemhalin zu verstehen geben, darf ich so ein glück nicht verhoffen.... Die fenlein so aus Berg gezogen, haben sich mit correspondentz von dem garnison in Geldern geworffen, und meuten neben den von Wachtendonc."

LETTRE CLIX.

Le Comte Maurice au Comte Jean de Nassau. Prise de Rheinberg.

—

Unser freundtlich dienst undt wasz wir sunst mehr liebs undt guts vermögen jederzeit zuvor, wolgeborner freundtlicher lieber her Vatter und Vetter. Wir haben E. L. bei dieser gelegenheit freundlich nicht wollen verhalten inmassen wir den achsten dieses mit einem zimblichen anzahl reuter undt knecht, geschütz undt anderer kriegsrüstung, vor diese stadt Rheinbergk khommen undt dieselbe belegert haben, undt ob wir wohl die gelegenheit undt situation derselbigen dermassen gestelt gefunden das ermelte belegerung ohn grosse mühe undt arbeidt nicht hadt geschehen mögen, so haben wir dieselbige dannoch mit solchen vleisz gefördert das wir mit unsern lauffgraben bisz ahn die wallen undt bolwerck ermelter stadt seindt gekommen, undt dieselbe den 19ten dieses angefangen zu beschiessen undt nach dreyen voléen auffgefordert haben; darauff die haubt- und bevelchsleuthe uns zur antwordt geben das sie drey dage zit[1] begerten umb sich zu besinnen, seindt also darauff mit dem geschütz forthgefahren, undt nach dem mittag ein ravelin oder bolwerck ermelter stadt eingenommen, darauff unser volck in schlachtordnung stellen undt sich zum storm fertig halten lassen, zuvor aber unserer trometer noch einmahl hingeschickt und sie auffordern lassen, dazu sie sich ahnstundt willig erkläret, undt etliche der irigen zu unsz

[1] zeit.

abgefertiget, undt sich endtlichen dermassen mit uns verglichen das sie den 20ten dieses mit ihrer wehr und rosz auszgezogen und unsz die stadt eingeräumet haben, dadurch wir verhoffen es werde nicht allein der Rheinstrom befreyet, sondern dem heiligen Reich ein angenehmer dienst sein geschehen. Wasz wir sunst weiter der gemeinen christlichen sachen zu guten sollen mögen verrichten, darahn wollen wir kheinen fleis sparen, undt E. L. hiemitt dem Almechtigen zu erhaltung langwiriger gesundtheidt undt allen glücklichen zustande befehlen. *Datum* zu Rheinbergk, den 21ten *Augusti* 1597.

E. L. gehorsamer,

MAURICE DE NASSAU.

Dem wolgeb. Hern Johan Graven zu Nassauw .... unserm freundlichen lieben Hern Vettern und und Vattern.

† LETTRE CLX.

Le Comte Guillaume Louis au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Wolgeborner freundtlicher lieber Herr Vatter. Weil Gott der Almechtig sein gnad verlihen hat das mit der eroberung von Moers der Rheinstrom für dismhal bevreiet ist, wie E. L. allen bericht von meinem bruder Johan vernehmen werden, und wir erstes tages mit dem lager über Rhein zu befridigung der quartiren aldar in der Graffschaft Zütphen, als der Twente und herligkeit Lingen, begeben werden, welche wir durch Gottes hülf und gnad bey diesser jegenwärtiger occasie verhoffentlich in kurtzem sullen können reduciren, zum wenigsten aber onser best thun werden und Gott die rest bevhelen, und ich dafür halte das, so mein bruder Georg diese gelegenheit versäumen würde umb dermhal eins auch was zu sehen, das sie [1] alsulch in der nahe und kürtzlich nicht

[1] s. L.

wirdt geniessen künnen, welchs gleichwhol s. L. zum grossen nutzen und rhum wirdt gereichen können, desto mher dieweil i. L. ausz aller gefhar bleiben kan, und sich whol gezimet das s. L. s. Ex. einmhal besuchte und bey derselbigen sich presentierte, bey welcher s. L. sehr ahngenehm als auch mir sehr wilkom sein wirdt;... in ahnsehung das i. L. nicht kan verweislich sein s. E. und mich zu besuchen und sich numers der neutralitet gantz bevleisiget, nademhal dieselbige in dem geringsten nicht in einigen dinst begibt von disen Niederländen, oder iets gefherlich jegen den feindt practisiret oder treibet. Mein bruder Johan ist nötig das s. L. noch eine kurtze zeit verharren und s. E. volge, umb seine werbung von i. khurf. g. desto besz zuverrichten, daran dem Reich und insonderheit dem stifft Cöllen mercklich gelegen ist, und E. L. selbst sampt ons andern kein geringen gunst machen wirdt. .... *Datum* in dem lager für Moers, den 23[ten] *Augusti.*

E. L. unterthäniger gehorsamer sohn
WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAUW.

Dem wolgeb. Hern Johan der älter, Grave zu Nassau,.. meinen freundtlichen lieben Hern Vatter.

* LETTRE CLXI.

Le même au même. Prise de Breevoort.

Monseigneur. Ayans esté icy 8 jours ce siége nous a esté fort difficile, à cause de la situation, laquelle est telle que la campaigne entour de la ville est fort basse et entièrement couverte de l'eau, excepté 2 chemins et une pied-senté [1], de sorte que nous sommes esté contraincts de faire nos approches sur les chemins subsdicts avec des gabions, et par faulte de terre de remplir les

[1] sentier pour des piétons.

gabions avecq de fascines. Les affaires et préparations estoient si bien avancés par grand labeur, diligence et perte de nos gens, qu'on a aujourd'hui tirée avecq vingt pièces de canon, et après avoir donnée trois volées a esté sommé la ville; mais puisque l'ennemy refusoit encore de la rendre, on a continué de tirer par l'espace de quatre heures, et puis ayant esté faicte une raisonnable bresche et mis deux ponts faicts du liegée [1], les quels a veu mon frère Jean qui vous en sçaura particulièrement informer, nos gens ont monté tant par la bresche que par deux aultres places lesquelles commençoient estre raisonnable, et par force prins la ville; là où sont tués des ennemis environ septante, ayants retirés les aultres dedans la [2] chasteau, estants composés des deulx enseignes et forts 150, qui se sont aussi bientost après rendus à discrétion de son Exc. Et sur ce je vous baise les mains. Au camp devant Brefort, le 29me de septembre 1597.

[3] Vostre très-humble fils à vous faire service,

GUILLAUME LOUYS DE NASSAU.

Le siége, à cause de la difficulté de la situation et pour les approches toutes faicts de gabionnades, a esté si beau que quelqu'un des autres avons faict ceste esté.

A Monseigneur, Monseigneur le Conte
Jean de Nassau.... mon bien aimé père.

* LETTRE CLXII.

Le même au même. Prise d'Enschedé, d'Oldenzaal et Ootmarsum.

—

Monseigneur. Partant le 4me d'octobre de Brédefort, sommes tant par le mauvais chemin que l'empeschement de nostre artillerie, le 8me du dit mois arrivez devant la ville d'Enschedé, laquelle fust aussitôt sommée par son

[1] liège (*een kurkbrug:* BOR.) [2] le. [3] Vostre — service. *Autographe.*

Exc., surquoy l'ennemy estant parlementé avecq icelle et veu l'armée et artillerye, s'est incontinent rendu. Estans doncques le jour suivant sorty hors de la ville deux compaignies, son Exc. s'est avancé, et encores au mesme jour logé devant Oldensel, dont aussy incontinent 2 régiments avecq quelque cavallerie et 4 pièces de campaigne sont envoyez à la ville d'Ottmarsum, laquelle, après avoir soustenu le jour suivant 3 volées, s'est aussy rendue, et est de là sorty une compaignie; et attendu que cependant les approches devant Oldenseel furent bien avancez et que le canon estoit desjà prest pour estre planté, ceulx de la ville le 12 d'octobre ont envoyé leur tamborin pour parlementer avec s. Exc., suivant quoy on a traicté avecq eulx la nuict suivante, desorte qu'au 13me sont sorty dehors la ville 6 compagnies, estant s. Exc. pour astheur en chemin vers la ville de Lingen, de laquelle nous espérons aussi une briéve et bonne fin. Je vous envoye ce que son Exc. a pour le présent entendu tant de France que de l'ennemy, ayant toutefois après esté adverti que le Cardinal a esté malade non pas de la peste, mais de quelque aposteume, et que le Roy a prins la ville de Dorlans. Je vous eusse adverti souventefois si j'avoys eu le moyen. Sur ce, Monseigneur, je prie le Dieu omnipotent de vous avoir en sa saincte guarde. De Oldenseel, le 16me de octobre 1597.

[1] S. Exc. und mein frau Princessin seindt hir zu Bentom [2] umb mein gnedigste frauw zu besuchen, und werden morgen wieder von hir zihen, dan sie ihren abscheidt von s. E. genommen umb naher Franckreich mit dem ersten windt zu gehen.

E. L. unterthäniger gehorsamer sohn

WILHELM LUDWIG.

A Monseigneur Monseigneur le Conte Jan de Nassau, Catzenelnbogen, mon bien-aimé père, à Dillenberch.

[1] *Le reste est autographe.* [2] Bentheim.

Le 24 Oct. le Comte Guillaume Louis écrit, devant Lingen à son père: „Mit zeigern diesses weis ich nichts mehr zu schreiben, dan das wir nhun den fünften tag her gewesen und die approchen so gevodert das wir disen mittag in die poincte von ein ravelin gelogiret seindt und sapiren, alwar man das wasser wirdt ablauffen lassen. Ich verhoff inwendig zehen tag zum lengsten werden wir disse belegerung zum glücklichen ende bringen."

LETTRE CLXIII.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Jean de Nassau. Prise de Lingen.

Wolgeborner freundtlicher lieber herr Vatter. Es hat nhunmehr Gott der Almechtige sein heyl ahn diesser seythen des Rheins volbracht, dafür seine göttliche Majestet in ewigkeit gelobet bleibt, und verleyhe die gnad das wir's mit rechter danckbarkeit gebrauchen, und zur verbreitung seiner göttlichen ehr und trost der so viel tausenten armseligen betrübten menschen gereichen möge. Es ist fast eine schwere belagerung gewesen, dieweil das lager, wegen kälte und uhngemachs halben, notwendig in häuser hat müssen gelegt werden, so das man ein grosse meyl wegs von der stadt haben ligen müssen. Uhnahngesehen dessen seindt uf den 14ten tag, nachdem wir ahngefangen haben zu approchiren, alle approchen so bevodert gewesen das wir drey ravelin, so umb der stadt gelegen und zimlich guth gewesen, erobert haben, ohnahngesehen sie sehr wohl gedefendiert seindt undt alle sampt geminiret waren, und das fürnembste zwey unterschidlich mahl zersprungen worden, dadurch wir den meister von dem wasser geworden, und nachdem wir's abgelassen und whol drey galerien ahngefangen hatten zu machen, haben wir gleichwhol in einer nacht uf zwey vendelen mit schantzkörben den graben mehrentheyls allein umb verblindungs halben, übergesetzt, und die übrige erst bey tag unter faveur von unserm geschütz und musquetiren überbracht,

und alsobalt in beyde rondelen gesapiret, und nachdem die baterie von 26 stück, wiewhol sie allein in defensie schos, gutte breche begon zu machen, hat graff Frederich, nachdem ihn s. Exc. lis ufeyschen, haus und stadt Lingen müssen übergeben, welche victorie für dise Niderlenden deste grösser ist, nachdem einig bestandt und trèves zwischen Franckreich und dem Cardinal getroffen, welcher auch mit seinem lager in Flandren albereid ist und Ostende zu belegern traiget, umb welcher ursachen s. E. sich eylet und morgen mit dem lager von hir scheiden werden. Ich hoff gleichwhol, so der Cardinal der mainong bleibt, das es ihm gereuwen sol. Der König ausz Franckreich advertiert die Statten von dem todt des Königs von Spanien; was davon ist, wirt die zeit lehren. Die von Frislandt seindt nhunmehr schuldig die restirende fünfzig tausent gulden zu erlegen, daran ich in alle wege die handt wil halten das dieselbige gevodert werden so viel mögelich. .... *Datum* eylendts zu Lingen, den 4ten *Novemb.*

E. L. unterthäniger gehorsamer sohn
WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAU.

Dem wolgeb. Herrn Johan, Graven zu Nassaw ...... meinen freundtlichen lieben Hern Vatter. Dillenbergk.

LETTRE CLXIV.

Von Reidt à Stöver. Nouvelles.

Monsieur Stöver. Lingen ist, Gott lob, nun auch erobert, und damit diser zugh beschloszen, in welchem (da man die sachen *citra affectus et invidiam* recht erwegen wil) so treffelike werken auszgericht, und solche victorien erlangt sindt als in lange jaren, da auch etwas groszerer macht gewesen, nit gehoert oder gesehen ist worden, deszen ich mich, so wol unsers Vatterlandts, als auch des

Hauses Nassaw halben, zum höchsten erfrewe. Den $^{2}/_{12}$ dises ward die festung mit 24 stück beschoszen, baldt daruf der graben und der fuesz von zweien bolwercken mit sovil vortheils erlangt das Graf Fridrich lieber accordiren als fernern gewalt erwarten wollen, und ist mit fenlein und vollen gewehr den $^{3}/_{13}$ ausgezogen. Bei dieser herlichen *victoria*, darüber das gantze landt vol freuden ist, mues ich auch leider ein privat betruebnus schreiben so die alte regel confirmiert *nihil ab omni parte beatum*. Fräulein Aemilia[1] hat lenger die desperate lieb zu Don Antony sohn[2] nit bergen können; jederman weis davon zu sprechen, und ist so weit kommen das man sie mit onwillen von einander halten muesz, und er, wie ich heut ausz'm Haag hoere, wirt bewaert. Denckt uf die alte antwordt: „ich wil kheinen armen Fürsten in Teutschlandt haben." Ach! ach! wo khomt es zu, wan man kein rhat folgen wil! *Datum* Arnem, den $^{6}/_{16}$ Novemb. 1597.

Ewer dinstwilliger

E. V. R.

Dem Hern Erasmo Stöver.

LETTRE CLXV.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

—

Wolgeborner freundlicher lieber Herr Vatter. Dieweil zeiger dises one das hinaus reisen sollen, hab ich nit mögen underlaszen E. L. von dem jetzigen zustandt soviel mittzutheilen als ich diser ort hab khönnen erfaren. Dasz der Khönig von Spanier dem Ertzhertzogen Cardinal die tochter[3] mit sambt disen lande gibt, haben E. L. numehr gehört, welches die verstendigste für khein bösz zeichen achten und fest dahien deuten das die Spanier

[1] Emilie Comtesse de Nassau, *fille de Guillaume Premier*.

[2] Don Emanuel, *fils de Don Antoine, roi titulaire de Portugal*.

[3] *L'Infante* Isabelle-Claire-Eugénie.

desperiren die landen mit gewalt zu erhalten. Die underhandlung zwischen dem Cöning zu Franckreich und Cardinal umb friede oder langen stilstand ufzurichten, wehrt nochmals mit groszer ongewiszheit was daraus werden wille: derhalben die hern General Staten rhatsam gefunden die hern Justinum von Nassau Viz-admiral und den Advocat Oldenbarnefelt naher Franckreich abzufertigen, wie auch andere Gesanten an die Cōningin in Engellandt zu schicken.

Meine baasz Aemilia ist dem Printzen von Portugal naher Wesel gefolgt, daselbst, wie es sich ansehen läst, sie sich ein zeitlang verhalten werden. Die General-Staten hatten aus wichtigen ursachen nötig geacht gedachtem Printz und seinen bruder anzusagen das sie sich aus disen länden wolten verfuegen, und hochgem. meine baasz mit ernst vermahnt ires Hn bruders rhat zu hören und zu pleiben, sich erbietend ire L. nit weniger gunst und liberalitet zu erzeigen als sie iren schwestern gethan, wie dan hochgem. irer L. brueder deroselber auch viel trewe *presentationes* fürgestelt; als sie aber kheine von allen folgen wollen, haben seine Exc: irer L. rundlich vermeldt dieselbe nit mehr für eine schwester zu willen halten. Jedoch wirt irer L. die pension des heiratsguts gefolgt, wie dan auch die Hn General Staten folgen laszen was sie irer L. dise nechste jaren aus *liberalitet* gerichtet haben; solches möchte zusammen 5000 Niederl. Gl. machen, darauf ire L. und dero gemahel sich muessen erhalten. Ich trage etwas fürsorg dieweil der Printz Catholisch ist, und, von wegen eingebildeter hoffnung mit der succession von Portugal, seine religion schwerlich endern wirt, dasz er understehen möchte mit der zeit wolgemelte meine baasz, wiewohl sie sich von anfang ernstlich und standhaftig erklert dasz sie bei irer religion wolle pleiben, umbzureden, welches mir irer L. halben hertzlich wehe thuen würde; und dieweil E. L. vermanung ongleich mehr gewichts und ansehens haben wirt als die meine, solte, uf E. L. verbeszerung, nit onrat-

sam sein dasz E. L. dermal eins mit guter gelegenheitt an ire L. geschrieben, oder durch jemant, der one das gehn Wesel reist, sie zur bestendigkheit vermahnt hatten .... *Datum* Lewarden, den 2ten *Januarij* 1598.

† LETTRE CLXVI.

Le Comte Guillaume Louis au Comte Maurice de Nassau. Affaires militaires.

Monseigneur. J'ay cogneu par la lettre de Messieurs les Estats-généraux, escrite au collège de ceste province, comment qu'ils soient résolus de trouver le défaillant des contributious par amoindrissement de compaignies, réduisant celles de 200 testes à 160, et celles de 150 à 120, ce que Messieurs les Députés des Estats de Frize ne trouvent nullement convenir au service de la patrie, comme leur déléguez en l'assemblée de la Généralité ont déclaré, jugeans plus profitable de trouver la d.[1] somme par la cassation des *wartgelders*, par où la cause commune sans comparaison sera moins intéressée[2], que par la cassation et perte de tant de bons soldats; et Messieurs les Estats icy ne font que se plaindre que les *wartgelders* donnent occasion à Messieurs d'Hollande d'estre moins soigneux pour entretenir leurs compaignies complètes, à raison de quoy je puis asseurer v. E. que ceste province ne se laissera jamais persuader pour donner consentement à la continuation des dits *wartgelders*, desorte que ces disputes entre les provinces mettront l'estat de guerre en confusion et pourront causer, outre l'affoiblissement de la gensdarmerie, aussi la cassation des dit *wartgelders*. Considérant doncques le grand déservice de la cause commune, et que par cest affoiblissement, y joinct les practiques des capitaines avec leur passevolans, qui pourtant

[1] dite. [2] endommagée.

ne viendront à cesser, v. Exc. ne pourra mener en campaigne que la moitié de gens. Je n'ay pu obmettre de supplier v. E. qu'il luy plaise, avant que venir à l'exécution de ce très dommageable avis, de parler à bon escient avecque quelques uns des Messieurs d'Hollande, leur remonstrant vivement la conséquence; m'asseurant que, si v. E. veuille prendre la peine pour y employer son crédit et authorité, ils se laisseront induire de suivre meilleur conseil, et de quiter plustôt les dit *wartgelders*, que de retrancher à v. E. les moyens et fondements pour faire bons services en campaigne. Surquoy, Monseigneur, après mes humbles recommendations en la bonne grâce d'icelle, je prierai Dieu de luy ottroyer en parfaite santé longue et heureuse vie. De Lewarden, ce $^{15}/_{25}$ febvrier 1598.

† LETTRE CLXVII.

Le Comte Jean de Nassau au Comte Jean de Nassau-Siegen. Affaires des Pays-Bas.

Lieber Sohn.... D. L. bericht von dem protectionswerck hat mich höchlichen erfreuwett; verhoffe, wan die Hern Staden bedencken welcher gestalt sie Gott der Herr hiebevor so gnediglich gewarnet und wie geringer underscheidt zwischen den *protectoribus*, und dem einem zwar so wenig als dem andern (wie D. L. oftmals darvon vernünfftig discurirt) zu vertrauen ist, ja welcher massen sie die Hern Staden, wan ihnen Gottes ehr undt das *bonum publicum* nur recht ahngelegen were, mit reichem segen des Almechtigen, sich selbsten und der ganzen Christenheit, so vilfältige grosze und nützliche dienste thun und leisten köndten, sie werdten sich zu einem solchem werck nimmer beredten laszen, undt darvor sich huetten das sie ihr vertrauen nit mehr uff rosz, wagen, menschenarm undt das irrdische, als uff Gott, setzen. Dieweil dan dieszes ein

sach von groszer importantz ist, daraus D. L. gnungsamb materi und anlasz von allerhandt nohtwendigen puncten zu discuriren, so will ich nit zweiffeln D. L. werden sich derselben nützlichen zu gebrauchen wissen, undt bedencken *quod superflua cautela non noceat*, und gutte praeservativen weniger nit als die *remedia* undt arzneien selbsten vonnöthen sein.....

Was die Portugalische sache ahnlangt, davon kan ich ausz mangel berichts wie nemblich die sache ihren ahnfang gewonnen undt sich verlauffen, auch was neben den Hern Staden meinen gn. Hern Grave Moritzen insonderheit zu solchem ernst und harttem halten bewege, wenig judiciren, habe aber sonsten aus D. L. schreiben sehr ghern verstanden das dieszelben zur reconciliation also vleiszig gerahten, in bedrachtung das geschehene dinge nit zu verbeszern, undt rahtsamer gewessen were das man einen gebührlichen ernst *cum res adhuc esset integra* gebraucht hette, undt numehr den friden, wie Christen zu thun schuldig seint, nachtrachte und nachjage, und nit etwan mit zuvil hartten haltten übel erger machte und zu fernerem unrath ursach gebe. Was mich belangt, da bin ich urputig, so fern ich darumb ahngelangt und mein treuhertzig und ahngebottener dienst mir nicht (wie zuvor mehrmals geschehen) übel, verkehrt und [1] ufgenohmmen würde, ghern das beste zu rahtten und reden zu helffen, doch were mir allezeit lieber das solches durch schrifften als durch schickung, und insonderheit solcher leutt mit denen ich nit reden kan noch ohne das gern zu thun habe und umbgehe, geschehe. Derohalben dan D. L. solches ahn sie, die Princeszin von Portugal unsere baase, gelangen zu lassen, undt deroselben, ohne scheuw, die ursach desselben zu gemüth zu führen, mit vermeldung das umb der Nidderlandt und gemeines besten, wie auch umb weilandt ihres Hern Vatters seligen und dessen Gemahlinnen undt kinder willen, wir sovil auff und uns zurück gesetzet das wir jhe lenger jhe weniger gutten ehrlichen leuhtten sol-

[1] *Un mot semble omis.*

che ehr undt freundschafft wie wir wohl biszher gethan und nachmals ferners ghern thun woltten, erzeigen und beweiszen können..... Den überschickten schriftlichen bericht von den Schottischen kirchenordnung, habe ich sehr ghern empfangen; dan ich derselben nit allein undt bevorab, dieweil diesselbe kirchen mit den unserigen zimbliche gutte correspondentz haltten, und noch neulichen bei denselben sich raths zu erholen beghertt, zu ehester gelegenheit mit fleisz zu lesen begierig bin, sondern es macht mir auch grosze hofnung, demnach seine Exc. mit solcher sachen umbzugehen beginnet und ahnsehet, das sie mit der zeit jhe lenger jhe eiferiger im religionswerck werden werde, welches umb deszwillen sovil damehr zu wünschen und von nöthen were, dieweil sonsten christliebende guthertzige leuht und patriotten zum höchsten über die täglichs jhe lenger jhe mehr einreiszende sicher- undanckbar- und üpigkeit, sundt, schandt, laster, groszer pracht und unbarmherzigkeit gegen die arme unschuldige benachbartten, wie auch die hinderansetzung und forttplantzung reiner kirchen, schulhen[1] und christlicher disciplin sich beklagen, und vil frommer ein- und auszlendische Christen sich zum höchsten darahn ergern das man die geistliche gütter danieden, welche *ad pios usus* gestifftet und verordnet seint, dermaszen incorporirt und *ad privatos* undt *prophanos* ahnwendet, das wo es noch ein geringe zeit also ahnstehen und dergestalt damit procedirt und fortgefahren werden solte, man in wenig jharen wenig reiner kirchen und schulhen mehr finden wirdt; wie es dan im land zu Geldern numehr so weith leider kommen sein sol das (da man zuvor, nach reichlicher bestellung aller ordinarien kirchen und schulhen, von den ab- und vergangenen unnützen clostern und stifften noch ein ahnsehenliches und viel tausent gulden jerlichs übrig und in vorrath haben können) sich jetzunder die kirchendhiener ahn etzlichen örthen kaum und sehr schwerlich mehr erhallten, noch die landt soviel schuldhiener haben

[1] schulen.

können das sie zum wenigsten etzliche particular-schulhen, darinnen die jugendt so viel und weith ahngeführt werden und lernen möge das sie fürthers uff andere schulhen zu verschicken dienlich sein, oder man auch biszdaher die ohrtt und platzs welche Gott der Herr aus sondern gnaden den negstverschienen herbst meinen gn. Hn Grave Moritzen und den Hern unirtten Staden gleichsamb geschencktt und eingeben, mit kirchen und schuldhienern hetten mögen bestellen und versehen, und also nit wenig bekümmert undt in den sorgen stehtt das es in den landen endtlich zugehen werde wie mit den kindern Israëll [den Aarons und Joseph,] und Gott der Herr bei den propheten Haggai treuett[1]. Derohalben dan D. L. sehr christlich und wohl thun, wan sie disze undt dergleiche sachen welche Gottes ehr, das gemeine beste, und also auch der landt selbsten höchste wolfahrtt betreffen, mit allem ernst treiben undt sich ahn der welttkinder spotten und vexiren ghar nit kehren, sinthemal Gott der Herr ein eiferiger Gott ist, welcher allein die ehr haben und diejhenige so Ihn ehren, widerumb ehren will. Esz laszen sich zwar ettliche leutt danieden bedüncken das sie das religionswerck sehr wohl verstehen; ich habe es leider bisz daher im werck und mit der thatt nit spüren können; dan ob sie wohl ettlicher maszen aus Gottes wortt ein wenig verstehen undt wiszen was einer einfaltigen privatpersohnen desfals vonnöthen ist, so wiszen und verstehen sie doch vom rechtten kirchenbauw, wie man nemblich kirchen und schulhen pflantzen, fördern, regiren, handthaben, schützen, schirmen undt vertaidigen, oder auch sonsten die gemeine wolfahrt fortsetzen und dem negsten rechtschaffen, vermöge Gottes wort und willens, dhienen möge, gantz und zumahl nichts.....

D. Tophii[2] halben, welcher ein professor under dem von Bentheimb ist, besorget man sich das er *in Arianismum*, wie in gleichem noch ein anderer so Reigerus[2] genant

[1] dröht. [2] *Apparemment Professeur au Collège* (Arnoldinum) *fondé en 1591 à Steinfurt.*

wirdt, in widdertäuffe oder sonsten seltzambe irrige meinung, wo sie nit zeittlich ernidertt undt vermahnet werden, gerahten dörfften; were derohalben sehr guth und hoch nötig das die benachbartte kirchen, und so wohl die Nidderlendische als auch Embdische und Bremische, sich dieszer sachen soviel müglich, doch in aller geheimb und still, ahngenommen hetten. .... *Datum* Dillenberg, den 11ten *Aprilis* A° 98.

JOHANN DER ELTER.

An Graf Johannen den jüngeren.

LETTRE CLXVIII.

Le Comte Louis Gunther au Comte Jean de Nassau. Il ne peut encore se rendre en Allemagne.

Monsieur mon père.... Je m'estois fermement proposé de vous aller baiser les mains;... mais j'ay pensé mon voyage estre inutile et hors de propos, principalement l'ennemy ayant fait mine, par l'assemblée de force gens de guerre à pied et à cheval et de force artillerie et amunitions de guerre, de vouloir attanter quelque chose sur nos frontières, ce que toutesfois il semble avoir esté faict plustost politiquement qu'à bonnes enseignes, pour nous tenir allert et rompre les dessains que peult-estre il a craint que son Exc. pourroit avoir sous main. Il est certain que eulx craignent aultant la continuation de la guerre de France, comme nous l'espérons de l'entendre bientost par Messieurs les Ambassadeurs; quoy s'il plairoit à Dieu de faire succéder, il ne fault doubter auquunement ou la guerre se fera plus royalement que oncques de nostre costé et au contraire de l'ennemy, si le traicté de la paix se conclue, de sorte qu'en toulx événements il se fault préparer pour bien combatre. Je vous supplie, Monsieur mon père, de me continuer vos bonnes grâces, et vous

asseurer qu'il n'y a rien en moy qui ne s'efforcera par tous debvoirs pour vous donner preuve par les effects que je suis, Monsieur mon père,

Vostre plus humble et obéissant serviteur,

LOYS COMTE DE NASSAW.

Donné à Gruningen, ce 27 de april 98.

A Monsieur mon père, Monsieur le
Comte Jan de Nassaw.

LETTRE CLXIX.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Maurice de Nassau. Affaires militaires.

Monseigneur. Les raisons pour lesquelles v. E. me mande, sont telles que je dirigerai mes affaires pour la pouvoir trouver au plustot, mais d'autant que je suis requis de ceste province à vuider quelque différent entre la ville et ceulx des Omblandes, pour lequel toutes les contributions ont cessé et cesseront jusques à la vuidange d'icelui, et que la réformation en la Drente, dont on est à présent empéché, et aultres affaires du gouvernement réquirent[1] nécessairement ma présence, et que je tiens pour asseuré que devant le retour des Ambassadeurs v. E. ne poura prendre nulle résolution, ni moy à elle servir d'avis en une chose incertaine où encoires les circumstances sont incognues, lesquelles toutefois apprendront le plus salutaire conseil, j'ay bien voulu à v. E. mestre en avant, cependant qu'il me vault[2] pour quelques jours vaquer aux affaires susdites, si icelle ne trouve mieux expédient d'attendre que je viene après le retour des dicts ambassadeurs, à l'arrivement desquels, ou la crainte cessera, ou bien v. E. procurera facilement que Messieurs les Estats, pour mesmes raisons que elle me désire, me manderont; de sorte que, sans nul despens et avec meil-

[1] requiérent. [2] faut.

leure grâce et plus longtemps, pourai estre à l'entour de vostre Exc., et donner contentement aulx Estats et ceulx de mon gouvernement, lesquelles aultrement me voyans hors d'icelui, le pouroint trouver mauvais ou bien m'arresteront là en leur service sur mes dépences propres; surquoy j'attenderai responce, et m'appresterai pour venir quand je serai des Estats demandé, ou bien quand v. E. me désirera pour son service en particulier; cependant j'estime fermement que l'ennemi ne s'avancera si très subitement pour entreprendre quelque chose: jugeant que, pour le moins et pour éviter toutes reproches, la France et Angleterre stipuleront cessation des armes et temps de délibération aulx Provinces Unies pour y entrer, ou bien que sans faultes l'occasion s'offrira que je fais ung tour à la Haye. Toutefois bien que je serois abusé, je ne puis comprendre que le dit ennemi pourra plus que à une place emploier ses forces, et que la raison de guerre et situation du pays veult que ce soit ou Breda, Berck ou Nimegen; quand au [1] Breda, je trouve nécessaire de pourveoir pour ung an de vivres, poudres, artillerie, et surtout des utensiles en souffisance pour travailler, joinct des bons ingénieurs, s'il est possible, et avoir l'oeil en guet pour jetter en temps ung trois mille hommes dedans. Berck, je ne la pourvoieroi que pour trois mois, et deux mille hommes, ayant l'exemple de Hulst appris que villes foibles qu'on peult forcer, demandent prompt secours. Nimegen, je tienderois le mesme train, espérant que v. E. aura moyen de jetter toujours en temps les gens dedans, moyennant que l'amunition et vivres y soient mis devant et sans délay; toutesfois à Berck il vauderoit prévenir l'ennemi devant qu'il ne se saisisse à l'improviste du Werdt; et, voeu [2] que v. E. poura employer toutes les forces du pays, j'espère que Dieu favorisera tellement icelle, que, bien perdant des villes [3], le pays sera maintenu, ni amoindri la réputation acquise, et que Dieu avec le temps donnera changement et bonne issue à sa

[1] à. [2] vu. [3] *Même si nous perdons des villes.*

propre et une si juste querelle. De mon gouvernement je ne pourai plus tirer que deux ou trois compagnies au plus hault, et cela hors de Groningen; pour ma personne je serai toujours prest en tel cas pour me trouver en diligence auprès de v. E. et luy servir comme son

très-humble serviteur.

Den 28sten *Aprilis* 1598, ausz Groeningen.

LETTRE CLXX.

Le Comte Jean de Nassau-Siegen au Comte Jean de Nassau. Observations concernant les Pays-Bas.

Monseigneur. Ayant promis à vostre Excellence par les dernières de luy envoyer les observations que j'ay remarqué en ce Païs-Bas, tant ecclésiastiques et militaires que politiques, j'ay estimé estre mon debvoir de satisfaire à ma promesse. Il n'y a religion au monde qui ne soit disséminée par ces quartiers icy, mesmes il est permis aux Anabaptistes d'avoir leurs assemblées et presches publiques, toutes fois et quantes qu'il leur plaist, esquelles se trouvent ordinairement beaucoup plus de gens qu'aux nostres. De mesme ceux aussi qui vont à la messe ne sont aucunement punis, seulement il est permis à ceux qui les trouvent de leur oster les habits et de les laisser aller nuds. Mais entre autres meschantes sectes il y a celle de David George, ce grand blasphémateur, la doctrine duquel fut seulement descouverte trois ans après sa mort et ses os bruslés et consomés par le feu: à raison de quoy le recteur de ceste ville de Groningue [1] a composé un livre auquel il descouvre et propose les horribles blasphèmes de ce détestable monstre, afin de faire cognoistre sa meschanceté à tout le monde. Quant à ses disciples, ils ne sont pas aisez à descouvrir, pour ce qu'ils vont en nos presches et communiquent és saincts

[1] Ubbe Emmius.

sacremens, et quand ils sont avec les Anabaptistes ils s'accommodent aussi à leurs cérémonies et coustumes, tellement qu'il est à craindre que la populasce ne soit finalement toute séduite, veu que tant de personnes sont entaschez de ce vice. Si le magistrat se vouloit mettre à les punir, il auroit certainement à quoy s'employer; car il n'est pas facile de faire changer au peuple la religion à laquelle il s'est une fois adonné, de quoy nous avons un exemple tout nouveau en la ville d'Embden, qui est de nostre confession, où le Seigneur du lieu, qui est le Conte de la Frize Orientale et grand Luthérien, a tasché de l'en divertir et introduire le Luthéranisme, mais les citoyens ne voulans permettre ni l'un ni l'autre, ils sont entrés en grande dispute avec le dit Conte, dont soupçonnans quelque chose ils se sont tenus sur leurs gardes, et ont surprins des lettres secrètes qu'il escrivoit à quelques citoyens de la ville, par le moyen desquels il espéroit de faire entrer des soldats en la ville pour obtenir par force ce qu'il ne pouvoit impétrer par commandement ni par douceur. Cela a tellement faict despiter les citoyens qu'ils ne le veulent plus recognoistre pour leur souverain et magistrat, dont il est en danger non seulement de perdre ceste belle ville, ains aussi tout le païs d'alentour. — Touchant la discipline et justice entre le commun peuple elle est fort mal ordonnée, car l'adultére et la paillardise n'est nullement puni, et le meurtrier pour certaine somme d'argent est exempt de peine corporelle. La contribution est fort grande, car la ville de Grouningue et le païs qui luy appartient paye tous les mois à Messieurs les Estats trente mille florins. Quant aux orphelins et autres pouvres gens, il y a fort bon ordre, mais cela me servira de matière pour une autre fois, pourceque je ne scay pas encores toutes les particularités. Retournans en Hollande, nous passerons peut-estre par la ville d'Amsterdam où il y en a beaucoup; là je m'en enquesteray diligement et l'escriray à vostre Excell. par la première commodité. Touchant les païsans de Frise, ils

vivent fort nettement, et boivent rarement vin, bière, eau ou autre breuvage, ains se contentent du petit laict de formage [1], et en lieu de bois on se sert de certaine terre qu'on appelle *torff*, toutesfois celle d'Hollande est meilleure que celle de Frise. La garnison de ceste ville est de neuf enseignes d'infanterie; chascun jour une d'icelle sort aux champs pour s'exercer, et certaine quantité de chascune faict garde toutes les nuicts. Quant aux bourgeois, il y en a unze compaignies fort bien exercées, dont une certaine somme faict pareillement aussi toujours la garde. Touchant l'ordonnance des capitaines, il s'y commet une grande faute, pourcequ'on en eslit quelquesfois plustost par faveur que non pas qu'ils en soyent dignes. La noblesse suit fort peu les armes. Quant aux autres petites observations, je n'ay pas estimé estre nécessaire de vous les escrire pour maintenant, vous suppliant d'accepter celles-cy en tesmoignage du perpétuel service que je vous doy, et je m'estimeray par les effects heureulx de vous pouvoir donner preuve digne de vos mérites, vous asseurant que je demeureray à tout jamais, Monseigneur,

Vostre très-humble et très-obéissant fils et serviteur

JEAN LE JEUNE, CONTE DE NASSAW.

De Grouningue, ce 6[me] de may A° 98.

A Monsieur, Monsieur le Conte
de Nassau, à Dillenberg.

Le Comte Guillaume Louis écrit de Groningue, le $^{13}/_{23}$ de mai, au Comte Maurice de Nassau: „Monseigneur, j'ay trouvé nécessaire d'avertir v. Exc. que les conseillers de l'Admirauté résidans à Doccum, s'avancent à choisir capiteines, et passer les commissions, allégans qu'on en est icy en possession, par où ils entendent la coutume des Estats de Frize, lesquels devant l'establissement de ces colléges de l'Admirauté, ont passé semblables commissions;

[1] fromage.

ce que me semble redonder au préjudice de v. E., comme Admiral, et contre l'usage de toutes les autres provinces. S'il semble à v. E., icelle en pourra parler avec quelques uns de Messieurs les Estats-généraux, pour y penser et remédier aux commencemens, sans faire mention de ce mien advertissement, de quoy je supplie v. Exc."

LETTRE CLXXI.

Le Comte de Hanau[1] *au Comte Jean de Nassau. Voyage en Italie.*

Wolgeborner hertzlieber Groszherrvatter, ob ich wohl für diszmahl E. L. wenig weisz zu schreiben, als hab ich doch ausz kindtlichem undt schuldigen gehorsamb nicht underlassen wollen E. L. mit diesem schreiben zu besuchen, verhoffendt zu Gott dem Allmechtigen dieselbe werde sich, sampt allen zugehörigen, noch bei guter gesundtheit befinden. Unsern zustandt belangendt, so seindt wihr, Gott lob, auch noch alle bei guter gesundtheit. Wihr seindt etliche tage zu Ferrara gewesen, und haben gesehen den papst einziehen undt den posses derselben statt nehmen. Die statt ist grosz, aber doch nit zu gar schön; schön und statlich *alla reale* befestiget, undt auch von natuer der grossen morasz halben so darumb her seindt, sehr fest, ist zimblich lustig gelegen, jedoch ist die lufft daselbsten sehr ungesundt. Von neuwem hatt mann daselbsten wenig gewust, allein hatt der papst frei den schusz lassen thun desz friedens halben zwischen Fränckreich und Spangen, undt sagte man für gewisz der könig ausz Franckreich solle sich gegen den papst erbotten haben, sofern eine liga wider dem Türcken gemacht würde, so wolle er ihn eigener persohn, als ein general zu landt oder zu wasser, fürtziehen .... Will E. L. hiemit ihm schutz undt schirm Gottes

[1] Albert de Hanau Muntzenberg (1579—1636).

befohlen haben. *Datum* Florentz, den 30ten *Maji* A° 1598.

E. L. gehorsamer sohn
ALBRECHT GRAFF ZU HANAUW.

Dem wolgeb. Graffen undt Hern Johan
dem Eltern, Graff zu Nassauw ....
meinem hertzlieben Groszherrvatter.

LETTRE CLXXII.

Le Comte Guillaume Louis à Regemorter. Affaires militaires.

Monsieur Eguimortes! Après vostre partement, je suis averti hors Frise que le conseiller d'estat, monsieur de Witte, a esté en Frise, et qu'il est de ceste opinion, et en laquelle il auroit mis les députés, qu'on fera quelque chose sur la Twente. J'entends que on voudra entreprendre le tout, et d'autant que tout est asteur contre moy, et que je suis ung bust à plusieurs d'estre controllé en mes actions, et qui plus est, contreminé en ce mesmes qui concerne le proufit de la patrie et leur particulier salut, n'estant asseuré pour quelque inconvénient, et que sur cest prétexte qu'on voudra, c'est à dire la généralité, comme dessus est dict, assaier[1] et attaquer la Twente entire[2], quel hasard des calomniateurs et autres simples personnes je pourroi courir, et pourtant demeure en doute si je me doi asseurer des Estats de Frise de leur aide et assistence à cest exploict nécessaire, combien ils me l'ont promis par leurs propres lettres et me fioi totalement par avant dessus. Je vous prie, désire et expressément enchairge de parler tout rondement à s. E. de ceste matire[3], et en cas que luy ne trouvera bon, ni, ou à lui, ou à Messieurs les Estats, mon intention ne sera agréable, de ne le presser en nulle façon, et suivre entiérement l'advis de s. E. et de procurer en telle façon

[1] essayer. *On supposeroit qu'il faut lire* assaillir, *si le mot n'étoit distinctement écrit.* [2] entière. [3] matière.

cest affaire, que sur tout s. E. et M^rs les Estats aient resguard premirèment sur les forces et préparations ennemies en Brabant, et que n'assigniés ou advanciés le rendévous devant que m'avés faict rapport, et que je serai informé du tout, et asseuré si Mrs de Frise continuent en leur promesse touchant l'assistence en ceste entreprinse, car je ne voy que la célérité soit requise en ce faict, et je veulx aller seurement et ne me plonger plus en travail et dangier sans avoir pour le moins gré. Dieu vous guarde. En grande haste, le $^{14}/_{24}$ *Septemb.*

Entirement le vostre à vous faire plaisir,

GUILLAUME LOUYS DE NASSAU.

[1] A Monsieur, Monsieur Regimortes.

LETTRE CLXXIII.

Fontanus[2] *au Comte Jean de Nassau. Nouvelles de la Gueldre; dangers de l'Allemagne.*

Mein christliger und undertheniger grusz seie E. G. allerzeit zuvor, wolgeborner Graff, genediger lieber Herre. Das unser getrewer Herr und Gott ewer Genaden, zu seiner ehren und der bedränckter Christenheit ausbreitunck und beschirmunck, so langhe in gesuntheit und vorsput thut leben, dessen erfrewe ich mich mit allen waren Christen aus grunde meines hertzen, und bitte Denselben dach und nacht das seiner Götliger M^t geliebe solchen segen über E. G. und dero gantzes Haus zu continuiren. Ich erfrewe mich auch, sehende und greiflich spürende das E. G. elster sohn Graff Ludwich Wilhelm mein genediger Herr, seinen hern Vatter so herlich in allen dugenten, insunderheit auch in vortpflantzung der H. religion, nachvolget, und je lenger je fuericher wirt; auch kan ich anders nicht an Graff Ernsten und Ludwigen,

[1] *Ecrit d'une autre main.*

[2] Jean Fontanus, *depuis* 1578 *Ministre du St. Evangile à Arnhem.* (1545—1615). *V.* Archives, 1re Série, T. VI, VII, VIII.

mit welchen ich dägelich conversation habe, spüren. Gott wolle ire genaden in allem gutten bevestigen. Graff Ludwich hat unlanges ein von den vornembsten reutervanen von dem veindt vor dem hause Ulft, in ansehunck aller die auff dem hause waren, ritterlich nidergeleget. Wir sein hie wegen grossen gewalts des veints in zimlichen gefahr gewesen, doch Gott hatt ihn mit hunger, misverstandt und uneinichkeit geschlagen und mit schanden zurügghe getrieben, also das geleich er im abkhommen über glaub und zusage Möers, Ors[oy], Bürick, Rees und Emmerick ingenomen, also im zurüghe ziehen Bercken und alle umliggende stetger übervallen, oder geschetzet hatt, und solches sagt man das durch des Churf. von Cöllen, umb von den Münsterischen als Bischoff gehuldet zu werden, anstiftunch geschehe. O! armes Römisch Reich, warzu bist du khommen! dein beschermer ist dein verderber geworden, und obwoll deine gelieder das sehen und erfaren, schlaffen sie doch secur dardurch, bis das sie entlich selber heslich aus dem schlaf aufgeweckt möchten werden. Wanner des beschirmers bruder [1] ausz vernen länden mit hogem pracht, mitbringende was er gesucht hat, wider wirt khommen, wirt alles noch trotzliger und übeler zugehen, derumb mehr dan von nöden das man sich die zeit seines abwesens woll und in der eile zu nütz mächte. Der Aragonische Admirant hat den standt des krieges gantz verändert, angesehen er keine neutralitet wil kennen, sprechende es müsse ein Gott, ein pabst, ein Köninck sein, und welche nit denselben wollen, müsse man zu schwerde und zu feuhr heimsuchen, sie seien auch wo sie wollen. Und weil wir hie hoeren das dem Grave von Bentheim, E. G. mit irem Hause, dem Lantgrave, Churf. Pfaltzgrave, Braunschwieg erst und also höher hinauff auch insonderheit gedrewet wirt, wäre mehr dan zeit das man sich gegen solchen ungezeumden, tyrannischen, abgöttischen, trewlosen veint, tredende mit

[1] *Peut-être* le Cardinal André d'Autriche, *cousin-germain de l'Archiduc Albert Gouverneur des Pays-Bas.*

unsz in einen bunt, gefast machte. Ich bitte E. G. sie wollen in aller eil hirin Iren eusersten vleis anwenden. An dieser seiten wirt man gutwillicheit und bestendicheit einen jeden seine *privilegia* und rechten allezeit vorbehalten, in der datht und mit macht, durch Gottes macht, vinden. Nun ist die zeit *Christi* Reich gegen des leidigen Antichristen reich zu verdedigen, die verwüstunck der kirchen undt stadt Achen, das gestürtzte blutt zuw Bruch [1] zu rechen? Ewer G. verstehen das werck genuchsam, werden's auch an irem vleis nit lassen mangelen; ich vermane allein das man die conjunctur dieser zeit mit ernst wahrneme, *ne de nobis illud proverbium verum fiat: sero sapiunt Phriges.* — *Subito*, zue Arnhem, A° 98, 28 Nov. *stylo Juliano.*

E. G. undertheniger und dienstwilliger,

JOHANNES FONTANUS. M. P. [2]

Dem wolgeb. Hern, Herren Johan dem Eltern, Grave zu Nassauw, meinen genedigen Herren. Dillenburcg.

† LETTRE CLXXIV.

Le Comte Guillaume Louis au Comte Maurice de Nassau. Affaires militaires.

Monseigneur. Voyant que la présente assemblée des Estats de Frize faisoit grande difficulté de donner nouveau consentement touchant leur contributions, pour ce que tout le monde se plaignoit des tromperies et fraudes des capitaines, insistans que ceux-là premièrement se devoient redresser, s'esbahissans mesmes que votre Exc. et moy, comme voyans à l'oeil quand les camps se forment, quel déservice en reçoit la patrie, ne faisons plus de diligence pour presser et faire haster les remèdes, et que nous mettons en tel danger nostre honneur propre, comme v. E. sçait que semblable difficulté fust mené en l'assem-

[1] Broek (*allusion au meurtre du Comte de Falkenstein*). [2] manu propriâ.

blée d'Hollande, j'ay dressé un projet comment, à mon petit jugement, tout pourroit estre redressé, lequel est trouvé bon par le collège des députés de Frize, et la plus grand part de l'assemblée des Estats icy est incliné d'y condescendre. Pour ce j'ai bien voulu communiquer le dit projet à votre Exc., priant icelle humblement qu'il luy plaise de le visiter et corriger où il semblera bon à v. E., et d'envoyer son advis à Messieurs les Estats généraux, à fin que ce point tant intéressant puisse estre remédié d'un général accord de toutes les Provinces, à quelle fin j'ay aussi envoyé ce mien discours à Messieurs Oldenbarnevelt et Hel. En outre, j'ay par mes précédentes advisé v. Exc., en cas que l'ennemy approche, soit plus près aux environs de Lingen, qu'alors et sur une gelée, seroit bon de diviser les forces de la Généralité en deux parties, logeant la moytié près de Swol et l'autre moytié en quelque commode place sur la Drenthe. Or le capitaine Cnoop m'advertit à cest heure d'Emde que le Conte Fréderic seroit entré avec quelque gendarmerie dans Rhenen [1], ne distant que trois lieues de Lingen, et pourtant je supplie v. Exc. qu'icelle me veuille avertir de son plaisir et si elle trouve bon que les troupes soient logées à la façon susdite, afin que je me puisse préparer de bonne heure. Asseurant v. Exc. que, quand bien la moytié sera en la Drente, encores la troisiesme part des Omlandes demeurera en hazard. .... De Lewarden, ce $^5/_{15}$ *decembris* 1598.

LETTRE CLXXV.

La Comtesse Elisabeth de Nassau Sarbrück au Comte Jean de Nassau. Elle craint que les Espagnols ne surprennent Dillenbourg.

Wasz ich ausz kintlich liebe und drey [2] vermach zu-

[1] Rheine. [2] treue.

vor, wolgeborn freuntlicher hertzlieber her Vatter. Nachdem ich wol weiz E. L. vor diesses mal mit viellen sachen hechlich [1] zu dun haben, so habe ich doch ausz kinttlicher pflicht und liebe nicht umbgehn wollen E. L. mit diessem meinem geringen doch gantz kinttlichem und dreyhertzigen schreiben zu ersuchen, nachdem ich berichtet werde wie E. L. itziger zeit in grosser gefar stehn von weigen das Spanisz kriegsfolcks so sich zu E. L. grafschaft zuwenden dun, wiewohl ich gentzlich nicht hoffen duhe das sie solches ir besses [2] vornemen so sie wol im sin haben in 's werck richten werden, dan inen solches der hegste Got nicht zu wirt lassen, sondern selber vor E. L. und unsz alle streitten, und solches ir besses [2] vornemen so sie witter unsz semblich haben, keinen vortgang gewinen wirt lassen, aber doch dun E. L. ser recht und wol daran das sie irer sachen aller ein ser gut auffsehns haben, wie es etwa der liebe Got mitschicken wirde, das sie etwa so ein unvorsehn infal zu E. L. Grafschaft dun wirden, das man sich dan deste besser darin ergeben küntte. Auff meiner seitten, wie dan alle fromme christliebtent [3] werden dun, wil ich den lieben Got gantz hechlich umb seine Göttliche hilf und beystandt anruffen, das Er auff unsser seitten wolle sein und vor unsz streitten und unsser kriegsfirst [4] sein, welcher starck genunck ist die seinigen zu beschützen; wan sich schon an lest sehn alsz wan alles verloren und kein entzig [5] mittel mer vor handen sich zu wehrn, alszdan beweist Got seine macht an seinen kinttern, auff das man spüren und sehn musz das alle hilff bey Im allein steht und sich auff keinen menschen zu verlassen ist; verlasse ich mich demnach stracks und allein enig auff den gedreihen [6] lieben Got, welcher gewislich vor unsz streitten wirt und mit seiner hilffe zu rechter zeit komen, doch die gutte mittel so der gedrey Got zu solchem handel bescheren dut, sollen wir mit grosser dancksagung annemen und gebrauchen. Und nachdem ich

[1] höchlich. [2] böses. [3] christliebende. [4] kriegsfürst.
[5] einzig. [6] getreuen.

vielmal von E. L. gehört habe, do Got der Her E. L. und unsz vorbehietten wolle, wan das Hausz Dillenberck sollte belegert werden, das alszdan E. L. wol gement werhen sich nicht darausz zu begeben, wiewol ich nun wol weiz E. L., als ein hochverstendiger, dasselbige wol bedencken werden ob solches radsam sein wirde oder nit, und mir auch nicht zweiffelt E. L. von viellen gutten freuntten deswegens sich gutten rades erholt haben werden, dieselbige auch E. L. desweigens dreilich geraden werden haben, so kan ich doch an meinem ort, gleuch wol alsz ein ser unvorstendige, doch nicht underlassen ausz gantz kinttlichter gehorssam, gedreihen hertzen so ich zu E. L. als meinem hertzlieben hern Vatter drage, zum allerkinttlichsten zu bitten, imfal sich etwa zudragen wirde, do doch der liebe Got vor behuetten wolle, das das hausz Dillenberck sollte belegert werden, das sich doch E. L. ausz demselbigen begeben wolle, dan E. L. alszdan E. L. untterdanen viel besser haussen[1] dan darinne beschitzen köntte und dem feint besser abbruch geschein; zum andern, das E. L. sich und alle ire liebe kintter und freuntte bedencken wolle zu wasz grosses hertzeleit und kreitz[2] dieselbig alszdan geraden wirden, wan sie iren hern Vatter zu solcher gefar, do sie denselbigen nicht hinweck bringen köntten, wissen solten; so werhe auch hechlich zu besorgen, wan der feint wissen solte das E. L. noch im hausz weren, alszdan dester grossern fleisch[3] und alles an das hausz wenden wirde, in hofnung E. L. zu bekomen; dargegen wan er weisz E. L. nicht mer darinne werden er vielleich so hoch sich an dasselbige hausz nicht machen [wirtte]. Bit demnach E. L. zum aller kinttlitt- und dinstlichsten E. L. wollen doch, umb Gottes willen, gutter freuntte radt folgen, und mir ja nicht in ungenad diesses mein [neusz] schreiben auffnemen, im fal ich nicht geschrieben habe wie es sich wol gebirt hette, dan mich desfalzs mein ser ungeschicklikeit wol bewust ist; wasz ich aber diesses fals, duhe ich ausz dreyhertzigen gutten

[1] auszen. [2] kreutz. [3] fleis.

gemüt und das ich alles gern gut sehn mügte; dan wan ich wissen solte das es E. L. anders alsz wol gehn soltte, mich solches bis in den dot bekimern wirde, doch zweiffel mir gar nicht der liebe Got werde mich vor solchem kreitz genediglich behietten und bewaren; darumb ich In gantz dreilich bitten duhe und E. L. geben was derselbigen und unsz allen nützsellich und gut ist, sel' und leib. Wil demnach E. L. diessem meinem ungeschickten schreiben nicht lenger auffhalten, sonder E. L. sampt alle den irichen, und landt und leut, Got dem Almechtigen in seinen Göttlichen schutz und schirm befellen; Der wol E. L. oberster und heibtman [1] sein. *Dattem* [2] Strasburg, den 28 Dezemer Ann° 98.

E. L. gehorssam, gedrey, dinstwillige dochter weil ich leib,

ELISABETH GREFFIN ZU NASSAW SARBRICK.

LETTRE CLXXVI.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Maurice de Nassau. Il désire que les Princes Allemands joignent leurs troupes à celles des Etats.

—

Monseigneur. Je reçoy à cest heure les lettres, tant de v. E. comme aussi de Messieurs les Estats généraux, pour me trouver auprès de v. Exc., à laquelle je ne célerai quelle difficulté que s'est offert au resguard des généraulx-majors et ceste assemblée présente des Estats, à laquelle plusieurs difficultés sont à vuider; ne me retinent seulement à présent, mais me font incertain si ou quand je pourai aller vers v. E., puisque Messieurs les Estats, en ceste où ils me requirent d'accompaigner v. E., me recommendent tant ceste place et conditionnent que je ne me bouge d'ici, sans avoir accommodé les affaires en tel

[1] hauptmann. [2] *Datum.*

estat, que je me pouray, sans arrire-pensée, absenter d'icy; à quoy je travaillerai aultant qu'il me sera possible et à la fin de ceste journée je advertirai v. E. du tout.

V. E. m'envoye aussi un petit billet, venant de mon frère, le Comte Jehan, respondant sur mes précédentes, par lesquelles je conseillay que par tous moyens possibles on doit procurer la conjointion de l'armée des Princes avec la nostre, tant pour le profyt de l'Empire que de ces païs, car demourant séparées (outre le dangier que l'ennemy se jettera sur les trouppes des Princes, consistans toutes des nouveau levez) je crains qu'on ne fera rien qui mérite la peine de part et d'autre, mais avec forces jointes on pourra ruiner pour seur l'ennemy, et jetter fondement de telle correspondence avec les Princes, dont par longtemps après cé pays tireront des grans fruits. Sur ce discours mon dit frère donne bon espoir par ce billet, lequel je renvoy à v. E., si par adventure elle n'en eut peu comprendre l'intention et affin que v. E. y pouroit diriger ses conseils et affaires à ceste conjoinction et de mander aux Princes son advis, si par aventure ils viendroient à se metre si tempre en campagne et que v. E. trouvera ceste conjonction nécessaire et proufitable, et que l'occasion le voudra permetre, tant à v. E. comme aux Princes. J'ay du commencement insisté, comme je fais encoires, que en cas que les Princes se désirent joindre à v. E., qu'il est sur tout requis qu'ils envoient personaige idoine pour informer v. Exc. de leur estat et volonté, voeu icelle est forcé soy [1] gouverner, selon que l'ennemi luy taillera des besoignes et que telle conjonction requiert une meure délibération, d'autant que c'est un principal poinct qui concerne la conservation de toutes deux armées, et qu'il se fault en ceci réguler selon l'occasion, sagement et bien à propos. Et d'autant que je n'ay receu nulles nouvelles depuis celles de mon frère Jean, que j'ay envoyé à v. E., je crains qu'il y a des difficulté à l'endroict des Princes pour ceste conjonction, toutesfois

[1] se.

m'asseurant que venants en campaigne, ils la trouveront nécessaire eulx mesmes. Je supplie v. E. de vouloir penser meurement et en temps sur des moyens comme telle conjonction se pouroit practiquer, et de son costé la procurer et advancer aultant que se poura faire...... Sur ce, Monseigneur, je supplie Dieu de guarder v. E. en longue santé et prospérité. De Groningen, ce 15[me] de *mars* 1599.

LETTRE CLXXVII.

Le Comte Jean au Comte Guillaume-Louis de Nassau. Objections contre la réunion de l'armée des Princes Allemands à celle des Etats.

Wolgeborner freundlicher lieber sohn, ob man wohl nun ein zeithero in gutter hoffnung gestanden dasz wir Teutschen dermahl eins ausz dem schlaff der sicherheit und unsere langwierigen blindtheit aufwachen würden, so laszen sich doch die sachen nunmehr dermaszen ansehen als ob vilmehr das *contrarium* ervolgen, übell ärger werden, und es endlich wie mit den thurm zue Babylon zugehen wolle, und man also danieden uff uns Teutschen, es seye dan das es Gott beszere, noch zur zeith nicht grosze rechnung zu machen.

Es mangelt, Gott lob, hierauszen ahn zeitlichen mittelen, leutte, geltt und anderen, so zue diesem defensionswerck von nöthen ist, wie auch ahn vielen gewünschten *occasiones* undt gelegenheitten etwas rechtschaffenes mit göttlicher verleihung auszurichten, ghar nicht; sondern vielmehr ahn deme dasz mann Gott nicht die ehr und, neben dem gebeth und wahrer bekherung zue Ihme, sich in allen dingen nach Seinem göttlichen willen, welchen er uns in seinen heiligen Wort, der natur, und täglichs vorfallenden sachen, gnungsame zu verstehen gibt und offenbahrtt, zu leben und zu handeln sich bevleisziget, Ihme von hertzen vertrauet und den ausgangk befehlet.

Was sonsten d. L. beide bedencken anlangt mit der vorgeschlagenen conjunction, und das es rhümblich und nützlich sein solte wan sich soviel fürnehme heupter und Fürsten mit in's feldt begeben, solches befinde ich gleichwohl in meiner einfalt aus allerhandt ursachen etwas bedencklich sein, sinthemahl zu förchten dasz, in bedrachtung *quod par in parem non habet imperium*, viel köche selten wohl kochen, und mancherlei köpff übell in einen hudt zu bringen sein, auch das Teutsche kriegsvolck mehrertheils das schnarcken und bochenn, wie auch das stumphiren und vexiren sehr in brauch hat, die Niederlender und aussere *Nationes*, gleich wie man danieden mit den Teutschen auch zu thun pflegt, sehr verachten, und sonderlich Euren soldaten, dasz sie umb die lange monath also thienen, sehr verweisen und ufrücken werden, mann dannenhero nit geringe hindernisz, unordnung, unrath und gefahr zu gewarten haben werde.

Was es dan auch hirneben nit allein für mercklichen vergebenen uncosten gebehren würde, wann sich soviel Herrn in's feldt begeben soltten, sondern auch für grosze beschwerung dahero zu besorgen, wan man etwan ein ahnsehnliche niederlage leiden oder sonsten auch das Reich, dieweill man ohne das darinnen wenig kriegsfürsten und heupter hat und sich deswegen vieler gefhärlicher practicken und das den Herrn frembde gaste in ihre lände und leuth geführt und gesetzt werden möchten, zu befharen, so ghar entblösen und nicht etzliche heupter und einen hinderhalt und nachdruck zurück laszen solle, solches werden d. L. beszer zu erwegen und zu ponderiren wiszen, dan ich darvon zu schreiben vermag....

Mit abstrickung der proviandt, were zwar, so wohl als auch mit anderen hoch nothwendigen sachen mehr, lengst guter rath zu finden gewesen, wie auch noch, wo aber kein gehör, ordnung und ahnstellung vor handen, da ist weder zu rathen noch zu helffen, und fürwahr über die bösze correspondentz unszer der Reformierten, wie auch etzlichen gutherzigen leuth confidentz, nicht wenig zu

klaghen. Es seie nun diesem allen wie ihm wolle, so musz man darumb das hertz und den muth nicht fallen laszen, sondern ahn die vermahnung des Hern von Schwendi, welche er weilant den herren Printzen lobseliger gedechtnusz, wann es danieden fast hart und übel gestanden, durch mich oftmals zuentbotten, *Tu ne cede malis sed contra audentior ito*, gedencken, mit dem gebeth anhalten, den mundt Gottes raths fragen, demselben folgen und, soviel man immer vermag und gehör haben kan, mit rath und that das beste befördern helfen.

In *summa*, wan ein rechte vertreuliche correspondentz were, wie weilandt der H[r] Printz seeliger offtmals gewünscht und man zwar auch leichtlichen haben und in's werck richten köndte, so solte verhoffentlich, menschlich darvon zu urtheilen, mehr guts dan jetzo leider geschicht, können verrichtet werden. Alszviel ich biszdaher, ausz allen mir bewusten verlauffenen handlungen abnehmen können, so habe ich doch, wie hoch mich auch darnach verlanget und ich darzue vermahnet, noch zur zeith niemandts spühren khönnen der von dem *statu causae* und verlauff der sachen, *item*, warmit unsere *adversarii* umbgehen, was für anschläge, *item* für *stratagemata*, list und rencke sie gebrauchen, und vor uns für mittell, vortheil und gelegenheitt haben, und hergegen was billich unser, der religionsverwanthen und patriotten, *scopus* undt *finis* sein, welcher gestalt wir fürnemblich uff Gott zusehen, bei demselben, wie gemelt, rath und hülf zu suchen und uns nach seinem willen in die sachen zu schicken, was für ahnstellung und processz zu thun und zu haltten, auch für mengel und mittel wir haben oder bedörffen, hette reden und hören wollen; so doch zu hoffen, wan man dem werck nur ichtes sein recht thun und darselbig durch gottselige, erfahrne und zur ehren und gemeine wolfahrt wohl affectionirte, eifferige und unverdroszene leuth, gründtlich und umbstendlich hette wollen ponderieren und gnungsamb berathschlagen laszen, es solte mit der sachen viel ein andere und beszere gelegenheit ge-

wonnen haben, oder nachmals, vermittelst Göttlicher gnaden, sehr baldt und in kurtzem gewinnen .... *Datum* den 1ten *Aprilis* A° 99.

D. L. treuer Vatter

JOHANN GRAFF ZU NASSAU CATZENELNBOGEN.

A Monsieur, Monsieur le Conte
Guillaume de Nassau.

LETTRE CLXXVIII.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Jean de Nassau. Affaires d'Emden.

Wolgeborner freundlicher lieber Her Vatter..... Gistern hab ich ein khurtz schreiben in ziffern über Arnem entfangen, und daraus verstanden was zu Francfurt fürgeloffen, hoffe es solle alles zum besten endlich gerhaten, und bitte freundtlich E. L. oder mein Bruder wollen unbeschwert sein zum schleunigsten über zu schreiben was ferner geresolviert und fürgenommen sol werden, sintemal dise correspondentz zu nachrichtung der sachen jetzo sehr nützlich und nötig ist.

Weiters khan E. L. ich in einem wege nit bergen was sich dise nechste tage mit der stadt Embden zugetragen, damit E. L. und andere im Reich kheinen unzeitigen gerüchten dürfen zugleuben, die one zweiffel sollen verbreitet werden, insonderheyt durch des feindts anhang, ob sie etwan dadurch die Hern Staten möchten verdechtig machen und gute sachen verhinderen. Es haben viel jaren einige irrungen zwischen den Herr Graf Edsarten, wolsäliger gedechtnus, und s. L. landstende, sonderlich der stadt Emden, sich verhalten, und als dieselbe im jahr 1595 schier zum waffen gerhaten wollen, sindt die Hern Staten beiderseits ersucht zur guttlicher underhandlung und scheidsleuten, und haben die sachen also getroffen

und verglichen dasz die bürgerschaft der stadt Embden, als gehorsame underthanen, iren Hern wiederumb erkent, und hergegen der Her in schwechung des schlosses an der stadtseite, *item* zu erwehlung der Bürgermeister und rhats und in einigen andern dingen, gemelter Bürgerschaft entgegen gangen, derselbe alle sorg und underdrückung zu benemen. Wie dan solcher vertrag, gleichwohl nach langer contradiction wolgemeltes Grafen, endlich durch die keiserliche Ma^t fast durchaus in deroselber aussprach gefolgt, als aber s. L. ein zeitlang darnach in viel wegen dawider gehandelt, ist die verbitterung mehr gewaxen. S. L. haben sich mit viel kriegsvolcks gesterckt. Die Emdische bürger wurden in Schweden, Holstein und Ostfrieslandt, mit anhaltung irer schiffe, gefängnis und plünderung, beschädigt, mit den Spaniern viel correspondentz gepflogen, und dieselbe in Ost-Vrieslant favorisirt. Wie dan der söhne einer, Graf Christof, nachdem s. L. eine geräume zeit bei Graf Friderichen von dem Berge sich verhalten, in dienst des Khönigs mit einem regiment knecht getretten ist, welchs nit allein die von Embden in sorge gestelt, so das sie gleichfals kriegsvolck angenommen, sondern auch die Hern Staten General verursacht das sie mir, als dem nechstwonenden bei Embden, disz jar über mannichmal geschriben und befolen mit meinen kriegsvolck gute wacht zu halten, und die Spanische practicken, davon sie glaubwürdige gewisze khuntschaft hatten, zu hindern; solchs hab ich biszdaher mit aller bescheidenheit und one vil wesens zu machen, gethan, damit ich nit einiges intringens im Reich beschuldigt werden möchte. Unlangs aber, als ich mit meinem kriegsvolck nach Gelderlandt in's leger ziehen solte, und gewisze khundschaft kham dasz alsdan die gelegenheit meines abwesens und schwechung diser garnisonen wahrgenommen und der Spanischen vorhaben uf Embden in 's werck gestelt solte werden, hab ich, entfangenen befelch nach, drey fenlein in die vorstat auszerhalb Embden schicken müssen; dan, dieweil wenig tage zuvor dem feindt nit al-

lein öffentliche durchzüge in Ostfrieslant gestattet, sondern auch mit seinem, den Emdischen und Niderlendischen khaufleuten, über die 60,000 gulden an gelt und güter abgenommen raub zu den Gräfflichen heusern ingelaszen und von einem Haus uf's ander durch des Graven schützen vergleitet ist worden, lieszen sich die Hern Staten bedüncken dasz irem kriegsvolck eben so wenig verbotten were sich des Ostfrisischen bodems gleichwol niemants zum schaden, sondern allein dem feind sein vortheil und occasion zu benemen, zu gebrauchen. Es ist auch den hopleuten befolen den guten bürgern zu Emden treulich zu helfen, und sich daselbst in garnison gebrauchen zu laszen, wan sie feindlich angegriffen würden; nit zweiffelend es solte den religionsverwanten daselbst sehr angenehm sein in solchen leuften einige zuverläszige hilf nechst bei der hant zu haben. Nun hatten die schifleut eben umb dieselbe zeit eine patent von dem Khönig aus Spanien bekhommen dasz sie mit iren schiffen und gütern in Spanien ab- und anfaren und freien handel und wandel daselbst treiben möchten, welche sich überreden lieszen als ob die Hern Staten sich der stadt mächtigen wolten, und derselbe solche freye und reiche handlung in Spanien, deren die Niderlände entrhaten muesten, nicht gönneten; darüber ein groszer tumult in der stad und murren gegen die regierung entstund, als ob sie das statische volck entbotten hatten, und ward beinahe feindschaft gegen die statische gepflegt, also das sie die vorstadt wiederumb verlaszen und sich uf iren schiffen nechts vor der stadt behelfen muesten; darnach, als die gemeinde, erst aus der hopleute, alsobaldt auch aus meinen briefen verstanden das die Hern Staten nichts weniger gedachten als gedachte stadt Emden aus der neutralitet an dise seite zu ziehen, sondern wünschten das sie ihren rhuwigen fridsamen standt, neutralitet und schiffart under dem Römischen reich und irem angebornen landtshern continuiren möchten, und dasz gemelt Hern Staten ein vol-

kommen genügen daran hatten, wan sie nur versichert weren das nicht Emden aus der neutralitet an die Spanische parthei gebracht werden solte; hat sich die gemeinde wiederumb zimlicher maszen gestilt, und resolviert, damit dise nachberländer solcher sorg geübrigt sein möchten, dasjenig was sie mit ihren landtshern zu handlen nit anders dan mit zuziehung mehr gedachter Hern Staten fürzunemen, als welche vor vier jaren, so wol von wegen des Hern Grafen Edzarden wolseliger gedächtnus, als der stadt ersucht seindt worden, ir sigel an den ufgerichten vertrag zu henken und denselben zu helfen zu handhaben; und dieweil bei werenden tumult einige aus der [stadt] abgefertigt worden uf der nechsten dörffer eins, daselbst die Gräfliche gesanten auch gewesen, und nichts guts zu gewarten war aus underhandlung mit einer bewegten gemeinde, da Spanische hertzer und allerlei gefährliche leut mit inschleichen khonten, bevorab da der ordentliche magistrat wenig gehoers hatte, hat Hopman Cornput, der mit seinem vendel auch in der stadt war, one meinen befehlen, doch aus gutter wolmeinung, gerürte beiderseits gesanten aus den dorf geholt und anhero zu Gröningen gebracht, daselbst ich sie in einer gutten herberg wol tractieren und in der stadt uf handtastung spaziern lasze und noch etliche tage gedenck zu behalten, zu verhinderung angeregter unreiffer tractation, daraus diesen Niederländen böse nachbarschaft und unsicherheit entstehen möchte, als auch damit nit eine ongestümme gemeinde sich an einige fürneme frome leut aus blinden verdacht vergreiffe. Mitlerweil hab ich gistern einen mit ausführlichen instruction an den magistrat und gemeinde zu Emden abgefertigt, dieselbe gründlich von der Hern Staten wolmeinung zu berichten, und sind die sachen uf guten wege das sie, durch Gottes segen, bald wiederumb richtig gemacht sollen werden. Disz ist in khurtzen der jetziger zustand mit Emden, welchen E. L. an solchen örter da sie meinen dasz calumnien spargiert möchten

werden, wo sie esz nötig achten, ferners gelangen zu laszen.... *Datum* Gröningen, den 12[ten] *Aprilis* 1599.

E. L. untertheniger gehorsamer sohn,

WILHELM LUDWIG GRAFF ZU NASSAU.

Dem wolgeb. Hern Johan der älter,
Graf zu Nassau, meinen freundtlichen lieben Herr Vatter.

LETTRE CLXXIX.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Monseigneur mon père. Je vous ay mandé le 8[me] de ce mois la résolution de messieurs les Estats touchant les landtsknechts des Princes d'Allemaigne, mais d'aultant que je me doute si ma ditte lettre vous sera livrée, il m'a semblé bon de vous la réitérer par ceste. Die Hern Staten haben, uf anhalten Grave Georg Eberhardt von Solms wegen L. Moritz, ingewilligt in ihrem dienst zu gebrauchen die Heszische reuter und knecht 4 monat, deszen dan L. Moritz dieselbe 2 monat underhalten soll, und die Staten gleichwohl 2 monath sonder anritoder laufgelt zu bezalen; uff gleichen fusz ist Hohenloh zugeschrieben dasz er mit Braunschweig handlen soll.

Et encor que depuis le partement du dit Comte, j'ay maintefois proposé de vous faire part des occurences de nostre camp, si est-ce que les occupations qui sont esté trop fréquentes et grandes me l'ont empêché, par quoy ayant à ceste heure un peu de loisir, je n'ay voulu faillir de vous communiquer les choses plus remarquables qui depuis mon arrivement au camp se sont passées.

Vous aurez entendu par le commun bruict comme l'ennemy s'estoit au commencement campé à l'opposite de Gravenweert [1] de deux costés, où, se voyant prévenu par

[1] *ou* Schenkenschans.

son Exc., a fait couler la moitié de son camp à bas vers de Voorn, mais n'y pouvant aussi passer la rivière par le bon ordre qui s'estoit donné par son Exc., le lendemain, qui estoit le 23 d'avril, se vient loger en ceste isle, et le 4me de may avecq tout son camp devant ceste ville. L'ennemy, la nuict après le 6me, vient assaillir avec 400 [appointes] et mille soldats une coingure[1] d'une dycke que son Exc. avoit fait saisir, et encor qu'il n'y avoit nul avantage et non plus que deux compaignies en garde, si est-ce que l'ennemy est bravement repoussé avec perte de ses gens, laquelle coingure son Exc. a fait depuis fortifier et travailler à l'entour de la ville (ce qui se continue encores), desorte que nous espérons par cest avantage de maintenir la ville. Le 7me suivant son Exc. at envoyé mon frère Louys, car Ernst garde son quartier, avec quelque cavaillerie et infanterie, pour faire une attrappe sur quelques trouppes de l'ennemy qui s'estiont logiés dehors ceste isle, mais pour ce qu'elles sont esté adverties l'entreprinse, n'a peu sortir son effect.

Le 9me fit son Exc. une brave et grande saillie sur le camp de l'ennemy avec 4000 soldats, tant à pied que cheval, marchans les uns en bataille, les aultres donnant l'escarmouche pour attirer l'ennemy à l'escarmouche, et après l'enfoncer; mais l'ennemy se monstra fort froid, et comme durant l'escarmouche on tiroit de canon d'un costé et d'auttre, le colonnel des Escossois Morey, se pourmenant[2] sur le rampart de la ville, fust esté touché d'un coup de canon dont il mourut sur la place.

Le 11me fit-il encore une sortie à l'aube du jour sur les trenchées de l'ennemy avec quelques 800 soldats menés par le sergeant-major des Escossois Broc, les capitaines Langfelt, Galen, et quelques lieutenants et enseignes, qui forcèrent les dits trenchées où 4 compaignies Espaignolles tiendrent la garde, qui sont la plus part demeurées; et comme les nostres s'avancèrent sur la reste de leur garde, où il y avoit plus de 4000 de l'ennemy, quelques uns

[1] encoignure. [2] promenant.

sont esté environnés et tués, entre lesquels est le dit Galen, un capitaine Anglois nommé Cobble, l'enseigne du sieur de Kessel, nommé Rodwits, gentilhomme Allemand, et quelques aultres gentilshommes et soldats.

Et comme son Exc., le 15me sur le souper, fut esté adverty qu'un convoy de l'ennemy venant d'Anvers avec le gage d'un mois s'acheminoit vers le camp, n'a voulu laisser perdre une si belle occasion, mais se résoult à l'instant d'y aller avec toute sa cavallerie et quelque infanterie pour, s'il estoit possible, l'attraper, mais venant à l'autre costé de Bois le Duc et entendant que le dit convoy estoit encor fort loing de là, renvoye son infanterie vers leur quartier, et s'avancant avec la cavaillerie et environ 300 musquettiers, receut le 17 sur le point du jour de nouvelles que le dit convoy se tenait à Eyndhoven, parquoy venant sur le 8 heures du matin près de la dite ville, le convoy, estant justement sorty dehors la ville, at esté adverty par le villageois de nostre venue et s'est aussytost retourné dedans icelle; quoy voyant son Exc. sé [1] retourné quant et quant vers ceste ville, où il est arrivé devant hier, ne s'ayant l'ennemy durant nostre absence aucunement avancé. .... De Bommel, ce 21/31 de *May* 1599.

Vostre très-obéissant fils,

GUILLAUME LOUYS DE NASSAU.

A Monseigneur mon père, Monseigneur le Conte Jean de Nassau, Catzenelnb.

Le 30 mai (*stilo veteri*) le Comte Guillaume Louis écrit, de Bommel, à son père: „Je vous ay escript il y a deux jours comme le camp de l'ennemy s'est levé et allé loger à Rossum à l'opposit de mon frère le Conte Ernest, et qu'il commence d'y faire un fort, qu'il y at planté de canon, soubs faveur duquel il tâche d'y passer; que son Exc. a donné ordre qu'il s'y feront, comme il sont desja faicts, des parapects à la preuve de canon; que l'ennemy est

[1] s'est.

d'intention de fouir la Meuse dans la Wahale, et commen cela se peut practiquer par un canal. A la suite de quoy je ne vous puis céler que depuis ayons entendu qu'il semble que l'ennemy fait estat de perachever son fort et d'y attendre la venue de l'Archiduc Albertus, qu'on dit estre en voie, et pourtant d'un chemin vous prier de le vouloir faire sçavoir aux Princes d'Allemagne, affin qu'ils ne vueillent pas laisser perdre la bonne occasion qui se présente, laquelle *fronte capillata post vero calva est.*"

LETTRE CLXXX.

[1] *D. van der Meulen à Hessels. Nouvelles.*

Monsieur .... Le Landgrave entra le 30 en Paderborne, d'où il partit le lendemain vers Brakel, pour aller de là au lieu désigné pour l'entreveue. Les Princes de Brunswick et Brandenbourg y doibvent entrer en personne, les auttres y envoyent députés. C'est là où se prendra la résolution de l'acheminement de leurs armées, laquelle est toute preste et en tel équippage qu'il est bon à voir qu'il procède d'une bourse qu'on ne commence qu'à desployer; mais, pour vous dire tout, je ne puis et ne sçaurois imaginer l'exploict qu'ils vouldront faire; car puisque l'Espaignol offre restitution des places et payement, et qu'ils refusent d'accepter l'offre, il fault dire que leur desseing aille plus loin; et quelle apparence y-a-il pour eux à cela, s'ils n'entrent en communication plus estroicte avecques nous? Ce que sera bien difficile de persuader à tout ce meslange des intéressez, qui prennent ombrage quand ils nous oyent nommer; et quoy qu'on dit, si le Landgrave ou Duc de Brunswick n'y vont en personne, je ne sçaurois espérer beaucoup de la conduitte du Conte Van der Lippe: il est Seigneur de bonne volonté, mais crû à tel mestier, et la force de ses reins n'est pas pour soutenir un tel poix, principalement l'authorité venant à manquer; et, ayant le commandement

[1] Daniel van der Meulen, *négociant en draps à Leide.*

comme cheff du cercle Westphalicque, les mauvaises humeurs domineront tousjours par dessus luy et ceux qui sont affectionnés au bon party .... Tous les Estats des Ecclésiasticques sont en grande appréhension de ce remuement, tant grands que petits, et ne se peuvent persuader que le desseing des Princes n'aille plus loin; cependant ils tiennent le loup par les oreilles et jugent sagement que la séparation leur seroit plus dangereuse que la conjonction, par moyen de laquelle et l'entremise de l'Empereur ils espèrent de rompre le coup.

Le faict de l'élection de Trèves est de grande importance. Si la noblesse est si mal advisée que d'y loger un Prince ou de Loraine ou de Bavière ou d'Austriche (tous ceux-là y prétendent), le morceau leur est osté à jamais, et les voisins auront à se garder. Sur ce, Monsr. etc. De Couloigne, ce 6 de juing 1599.

Vostre humble serviteur et bon amy,

DANIEL VAN DER MEULEN.

Monsieur, Monsieur Hessels Conseillier de son Exc.

LETTRE CLXXXI.

Le Comte Ernest Casimir au Comte Jean de Nassau. Evénements militaires.

Monsieur et très honoré père! Encores que par le porteur de la présente pourriez assez estre informé de ce qui se passe ici, si est-ce que je suis très aise d'avoir descouvert telle commodité pour vous remonstrer aucunement l'estat auquel nous nous avons trouvé durant ce siége de Bommel. L'ennemy estant premièrement passé la Mase et faict entrée dedans l'isle de Bommel, n'a bougé de son passage en la diste isle, jusques à ce qu'il avoit pris Crevecoeur pour l'assurance de son passage, où ayant paraschevé son pont, a premièrement résolu de passer

la Wale dedans le pays de Tiel, et d'autant que la place où je suis présentement, qui s'appelle Weselwerdt und Rossumerwerdt, luy estoyent mervilleusement bien situez pour l'effectuation de son dessain, est marché et venu avec tout son camp jusques vis à vis de moy, c'est à dire de ce deux Werdts que je viens de nommer, panssant trouver aucune résistance. — Je ne fis qu'arriver ce mesme heure avec cinq compagnies de mon régiment, entre lesquels compagnies avoit une qui estoit nullement armé, mesmes point des espées, tellement qui [1] ne me restoit que quatre, à sçavoir la miene, celle de mon Sergant-major, celle de Ewsum, et celle de Hanckrot; la mine [2] et celle de Stal estoyent des picques, celle de Ewsum de mousquetirs, et de Hanckrot des harquebousiés, qui tous deux n'avoyent ni pouldre, ni mesche, ni basle [3], et estions tertous [4] extremement lassez, car je ne faisois que d'arriver de Frize. — Mais, pour retourner à mon propos, l'ennemy commençoit desja à mectre ses barques qu'il avoit emmené sur des chariots dedans la rivière la Wale, comme j'ay veu avec mes propres yeulx; se que voyant (sachant l'importance de ce [5] deux places, car tout le pays fust esté perdu si [6] eust passé), m'alla incontinant, sans avoir commendement de s. Exc., me loger sur les deux isles, sur chascune avec deux compagnies, et fis bonne mine; mais il n'y avoit nulle eschappe pour moi, ni les miens, si l'ennemy l'eust voulu hasarder. Tousjours fault-il que tout le monde confesse et tout le sçait, qu' après nostre bon Dieu, je suis esté le seul moyen qui a empesché le passage à l'ennemy; aussi m'en sçavent son Exc. et Messieurs les Estats bon gré. Cela ast esté cause que s. Exc. m'a tousjours laissé ici avec tout mon régiment pour garder le passage, et ay tenu si bonne garde que, non obstant que par diverse fois il avoit surpris sur moy, il n'a peu venir au bout de son entreprinse. L'ennemy donc, voyant que ceci luy estoit failli, alla prendre une sotte résolution, comme depuis il s'a bien monstré par effect, et alla

[1] qu'il. [2] mienne. [3] balle. [4] très-tous. [5] ces. [6] s'il.

assiéger la ville de Bommel, où il trouva là bien la ville ouverte tout partout, d'autant qu'on y travailloit, mais à l'encontre il y trouva aussi son Exc. avec force honestes cavaillièros et soldats, qui jammais a bougé de la ville durant tout le siége, non obstant les approches de l'ennemy et tout son canon, de quoy il bastoit la ville. Mais il me sçauroit[1] trop longtemps à conter, et n'en feray mention pour le présent de ce que sçaist[2] passé au dict siége; car je n'y suis esté de tous les deux jours une fois pour ce que j'avois assez à faire et à garder ma place, et n'en pourriez de personne mieulx estre informé que par lettres de mes frères, de M[rs] mon frère Guillaume et Louys, qui n'ont bougé de là; tousjours ast-il esté contraint de lever le siége et m'est venu tourmenter de nouveau. Il a tout son camp et tout son canon, de quoy il me salue tous les jours merveilleusement, planté contre moy, mais je suis asteure fort bien de quatre et cinq mille hommes et houict[3] compagnies de cavallerie auquels je commende absolutement. Le travail que j'ay faict depuis huict jours et la peine que j'ay eu pour me retranscher contre le canon de l'ennemy, est suffisant pour me faire sot du tout, car je ne suis nullement accoustumé de porter tel soing; aussi aye adsistance de nul chef, il fault que je fasse tout seul, et n'y a jammais jour que n'escris deux ou trois fois à s. Exc. et Mess. les Estats pour m'envoyer ce que j'ay besoing; il est vray je n'ay nul refus, car ils m'envoyent tout ce que je souhaite. — Il n'y a d'apparence que l'ennemy me quittera si tost, car il faict un fort vis à vis de moy et m'endommagent merveilleusement avec leur canon. Ils ont encore hier couppé la jambe à Jean Lenarts avec un canon, que mon frère Jean cognoist bien. Il estoit grand ingénieur et fort aimé de son Exc.; aussi ont ils emporté la teste au frère de Hanckrot, de mon capitaine, et tiré avec un canon entier par mon lit et six fois par ma maison; encores tiens-je bon et n'ay voulu bouger de là. Il n'y

[1] seroit. [2] s'est. [3] huit.

a jamais jour ou ils me tirent cinquante et soixante coup de canon, quelquesfois dadvantage, mais j'ay desja planté quinze à l'encontre et planteray encores aultres, de quoy je les tourmenteray aussi un petit. Je vous menderois volontiers dadvantage, mais le peu de loisir que j'ay sera cause de non plus pour ceste fois. Donné, en haste, ce 15 de juin, à Kessel au camp, l'an 1599.

Vostre très-humble et très-obéissant fils à vous servir,

ERNEST CASIMIR COMTE DE NASSAW.

Nous attandons fort l'advenue de Messieurs les Princes, et si aucunement ils se vouldroyent haster, jammais pourroyent-ils avoir meilleure commodité pour donner schac et mat à l'ennemy avec nostre adsistance.

Je suis honteux de vous avoir tant mandé de mon particulier, car il semble que je loue moy-mesmes, mais, si vous voulez que je vous mande la vérité, je ne peux aultrement faire. J'espère que l'entenderez encores d'aultres. Tousjours asseuré-vous que n'auray point acquis de déshonneur, scaist[1] assez dist, je ne parleray plus.

Je tiens icy mon propre ménage et cuisine, et dépens beaucoup, toutesfois point inutilement, car je veulx retenir le nom d'estre aucunement bon mésnager. Les Estats me donnent par mois *f* 500, mais la cuisine me couste d'advantage. Je leur remonstre tous les jours moymesme, et n'ay nulle honte de demander, ils me donnent bonnes paroles et rien s'en suict, mais tout vient à point qui peult attendre. L'ennemy ne me veult laisser escrire en paix; ils m'ont asteure derechef tiré à travers ma maison à coup de canon et plusieurs aultres, guerres loing de là. C'est un plaisir d'ouïr leur musique, moyennant qu'ils ne touchent. Je menderay et envoyeray le porteur de la présente à Bommel, qui est deux heures de chemin d'ici, pour demander à mes frères s'ils ne veulent rien escrire. Entretemps supplieray l'Eternel,

[1] s'est.

Monsieur et très honoré père, de vous continuer, avec Madame et tous mes parents, en sa saincte protection.

Il me fault pardonner si mal j'ay escrit, car tout est faict en haste. Je m'en vais aux tranchées pour y donner ordre.

Dem wolgeb. Johan dem Eltern, Graven zu Nassaw..... meinen freundtlichen lieben Hern Vattern.

LETTRE CLXXXII.

Le Comte Guillaume Louis au Comte Jean de Nassau. Même sujet.

Monseigneur mon père. L'ennemy ne s'est encores aucunement bougé de Rossum, continuant à fouir la Meuse par le canal dedans la Wahl, comme aussi à avancer son fort y commencé. Son Exc. est résolu, moyennant que Mess[rs] les Estats trouvent semblablement bon, de faire à l'opposit trois forts pour résister aux attentats de l'ennemy. On entend, par lettres interceptés, que l'ennemy a quelque entreprinse sur la main, non pas de moindre importance que celle qu'il a eu sur ceste ville et isle, espérant que Dieu donnera la grâce à son Exc. de pourvoir rompre son desseing. Messieurs les Estats désirent fort d'entendre des novelles des affaires d'Allemaigne, me demandans maintesfois, et quant et quant s'esmerveillans d'en estre pas adverti par ceux de nostre maison, ayans premièrement receu les advertissemens il y a deux ou trois jours de Messieurs les contes de Hohenlo et Solms, lesquels bien, comme j'espère, continueront en leur debvoir; si est-ce que je vous prie bien humblement de me vouloir faire part de ce qui se doibt sçavoir, afin que nous puissions dresser quelque peu nos affaires à cela. Sur ce, baisant vos mains, je demeure, Monseigneur mon père,

Vostre très-obéissant fils
GUILLAUME LOUYS DE NASSAU.

De Bommel, ce $^{13}/_{23}$ de juin.

Voici une des lettres interceptées, adressée à Mr. Henry van Etten, Président de la Chambre des Comptes et Général des vivres pour sa Majesté, à Bolducq ou à Camp.

„Monsieur le Président. J'espère que vous aurez receu la mienne précédente, et aurez assez entendu le terme qu'on tient avecques moy, et comme je vous ay supplié qu'il vous plaise avoir pitié de moy et ensemble ordonner à vostre commis qu'il me secourre de cervoise, pain et d'avoyne de si grandes provisions qu'il y a icy, lesquelles pour avanture en un soubdain desarroy ne viendront si bien au profit, comme ils seront employé à moy; ce peu que je demande et en ay affaire pour si petit espace de temps que j'en seray icy. Car, si Dieu n'y met la main de brief, l'on verra aultres inconvéniens dont l'on ne prend garde, ny de quoy ne [se] soulcient gueres ceux qui ne l'entendent, et après que la raige sera à la porte, seront les premiers qui s'en retireront à l'eschappatoire, que de si longues années ont [vuide] de bastir pour leur retraicte et aises, et se trouveront les premiers trompés de tous, car ceux qui n'ont nulles, se mettront en pied pour s'ensauver, estant accoustumé de souffrir les tempestes de la fortune, et voyant-je que le faict au bout sera conduict par une commune enragée, la furie ne pardonnera à ceux qui pensent tenir la plus grande obligation envers icelle. Men gelooft geen heiligheit of sij doen miraclen.

Tant y est que par l'heureux succès de l'emprinse quoy y at à la main et l'asseurance d'icelle, il faut espérer que de long coup le tout sera remedié et assopy, ce que Dieu doint; cependant je voy d'aultres apparences dont peu s'en gardent, car j'entends que les Princes, comme le Duc de Brunswick et Landtgrave de Hessen avec leurs associés, ont à la main aultres choses qu'on ne pence, et ne soit le semblable de la récompense que l'Electeur Morice fist à l'Empereur, et que à l'improviste voyons un élèvement (pendant que nostre camp sera engaigé en ces provinces et isles) dont tout le corps en aura à souffrir. La levée des dit Princes s'en va continuant, se formant une juste armée avec touts ses membres d'ammunition et d'artillerie. La plupart des gens se logent aux pays de Paterborne, du Conté d'Oye[1], en l'Abbaye de Corbye sur le Wesere. L'on a tenu ces jours une diète à Munster où que le Conte de la Lippe a esté présent, mais ne sçay ce que finalement a esté arresté. Et ayant entendu que les Ambassadeurs de son Alteze y ont esté, peut-estre que du tout sera advisé; entretant il est bien à regretter que les diligences ne sont faictes *secundum naturam, artem et auram*, baste[2] que les cérémonies se fa-

[1] Hoya. [2] pourvu.

chent[1]. Je voy qu'en tous les confins et peuples les altérations intestines, et signament contre le clergé et Catholiques, commencent, et Dieu doint qu'il ne passe plus avant, car la désespération c'est une générale violence, qui n'a ny loy ny foy avecques soy. Vous aurez aussy entendu la retraicte que fist le seigneur [Nuce] applique avec les pères jésuites de Wesel, ce qu'a esté cause d'une insolence qui doit être plus avant fondée qu'on ne pense, sur ce fait des Princes; comme aussy je voy que les rebelles se fondent en grande partye sur l'attente de ces Princes, estant aultrement assez abbattu, ayants deffendu soubs grandes peines qu'on ne parle du fait de la guerre, ny du succès d'icelle en façon quelconque, ny aussy qu'on blasme les partyes, estant le tout intérieurement disposé à une altération à cause des insouffrables impositions et charges, sur quoy le commun peuple commence par trop ouvertement à murmurer. Tout consiste que nos affaires soyent aussy conduisez *secundum naturam, artem et auram*, en quoy il est à craindre qu'il ait des grandes erreurs, lesquels feront foy avec l'effect et expérience lorsqu'il sera trop tard de le remédier, vous en asseurant qu'il n'a tenu à moy de faire le debvoir en temps et saison. Je ne puis dire davantaige de mélancholie. *Deus justus judex qui discernet causam innocentis et nocentis.* S'il est ainsi qu'on nous fait entendre, je tiens que la ville de Bommel doibt estre nostre, ce que sera une grande chose, et l'autheur de l'emprinse aura bien employé son talent. Je suis attendant en grande dévotion quelque mot de vous, vous priant de vouloir continuer vostre affection envers moy, sans selon la fortune tenir la voile au vent, comme je voy aller les autres, et peut estre que la vérité quelque temps en aura encores lieu, et quand non, *nulli viro bono locus amplius erit et sola conscientia recte sensisse et bene consuluisse consolationi erit.* J'entens que les affaires de Hongrie et mesmes la variation du Prince de Transilvanie et Wallachie, et les practiques du grand chancelier de Poloigne, apporteront grand préjudice aux affaires de sa Ma[té] Impériale, sans encores les difficultés domestiques et les altérations que les Provinces de l'Archiduc Ferdinand mettent en avant sur le fait de la religion, et aultres de l'Empereur suivront le pied, si par authorité et force ne soit obvié, ainsi *quod mundus in maligno positus est.* Je vous prie que tout ceci soit entre nous *quod nunc tempora sunt ut [petet] malefacere quam vera praedicare.* Et sur ce me recommandant, Mons[r] etc. De Rees, ce 26[me] de May 1599.

Vostre très affectionné serviteur et amy cognu,

B. A.

[1] fassent.

LETTRE CLXXXIII.

Le même au même. Même sujet.

Monseigneur mon père. Ayant son Exc. faict mettre une demy-lune justement à l'opposite de ce fort au pays de Brabant contre la cavallerie de l'ennemy qui se loge és environs, a quant et quant trouvé bon de fortifier le village de Herwerden, dedans le Bommelweert près du camp de l'ennemy, pour tant mieulx trouver moyen d'attenter quelque chose sur le dit camp, ou bien d'empescher l'avancement du fort par l'ennemy commencé; mais craignant que l'ennemy ne souffriroit la ditte fortification, pour luy estre trop préjudiciable, at estimé expédient d'y faire semblablement une pour en faveur d'icelle avancer sa fortification, suivant quoy estant commencé à travailler des le matin, le 24me du présent sur le 6 heures du soir, n'estant la dite demylune encores entièrement en défense, l'ennemy nous vint assaillir avec touttes ses forces, mais, Dieu soit loué, ceux de dedens, à sçavoir, Mr de la Noue avec 2 compaignies, le collonnel Horatio Veer avec 4, et le coronnel Etmont, Escossois, avec une, et une de mon régiment, se défendirent d'un tel courage, que l'ennemy at esté constraint de se retirer, laissant beaucoup de morts, desquels s. Exc. a faict enterrer 89, et entre iceux (comme qui se sont venus rendre, rapportent) le conte Pochetto[1], fils de l'architect du chasteau d'Anvers, capitaine, et 3 autres capitaines Italiens, avec 7 Espaignols et un grand nombre de blessés qu'on dit monster à 500, de sorte que tout le long de la nuict et jour suivans son camp estoit en armes de peur d'estre rechargé de nous. Espérant néantmoings de réparer sa perte et s'enservir de l'occasion qui se présentoit pour passer en la Betouwe, pendant que son Exc. estoit empêché en ce quartier, La Barlotte, Dom Louys de Valesko, le fils de Monsr de [Rosne], le capitaine Daniel avec quelques

[1] Pacieco *ou* Pacheco.

aultres officiers, jusques au nombre de 26, venans le lendemain après midy pour chercher quelque place commode à passer, sont esté attrapés de 12 de nos cavaillers. Le dit capitaine Daniel, l'un de plus braves capitaines de l'ennemy, fut esté blessé d'un coup de pistole, dont il mourut aussytost après dedans Bommel; le fils de Rosne avec un aultre cavallier faict prisonnier, estans les autres échappés à grande peine par le secours qu'ils aviont laissé arrière. Cependant la dite fortification s'est aujourdhuy bien avancé, estant le dit ouvrage desjà en défense.... Du fort de Nassau en l'isle de Voorn, le 26me de juing 1599.

Vostre très-humble et obéissant fils,

GUILLAUME LOUYS DE NASSAU.

A Monseigneur mon père, Monseigneur le Conte Jean de Nassau, Catzenelbogen, etc., le vieu.

† LETTRE CLXXXIV.

Le même au même. Nouvelles.

Monsieur mon père. Ayant son Exc. le 2me du présent prins inspection oculaire des quartiers de l'ennemy au pays de Brabant à l'opposit de ceste isle, il a trouvé bon de les visiter autre fois le 5me passé, divisant ses troupes à celle fin ordonnées en deux parties, avec l'une desquelles il empescha les trouppes ennemies, qui estiont logées au vilage de Lit, de n'en pouvoir sortir au secours des aultres à Kessel et Maren, et se saisir quant et quant d'un petit fort que l'ennemy y tenoit, où quelques 20 soldats de l'ennemy sont esté tués, un capitaine Espaignol noyé, et un aultre avecq quelque soldats fait prisonnier. Envoyant l'autre, soubs la conduite de Monsr de la Noue, assisté avecq 600 de son régiment et accompaigné de mon lieutenant Coronel Eussum avec 400 du mien, pour

occuper un retranchement que l'ennemy le jour de devant avait fait au vilage de Kessel, et après battre la cavallerie qui se logeoit à Maren; ce que son Exc. commenda à mon frère Louys, assisté de 8 compaignies de cavallerie, de mettre en exécution; et combien que son Exc. avait des advertences que ce retrenchement n'estoit d'aucune importance et de peu de gens gardé, tant y a-t-il toutesfois qu'on a trouvé tout au contraire, joint que la dycque où que le dict retrenchement gist est fort estroitte et malaisée à approcher, de manière que, voyant Mr de la Noue qu'il n'y avoit moyen de gaigner quelque avantage, après avoir donné 3 ou 4 charges, s'est honorablement rétiré, y laissant un lieutenant avec environ 15 d'autres morts et quelques blessés, comme aussi de mon régiment un capitaine avecq quelques soldats sont blessés et quelques uns tués. Ce non obstant on at apperçu en la retraitte qu'on eut peu occuper le retrenchement par derrière, mais d'aultant que leur secours, tant à pied qu'à cheval, s'avançoit desjà en grande diligence, on ne l'a trouvé expédient.... Du camp sur le Vooren, le 10me de juillet 1599.

Vostre très-humble et obéissant fils,

GUILLAUME LOUYS DE NASSAU.

A Monseigneur mon Père, Monseigneur le Conte Jean de Nassau, Catzenelnbogen etc. le vieu.

Le 17 juillet le Comte écrit du même endroit à son père: „Quant est des correspondences avec les Princes, quand ils viennent au camp, comme aussy en leur absence avec les chefs du camp, il n'y sera pas de faulte. Au demeurant on ne sçait que penser de ce que l'artillerie et autres ammunitions pour la recupération de villes de Berck et Rees nécessaires, ne sont encor prestes à la main, ne pouvans pour cela comprendre quel est le desseing des Princes, et craignans que les effects ne corresponderont à l'espérance qu'ils ont donné. Notre canon, au quartier de mon frère le Conte Ernst, a faict tant de dommage au camp de

l'ennemy, qu'il ayant quelques jours par devant changé du quartier et s'estant venu loger tout dessoubs de la dycke, pour estre tant plus près de son fort, fut esté constraint le 11me passé de se desloger et le lendemain de s'en aller loger avec la pluspart de son armée outre la Meuse, où néantmoings il est si proche à son fort qu'il a esté par devant."

LETTRE CLXXXV.

Holtz à Stöver. Nouvelles.

Monsieur Stöver, gueter freundt.... Der Marquis de Monte Negro ist zu Gülich gesantsweisz geweszen, het den Fürsten zu Gülich, wegen des Cardinalsz und Admirants, abfragen laszen ob ire Fürst. G. den Reichsfürsten und irem kriegsvolck beypflichten gegen den König von Hispaniën und Ertzherzogen Alberten ausz Östreich, die wapen gebrauchen, fiandt oder freundt erzeigen, und wasz ire Fürstl. G. zu thun bedacht were, sich rundtlich zu ercleren. Darauff hat die Fürstin, nach gethaner berhatschlagung, geandtwordt: ir Her were ein standt des Reichs, da wollen ire Fürstl. G. bei bleiben, doch begere ire Fürstl. G. gegen den König von Hispaniën nichts thatlichs vorzunehmen, sonder der Ertzhertzoch woll irer Fürstl. G. sein stett wider einrheumen, seine underthanen unbetrübt, den groszen schaden [ergrentzen], dasz überige woll ire Fürstl. G. in bedenck ziehen, dem Cardinal und Admirant schrifftlich andtwordt wiszen laszen. Ob nun woll etzliche Gülische hern Rhett, wie die sprach gehet, sich Reichs ercleren, so ist doch das hertz und gemuedt, wie die thatt auszweiset, spanisch gesynnet, deszen etzliche hern vom Rhatt, so nit die geringsten, wie die sag gehet, ebenmeszig gesynnet sein sollen; verhoff aber sei werden bei dem Reich bleiben, ir heyl und wolfardt bedencken, ire freyheiten nit verschertzen, esz sei dan dasz Gott die statt Cölln woldt straffen, der

Obrigkeit weiszheit und verstandt benehmen, dasz Gott gnediglichen verheuten woll.... Von Bommel hören wir nichts; ire Exc. Graff Moritz presentiren ir kreigsvolck mit den Spanischen zu fechten, aber wollen ausz irem vortheill nit weichen; sey schewen die schlegh, leiden groszen honger [*per*] *manco donari pecunia*, ein *nervus belli;* sagen auch in dem Deutzen leger seie auch nit viell gelts im vorrhatt. Dasz Deutze kreigsvolck ist von Resz etwas geweichen, ligen zwischen Emmerich und Reesz, zehen ausz und in. Der oberster feldtherr von der Lipp ist ein guter Her, aber khein kreigsman. Die leuwen haben ein schapff zum obersten, dan stehet dasz regiment nit langh. Der Graff von Hollach und der oberster von der Lipp seindt mit harden worden zusamen auffstoiszich, jha auch schoin zur wehr zu geweszen, wilchs nit guet ist. Die Deutzen haben 12 grober stücken geschütz ausz den reichsstetten bekhommen. Die beide Graven Herman und Heinrich von den Bergh seint in's Deutsen leger ankhomen den friden zu tractiren, wilchs etwan ein scheynfriden sein soll, die sach auffzuhaldten bisz die Spanischen inmittelsz ire bende fast gemachtt und den Deutzen ein vortheyll abgesehen, dan haben sei den schimpff, spott und schaden davon; *in summa* esz musz ein ander kreigsheubt und oberster, der dasz directorium hatt, erweldt werden, sonsten sehe ich khein loch dardurch.... *Raptim Coloniae*, 9 *Augusti* A° 99 *stylo novo.*

E. L. dienst- und freundtwill.

D. HOLTZ.

A Monsieur, Monsieur *Erasmo* Stöver,
mon bon ami, à Dillenburch.

LETTRE CLXXXVI.

Le Comte Guillaume Louis au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Wolgeborner freundlicher lieber Herr Vatter.... Mein

gnediger Her Printz Moritz ist von ein dreitägig fiber angegriffen und hat vier acces gehabt; die *medici* geben gute vertröstung das es nit lang weren solle. Ich bin jetzo mit etlichen reuter und knechten im anzug nach Deutekum, in hoffnung dasselbig wiederumb bei diese provincien zu bringen. Hab seine Exc., sampt meinen brödern und das meiste leger, auff und bei den Voren gelassen, daselbst der Admirante mit seinem hauffen in den vorigen quartieren auch noch bleibt. Der herr Graf von Hohenloh ist mit etlich volck über die schifbrugk bei Emerich, welche numehr geschlagen ist, nach Gennep gezogen, welchs der Admirante verlassen, und hergegen das garnison in Rees gesterckt hat, und komt zeitung das wolgedachter von Hohenlo zu Gennep eingelaszen sein solle. Der herr Graf von der Lip, feldtoberst, stehet mit denen zu Rees in handlung das sie mit vertrag sollen ausziehen; wofern solchs nit baldt getroffen wirdt, verhofft man es solle mit ernst angefangen werden. Die Hollendische flota hat Grosz-Canariën ingenommen, wie die schifleut so des orts herkommen erzelen mit etlichen umbstenden, dergestalt das man's fast vor gewisz helt; wiewoll der Admiral von der Does selbst noch nit geschrieben, von welchem die eigentliche particulariteten erwartet werden.... *Datum* Arnhem, den 11ten *Augusti* 1599.

E. L. unthertheniger gehorsamer sohn,

WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAW.

Dem wolgeb. Hern, Hern Johannen dem eltern, Graven zu Nassau, Catzenelnbogen.... meinem freundtlichen lieben Hern Vatter.

Le 18 août *stylo novo* le Comte écrit, de Doetikum, à son père: „Weyl E. L. verlangens tragen werden wie die sache alhier solte mögen ablauffen, so fuege ich E. L. zu wissen das gesterig's tags die von Döticum und heut die von Schulenborg seindt uf gutten vertrag auszgezogen, also das der feindt uf diesserseyths Reins

kein platz mehr hat; sie haben's fast uf's eusserst nicht dürffen lassen ahnkommen und, nachdem sie gemerckt das man sie mit ernst würde ahntasten, den dritten tag ergeben. Morgen wirdt unser heuptlager gleichfals Rees belagern, darzu von unser seiten notürftiges geschütz, ammunitie undt gereitschaft zugeschickt. — Graf Wilhelm von Witgenstein hat für dreyen tagen, indem ehr uf convoi des landtgrevischen kriesvolcks nach Coelen geritten, ein theyl von Butberger reutter so ihn Rees ligen ohngefhärlich ahngetroffen, mit sich schleuffent arme gefangenen und 90 pferde aus dem ampt Lingen, so ehr geschlagen und die gefangenen gerettet hat. Für mein persohn bin ich, Gott lob, wohl auf, wie auch s. Exc. das fiber verlassen hat."

LETTRE CLXXXVII.

Le Comte Louis Gunther au Comte Guillaume Louis de Nassau. Relation d'un combat.

—

Monsieur mon frère. Je ne doubte point ou le bruict soit aussi venu à vous comme il a esté icy par tout, que j'avois esté défaict, qui me faict vous escrire ceste pour vous en dire la vérité, laquelle estant telle que le passage de la Meuse entre Ravestein et Batenburg nous ayant esté faicte très facile et sans auqu'une guarde de l'ennemy, nous y avons mis plus de deulx heures, et y avons trouvé quarante chevaulx de guarde, lesquels ayants donné l'alarme par tous les quartiers, l'ennemy avoit loisir assez de monter à cheval et nous poursuivre comme il a fait. Il nous trouvit un demi-heure de la ville de Grave, quant nous avions justement faict ce que nostre dessein estoit, ayants prins plus de trois cens chevaulx de leur fourageurs. Il commençoit l'escarmouche à nostre derrière-guarde, qui estoit la compagnie de Hammelton et la Sale, et se firent voir en six esquatrons. Or nous estions justement pour filer par un très mauvais passage hors la bruire[1] dans un chemin édroit[2] qui duroit une demi-heure devant venir à l'autre bruire. Je

[1] bruyère. [2] étroit.

jugois incontinent que ce passage nous engageroit à quelque combat, lequel nous tâchions d'éviter tant qu'il fust esté honorable, estants adverti par les prisonniers que toute la cavallerie estoit à nostre queue (ayants esté de bon matin adverti de nostre venue), lesquels il fust esté difficile de soustenir à cinq cens chevaulx que j'avois, qui estoyent encore bien lassés, ayant desjà esté quatorce heures à cheval. Je galoppois incontinant vers Monsieur Hammelton et la Sale où l'escarmouche avoit desjà commencé, et leur défendis qu'en nulle façon du monde il auroit à s'engager à auquune charge, comme sans moy il estoit desjà en chemin pour charger, qui nous eust causé toute nostre ruine, et luy commandis de s'approcher pas à pas à ce mauvais passage par où l'avantgarde filoit desjà, et j'alis prendre la compagnie de Pierre Pannier hors la troupe, que je plantis du costé du trou où il y avoit justement place pour loger un compagnie, et luy commandis, puisqu'il avoit des harquebousiers, de s'arrester là et favoriser lé deulx compagnies susdictes qui restoyent à passer et soustenir l'ennemy un peu, pour nous donner moyen de gaigner l'aultre brouire. L'ennemy, voyant donc que tout estoit passé et que ne restoit que la compagnie de Hammelton, qui commançoit à filer dans ce susdict mauvais passage, il la charge de queu [et] de teste, mais fust par la compagnie de Pierre Pannier, que j'avois ordonné là, repoussé, sur lequel quand il avoit faict sa décharge, l'ennemy redouble, et fust encore soustenu par Hammilton[1], qui tourna, comme il estoit passé ce passage, pour seconder Pierre Pannier, de sorte qu'il y avoit un grand combat à ce trou là, quelque trente de nostres morts sur la place; mais après qu'ils se voulurent retirer il furent rompus, n'estans possible en ce esdroit chemin de seconder l'un l'autre, ny de tenir auqu'un ordre pour se retirer sans perte, laquelle estoit de 30 mort, comme j'ay dict, et quelque 25 prisonniers, et cela de cé trois dernières compagnies la Sale, Hammelton, Pierre Pannier. L'ennemy poursuivoit à plaine

force, pensant nous avoir tous défaict; mais, comme il vient à la bruire quant il voulut sortir hors de l'édroict, je le fis charger par une compagnie, ayant mis toutes les esquadrons en bon ordre pour les recevoir à bon escient, mais ils furent facilement rompus et repoussé dans le chemin, mesmes en telle façon que lé premiers ne pouvans courrir pour les derniers qui leur fermoyent le passage, quittarent[1] plus de 40 leur chevaulx, pour se sauver dans les hayes; de sorte, s'il nous fust esté permis de nous y arrester un peu, nous eussions facilement eu plus que nostre revanche, mais toute la cavallerie de l'ennemy nous venans sur le bras et l'infanterie de Grave estants désjà tout contre de nous, il estoit à nous de panser à nostre retraicte, laquelle il fault que les ennemis confessent avoir esté très belle; car, encores que ces trois susdictes compagnies estoyent rompues, et que d'appréhension de ceste charge bien deulx cens soldats et plus m'avoyent meschamment abandonné, et que je n'estois jamais trois cens chevaulx, nous nous sommes retirez pas à pas par une plaine brouire qui duroit quatre heures, marchans tousjours en bataille en cept esquadrons, au lieu que j'avois eu auparavant unze. Je commandis à Monsieur Marcelus Bax et Stagenbrag[2], qui estoyent aultrement à la teste, de marcher le dernier avec leur esquadrons, et derrière eulx j'avois ordonné le lieutenant de Jan Bax avec 30 hommes le mieulx montez, qui s'est fort bien acquitté de son debvoir, car il a esté *quasi* tousjours au mains, l'ennemy nous poursuivant tousjours de si près, mais jamais n'at osé nous charger, de sorte que depuis la première charge nous sommes passés la Meusse, où nous avions près de 4 heures de chemin, sans perdre un seul homme, n'estants que deulx chevaulx de nostres blessés dans la rivière, au bord de laquelle il nous poursuiva; desorte qu'il me semble que l'ennemy, ayant eu cest avantage sur nous de nous avoir rompus trois compagnies et faict peur à plusieurs poultrons qui s'en en-

[1] quittèrent. [2] Stakenbroek.

fuyont, il a eu peu d'honneur, la partie estant encore inégale, de nous laisser passer avec nostre butin (qui sont plus de trois cens chevaulx) la rivière, dont le passage estoit encore si difficile. Pour moy, je ne vouldrois pour nul bien de n'y avoir esté, et je ne me repens point de ce voiage. Le premiers qui nous ont attaqué sont esté cept compagnies avec le commissaire général Contreras; un demi-heure après est arrivé Don Ambrosio [1] avec 18 compagnies, lesquels ont tellement galoppé qu'ils ont perdu plus de 50 chevaulx. Des officiers nous n'avons perdu que le lieutenant et cornette de Hammelton et le lieutenant de Marcelus Bax fort blessé. Voilà, Monsieur mon frère, les particularités que je vous ay voulu mander, afin que fussiez certain comme tout c'est passé, comme vous vous pourrez reposer sur ceci, et vous asseurer que je suis vostre bien humble et obéissant frère,

LOUYS.

A Monsieur mon frère, Monsieur
le Comte Guillaume de Nassau,
Gouverneur de Frise.

† LETTRE CLXXXVIII.

Le Comte Jean de Nassau à van Reidt. Nécessité d'une correspondance plus intime entre les Protestants en Allemagne et dans les Pays-Bas.

Unseren günstigen grus..... Wie hochnothwendig es were das ein rechte correspondents zwischen den patriotten danieden undt hieroben ahngeordnet und dieselbe wie sich das gebühret, gehalten werden möchte, solches khönnen gutherzige leuth, welchen die *occasiones* und gelegenheitten beiderseiths nicht gnugsamb bekanth sindt, nimmer glauben, viel weniger erkennen was dannenhero für schaden und nachtheill der gemeinen sachen bisher entstanden und noch täglichen entstehet. Esz mangelt hirauszen so wohl den hohen stenden und dero räthen

[1] Ambrosio Landriano. V. REIDT.

und dhienern mehrertheils, wie auch sonsten vielen andern gutherzigen patriotten (welche gleichwohl in dieszen länden sehr dunn gesäet sindt), nicht wenig an den rechten *scopo*, verstandt, erfahrung, notwendiger information, Christlicher erinnerung, vermahnung, rath undt ordnung, und werden wenig oder, wen man die warheit bekhennen soll, schier keine hierauszen gefunden so von den allgemeinen sachen ihr werck machen, denselben recht abliegen, abwarten, und dieweil unter uns religionsverwanthen deshalben kein vergleichung noch abrede geschehen ist, und der mehrertheil sich düncken leszet das er dessen keine sonderbahre vocation habe, nachsetzen könten oder wolten; sondern es wirdt das *commune bonum* für ein *extraordinarium* gehalten, und lest man sich bedüncken, wan man nur heftig über den gemeinen übelstandt rufet, schreiet und klaget, oder im jhar einmahl oder etlich darahn gedacht und darvon ein ettwas geredt, geschrieben undt discurirt, das es damit genug und gleichsamb ausgerichtet seie.

Das aber jemandts sein solle so sich darinnen bemuehe undt bearbeite wie das ahnbrennendt feuer geleschtt, unserer wiedersacher geschwinden gefahrlichen practiken undt blutdürstige anschläge, mit göttlicher verleihung, begegnett, contraminirt und hergegen Gottes reich und kirchen befördert und fortgepflanzt werden, einer den andern trösten, vermahnen und warnen möge, deren spührt man zwar keine, und kann auch dasselbig, solang sich gottseelige patriotten nicht einer rechten union undt correspondents, welche gleichwohl sehr leicht und mit geringer muehe undt uncosten ahnzurichten were, vereinigen und desfals einer guten ordtnung vergleichen, nicht wohl geschehen.

In *summa*, menschlich darvon zu urtheilen, so könten die hern general Staden oder uniirte provinzien, als welche nun über die 30 jahr, mit unseren wiedersacher handelen, umbgangen, und dieselbe recht kennen lernen, wan sie nur einen oder zween wohlaffectionirte

agenten hierauszen halten wolten, viel vornehmer leuth, mit Göttlicher verleihung, erbauen undt grosze sachen befürdern, welches sonsten von anderen und bevorrab denjhenigen die deren dinge ghar keine erfahrung haben, noch wiszen wie die sachen allenthalben stehen, nicht geschehen khann; sinthemal das *proverbium* wahr pleibt: *quod propheta non est acceptus in patria*, und die sach hirauszen noch zur zeith viel anderes geschaffen sindt dan man vermeint und glauben khan, auch sehr übel undt gefährlich mit schreiben über feldt zu handeln ist, da einer von des andern gelegenheidt, gemuth undt meinung, nichts weisz, und man sich offtmals gants ungleich undt übell verstehet. Ich wuste zwar, in meiner einfalt, jetziger zeit in der eil keinen beszeren rath zu finden, dardurch die gemeine sachen allenthalben, negst Gott, so sehr solten bevorab im Reich zu befördern sein, als eben durch diessen gemelten weg und vorschlag; dan unsere Hern sindt mehrentheils noch sehr jung, unerfahren und höhen gemüths, laszen sich von ihren rätten undt dhienern, darunter gleichwohl wenig qualificirte gefunden werden, noch auch ihren lehen undt geringen leuthen, nicht rathen noch einreden, und haben ihre *consilia* und gedancken, die sie mehrentheils bei sich allein haben, dermaszen geheimb das desto übeler mit ihnen zu handeln und zu spraech zu kommen ist. Ahn meinem geringen orth musz ich grosze discretion brauchen und mich mehr als andere vorsehen das ich, verdachts halben, nichts zu sehr urgire; wan aber, in nahmen und von wegen der Hern unirten Staden, die sache darahn gelegen, möchten ahngeregt und duerch erbeuliche gute discours, wie auch vertreuliche schickungen, der Hern wohlgesinten *consiliarii*, oftmals ermahnet, berichtet und ersucht werden dasz zue gelegenen zeiten mit ihren herrschafften sie darvon reden und handelen wolten, würde dasselbig desto groszer ahnsehens haben und, zweifels ohne, nutzen schaffen.

Es laufen jetzunder heraussen allerhandt schwere wich-

tige sachen vor, und were zu wünschen das man leuth haben könthe die sich der zwischen Braunschweig und Hessen, wie auch d. Churf. Pfalzs und Hessen, *item* zwischen dem Hausz Brandenburg und Würtenberg, ahn einem, und dan den Evangelischen Capitularn zue Straszburg, andern theile, verhaltender streitiger sachen unterfangen, und sich dahien bearbeiten wolten, damit daszelbe Stifft, wie auch die ahnsehentliche stadt Strasburg, zu sambt den Rheinstromb daselbstherumb, den papisten nicht wiederumb ghar möge, wie es dan daruf stehet, in die hände kommen, noch auch die jetzt gegen die Spannische vorhabende krigs-expedition nicht ettwan ein schimpflichen auszgang gewinnen, wie in gleichen das die nun ein zeithero mit fleis gesuchte exclusion der Reformirten aus dem religionsfrieden und Reich, sambt vielen andern jetzt vorstehende gefährlichen practiken, durch Gottes genade möchte vorkommen werden. Weill man aber solche und dergleiche dinge nicht achtet oder nicht verstehet, noch mittel ahn die handt nimpt wie den Hern disze dinge der gebühr undt nach notturft mögen [inn] ohren bracht, für die augen gestellt, und zu gemüth gefüret werden, und gutherzige wolgesinte leuth ohne rath undt aszistentzs allein wenig auszurichten vermögen, so pleiben leider viel gewünschte gutte *occasiones* ersizen, deren man sich sonsten vielfältig und mit grossem vortheil nützlichen gebrauchen könthe. Wolten wir Euch u. s. w. *Datum* Dillenberg, am 3 *Septembris*, A° 99.

JOHAN DER ELTER.

An Eberhardus von Rheid.

* LETTRE CLXXXIX.

Le Comte Jean au Comte Guillaume Louis de Nassau. Inertie et manque d'union des Protestants en Allemagne.

—

Wolgeborner freundtlicher lieber Sohn.... Man hat

zwar mannigfältige und gnungsame warnungen, *occasiones* undt mittel, wan man dieselbige nur zu erkennen undt recht zue gebrauchen wüste, auch gueten rhat haben undt gehrn hören möchte, sich selbsten nicht mehr dan man weisz, erfahren hat undt vermag, zueschreibe undt vermesze, die sachen besser underscheide undt abtheilete, dieselbe mit rechtem ernsten eiffer meinete und triebe, und hergegen das *privatum*, geldt undt ehrgeitz, hoffart, stoltz, *aemulationes* undt schädliche *suspiciones*, sampt allerlei wollüsten, jagen, hüpfen, springen, dantzen, spielen undt andern kindischen und läppischen dingen, so *heroibus* undt dapferen leuthen nicht wohl anstehen, undterliesze, ja den ahngehenden ungeübten jungen leuthen von erfarnen gottseligen patrioten, wo auch dieselbe in oder auszerhalb des Reichs weren, mit christlichem erinnern, vermahnen, warnen, undterricht und gutter anweisung, beszer dan bishero geschehen, möchte unter die arm gegriffen, die hanndt gebotten, beigestanden undt solcher unträglicher last, welcher ihnen, uneracht ob sie es schon nicht vermeinen undt glauben, noch zur zeit viel zur schwer ist, nicht allein uf den hals gelaszen würde. Menschlich darvon zu urtheilen, so stünde zue hoffen, wan man hierauszen, so von wegen der uniirten als auch anderer, ein vertrauten undt qualificirten agenten oder zwei haben, und darneben ahn etzlichen vornehmen örthen mit gueten leuthen, so etwas verstehen, vermögen undt ein credit undt accesz, auch christlichen eifer hetten, ein rechte correspondents halten möchte, es solte ahn den bewusten jungen leuthen, deren einstheils sonsten nicht geringe gaben von Gott dem Herren haben, wie auch zwar ahn den alten selbsten, noch wohl etwas zue bauen, dieselbe mit göttlicher verleihung uf andere undt beszere wege zue pringen, undt also viel guts auszurichten und böszes zu vorkommen sein; dan es hierauszen ahn nichts so sehr als ahn guttem bericht undt fleiszigen erinnern mangelt, undt allezeit der anfang, wie man dan solches darnieden auch gespüret, sehr ein

schwach werck ist. In *summa*, wir haben allerseits eine gemeine gerechte guete sach undt ist zwar, wie oben gemelt, ahn gueten *occasionibus* undt mitteln gahr kein mangell, sondern were zue hoffen, wan dermahl eins das allgemeine werck gantz und gahr aus dem grundt, so *theologicè*, als auch *politicè*, recht ponderirt, umbstendlich bedacht, berhatschlaget und mit Gottes hülf eine verträuliche und solche correspondents unter den religionsverwanten, wie dan der herr Printz seliger zum offtermahl gewünscht undt gerhaten, auch nach s. G. absterben ich daszelbig bei D. L. undt anderen, danieden undt hieroben vielmals angeregt, undt [solches] ohne grosze mühe undt kosten wohl geschehen könte, getroffen würde, dasz wir religionsverwanten, nach dem exempel unserer wiedersacher, als glieder eines leibs treuwlich zusammen halten, vor ein ander sorgen, undt *conjunctis precibus, consiliis et viribus* uns des gemeinen wercks ernstlichen annehmen, mit einander fleiszig wachen, beten, und, nach gelegenheit eines jeden vocation undt vermögen, einander die hülfliche handt biethen möchten, es solte, mit hülf des Almechtigen, vielen unrhat zu vorkommen undt zue begegnen sein. Wir ruffen zwar allenthalben „es brennt, es brennet!" undt haben auch dartzu gnugsame ursach; man spüret aber wenig so waszer zuetragen und uf mittel und wege wie das feuer zue lesschen, gedencken, undt ist leider unter uns, den religionsverwanten, ein solche grosze blindt- und sicherheit, confusion und trennung, dasz (weil man nur uf das *privatum*, welches doch ohne das *publicum* nicht befürdert werden oder bestehen kan, sihet undt in gar keiner ordnung noch verfaszung ist, auch niemants, oder aber sehr wenig, keine vocation nicht haben) gottselige patrioten undt gutherzige leuth welche ihr *talentum* bei der gemeinen sachen gehrn abwenden undt leib, gut und blut darbei ufzuesetzen geneigt, daszelbe auch des theils mit rhat oder der that zue leisten vermöchten, nicht wiszen können worahn sie seien, noch was undt wie sie etwas bei undt in der gemeinen sachen thuen

undt sich verhalten möchten, also das viel verdirbt so man nicht wirbt, manche gewünschte occasion aus händen gehet, und viel guts offtmahls übell versäumet wirdt, dannenhero man sonsten groszen vortheil undt nutzen, so man sich nur in die sachen zue schicken wüste, zue gewarten hette.

Weiters von diesen jetzigen leufften in *specie* zue schreiben undt ahntzumelten, leidet die zeit und feder nicht, und sehe ich in meiner einfalt nicht, so lang die religionsverwanten sich nicht dermahl eins von der algemeinen sachen recht, grundt- undt umbstendtlich, negst anruffung göttlichen nahmens, undterreden, wie es mit denselben, so fern Gott der Herr nicht *miraculöse* händelt undt unsern *adversariis* ein ring in die nase legt, in die lengte werde bestehen können, undt Gott der Herr unserer groszen undanckbarkeit lenger zuesehen wollen.

Weil dan, wie oben gedacht, in *privatis* wenig fruchtbarlichs auszurichten, wo das *publicum* hiendan gesetzet, undt nicht dahien getrachtet wirdt wie man der lehr und vermahnung des Herren *Christi*, Gottes ordnung undt anderer Christ- undt vatterlandtsliebhabender leuth rath und exempel volgen möge, so achtte ich von unnötten undt ein überflusz sein von diesen dingen diszmahls, dieweil ich auch der zeit nicht habe, ferners zue schreiben; gantzs vätterlich gesinnendt es wollen D. L., als welcher verhoffentlich mein gemuth und meinung zimblichermaszen bekhant ist, diesen dingen weiters nachdencken, und sich dieselbe jederzeit mit sonderbarem ernst und fleisz angelegen sein laszen; dorahn erzeigen sie zuvorderst Gott dem Herren die schultige gepüer, welche seine göttliche allmacht nicht unbelohnet noch unvergolten laszen würdt, undt werden sie damit sich und unserm Haus, bei allen ehrliebenden leuten, wie auch der posteritet, ein gueten nahmen machen und hinderlassen. Thue hiemit dieselbe, deren ich alle vatterliche lieb und trewe zu erweisen jederzeit gantzs geneigt, in schutz und schirmb des

Allmechtigen empfehlen. *Datum* Dillenbergk, den 10ten *Octobris* A° 99.

[1] D. L. getreuer Vatter,

JOHANN, GRAFF ZU NASSAU CATZENELNBOGEN.

LETTRE CXC.

Van Reidt au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Wolgeborner Graff, gnediger Herr. Die Spanische haben angefangen ir leger zu scheiden, und sindt die vergangene woche vier regimenter ufgezogen, aber alsobaldt in den Brabandischen dörfern und sonderlich in der meijereij von Hertzogenbusch sich widerumb nidergelegt und selbst quartiert, da sonsten der Ertzhertog von meinung solt gewesen sein sie weiter nach dem landt zu Gülich zu füren. Sie hausen uf den dörfern gantz übel, wegen geltsmangel und böser bezalung, solten nur einen monat solts im ufzugh bekhommen haben, anstatt da die Spanier zehen gefordert. Die Infantin solle selbst an sie geschrieben umb khurtze gedult, und das sie sich wie ehrlichen kriegsleuten gezimbt verhalten wollen, gebetten haben; dan der König ir bruder hette ir so gewis zugesagt gelt nach zu senden das sie nit zweifelte es were nu schon uf'm wege; sie wolte alle ire kleinöter versetzen und verkhauffen, ehe dan das kriegsvolck solte mangel leiden. Dis erzehlen leut so aus Herzogenbosch kommen, und helt man's dafür das die Infantin, da gleich ir bruder nit so viel bei ir thut und so tief in sackel greiffen wil als der alte König gethan, wie dan gantz vermutlich, das sie dennocht mittel und gelegenheit gehabt vor sich selbst einen staatlichen vorrhat von langer hant hero zu versamlen, mit welchem sie das erste jar etwas werde thun khönnen; wofern sie aber, vermög ires schreibens, jetzo alsobaldt anfengt der sparpott an-

[1] D. — Vatter. *Autographe.*

zugreiffen, wirt der krieg baldt ein endschaft nemen, dan der Khönig, da er gleich wolte, khan des Vatters liberalitet in disen Niderlandischen krieg nit continuieren, sintemal sein einkhommen, durch sperrung der commercien und durch die Holl- und Selendischen schiffarten zu Ost- und West-Indiën, khundbarlich abnimt, hergegen seine kosten und ausgaben mit underhaltung mehrer schiff und kriegsvolx in Spaniën, dessen er hiebevor nit bedurft, wechst und zunimt, welches dobbeler schaden ist. Die aus Herzogenbusch khommen, berichten ferner das nit geringe partheiligkeit und zweitracht zwischen dem Cardinal *Andrea* und Admirante sei, und ein jeder seinen anhang habe. Die Spanier holten's mit dem Admirante, die andere nationen mehrentheils mit dem Cardinal. Grobbendonck Guvernator zu Herzogenbosch, und Barlotte, und andere sollen rondaus sagen das dise newe Christen zu gar vermessen sein, wollen den gantzen handel nach irem kopf regiren, verstehen aber des lants gelegenheit nicht, seien auch über das kheine kriegsleut.... Der Admirante sol naher Brüszel gereist sein, und anhalten das ime laszen möge werden widerumb an und bei'm Rhein das winterleger zu nemen, sich an den Graven von der Lipp und der statten Wesel und Santen zu rechen, denen er unverholen zumessen sol das sie durch ir sollicitirn das Reich bewegt und uf die bein bracht. Die sachen zu Emden und in Ostfrieszlant sindt, Gott lob, durch underhandlung der Hern General-Staten getroffen und der vertrag zwischen dem Hern Graven und der Lantschafft gemacht.... *Datum* Arnhem, den 11ten *Octobris* 1599.

E. G. undertheniger,

E. VON REIDT.

Dem wolgeb. Hern, Hern Johan dem Eltern, Graven zu Nassau..... meinen gnedigen Hern.

* LETTRE CXCI.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Jean de Nassau. Affaires militaires.

—

Wolgeborner freundtlicher lieber Her Vatter.... s. Exc. Graff Moritz hatt unterschiedtliche redoutes oder kleine schentzlein uf die Maes und Whal langst die retranchementen oder whälle, so ahn die riviere gemacht sindt gewesen, gelegt, umb dieselbige mit wenig volck zu besetzen und dem feindt den pasz zu hindern, als auch recht jegen über des feindts schantz ein starck quartier beschantz umb 2000 man darin zu logieren verordnet, und ein canal durch den Bremerwerth, da Ernst quartier ist, tzwischen die obgemelte schäntzlein und groszem quartier lest durchgraben, dadurch die schiff unverhindert vorbey des feindts schantz fharen können, dasz der Whalstrom von des feindts schantze in solcher fügen uhngezwungen bleibt, welchs, wenn es ufgemacht wirdt sein, das leger in garnison ziehen wirdt, sofern nhur der feindt dergleichen, als vermuthlich, thun sal; dan nachdem s. Exc. alle die reutter int's garnison geschickt, so sindt die Spanische reuterey neben einigen regimenten gleichfals ein par meilen ohngefherlich die Maes ufwartz gerückt, und der Admirante hat sich in persohn inwendich weinich tagen da das reuterquartier gewesen, recht jegen ons quartier über, doch ein paar stunden von ihrer schantz, nidergeschlagen, und al das fusvolck und rest des lagers in die nächste dörffer umbher und lengst die Maesz hinauf bis an Grave, quartiert, und halten unser kohnschaft[1] dasz er sich inwendich wenich tagen int's winterlager whol legen möchte; einige sagen über Reins, einige meinen in Brabandt, doch die meiste sprach und apparentz ist dasz ehr sich in dreijen zertheylen sol; dasz erste theil nechst über die Maesz int'z landt von Gülich, zu welchem ende der Guvernator von Nimmegen s. Exc.

[1] kundschaft.

schreibt dasz gereidschaf zu Venlo und Arsenn[1] gemacht wirdt umb das kriegsvolck über die Maes zu bringen, und sol auch der Ertzhertzog selbst ahn die Gülichsche rhäte geschrieben haben dasz die Spanier von meining wharen aldar ihr winterläger zu halten, welchs er verhinderen wolte, so es ihm nhur mögelich where, und sofern nicht, das sie es zum besten und mit gedult wolten ufnehmen; das ander theil in das stifft Lüttig und Namür, das dritte uf dieser seite der Mase, sich verhalten solle. Ueber Rhein zu ziehen glaub ich whol das er nicht darf unterstehen, so die Teutschen anders durch ihre unachtsamkeit ihn selbst nit werden ahnlocken, und wegen nothwendiger gegenwher *in armis* bleiben, und so leicht nit alle glatte worten glauben werden. Ich wil mit bester gelegenheit bey s. Exc. und Barnefelt die sachen preparieren das, in dem fhal der feindt über Rein sich begeben, E. L. möge einige assistentz bekommen, und wiewhol ich nicht zweijffel man werde E. L. in der not nicht laszen stecken, so drage ich gleichwohl die vorsorg dasz es nicht sonder grosze mühe werde zu erhalten sein, dieweil die kosten diesen sommer *extraordinarie* sehr hoch gelauffen seindt. Von Ernstes regiment zu nehmen, sihe ich nit zu practisieren, dieweil daszelbige diesen sommer ahm meisten gebraucht ist gewesen, und so sehr gemattiert und so viel krancken jetzo darunter seindt, dasz es gantz derjenigen verderb solte sein, so sulche reijs thun muste, und würde E. L. wegen der grosze schwacheijt wenig mit gethient sein; wie ich auch sonsten achte dasz, wegen des mühesäligen und gefhärlichen wegs, so fern der feindt über Rein sich wider begeben würde, E. L. alzeit gefüglicher könte geholffen werden mit was gelt als volck von hir, und solchs leichter würde zu erhalten sein; alzeit hof ich E. L. werden mir zutrauwen das es an meinem vleis nicht mangeln sol. — Neuwes ist sonst jegenwordig nichts weiters dan das der Ertzherzog kein gelt mitgebrocht und sehr übel darvon versehen, und ist stets

[1] Arcen.

gewertig dasz sein lager meuten wirdt und das die provintien widerumb ihm abfallen möchten, also das er dem König ausz Franckreich hart zusetzt umb sich gebrauchen zu laszen für ein middeler zwischen der Koniginne von Engelandt undt Spanien, und das ehr die geunirte Provintien mit helffe bewegen umb zum friden zu verstehen; und ist auch die vridthandlinge zwischen Spanien und Engelandt so weit gekomen, das die articulen von beiderseits gesehen seindt, und darauf stehet das zu Calais eine beisammenkompst vonwegen aller dreijen hochgemelten Potentaten wegen derselbigen vridtshandlung sein wirdt. Die geunirten Provincen können nicht mercken oder spüren einige versicherung für sie in dem vrieden, und hof ich sie werden beszer fharen wan sie sich uf Godt allein verlaszen und ihre middel recht gebrauchen. Die Hollendische flota so nach Spanien gesigelt, wirdt gegen mitwinter mit gutten beut erwartet, und khan man hirbei copeylich sehen wie die Spanische vlota so der Hollendischen nachgezogen ist, vom sturm durch Gottes Almechtige handt zu nit kommen ist; wie auch gleichfals die sachen in Ihrlandt abgelauffen seindt, davor man gleichwhol fürchtet dasz es weinich bestandts haben möchte und, der Irren gewohnheit nach, allein für dismhal zeit gewonnen sey, undt sich ihrer feindt losmachen wollen, umb destobeszer und zu gelegener zeit ihr schantz wahrzunehmen. — Es verlangt mir von hertzen zu vernehmen wie es drauszen ein gelegenheit hatt, und mit E. L. und allen den unserigen steht, dieweil ich gehört das es draussen keine gutte luft hatt. Thu E. L. mit fraumutter und der gantzen herschaft Gott dem Almechtigen empfehlen. *Datum* in 's leger uf den Vooren, den 12ten *Octobris* 1599.

E. L. unterthäniger gehorsamer sohn,

WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAUW.

Dem wolgeb. Hern Johan der älter,
Grave zu Nassau, Catzenelnbogen,
meinen freundtlichen lieben Hern
Vatter.

LETTRE CXCII.

Le Comte Guillaume-Louis au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.

Wolgeborner freundtlicher lieber Herr Vatter. Ich verhoff gentzlich E. L. werden entpfangen haben meinen letzten datirt den 12 *hujus*, darin ich E. L. gantz particulierlich bericht hab wie es hier zu landt stundt und was es auch für eine gelegenheit mit dem feindt hette, welcher volgents nhun gantz mit seinem leger ufgebrochen ist, undt wie ferner alle sachen stehen werden E. L. können vernehmen ausz beijgelegter copeij, so ich Fürst Christian von Ahnhalt, uf i. G. empsiges ersuchens, zukommen lassen, umb vertreuwlich unterricht zu sein was die ursach des verlaufs des letzten zugks gewesen, undt wie die sachen künftiglich möge geholffen werden, als insonderheit dieweil man drausen vast dafür hielte (wie dan solchs auszgeben herkommen solte sein von einem keiserischen Gesanten ahn die Fürsten), als solten diese Niederländen geneigt sein einen frieden mit dem feindt zu treffen, und hab i. G. desto weitleuftiger bericht gethan, dieweil dieselbe mir geschrieben dasz der Churf. Pfaltz daran gelegen darvon wissenschaft zu haben, undt sich zu mir versehen dasz ich deroselbigen nicht weniger vertrauwen zutragen würde als ihre G. bey E. L. und meinen brudern stünde, und dieweil ich von jegenwörtiger gelegenheit E. L. keinen bessern bericht thun kan, so hab ich mich nicht allein kurtz halben uf die copeij meiner antwort wollen referiren, dan hab auch nödig geacht dasz E. L. derwegen wissenschaft habe, uf das von derselben könne bey gutter gelegenheit verbessert und gesuppliret werden was hieran noch mangelt, undt insonderheit das vohrgekomen könne werden, so vieleicht durch ein falsche opinion wegen des fridens in dem Niderlandt (diewelche whol durch praqtique des feindts selbst könte eingeplanzt werden) das die Kf. Pfaltz und andere Für-

sten keine *timida consilia*, die ihnen selbst ahm schädlichsten möchten sein, nicht ursach bekomen mögen zu nehmen, noch denjenigen so dieselbe fürstellen wollen, es sey dan *ex ignorantia* oder *malitia*, gehör zu geben, und dieweil i. G. ahn mich begert dasz ich's mich nicht wolte mercken lassen dasz i. G. deswegen etwas ohn mich hette gelangen lassen, so bit E. L. ich dasselbige auch geheim, neben meiner antwort, zu halten, uf das ich i. G. vertrauwens so dieselbige uf mich gesetzt hatt, gnung thun möge. Ich versehe mich das inwendig zehen tagen die fortificationen jegen des feindts schantz werden vollenzogen sein, undt das s. Exc. das leger wirdt gantz brechen, und darauf stehet das ich mit derselben whol ein reis in den Hagen thun möchte, wegen dieser vrideshandlungen und anderen wichtigen sachen halben, undt ist s. Exc. mit alle gutte patriotten in der regierung whol geresolviret, und werden mit Gottes hülf durch löse worten sich nicht lassen betriegen.... *Datum* uf ter Vooren, den 29ten *Octobri*, *stilo veteri*.

E. L. unterтheniger und gehorsamer sohn,

WILHELM LUDWIG GRAFF ZU NASSAW.

Der unbekante man daruf ich mich referiere in's Fürsten schreiben, ist der von Kriechingen, und ist die jalousie der heupter und confusion in dem beleid aller sachen.

A Monsieur mon père, Monsieur le Comte Jan de Nassaw, Catzenelnbogen.

† LETTRE CXCIII.

Le Comte Guillaume-Louis de Nassau au Prince d'Anhalt-Bernbourg. Situation des affaires dans les Pays-Bas; causes de la non-réussite de l'expédition des Princes Allemands.

Durchleuchtiger Hochgeborner Fürst, gnediger Herr. E. Fürst. Gen. genediges erbietens und guttes vertrauwens zu

mir thu ich mich underthenig bedancken, wil mich hinwieder befleiszen E. F. Gen. zu underthenigen gefallen und dienst zu sein das sich dieselbige nit weniger als uf meinen hern Vattern und gebrüdern uf mich zu verlaszen haben, wie ich dan fürlengst nach gutter gelegenheit gewünscht hab umb E. F. G. meinen dienst zu presentieren und geneigten willen, so zu derselben ich wegen ihrer lobliche reputation billig trage; und khan deroselbigen uf ihr begeren nit verhalten das, seithero der Ertzhertog Albert int's Niederlandt gekommen, absobaldt gearbeit hatt die Königin von Engelandt und, so es hette geschehen können, auch diese Niederländen in den vertrag mit dem König von Franckreich getroffen, zu begreiffen; welches so es ihm nit hat wollen gelingen, stets unterstanden, so wohl diese Niederländen als insonderheit die Köningin von Engelandt, in tractation zu unterhalten, und bey aller gelegenheit uf's gefüglichst deszwegen ahnregung zu thun, sonderlich aber die Königin von Engelandt durch eine persohn, Comans genent, dickweils und unterschiedtlich besonden, der auch der ursach halben etlich mhal und uhnlengst in Spanien selbst bey dem König von dem cardinal *Andrea*, Guvernatoren in Niederland, wegen des Ertzhertzogen *Alberti* abgefertigt ist gewesen, und jegenwertig uf das scherfste, durch mangel geldts und middels zu solchem krieg nödig, von dem Ertzhertzog *Alberto* getriben wirdt. Und solchs desto mehr dieweil ehr in stetiger furcht stehen musz dasz sich sein kriegsfolck zu meuten begebe, dan man demselbigen sehr vil schuldig ist, und, wie ihr Exc. gewisz kundtschaft bekommen, das die Spanische garnisonen in dem castelen zu Gendt und Camerick albereit ahnfangen, gleichergestalt das garnison von Herentals meutet, über das *Alberto*, von den stenden der provintien so ihn ahngenommen haben, allerley beschwerungen bejegnen, in dem er nicht helt und vollenzeugt alsulche gelöbte so ehr in dem ahnnemen dieser Niederländen gethan hat; als unter andern das ehr derselbigen provintien bodem gantz und gar

von seinem eignen kriegsvolck freyhalten wil, *item* das ehr die fremte nationen sol gantz ausz disen länden schicken, darauf die genente Statten albereits angehalten haben, welchs von der Infante sehr übel genohmen, so das sie sol zur andtwort gegeben haben das sie von sulcher zusag so *Albertus* ihr Herr gethan, niemals gehört hatte, und gesagt „*vous me voulez donc perdre*, *Messieurs?*" Man munckelt auch als solte das transport des Königs von Spanien mitbringen das diese Niederländen für ein lehen der Kron Spanien gehalten werden, welchs dan nicht zu verthawen, und mehrder eingriff in den privilegien und freyheyt diser Niderländen würde sein als je zuvohr geschehen, ja *jugum ipsum;* es sey ihm den wie ihm wolle, bis noch her ist, durch die Infante und *Alberto*, *arte* verhindert worden die algemeine versamlung der Statten-General von denselbigen provincien, undt dringet man uf resolution wegen ihrer huldung bey den provincien und steden int's besonder, diewelche sich noch difficultiren die huldung zu thun, wie dan die von Brabandt durch placcat verbotten haben keine müntz in den nhamen von der Infantin und *Albertus* ehe zuvor die huldigung geschehen, zu schlagen, die man gleichwohl sagen wil das sie zu Antorf uf Andreitag geleist sol werden; also das *Albertus* mit der Infante ausz oberzelten ursachen in keine geringe argwohn und diffidents gerhaten von grosser veränderungh und abfal ihrer eigenen provintien, dar sie sich versehen haben mächtig zu sein, und unter ihren itzigen gebiet stehen, in fuegen das er nach seiner ankompst hier im landt dem König von Franckreich hart zugesetzt und durch den Cardinal *Andream* selbst ersucht hat das ehr sich für ein mitler zwischen der Köningen von Engelandt und Spanien gebrauchen, und darneben auch die geunirte Provintien mit zu bewegen helffen wolte umb zum friden zu verstehen; welche unterhandlung zwischen Spanien und Engelandt so weit gekommen das die articulen von beiderseiths gesehen sindt, und darauf stehet das baldt ein tag der

fridtshandlung wegen von hochgem. dreyen Potentaten sol gehalten werden, uf welchen tag die Konigin von Engelandt begert von den geunierten Provintien verstendigt zu sein ob sie ihre gecommittirte auch dabey begeren zu haben, wie gleichfals Franckreich der Provintien gemuetter deswegen auch hat unterstanden zu erkundigen. Alle nhun die das werck verstehen können keine versicherung für diese geunirte Provintien in disen friden spüren oder bemercken, und ist ohnen zweyffel es werden die in der regirung seindt und dem gemeinen besten fürstehen, als gutte steurleuth uf dem schif ahn ihrem fleis nichts ersitzen laszen, uf dasz die rechtfertige sache auch bey disem uhngewetter und ahnstosz für dem betrieglichen und gefeinsten friden erhalten werde und nicht zu grunde gehe; wiewohl es nicht sonder mühe wirdt geschehen können und seine beschwerung mit sich bringt, dieweil der gemeine man uf die Königin von Engelandt sehr sehen und nicht wenig dadurch erschlagen wirdt werden, dan derselbige uf Engelandt al mehr sein vertrawen als uf Franckreich gesetz hat, und der feindt hirdurch *praetextum* und *occasionem* bekomet seinem betriglichen friden desto schöner glantz zu geben, und den gemeinen man desto leichter zu verfhüren, den man whol erachten khan geneigt zu sein umb verschönet zu werden von solcher schwerer last und contribution, von denwelchen ehr anders kein end sehet, und dem feindt desto leichter solchs zu thun wirdt sein, dieweil allerley humoren bey dieser vreyer regirong unter dem volck ist und notwendig musz geduldet werden, auch dise handlung sovil desto beschwerlicher als mit Franckreich gewesen ist, in ansehung man sich befürcht das nit desto weniger, sofern der friden mit Spanien getroffen würde, die Königin von Engelandt Vliszingen und Briel zu behalten vermeint, obschon wegen ihr verschus die Staten uf gutte termynen verglichen seindt und den ersten termyn vergangen jhar albereit bezahlet haben, und ihre Ma^{t} sufficiente caution in Engelandt selbst für die rest zu stellen, wilfharig seindt,

uf das die geunirte Provintien nit unterworffen mögen werden solcher schädtlicher verändrong als die verstendige durch den abganck ihrer M^{t} befürchten; doch Gott der Almechtig, hof ich, wirdt seine handt nit abzihen und die obrigkeit, die gut und standhaftig ist, stercken und leiten, und seiner sachen nun auch beywohnen, die Ehr bis noch zu *miraculose* geregiret und erhalten hat in viel grosser gefhar und noth als jegenwörtig ist, da, Gott lob, die sachen in solcher gestalt sein das, who nhur bestandt und beharriger eiffer wirdt bleiben, wir uns hie in dem Niderlandt volkomlich jegen unserm feindt defendiren khönnen, welches so lange es geschicht, wirdt die gemeine *libertas Germaniae* erhalten bleiben, und sonder disz ist whol zu fürchten das der reyen eins ahn uns Teutschen widerkommen möchte, und darumb whol zu wünschen were das man bey zeits noch die rosz uf unseres nächsten bodem möge ahnbinden, dencke wie man solchen unheil vorkhommen und kheren könne, welches ohne zweiffel geschehen werde, so man unsere nachbaren dem brandt uf ihren bodem hülffe leschen, uf das die vlam nicht unsere häuser erwischen könne. Das auch jegenwurtig könte verhindert werden die legation von welcher man hie advisirt ist, das von wegen des Reichs und Kaisers solte vorhanden sein, umb diesen Niederländen den friden ahnzubieten, were wohl ein gut werck, dan solche blitze viler schwacher leut gesicht leichtlich trüb machen, zum wenigsten der guten regierung vil mühe und uhnrust erwecken, und anreitzung geben in disput zu stellen als sulche sach, da die *libertas Germaniae* nit weniger ahn hangt als die conservation dieser Niederländen; wie es dan auch gewiszlich allen derjenigen denen die wolfarth der Teutscher nation billich zu hertzen gehet und deroselbige reputation werth und ahngelegen ist, kein geringes kreutz gewesen dasz dieser letzer zugk so verkleinerlich und ohne frucht abgelauffen ist, und haben zwar die *judicia* hir zu lande nit vil beszers erwartet und dafür gehalten das nachfolgender ursachen

solch herlich werck verdorben haben, als nemblich; für 's erst, das daszelbige der wichtigkeit und der gebühr nach mit einem fürstlichen haupt nit versehen, und mit nothwendiger autoritet gesteift sei gewesen, und wen die Churf. Pfaltz das werck hette ahngenommen das durch deroselbigen autoritet der sachen sulchen schein und ansehens würde gegeben haben das von des feindts seithen *rebus sic stantibus* als sie damals theten, sonder stos oder schlag alles zum gewünschten ende, mit reputation der Teutscher nation und zu beszerem standt und respect der Religionsverwanten, gebracht, die *emulation* der ander Fürsten hinweggenommen, und ihre Churf. Gen. und *per consequens* das werck von allen Fürsten und Stenden der gebür nach gesecondiert were worden; doch haben alle die verstendige leichtlich ermeszen können das vil erhebliche ursachen und wichtige obstaclen in den weg gewesen, die ihre Churf. G. soldatisch und *heroisch* gemüth bey solcher occasion zurügk gehalten und verhindert haben, wie auch für das ander alsobaldt in ahnfanck gespüret worden das der *scopus* mit rechtem ernst und eiffer nit getrieben worden, indem dis läger ohne artillerie und nottrüftiger gereidschaft umb Berck und Rees zu belegern, ist geschickt worden, dadurch gleichwohl der feindt den Teutschen bodem allein unfreiet und deszelbigen sich usurpiret, und hirjegen die occasion sich eben domals dermaszen schon erzeiget hat das, indem der feindt in der belegerong zu Bommel so tief ingetretten war, das ehr wegen seiner reputation, noch vil weniger ausz furcht dasz das Statische läger, sofern er das Teutsche würde suchen, ihm im rücken sitzen oder den Teutschen sich conjungiren möchte, ehr von derselbige stadt Bommel nicht dörfte abweichen, also das sofern daszelbige läger mit gnugsamer ammunition, artillerie und allerhande nottrüftiger gereidtschaft zur belegerung versehen wer gewesen, inwendig monathzeit sonder gefhar beyde städte erobert hette können werden und mit behörlicher reputation ein solch werck auszgefhuirt were worden, und wegen solcher schöner occasion durch

sonderbarem glück hette gesupliret können werden, was fürnemblich an dem werck wegen eines qualificirten haupts gemangelt hat. Da hergegen die dritte ursach des unheils ist das die gelegenste zeit deswegen ist drauf gangen, dieweil das Teutsche lager gezwungen worde ohne das glück, nach eroberung der schantzen für Berck, zu können verfolgen, durch mangel proviandts, und umb zu unterstehen ob sie durch einige scheinbare pretext mit gnugsamer artillerie und nottrüftige materialen *indirecte* von den Hn Staten könten geholffen werden, sich unterwarts umb Emrich her zu begeben, dadurch auch, über die herliche verseumte occasion, midlerzeit das geschütz und alles zur belegerung nottrüftig, hat können zu wegen gebracht werden, wegen der groszen verherung und schadens so das läger gethan hat, ausz freunden feindt seindt gemacht worden, und unserer Teutsche nation zu keinen kleinen schimpf und verkleinerung hir zu land derselbig proces auszgelecht ist worden, und sonderlich bey dem feindt solche verkleinerung erweckt das, nachdem alsobaldt, für's vierte, mangel der bezhalung gespüret worden, und bey die zwei monath ahngelauffen ehe man zu der belagerung für Rees geschritten, hat der feindt fleiszig whargenommen die occasion undt vortheil so ihm *quasi* in die händen gegeben seindt, und leider erfolgt ist das durch den auszfhal so ausz der stadt Rees gethan alles vollendts zu scheittern gangen ist durch die Hönische meuterey, welchs der fünfte schlag ist so dazu geschlagen ist; dan man hie zu land mit verwunderung gehöret hat das des Reinischen kreitz kriegsfolck vier gantzer monath, des Franckischen drey, zurüg gewesen, noch inmittelst keine commis aufgericht und mit proviand versehen gewesen, und dasz die Braunschweigische landtknechte, einige tage zuvohr ihr monath umb war, nit beszer als die Reinische sich angestelt haben; wie dan alles was sich ferner hat zugetragen in der belagerung für Rees selbst, und was mehr zu solcher böser tragedien geholffen hatt, und ursach davon sein mach, sol E. G. beszere und gründtlichere bericht

vernehmen können von der persohn diewelche ich deroselber stalmeister hab kundig gemacht, und mich billich daruf referiere, dieweil ehr was es für ein gelegenheit unter ihnen selbst hat gehabt gründtlich kan berichten. E. fürstl. G. fürgestalte question nun gnug zu thun ob man *minorem equitatum* und *majorem peditatum* halten möchte als disen sommer geschehen ist, und wie die sachen künftiglich könte geholffen werden, hab ich hievon mit s. Exc. gecommuniceret, deszen *juditium*, wie billich, hoch zu achten ist, und obwol solche reuterey wegen ihres groszen trosses ahn ihr selbst ein grosze *moles* und uhngemach, wie auch von groszen kosten ist gewesen, jedoch nachdem die experients so vil menschen gedencken her, gelernt hat dasz wer seinem feindt mit reutern übertrefft, alzeit meister vom felde ist, und dasz durch groszer menge von onehrfahrnen und jongem füszfolck daszelbige nicht verbeszern, oder was man ahn der reutterey verlihren würde erstatten khan, und sofern man einige proportion jegen einen erfahrenen und alten feindt halten wil als nötig ist, welcher zwei tausent pferde hat, ohne seine bende d'ordonnancie, die ehr gleichwohl selten und uf's euszerst allein in den zügen nach Franckreich gebraucht hat, und zum höchsten ein par tausent pferde können auszbringen, derwegen, unseres bedünckens, nicht dienlich solt sein an der reutterey zu vermindern, insonderheyt da unter des feindts ordinari cavaillerie allein mehr maistres sindt, wie man's nennen mag, als unter den unserigen disen sommer gewesen sindt, wegen der sehr langen reyen welche, solang dieselbige nit abgeschaft werden und ordnung gemacht dasz sie wol und beszer als bishero geschehen ist, mit rüstungen versehen und der mehrentheil von jeder fane zu Curassiers uf die Franzosische weis gemacht werden, und nit mehr gestattet die freyheit der Jonckeren, dan das ein jeder gehalten sey bey der fane zu bleiben und mit helffen die wacht versorgen, das von einer solchen reuterey weniger dienst zu erwarten als man vermeinen mach. Neben dem, wan man schon jegen jedem fuszknecht so der

feindt zu feldt bringen khan, zwey nemen würde, solches fortheyl darrumb nicht so vil zu achten ist das man derentwegen desto frecher handele, dan das man nicht destoweniger alle fürsichtigkeit gebrauche und aller vortheil diewelche dienen zu sicherheyt des lägers stets sich befleisze, dan durch die menge selten victorien erhalten seindt, und durch vorsichtigkeit und guter ordnung grosze dingen auszgericht werden, wie dan ohne zweiffel, durch ein läger der obgemelten proportion conform, notträftig gedisciplinirt und mit aller notwendigkeit zur belegerung versehen, wolbezhalt und weislich gefhürt, der Teutscher reputation gnug kan gethan werden, und den feindt *in cervelle* thun stehen; doch dieweil wol zu besorgen ist das, bey solcher diversiteit von Religion, die anders nit als von allen seithen diffidents geberet, schwerlich zu der gemeinen defension wirt khönnen gebracht werden, und wir es hie niden dafür halten das die Geistliche *dolose* zu dem verschienen zugh contribution eingewilliget haben, uf dasz sie desto beszer mittel hetten, durch ihre langsamheit in der bezahlung oder dergleichen andern *speciosen* schein, denselbigen zugh zu verhinderen und ihres gefallens zu thun brechen, solte darumb wol das sicherste sein dasz die interessierte Fürsten, neben den Religionsverwandten, den es doch sunderlich gilt, zur sachen theten, ehr *Saguntum* verlohren ging, und sich mit ihren *viribus* den Statischen conjungirten, den alweg derselbige wolgefharen ist, welcher den feindt von seinem bodem gehalten und uf desselben feindts eigen bodem seinen friden gemacht hat, und *jus gentium* und *libertas Germaniae* zulest die verbüntnus jegen die feindt des Vatterlandts zu machen, und destomehr dieweil man albereit in öffentlichen krieg mit ihm stehet und der noth es erfördert; dan warauf ruhet anders Teutschlandts sicherheit als auf bloszen worten unseres feindts, der profession thut seine zusag nit zu halten, ja für ein grosze ehr und *lucrum* helt seine feinde mit süssen worten im schlaff zu wiegen und dieselbige uhnversehens zu überfallen? Und wiewhol dieser weg

auch der sparsamste sein werde und ahm lengsten zu harren where, so halt ich's gleichwol dafür das es nit desto weniger mühe gnuesam haben wirdt ehe man so viel diefgründigen *politicis* sulchs wirdt beredden khönnen; umb welchen int's gemueth zu gehen E. F. G. ich zu bedencken gebe ob dieser vorschlag besser fallen werde, sofern die Hern Statten den nhamen fhürten, und das uf ihren nahmen das folck geworben und *sous main* ihnen daszelbige, als auch die mittelen der bezhalung und unterhalts, verschaft wurde, uf das in alwege dem feindt die flüggel so gekürtzet mögen werden dasz ehr seinen muth ahn uns Teutschen so leichtlich nicht mehr unterstehen dürfte zu külen. In allem fall und für's erste wil, uf verbesserung E. F. G., zum allerhöchsten nötig sein dasz bey provisie disen winter über, umb nitt allein zu verhindern die incursien so die garnisonen ausz dem überquartir von Gelderlandt, wie insonderheijt ausz Berck und Rees, thun werden, sonder auch das dem feindt itwas achterdenckens gegeben werde umb sich mit sterkerem haufen über Rheins nit wider ins winterlager zu legen, und uf das man je so gantz und gar nit entblöset seij ob ehr ihm gelusten liesz einen unversehenlichen einfal in Teutschlandt zu thun, das alzeit ein zimlicher stercker hauffen von reutter und knechte beij einander gehalten, und sofern es einichsins gefüglich geschen kan in die nechste frontieren so bequem seindt den pas für die von Berck und Rees zu schlieszen, oder zum wenigsten da sie gefüglicher können untergebracht, gelegt werden, bis man unter des jegen den sommer die sache wieder erhole; den khein geferlicher ding ist dan das wir Teutschen so leichtlich alle diffidents hinweg legen jegen solchen feindt den wir irritirt und erzürnt haben. E. F. G. werden hie copeijlich sehen was Ertzherzog *Albertus* ahn die von Cölln geschrieben hat, doch sein feindtlich gemuet erzeigt er in der that. — Vorgistern hat er das casteel Gennip so uf der Mase ligt, und von einem Braunschweigischen fendlein besetz gewesen, eingenommen: er drawet der-

gleichen Emmerich, uf welchen fhal der Herr von Reidt, so mit zwei Teutschen vendlein darin ligt, trost und hülf bey s. Exc. ersucht hat, welches ihm des noth nit geweigert wirdt werden. Der Admirante hadt gistern noch mit dem gantzen Hispanischen läger gelegen langs der Masen, von Gennip ab bis nach Graf zu, und macht preparation umb über die Maesz zu ziehen; die zeit wirt es lehren ob es mit dem gantzen läger geschehen wirdt und folgents über Rhein, als ehr das gerucht lest gehen, und darumb für der stadt Wesel nit wenig befürcht seindt, oder aber ob er das läger in garnison zertheylen werde, als man auch vermutet das ehr ein theil in dem landt von Gülich gemeint sey zu legen, das ander in dem stift Lüttig und Namur, das dritte nächst der Masen oder aber Welschbrabandt, das doch nit ehrglaublich, es sey dan dasz die diffidents zwischen den provintien undt der Infantin und den Ertzherzogen mehrder werde. Ich hab vor 6 wochen einige intercipirte brief ahn Herr Vattern geschickt, darin der Admirante mit eigner handt bekent das er vergangenen winter das Spanische lager uf Teutschen bodem gelegt, und die eingesetzene zur contribution gezwungen durch expreszen und schriftlichen befelch der Ertzhertzogen selbst und deszelben Rhats von Staten. *Item* das ehr Rees hat willen entsetzen, unahngesehen das er sich simulirt ihr bester freundt zu sein und die stadt überzugeben; zu welchem ende ehr überschickt hat ahn Cardinal *Andream* die starckte seines volcks so ehr zu denselbigen exploict könte gebrauchen, davon E. F. G. ich die cedul, beneben der stärckte des Statischen volcks, zuschicke, wie ich auch von den andern intercipirten briffen gethan hette, wan ich sie bey mir gehabt hette, und wen sie E. G. nit albereid werden gesehen haben, dieweil mein Vetter von Hohenlo in seinem hinaufziehen mit dem Teutschen lager, ahngenommen hat der Khurf. Pfaltz und andern Fürsten *copiam* davon zu schicken, bey meinem H[n] Vatter abfordern künnen. Bitte hiemit E. F. Gn. wollen mir zum bes-

ten aufnehmen, das ich etwas lang in meinen schreiben bin, dieweil E. F. G. ich ufs eigentlichste hab wollen mittheylen was dieselbe von mir gnedigst durch ihren stalmeister [gesonnen] hat, uf den welchen ich mich dan weiters referire. Und mich in E. F. G. gunsten und gnad gantz dienstlich befele und E. F. G. alle glucklichen wohlstandt von Gott den Almechtigen von hertzen wünsche. *Datum* in 's lager uf den Vooren, den 29ten *Octobris* 1599.

Ahn den Chürfursten von Anhalt.


4 105 239 404